
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

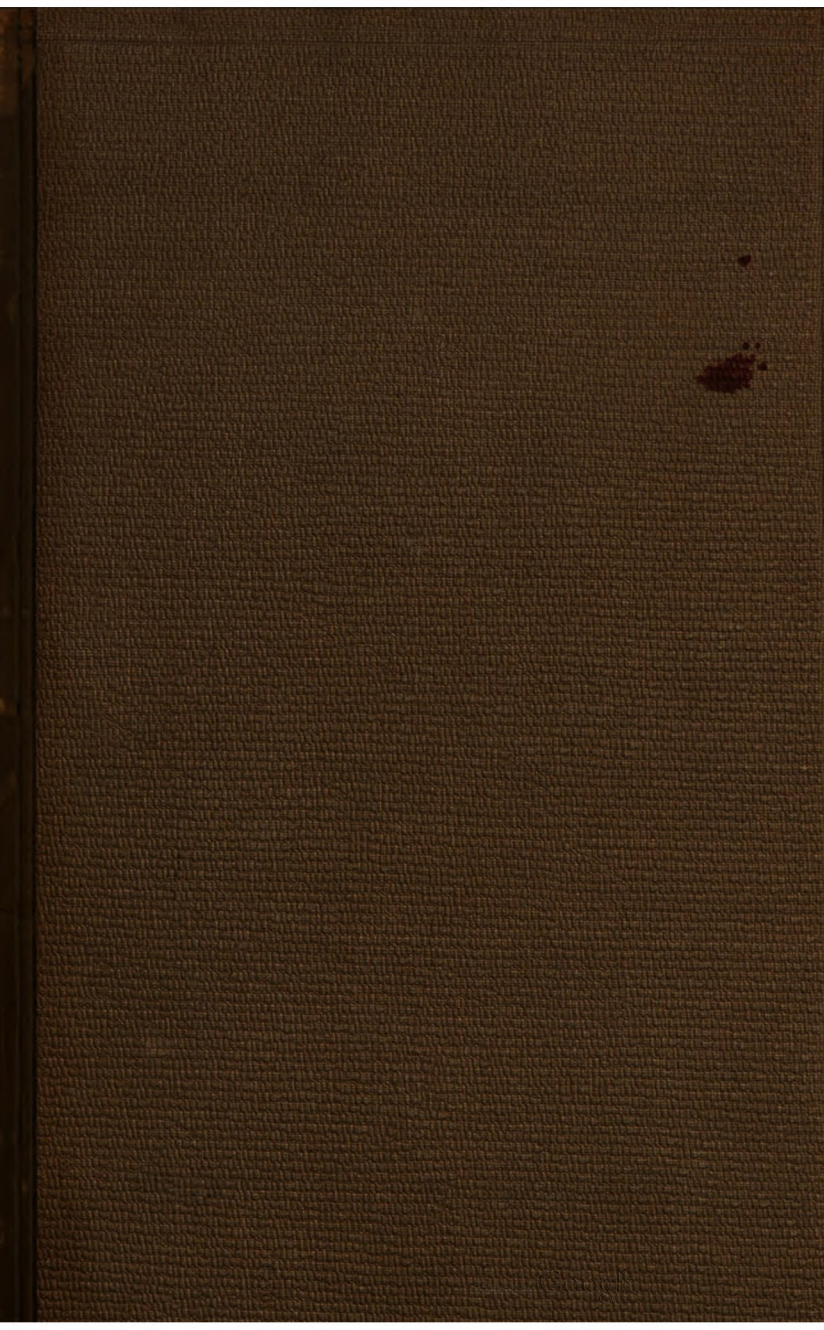
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





1262 f. 11.

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

NORD ET SUD

PAR

MRS GASKELL

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mmes LOREAU ET H. DE L'ESPINE

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET C^{ie}

Imprimeurs à Paris

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14



NORD ET SUD



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

NORD ET SUD

PAR

MRS GASKELL

ROMAN ANGLAIS

K

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mmes LOREAU ET H. DE L'ESPINE

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET C^{ie}

Imprimeurs à Paris

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859



NORD ET SUD.

CHAPITRE PREMIER.

Mariage.

« Édith ! » répéta Marguerite à demi-voix.

Mais, ainsi que Marguerite le soupçonnait, Édith avait fini par s'endormir, couchée sur le sofa du petit salon d'un hôtel d'Harley-Street ; elle était charmante avec ses rubans bleus et sa robe de mousseline blanche. Si jamais Titania se fût endormie sur le sofa cramoisi d'un boudoir, Édith eût été prise pour elle. Marguerite la regardait et restait frappée de sa beauté. Élevée avec sa cousine, dont chacun admirait le joli visage, elle n'avait remarqué la figure de sa compagne que depuis le jour où la perspective de la perdre bientôt semblait avoir donné une puissance nouvelle aux qualités et aux charmes qu'Édith possédait. Elles venaient de parler des toilettes et des fêtes auxquelles son mariage donnerait lieu ; du capitaine Lennox, dont le régiment se trouvait alors à Corfou ; de tout ce qu'il avait raconté de cette résidence, où il conduirait Édith aussitôt qu'ils seraient allés en Écosse visiter la famille du capitaine ; de la difficulté d'avoir là-bas un piano qui conservât l'accord, difficulté qu'Édith semblait considérer comme l'un des événements les plus fâcheux qui pussent lui arriver dans la vie. Puis, revenant à parler des robes qu'elle emporterait en Écosse, elle avait baissé la voix, balbutié quelques paroles confuses, et, se repliant sur elle-même, elle s'était endormie, malgré le bruit que faisaient en causant quelques personnes réunies dans le grand salon voisin.

Marguerite allait lui parler à son tour de ses projets et de la

vie qui l'attendait au presbytère de village qu'habitaient ses parents, presbytère où elle avait toujours passé les vacances, depuis dix ans que la maison de sa tante était devenue la sienne. A défaut d'auditeur, elle se mit à rêver au changement d'habitudes qu'amènerait sa nouvelle existence; doux rêve où se mêlait pourtant le regret sincère de ne plus voir ceux qu'elle allait quitter. Tout en songeant avec bonheur à la position importante de fille unique et adorée que bientôt elle occuperait au presbytère d'Helstone, elle saisit quelques bribes de la conversation qui avait lieu dans la pièce voisine, où sa tante causait avec cinq ou six femmes qui avaient dîné chez elle, et dont les maris étaient encore dans la salle à manger. Ces dames, de l'intimité de mistress Shaw, étaient des voisines qu'elle appelait ses amies parce qu'elle les avait fréquemment à sa table, et qu'au besoin elle pouvait, sans scrupule, les aller voir avant la collation. C'était en cette qualité d'amies qu'elle les avait invitées à l'occasion du mariage de sa fille, et pour leur faire ses adieux. Edith s'était d'abord opposée à cette invitation. Le capitaine devait arriver le soir même par le dernier convoi; elle aurait préféré le recevoir en famille. Enfant gâtée, mais cependant trop indolente pour vouloir fortement quelque chose, ses objections tombèrent devant cette considération importante, que sa mère avait commandé les friandises et les primeurs destinées à combattre la tristesse des convives dans un dîner d'adieux. Elle se contenta de protester pendant tout le repas en s'appuyant au dos de sa chaise et en restant silencieuse et distraite pendant que chacun applaudissait aux bons mots de M. Grey, l'invité de fondation de mistress Shaw, celui qui occupait le bas bout de la table dans tous les dîners qu'elle donnait, et qui, de retour au salon, demandait à Edith de faire un peu de musique.

M. Grey n'avait jamais été plus aimable, et le séjour de ces messieurs dans la salle à manger se prolongeait plus que d'habitude. Ils faisaient bien, à en juger par les fragments de conversation qui parvenaient à l'oreille de Marguerite.

« J'ai beaucoup trop souffert, disait mistress Shaw à ses amies : non pas que ce bon général ne me rendît fort heureuse ; mais une si grande différence d'âge est un grave inconvénient, que j'étais bien résolue à épargner à mon Edith. Faiblesse maternelle à part, j'avais toujours prévu que cette chère enfant se marierait de très-bonne heure : j'ai dit bien des fois qu'on me l'enlèverait avant sa dix-neuvième année ;

j'avais été frappée comme d'un pressentiment lorsque le capitaine Lennox.... »

La voix de mistress Shaw avait baissé tout à coup ; mais Marguerite pouvait suppléer facilement aux paroles qui ne lui arrivaient plus. Sa tante avait cédé à son pressentiment, et, loin de contrarier les amours du capitaine, elle l'avait en quelque sorte poussé au mariage, bien que ce fût un parti au-dessous des espérances que les amies d'Édith avaient conçues pour cette jeune et charmante héritière. Mais mistress Shaw répondait que sa fille unique ne ferait jamais qu'un mariage d'inclination, et soupirait profondément en disant cela, comme si l'amour n'avait été pour rien dans son union avec le général. A vrai dire, elle jouissait plus que sa fille elle-même de ce qu'il y avait de romanesque dans les projets qui venaient d'être conclus : non pas qu'Édith ne fût vraiment éprise du capitaine ; mais elle aurait certainement préféré un bon hôtel dans Belgrave-Square à l'existence qu'elle devait mener à Corfou, et dont sir Lennox lui faisait une description si pittoresque ; elle détestait cette vie active dont les détails enflammaient l'esprit de Marguerite, et montrait un effroi d'autant plus vif des difficultés matérielles qui l'attendaient, qu'elle éprouvait un véritable plaisir à se faire rassurer par son adorateur. Cependant, quelle que fût sa répugnance pour la vie d'aventures, si quelqu'un se fût présenté aujourd'hui avec un riche domaine, rehaussé même d'un titre, elle n'en aurait pas moins choisi le capitaine, tout en regrettant que sir Lennox ne réunît pas tous les avantages qu'on pouvait désirer ; elle était bien la fille de sa mère, qui, après s'être mariée volontairement au général Shaw, dont la position l'avait séduite, passa toute sa vie à gémir d'avoir épousé un homme qu'elle ne pouvait aimer.

« Je n'ai rien épargné pour son trousseau, reprit la mère d'Édith. Je lui ai donné jusqu'aux superbes cachemires et aux écharpes de l'Inde qui me venaient du général, et que je ne porterai plus.

— Elle est bien heureuse, dit une voix que Marguerite reconnut pour être celle de mistress Gibson, lady qui s'intéressait d'autant plus à la conversation qu'elle venait de marier l'une de ses filles quelques jours auparavant. Hélène désirait de tout son cœur avoir un châle de l'Inde ; mais c'était d'un prix tellement extravagant que je fus obligée de le lui refuser. Elle va être bien jalouse en apprenant qu'Édith en a plusieurs.

Comment sont-ils ? Avec de jolies petites bordures ? Est-ce de Delhi qu'ils viennent ? »

Mistress Shaw, se levant à demi de son fauteuil, jeta les yeux du côté du boudoir, appela sa fille et se laissa retomber sur son siège, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

« Elle dort, chère tante, répondit Marguerite ; auriez-vous besoin de quelque chose ? »

— Pauvre enfant ! s'écrièrent toutes ces dames en apprenant cette nouvelle douloureuse ; exclamation à laquelle le bichon microscopique de mistress Shaw répondit par ses aboiements.

— Chut, Tiny ! vilaine petite bête, vous allez réveiller votre maîtresse. C'était pour dire à Newton de descendre les cache-mires de ma fille. Voudrais-tu y aller, Marguerite ? »

La nièce de mistress Shaw monta dans l'ancienne chambre d'enfants située au dernier étage, où Newton raccommmodait d'anciennes dentelles dont on avait besoin pour la toilette de noces. Tandis que la femme de chambre allait chercher, non sans murmurer, les châles qu'elle avait déjà exhibés quatre ou cinq fois depuis le matin, Marguerite promenait un regard pensif autour d'elle. C'était dans cette pièce, où elle avait passé neuf ans de sa vie, qu'on l'avait amenée toute sauvage, des bois qu'elle habitait alors, pour partager la demeure, les leçons et les jeux de sa cousine Edith ; elle se rappelait l'impression pénible que lui avait causée cette chambre qui lui avait paru si obscure, et où présidait une gouvernante cérémonieuse et grave, terriblement sévère à l'endroit des mains sales et des robes déchirées. Elle se souvenait du premier thé qu'elle avait pris dans cette pièce, tandis que son père et sa tante dînaient à une profondeur infinie : car à moins, pensait-elle, que toutes les marches qui la séparaient d'eux ne lui eussent fait atteindre le ciel, ils devaient, après les avoir descendues, être au moins dans les entrailles de la terre. A Helstone, c'était le cabinet de toilette de sa mère qui lui servait de chambre, et, comme on dînait de bonne heure au presbytère, elle mangeait avec ses parents. Combien la belle Marguerite d'aujourd'hui se rappelait la douleur de la petite fille d'alors ! Pauvre enfant, qu'elle avait versé de larmes pendant cette première nuit, cachant sa tête sous son drap, sans pouvoir parvenir à étouffer ses sanglots, et pleurant de plus belle chaque fois que la bonne lui avait dit de se taire pour ne

pas réveiller miss Édith ! Enfin sa tante, qu'elle ne connaissait que de la veille, était venue tout doucement dans la chambre avec M. Hale pour lui montrer sa petite fille ; la pauvre Marguerite avait essuyé ses yeux et fait semblant de dormir pour ne pas laisser voir son chagrin à son père, qui en eût été malheureux ; d'ailleurs, elle n'osait pas le montrer devant sa tante, et puis elle pensait qu'elle avait tort de pleurer, après toutes les espérances qu'avait fait naître la proposition de mistress Shaw, tous les sacrifices que l'on avait faits chez elle pour mettre sa garde-robe à la hauteur de sa nouvelle position, et la peine que son père avait eue à quitter sa paroisse pour la conduire à Londres.

Maintenant elle aimait cette sombre pièce, toute désorganisée qu'elle fût ; elle regardait ces tristes murs avec un sentiment de regret analogue à celui des chats, en pensant que dans trois jours elle partirait de cette maison pour ne plus y revenir.

« Nous serons bien tristes de quitter cette bonne vieille chambre, n'est-ce pas ? dit-elle à Newton.

— Au contraire, répondit celle-ci, j'en serai bien aise ; mes yeux ne sont plus aussi bons qu'ils l'étaient autrefois ; on n'y voit goutte ici ; je suis obligée, pour raccommoder mes dentelles, de me mettre à côté de la fenêtre, d'où l'on sent un vent qui serait capable de vous faire mourir de froid.

— Soyez tranquille, vous aurez à Naples autant de lumière et de chaleur que vous pouvez en désirer ; gardez tous vos raccommodages pour l'époque où vous y serez. Ne vous dérangez pas, Newton ; vous êtes occupée, et je vais emporter les châles. »

Marguerite descendit chargée des cachemires, qui répandaient autour d'eux leur parfum oriental. Sa tante la pria de rester là pour servir en quelque sorte de mannequin sur lequel on pût draper les châles, puisque Édith continuait à dormir. Elle s'y prêta de bonne grâce, et il ne vint à l'idée de personne que sa belle taille faisait ressortir à merveille les plis magnifiques de ces cachemires splendides, qui auraient écrasé la charmante Édith. Elle resta donc au milieu du salon, passive et silencieuse, pendant que sa tante ajustait les draperies sur ses épaules ; de temps en temps elle s'apercevait dans la glace, quand on la tournait du côté de la cheminée ; elle se souriait alors, et touchant les plis du cachemire, dont le tissu moelleux et les couleurs brillantes lui causaient un véritable

plaisir, elle jouissait comme une enfant de se voir parée avec tant de splendeur. La porte s'ouvrit tout à coup, et le domestique annonça M. Henry Lennox. Quelques-unes de ces dames reculèrent, à demi confuses de l'intérêt tout féminin qu'elles prenaient à cette exhibition; mistress Shaw tendit la main à l'arrivant, et Marguerite, toujours immobile, pensant qu'on pouvait avoir besoin d'elle, regarda M. Lennox d'un air souriant, et comme assurée de lui voir partager le sentiment qu'elle éprouvait de la position assez plaisante où elle était surprise.

Mistress Shaw, absorbée par les questions qu'elle adressait à M. Henry Lennox à propos des membres de sa famille qui devaient arriver avec le capitaine, ne s'occupa plus des cachemires. Marguerite, supposant que ses épaules n'étaient plus nécessaires, alla causer avec les convives de sa tante, que celle-ci paraissait avoir oubliés. Edith sortit bientôt du boudoir, et, tout éblouie par l'éclat des bougies, clignant des yeux et rejetant en arrière ses boucles légèrement froissées, elle apparut dans le salon, où elle produisit l'effet de la belle au bois dormant lorsque le chevalier vient interrompre ses rêves. Elle avait senti qu'un Lennox était là et valait bien la peine qu'elle s'éveillât pour lui. Que de choses d'ailleurs à lui demander relativement à cette chère Jeanne, sa future belle-sœur, qu'elle n'avait jamais vue, et pour qui elle professait une affection tellement vive, que, si Marguerite avait été moins fière, elle aurait pu être jalouse de cette rivalité soudaine ! Mistress Shaw avait repris la conversation avec ses invités; Marguerite s'était mise à l'écart, et vit les yeux d'Henry Lennox se diriger vers la chaise qui était vacante auprès de la sienna. Elle savait bien qu'il viendrait l'occuper dès qu'Edith aurait fini de le questionner, et maintenant elle était sûre de passer une agréable soirée. Il partageait ses goûts, et trouvait à causer avec elle autant de plaisir qu'elle en prenait à l'entendre. Elle l'accueillit donc avec un sourire plein de franchise lorsqu'il vint s'asseoir à côté d'elle.

« Vous voilà bien occupée, lui dit-il; accablée d'affaires importantes, affaires de femmes, veux-je dire, bien différentes des miennes; la procédure et les châles n'ont rien de commun entre eux.

— Je savais bien que vous ririez de l'intérêt que nous prenions à un objet de toilette; mais un cachemire n'est-il pas quelque chose de parfait dans son genre?

— Assurément, rien n'y manque; le prix surtout m'en paraît admirable. »

Les gentlemen arrivaient les uns après les autres, et le bourdonnement des voix commençait à devenir plus sonore et plus grave.

« N'est-ce pas mercredi la dernière soirée que donne mistress Shaw avant le mariage? demanda M. Lennox à Marguerite.

— Oui; et j'espère bien qu'ensuite nous pourrons nous reposer, ce que nous n'avons pas fait depuis un temps infini; j'entends par là que nous n'aurons plus à nous remuer, et que nous aurons terminé tous les préparatifs pour une circonstance qui nécessairement occupe la tête et le cœur de ceux qu'elle intéresse. Je serai bien contente d'avoir le temps de penser; et je suis sûre qu'Édith le désire autant que moi.

— Quant à elle, je n'en crois rien; mais vous, c'est différent. La dernière fois que je vous ai rencontrée, vous étiez entraînée par le tourbillon que les autres formaient autour de vous, et je ne suppose pas que vous y prissiez beaucoup de plaisir.

— Non, je vous assure, répondit Marguerite d'un air un peu ennuyé, au souvenir de l'agitation incessante qu'une foule de bagatelles avaient causée depuis six semaines. Je me demande, poursuivit-elle, si un mariage doit être nécessairement précédé de ce que vous appelez un tourbillon, ou si l'attente de ce grand jour ne devrait pas être plutôt une époque de calme et de tranquillité absolue.

— On abandonnerait à la marraine de Cendrillon le soin de faire faire le trousseau, de commander le repas de noces et d'écrire aux invités, dit en riant le jeune avocat.

— Mais tout cela est-il bien nécessaire? » demanda Marguerite en regardant en face M. Lennox.

Elle éprouvait en ce moment une fatigue indicible de tous les arrangements auxquels Édith présidait depuis plus d'un mois, et avait besoin qu'on aidât son esprit à associer au mariage quelque pensée agréable.

« Sans doute, répliqua M. Lennox d'un ton sérieux; il faut accomplir toutes ces formalités, moins pour sa propre satisfaction que pour fermer la bouche aux gens du monde, qui sans cela troubleraient votre repos. Mais comment voudriez-vous que la chose se passât?

— Je n'y ai jamais songé. Quant à moi, j'aimerais mieux me

rendre à l'église par un beau jour d'été, marchant à l'ombre sous les grands arbres, et sans avoir de filles d'honneur, de repas de noces, de préparatifs d'aucun genre; en un mot, je suis résolue à ne rien faire, en pareil cas, de tout ce qui m'assomme aujourd'hui.

— Je n'en crois rien; une riche simplicité vous sied à merveille et s'accorde trop bien avec votre caractère. »

Cette phrase ne convint pas à Marguerite. Elle se rappelait diverses circonstances où M. Lennox avait déjà parlé de son caractère d'une façon élogieuse qui lui avait déplu, et, ne voulant pas entamer de discussion à cet égard, elle répondit seulement :

« Il est bien naturel que je pense à me marier à l'église d'Helstone, et que je fasse le projet d'y aller à pied, plutôt que de songer à me rendre en voiture dans une église de Londres.

— Parlez-moi d'Helstone, reprit M. Lennox; vous ne m'en avez pas fait la description, et je serais bien aise de me figurer l'endroit que vous habiterez quand cette maison-ci va être abandonnée. Procédons par ordre : est-ce une ville ou un village ?

— Un simple hameau; une petite église entourée de quelques maisons ou plutôt de cottages bâtis au milieu d'une prairie, et dont les murs sont couverts de rosiers.

— Qui fleurissent toute l'année, principalement à Noël; achevez votre tableau, ajouta M. Lennox.

— Non, répondit Marguerite légèrement contrariée; il ne s'agit pas d'une décoration d'Opéra, mais d'Helstone que je vous décris tel qu'il est; n'est-ce pas là ce que vous voulez ?

— Je vous demande bien pardon, Marguerite; mais votre hameau semble appartenir beaucoup plus au roman qu'à la réalité.

— Précisément; tout ce que j'ai vu en Angleterre m'a toujours semblé si prosaïque et si triste en comparaison de New-Forest! dit Marguerite avec ardeur. Helstone ressemble aux villages des poèmes de Tennyson; mais je n'essayerai plus de vous le décrire; vous vous moqueriez de moi si je vous disais ce que j'en pense, et pourtant ce ne serait que la vérité.

— Je suis au contraire tout disposé à vous croire. Dites-moi ce qui m'intéresse encore plus que le village : comment est le presbytère ?

— Comment pourrais-je vous le dire, vous exprimer avec

des mots tout le charme de cette demeure qui est la maison où je suis née, où l'on m'aime, où l'on m'attend ?

— Je me résigne ; mais vous êtes bien sévère ce soir, Marguerite.

— Moi ! je n'en savais rien, dit-elle en tournant vers lui ses yeux pleins de douceur.

— Oui, parce que je vous ai fait une malencontreuse observation, tout à fait sans malice, vous refusez de me parler de votre pays, de votre maison, enfin de tout ce que je voudrais connaître.

— Mais vraiment je ne puis rien vous en dire ; on ne peut parler de son chez soi qu'aux personnes qui l'ont vu.

— Eh bien.... » Il s'arrêta un moment.... « Dites-moi ce que vous faites lorsque vous êtes là-bas. Ici vous lisez, vous prenez des leçons, vous travaillez d'une manière ou de l'autre pendant la matinée ; puis vous sortez, à pied ou en voiture ; vous accompagnez votre tante, et le soir vous allez dans le monde avec elle. Mais à Helstone, comment passez-vous vos journées ? Montez-vous à cheval, ou vous promenez-vous en voiture ?

— Je me promène beaucoup, mais à pied. Nous n'avons pas de chevaux ; mon père visite à pied toute la paroisse, et la promenade est si belle que ce serait dommage de la faire en voiture.

— Vous occupez-vous de jardinage ? c'est, je crois, l'un des passe-temps de la campagne, surtout pour les jeunes filles.

— Je n'y entends rien du tout ; et d'ailleurs, je n'aimerais pas un travail aussi rude.

— Vous avez des concours d'archers, des pique-niques, des bals à l'époque des courses et des chasses ?

— Je n'y vais jamais, dit-elle en riant ; le presbytère est d'un revenu fort mince, et, quand même je pourrais jouir de tous ces plaisirs, je doute fort que je voulusse en profiter.

— Je vois bien que vous ne voulez pas me répondre ; mais j'irai vous faire une visite avant la fin des vacances, et je verrai alors comment vous employez vos journées.

— J'espère que vous viendrez, et que vous jugerez par vous-même de la beauté d'Helstone. Mais voilà Edith au piano ; je vais lui tourner la page, d'autant plus que ma tante se fâcherait si nous causions pendant qu'on fait de la musique. »

Edith avait une exécution brillante ; elle se tirait à merveille

du morceau qu'elle était en train de jouer, lorsque, apercevant par la porte entr'ouverte le capitaine Lennox qui attendait qu'elle eût fini pour entrer dans le salon, elle jeta sa musique par terre et se précipita dans la pièce voisine, laissant Marguerite, confuse et rougissante, expliquer aux auditeurs surpris la cause de cette fugue imprévue. Le capitaine arrivait-il plus tôt qu'on ne l'attendait, ou l'heure était-elle déjà si avancée? Chacun regarda sa montre, et se retira bien et dûment choqué.

Edith revint alors, toute rouge de plaisir, et introduisant d'un air à demi effarouché, à demi glorieux, son grand et beau capitaine. M. Henry alla serrer la main de son frère, et mistress Shaw souhaita la bienvenue à son futur gendre, de la voix la plus aimable, où perçait néanmoins le ton plaintif que lui avait donné l'habitude de se considérer comme victime d'un mariage mal assorti. A présent que le général était mort, son existence était aussi douce que possible, et elle eût été fort embarrassée d'y trouver, je ne dis pas un chagrin, mais un sujet d'inquiétude. Cependant, à force de chercher, elle avait découvert que sa santé pouvait lui fournir un motif d'appréhension; elle avait une espèce de toux nerveuse, quand elle y songeait bien; et quelque docteur complaisant lui ordonna d'aller passer l'hiver en Italie, ce qui était précisément ce qu'elle désirait le plus au monde. Elle aurait bien pu aller à Naples sans l'ordonnance du médecin; mais elle n'aimait pas à faire les choses en avouant que c'était son bon plaisir; elle préférait obéir à la volonté d'un autre qui la forçait à réaliser ses rêves; elle se persuadait alors qu'elle subissait quelque dure nécessité, et pouvait ainsi gémir sans scrupule, tout en faisant ce qui lui plaisait davantage.

Ce fut donc d'une voix dolente qu'elle parla de son voyage au capitaine; sir Lennox approuva, comme il le devait, les paroles de sa future belle-mère, tandis que ses yeux suivaient Edith, qui s'empressait de réorganiser la table de thé et ordonnait qu'on apportât toutes sortes de bonnes choses, en dépit de tout ce que lui disait le capitaine, qui assurait avoir dîné quelques instants auparavant.

M. Henry Lennox, debout au coin de la cheminée, s'amusait de cette petite scène d'intérieur. De toute sa famille remarquablement belle, lui seul était laid : mais il avait la figure intelligente et mobile, le regard vif, pénétrant; et Marguerite se demandait à quoi il pensait, tandis que, silencieux, il observait

avec un intérêt évident, mais légèrement ironique, les préparatifs qu'elle faisait avec Edith. L'ironie était à l'intention de la complainte de mistress Shaw, et complètement étrangère aux actions des deux cousines; il éprouvait au contraire un plaisir véritable à voir Edith faire tous ses efforts pour préparer la collation, et pour montrer à son amant combien elle serait une bonne femme d'officier. Au moment de faire le thé, elle ne trouva pas l'eau assez chaude; il fallut absolument qu'on lui montât la grande bouilloire de la cuisine, qu'elle alla recevoir à la porte et qui, trop lourde pour elle, lui fit faire une petite moue sérieuse, tacha de noir sa robe blanche, et meurtrit sa petite main potelée qu'elle montra au capitaine, et qui reçut le baiser qu'on applique aux bobos des enfants. Mais Marguerite avait rallumé l'esprit-de-vin, et l'eau de la bouilloire du salon, plus chaude que celle de la cuisine, dut être préférée, bien qu'Edith ne trouvât pas que cela ressemblât assez à un campement de bohémiens, auquel dans son esprit elle assimilait la vie de caserne.

Et ce ne fut plus, à dater du lendemain, que fracas et tourbillon, jusqu'au jour du mariage.

CHAPITRE II.

Roses et épines.

Marguerite avait repris sa robe noire et se rendait à Helstone avec son père, qui était venu à Londres pour le mariage d'Edith. Sa mère avait été retenue chez elle par une foule de demi-raisons que personne n'avait bien comprises, excepté M. Hale, dont les arguments en faveur d'une robe de satin gris un peu ancienne, il est vrai, mais encore fraîche, avaient complètement échoué. Comme il n'avait pas l'argent nécessaire pour équiper sa femme des pieds à la tête, celle-ci n'avait pas voulu se montrer au mariage de la seule nièce qu'elle eût au monde. Si mistress Shaw avait pu deviner le motif qui empêchait mistress Hale d'accompagner son mari, elle aurait fait pleuvoir chez sa sœur les robes et les dentelles; mais il y avait près de vingt ans que la pauvre et jo-

lie miss Beresford avait épousé le général Shaw, et depuis lors elle avait réellement oublié toutes les difficultés de la vie, et ne connaissait plus, de tous les maux d'ici-bas, que le malheur d'avoir un mari beaucoup plus âgé que soi ; malheur qui lui inspirait d'interminables commentaires. Mais cette chère Marie avait épousé l'homme qu'elle aimait, un être charmant, plein de douceur, n'ayant que huit ans de plus qu'elle et des cheveux d'un si beau noir ! M. Hale était l'un des plus délicieux prédicateurs qu'elle eût jamais entendus, le modèle accompli du prêtre de campagne. Peut-être n'était-ce pas une déduction logique de ces prémisses ; mais, lorsqu'elle pensait au sort de sa sœur, mistress Shaw ne manquait jamais d'en tirer cette conclusion : « Mariée par amour, qu'est-ce que cette chère Marie peut désirer sur terre ? » Ce à quoi mistress Hale eût répondu immédiatement, si elle avait été franche : « Une robe de soie gris perle, un chapeau blanc, une douzaine d'autres choses pour aller à la noce, et des centaines d'objets qui manquent dans mon ménage. »

Marguerite se disait tout bonnement que sa mère avait préféré ne pas venir, et pour sa part elle n'était pas fâchée que leur réunion se fît au presbytère, plutôt que pendant le tohu-bohu que ce mariage avait occasionné dans la maison d'Harley-Street, où elle avait dû, comme Figaro, se trouver partout à la fois. Elle souffrait d'esprit et de corps au souvenir de tout ce qu'elle avait dit et fait depuis quarante-huit heures ; les adieux précipités qu'au milieu de tant de paroles insignifiantes elle avait échangés avec sa tante et sa cousine la remplissaient de tristesse et lui faisaient regretter les jours qu'elle avait passés auprès d'elles. Qu'importait ce qu'elle avait pu souffrir pendant ces dix années ? elle ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'elles ne reviendraient plus. Jamais elle n'aurait pu croire qu'il lui fût possible d'avoir le cœur aussi gros en retournant au presbytère, à ce séjour préféré où elle devait mener la vie qu'elle désirait depuis longtemps.

Elle se sentait si profondément triste, surtout quand vint le soir, à l'heure des aspirations et des rêves, qu'elle fit un violent effort pour s'arracher au passé et pour envisager l'heureux avenir qui l'attendait à Helstone. Ses yeux regardèrent, non plus la maison d'Harley-Street, mais son père qui dormait dans un coin du waggon. Les cheveux noirs de M. Hale avaient blanchi et couvraient son front de leurs mèches aujourd'hui clair-semées ; son visage amaigri aurait perdu de sa

beauté, si ses traits avaient été moins purs; mais les années, tout en les altérant, leur avaient laissé la grâce et l'harmonie qui leur étaient particulières. Toutefois, malgré le profond sommeil où était plongé M. Hale, sa figure exprimait plutôt l'accablement qui suit la fatigue, que le repos et la sérénité d'une âme tranquille et satisfaite. Marguerite fut frappée de l'inquiétude et de la souffrance que révélait ce front pâli, et chercha dans la vie de son père ce qui pouvait avoir creusé ces rides, où se lisaient l'abattement et la douleur.

« Pauvre Frédéric! se dit-elle en soupirant; si, au lieu d'entrer dans la marine, il avait été prêtre, il ne serait pas perdu pour nous. Je voudrais bien savoir tout ce qui le concerne; je n'ai jamais pu comprendre ce qu'en disait ma tante: je sais seulement qu'il ne peut pas revenir dans son pays à cause de cette terrible affaire. Pauvre père! comme il a l'air triste! et ma mère! Que je suis contente de retourner à la maison pour les consoler tous les deux! »

Lorsque son père s'éveilla, elle le salua d'un radieux sourire où l'on n'apercevait nulle trace de fatigue; M. Hale lui sourit à son tour, mais faiblement, comme s'il n'y était plus accoutumé, et sa figure reprit aussitôt son expression de tristesse. Il avait une certaine manière d'ouvrir constamment la bouche, comme s'il allait parler; habitude qui, en effaçant les lignes de ses lèvres, donnait à son visage une physionomie indécise; mais ses grands yeux pleins de douceur, qui tournaient lentement dans leur orbite, voilés de paupières transparentes, ajoutaient à cette indécision quelque chose de profondément pensif. Marguerite avait les yeux de son père, à qui elle ressemblait, sans avoir néanmoins la régularité de ses traits; on s'étonnait même que des parents aussi beaux eussent pu avoir une fille que certaines gens étaient loin de trouver jolie. Sa bouche était grande; ses lèvres, largement dessinées et d'un beau rouge, n'avaient rien de commun avec ces boutons de rose qui ne s'entr'ouvrent bien juste que pour laisser tomber un oui, un non, un: « S'il vous plaît, monsieur. » Sa peau était brune, mais d'une finesse et d'un poli d'ivoire; et, si elle avait en général trop de réserve et de dignité pour une personne de son âge, maintenant qu'elle parlait à son père, sa figure rayonnait comme le matin d'un beau jour et n'était plus que fossettes, regards joyeux et sourires qui exprimaient le bonheur et l'espoir.

Ce fut à la fin de juillet que Marguerite revint au presbytère;

les arbres étaient d'un vert foncé; la chaleur était étouffante, et un calme profond régnait dans l'atmosphère. Marguerite accompagnait son père dans ses courses et prenait un plaisir cruel à poser son petit pied sur la fougère qui, en s'écrasant, répandait la senteur qui lui est propre; elle aimait à parcourir les vastes communaux inondés de lumière, de chaleur et de parfums; à regarder les myriades d'insectes qui folâtraient au soleil, et les herbes et les fleurs que l'été faisait naître. La vie qu'elle menait, ou du moins ces promenades, réalisaient ses rêves; elle était fière de sa forêt; elle en aimait les habitants et avait parmi eux des amis sincères et dévoués; elle avait appris les locutions qui leur étaient particulières, et les employait avec plaisir; elle soignait leurs enfants, causait avec les vieillards ou leur faisait la lecture, apportait des friandises aux malades, et, bien qu'elle eût pris la résolution d'aller chaque jour avec son père à l'école du village pour y donner des leçons, elle en était continuellement détournée par la tentation d'aller voir l'un ou l'autre de ses amis de la forêt. Au dehors, sa vie était parfaitement heureuse; à l'intérieur, elle avait ses ennuis: tout n'allait pas bien au presbytère, et, dans sa candeur filiale, Marguerite se blâmait de la pénétration qui l'en faisait apercevoir. Sa mère, toujours si bonne et si tendre envers elle, éprouvait de temps à autre une profonde irritation de l'état de gêne où ils vivaient; mistress Hale pensait que l'évêque négligeait singulièrement ses devoirs épiscopaux en ne donnant pas à son mari un meilleur bénéfice, et reprochait à ce dernier de ne pas solliciter l'avancement qu'il méritait. M. Hale répondait alors en soupirant que, s'il pouvait remplir ses devoirs à Helstone, il n'en demandait pas davantage; et il se montrait chaque jour de plus en plus accablé. Marguerite, voyant que ces entretiens où il était question d'un changement de résidence augmentaient encore la tristesse de son père, tâcha de réconcilier sa mère avec sa position; mistress Hale répondit que le voisinage de la forêt nuisait à sa santé. Marguerite essaya de l'entraîner dans les communaux rayés d'ombre et de soleil; car elle trouvait que sa mère, qui ne sortait jamais que pour aller à l'église, pour visiter l'école ou bien quelques voisins, menait une vie trop sédentaire. La promenade eut d'abord un assez bon résultat; mais, quand arriva l'automne, les doléances de mistress Hale recommencèrent; elle se figura plus que jamais que le pays était malsain, et demanda plus souvent et avec plus d'aigreur pour-

quoi son mari n'avait pas obtenu l'avancement qu'on avait donné à M. Hume et à M. Houldsworth, qui étaient loin d'avoir son instruction et son zèle.

Marguerite ne s'attendait pas à ces plaintes continuelles, qui troublaient la paix du foyer domestique. Elle savait bien qu'il lui faudrait renoncer au luxe qu'elle avait chez sa tante, et, loin de le regretter, elle s'en félicitait ; car la plupart du temps ce n'était pour elle qu'une source d'ennuis qui entravaient sa liberté : d'ailleurs la conscience de pouvoir en supporter la privation avec courage, dans le cas où cette privation se ferait sentir, compensait à ses yeux la perte de bien des jouissances matérielles. Mais les nuages ne viennent jamais du côté où nous regardons l'horizon ; et Marguerite, qui ne se rappelait d'Helstone que la joie des vacances, avait oublié les regrets dont sa mère l'avait entretenue quelquefois au sujet de leur position.

Quand, vers la fin de septembre, commencèrent les pluies et le vent d'automne, il fallut renoncer à la promenade et garder le coin du feu ; Helstone était loin de tout voisinage que pût cultiver la famille du pasteur.

« C'est assurément l'un des endroits les plus tristes de l'Angleterre, disait mistress Hale dans ses jours d'humeur plaintive. Je ne puis m'empêcher de regretter sans cesse que ton père n'ait pas une seule personne à voir ; cet isolement ne lui vaut rien : si nous habitions seulement à l'autre bout de la paroisse, ce ne serait plus qu'une promenade pour aller chez les Stansfield et même chez les Gorman.

— Les Gorman, répondit Marguerite, n'étaient-ils pas marchands à Southampton, où ils ont fait fortune ? Je suis bien contente que nous n'ayons pas de relations avec eux ; je n'ai jamais aimé les boutiquiers ; je trouve qu'il vaut bien mieux n'avoir de rapports qu'avec des paysans, des ouvriers, des gens au moins qui n'ont pas de prétention.

— Il ne faut pas être si dédaigneuse, chère Marguerite, reprit sa mère en pensant au fils de M. Gorman, beau jeune homme qu'elle avait rencontré chez M. Hume.

— Je ne suis pas dédaigneuse, je crois au contraire avoir le goût fort éclairé ; j'aime tous ceux qui travaillent à la terre, les soldats, les marins, les gentlemen des trois professions savantes, comme ils s'appellent ; je ne suppose pas que vous vouliez me faire admirer les boulangers, les bouchers, ou les fabricants de chandelles.

— Mais les Gorman n'étaient ni l'un ni l'autre; ils étaient carrossiers.

— Qu'importe? ce sont toujours des marchands, et beaucoup moins utiles que les boulangers et les bouchers. Mon Dieu! que j'étais ennuyée des promenades en voiture qu'il fallait faire tous les jours avec ma tante! si vous saviez combien j'avais envie d'aller à pied! »

Et Marguerite, en dépit du mauvais temps, allait se promener avec son père. Elle se trouvait si heureuse quand elle était dehors, qu'elle en bondissait de joie; poussée par le vent, lorsqu'elle traversait les clairières, elle semblait être entraînée comme une feuille que la brise d'automne emporte. Mais il fallait revenir, et la soirée était difficile à passer d'une manière agréable. Aussitôt après le thé, son père rentrait dans son cabinet, et Marguerite restait seule avec sa mère. *Mistress Hale* n'aimait pas beaucoup les livres, et son mari avait renoncé à lui faire la lecture; le tricot avait été pour eux une ressource pendant quelque temps: mais la partie, que venaient souvent interrompre les devoirs du pasteur, ne tarda pas à devenir insupportable à *mistress Hale*, et *M. Hale* passa désormais toutes ses soirées dans sa bibliothèque avec ses livres de théologie et de métaphysique, dont il faisait ses délices.

Chaque fois que Marguerite venait en vacances, elle apportait une caisse de livres que lui avaient recommandés ses maîtres ou sa gouvernante, et que les jours d'été n'étaient pas assez longs pour lui permettre de lire avant de rentrer à Londres. Aujourd'hui les tablettes du salon étaient garnies des classiques anglais qu'elle avait enlevés de la bibliothèque de son père, où ils étaient rarement feuilletés, et parmi lesquels les *Saisons* de Thomson, le *Cowper* d'Hayley et le *Cicéron* de Middleton, étaient les plus nouveaux et les moins indigestes. Les tablettes du salon n'étaient vraiment pas une ressource contre l'ennui des longues soirées de novembre. Marguerite racontait alors à sa mère la vie qu'elle menait chez sa tante; mais ces détails, que *mistress Hale* écoutait toujours avec un nouvel intérêt, la poussaient parfois à comparer la position de sa sœur avec celle que lui donnaient les maigres appointements de son mari. Dans ce cas, Marguerite interrompait subitement la conversation, et prêtait l'oreille en silence aux gouttes de pluie qui tombaient sur l'avent du perron; une ou deux fois elle s'était surprise à compter machinalement la ré-

pétition de ce bruit monotone, et se demandait alors si elle pouvait hasarder une question relative au sujet dont son cœur était préoccupé : demander où était Frédéric ; ce qu'il faisait, et s'il y avait longtemps qu'on avait eu de ses nouvelles. Mais la conviction où elle était que la mauvaise santé de sa mère et son dégoût pour Helstone dataient de l'époque à laquelle Frédéric s'était trouvé mêlé à cette rébellion, retenait chaque fois la parole sur ses lèvres. Elle aurait probablement appris peu de chose de nouveau ; dans la dernière lettre qu'elle avait reçue à Londres, M. Hale lui disait que Frédéric avait écrit qu'il était toujours à Rio, qu'il se portait à merveille, et lui envoyait l'expression de toute sa tendresse. Mais c'était autre chose qu'elle désirait savoir. Chaque fois qu'on parlait de son frère, ce qui arrivait bien rarement, on disait toujours : « Ce pauvre Frédéric ! » Sa chambre était exactement comme il l'avait laissée, et régulièrement faite par Dixon, la femme de chambre de mistress Hale, qui n'aurait pas balayé quoi que ce fût du reste de la maison, et qui se rappelait encore le jour où milady l'avait placée auprès de Mlles Beresford, les pupilles de sir John, les beautés du Rutlandshire. Dixon avait toujours considéré M. Hale comme un véritable malheur dans la vie de sa maîtresse, dont il avait perdu l'avenir. Si miss Beresford ne s'était pas tant pressée d'épouser un pauvre prêtre de campagne, qui sait quelle position elle aurait eue un jour ? Mais Dixon lui était trop sincèrement attachée pour l'abandonner dans le malheur : elle lui demeura fidèle après sa ruine, c'est-à-dire après son mariage, et se regarda toujours comme une bonne fée dont le devoir était de combattre la pernicieuse influence de M. Hale. Ce pauvre Frédéric avait été son favori et son orgueil ; et c'était avec attendrissement qu'elle allait chaque semaine ranger sa chambre et l'essuyer avec autant de soin que si son jeune maître avait dû rentrer le soir au presbytère.

Marguerite ne pouvait s'empêcher d'attribuer à de récentes nouvelles de son frère le surcroît d'inquiétude et de tristesse qu'elle remarquait chez son père. Quant à mistress Hale, elle ne semblait pas s'apercevoir de l'altération croissante des traits et du caractère de son mari. Il avait toujours été excessivement sensible, et ne pouvait entendre parler d'un malheur ou d'un crime sans en être profondément affecté ; mais ce qui frappait surtout Marguerite, c'était une absence d'esprit continuelle, comme si rien n'avait pu le distraire des pensées qui

le préoccupaient sans cesse : il visitait ses paroissiens moins souvent qu'autrefois ; il restait plus longtemps enfermé avec ses livres, et guettait l'arrivée du facteur, qui jadis avait besoin de frapper à plusieurs reprises au contrevent de la cuisine pour annoncer sa présence, avant que personne songeât à lui répondre. Il allait maintenant l'attendre au jardin, lorsque le temps était beau ; s'il venait à pleuvoir, il se tenait à la fenêtre de son cabinet, dans une attitude rêveuse, jusqu'à ce qu'il eût aperçu le brave homme, qui ne manquait pas de le saluer d'un air à demi respectueux, à demi confidentiel, en descendant le chemin ; et il ne reprenait sa lecture qu'après l'avoir vu dépasser le vieux chêne et tourner la haie d'églantiers qui le dérobaient à ses yeux.

Mais Marguerite se trouvait à un âge où il suffit d'un rayon de soleil pour dissiper l'inquiétude, surtout lorsqu'elle ne repose sur rien de précis. Quand arrivèrent les belles journées d'octobre, l'anxiété de la jeune fille s'envola comme les fines aigrettes du chardon, et Marguerite ne pensa plus qu'à la radieuse beauté de la forêt. On avait coupé la fougère ; les profondes ravines qu'elle n'avait fait qu'entrevoir au mois d'août lui étaient maintenant accessibles, et, sachant dessiner et peindre, elle avait trop regretté pendant la pluie de ne pouvoir faire quelques études d'après nature, pour ne pas profiter de ces beaux jours. Elle préparait donc ses couleurs et sa planche, quand Sarah, la domestique, ouvrant la porte du salon, annonça M. Henry Lennox.

CHAPITRE III.

Plus on se hâte, moins on avance.

Marguerite pensait précisément à M. Henry Lennox et aux questions qu'il lui avait faites sur la manière dont elle emploierait son temps lorsqu'elle serait à la campagne. « Quand on parle du soleil on en voit les rayons. » Marguerite, en se faisant cette remarque à elle-même, devint toute rouge, posa sa planche et tendit la main à celui qui entrait.

« Avertissez maman, dit-elle à Sarah. Nous avons tant de

questions à vous faire, monsieur Henry, à propos de cette chère Edith ! Je vous suis vraiment bien reconnaissante d'avoir pensé à venir.

— Ne vous avais-je pas dit que je viendrais ? répondit-il d'un ton plus bas que celui qu'avait pris Marguerite.

— Mais j'avais entendu dire que vous étiez si loin au fond des Highlands, que je croyais bien que vous oublieriez le Hampshire.

— Notre jeune couple, dit-il d'un air plus dégagé, a tant fait de folies, s'est tellement exposé en gravissant les montagnes, en naviguant sur le lac à tort et à travers, que j'ai pensé qu'ils avaient besoin d'être surveillés, et je vous assure qu'un mentor leur était indispensable. Mon oncle ne pouvait y suffire ; le pauvre homme en avait des transes continuelles au moins seize heures sur vingt-quatre, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de ne les quitter qu'après les avoir embarqués sains et saufs à Plymouth.

— Vous avez donc été à Plymouth ? Oh ! cette chère Edith ne m'a pas parlé de tout cela ; il est vrai qu'elle était si pressée la dernière fois qu'elle m'a écrit ! Se sont-ils réellement embarqués mardi dernier ?

— Certainement ; ils sont partis et m'ont enfin délivré de toute responsabilité. Je suis chargé de vous dire une foule de choses de la part d'Edith ; je crois même avoir un billet minuscule à vous remettre ; précisément le voilà.

— Merci mille fois, » s'écria Marguerite.

Et, désirant savoir le contenu du billet et en faire la lecture sans témoin, elle partit sous prétexte d'aller chercher sa mère, que Sarah avait sans doute négligé d'avertir.

Dès qu'il fut seul, M. Lennox jeta autour de lui son regard observateur. Le petit salon, tout inondé de soleil, était dans l'un de ses bons moments. De gros bouquets de roses entremêlés de chèvrefeuille se penchaient du dehors et encadraient la fenêtre du milieu, qui formait une baie profonde. Des corbeilles de géraniums et de verveines émaillaient la petite pelouse de leurs brillantes couleurs ; mais tout cet éclat faisait paraître l'ameublement du salon encore plus pauvre et plus fané ; les rideaux de perse avaient été lavés bien souvent ; le tapis était loin d'être neuf, et M. Henry trouvait ce salon bien misérable pour servir de cadre à Marguerite, qui avait l'air d'une reine.

Il prit l'un des livres qui se trouvaient sur la table : c'était

un volume de Dante, le *Paradis*, en vieil italien, relié de parchemin blanc rehaussé de filets d'or. A côté de ce volume étaient un dictionnaire et quelques lignes de la main de Marguerite; une liste de mots tout bonnement pris au hasard, et qui sembla néanmoins l'intéresser vivement.

« Il est évident que le revenu de la cure est aussi mince qu'elle l'avait annoncé; dit-il avec un soupir; et c'est une chose singulière, car les Beresford sont d'une très-bonne famille. »

Marguerite, pendant ce temps-là, avait trouvé sa mère. C'était l'un de ces jours où mistress Hale, plus nerveuse, plus agacée que jamais, s'irritait d'un rien et voyait des difficultés partout. Elle envisagea donc l'arrivée de M. Lennox comme un inconvénient, bien qu'au fond elle se sentît flattée de sa démarche.

« Comme cela tombe mal ! s'écria-t-elle; nous avons précisément déjeuné plus tôt qu'à l'ordinaire et l'on ne nous a servi que de la viande froide, pour que les deux servantes pussent se mettre à repasser. Il faut pourtant bien inviter M. Lennox à dîner.... le beau-frère d'Édith.... c'est une obligation. Avec cela ton père est ce matin d'un abattement incroyable; je suis allée tout à l'heure dans son cabinet, je l'y ai trouvé la tête sur la table et le visage dans ses mains; je lui ai dit que l'air de ce pays-ci ne lui convenait pas mieux qu'à moi; il s'est relevé immédiatement et m'a priée de ne rien dire contre Helstone, ajoutant que c'était l'endroit qu'il aimait le mieux au monde. Je n'en suis pas moins persuadée que c'est un lieu malsain et humide. »

Il semblait à Marguerite qu'un nuage lui cachait tout à coup les rayons du soleil; elle avait écouté sa mère avec patience, dans l'espoir que ce flux de paroles déchargerait l'esprit de mistress Hale, et pensa qu'il était temps de la ramener au sujet de leur entretien.

« Papa aime beaucoup M. Lennox, répondit-elle; je suis sûre qu'il sera enchanté de le voir, et que cette visite lui fera du bien; ils se sont entendus à merveille au mariage de ma cousine. Quant au dîner, chère maman, ne vous en tourmentez pas; la viande froide est parfaitement convenable pour une collation, et c'est ainsi que M. Lennox envisagera le repas que nous partagerons avec lui au milieu de la journée.

— Mais il n'est que dix heures et demie; que ferons-nous de lui d'ici là ?

— Je vais le prier de venir avec moi dans la forêt; je sais qu'il dessine, cela vous en débarrassera. Venez seulement lui dire bonjour, car il serait étonné s'il ne vous voyait pas. »

Mistress Hale ôta son tablier de soie noire, et sa figure prit un air plus aimable; elle était charmante encore lorsqu'elle voulait être gracieuse, et elle accueillit M. Lennox avec la cordialité qu'on témoigne presque toujours à un allié de sa famille. Le jeune avocat s'attendait évidemment à ce qu'on le priât de passer la journée au presbytère, et accepta avec tant d'empressement l'invitation qui lui était faite, que mistress Hale aurait bien voulu pouvoir ajouter quelque chose à sa viande froide. Du reste, M. Henry semblait on ne peut mieux disposé; tout lui plaisait; il était ravi de la proposition de Marguerite, et ne voulut pas permettre qu'on dérangeât M. Hale, puisqu'il le verrait à dîner. Marguerite alla chercher tous ses matériaux de peinture, et, quand ils eurent choisi le papier et les pinceaux qui leur étaient nécessaires, ils sortirent tous les deux, pleins d'entrain et de gaieté.

« Si vous voulez, nous nous arrêterons ici tout d'abord, lui dit Marguerite. J'ai eu ces cottages devant les yeux pendant les quinze jours de pluie que nous venons de subir; on aurait dit qu'ils me reprochaient de ne pas les avoir encore dessinés.

— Il est vrai que, si vous voulez en faire le croquis, vous ferez bien de ne pas trop différer, car l'année prochaine ils pourraient avoir disparu. Mais ce n'est pas tout; il faut trouver à s'asseoir.

— On dirait que vous sortez de votre cabinet du Temple, au lieu d'arriver des Highlands; regardez ce beau tronc d'arbre, que les bûcherons ont laissé précisément à l'endroit le mieux éclairé. Je vais y étendre mon plaid, et ce sera comme un trône.

— Avec ce bourbier servant de tabouret aux pieds de Votre Majesté. Mais attendez; venez par ici, vous serez plus près des cottages. Qui est-ce qui demeure dans ces masures?

— Des squatters les ont bâties il y a cinquante ou soixante ans; l'une d'elles est inhabitée et sera démolie par les gardes forestiers aussitôt après la mort du vieillard qui demeure dans l'autre, et que voilà précisément. Il faut que je lui parle; mais il est tellement sourd que vous entendrez tous nos secrets. »

Le vieillard, appuyé sur son bâton et la tête nue, se chauffait au soleil devant la porte de sa cabane; son visage sévère

eut un sourire lorsqu'il vit Marguerite se diriger vers lui. M. Henry s'empessa de croquer la jeune fille et le vieillard, dont il fit le motif principal de son aquarelle, ainsi que Marguerite s'en aperçut quand le moment fut arrivé de retourner au presbytère et de se montrer réciproquement ce qu'on avait fait.

« C'est une trahison, dit-elle en riant et en rougissant à la fois, tandis que M. Lennox l'épiait d'un regard attentif ; je ne pensais guère que vous me prendriez, ainsi que le vieil Isaac, pour sujet de votre esquisse, lorsque vous m'avez demandé l'histoire de ces cottages.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher ; la tentation était trop forte. Je n'oserais pas vous dire combien cette ébauche me sera précieuse. »

Il n'était pas bien sûr qu'elle eût entendu cette dernière phrase : car, au moment où il la prononçait, Marguerite s'était approchée du ruisseau pour laver sa palette. Elle revint l'instant d'après, un peu rouge, un peu essoufflée, mais sans manifester le moindre embarras. M. Lennox pensa qu'elle n'avait rien entendu, et s'en félicita : car ces mots lui avaient échappé malgré lui ; chose extraordinaire chez un homme dont toutes les actions et les paroles étaient préméditées.

Tout allait bien à la maison lorsqu'ils y arrivèrent ; les nuages qui avaient obscurci le front de mistress Hale pendant la matinée avaient disparu complètement, sous l'heureuse influence de deux belles carpes qu'un voisin lui avait apportées fort à propos. M. Hale venait de finir sa tournée quotidienne et attendait son hôte à la petite porte du jardin. Malgré son vieux chapeau et son habit râpé, il n'en avait pas moins l'air d'un parfait gentleman ; sa fille était fière de lui, et voyait toujours avec attendrissement et avec orgueil l'impression favorable qu'il produisait sur tous les étrangers. Marguerite jeta sur son père un coup d'œil rapide, et remarqua sur son visage la trace de nouvelles inquiétudes refoulées un instant, mais non pas dissipées.

M. Hale pria les deux amateurs de lui montrer ce qu'ils avaient rapporté.

« Le chaume du cottage est trop sombre, dit-il à Marguerite en lui rendant son aquarelle et en tendant la main pour prendre le croquis de M. Lennox, qu'il ne garda qu'un instant.

— Je ne crois pas, répondit Marguerite. Les pluies der-

nières ont tant bruni la joubarbe et l'herbe aux perles ! N'est-ce pas que c'est bien ressemblant ? ajouta-t-elle en regardant avec son père l'ébauche que rapportait M. Henry.

— Extrêmement, dit M. Hale ; c'est tout à fait cela : ton ensemble, ta manière de te tenir et celle de ce pauvre Isaac, dont la grande taille, courbée par le travail, roidie par les rhumatismes, ne peut plus se redresser. Quel est cet objet qui est accroché à cette branche d'arbre ? ce n'est pas un nid, je suppose ?

— Oh ! non ; c'est mon chapeau. Je ne peux pas dessiner la tête couverte ; l'application que j'y apporte m'anime tellement, que j'ai toujours trop chaud quand je barbouille. Je voudrais bien savoir si je pourrais faire une figure : il y a ici tant de personnes dont je voudrais avoir le portrait !

— Je suis convaincu d'avance que vous saisissez parfaitement les traits de ceux que vous essayeriez de peindre, si vous le vouliez fermement, répondit M. Lennox ; j'ai une foi pleine et entière dans la puissance de la volonté ; je crois, du reste, en avoir donné la preuve tout à l'heure dans le croquis que j'ai fait de vous. »

M. Hale les avait précédés dans la maison, tandis que Marguerite cueillait des roses pour sa toilette du dîner.

« Une jeune fille de Londres comprendrait bien ce que je veux dire, pensa M. Lennox ; elle voit toujours un compliment caché sous les paroles que lui adresse un jeune homme ; mais je ne crois pas que Marguerite.... Laissez-moi vous aider, » s'écria-t-il en cueillant plusieurs roses que la jeune fille ne pouvait pas atteindre.

Et, partageant avec elle, il en conserva deux qu'il mit à sa boutonnière, pendant que Marguerite, heureuse et légère comme un oiseau, rentrait bien vite pour arranger ses fleurs.

On se mit à table ; la conversation fut à la fois douce et animée. On avait de part et d'autre tant de choses à se demander, sur Edith et son mari, sur les dernières lettres que mistress Shaw avait adressées de Naples, que l'intérêt des paroles de chacun, la simplicité des habitudes du presbytère, sans prétention, mais non sans grâce, et par-dessus tout la présence de Marguerite, firent oublier à M. Lennox le désappointement qu'il avait d'abord éprouvé en voyant combien le revenu de la cure d'Helstone devait être médiocre.

« Tu aurais bien dû te procurer quelques poires pour le dessert, mon enfant, » dit M. Hale à Marguerite, au moment où

l'on posait sur la table une bouteille de vin hospitalièrement décantée pour la circonstance.

Mistress Hale fut vivement contrariée de ces paroles : n'aurait-on pas dit que le dessert était chez elle une chose inusitée et qui s'improvisait sans plus de cérémonie, quand par hasard on venait à y songer ? M. Hale n'avait qu'à se retourner pour se convaincre du contraire ; il aurait vu des biscuits, de la marmelade et d'autres douceurs rangées sur le buffet avec la symétrie d'usage ; mais M. Hale paraissait tenir aux poires et ne voulait pas en démordre.

« Il y a, dit-il, à l'espalier du midi, quelques beurrés qui valent tous les fruits étrangers et toutes les confitures du monde. Vas-y, mon enfant, et rapporte-nous les plus beaux et les plus mûrs. »

— Je propose d'aller manger ces magnifiques beurrés au jardin, s'écria M. Lennox ; rien n'est plus délicieux que de mordre dans un fruit savoureux encore tout imprégné des rayons du soleil : la seule chose qu'il y ait à craindre, c'est que parfois les guêpes sont assez impudentes pour venir vous les disputer au moment où vous en jouissez le plus. »

Il se leva comme pour suivre Marguerite, qui avait déjà disparu, et n'attendait que la permission de mistress Hale pour courir au jardin. Celle-ci aurait préféré que le dîner marchât tranquillement, selon les us et coutumes, surtout après s'être donné la peine de tirer de l'armoire avec Dixon les verres à vin de Bordeaux, afin de se conformer à l'étiquette rigoureuse que devait conserver la sœur de la veuve d'un général : mais, comme son mari s'était levé en même temps que le jeune homme et se préparait à accompagner son hôte, il fallait bien qu'elle acceptât la proposition qui était faite.

« Je prends un couteau, dit M. Hale ; je ne suis plus à l'époque où je mangeais les fruits de la manière primitive que vous venez de me rappeler. Il faut aujourd'hui que je pèle ma poire et que je la coupe par quartiers avant de la déguster. »

Marguerite posa les poires sur une feuille de betterave qui en fit admirablement ressortir la couleur d'or foncé. M. Lennox la regardait bien plus qu'il ne regardait les poires ; mais son père, décidé à jouir complètement des heures qu'il déroba à l'inquiétude, choisit avec soin le plus mûr des fruits qu'elle lui présentait, et alla s'installer sur un banc pour savourer sa poire à loisir. Marguerite et Henry se promenaient de long en

large sur la terrasse devant l'espalier du midi, où les abeilles avaient leurs ruches et butinaient en bourdonnant.

« Quelle heureuse existence vous paraissent avoir dans cette maison ! J'avais toujours méprisé les poètes et leurs désirs : une chaumière à côté d'une colline ! J'ai peur aujourd'hui de n'avoir été jusqu'à présent qu'un badaud de Londres ; il me semble que vingt années de droit et de procédure seraient amplement compensées par quelques mois de cette vie d'une exquise sérénité. Quel beau ciel ! quel admirable feuillage de pourpre et d'ambre ! quelle paix délicieuse ! ajouta-t-il en montrant la forêt qui entourait le jardin, placé comme un nid au milieu de la feuillée.

— Je dois vous rappeler que notre ciel n'est pas toujours d'un bleu aussi pur que maintenant ; nous avons des nuages, de la pluie ; nos feuilles tombent chaque hiver ; souvenez-vous enfin du mépris avec lequel vous avez écouté ma description, un soir que je vous parlais d'Helstone, dans un coin du salon de ma tante.

— Du mépris, Marguerite ! l'expression est un peu dure.

— Peut-être ; mais, s'il m'en souvient bien, je vous disais tout simplement ce que je sentais, et vous.... comment exprimer cela ?.... vous avez parlé sans respect de ce cher Helstone, comme d'un village de roman, d'une décoration d'Opéra.

— Cela ne m'arrivera plus, » dit-il avec ardeur.

Ils tournèrent le coin de la terrasse.

« J'aurais presque désiré, Marguerite.... »

Henry s'arrêta en balbutiant. Il était si peu naturel au brillant avocat d'hésiter dans ses paroles, que Marguerite surprise l'interrogea du regard ; mais un je ne sais quoi dans l'air du jeune homme lui inspira le désir d'avoir sa mère ou son père auprès d'elle, le désir de s'éloigner : car elle était sûre qu'il allait dire quelque chose d'embarrassant et qu'elle ne saurait y répondre. Cependant, retrouvant tout son orgueil, la fière jeune fille parvint bientôt à dominer cette agitation passagère. N'était-ce pas une faiblesse honteuse de reculer devant n'importe quelles paroles, quand sa propre dignité suffisait pour mettre un terme aux discours qui pouvaient lui déplaire ?

« Marguerite, » lui dit-il tout à coup en lui prenant la main. Elle se trouva donc forcée de l'entendre, et l'écouta d'un air calme, tout en se méprisant à cause du trouble intérieur qu'elle éprouvait malgré elle. « Marguerite, reprit-il, je préférerais

que vous eussiez moins de prédilection pour Helstone, que surtout vous y fussiez moins tranquille et moins heureuse. J'avais espéré qu'après ces trois mois d'absence vous regretteriez Londres et les amis que vous y avez laissés, du moins un peu, assez pour écouter plus patiemment un homme qui n'a que des espérances à vous offrir.... mais qui vous aime.... et presque malgré lui. Je vous fais de la peine, Marguerite ; oh ! parlez-moi. »

Ses lèvres tremblaient comme si elle avait voulu pleurer ; elle fit un violent effort sur elle-même, et, lorsqu'elle fut plus calme :

« J'ai été surprise, répondit-elle d'une voix ferme ; je ne soupçonnais pas vos intentions à mon égard ; je pensais à vous comme à un ami, et je croyais que vous aviez pour moi un sentiment analogue à celui que je ressentais pour vous. Je suis triste des paroles que vous m'avez dites ; je ne peux pas y répondre comme vous l'auriez voulu, et cependant j'aurais tant de chagrin de vous blesser !

— Marguerite, dit-il en plongeant son regard dans les yeux si largement ouverts de la jeune fille, et qui exprimaient la franchise et la bonté ; Marguerite.... » Il allait lui demander si elle en aimait un autre ; mais il lui sembla que cette question serait une insulte à la sérénité de ce regard si pur. « Pardonnez-moi, dit-il ; je me suis trop pressé ; j'en suis puni ; permettez-moi seulement d'espérer ; dites-moi que vous n'avez jamais rencontré personne.... »

Il s'arrêta encore et ne put achever sa phrase. Marguerite se reprochait vivement d'être la cause de sa douleur.

« Oh ! dit-elle, si vous n'aviez jamais eu cette idée-là ! c'était un si grand plaisir de penser à vous comme à un ami !

— Je peux espérer qu'un jour viendra où vous penserez à moi comme à un amant ; pas maintenant, je le vois.... rien n'est pressé.... Mais cela viendra, n'est-ce pas, Marguerite ? »

Elle garda le silence pendant une ou deux minutes, essayant de découvrir la vérité au fond de son cœur avant de répondre à cette question.

« Vous n'avez jamais été pour moi qu'un ami ; j'aime à penser que vous l'êtes encore ; mais bien certainement vous ne serez jamais autre chose pour mon cœur. Oublions que cet entretien.... a eu lieu. »

Le mot *désagréable* lui était venu à l'esprit ; mais elle l'avait arrêté sur ses lèvres.

« Vous avez raison, reprit M. Lennox après un instant de silence, et du ton froid qui lui était habituel ; puisque vos sentiments à mon égard demeurent inébranlables et que cette conversation vous a déplu, il vaut mieux ne pas se la rappeler. Rien dans certains cas n'est plus sage que l'oubli, j'en conviens ; mais, quelle que soit la bonté de cette théorie, la pratique, du moins pour moi, en sera bien difficile.

— Vous êtes fâché, dit-elle ; mais pouvais-je répondre autrement ? »

Elle avait l'air si profondément triste en disant cela, qu'après un instant de lutte intérieure, il lui répondit d'un ton moins glacial, bien qu'il y eût encore un peu de sécheresse dans sa voix :

« Il faut être indulgente, Marguerite, non-seulement pour un malheureux qui voit son amour repoussé, mais encore pour un homme qui n'a rien de romanesque dans le caractère, qui est en général prudent, positif même, et que la force de la passion a fait sortir de sa nature.... Je n'en parlerai plus.... je me consolerais en me bafouant de ma propre folie. Un avocat, tout entier aux affaires, qui va songer au mariage ! »

Marguerite ne trouvait rien à répondre à ces paroles, dont elle était froissée, et qui évoquaient toutes les dissonances que certains côtés du caractère d'Henry formaient avec le sien ; pourtant M. Lennox était le plus aimable de tous les hommes qu'elle eût rencontrés jusqu'alors, l'ami le plus sympathique, la personne qui la comprenait le mieux de toutes celles qui l'avaient vue chez sa tante. Elle sentait une nuance de mépris se mêler au chagrin qu'elle éprouvait de l'avoir refusé ; un léger dédain relevait sa lèvre, quand par bonheur, ayant fait le tour du jardin sans le savoir, ils se retrouvèrent tout à coup en face de M. Hale, qu'ils avaient complètement oublié. Le pasteur n'avait pas encore fini sa poire, dont il avait délicatement enlevé la pelure en longs rubans d'une extrême ténuité, et dont maintenant il savourait la chair fondante avec une lenteur réfléchie. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis que Marguerite avait quitté son père ; mais cet instant avait produit sur elle le même effet que ce bassin magique où un roi d'Asie plongeait la tête, et d'où il se relevait immédiatement chargé de l'expérience que peut donner une longue carrière. Elle restait profondément étonnée et se sentait incapable de prendre part à la conversation banale qui avait lieu entre son père et le jeune avocat ; elle ne comprenait pas

comment celui-ci pouvait parler avec cette insouciance, tandis qu'elle ne parvenait point à distraire sa pensée de ce qu'elle venait d'entendre. Quant à M. Lennox, il ne désirait pas moins vivement s'en aller qu'elle ne souhaitait son départ ; mais il croyait devoir à son amour-propre ou à sa dignité le sacrifice de quelques instants d'entretien, malgré l'effort que lui coûtait cette légèreté apparente. De temps en temps, il regardait le visage pensif de Marguerite, et se disait en voyant sa tristesse :

« Je lui suis moins indifférent qu'elle ne le suppose, et je ne dois pas désespérer. »

Il avait mis la conversation sur l'existence de Londres et sur la vie qu'on mène à la campagne ; il en parlait avec une certaine ironie dont la verve s'éteignait subitement, comme si, ayant conscience de l'être railleur qui parlait en lui, il avait eu peur de ses propres satires. M. Hale n'en revenait pas ; il ne reconnaissait plus l'individu qu'il avait rencontré au mariage de sa nièce, et qu'il avait eu à sa table quelques instants auparavant. Ce n'était pas l'hôte dont la conversation pleine de charme l'avait captivé, mais un homme d'un esprit léger, subtil, d'un caractère mondain, antipathique à sa nature ; et ce fut un véritable soulagement pour tous les trois quand M. Lennox dit qu'il lui fallait partir immédiatement, s'il voulait profiter du convoi de cinq heures et demie.

Ils revinrent à la maison, où M. Lennox avait à prendre congé de mistress Hale ; au dernier moment, le véritable Henry brisa la glace et reparut tel qu'il était réellement.

« Ne me méprisez pas, Marguerite, lui dit-il en partant ; j'ai un cœur, malgré toutes les sottises que je viens de dire : la preuve, c'est que je vous aime davantage, si toutefois je ne vous hais pas, pour le dédain avec lequel vous m'avez écouté tout à l'heure. Adieu, Marguerite, adieu ! »



CHAPITRE IV.

Doutes et difficultés.

Il était parti; le soir était venu; la maison était close et les rideaux tirés. Plus de ciel bleu ni de feuillage aux couleurs de pourpre et d'ambre. Marguerite monta s'habiller pour le thé. Dixon était mécontente du dérangement que la visite d'un étranger avait occasionné un jour de repassage, et elle prouva sa mauvaise humeur en brossant à rebours les cheveux de la jeune fille, sous prétexte que mistress Hale était pressée de faire sa toilette. Cependant Marguerite resta seule pendant longtemps avant que sa mère pût descendre au salon.

Elle alla s'asseoir au coin du feu, sans allumer la lampe qui était derrière elle, et songea aux événements qui s'étaient passés depuis le matin; à la charmante promenade qu'ils avaient faite ensemble; à leurs croquis dans la forêt; au joyeux dîner qui avait suivi, enfin à la triste scène de la terrasse.

Combien les hommes ressemblent peu aux femmes! Elle était là, troublée, malheureuse, parce qu'elle avait refusé d'instinct une proposition qu'elle ne pouvait accepter; et lui, quelques minutes après ce refus, qui devait avoir brisé l'espérance de toute sa vie, il avait semblé dire que les succès, les joies du monde, les avantages matériels de la fortune, étaient l'unique objet de ses désirs. Combien elle l'aurait aimé s'il avait eu dans le caractère quelque chose de différent! un rien qu'elle n'aurait pu définir, mais dont elle avait conscience, et qui, en y réfléchissant, touchait à ce qu'il y avait de plus profond dans son âme. Elle se dit alors que cette légèreté pouvait bien n'être qu'apparente et couvrir la douleur qu'elle aurait éprouvée si, aimant quelqu'un, son amour avait été repoussé.

Sa mère entra dans le salon avant qu'elle eût pu mettre de l'ordre au milieu des pensées qui tourbillonnaient dans sa tête. Il lui fallut oublier ce qu'elle avait dit et fait pendant le jour, et devenir l'auditeur sympathique des plaintes que Dixon avait répandues à propos de la couverture à repasser

...

qu'on avait encore brûlée, ou apprendre que Suzanne Lightfort avait été aperçue avec des fleurs artificielles à son chapeau, ce qui certainement la ferait passer pour vaine et légère. M. Hale sirotait sa tasse de thé sans rien dire, et paraissait complètement absorbé dans ses réflexions. Marguerite était seule en réalité pour répondre à sa mère; elle s'étonnait de voir que ses parents n'avaient pas l'air de songer à leur hôte du matin, et qu'ils poussaient l'indifférence à cet égard jusqu'à ne pas même proférer le nom d'Henry. Elle oubliait qu'il ne leur avait pas fait de déclaration d'amour.

Après le thé, M. Hale vint poser son coude sur le manteau de la cheminée, appuya son front sur sa main, et, toujours profondément pensif, continua de garder un silence qu'interrompait fréquemment un douloureux soupir. Mistress Hale sortit pour s'entendre avec Dixon relativement aux habits d'hiver qu'il faudrait donner aux pauvres de la paroisse. Marguerite prit l'ouvrage de sa mère, et, songeant avec effroi à la longue soirée qui commençait, elle fit des vœux pour que l'heure de remonter dans sa chambre fût arrivée, afin de pouvoir reprendre le cours de ses pensées.

« Marguerite ! dit tout à coup M. Hale d'une voix qui la fit tressaillir ; cette tapisserie est-elle bien pressée ? Ne peux-tu pas la quitter un instant et venir avec moi dans mon cabinet ? j'ai besoin de t'entretenir de quelque chose de très-sérieux pour nous tous.

— De très-sérieux !... »

M. Lennox n'avait pas eu l'occasion de parler à son père, après le refus qu'elle avait fait de sa main ; ce qui aurait été effectivement une affaire très-sérieuse. Marguerite se sentait confuse de se trouver assez femme pour être demandée en mariage, et craignait en outre que son père ne fût mécontent de ce qu'elle avait refusé la proposition de M. Lennox avant d'avoir consulté sa famille ; mais elle comprit que ce n'était pas un fait aussi nouveau qui avait pu faire naître l'anxiété douloureuse où son père était plongé depuis si longtemps, et dont il voulait probablement l'entretenir. Il la fit asseoir à côté de lui, attisa le feu, moucha les chandelles, et soupira plusieurs fois avant de se décider à parler.

« Marguerite, dit-il enfin d'une voix brève, je quitte Helstone.

— Quitter Helstone, papa ! et pourquoi ? »

M. Hale fut une ou deux minutes sans répondre. Il remuait

d'une main nerveuse les papiers qui se trouvaient sur la table, ouvrait la bouche comme pour dire quelque chose, et la refermait sans avoir eu le courage de proférer une parole. Cette attente, plus pénible encore pour son père que pour elle, torturait Marguerite.

« Pourquoi partirions-nous d'ici, mon père ? Je vous en prie, dites-le-moi. »

Il releva la tête, et, regardant sa fille en face, il répondit avec lenteur et en s'efforçant d'être calme :

« Parce que je ne puis plus appartenir à l'Eglise d'Angleterre. »

Marguerite était bien loin de s'attendre à une semblable réponse ; elle avait pensé que peut-être un de ces bénéfices que rêvait mistress Hale était enfin accordé à son père, ou qu'il était appelé à des fonctions qui le forçaient à quitter sa paroisse bien-aimée pour aller vivre dans l'une de ces retraites imposantes qu'elle avait remarquées plusieurs fois dans les villes épiscopales. Malgré l'avantage qu'il y aurait eu dans un pareil changement, elle avait souffert à la pensée de quitter Helstone pour toujours ; mais ce n'était rien auprès de la secousse douloureuse que lui avait causée la réponse qu'elle venait de recevoir : elle en était d'autant plus bouleversée qu'elle ne la comprenait pas. La douleur qu'elle voyait sur le visage de son père, dont le regard semblait implorer la pitié de son enfant, la frappa tout à coup d'une pensée qui la fit défaillir. Frédéric était proscrit ; son père était-il impliqué dans cette malheureuse aventure ? Avait-il, par amour pour son fils, trempé.... ?

« Oh ! qu'est-ce que cela peut être ? Parlez, mon père ; dites-moi ce qui peut vous empêcher d'appartenir au culte. Assurément, si l'on disait à l'évêque ce que nous savons de Frédéric et l'injustice....

— Frédéric et l'évêque n'ont rien de commun avec cette résolution ; elle ne vient que de ma conscience. Questionne-moi, je te répondrai ; je te dirai tout, Marguerite ; mais après cela nous n'en parlerons plus, ma fille. Je peux supporter les conséquences de ces horribles doutes ; mais il est au-dessus de mes forces de revenir sur cette chose qui me torture.

— Des doutes, mon père ? des doutes sur la religion ? demanda Marguerite de plus en plus troublée.

— Non, ma fille, non ; rien de relatif à la religion elle-même. »

Il s'arrêta. Marguerite tremblait comme si elle eût été sur le bord d'un abîme.

« Tu ne pourrais pas me comprendre, reprit M. Hale d'une voix rapide et comme pressé d'en finir ; tu ne pourrais pas me comprendre, mon enfant, si je te disais combien de fois je me suis demandé si j'avais le droit de conserver mon bénéfice, depuis combien d'années cette pensée me tourmente, et les efforts que j'ai faits pour étouffer mes doutes sur l'autorité de l'Eglise ! Oh ! Marguerite, si tu savais comme je l'aime, cette Eglise dont je vais être rejeté pour toujours !... »

Il fut quelques instants sans parler. Marguerite ne trouvait pas un mot à lui dire ; elle éprouvait une vague terreur des paroles de son père, comme s'il avait été sur le point de se faire mahométan.

« J'ai lu aujourd'hui quelques pages sur les deux mille prêtres qui ont été rejetés de leurs communions respectives, reprit-il avec un pâle sourire ; je cherchais à m'inspirer de leur courage ; cela ne m'a servi de rien ; je ne peux pas m'empêcher de ressentir une douleur cuisante de cet affreux déchirement.

— Mais avez-vous bien réfléchi, papa ? C'est une détermination qui me paraît si effrayante ! » dit Marguerite en fondant en larmes.

Il lui semblait voir la maison paternelle trembler sur ses fondations et s'écrouler subitement. Que dire ? que faire ? En voyant son chagrin, M. Hale fit un effort sur lui-même afin de la consoler ; il étouffa les sanglots qui soulevaient sa poitrine, et, se dirigeant vers la bibliothèque, il prit un volume qu'il avait souvent ouvert depuis quelque temps, et qui devait, pensait-il, lui donner la force de poursuivre la tâche qu'il s'était imposée.

« Écoute, chère Marguerite, » dit-il en passant l'un de ses bras autour de la taille de sa fille. Elle lui prit la main, qu'elle serra fortement dans les siennes ; mais elle ne put ni relever la tête, ni suivre la lecture que lui faisait son père, tant elle était troublée. « C'est, continua M. Hale, l'opinion d'un homme qui fut jadis, comme moi, prêtre dans une campagne ; un monologue écrit par M. Oldfield, ministre de Carsington dans le Derbyshire, il y a cent soixante ans, peut-être davantage. Ses tourments sont finis, » ajouta M. Hale se parlant à lui-même.

Et il commença d'un ton ferme la lecture des lignes suivantes :

« Lorsque tu ne peux plus continuer ton œuvre sans déshonorer ton Dieu, discréditer la religion, mentir à ta conscience, troubler ton repos, mettre en danger le salut de ton âme ; en un mot, quand les conditions qu'il te faudrait subir pour conserver ton emploi sont coupables et contraires à la parole divine, tu peux et tu dois croire que Dieu fera tourner ton abstention et ton renvoi à la gloire de son nom et au progrès de l'Évangile. Lorsque le Tout-Puissant ne veut pas t'employer à une œuvre, il t'en confie une autre. L'âme qui veut sincèrement l'honorer et le servir ne manque jamais d'en trouver l'occasion. Ne pose pas de limites au pouvoir du Dieu d'Israël, en pensant qu'il n'a qu'une manière de se glorifier par tes actes ; il peut faire que tu sois utile par ton silence autant que par tes prédications ; et ton rejet de l'Eglise peut devenir plus fécond et plus efficace que ne l'aurait été dans tes mains l'exercice de son culte. Le service de Dieu, l'accomplissement des devoirs les plus élevés, ne sauraient être une excuse pour le moindre péché, alors même que cette faute te donnerait le moyen d'accomplir ce devoir important. Quelle serait ta récompense, ô mon âme ! si, lorsqu'on t'impose de corrompre le culte du Seigneur et de parjurer tes serments, tu acceptais ces conditions iniques, sous prétexte de conserver ton ministère ? »

En lisant ces paroles, M. Hale se sentait plus fort et plus décidé que jamais à tout braver pour faire ce que lui ordonnait sa conscience ; mais lorsqu'il eut fermé le livre, il entendit les sanglots convulsifs de Marguerite, et son courage s'évanouit devant la douleur de sa fille.

« Chère enfant, lui dit-il en la pressant contre son cœur, pense aux chrétiens des premiers siècles, à ces milliers de martyrs qui ont souffert jusqu'à la mort....

— Oh ! dit-elle en relevant son visage enflammé et ses yeux noyés de larmes, les premiers martyrs ont souffert pour confesser la vérité ; mais vous.... oh ! mon père, mon père !....

— Je souffre comme eux pour rester fidèle à ma foi, répondit-il avec dignité ; je dois obéir à ma conscience, mon enfant ; j'ai pendant des années supporté les reproches qu'elle m'adressait, et qui auraient depuis longtemps fait agir un esprit moins paresseux et moins timide. Ta mère, en voulant quitter Helstone, a déterminé la crise où j'ai puisé la force de parler. Son vœu ardent, poursuivit-il en secouant la tête, aura la satisfaction dérisoire qui suit trop souvent nos désirs les

plus chers... pommes de Sodome qui nous attirent et ne sont que des cendres pour nos lèvres altérées.... Il y a un mois environ l'évêque m'a proposé un autre bénéfice ; en acceptant, je devais déclarer de nouveau que je me conformais à la liturgie de l'Eglise anglicane, dont j'acceptais la constitution. J'ai essayé de le faire, Marguerite ; ne pouvant y parvenir, j'ai tenté d'apaiser ma conscience par un refus pur et simple de l'avancement qu'on m'offrait, et j'ai voulu rester ici, étouffant mes remords comme je le faisais depuis longtemps.... Que le Seigneur me pardonne ! »

Il se leva et parcourut la chambre en s'adressant à voix basse de vifs reproches, dont sa fille ne put saisir que de douloureux fragments.

« J'en reviens à mes premières paroles, Marguerite ; il faut quitter Helstone.

— Quand cela, mon père ?

— J'ai écrit à l'évêque.... je croyais te l'avoir dit ; mais à présent je n'ai plus de mémoire, répondit M. Hale, qui retomba dans son abattement dès qu'il fallut s'occuper des détails matériels de l'affaire. Je lui annonçais mon intention de résigner mon bénéfice. Il a été d'une bonté parfaite, et a fait valoir auprès de moi tous les arguments qu'il a pu trouver dans son esprit et dans son cœur : c'était complètement inutile ; je me les étais souvent opposés à moi-même, et sans aucun résultat. Il faudra que j'aille chercher mon acte de résignation et que je fasse une visite à l'évêque pour lui adresser mes adieux : c'est une épreuve qui me sera pénible ; mais je souffrirai bien plus encore en me séparant de mon troupeau. On a désigné un vicaire pour me remplacer provisoirement, un M. Brown qui viendra demain ; il restera avec nous jusqu'à notre départ, et dimanche je prêcherai pour la dernière fois.

— Sitôt que cela ! pensa Marguerite. » Après tout, chaque jour de répit n'eût fait qu'ajouter à sa douleur, et mieux valait ne pas avoir le temps de revenir du saisissement où elle était plongée. « Que dit ma mère ? » demanda-t-elle en soupirant.

Au lieu de répondre, M. Hale se remit à marcher de long en large avec une certaine agitation ; à la fin, s'arrêtant devant sa fille :

« Marguerite, dit-il, je ne suis qu'un pauvre homme plein de lâcheté ; l'idée de faire de la peine à quelqu'un me trouve sans courage et sans force. L'existence de ta mère n'est pas

celle qu'elle espérait, celle qu'elle avait le droit d'attendre ; et je comprends si bien ce qu'elle ressentira de cette nouvelle, que je ne pourrai jamais la lui communiquer. Il faut pourtant qu'on le lui dise, » ajouta-t-il en jetant sur sa fille un regard attentif.

Sa mère n'en savait rien, et l'affaire était finie ! Cette pensée accablait Marguerite.

« Oui, murmura-t-elle, il faut qu'on le lui dise, et avant peu ; il est possible, après tout.... Oh ! non.... ce sera un coup terrible.... Où allons-nous ? reprit-elle après quelques instants de silence, comme frappée d'une pensée subite et se demandant si son père avait songé à l'avenir.

— A Milton-du-Nord, répondit M. Hale avec une morne indifférence.

— Cette ville manufacturière du Dorkshire ?

— Précisément, dit-il.

— Pourquoi, cher papa, cette résidence plutôt qu'une autre ?

— Parce que j'y aurai la faculté de gagner le pain de ma famille ; parce que je n'y connais pas une âme, et que jamais on ne m'y parlera d'Helstone.

— Du pain pour votre famille ! Je croyais que vous aviez.... »

Elle s'arrêta en voyant le front de son père s'assombrir ; mais lui, comprenant, avec la rapidité d'intuition que donne une tendresse profonde, ce qui se passait dans l'âme de Marguerite, il fit un effort pour secouer son accablement :

« Je t'apprendrai tout, répondit-il ; je ne te demande que d'informer ta mère de ma résolution : c'est la seule chose à laquelle je ne pourrais pas me résoudre ; l'idée de sa douleur me fait mal et m'effraye. Tu le lui diras demain matin, n'est-ce pas ? J'irai faire mes adieux à Dobson et à mes bons paroissiens de la commune de Bracy, et je serai dehors toute la journée. Éprouves-tu beaucoup de répugnance à te charger de cette mission, mon enfant ? »

De tout ce que Marguerite avait fait dans sa vie, c'était assurément la chose la plus douloureuse qui lui eût été imposée ; elle ne pouvait répondre, tant son cœur se gonflait en y songeant.

« Cela te coûte énormément, n'est-ce pas ? » lui dit son père.

Elle surmonta sa faiblesse, et triomphant d'elle-même :

« C'est une pénible tâche, dit-elle en accompagnant ces paroles d'un regard plein de fermeté ; il faut cependant l'accom-

plir, et je le ferai du mieux qu'il me sera possible : vous aurez pour votre part tant d'autres obligations douloureuses ! »

M. Hale secoua la tête d'un air découragé, et serra la main de sa fille avec reconnaissance. Marguerite se sentit de nouveau sur le point de fondre en larmes ; et, faisant un violent effort pour changer le cours de ses pensées, elle demanda à son père quels étaient ses projets.

« Avez-vous quelque chose en dehors de ce que rapportait le bénéfice ? lui dit-elle ; je sais que ma tante a de la fortune.

— Je crois, lui répondit son père, que nous avons cent soixante-dix livres sterling de rente. Nous en donnons soixante-dix à Frédéric. Je ne sais pas s'il a besoin de la somme entière, ajouta-t-il en hésitant ; il a pris du service dans l'armée espagnole et doit recevoir une paye quelconque.

— Frédéric ne doit pas souffrir de ce qui arrive, dit Marguerite avec résolution ; il est en exil, injustement traité par son propre pays, c'est déjà trop de misère. Il nous reste cent livres ; ne pouvons-nous pas avec cela vivre tous les trois dans un coin ignoré où la vie ne soit pas chère ?

— Non, dit M. Hale ; il faut que je fasse quelque chose, que je m'occupe sérieusement, pour chasser de mon esprit des pensées qui me tueraient. D'ailleurs, à la campagne, le souvenir d'Helstone me deviendrait trop pénible ; je ne le supporterais pas ; et puis, cent livres par an seraient loin de suffire pour conserver à ta mère le confort auquel elle est habituée et qu'elle doit nécessairement avoir. Nous irons à Milton, c'est une affaire réglée : j'ai besoin, quand il faut que je décide quelque chose, de ne pas être influencé par ceux que j'aime, ajouta-t-il pour s'excuser d'avoir arrêté ses plans sans en rien dire à sa famille ; les objections me rendent tellement irrésolu ! je ne sais pas leur résister. »

Marguerite demeura silencieuse : qu'importait, après tout, l'endroit qu'ils iraient habiter ? C'était d'un bien faible intérêt, en comparaison du terrible changement qu'allait subir leur existence.

« Il y a quelques mois, continua M. Hale, ne pouvant plus supporter mes doutes sans en parler à quelqu'un, j'écrivis à l'un de mes amis. Tu te rappelles M. Bell ?

— Je ne crois pas l'avoir jamais vu ; mais n'est-ce pas l'un de vos anciens professeurs d'Oxford et le parrain de Frédéric ?

— Oui, mon enfant : il est membre du collège de Plymouth, et je pense qu'il est né à Milton ; du moins, il y a des propriétés

qui ont acquis beaucoup de valeur depuis l'importance que cette ville a prise comme centre manufacturier; j'ai certains motifs de supposer.... mais je ferai mieux de n'en rien dire à présent. Toujours est-il que je suis certain de la sympathie de M. Bell. Ce n'est pas que j'aie puisé beaucoup de force dans ses paroles; la vie qu'il a menée jusqu'à présent dans son collège a toujours été trop facile pour qu'il soit trempé pour la lutte; mais il s'est montré aussi bon que possible à mon égard, et c'est lui qui nous fait aller à Milton.

— Comment cela ? dit Marguerite.

— Il possède là-bas des maisons, des moulins, des usines; et, bien que le bruit et le mouvement d'une ville industrielle soient antipathiques à ses habitudes, il est obligé d'entretenir des rapports avec Milton. Grâce aux relations qu'il y a nécessairement, il a pu m'assurer que la place était bonne pour un professeur de littérature et de langues anciennes.

— Un professeur de langues anciennes ? s'écria Marguerite d'un ton dédaigneux; qu'est-ce que des fabricants ont à voir aux classiques, à la littérature, à l'éducation d'un gentleman ?

— Il s'en trouve quelques-uns parmi eux, répondit M. Hale, qui joignent à de brillantes facultés la conscience de l'instruction qui leur manque, ce qu'on ne trouve pas chez bien des gentlemen. Il y en a qui, parvenus à l'âge d'homme, n'en sont pas moins résolus à commencer leurs études, ou qui veulent que leurs enfants reçoivent une instruction plus étendue que la leur; enfin, que ce soit par un motif ou par un autre, c'est une ville qui m'offrira de certaines ressources. M. Bell m'a recommandé à M. Thornton, l'un de ses locataires, qui, à en juger par ses lettres, est un homme d'une grande intelligence. J'aurai donc à Milton une vie occupée, sinon heureuse; et j'y verrai des individus et des lieux tellement différents de ceux que j'ai toujours connus, que je penserai moins à Helstone. »

C'était là le véritable motif qui avait déterminé le choix de M. Hale; Marguerite le sentait bien. Ce contraste complet avec leurs habitudes, qui excitait en elle un sentiment voisin de la haine pour la population, le genre de vie et les mœurs du nord de l'Angleterre, dont on lui avait parlé comme d'un pays stérile et désolé, aurait au moins l'avantage de ne pas rappeler l'endroit chéri qu'ils avaient habité si longtemps.

« Quand partirons-nous ? dit Marguerite après un bref silence.

— Je n'en sais rien ; je voulais d'abord en causer avec toi. Il faut ensuite que ta mère soit prévenue ; mais je suppose que nous pourrons nous en aller dans quinze jours ; d'ailleurs, une fois que mon acte de résignation m'aura été expédié, je n'aurai plus le droit de rester au presbytère.

— Dans quinze jours ! répéta Marguerite, comme étourdie par ces paroles.

— Je ne dis pas cela d'une manière positive ; rien n'est encore fixé, dit M. Hale d'un air inquiet en voyant pâlir sa fille, dont le regard se voilait de larmes.

— Si, mon père, il vaut mieux partir promptement, puisque la chose est décidée. Mais penser que ma mère ne sait rien, qu'elle ne s'en doute même pas ! c'est là un affreux sujet d'inquiétude.

— Pauvre Maria ! dit M. Hale avec tendresse ; pauvre Maria ! Si j'étais seul au monde, combien il me serait facile de supporter tout cela ! Mais dans ma position.... Marguerite, je n'ose pas lui en parler.

— C'est inutile ; je me charge de le lui apprendre ; donnez-moi seulement jusqu'à demain soir pour choisir l'instant favorable.... Oh ! mon père ! s'écria-t-elle tout à coup d'une voix suppliante, dites-moi que c'est un rêve, un affreux cauchemar, et non la vérité. Vous ne pouvez pas avoir l'intention de quitter Helstone, d'abandonner l'Eglise, d'être à jamais séparé de moi et de ma mère, pour obéir à l'erreur qui vous entraîne ; c'est impossible !

— Ma résolution est bien arrêtée, Marguerite, dit M. Hale d'une voix lente et presque étouffée. Comprends bien mes paroles, mon enfant ; c'est toi qui serais dans l'erreur si tu doutais de la réalité de mes intentions. »

Ils se regardèrent quelque temps en silence, lui roide et froid comme la pierre, Marguerite avec des yeux suppliants ; lorsqu'enfin elle fut bien convaincue que c'était une détermination irrévocable, elle se leva et se dirigea vers la porte sans ajouter une parole. Au moment où elle posait la main sur le bouton de la serrure, son père la rappela ; il était près du feu, replié sur lui-même et courbé sous le poids qui l'accablait ; mais lorsqu'elle fut à côté de lui, M. Hale se releva de toute sa hauteur, et plaçant les mains sur la tête de sa fille :

« Reçois la bénédiction divine, mon enfant ! dit-il d'un ton solennel.

— Puisse le Tout-Puissant vous rendre à son Église ! » répondit Marguerite dans toute la plénitude de son âme.

Et craignant aussitôt d'avoir manqué de respect à celui qui venait de la bénir, elle se jeta au cou de son père et appuya sa tête sur la poitrine de M. Hale, qu'elle entendit murmurer tout bas :

« Les martyrs et les confesseurs ont plus souffert encore ; je ne reculerai pas devant l'affliction qui m'attend. »

Ils tressaillirent tout à coup en entendant la voix de mistress Hale qui appelait sa fille, et se séparèrent aussitôt, rappelés au sentiment de la tâche pénible qui leur restait à remplir.

« Va la rejoindre bien vite, dit M. Hale ; vas-y, mon enfant. Je serai dehors demain toute la journée ; que tu lui aies tout dit lorsque je rentrerai le soir.

— Oui, mon père, » répondit-elle.

Et Marguerite retourna au salon en chancelant, et comme saisie de vertige.

CHAPITRE V.

Détermination.

Mistress Hale exposa longuement à sa fille les plans qu'elle venait de former pour adoucir pendant l'hiver le sort des pauvres de la paroisse. Marguerite ne pouvait s'empêcher d'écouter ces projets, qui cependant lui navraient le cœur : elle serait bien loin d'Helstone lorsque viendrait la gelée ; le vieux Simon souffrirait de ses rhumatismes et deviendrait peut-être tout à fait aveugle. Qui lui apporterait de la flanelle rouge et de la soupe grasse ? Qui lui ferait la lecture quand elle aurait quitté le presbytère ? Personne peut-être, et le vieillard attendrait vainement qu'elle revînt dans sa mesure. Le petit garçon boiteux de Mary Domville se traînerait en vain à la porte du cottage pour regarder à travers les arbres si elle n'arrivait pas. L'enfant et le vieillard, tous ses pauvres amis, ne comprendraient jamais pourquoi elle les avait abandonnés.

« Ton père a toujours dépensé le revenu de la cure dans la

paroisse, lui dit sa mère ; j'empiète peut-être sur l'avenir ; mais il est probable que l'hiver sera très-rude, et il faut tâcher que nos pauvres n'aient pas trop à en souffrir.

— Oh ! oui, maman ; faisons pour eux tout ce qui nous sera possible, répondit Marguerite avec ardeur, oubliant toute prudence ; peut-être ne resterons-nous pas ici bien longtemps.

— Serais-tu malade, ma chérie ? s'écria mistress Hale avec inquiétude, se méprenant sur le sens des paroles de Marguerite. Tu es pâle et fatiguée ; c'est l'air humide et malsain de la forêt.

— Non, maman, au contraire ; jamais je n'en ai respiré de meilleur : il semble si pur et si suave quand on sort de la fumée d'Harley-Street ! Mais je suis fatiguée ; n'est-il pas bientôt l'heure d'aller se coucher ?

— Pas encore, il n'est que neuf heures et demie ; cependant tu seras mieux dans ton lit, mon enfant ; demande à Dixon de te faire de l'eau de gruau ; j'ai peur que tu ne te sois enrhumée, ou que tu n'aies pris la fièvre en passant auprès des étangs.

— Rassure-toi, dit Marguerite, je ne suis pas du tout malade ; ce n'est rien qu'un peu de fatigue. »

Elle monta dans sa chambre, avala un bol de gruau pour calmer les craintes de sa mère, et elle avait la tête languissamment appuyée sur l'oreiller, quand mistress Hale vint l'embrasser quelques instants après et savoir de ses nouvelles avant d'aller se coucher à son tour. Mais dès qu'elle eut entendu fermer la porte de sa mère, elle sauta du lit, jeta un manteau sur ses épaules, et se mit à marcher de long en large dans sa chambre, jusqu'au moment où l'une des feuilles du parquet vint en craquant lui rappeler qu'elle ne devait pas faire de bruit. Elle alla se pelotonner dans le fauteuil que contenait la profonde embrasure de la fenêtre où elle était venue s'asseoir le matin ; son cœur avait alors sauté de joie en voyant tomber sur la tour de l'église un rayon de soleil qui présageait un beau jour ; seize heures après elle se retrouvait à la même place, trop accablée par le chagrin pour pleurer, et sous l'empire d'une morne souffrance qui semblait avoir pour toujours chassé de son cœur la jeunesse et la gaieté. La visite de M. Lennox, la demande qu'il lui avait adressée, lui paraissait un rêve, un fait complètement en dehors de son existence. La seule chose qui lui semblât réelle, c'était l'hérésie de son père, ces doutes qui avaient ébranlé la foi du prêtre, qui en faisaient un schismatique, un banni.

Elle regarda la vieille tour de l'église, dont la silhouette qua

drangulaire se découpait sur le sombre azur de la nuit ; ses yeux, qui découvraient sans cesse de nouvelles profondeurs, n'apercevaient plus aucun signe de divinité. La terre, entourée d'une voûte de plomb, derrière laquelle eût brillé la gloire du Tout-Puissant, lui aurait paru moins désolée que sous cette immensité de l'espace, dont la sérénité pleine de ténèbres semblait se railler de sa douleur et placer entre elle et son Dieu un voile plus impénétrable que l'obstacle matériel qui aurait borné sa vue. Les cris et les sanglots des malheureux d'ici-bas devaient-ils donc s'élever à travers l'infini de ce désert splendide, et se perdre à jamais avant d'avoir pu arriver au trône du Créateur !

C'est au milieu de ces pensées douloureuses que son père vint la surprendre. Il entra sans bruit dans sa chambre, et la lune lui permettant de voir qu'elle occupait sa place accoutumée, il s'approcha et lui mit la main sur l'épaule, avant qu'elle se fût doutée de sa présence.

« Marguerite ! lui dit-il, j'ai entendu le bruit de tes pas, et je n'ai pu résister au désir de te demander si tu voulais prier avec moi ; récitons ensemble l'Oraison dominicale, nous nous en trouverons bien tous les deux. »

Ils s'agenouillèrent devant la fenêtre ; M. Hale leva les yeux au ciel, Marguerite baissa humblement les siens, et courba son front sous la honte qui venait de la saisir : elle sentait que le Seigneur était avec eux, écoutant la prière que lui adressait un cœur pur. Son père pouvait être un hérétique ; mais, dans son désespoir, n'avait-elle pas tout à l'heure élevé ses doutes jusqu'à Dieu même ? Elle ne proféra pas une parole, et, quand son père l'eut quittée, elle se glissa dans son lit, comme un enfant honteux de la faute qu'il a commise. Le monde fût-il rempli de problèmes effrayants, qu'elle aurait désormais une confiance inébranlable dans la bonté divine ; elle demandait seulement à voir chaque jour la route qu'elle devait suivre, afin de satisfaire à la tâche qu'elle devait accomplir. M. Lennox et la proposition qu'il lui avait faite, proposition que les derniers événements du jour avaient si violemment éloignée de sa mémoire, reparurent dans ses rêves dès qu'elle fut endormie. Il grimpait à un arbre d'une hauteur fabuleuse pour atteindre la branche où elle avait jeté son chapeau ; il tombait, elle se débattait pour courir à son secours ; mais une main invisible et puissante la retenait à sa place. Il était mort ; et cependant, se retrouvant tout à coup dans le salon d'Harley-Street, elle

lui parlait comme autrefois, tout en ayant la conscience qu'il avait été tué par cette horrible chute.

Nuit fatigante et douloureuse ! triste préparation au jour qui allait s'ouvrir ! Elle s'éveilla en tressaillant, brisée par le sommeil fébrile, et avec le pressentiment d'une réalité plus douloureuse que le rêve auquel elle venait d'échapper. Le souvenir lui revint tout à coup ; non-seulement la douleur qu'elle avait ressentie la veille, mais l'inquiétude poignante que lui donnait cette pensée : Jusqu'où son père s'égarait-il, entraîné par des doutes qui, suivant elle, n'avaient pu lui être inspirés que par le démon ? Elle brûlait de le demander, et cependant elle redoutait de le savoir.

L'air piquant du matin et le soleil qui brillait partout avaient donné à sa mère une bonne humeur exceptionnelle. Ce jour-là, mistress Hale se trouvait heureuse et bien portante ; elle parla tout le temps du déjeuner de ses projets d'aumônes pour les pauvres du village, sans faire attention au silence de son mari et sans remarquer les monosyllabes que Marguerite lui disait pour toute réponse. M. Hale se leva dès qu'il eut fini, avant même que l'on eût enlevé les assiettes, et posant une main sur la table, comme pour y chercher un point d'appui : « Je ne reviendrai que ce soir, dit-il ; je vais à Bracy, où je demanderai à dîner au fermier Dobson, et je ne rentrerai pour prendre le thé que vers sept heures. »

Il ne regarda ni sa femme ni sa fille ; mais Marguerite avait compris ce qu'il voulait dire : il fallait qu'avant son retour elle eût informé sa mère de ce qu'elle avait à lui apprendre. M. Hale aurait attendu pour cela jusqu'à six heures et demie ; mais Marguerite n'était pas de la même étoffe que son père. Elle avait hâte de délivrer son esprit du poids dont il était chargé ; mieux valait en finir tout de suite : la journée d'ailleurs ne serait pas assez longue pour consoler sa mère. Tandis qu'elle était près de la fenêtre, se demandant de quelle façon elle entrerait en matière, et attendant que la servante eût débarrassé la table et quitté la salle à manger, sa mère était allée chercher son chapeau et son châle pour faire sa visite à l'école du village ; mistress Hale descendit bientôt, complètement équipée, et toujours d'aussi bonne humeur que pendant le déjeuner.

« Veux-tu venir faire un tour de jardin avec moi, un seul ? » lui dit Marguerite en passant un bras autour de la taille de sa mère.

Elles franchirent la porte vitrée, qui était ouverte. Mistress Hale dit quelque chose à sa fille ; si on avait demandé à Marguerite de quoi parlait sa mère, elle n'aurait pas pu répondre ; elle vit une abeille qui entraît dans une fleur profondément tubulée, elle se dit à elle-même : « Quand cette abeille reparaitra chargée de son butin, ce sera le signal, et je commencerai. »

L'abeille sortit.

« Maman ! s'écria-t-elle aussitôt sans se donner le temps de réfléchir, nous allons quitter Helstone ; mon père abandonne le sacerdoce et va demeurer à Milton-du-Nord.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda mistress Hale d'un air surpris et incrédule ; qui est-ce qui t'a dit de pareilles sottises ?

— Papa lui-même, répondit Marguerite, » qui aurait bien voulu trouver quelque chose de consolant à dire, mais qui ne savait littéralement que répondre.

Elles étaient auprès d'un banc de gazon.

« Je ne te comprends pas, dit mistress Hale en s'asseyant et en se mettant à pleurer ; il faut que tu aies mal entendu, mon enfant ; ce ne peut être qu'une méprise.

— Non, maman ; je suis sûre de ne pas me tromper. Mon père a écrit à l'évêque que des doutes fort graves, qu'il avait conçus depuis longtemps, ne lui permettaient plus d'appartenir à l'Église d'Angleterre, et qu'il résignait son bénéfice ; il a consulté M. Bell, le parrain de Frédéric ; vous le connaissez, maman, et nous allons à Milton-du-Nord, c'est une chose décidée. »

Mistress Hale regardait Marguerite en l'écoutant, et l'expression de son visage disait assez qu'elle croyait enfin aux paroles de sa fille. Cependant elle répondit après quelques instants de réflexion :

« Cela ne peut pas être ; il m'en aurait parlé très-certainement avant d'en venir là. »

Marguerite comprit aussitôt que son père avait commis une faute en l'instruisant la première d'une détermination aussi grave, et que sa mère devait souffrir d'apprendre par sa fille le changement de position qui avait été résolu pour elle sans qu'elle en fût instruite.

« Nous avons si peur de vous faire de la peine ! répondit Marguerite en s'asseyant auprès de sa mère et en la pressant contre son cœur. Papa redoutait pour vous le chagrin que

vous aurait fait éprouver la lutte qu'il soutenait contre lui-même; vous n'êtes pas bien forte, et l'attente a quelque chose de si pénible, surtout en pareille circonstance....

— Depuis quand le sais-tu, Marguerite?

— Depuis hier seulement, répondit la jeune fille en devinant la jalousie qui avait dicté cette question. Pauvre père ! ajouta-t-elle pour détourner les pensées que mistress Hale concentrait sur elle-même.

— Que veut-il exprimer en disant qu'il a conçu des doutes ? répliqua cette dernière ; il ne peut pas croire assurément qu'il possède à lui seul plus de lumières que toute l'Eglise ensemble ! »

Marguerite secoua la tête, et les larmes lui vinrent aux yeux ; sa mère avait touché la plaie vive de son cœur.

« Est-ce que l'évêque ne peut pas répondre à tout cela et faire cesser les doutes qui le tourmentent ? demanda mistress Hale d'un ton légèrement irrité.

— J'ai peur que non, répondit Marguerite ; je ne veux pas même le demander ; je souffrirais trop d'entendre ce qu'il pourrait me répondre. D'ailleurs tout est fini ; c'est une affaire réglée ; nous quittons Helstone dans quinze jours. Je crois lui avoir entendu dire qu'il avait envoyé sa démission à l'évêque ; mais je n'en suis pas bien sûre.

— Dans quinze jours ! s'écria mistress Hale, dont les larmes recommencèrent ; voilà qui est singulier, cruel même, pour ne rien dire de plus. Il change d'opinion et résigne son bénéfice, tout cela sans me consulter ! S'il m'avait parlé tout d'abord de ses doutes, j'aurais bien su les empêcher de grandir et les faire disparaître.

— J'espérais que vous auriez été bien aise de quitter ce pays-ci, maman ; l'air ne vous en a jamais convenu, répondit Marguerite, qui savait bien que la réserve de son père n'avait eu d'autre origine que la crainte d'affliger sa femme, et que, si M. Hale manquait de résolution, il était loin d'être cruel.

— Tu ne crois pas, j'imagine, que l'air d'une ville de fabriques, où il n'y a que de la boue et de la fumée, soit préférable à celui d'ici, qui, pour être énervant, n'en est pas moins très-pur. A-t-on jamais vu quelqu'un s'installer dans un pays d'industrie, au milieu d'une population d'ouvriers ? Il est vrai que, si ton père quitte l'Eglise, nous ne serons plus admis nulle part. Ce sera un tel déshonneur pour nous tous ! Pauvre sir John ! il est bien heureux qu'il soit mort ! lui qui chaque

jour, après le dîner, buvait « à la santé de l'Église et du roi et à la chute du parlement. »

Marguerite se réjouissait de voir l'esprit de sa mère se détourner de la question principale, et oublier le silence qu'on avait gardé vis-à-vis d'elle pour ne songer qu'à des riens auxquels il était facile de répondre.

« Nous avons ici bien peu de société, chère petite mère ; les Gorman, qui sont nos plus proches voisins, et que nous visitons à peine, ont été dans le commerce, ni plus ni moins que les personnes que nous trouverons là-bas.

— Certainement, dit mistress Hale d'un ton presque indigné ; mais les Gorman ont fait des voitures pour des gens bien nés, avec lesquels ils ont eu forcément des relations ; tandis que ces manufacturiers !... Qui est-ce qui achète du coton, pouvant porter de la toile ?

— Je t'abandonne les filateurs et les marchands de calicot ; je ne défends pas les commerçants, quel que soit leur trafic ; je dis seulement qu'on peut se dispenser de les fréquenter.

— Mais qu'est-ce qui a pu déterminer ton père à se fixer à Milton ?

— D'abord, dit Marguerite en soupirant, la différence que cette ville présente avec Helstone ; puis M. Bell lui a dit qu'elle offrait des ressources à quiconque voudrait donner des leçons de littérature.

— Des leçons de littérature à Milton ! Pourquoi, s'il veut être professeur, ne va-t-il pas à Oxford instruire des gentlemen ?

— Vous oubliez, chère maman, que, s'il abandonne le saint ministère à cause de ses doutes, ses opinions dissidentes le serviraient fort mal à Oxford. »

Mistress Hale continua de pleurer sans répondre.

« Et le mobilier ? reprit-elle enfin ; comment vais-je faire ? moi qui n'ai jamais déménagé de ma vie ! et n'avoir que quinze jours pour songer à tout cela ! »

Marguerite, complètement soulagée de voir le chagrin de sa mère descendre jusqu'à ces menus détails qui ne l'inquiétaient nullement, répondit que rien n'était plus facile, et promit de se charger de tout ce qu'il y aurait à faire ; elle saisit cette occasion de parler de choses et d'autres relatives à leur voyage et à leur installation, et ne quitta pas sa mère de la journée, se pliant au moindre caprice de la pensée de mistress Hale, afin de ne pas l'aigrir davantage ; redoublant surtout ses ef-

..

forts quand vint le soir, pour que son père trouvât un bon accueil en rentrant de sa pénible tournée. Elle venait de reparler de tout ce qu'il avait dû souffrir pour garder ce secret dont il était accablé, espérant que sa mère serait touchée de ce tableau; mais celle-ci avait répondu froidement qu'il aurait dû, sinon la consulter, puisqu'il ne l'avait pas trouvé convenable, du moins prendre l'avis de quelqu'un d'éclairé, avant de faire un pareil coup d'État. Marguerite se sentit défaillir en entendant les pas de son père qui venait d'entrer dans le vestibule; elle n'osait pas aller à sa rencontre et lui dire ce qu'elle avait fait, dans la crainte de réveiller la jalousie de sa mère, dont la figure et les lèvres tremblantes indiquaient assez qu'elle avait également reconnu le pas de son mari. M. Hale ouvrit la porte du salon et resta sur le seuil, ne sachant s'il devait avancer; il était pâle et avait dans le regard quelque chose de craintif et de douloureux, quelque chose de misérable à voir sur le visage d'un homme; mais cette indécision, cette langueur morale et physique, émurent profondément sa femme; elle courut à lui, et se jetant dans ses bras :

« Oh ! Richard, Richard ! s'écria-t-elle, pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ? »

Marguerite, tout en larmes, se sauva dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit et cacha sa figure sur l'oreiller, afin d'étouffer les sanglots convulsifs qui éclataient malgré elle, après la contrainte qu'elle s'était imposée depuis la veille.

Combien de temps dura cette crise ? Elle n'aurait pas pu le dire; elle n'entendit même pas la servante qui venait faire les préparatifs du soir. La pauvre fille, tout effrayée, sortit de la chambre sur la pointe du pied, et alla rapporter à mistress Dixon que miss Marguerite pleurait à fendre l'âme, qu'elle se rendrait malade bien certainement si elle continuait à sangloter ainsi. Il en résulta que Marguerite sentit, quelques instants après, que quelqu'un la touchait avec précaution; elle se mit sur son séant et reconnut Dixon, qui tenait la chandelle un peu en arrière, dans la crainte de blesser les yeux gonflés de sa jeune maîtresse.

« C'est vous, Dixon ? je ne vous ai pas entendue venir. Est-ce qu'il est bien tard ? dit Marguerite en cherchant à recouvrer son sang-froid, et en écartant de son visage ses cheveux noirs mouillés de larmes.

— Je ne sais pas l'heure qu'il est, répondit la vieille bonne d'une voix presque irritée. Depuis que votre maman m'a dit

ces terribles nouvelles pendant que je l'habillais, je ne sais plus comment je vis, et je ne sais pas davantage ce que nous allons devenir. Quand Charlotte m'a dit que vous sanglotiez si fort, miss Marguerite, ça ne m'a pas étonnée, pauvre créature ! Et monsieur, qui à son âge s'en va devenir dissident ! Je ne dis pas qu'il aurait eu tort s'il n'avait jamais été un bon prêtre. J'ai un cousin qui s'est fait prédicateur méthodiste à l'âge de cinquante ans ; il était tailleur de son état et n'avait jamais pu faire un pantalon qui allât bien depuis le temps qu'il était dans le métier : ce n'était donc pas étonnant. Mais notre maître ! comme je le disais tout à l'heure à madame : « Qu'aurait pensé le pauvre sir John ? il n'a jamais été content de votre mariage ; mais s'il avait su que M. Hale devait en arriver là, miséricorde ! il en aurait trouvé des jurons pis que jamais, si c'eût été possible. »

La vieille bonne était trop habituée à commenter les actions de M. Hale devant sa maîtresse pour remarquer l'œil étincelant et la narine frémissante de la jeune fille, dont ce langage révoltait l'orgueil et la tendresse.

« Vous oubliez, dit-elle de cette voix grave que lui donnait l'émotion et qui vibrait comme le roulement lointain du tonnerre, vous oubliez, Dixon, devant qui vous parlez ; je suis la fille de M. Hale ; sortez ! Vous venez de faire une étrange méprise, et je ne doute pas que votre cœur ne vous le reproche quand vous y aurez songé. »

La pauvre femme restait toujours, allant et venant dans la chambre d'un air irrésolu.

« Laissez-moi, Dixon, répéta Marguerite ; je désire que vous sortiez. »

Dixon ne savait pas si elle devait se fâcher ou pleurer ; elle aurait fait l'un ou l'autre si elle avait été avec mistress Hale ; mais elle se dit en elle-même :

« Miss Marguerite a dans le caractère quelque chose du vieux gentleman, comme ce pauvre M. Frédéric ! Je me demande où ils ont pu prendre ça. » Et la vieille bonne, qui, de de la part d'une personne moins altière, n'aurait certainement pas supporté les paroles qui venaient de lui être adressées, reprit d'un ton à moitié piqué, à moitié soumis : « Voulez-vous me permettre de dégrafer votre robe et d'arranger vos cheveux, miss ?

— Je n'ai pas besoin de vous ; partez, vous dis-je. »

Et Marguerite reconduisit gravement la vieille bonne et ver-

rouilla sa porte. Depuis lors Dixon admira Marguerite et lui obéit aveuglément ; elle le faisait, disait-elle, parce que miss ressemblait à ce pauvre M. Frédéric ; mais en réalité parce qu'elle aimait, comme tant d'autres, à se sentir gouvernée par une nature énergique et puissante.

Pendant plusieurs jours cependant, elle crut de sa dignité de montrer à sa jeune maîtresse, en lui répondant à peine, qu'elle avait eu conscience de l'affront qui lui avait été fait ; mais Marguerite avait plus besoin d'actions que de paroles ; une quinzaine est bien peu de chose pour un déménagement, et, comme le dit une fois Dixon : « Un gentleman aurait compris.... » Mais saisissant le regard sévère que lui lançait Marguerite, elle remplaça la fin de sa phrase par une quinte de toux, et prit humblement les gouttes d'esprit de corne de cerf que lui offrait la jeune fille pour calmer son irritation de poitrine. Elle avait cependant raison ; quiconque aurait eu un peu d'expérience aurait compris qu'il était difficile de trouver en si peu de temps, à Milton ou ailleurs, une maison où l'on pût déposer le mobilier qu'il fallait nécessairement emporter du presbytère.

Mistress Hale, accablée par l'inquiétude et le tourment que lui donnaient tous les embarras qui lui arrivaient à la fois, en tomba réellement malade ; ce fut, à vrai dire, pour Marguerite une sorte de soulagement, quand sa mère, se mettant au lit, lui abandonna la direction de tout ce qu'il y avait à faire. Dixon, fidèle à son poste, ne quittait sa jeune maîtresse que pour aller de temps en temps dans la chambre de mistress Hale, d'où elle sortait bien vite en secouant la tête et en marmottant des paroles que Marguerite aurait préféré ne pas entendre ; quant à cette dernière, la seule chose qui fût claire à ses yeux, c'était la nécessité de quitter Helstone. Le successeur de M. Hale était nommé ; il pouvait arriver d'un instant à l'autre : d'ailleurs, il fallait arracher son père le plus tôt possible d'un endroit où le chagrin des adieux augmentait chaque jour son abattement. La pauvre Marguerite, peu au courant des affaires et de la pratique de la vie, n'ayant personne qui pût lui donner un conseil, pourvoyait bien, dans son admirable bon sens, à toutes les difficultés de l'emballage et à tous les embarras du départ ; mais elle ignorait les projets de son père quant à l'installation qui devait succéder à leur déménagement. Où iraient-ils en partant du presbytère ? Serait-ce à Milton qu'ils se rendraient immédiatement ? Comme il était

indispensable qu'elle le sût pour prendre certaines dispositions, elle résolut d'en parler à son père.

« Trop de choses m'ont préoccupé, répondit celui-ci, pour que j'aie pu rien décider à cet égard. Qu'en pense ta mère ? que désire-t-elle ? Pauvre Maria !

— Ma pauvre maîtresse ! dit en gémissant la vieille bonne, qui entraît au même instant, et dont le soupir faisait écho à celui de M. Hale, qui la protégeait par sa présence contre la sévérité de Marguerite.

— Vous ne la trouvez pas plus mal ce soir, Dixon ? demanda-t-il en se retournant vivement.

— Je ne pourrais pas vous dire, monsieur ; ce n'est pas à moi d'en juger. Madame est bien plus malade d'esprit qu'elle de corps, du moins à ce que je suppose. »

M. Hale parut extrêmement désolé.

« Portez à ma mère sa tasse de thé pendant qu'elle est chaude, dit Marguerite avec calme et d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Je vous demande pardon, miss ; j'y vais tout de suite ; je ne sais plus où j'en suis lorsque je pense à ma pauvre madame.

— C'est l'incertitude qui augmente ses ennuis et les vôtres, mon père, dit Marguerite lorsque Dixon fut partie ; ma mère souffre nécessairement de tout ce qui arrive, surtout du changement qui s'est opéré dans vos opinions religieuses ; nous ne pouvons pas éviter cela, mais il serait possible d'enlever à ses pensées l'amertume qu'y ajoutent une attente pénible et l'ignorance où elle est de ce que vous voulez faire. Si je connaissais vos projets, il me serait facile de l'y intéresser, et de la distraire ainsi des pensées qui l'inquiètent. Est-ce à Milton-du-Nord que nous allons tout de suite ? y avez-vous loué une maison, ou en avez-vous une en vue ?

— Non, mon enfant ; je pense que nous pourrions trouver un appartement où nous logerons tout d'abord, pendant que nous chercherons à nous installer définitivement.

— Il faut, dans ce cas-là, emballer les meubles de manière qu'ils puissent rester au chemin de fer jusqu'à ce que nous ayons une maison.

— Je le suppose. Fais pour le mieux ; rappelle-toi seulement que nous aurons désormais fort peu d'argent à dépenser. »

Marguerite savait bien qu'ils n'avaient jamais eu beaucoup de superflu. Elle sentait de quel poids était la responsabilité dont

elle se trouvait chargée tout à coup. Il y avait quatre mois à peine, les seules déterminations qu'elle eût à prendre se bornaient à décider quelle serait la robe qu'elle mettrait le soir ou les personnes qu'il faudrait inviter à dîner ; grande affaire où elle ne faisait qu'apporter son concours, et dont la chère Édith prenait sur elle la décision suprême. D'ailleurs, dans la maison de sa tante, rien n'exigeait qu'on s'en préoccupât ; tout s'y faisait avec la régularité d'une horloge, et la demande en mariage de sa cousine par le capitaine avait été la seule chose qui eût exigé quelque réflexion, pendant tout le temps qu'elle avait passé chez mistress Shaw. Il s'élevait bien tous les ans une discussion assez longue entre Édith et sa mère, afin de décider si l'on irait à l'île de Wight, en Écosse, en France ou en Allemagne ; mais à cette époque Marguerite se rendait paisiblement au presbytère, et ne se mêlait en rien de cette affaire importante. Maintenant, depuis la visite de M. Lennox, qui l'avait mise en demeure de trancher une question grave, chaque jour apportait quelque difficulté à résoudre, quelque résolution à prendre, et d'autant plus sérieuse qu'il s'agissait du repos et du bien-être de ceux qu'elle aimait le plus au monde.

Après avoir fini de prendre le thé, M. Hale monta chez sa femme pour y passer quelques instants. Quand il revint au salon, il trouva Marguerite penchée sur la carte d'Angleterre, qu'elle avait été chercher dans la bibliothèque.

« Je viens, lui dit sa fille, de tracer un plan que vous approuverez, j'en suis sûre. A peine s'il y a l'épaisseur de mon doigt entre Milton et une petite ville où j'ai entendu dire que les gens du Nord vont prendre les bains de mer, et qui est, dit-on, fort agréable. Ne pourrions-nous pas y envoyer ma mère avec Dixon, pendant que vous et moi nous chercherions une maison, où elle reviendrait quand tout serait prêt à la recevoir ? L'air de la mer lui fera du bien, et nous pouvons nous en rapporter à Dixon, qui la soignera de tout son cœur.

— Est-ce que Dixon vient avec nous ? demanda M. Hale tout effrayé.

— Certainement, dit Marguerite ; elle en a bien l'intention, et je ne sais pas ce que ma mère deviendrait si elle ne l'avait plus.

— Mais nous serons obligés de modifier complètement notre manière de vivre. Tout est si cher à la ville ! Dixon ne pourra plus y avoir toutes ses aises, et, à te parler franchement, il

m'a toujours semblé qu'elle se donnait des airs de grandeur qui ne seront plus de mise dans notre humble maison.

— C'est vrai; mais elle nous est fort attachée, et, si elle consent à supporter un genre de vie tout différent de celui qu'elle a eu jusqu'à présent, ne pourrions-nous pas tolérer ses grands airs? L'un est encore moins difficile que l'autre; je suis sûre qu'elle serait désolée de nous quitter, surtout dans un pareil moment, et je crois que nous devons l'emmener avec nous, autant par considération pour sa fidélité que par amour pour ma mère.

— Qu'elle vienne donc, si tu penses que cela vaut mieux; je suis résigné à tout. Mais comment s'appelle cette ville dont tu parlais tout à l'heure?

— Heston.

— Et à quelle distance se trouve-t-elle de Milton? car l'épaisseur de ton doigt ne m'en donne aucune idée.

— Trente milles environ; ce n'est pas beaucoup.

— Non, quant à la distance; mais.... n'importe. Si tu crois que cela fasse du bien à ta mère, c'est une chose entendue. »

Marguerite pouvait maintenant agir avec certitude, et mistress Hale oublia son chagrin en pensant à la joie d'aller passer quelque temps sur le bord de la mer. Son seul regret était que M. Hale ne pût pas y venir pendant une semaine ou deux, comme à l'époque de leurs fiançailles, où il avait passé quinze jours avec elle à Torquay, chez sir John et lady Beresford, où elle demeurait alors.

CHAPITRE VI.

Adieux.

C'était le dernier jour qu'ils devaient passer à Helstone; la maison était encombrée de caisses; la pelouse qui longeait le presbytère était jonchée de paille que le vent avait fait voler par les portes et les fenêtres. Les chambres démeublées avaient d'étranges échos, et la lumière y pénétrait durement par les croisées dépouillées de leurs draperies. Le cabinet de toilette de mistress Hale était resté le dernier endroit auquel on n'eût

pas touché. Là, Dixon et sa maîtresse empaquetaient du linge et des habits, s'interrompant de temps à autre pour laisser tomber un regard plein d'amour, accompagné d'exclamations plaintives, sur quelque trésor oublié, quelque brassière ayant appartenu aux enfants; précieuse relique de leur jeune âge.

Au rez-de-chaussée Marguerite, pâle et recueillie, dirigeait avec calme les hommes qui étaient venus aider la cuisinière et la fille de service. Les deux pauvres créatures pleuraient dès qu'elles avaient un instant de répit; elles s'étonnaient de voir que miss Marguerite avait les yeux secs à la veille de partir, et décidaient entre elles que probablement leur jeune maîtresse ne regrettait pas beaucoup Helstone, ayant vécu presque toujours à Londres. Elles ne savaient pas que son cœur était oppressé par un poids que nul soupir ne pouvait diminuer, et qu'elle aurait pleuré de douleur sans la nécessité où elle était de conserver son sang-froid et de veiller à tout ce qu'on faisait autour d'elle. Que serait-il arrivé, si elle se fût abandonnée à son chagrin? Son père était la plupart du temps dans la sacristie, où il examinait les papiers et les registres de l'église avec le clerc de la paroisse; et lorsqu'il rentrait, c'était pour emballer ses livres, besogne que lui seul pouvait faire à sa propre satisfaction. D'ailleurs Marguerite n'était pas d'une nature à épancher sa douleur devant des étrangers, pas même en présence des deux servantes qui lui étaient dévouées.

Lorsque les quatre emballeurs furent allés prendre le thé dans la cuisine, la jeune fille traversa lentement la salle où elle était depuis le matin, et se trouva dans le salon démeublé et sonore. C'était vers le soir, et dans les premiers jours de novembre; le crépuscule couvrait d'un voile transparent les objets d'alentour, que les derniers rayons du soleil nuançaient d'une teinte violacée. Un rouge-gorge chantait; peut-être, pensa Marguerite, celui dont son père lui avait parlé tant de fois, et pour lequel il avait construit, de ses propres mains, une maisonnette à côté de la fenêtre de son cabinet. Les feuilles, plus éclatantes que jamais, tomberaient aux premières atteintes de l'hiver; déjà quelques-unes se détachaient de la branche, lames de pourpre et d'or qui flottaient lentement sous les derniers rayons du jour.

Marguerite se dirigea vers la terrasse qu'abritait le mur aux espaliers; elle n'y était pas retournée depuis la promenade qu'elle y avait faite avec Henry Lennox. C'était auprès

de cette planche de thym qu'il avait commencé à lui parler de son amour ; ses yeux s'étaient fixés sur cette rose tardive lorsqu'elle avait essayé de lui répondre ; et, en terminant sa dernière phrase, elle avait remarqué les fines découpures du feuillage des carottes. Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis lors, et quel changement dans son existence ! Que faisait M. Lennox ? il était à Londres, où il menait la même vie qu'autrefois ; il allait dîner chez les personnes qu'elle avait vues dans Harley-Street ou avec de joyeux camarades. Tandis qu'elle se promenait tristement dans ce jardin sombre et humide, où chaque chose se flétrissait autour d'elle et tombait pour mourir, il enfermait gaiement ses livres de droit, satisfait de sa journée, et allait prendre l'air au jardin du Temple, d'où le bourdonnement confus et puissant d'un million d'hommes arrivait à son oreille, et d'où il apercevait à l'angle des allées les lumières de la grande ville, que lui renvoyaient les profondeurs du fleuve. Il lui avait souvent parlé de ces promenades précipitées qu'il saisissait avidement entre l'heure du travail et celle de son dîner ; c'était dans ses meilleurs moments qu'il l'en avait entretenue, et la peinture qu'il lui en avait faite avait frappé l'imagination de la jeune fille. Ici, tout était silencieux ; la voix du rouge-gorge n'avait pas tardé à s'éteindre dans le calme profond de la nuit. De temps en temps, la porte d'un cottage éloigné s'ouvrait et se fermait pour admettre au foyer domestique un travailleur fatigué ; plus près d'elle, un bruit furtif, glissant au milieu des feuilles sèches de la forêt, lui annonçait un braconnier. Souvent, lorsqu'elle était assise à la fenêtre de sa chambre, ayant soufflé sa lumière pour mieux jouir de la beauté des cieux, elle avait vu les braconniers franchir légèrement la palissade du jardin et traverser d'un pas rapide la clairière couverte de rosée, pour disparaître au milieu des grands arbres. La liberté sauvage de leur vie aventureuse s'emparait alors de son esprit ; elle leur souhaitait bonne chance, et jamais ils ne l'avaient effrayée, mais ce soir elle avait peur et ne savait pas pourquoi. Elle entendit la servante fermer les volets et verrouiller la porte, sans se douter qu'en ce moment quelqu'un fût dans le jardin ; une branche, peut-être de bois mort, peut-être brisée de vive force, tomba lourdement sur le sol ; Marguerite s'enfuit et frappa au contrevent de manière à effrayer Charlotte à son tour. « Ouvrez, criait-elle, ouvrez, c'est moi ; » et son cœur ne calma ses battements que lorsqu'elle se vit saine et

sauve entre les murailles bien connues du salon. Elle s'était assise sur une caisse ; la pièce était froide et sombre ; pas de feu, pas d'autre lumière que la chandelle fumeuse de la servante. Charlotte regardait sa jeune maîtresse avec surprise ; Marguerite s'aperçut qu'elle était observée, et, quittant la caisse où elle était assise, elle dit en souriant : « J'ai eu peur de passer la nuit dehors. Vous n'auriez pas pu m'entendre de la cuisine ; et la porte qui communique du jardin au cimetière est condamnée depuis longtemps.

— Oh ! miss, nous nous serions bientôt aperçus que vous n'étiez pas à la maison. Nous aurions eu besoin de vous pour savoir ce qu'il y avait à faire. Quant à moi, j'ai servi le thé dans le cabinet de monsieur, comme étant la pièce la plus confortable qui vous reste à présent.

— Merci, Charlotte. Vous êtes une bonne fille ; je regrette de vous quitter ; écrivez-moi, je serai toujours heureuse de vous être utile d'une façon ou de l'autre, si la chose m'est possible ; j'aurai d'ailleurs grand plaisir à recevoir des nouvelles d'Helstone ; je vous enverrai mon adresse dès que je la connaîtrai. »

Il y avait un bon feu dans le cabinet de M. Hale ; les chandelles étaient sur la table, il ne restait plus qu'à les allumer. Marguerite s'assit par terre, sur le tapis du foyer, afin de se réchauffer, car l'humidité du soir, jointe à la fatigue, l'avait complètement transie ; elle croisa les mains autour de ses genoux, et sa tête s'inclina sur sa poitrine ; quelle que fût sa disposition d'esprit, son attitude était celle de l'abattement. Mais lorsqu'elle entendit les pas de son père sur le sable de l'allée, elle se releva d'un bond, rejeta en arrière ses cheveux noirs, et essuyant les larmes qui avaient mouillé ses joues sans qu'elle en eût conscience, elle sortit pour lui ouvrir la porte. M. Hale paraissait beaucoup plus abattu que sa fille. A peine si Marguerite put lui arracher quelques paroles, malgré tous les efforts qu'elle fit pour engager la conversation.

« Avez-vous fait une longue promenade ? lui demanda-t-elle en voyant qu'il refusait de manger quoi que ce fût.

— Jusqu'aux hêtres de Fordham, répondit-il ; je suis allé chez la veuve Maltby, elle est désolée de n'avoir pas pu te faire ses adieux ; elle m'a dit que la petite Suzanne n'avait pas quitté le haut de la clairière depuis plusieurs jours, espérant qu'elle te verrait.... Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ? »

L'attente de cette pauvre petite continuellement déçue était

la goutte d'eau qui faisait déborder le vase, et Marguerite sanglotait comme si son cœur allait se rompre. M. Hale, horriblement troublé, se leva et parcourut la chambre avec agitation.

« C'est affreux, murmurait-il; je ne peux pas voir souffrir les autres.... Oh ! s'il y avait moyen de me rétracter !

— Non, mon père, dit Marguerite d'une voix ferme et en le regardant en face. Il est pénible de vous croire dans l'erreur ; il le serait bien plus encore de vous savoir hypocrite. »

Elle baissa la voix en proférant ces paroles, toute confuse d'associer l'idée d'hypocrisie aux actes de son père.

« Ce n'est qu'un peu de fatigue ; ne croyez pas que je souffre de ce que vous avez fait, et n'en parlons plus, ajouta-t-elle en sentant ses larmes couler en dépit de ses efforts. Je vais porter cette tasse de thé à ma mère ; elle a pris le sien de très-bonne heure, et je suis sûre qu'elle sera bien aise d'en reprendre un peu maintenant. »

L'heure inexorable du chemin de fer les arracha le lendemain matin de leur retraite bien-aimée. Ils avaient aperçu pour la dernière fois la maison basse et allongée du presbytère, à demi cachée par les roses de Chine et les buissons ardents, et dont le soleil levant faisait scintiller les fenêtres, qui plus que jamais semblaient leur appartenir. Marguerite éprouva le besoin de jeter un dernier regard sur la vieille tour de l'église, qui, de l'endroit où ils allaient arriver, dominait la cime des arbres ; mais comprenant que la même pensée était venue à son père, et qu'il avait plus de droits qu'elle au seul carreau de la voiture qui permit de jouir de cette vue, elle se rejeta au fond de la banquette, et ses larmes, un instant suspendues à ses longs cils, tombèrent sur ses vêtements, sans qu'elle songât à essuyer ses yeux.

Ils devaient passer la nuit à Londres, dans un hôtel tranquille. La pauvre mistress Hale avait pleuré toute la journée. Quant au chagrin de Dixon, il s'était traduit par une humeur massacrant et par le soin qu'elle avait pris de retenir les plis de sa robe pour éviter le moindre contact avec M. Hale, coupable auteur de tous les maux de la famille.

Ils traversèrent les quartiers que Marguerite avait parcourus si longtemps ; ils passèrent devant les maisons où elle avait fait de nombreuses visites et devant les boutiques où elle avait tant de fois attendu avec impatience que sa tante eût fini quelque affaire interminable ; ils rencontrèrent même des personnes qu'elle connaissait : car, en dépit des longues

heures qui pour eux avaient rempli cette journée, l'instant du repos était loin d'être arrivé, et c'était le moment le plus animé du jour. Il y avait bien des années que mistress Hale n'avait mis les pieds à Londres ; comme un enfant, elle sortit de sa langueur pour regarder autour d'elle.

« Oh ! voilà le magasin d'Harrison où j'ai acheté toutes mes affaires de noces, s'écriait-elle ; mon Dieu ! qu'il est changé ! Quels grands carreaux aux fenêtres ! plus grands que ceux de Cramford à Southampton. Eh ! mais non, je me trompe... Si, c'est bien lui. Marguerite ! M. Lennox vient de passer auprès de nous. Où peut-il aller ? que peut-il faire au milieu de toutes ces boutiques ? »

Marguerite fit quelques pas vers lui et s'arrêta bientôt en souriant de l'impulsion qui l'avait entraînée ; mais il lui apparaissait comme un souvenir d'Helstone ; il demeurerait associé dans son esprit à une journée qu'elle n'oublierait jamais, et elle aurait aimé à le voir sans lui parler, sans qu'il l'eût aperçue.

La soirée, passée à rien faire dans l'une des chambres hautes d'un hôtel, fut longue et pénible. M. Hale était sorti pour aller voir son libraire et d'anciens camarades ; tous ceux qu'ils avaient rencontrés dans les rues ou dans l'hôtel semblaient pressés d'arriver à quelque rendez-vous ; tout le monde attendait quelqu'un ou était attendu : elles seules paraissaient n'avoir pas d'amis, pas d'affaires, et se trouver dans l'isolement et la désolation. Marguerite connaissait pourtant dans la rue voisine des personnes qui autrefois les auraient accueillies avec plaisir ; mais aujourd'hui, inquiètes et malheureuses, elles n'auraient trouvé que de froids visages dans ces maisons où elles avaient de simples connaissances, et non des amis. La vie de Londres est trop remplie, trop dévorante, pour laisser même une heure à consacrer au sentiment profond que montrèrent les amis de Job quand « ils vinrent s'asseoir auprès de lui pendant sept jours et sept nuits, et que pas un d'eux ne lui adressa la parole, car ils voyaient que son chagrin était trop grand pour qu'il pût être consolé. »



CHAPITRE VII.

Nouveaux lieux et nouvelles figures.

Le lendemain dans l'après-midi, lorsqu'ils approchèrent de Milton-du-Nord, ils prirent l'embranchement qui conduit à Heston, petite ville qui n'est elle-même qu'une longue rue, où les maisons, dispersées çà et là, s'étendent sur une ligne parallèle au rivage. Elle a un aspect qui lui est propre, et elle diffère autant des bourgades où l'on va prendre les bains de mer dans le midi de l'Angleterre, que celles-ci diffèrent à leur tour des bains du continent. Tout dans le pays va *droit au but*, comme disent les Écossais, et porte l'empreinte d'un caractère positif. Les charrettes de la campagne y ont plus de fer qu'ailleurs, et les harnais des chevaux moins de bois et moins de cuir; la population a l'esprit affairé, bien qu'elle aime le plaisir. Les couleurs des vêtements sont moins vives, moins gaies et plus solides. On n'y porte pas de blouses, même parmi les gens de la campagne; elles gênent les mouvements, elles offrent plus de prise aux machines, et l'usage en a complètement disparu. Dans les villes analogues du midi de l'Angleterre, Marguerite avait vu les boutiquiers, lorsque rien ne les retenait à leur comptoir, prendre l'air sur leur porte et regarder ce qui se passait d'un bout à l'autre de la rue : ici les marchands trouvaient toujours moyen d'occuper les loisirs que leur laissaient les pratiques, et auraient plutôt déplié inutilement leurs marchandises pour les replier ensuite, que de flâner sans but ou de se reposer un instant. Ces différences caractéristiques ne pouvaient manquer de frapper l'esprit de Marguerite lorsque, le lendemain matin, elle parcourut Heston avec sa mère pour y chercher un logement.

Les deux nuits qu'ils avaient passées à l'hôtel leur avaient coûté plus cher que M. Hale ne l'avait supposé, et ils louèrent avec empressement les deux premières chambres qui pouvaient les recevoir. C'était la première fois depuis longtemps que Marguerite jouissait d'un peu de repos; une certaine rêverie s'emparait d'elle au milieu de cette tranquillité pro-

fonde ; le bruit mesuré des vagues qui venaient mourir sur la grève, les voix des enfants, les scènes nouvelles qui se passaient sous ses yeux, sans qu'elle se donnât la peine de se les faire expliquer, la berçaient doucement et endormaient ses ennuis. L'air doux et tiède qu'on respirait sur cette plage, même à la fin de novembre ; la ligne brumeuse de l'horizon, où la mer se confondait avec le ciel ; la voile blanche d'un bateau qu'un pâle rayon de soleil argentait dans le lointain, la rendaient pensive et tout absorbée dans l'heure présente : elle oubliait le passé et n'osait envisager l'avenir.

Mais il faut aller à lui, quelque douloureux qu'il vous paraisse. Un soir, il fut décidé que Marguerite partirait le lendemain pour Milton-du-Nord avec son père, afin d'y chercher une maison. M. Hale avait reçu plusieurs lettres de M. Bell, une ou deux de M. Thornton, et il désirait vivement s'assurer des chances de succès que pouvait lui offrir sa nouvelle résidence, et dont une entrevue avec ce dernier gentleman pouvait seule lui fournir le moyen. Marguerite savait bien qu'il lui faudrait partir ; mais elle avait de la répugnance pour les villes industrielles, et, croyant que sa mère se trouverait bien de son séjour à Heston, elle aurait volontiers différé son départ.

Quelques milles avant d'arriver à Milton, ils virent un nuage épais suspendu à l'horizon, au-dessus de l'endroit où devait être la ville, et que faisait paraître plus sombre encore le ciel pâle d'une belle journée d'hiver. A mesure qu'ils approchaient, une odeur et un goût de fumée remplissaient l'atmosphère ; peut-être l'absence du parfum des prairies se faisait-elle plus vivement sentir encore. En un instant ils furent lancés au milieu d'un assemblage de longues rues alignées, composées de petites maisons en briques et d'une régularité désespérante. Ça et là, une grande manufacture aux nombreuses fenêtres se dressait comme une poule entourée de ses poussins, et versait dans l'air une fumée noire, bien suffisante pour expliquer le nuage que Marguerite avait supposé devoir annoncer la pluie. D'énormes véhicules, chargés de ballots, encombraient les rues qu'il leur fallait traverser pour aller du chemin de fer à l'hôtel, et arrêtaient continuellement leur voiture. Ailleurs, Marguerite avait toujours vu les chariots de denrées ou de marchandises transporter des objets de différentes natures ; mais ici les wagons, les tapissières, les camions, les haquets, n'avaient pour chargement que du coton, soit en balles, soit

en pièces. La foule couvrait les trottoirs. La plupart de ces passants étaient bien vêtus quant à l'étoffe de leurs habits; mais il y avait dans leur mise un laisser-aller, une malpropreté même, qui, pour Marguerite, contrastaient d'une manière frappante avec l'élégance râpée des individus de la même classe qu'elle rencontrait à Londres.

« New-Street, c'est je crois, dit M. Hale, la principale rue de Milton. Bell m'en a souvent parlé. Ce n'était, il y a trente ans, qu'une ruelle étroite, et c'est la transformation qu'on en a faite qui a donné tant de valeur aux terrains qu'il possédait ici. L'usine de M. Thornton doit être dans le voisinage, puisqu'il est locataire de M. Bell; mais je suppose que c'est l'adresse de son magasin qu'il m'a indiquée dans ses lettres.

— Où est notre hôtel, papa?

— Je pense que c'est au bout de la rue. Goûtons-nous avant d'aller visiter les maisons dont nous avons vu les annonces dans le journal de Milton?

— Faisons d'abord ce que nous avons à faire.

— Très-bien; je vais seulement voir, en passant, s'il n'y a pas un billet pour moi de la part de M. Thornton, et nous commencerons immédiatement nos recherches. Nous garderons le cab; cela sera plus sûr et vaudra mieux surtout que de nous perdre et de manquer le train de ce soir. »

M. Thornton n'avait pas écrit, et ils se mirent aussitôt à chercher des logements. Il leur était impossible de mettre à leur loyer plus de trente guinées par an : dans le Hampshire, ils auraient eu pour ce prix-là une maison considérable avec un beau jardin; mais ici, quatre chambres à coucher et deux pièces pouvant servir de cabinet et de salon paraissaient bien au-dessus de leurs moyens. Ils étaient arrivés à la fin de leur liste, et, n'ayant rien trouvé, ils se regardaient tristement.

« Il faut retourner à la seconde maison que nous avons visitée, celle de Crampton; n'est-ce pas comme cela qu'ils appellent ce faubourg? dit Marguerite. On pourrait s'en arranger; la pièce d'en bas qui donne sur le devant vous servirait de cabinet et formerait en même temps la salle à manger. Pauvre papa! maman, vous le savez, a besoin d'un salon qui soit gai, et la pièce d'en haut, avec son atroce papier bleu et rose, et sa lourde corniche, n'en a pas moins une vue charmante sur la plaine que traverse la rivière ou le canal, je ne sais pas trop lequel des deux. Je prendrais pour moi la petite chambre de derrière, qui est au-dessus de la cuisine; vous et

maman, vous auriez celle qui est à côté du salon, et la petite pièce qui est sous le toit vous ferait un superbe cabinet de toilette.

— Mais Dixon, et la bonne qu'il nous faudra pour l'aider?

— Attendez un peu; je suis vraiment effrayée de mon génie administratif : la chambre de derrière qui se trouve au rez-de-chaussée conviendra parfaitement à Dixon, elle qui grognait toujours d'avoir à monter et à descendre; quant à la servante, elle aura la mansarde qui est au-dessus de votre chambre. Est-ce que cela ne fait pas l'affaire de tout le monde?

— Je ne dis pas non; mais ces affreux papiers, ces horribles peintures, ces abominables corniches!

— Ne vous en inquiétez pas, cher papa; vous obtiendrez bien du propriétaire qu'il renouvelle le papier du salon et de votre chambre à coucher, les seules pièces que ma mère habitera. Quant à la salle à manger, vos livres couvriront la plus grande partie des murailles, puisque en même temps ce sera votre cabinet.

— Je vais donc aller trouver M. Donkin, la personne à qui je dois m'adresser, d'après l'annonce, et je tâcherai de m'entendre avec lui et d'obtenir d'autres papiers; je vais d'abord te reconduire à l'hôtel, où tu commanderas la collation, et où tu te reposeras en m'attendant. »

Marguerite espérait bien que son père réussirait dans sa demande : elle ne pouvait pas prévoir qu'on pût tenir à ces abominables tentures; elle n'avait jamais été en rapport direct avec les gens de mauvais goût qui préfèrent un ornement quelconque, si affreux qu'il puisse être, à la simplicité qui est le cachet de la véritable élégance.

Elle venait d'arriver à l'hôtel, où son père l'avait quittée au bas de l'escalier pour courir chez M. Donkin, lorsque, au moment où elle allait entrer chez elle, l'hôtelier, qui l'avait suivie d'un pas rapide, lui adressa la parole.

« Excusez-moi, madame; le gentleman est parti si vite que je n'ai pas pu l'avertir. M. Thornton est venu pour le voir presque aussitôt que vous avez été sortis; je lui ai répondu que je croyais avoir entendu dire au gentleman qu'il rentrerait dans une heure; M. Thornton est revenu il n'y a pas cinq minutes, et il est dans votre chambre, où il attend M. Hale.

— Merci; mon père va revenir; dès qu'il sera de retour, vous l'avertirez qu'il y a quelqu'un chez lui. »

Marguerite ouvrit la porte et entra dans la chambre avec la

dignité qui lui était habituelle, ayant trop l'usage du monde pour éprouver le moindre embarras ; elle se sentait d'ailleurs toute disposée à recevoir avec bienveillance une personne qui s'était montrée obligeante pour son père. M. Thornton fut beaucoup plus déconcerté ; à la place du vénérable prêtre qu'il s'attendait à voir, une jeune fille, complètement différente de celles qu'il voyait habituellement, s'avancait avec une noblesse pleine de franchise. Sa toilette, d'une grande simplicité, se composait d'un chapeau de paille d'Italie d'un excellent modèle, orné de rubans blancs, d'une robe de soie brune sans garnitures, et d'un grand châle de l'Inde qu'elle portait comme une reine. Il se demandait qui pouvait être cette jeune personne dont le regard était si tranquille, et chez qui sa présence n'excitait ni embarras ni surprise ; il avait bien entendu dire que M. Hale avait une fille, mais il s'était imaginé qu'elle était encore tout enfant.

« Monsieur Thornton, je crois, dit Marguerite après avoir attendu quelques secondes les paroles que le gentleman ne trouvait pas à lui dire ; veuillez vous asseoir, monsieur ; mon père vient de me ramener il n'y a pas deux minutes ; malheureusement on ne lui a pas dit que vous étiez là, et il est ressorti pour affaires, mais il ne tardera pas à rentrer. Je regrette que vous ayez eu la peine de revenir une seconde fois. »

M. Thornton avait l'habitude de commander aux autres ; mais il sembla reconnaître immédiatement l'espèce d'autorité que Marguerite prenait sur lui. Un peu avant qu'elle parût, il s'impatientait de perdre son temps, surtout un jour de marché ; et maintenant il s'asseyait tranquillement, comme elle le lui avait ordonné.

« Savez-vous de quel côté peut être M. Hale ? lui demandait-il ; je pourrais sans doute le retrouver. »

— Il est allé voir M. Donkin, le propriétaire d'une maison qu'il désirerait louer dans Crampton. »

M. Thornton connaissait la maison dont parlait Marguerite ; il avait été la voir précisément à l'intention de M. Hale, et avait pensé qu'elle était bien suffisante pour loger l'ex-ministre ; mais à présent qu'il voyait Marguerite, sa grâce majestueuse et la fierté de son regard, il se sentait confus d'avoir pu croire un instant que ces pièces, dont la vulgarité ne lui avait pas échappé, étaient tout ce qu'il fallait pour M. Hale et sa famille.

Marguerite se sentait fatiguée ; elle aurait volontiers gardé

le silence et profité du repos que son père avait voulu lui procurer ; mais elle se devait à elle-même de se conduire en femme bien élevée et de causer avec cet étranger qui n'était pas des mieux brossés, il faut en convenir, après les courses qu'il avait faites dans les rues populeuses de Milton. Elle aurait surtout mieux aimé qu'il partît, comme il en avait annoncé l'intention tout d'abord, que d'avoir à écouter les réponses un peu brèves qu'il faisait à ses observations ; cependant elle avait quitté son châle, qui pendait sur le dos de son fauteuil, et s'était assise en face de M. Thornton. Elle était en pleine lumière, et la beauté de son cou arrondi et flexible, de sa taille élégante et souple, de ses yeux veloutés qui le regardaient avec tant de calme, de ses lèvres dont le frémissement n'altérerait pas la sérénité de son visage, ne pouvaient échapper au jeune homme.

« Elle ne me plaît pas, se disait-il en lui-même pour se venger de la fière indifférence avec laquelle les yeux de Marguerite répondaient à son admiration ; je ne suis pour elle qu'un homme sans grâce, un être grossier, » pensait-il en prenant la tranquillité de la jeune fille pour du mépris.

Et, blessé au cœur, il voulait partir et n'avoir plus aucun rapport avec cette famille orgueilleuse.

Au moment où Marguerite venait d'épuiser son dernier sujet de conversation, si toutefois on peut appeler ainsi les quelques phrases qu'ils avaient échangées, M. Hale entra, et ses manières gracieuses, et la courtoisie parfaite de ses excuses, eurent bientôt réhabilité sa famille dans l'esprit de M. Thornton.

M. Hale avait beaucoup de choses à lui dire relativement à M. Bell. Marguerite, enchantée de n'avoir plus besoin de s'occuper du jeune homme, s'approcha de la fenêtre, pour tâcher de se familiariser avec l'étrange aspect de la ville qu'elle devait habiter. Elle était tellement absorbée par ce qu'elle voyait au dehors, que son père fut obligé de répéter une seconde fois les paroles qu'il lui avait adressées.

« Marguerite, lui disait M. Hale, notre propriétaire persiste à admirer cet horrible papier, et j'ai bien peur que nous ne soyons obligés de le subir.

— J'en serais vivement contrariée, » répondit-elle.

Et, se retournant du côté de la rue, elle se mit à chercher dans sa tête le moyen de dissimuler le plus possible cet abominable papier, tandis que son père, avec la bienveillante

hospitalité des personnes qui habitent la campagne, pressait M. Thornton de partager leur collation. Il eût été peu convenable de la part du jeune homme d'accepter l'offre du gentleman, et pourtant M. Thornton sentait qu'il aurait cédé à l'invitation qui lui était faite, si Marguerite avait, d'un mot ou seulement d'un regard, appuyé les paroles de son père. A la fois satisfait et blessé du silence de la jeune fille, il se leva pour partir, et jamais il n'avait été aussi gauche et ne l'avait mieux senti qu'en recevant la profonde révérence que lui adressa Marguerite.

« Dépêchons-nous de manger, dit M. Hale dès que M. Thornton fut parti. Tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre. As-tu commandé quelque chose ?

— Non, papa ; ce monsieur était ici lorsque je suis arrivée, et je n'ai pu m'occuper de rien.

— Prenons alors ce qu'on pourra nous donner. J'ai peur d'avoir fait beaucoup attendre M. Thornton.

— Quant à moi, j'ai trouvé le temps bien long. J'étais au bout de mon rouleau quand vous êtes arrivé ; impossible d'avoir avec lui une conversation un peu suivie, et d'en obtenir autre chose que des réponses d'une brièveté singulière.

— Mais d'une précision remarquable ; c'est un homme d'un esprit fort judicieux, » répondit M. Hale, qui semblait avoir pris de M. Thornton une opinion très-favorable.

De retour à Heston, il fallut rendre compte du voyage à mistress Hale, et répondre à toutes les questions qui lui vinrent en foule pendant qu'on prenait le thé du soir.

« Et votre correspondant, M. Thornton, quel homme est-ce ?

— Demande à Marguerite, répondit son mari ; ils ont fait ensemble un long essai de conversation, pendant que j'étais allé chez notre propriétaire.

— Je serais fort embarrassée de le dire, répliqua celle-ci d'un air indifférent ; c'est un homme de grande taille, aux épaules larges et d'environ.... Quel âge peut-il avoir, papa ?

— Trente ans, j'imagine.

— D'une figure ni belle ni laide, qui n'a rien de remarquable ; ce n'est pas précisément un gentleman ; mais on ne devait pas s'y attendre.

— Il n'a rien de vulgaire néanmoins, ni au physique ni au moral, s'empressa de dire son père, jaloux de défendre le seul ami qu'il eût encore à Milton.

— Assurément, reprit Marguerite, un visage, quelle que fût sa laideur, ne pourrait être vulgaire avec une physionomie aussi énergique et aussi intelligente. Je ne voudrais pas avoir à débattre un marché avec lui. Quelle inflexibilité dans l'expression de la bouche et des yeux ! En un mot, chère maman, un homme qui semble fait pour la niche qu'il occupe ; sagace et déterminé comme il convient à un marchand.

— N'appelle pas les manufacturiers de Milton des marchands, lui dit son père ; ils sont toute autre chose.

— Pourquoi pas ? c'est le nom que je donne à tous ceux qui vendent un objet quelconque. Pourtant, si vous croyez que le mot n'est pas convenable, je ne m'en servirai plus. Mais, à propos de choses communes et de mauvais goût, préparez-vous, chère mère, au papier de notre salon : des roses bleues, des roses rouges avec des feuilles jaunes ; et quelle horrible corniche ! »

Mais quand elles arrivèrent dans leur nouvelle demeure, les odieux papiers avaient disparu, et le propriétaire leur permit de croire qu'il avait bien voulu condescendre à leur désir, après avoir exprimé sa détermination de n'en rien faire. Il jugeait inutile de leur dire qu'il avait accordé à la première observation de M. Thornton, le riche manufacturier, ce qu'il avait refusé net aux instances du révérend M. Hale, complètement inconnu à Milton.

CHAPITRE VIII.

Nostalgie.

Les charmants papiers dont on avait tapissé la maison de Crampton étaient bien nécessaires pour réconcilier mistress Hale avec Milton-du-Nord ; depuis son arrivée, un brouillard épais et jaune couvrait la vallée et dérobait aux yeux la courbe gracieuse que formait la rivière : au dehors, un mélange de brume et de fumée qui s'attachait aux fenêtres et pénétrait dans la maison dès qu'une porte s'ouvrait ; à l'intérieur, un désordre qui se prolongeait en dépit des efforts de Dixon et de Marguerite.

« Oh ! mon Dieu ! faut-il donc que nous restions ici ? demandait mistress Hale d'une voix triste et découragée.

— Les brouillards de Londres sont encore plus épais, répondait Marguerite, qui, au fond du cœur, partageait la tristesse et l'abattement de sa mère.

— Tu savais que derrière ce voile épais il y avait Londres, des amis, des connaissances ; mais à présent.... Oh ! Dixon, quel horrible pays !

— Assurément, pauvre madame ; ce sera votre mort, et je sais bien qui pourra se le rep.... Attendez, miss, ne soulevez pas cette caisse ; elle est trop lourde pour vous.

— Merci, Dixon, répondit froidement la jeune fille ; la meilleure chose que nous puissions faire pour maman, c'est de nous hâter d'arranger sa chambre, afin qu'elle puisse se mettre au lit pendant que je lui préparerai une tasse de café. »

M. Hale n'était pas moins abattu.

« Marguerite, disait-il à sa fille, j'ai peur que cette ville ne soit malsaine ; je crains que la santé de ta mère ne vienne à en souffrir ; nous aurions dû nous fixer dans le pays de Galles ; c'est vraiment un affreux climat, » ajoutait-il en allant à la fenêtre.

Que répondre à ces plaintes ? Ils étaient à Milton ; il fallait y rester, subir le brouillard et la fumée tout au moins pendant quelques mois. Leur déménagement et leur séjour à Heston avaient absorbé presque entièrement la faible somme que M. Hale avait emportée du presbytère ; il n'y avait donc pas moyen de songer à s'établir ailleurs.

Quand le soir Marguerite fut rentrée dans sa chambre, qu'elle se rappela tout ce que lui avait dit sa mère, et qu'elle se fut bien persuadée qu'il était impossible de quitter Milton, elle se sentit envahir par un morne désespoir. Un air épais et nauséabond remplissait la pièce étroite et longue où elle devait coucher ; la fenêtre placée à l'extrémité de cette espèce de couloir donnait sur une petite cour d'environ trois yards, qui la séparait de la maison voisine, et le mur sombre qui bornait sa vue lui apparaissait au milieu du brouillard, comme une barrière infranchissable qui lui interdisait l'espérance. Elle détourna les yeux, et son regard tomba sur l'une des caisses dont sa chambre était remplie : c'est à Helstone que l'adresse en avait été écrite. Cher Helstone ! si beau, si regretté ! Que de souvenirs dont la douceur rendait sa tristesse plus amère, et

..

comme la réalité lui semblait douloureuse ! Tout à coup elle se rappela que, le matin même, on lui avait remis une lettre de sa cousine, et qu'au milieu de toutes ses occupations elle n'avait fait que la parcourir. Édith lui annonçait leur arrivée à Corfou ; elle lui racontait leur voyage, les concerts et les bals qu'on avait donnés à bord ; elle lui parlait de sa ravissante demeure aux balcons treillissés, d'où l'œil, en passant au-dessus des rochers qui entourent l'île d'une ceinture blanche, allait se reposer sur le profond azur de la mer ; et, pleine de joie, elle lui dépeignait l'horizon magique et l'heureuse existence qui se déployaient devant elle.

Édith écrivait bien ; son style avait de la grâce et de la vivacité ; non-seulement elle savait saisir le côté saillant des choses, mais encore elle abondait en détails pleins de finesse, qui permettaient à Marguerite de se représenter les personnes et les lieux dont il était question. Le capitaine Lennox partageait avec un autre officier, qui venait également de se marier, une villa située sur des rochers à pic, dont le sommet se projetait au-dessus de la Méditerranée ; malgré la saison avancée, ils passaient leurs journées en bateau ou en parties de campagne ; une vie de plaisir, de soleil et de grand air, qui semblait exempte de nuages, comme le ciel pur des lieux qu'ils habitaient. Son mari allait à l'exercice, et parfois, en sa qualité d'excellente musicienne, elle copiait quelques airs nouveaux, récemment arrivés d'Angleterre, pour les donner au chef de musique ; c'était à cela que se bornaient leurs occupations les plus sérieuses. Elle espérait bien que Marguerite viendrait la voir à Corfou et lui ferait une longue visite. « Te rappelles-tu, lui disait-elle, comme il pleuvait dans Harley-Street, il y a un an aujourd'hui même, et que je ne voulais pas mettre ma robe neuve pour aller à un dîner stupide, où pour la première fois je devais voir le capitaine Lennox ? »

Marguerite se le rappelait à merveille ; elle était allée rejoindre sa tante et sa cousine après le dîner ; elle voyait encore ces salons magnifiquement éclairés, cet ameublement splendide, ce cercle brillant d'invités où chacun semblait heureux. Quel contraste avec sa situation présente ! Les dîners intimes, les visites, les emplettes dans les grands magasins, les soirées et les bals, n'en suivaient pas moins leur cours, malgré l'absence d'Édith et de sa mère. Et qui se souvenait d'elle, excepté Henry Lennox ? bientôt lui-même il s'efforcerait de l'oublier. Ne l'avait-elle pas entendu plus d'une fois se

vanter de pouvoir écarter de son esprit toute pensée douloureuse? Mais si elle eût accepté son amour, que serait-il arrivé en face de la position où elle se trouvait aujourd'hui? Nul doute que l'avocat n'eût été vivement contrarié de la détermination de M. Hale, et qu'il ne se fût irrité du blâme que le monde ne manquerait pas de jeter sur la conduite de son père; et ce qu'elle avait à souffrir lui sembla moins pénible en songeant à ce qui aurait pu arriver. Qu'avait-elle à craindre maintenant? la coupe d'amertume était vide; il ne lui restait plus qu'à recevoir avec fermeté les lettres où Edith et sa tante exprimeraient leur surprise douloureuse de ce qui s'était passé. Elle se leva et commença à se déshabiller avec lenteur; elle éprouvait, malgré l'heure avancée, une véritable jouissance à agir posément, après toute la précipitation qu'elle avait déployée dans la journée. Elle s'endormit, espérant que l'horizon s'éclaircirait peu à peu; mais si elle avait pu savoir combien de temps s'écoulerait encore avant que le soleil vînt briller entre les nuages, l'espérance aurait fait place à un profond abattement. La saison, à vrai dire, était aussi défavorable à la santé que ce ciel brumeux était peu fait pour raffiner le courage. Mistress Hale avait pris un rhume épouvantable; Dixon elle-même était souffrante, bien qu'elle se fâchât sérieusement toutes les fois que Marguerite cherchait à l'aider ou voulait la soigner. Il était impossible de trouver une servante qui pût faire le gros ouvrage; toutes les jeunes filles travaillaient dans les fabriques, et celles qui, à la fin, se présentèrent, furent chassées par Dixon, qui les trouvait bien présomptueuses d'oser croire que de pareilles pécores pouvaient servir dans la maison d'un gentleman. On en était réduit à employer une femme de journée qui faisait peu de besogne et qui coûtait trop cher. Marguerite pensait à faire venir Charlotte; mais c'eût été une dépense plus grande encore, sans parler du voyage : il fallut y renoncer.

Grâce à la recommandation de M. Bell, et surtout à l'influence plus immédiate de M. Thornton, M. Hale avait trouvé quelques élèves. C'étaient pour la plupart de très-jeunes gens, qui partout ailleurs auraient encore été au collège; mais il était dans les principes des habitants de Milton que, pour faire un bon négociant, il fallait s'acclimater de bonne heure à l'air du magasin, de la filature et du bureau. On n'entre qu'à dix-huit ans à Oxford ou à Cambridge, et les universités écossaises ne sont elles-mêmes que de fort mauvaises écoles pour

l'enfant que l'on destine au commerce. Les manufacturiers ont donc pour habitude de placer leurs fils, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, dans un milieu purement industriel, et de retrancher sans pitié tous les rameaux qui accuseraient quelque tendance à la culture littéraire, afin de rejeter sur le négoce toute la vigueur de la plante. Il se trouve néanmoins dans le nombre quelques parents plus sages, et dont les fils ont assez de bon sens et d'esprit pour sentir ce qui leur manque et pour s'efforcer d'y remédier ; malheureusement, on ne reconnaît les inconvénients de l'ignorance qu'à un âge où il est bien tard pour apprendre, et M. Hale comptait parmi ses élèves quelques hommes ayant déjà franchi les limites de la première jeunesse. M. Thornton était l'un des plus âgés de ces étudiants tardifs, et il avait su gagner toute l'affection du maître. M. Hale avait tellement pris l'habitude de citer à tout propos l'opinion de son élève favori, et le faisait avec tant de déférence, qu'on en plaisantait en famille et qu'on se demandait combien sur la durée de la leçon il restait de minutes consacrées à l'étude, puisque l'heure entière avait dû suffire à peine pour causer d'autre chose.

Marguerite se prêtait volontiers à ce badinage, et traitait la liaison du maître et de l'élève avec d'autant plus de légèreté, que mistress Hale voyait d'un œil jaloux cette ardente amitié de son mari pour un homme qu'il connaissait à peine. Tant qu'il ne s'était occupé que de ses paroissiens ou de ses livres, comme il faisait à Helstone, elle n'avait pas paru s'inquiéter du peu d'instant qu'il passait auprès d'elle ; mais aujourd'hui qu'il semblait attendre avec impatience l'arrivée de M. Thornton, elle se trouvait blessée comme si, pour la première fois, il préférât la conversation d'un étranger à la société de sa femme.

Les éloges continuels de M. Hale produisaient sur elle l'effet inévitable des louanges exagérées, et Marguerite elle-même se révoltait contre Aristide, à force d'entendre son père lui prodiguer le nom de Juste.

Après l'existence paisible qu'il avait menée pendant vingt-cinq ans dans une cure de village, il y avait quelque chose de fascinant pour M. Hale dans cette énergie qui surmontait chaque jour et sans peine d'immenses difficultés. La puissance des machines de Milton, et celle des hommes qui leur communiquaient le mouvement et la vie, lui inspiraient une admiration profonde ; il oubliait de s'enquérir des détails et de re-

garder au fond de cette activité dont il n'apercevait que la grandeur. Mais sa fille ne voyait ni les machines, ni les hommes qui les faisaient mouvoir; elle sortait peu, et ne songeait pas au résultat social du commerce et de l'industrie; elle se trouvait liée, au contraire, avec quelques-uns de ces infortunés qui, dans toutes les mesures générales, sont nécessairement sacrifiés à l'intérêt public. La question est toujours de savoir si l'on a fait tout ce que l'on devait tenter, pour diminuer autant que possible ces souffrances inévitables; ou si le malheureux et l'infirme n'ont pas été foulés aux pieds par le cortège triomphal, au lieu d'être relevés avec douceur et placés en dehors de la route du conquérant, qu'ils étaient trop faibles pour accompagner.

Dixon avait cherché d'abord une servante pour faire le gros ouvrage, ainsi que nous l'avons dit plus haut; mais l'idée qu'elle se formait d'une jeune fille laborieuse et convenable reposait sur le souvenir qu'elle conservait des plus grandes élèves de l'école d'Helstone, à qui elle inspirait autant de respect et beaucoup plus de frayeur que M. Hale lui-même. Elle avait conscience de cette crainte respectueuse, et n'en était pas moins flattée que Louis XIV, lorsque celui-ci voyait ses courtisans mettre la main au-dessus de leurs paupières afin de n'être pas éblouis par son auguste présence. Il n'y avait donc que la profonde affection qu'elle avait pour mistress Hale qui pût lui faire supporter jusqu'au bout le ton d'indépendance avec lequel les jeunes filles de Milton répondaient à l'interrogatoire qu'elle leur faisait subir; elles avaient même poussé l'insolence jusqu'à la questionner à leur tour, n'étant pas sans inquiétude sur la solvabilité d'une famille qui, habitant une maison d'un loyer aussi modique, se donnait les airs d'avoir à son service une personne aussi importante. M. Hale n'était plus considéré comme recteur de la paroisse, mais simplement comme un homme faisant très-peu de dépense. Marguerite se lassait des rapports que Dixon faisait à sa mère sur le compte de ces malheureuses filles : non pas qu'elle ne fût blessée elle-même de leurs manières peu courtoises, de leur familiarité choquante, et surtout de leur indiscretion à l'égard des moyens d'existence d'une famille qui vivait à Milton sans position connue, et sans être engagée dans un commerce quelconque; mais, plus Marguerite souffrait de cette conduite impertinente, plus elle croyait devoir en épargner à sa mère le récit douloureux. Elle prit donc sur elle de mettre

un terme aux doléances de Dixon, en s'occupant elle-même de chercher la servante qui leur était nécessaire.

Elle s'adressa aux épiciers, aux bouchers, aux fournisseurs de toute espèce, cherchant d'abord une servante idéale et diminuant ses prétentions chaque semaine, à mesure qu'elle voyait combien il lui serait difficile de trouver n'importe quelle fille qui ne préférât pas au service d'une maison le salaire et surtout l'indépendance qu'elle aurait en travaillant dans une manufacture. C'était déjà une rude épreuve pour Marguerite que d'aller et de venir toute seule dans cette ville populeuse. *Mistress Shaw*, dont les idées sur les convenances étaient inébranlables, n'aurait pas souffert qu'elle allât même dans une maison du voisinage sans être suivie d'un domestique. Marguerite s'était révoltée plus d'une fois intérieurement contre cette règle que lui imposait sa tante, et avait apprécié doublement la liberté dont elle jouissait à Helstone, où elle parcourait seule et sans crainte les bois et les bruyères, précipitant sa marche si elle avait hâte d'arriver, ou s'arrêtant à loisir pour écouter le chant des oiseaux ou regarder l'insecte qui brillait dans les buissons. Il lui était pénible, disons-nous, de passer tout à coup de ces promenades où elle errait à l'aventure, suivant l'impulsion du moment, aux courses fastidieuses que l'on fait d'un pas mesuré sur le pavé des villes ; mais elle n'y aurait pas songé, si des ennuis plus sérieux n'avaient été la conséquence de ce changement de position.

Le quartier qu'elle habitait servait de passage aux ouvriers des fabriques ; les rues voisines étaient composées de manufactures qui versaient au dehors deux ou trois fois par jour des torrents d'hommes et de femmes, et, jusqu'au moment où elle connut les heures d'entrée et de sortie des ouvriers, Marguerite ne manqua jamais d'être en même temps qu'eux dans les rues, où ils se précipitaient en riant et en criant d'un air plein de hardiesse, jetant à la face des passants leurs plaisanteries grossières, adressées particulièrement aux personnes qui paraissaient au-dessus d'eux. Leur parole bruyante et leur complète ignorance des lois de la politesse effrayèrent d'abord Marguerite ; les jeunes filles ne se gênaient pas pour faire tout haut des observations sur sa toilette, et, sans malveillance aucune, allaient jusqu'à prendre la liberté de palper sa robe et son châle pour s'assurer de la qualité de l'étoffe. Il arriva même une ou deux fois qu'elles l'interrogèrent sur un objet qui avait particulièrement fixé leur attention. Il y avait dans

leur sourire tant de confiance dans sa bonté, dans leur regard tant de certitude qu'elle comprenait leur curiosité féminine à propos d'un article de toilette, qu'elle répondit gaiement à leurs questions dès qu'elle les eut comprises ; mais si elle ne craignait plus de rencontrer ces femmes, quelle que fût leur indiscretion, elle redoutait les hommes, qui faisaient avec la même liberté, non pas des remarques sur l'étoffe de sa robe, mais des commentaires sur sa taille et son visage. Elle qui avait toujours regardé comme une impertinence l'allusion la plus délicate à sa personne, elle avait alors à subir l'admiration non déguisée qu'elle inspirait à ces êtres naïfs, dont le langage ne brillait pas par la délicatesse. Cependant, si elle avait été moins effrayée du désordre qui l'entourait de toute part, elle aurait pu reconnaître qu'il n'y avait dans cette franchise innocente aucune intention de l'insulter ; et, si de pareils discours la faisaient rougir de colère, il lui arriva plus d'une fois de sourire, lorsque, rentrée dans sa chambre, elle se rappelait quelques-unes de ces paroles qui l'avaient irritée.

Un jour, par exemple, qu'elle passait auprès d'un groupe nombreux d'ouvriers, où plus d'un souhaitait sans façon de l'avoir pour bonne amie, elle entendit cette phrase qui lui était adressée :

« Votre figure, ma jolie fille, éclaire cette belle journée. »

Et comme, un peu plus loin, elle souriait, sans le savoir, à une pensée qui lui traversait l'esprit, un homme d'un certain âge et pauvrement vêtu lui dit avec douceur :

« Vous pouvez rire, ma fille ; plus d'une sourirait tout comme vous de se trouver aussi belle. »

Cet homme avait l'air si misérable que Marguerite ne put s'empêcher de le regarder avec bonté, s'estimant heureuse d'avoir pu, quel que fût son visage, faire naître dans son esprit une pensée agréable. Il parut la comprendre, et depuis lors, chaque fois qu'ils se rencontraient, ils échangeaient un signe de reconnaissance. Il ne lui avait jamais rien dit, jamais un mot depuis le premier compliment qu'il lui avait adressé, et pourtant il inspirait à Marguerite plus d'intérêt qu'aucun autre des habitants de Milton. Elle l'avait aperçu deux ou trois fois le dimanche se promenant avec une jeune fille, évidemment la sienne, et qui paraissait encore plus faible et plus malade qu'il ne l'était lui-même.

Un beau jour de printemps, Marguerite et son père étaient allés se promener dans la campagne ; elle avait cueilli des

violettes sans parfum et quelques rares chélidoines, regrettant au fond du cœur la profusion de fleurs sauvages qu'elle eût trouvées à Helstone. M. Hale avait un rendez-vous d'affaires et quitta sa fille pour revenir à la ville. Marguerite continua sa promenade; elle reprenait la route de Milton, lorsqu'elle rencontra ses deux humbles amis. La jeune ouvrière fixa ses regards sur le bouquet de Marguerite, qui le lui offrit par un mouvement spontané; un rayon de joie brilla dans ses yeux pâles; son père prit la parole, et remercia pour elle la jeune miss.

« Bessy, ajouta-t-il, gardera vos fleurs plus d'un jour et y pensera longtemps, je vous le dis pour sûr; et moi donc! je n'oublierai pas votre bonté. Vous n'êtes point de ce pays-ci, que je pense?

— Non, répondit Marguerite en soupirant; je suis du Sud; je viens du Hampshire, reprit-elle, ayant peur de faire sentir au pauvre homme son ignorance, en employant un mot qu'il ne comprenait pas.

— De l'autre côté de Londres, je pense? Moi je suis de Burnley-Ways, à quarante milles d'ici, vers le nord; comme vous voyez, le Nord et le Sud ont fini par se rejoindre et par faire de bons amis dans cette grosse ville fumeuse. »

Marguerite avait réglé son pas sur celui de la jeune fille, dont la faiblesse ralentissait la marche.

« Vous n'êtes pas bien forte, lui dit-elle avec une tendre pitié qui alla au cœur du vieux père.

— Non, répondit la pauvre enfant, et je ne le serai jamais.

— Voilà le printemps qui arrive, dit Marguerite, cherchant à ranimer l'espoir de la pauvre Bessy.

— Ni le printemps ni l'été ne me feront du bien, » répondit la malade.

Marguerite tourna les yeux vers le père, s'attendant à lui voir contredire ces paroles, que Bessy avait prononcées avec indifférence; mais au lieu de cela :

« J'ai peur, dit-il, que ce ne soit la vérité; elle est trop mal pour compter qu'elle en revienne.

— J'aurai là-bas un printemps plus beau qu'ici, et des fleurs, des amarantes, de belles robes qui reluiront.

— Pauvre fille! pauvre enfant! murmura le père à voix basse; je ne suis pas sûr de ça; mais enfin, ça la console, pauvre petite; ça sera bientôt pourtant. »

Ces paroles, dont miss Hale était un peu choquée, l'intéressaient néanmoins et l'attiraient vers ce malheureux père.

« Où demeurez-vous ? lui demanda-t-elle ; nous devons être voisins, nous nous rencontrons si souvent.

— Nous logeons Frances-Street, le second tour à main gauche après que vous aurez passé l'auberge du *Dragon d'or*.

— Et votre nom ? il ne faut pas que j'oublie de vous le demander.

— Je n'en suis pas honteux de mon nom, allez ; je peux bien vous le dire : je m'appelle Nicolas Higgins, et ma fille que voilà s'appelle Bessy Higgins ; pourquoi que vous demandez ça ? »

Cette question étonna Marguerite ; à Helstone, il eût été compris tout de suite qu'elle avait l'intention d'aller visiter le pauvre voisin dont elle demandait le nom et l'adresse.

« Je voulais, dit-elle, ou du moins je pensais à vous faire une visite. »

Elle éprouva tout à coup un certain embarras ; elle se sentait confuse d'offrir à cet homme d'aller chez lui, sans avoir pour cela d'autre motif que l'intérêt qu'elle lui portait. Il lui semblait que c'était une impertinence de sa part, et elle crut lire dans les yeux du brave homme qu'il le prenait ainsi.

« Je ne suis pas de ceux qui aiment à voir des étrangers dans leur maison, » répondit-il. Puis, la voyant rougir, il continua d'un ton moins sec : « Après tout, vous n'êtes pas de ce pays-ci ; peut-être que vous n'y connaissez pas grand monde. Vous avez donné à Bessy des fleurs cueillies de votre propre main ; vous pouvez venir si vous voulez. »

Cette réponse amusa Marguerite tout en la piquant un peu : elle ne savait pas si elle devait profiter d'une permission donnée avec autant de froideur ; mais, lorsqu'ils furent arrivés à Frances-Street, la jeune ouvrière s'arrêta et lui dit en la regardant :

« Vous n'oublierez pas que vous avez promis de venir nous voir ? »

— Bien, bien, ajouta le père avec impatience ; elle viendra, sois tranquille ; la voilà un peu fâchée, parce qu'elle se dit comme ça que j'aurais dû avoir plus de politesse ; mais en y pensant elle prendra mieux ce que j'ai dit, et viendra nous visiter ; je lis dans sa belle figure comme si c'était un livre. Allons, Bessy, allons ; la cloche sonne à la fabrique. »

Marguerite revint chez elle en pensant à ses nouveaux amis

et ne put s'empêcher de sourire de la pénétration avec laquelle Nicolas avait deviné ce qui se passait dans son âme. A dater de ce jour, Milton fut moins triste pour elle : ce n'était pas parce que le printemps était revenu, ou parce que l'habitude la réconciliait avec la situation de sa famille ; mais parce qu'elle avait trouvé quelqu'un à qui elle pût s'intéresser.

CHAPITRE IX.

Toilette pour le thé.

Le lendemain du jour où Marguerite avait rencontré Nicolas et sa fille, M. Hale entra dans le petit salon à une heure où il ne s'y montrait pas ordinairement ; il s'approcha de différents objets qui se trouvaient dans la pièce, et parut les examiner avec soin ; mais Marguerite vit clairement que c'était un biais pour arriver à autre chose, une façon d'entrer en matière, ou plutôt d'éluder un moment la question qu'il désirait aborder sans en avoir le courage.

« Ma chère, dit-il enfin, j'ai prié M. Thornton de venir ce soir prendre le thé avec nous. »

Mistress Hale, étendue dans son fauteuil, avait les yeux fermés et portait sur son visage une expression de tristesse qui, depuis quelque temps, lui était devenue habituelle ; les paroles de son mari la tirèrent de l'engourdissement où elle était plongée.

« M. Thornton ! s'écria-t-elle d'une voix dolente ; M. Thornton ce soir ! Mais quel besoin cet homme a-t-il de venir ici ? Et Dixon qui est en train de savonner mes dentelles ! sans compter que, par cet affreux vent d'est, l'eau est si dure qu'elle ne dissout pas le savon. Je crois, en vérité, qu'à Milton le vent souffle toujours du même côté.

— Il vient de tourner, ma chère, dit M. Hale en regardant la fumée, que le vent chassait précisément à l'ouest ; mais ne sachant pas s'orienter, il avait cru pouvoir faire aller la girouette d'après les besoins de la cause.

— Je n'en crois rien, dit mistress Hale, qui rapprocha en frissonnant les deux bords de son manteau. Mais peu

importe; de l'est ou de l'ouest, cet homme n'en viendra pas moins.

— Vous pouvez y compter, chère maman; la bise n'est pas faite pour arrêter M. Thornton; je suis même persuadée qu'il recherche la lutte avec ardeur, qu'elle lui vienne des éléments ou des hommes; et plus il fera mauvais temps, plus il est certain qu'il viendra. Mais soyez tranquille: je vais descendre, et j'aiderai la pauvre Dixon; je suis en train de devenir une excellente blanchisseuse de fin. Quant à M. Thornton, la conversation de mon père lui suffira amplement, et j'ai le plus vif désir de connaître le Pythias de papa; je ne l'ai vu qu'une seule fois, et nous étions si embarrassés l'un et l'autre, que nous n'avons pas dit grand'chose de bon.

— Je ne pense pas qu'il te convienne, Marguerite; ce n'est pas un merveilleux qui fasse l'aimable auprès des femmes.

— Je ne tiens pas du tout à ce qu'on soit aimable avec moi, répondit Marguerite en imprimant à son cou de cygne une ondulation pleine de fierté. Mais M. Thornton, pour-suivit-elle, est votre ami, un homme qui a su vous apprécier.

— C'est le seul à Milton, interrompit mistress Hale.

— Nous lui ferons donc un bon accueil et nous lui donnerons des gâteaux au chocolat. Dixon sera enchantée qu'on la prie d'en faire quelques-uns, et je vais entreprendre, chère maman, de repasser vos bonnets. »

Marguerite n'en souhaita pas moins ce jour-là que M. Thornton fût parti pour les Grandes-Indes, plutôt que de venir le soir prendre le thé avec eux; elle avait fait mille projets pour l'emploi de sa journée; elle devait écrire à Edith, aller voir les Higgins, et traduire quelques belles pages de Dante. Il lui fallait au lieu de cela repasser les dentelles de sa mère et prêter l'oreille aux plaintes de Dixon, espérant qu'à force de patience elle empêcherait la vieille bonne d'aller faire à mistress Hale le récit de ses douleurs. Il n'y avait que le souvenir de l'amitié dont son père honorait M. Thornton, qui pût lui faire supporter l'irritation et la fatigue qui s'emparaient d'elle et lui donnaient le plus affreux mal de tête qu'elle eût éprouvé depuis longtemps. C'est à peine si elle put dire à sa mère d'une voix défaillante, lorsqu'elle remonta au salon, qu'elle n'était plus Peggy la blanchisseuse, et qu'elle rentrait enfin dans son rôle de grande dame. Elle avait, en disant ces paroles, l'intention de plaisanter; elle fut à la fois surprise et

vexée de voir que sa mère prenait la chose beaucoup plus sérieusement qu'elle ne l'aurait voulu.

« Oui ! répondit mistress Hale d'un air profondément abattu, si l'on m'avait dit, lorsque j'étais miss Beresford, l'une des jeunes personnes les mieux posées du comté, si l'on m'avait dit alors que ma fille, ma propre fille, passerait la moitié de sa jeunesse dans une affreuse petite cuisine, à travailler comme une servante, afin que nous pussions faire une réception convenable à un marchand, et que ce marchand serait le seul...

— Oh ! maman, dit Marguerite en se levant, ne me punissez pas des sottes paroles que j'ai dites ; je suis enchantée lorsque je peux faire quelque chose pour vous ou pour papa, voire de savonner ou de repasser des dentelles ; je n'en serais pas moins une lady par ma naissance et mon éducation, alors même que je nettoierais le plancher ou que je laverais la vaisselle. Je suis un peu fatiguée, il est vrai ; mais avant une demi-heure je serai complètement reposée et toute prête à recommencer, je vous assure. Quant à M. Thornton, le pauvre garçon est dans le commerce, nous ne pouvons rien à cela ; je ne crois pas que son éducation lui eût permis de faire autre chose. »

Et Marguerite, après avoir traversé lentement le salon, alla s'enfermer dans sa chambre, car pour l'instant elle n'avait plus la force de parler ni d'agir.

Une scène pareille, ou du moins analogue, se passait à la même heure dans la maison de M. Thornton : une grande et forte femme, ayant franchi depuis longtemps la cinquantaine, était assise dans une salle à manger peu attrayante, bien que meublée avec élégance. Les traits de cette femme étaient fortement accentués plutôt que massifs, et son visage révélait un caractère énergique, une volonté ferme et décisive ; l'expression de sa physionomie était peu variée, mais il était rare qu'on entrevît sa figure sans la regarder une seconde fois : les passants eux-mêmes se retournaient pour suivre des yeux cette femme digne et sévère, qui ne semblait rien voir autour d'elle, ne saluait personne dans la rue, et marchait droit au but qu'elle se proposait d'atteindre.

Elle portait une robe de soie noire, d'une étoffe magnifique, dont pas un fil n'était usé ou fané, et raccommodait une nappe énorme de la plus grande finesse, qu'elle déployait en la tenant devant la fenêtre pour découvrir les endroits qui

réclamaient ses soins ; il n'y avait, dans la pièce où elle était assise, d'autres livres que les Commentaires d'Henri Matthieu sur la Bible, six volumes placés au centre d'une console massive et flanqués d'une lampe et d'une bouilloire à thé. Dans une chambre éloignée résonnait un piano ; quelqu'un jouait un morceau de salon avec rapidité, accrochant une note sur trois, et continuant à faire vibrer avec satisfaction les grosses cordes de cet instrument peu d'accord. Un pas décidé traversa le vestibule et passa devant la porte de la salle à manger.

« John ! est-ce toi ? » demanda mistress Thornton.

Son fils ouvrit la porte et se montra immédiatement.

« Qu'est-ce qui te fait rentrer de si bonne heure ? Je croyais que tu allais prendre le thé avec ce M. Hale, cet ami de M. Bell ? »

— Oui, ma mère, je suis revenu pour m'habiller.

— T'habiller ? De mon temps les jeunes gens ne s'habillaient qu'une fois par jour, et cela leur suffisait. A quoi bon t'habiller pour aller prendre une tasse de thé avec un vieux ministre ?

— M. Hale est un gentleman, et sa femme et sa fille sont des ladies, ma mère.

— Sa femme et sa fille des ladies ! Qu'est-ce qu'elles font ? donnent-elles aussi des leçons ? tu ne m'avais jamais parlé d'elles.

— C'est tout simple ; je n'ai jamais vu mistress Hale, et c'est tout au plus si j'ai passé une demi-heure avec miss Hale.

— Prends garde de te laisser attraper par une fille qui n'a pas le sou, John.

— On ne m'attrape pas facilement, vous le savez bien, ma mère ; je désire, en outre, qu'on ne parle pas de miss Hale en pareils termes, cela m'offense ; je ne me suis jamais aperçu qu'une jeune fille ait essayé de m'attraper, comme vous dites, et je ne crois pas que personne ait songé à prendre cette peine inutile.

— Je te dis seulement de faire attention, de te tenir sur tes gardes, reprit mistress Thornton, qui n'était pas femme à laisser le dernier mot à son fils, et qui, en général, ne manquait pas d'orgueil pour son sexe. Peut-être, poursuivit-elle, nos jeunes Miltonaises ont-elles trop de cœur et trop de bon sens pour aller à la pêche aux maris. Mais cette miss Hale vient des comtés aristocratiques, où, dit-on, les riches maris sont des proies estimées. »

M. Thornton fronça les sourcils et fit quelques pas en avant.

« Vous me forcez à tout avouer, ma mère, dit-il avec un rire bref et ironique. La seule fois que je l'ai vue, miss Hale m'a traité avec une politesse hautaine, où le mépris se faisait vivement sentir ; elle s'est tenue à distance comme si elle avait été une reine, et moi son vassal humble et crasseux !... Soyez tranquille, ma mère.

— Non, je ne suis pas tranquille, et encore moins satisfaite. La fierté lui sied bien, à cette fille de rénégat ! A ta place, je ne m'habillerais pour aucun d'eux ; famille d'insolents !

— M. Hale est bon, instruit et distingué, d'une cordialité parfaite ; quant à mistress Hale, je vous dirai ce soir comment elle est, si vous tenez à l'apprendre, répondit M. Thornton en quittant la salle à manger, dont il ferma la porte.

— Mépriser mon fils ! le traiter comme un vassal ! ah ! vraiment ! s'écria sa mère lorsqu'il se fut éloigné. Je voudrais bien savoir où elle trouverait son pareil. Enfant ou homme, il a toujours eu le cœur le plus brave, le plus noble que j'aie jamais connu. Et peu importe que je sois sa mère : je vois ce qui est ; rien ne m'aveugle. Je sais ce que vaut Fanny, mais aussi ce que vaut John ; le mépriser, lui !... je la déteste ! »

CHAPITRE X.

De fer et d'or.

M. Thornton partit de chez lui sans rentrer dans la salle à manger ; il se faisait déjà tard, et il se dirigea d'un pas rapide vers Crampton, ne voulant pas faire preuve d'une inexactitude peu respectueuse envers son nouvel ami. Sept heures et demie sonnaient, comme il attendait à la porte de ses hôtes que Dixon vînt lui ouvrir, fonction dont elle s'acquittait toujours avec autant de répugnance que de lenteur. Il fut introduit dans le petit salon, où M. Hale le reçut affectueusement et le présenta à sa femme, dont l'abattement et la pâleur servirent d'excuse silencieuse à la froideur de son accueil. Marguerite alluma la lampe au moment où il entra ; une douce lumière éclaira le milieu du salon, où les ténèbres commençaient à se répandre, et n'ôta pas la vue du ciel et des étoiles : car, sui-

vant l'usage de la campagne, on laissa les contrevents ouverts pendant toute la soirée. La pièce où M. Thornton venait d'arriver formait un contraste frappant avec celle qu'il avait quittée quelques instants auparavant, et qui, malgré son étendue et le prix de ses meubles, n'offrait aucune des commodités de la vie : il est vrai que c'était une salle à manger. Toutefois, la mère de M. Thornton l'habitait de préférence, et l'on n'y voyait aucun vestige de la présence d'une femme. Le salon ressemblait également bien peu à celui-ci ; mais, s'il était vingt fois plus beau, il s'en fallait d'autant qu'il fût aussi confortable : ici, pas une glace, pas un miroir qui reflétait la lumière et qui fût dans cette chambre ce qu'un lac est dans un paysage ; pas de dorures ; un papier de couleur peu voyante, relevé par les rideaux et les housses de toile perse apportés de ce cher Helstone. Devant la fenêtre qui était en face de la porte, se trouvait une petite chiffonnière ; dans l'embrasure de la seconde, un guéridon sur lequel était un grand vase de porcelaine d'où retombaient des guirlandes de lierre, des branches de bouleau d'un vert pâle et des feuilles de hêtre d'un rouge cuivré. De jolis paniers à ouvrage, et des livres dont la reliure n'était pas le seul mérite, étaient posés sur une table sans prétention aucune ; derrière la porte, sur une autre table, couverte d'une nappe blanche préparée pour le thé, s'élevaient en pyramide les fameux gâteaux de chocolat, des oranges et des pommes de calvil rouge entremêlées de feuillage.

Il semblait à M. Thornton que tous ces soins gracieux étaient dans les habitudes de la famille et qu'ils faisaient partie de la nature de miss Hale. Marguerite, vêtue d'une robe de mousseline blanche et rose, se tenait debout auprès de la table à thé ; elle ne paraissait pas entendre la conversation, et semblait ne s'occuper que des tasses, qu'elle remuait de ses doigts d'ivoire sans faire le moindre bruit. Un bracelet d'or glissait à chaque instant de son bras effilé, et entourait son poignet délicat d'un anneau beaucoup trop large pour la place qu'il occupait. M. Thornton la regardait replacer cet insupportable anneau avec beaucoup plus d'attention qu'il n'en accordait aux paroles de M. Hale ; la vue de Marguerite remontant avec impatience, jusqu'à ce qu'il lui serrât sa peau si fine, ce cercle d'or qui redescendait lentement pour retomber tout à coup, paraissait le fasciner, et il se sentait constamment sur le point de s'écrier : « Le voilà qui retombe encore ! » Il restait si peu de chose à préparer lorsqu'il était arrivé, qu'il regretta que l'obligation

de boire et de manger vint aussitôt mettre un terme à sa contemplation. Marguerite, en lui servant du thé, avait l'air fier d'un esclave qui obéit à la force ; mais d'un regard attentif elle saisit le moment où il fut prêt à recevoir une seconde tasse. Il aurait bien voulu pouvoir faire comme M. Hale, qui, prenant de sa main masculine le pousse et le petit doigt de sa fille, les plongeait dans le sucrier en guise de pinces à sucre. Ce geste, qu'ils croyaient tous les deux inaperçu, fit sourire Marguerite, et M. Thornton vit la jeune fille lever sur son père ses beaux yeux pleins de tendresse. Elle avait toujours un violent mal de tête, ainsi que le prouvaient sa pâleur et son silence ; mais elle était bien décidée à prendre la parole plutôt que de laisser à l'ami de son père le droit de penser qu'il était mal reçu. Toutefois, la conversation était si activement engagée entre le maître et l'élève, que Marguerite se retira auprès de sa mère dès qu'on eut desservi la table à thé, et sentit qu'elle pouvait se livrer à ses méditations sans crainte d'avoir besoin d'en sortir pour rompre un silence qui eût été embarrassant.

M. Thornton et M. Hale étaient absorbés par un entretien dont l'origine remontait à leur dernière entrevue. Marguerite fut rappelée au sentiment de la réalité par quelque observation frivole que sa mère lui fit à voix basse ; elle leva les yeux tout à coup et fut frappée de la différence qui existait entre l'extérieur de son père et celui de M. Thornton, différence qui révélait au moral deux natures opposées. Son père était mince et paraissait d'une taille plus élevée qu'il ne l'était réellement ; les lignes de son visage étaient douces, indéfinies, et chaque pensée leur imprimait un léger tremblement qui en modifiait l'expression fugitive ; ses paupières, larges et arquées, donnaient à ses yeux une beauté languissante et presque féminine ; et l'arc de ses sourcils, parfaitement dessiné, se trouvait rejeté à une distance considérable des yeux par la grandeur de ces paupières rêveuses. Chez M. Thornton, au contraire, les sourcils droits tombaient sur des yeux transparents, attentifs, profondément enfoncés, qui, sans être perçants, paraissaient néanmoins pénétrer jusqu'au fond de l'âme de celui qu'il regardait ; les plis du visage étaient peu nombreux, mais ils avaient la fermeté du marbre ; on les trouvait principalement à l'entour de la bouche, légèrement comprimée sur deux rangées de dents tellement belles, qu'elles produisaient l'effet du soleil entre les nuages, quand un rare sourire entr'ouvrait tout à coup les lèvres, faisait briller le regard, et, transformant

la physionomie de cet homme toujours prêt à l'action et à la lutte, donnait à ce visage énergique et sévère l'expression de joie rayonnante que les enfants seuls montrent avec cet abandon et cette spontanéité. Ce radieux sourire fut la première chose que Marguerite admira dans le nouvel ami de son père; et l'opposition tranchée qu'elle remarquait entre la nature de ces deux hommes lui expliquait l'attrait évident qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Elle releva les mailles du tricot de sa mère, et s'abandonna de nouveau au cours de ses pensées. M. Thornton l'avait aussi complètement oubliée que si elle n'eût pas été dans le salon. Il expliquait à M. Hale la force du marteau à vapeur, l'admirable précision qui permettait de faire l'emploi le plus délicat de cette puissance formidable; et son auditeur ne pouvait s'empêcher de songer à la faculté merveilleuse de ces génies des Mille et une nuits, qui, à un moment donné, remplissent tout l'espace qui sépare le ciel de la terre, et qui l'instant d'après se renferment dans un vase assez petit pour être porté par un enfant.

« Et dire, ajouta M. Thornton avec enthousiasme, que la pensée d'une semblable puissance, la réalisation pratique de cette idée gigantesque, est sortie du cerveau d'un habitant de notre bonne ville! dire que l'homme a eu, lui, la sublime faculté de se faire un degré de chaque merveille qu'il a créée, pour s'élever à des merveilles plus hautes; et qu'il en est un grand nombre parmi nous qui, s'ils avaient pu faire le premier pas, se seraient élancés sur la brèche et auraient glorieusement combattu dans cette guerre qui soumettra la matière à la science!

— Vos paroles tant soit peu vaniteuses me rappellent cette vieille ballade, dit M. Hale : « J'ai en Angleterre cent capitaines aussi braves qu'on ait jamais pu l'être, etc., etc. »

En entendant cette citation, Marguerite releva les yeux d'un air interrogateur. Comment se faisait-il qu'à propos de roues et d'engrenages ils en fussent arrivés à citer Chevy-Chace?

« Ce n'est pas vanité de ma part, répondit M. Thornton, c'est l'énoncé pur et simple d'un fait immense; je ne nie pas d'ailleurs le juste orgueil que j'éprouve d'appartenir à une ville, je dirai plus, à un comté dont les besoins ont fait naître de pareilles conceptions. J'aimerais mieux travailler de mes mains, souffrir, échouer même dans ce pays laborieux, que de mener une vie aussi prospère qu'inutile et monotone, dans

ces vieux manoirs du Sud, où l'aristocratie, comme vous l'appellez, traîne des jours d'une lenteur désespérante au milieu d'un luxe dont elle ne jouit même pas, empêtrée dans du miel qui l'empêche de voler et de marcher.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, dit Marguerite, à qui cette diatribe contre le Sud avait fait monter le rouge au visage et les larmes aux paupières; vous ne connaissez pas la région dont vous parlez, poursuivit-elle d'un accent plein de véhémence. Si la vie est moins aventureuse dans les comtés du Sud que dans le vôtre; si la passion du jeu, qui est l'âme du commerce, n'y fait pas jaillir des esprits ces inventions merveilleuses dont vous parliez tout à l'heure, il y a là-bas moins de souffrances que dans ce pays de négoce. Je rencontre dans vos rues, monsieur, des hommes dont l'inquiétude et la douleur abaissent les yeux vers la terre; des hommes qui ne souffrent pas seulement, mais qui haïssent. Dans le Sud, nous avons aussi nos pauvres, mais on ne voit pas sur leur visage cette terrible expression que le sentiment de l'injustice met dans les yeux des vôtres; vous ne connaissez pas le Sud, monsieur Thornton!

Et Marguerite, mécontente d'elle-même et se reprochant d'avoir été aussi loin, retomba dans le silence qu'elle avait gardé jusque-là.

« Pouvez-vous dire que vous connaissiez le Nord? lui demanda M. Thornton avec une voix d'une douceur inexprimable, car il sentait qu'il l'avait profondément blessée.

Elle ne répondit pas; elle souffrait trop vivement au souvenir de la délicieuse retraite qu'elle avait laissée dans le Hampshire, pour que sa voix tremblante ne trahît pas l'émotion qu'elle éprouvait.

« Vous avouerez cependant, monsieur Thornton, dit mistress Hale, que cette ville est infiniment plus sale et plus noire que pas une des comtés du Sud?

— Je vous le concède volontiers, répondit M. Thornton avec son radieux sourire; mais le parlement nous a donné l'ordre de brûler notre fumée, et je suppose que nous obéirons un jour, comme de bons petits enfants.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez déjà modifié vos cheminées pour atteindre ce résultat? lui demanda M. Hale.

— Oui; je l'avais fait de mon propre mouvement avant que la chambre se mêlât de cette affaire; c'est une avance importante, mais dont m'aura bientôt remboursé l'économie

que je fais sur le charbon. Toutefois, je ne suis pas sûr que je me serais soumis à la loi si elle avait été rendue avant cette opération. Du moins, j'aurais attendu qu'on m'eût déclaré un procès, qu'on m'eût mis à l'amende, enfin, qu'on eût épuisé, pour m'y contraindre, toute l'artillerie légale. Les mesures qui ont besoin d'enquête, de procès et d'amendes pour aboutir, sont nécessairement frappées d'inertie par l'odieux du procédé ; je ne crois pas même qu'il y ait une seule cheminée dans Milton qui n'ait été l'objet d'une sommation depuis cinq ans passés que la loi est en vigueur, bien qu'elles perdent toutes un tiers de leur charbon en fumée *contre-parlementaire*, comme on l'appelle ici.

— Tout ce que je sais, reprit mistress Hale, c'est qu'il est impossible de conserver les petits rideaux de mousseline plus d'une semaine sans les blanchir ; et qu'à Helstone, où ils restaient un mois et plus aux fenêtres, ils n'ont jamais été aussi noirs qu'ils le sont dans cette ville au bout de huit jours ; et ne m'as-tu pas dit que ce matin tu avais été obligée de te laver les mains trois fois avant midi, Marguerite ?

— Oui, maman.

— Il paraît qu'à Milton vous n'aimez pas à vous soumettre aux actes du parlement qui interviennent dans vos affaires ? dit M. Hale.

— Non, assurément ; j'y ai, quant à moi, une assez vive répugnance, que partagent beaucoup d'autres, et ce n'est pas sans raison. L'industrie cotonnière est encore trop nouvelle parmi nous pour fonctionner régulièrement ; qu'était-elle il y a soixante-dix ans, et qu'est-elle encore aujourd'hui ? Des matériaux informes ont été rassemblés ; des hommes, que l'éducation et la naissance plaçaient au même niveau, prirent tout à coup les positions bien différentes de maîtres et d'ouvriers, n'ayant, comme Richard Awkright, pour faire face aux circonstances et peser les probabilités, que le bon sens qui distinguait quelques-uns d'entre eux et qui leur permit de sonder l'avenir dans ce qu'il a de plus caché. Le développement rapide de cette industrie nouvelle donna, comme richesse et comme autorité, un pouvoir énorme à ces premiers patrons, non-seulement sur les ouvriers qu'ils employaient, mais encore sur les acheteurs, sur les marchés du monde entier ; jugez-en par cet avertissement inséré dans la gazette de Milton il n'y a pas cinquante ans : « MM. tels et tels (une demi-douzaine d'imprimeurs sur indienne de l'époque) fermeront

leurs magasins tous les jours à midi ; tous ceux qui auront à faire des achats devront donc se présenter au comptoir de MM. tels et tels avant l'heure indiquée ci-dessus. » Voyez un peu la différence : aujourd'hui, s'il plaisait à une pratique importante de venir à minuit chez moi, je me lèverais immédiatement, et je recevrais ses ordres le chapeau à la main. »

La lèvre supérieure de Marguerite se plissa dédaigneusement ; mais, quelle que fût l'impression de la jeune fille, il lui devenait impossible de ne pas prêter l'oreille à la conversation.

« J'ai mentionné ce fait pour vous montrer la puissance dont jouissaient les manufacturiers au commencement de ce siècle, poursuivit M. Thornton. Un pareil succès ne tarda pas à leur donner le vertige : de ce qu'un homme réussit dans le commerce, ce n'est pas une raison pour qu'il y ait équilibre dans ses facultés ; la fortune étouffe souvent au contraire son équité naturelle et lui fait perdre sa simplicité primitive. On fait d'étranges récits du luxe effréné que déployaient ces lords du coton dans leurs jours de gala, et malheureusement on ne peut pas douter de leur despotisme envers leurs ouvriers. Vous connaissez le proverbe : « Mettez un gueux à cheval, il ira trouver le diable. » Quelques-uns de ces riches industriels y coururent effectivement avec magnificence, broyant sans remords la chair sanglante sous les pieds de leurs chevaux ; mais la réaction arriva : de nouvelles filatures se construisirent, les patrons se multiplièrent, les ouvriers devinrent plus nombreux ; ils finirent par balancer la puissance des patrons, et la bataille est maintenant engagée entre eux et nous. C'est à peine si nous voudrions accepter la décision d'un arbitre ; comment dès lors nous soumettre à l'intervention d'un tiers, qui ne peut avoir qu'une connaissance superficielle des faits, quand même cet intrus s'appellerait le parlement ?

— Le mot bataille est-il bien celui qui convienne pour exprimer la situation respective des deux classes ? demanda M. Hale.

— Oui ; je crois aussi nécessaire de l'employer pour caractériser la situation des deux partis, qu'il est prudent et sage de combattre le vice et l'ignorance ; l'un des magnifiques avantages de notre système est de permettre à un ouvrier de s'élever, par sa conduite et son travail, à une position supérieure : car, en fait, celui d'entre eux qui est sobre, laborieux, qui, en un mot, remplit bien tous ses devoirs, peut arriver à se faire une place à côté de nous, sinon comme patron lui-

même, du moins comme caissier, contre-maître, teneur de livres, commis quelconque; enfin à se placer du côté de l'autorité.

— Si je vous comprends bien, dit Marguerite d'une voix froide et claire, vous considérez comme vos ennemis tous les ouvriers qui, par une cause ou par une autre, n'ont pas pu s'élever au-dessus de leur position primitive?

— Comme leurs propres ennemis, » répondit-il vivement, piqué de la hauteur qu'elle avait mise dans cette observation.

Mais bientôt après sa droiture lui fit sentir qu'il n'avait répondu au raisonnement de la jeune fille que par un misérable jeu de mots, et qu'il était de son devoir de lui expliquer sa pensée. Toutefois, il lui était difficile de se justifier de l'interprétation que Marguerite avait donnée à ses paroles, à moins de s'appuyer d'un exemple tiré de sa propre histoire; mais n'était-ce pas trop personnel pour en parler à une famille qu'il ne connaissait pas? C'était cependant la manière la plus simple de s'expliquer; et mettant de côté la réserve qui l'avait fait rougir :

« C'est d'après ma propre expérience, dit-il, que je parlais tout à l'heure. Mon père mourut, il y a seize ans, dans les circonstances les plus misérables. J'étais en pension; j'en sortis immédiatement, et il me fallut passer en quelques jours de l'insouciance de l'enfant aux inquiétudes de l'homme. J'avais une mère comme peu de fils ont le bonheur d'en posséder, une mère pleine de cœur et de fermeté. Nous allâmes nous établir dans un gros bourg, où la vie était moins chère qu'à Milton, et où j'obtins une place de commis chez un drapier, place excellente, par parenthèse, pour apprendre à connaître les marchandises. Notre revenu s'élevait à seize schellings par semaine, sur quoi il fallait prélever ce qui était indispensable aux besoins de trois personnes. Ma mère fit si bien, que j'économisais régulièrement trois schellings sur les seize que je gagnais tous les huit jours : ce fut le commencement de ma fortune, et c'est ainsi que j'ai appris à faire abnégation de moi-même. Aujourd'hui que je peux entourer ma mère de tout le bien-être que réclame son âge plutôt que son propre désir, je la remercie intérieurement des premières habitudes qu'elle m'a fait contracter; et lorsque, me prenant pour exemple, je considère que ce n'est pas au hasard, au talent, au mérite personnel, mais simplement au genre de vie que j'ai mené dans ma jeunesse, que je dois de savoir me pri-

ver sans regret des biens que je ne peux pas me procurer, je crois que la souffrance dont parlait miss Hale tout à l'heure, et qu'elle disait avoir remarquée sur le visage des ouvriers de Milton, n'est que le châtement naturel des plaisirs déshonnetes dont ils ont joui à une autre époque; et, si je ne trouve pas dignes de ma haine les gens qui ne savent rien se refuser, j'ai tout au moins du mépris pour la pauvreté de leur caractère.

— Vous aviez reçu les principes d'une bonne éducation, fit observer M. Hale; le plaisir que vous trouvez à la lecture de l'*Iliade* est une preuve qu'Homère ne vous est pas inconnu; vous l'avez étudié autrefois, et, en le relisant aujourd'hui, vous ne faites que vous rappeler ce que vous avez su jadis.

— Oui, lorsque j'étais en pension, j'ai écorché du grec et du latin; j'étais même, à ce qu'on disait alors, assez avancé dans mes études: mais, je vous le demande, à quoi cela pouvait-il me servir dans la vie qu'il me fallait mener désormais? Absolument à rien. Tout individu sachant lire et écrire était certainement sur la même ligne que moi, relativement au degré d'utilité des connaissances que je possédais à cette époque.

— Je ne suis pas de votre avis; peut-être y a-t-il en moi du pédagogue; mais la noble simplicité des héros d'Homère, dont vous pouviez garder le souvenir, ne soutenait-elle pas votre courage?

— Pas le moins du monde, s'écria M. Thornton en riant; j'étais bien trop occupé des vivants et du pain quotidien pour me souvenir des morts. A présent que ma vieille mère jouit en paix de la récompense de ses efforts, je peux tourner mon esprit vers les récits du passé et profiter à loisir des jouissances qu'ils me donnent.

— Je dois dire, reprit M. Hale, que mon observation est venue de cette idée toute pédagogique, que rien n'est tel que la férule pour former le caractère. »

Lorsque M. Thornton se leva pour partir, il échangea une poignée de main avec M. et mistress Hale; puis il s'avança vers Marguerite pour lui dire adieu de la même manière: c'était l'habitude à Milton. Marguerite ne s'y attendait pas; elle s'inclina simplement, et ne s'aperçut de l'intention qu'avait eue M. Thornton que lorsqu'elle vit la main qu'il lui tendait se retirer précipitamment; elle regretta de ne l'avoir pas vue

plus tôt; mais M. Thornton ignore son chagrin, et, se redressant de toute sa hauteur, il quitta la maison en se disant à lui-même :

« Je n'ai jamais vu de jeune fille plus fière et plus désagréable; ses façons méprisantes effacent de votre mémoire jusqu'à sa grande beauté. »

CHAPITRE XI.

Premières impressions.

« Marguerite, dit M. Hale en revenant de conduire leur hôte jusqu'au bas de l'escalier, je n'ai pas pu m'empêcher d'examiner ta figure avec inquiétude lorsque M. Thornton a confessé qu'il avait été garçon de boutique; M. Bell me l'avait dit il y a longtemps, je n'ai donc pas été surpris; mais je m'attendais à te voir quitter le salon. »

— Oh! papa, vous ne me croyez pas aussi naïve! De tout ce qu'il a dit ce soir, c'est le récit de sa jeunesse qui m'a fait le plus de plaisir; ses autres paroles m'ont complètement révoltée : mais il parle de lui avec tant de simplicité; il a si peu de cette prétention qui fait la vulgarité des gens de boutique; il professe pour sa mère un si tendre respect, que j'étais bien plus loin de m'en aller à ce moment-là que quand il a vanté Milton comme si c'était une ville sans pareille, ou qu'il a exprimé son mépris pour l'imprévoyance du peuple, sans avoir seulement l'air de se douter que c'était son devoir d'essayer de le rendre meilleur, de lui donner un peu de cette éducation qu'il doit à sa mère et qui est évidemment la source de sa fortune. Non, l'aveu qu'il a fait d'avoir été garçon de magasin est assurément de toute sa conversation la chose qui m'a fait le plus de plaisir.

— Tu me surprends, Marguerite, lui dit sa mère, toi qui reprochais aux gens d'Helstone de sentir la boutique. Je trouve que vous avez eu tort, monsieur Hale, de nous présenter un pareil individu sans nous avertir de ce qu'il avait été. Je crains vraiment de lui avoir montré combien j'ai été choquée de plusieurs de ses paroles. Par exemple, son père, qui mourut.

« dans les circonstances les plus misérables, » serait-il mort à l'hospice ou dans un workhouse ?

— Je ne suis pas bien sûr que la chose ne soit pas encore plus triste, répondit M. Hale ; j'ai entendu dire à M. Bell que M. Thornton le père, après avoir fait des spéculations insensées qui amenèrent sa faillite, ne put supporter le déshonneur et eut recours au suicide. Tous ses amis s'éloignèrent lorsqu'ils apprirent le jeu déshonnête auquel il s'était livré en risquant l'argent des autres pour regagner sa fortune, et pas un d'eux ne vint en aide à sa veuve et à son fils. Il y avait un second enfant, une petite fille, trop jeune pour rien gagner, mais qu'il n'en fallait pas moins nourrir ; mistress Thornton n'était pas femme à solliciter une bienveillance qui ne paraissait pas vouloir se montrer ; elle quitta Milton, et son fils, comme il vous l'a dit ce soir, entra chez un drapier, où il gagna de quoi subvenir en partie aux besoins de sa mère et de sa sœur. M. Bell me disait que, pendant plusieurs années, ils n'avaient mangé littéralement que de la panade sans beurre. Comment ce régime a-t-il pu les faire vivre ? C'est là ce qu'on ne saurait dire ; toujours est-il que les créanciers du père Thornton avaient perdu depuis longtemps, s'ils l'avaient jamais eu, l'espoir de rentrer dans leurs créances, lorsque le fils reparut à Milton, alla sans bruit les trouver tour à tour et leur paya le premier terme de ce qui leur était dû. Pas de réunions, pas d'éclat, tout cela se fit en silence ; mais tout fut payé un beau jour, grâce à l'un des créanciers, un bourru bienfaisant, qui employa M. Thornton et lui donna une part dans les bénéfices de sa maison.

— Tout cela est fort beau, dit Marguerite ; quel dommage qu'une pareille nature ait été gâtée par le commerce !

— Gâtée ! s'écria son père.

— Mais oui, papa ; gâtée par l'habitude de n'estimer les choses que d'après ce qu'elles rapportent : il est évident, lorsqu'il parle de la puissance des machines, qu'il n'y voit qu'un moyen d'étendre son commerce et de gagner plus d'argent. Et comment parle-t-il des ouvriers qui l'entourent ? Ils sont pauvres parce qu'ils sont vicieux, et ne méritent point sa pitié, parce qu'ils n'ont pas cette nature de fer qui lui a donné la faculté de s'enrichir.

— Il n'a pas dit qu'ils étaient vicieux, mais imprévoyants, et qu'ils ne savaient pas se refuser un plaisir. »

Marguerite avait serré l'ouvrage de sa mère et se préparait

à monter dans sa chambre; au moment d'ouvrir la porte elle hésita, poussée par le désir de proclamer une vérité qui, pensait-elle, ferait plaisir à son père; mais il lui en coûtait de faire cet aveu, et ce ne fut qu'après avoir fait un effort sur elle-même, qu'elle en vint à dire :

« Papa, je trouve que M. Thornton est un homme fort remarquable, mais sa personne me déplaît; bref, je ne l'aime pas du tout.

— Et moi je l'aime infiniment, répondit M. Hale, qui ne put s'empêcher de rire. Je n'ai jamais dit qu'il fût un héros ou quelque chose d'approchant; toutefois sa personne me plaît beaucoup, et j'ai plus que de l'estime pour son esprit et pour ses qualités. Mais bonsoir; mon enfant, bonsoir; ta mère est fatiguée. »

Marguerite avait remarqué avec inquiétude combien sa mère était pâle et abattue, surtout depuis quelque temps, et les dernières paroles de son père vinrent redoubler ses craintes. La vie qu'ils avaient à Milton était si différente de celle qu'ils avaient toujours menée; l'air semblait y être tellement dépourvu des principes vivifiants qu'ils respiraient à Helstone; les embarras du ménage se montraient sous une forme si nouvelle et pesaient si péniblement sur la partie féminine de la famille, qu'il y avait de bonnes raisons pour que la santé de sa mère fût sérieusement affectée. D'autres signes encore venaient effrayer Marguerite. Dixon et mistress Hale avaient ensemble des conférences mystérieuses d'où elle sortait tout en larmes et d'une humeur massacrant, ainsi qu'il arrivait toujours lorsqu'elle voyait souffrir sa maîtresse. Une fois Marguerite était entrée dans la chambre de sa mère au moment où Dixon en sortait; elle avait trouvé mistress Hale agenouillée et demandant à Dieu le courage et la patience de supporter ses douleurs. Marguerite souhaitait vivement de ranimer la confiance qui avait été brisée par le séjour qu'elle avait fait chez sa tante, et cherchait à se glisser dans le cœur de sa mère à force de soins et d'affection; mais, bien que ses caresses lui fussent rendues avec usure, elle sentait qu'il y avait un secret douloureux qu'on lui cachait soigneusement, et qu'elle supposait être relatif à la santé de sa mère. Elle resta longtemps éveillée, s'efforçant de trouver un moyen de combattre la mauvaise influence que leur séjour à Milton avait sur mistress Hale. La première chose à faire était de prendre immédiatement une servante qui permît à Dixon de consacrer tout

son temps à sa maîtresse, dont elle connaissait les habitudes et savait prévenir les besoins.

Pendant plusieurs jours Marguerite n'eut pas d'autre occupation que de visiter les bureaux de placement, de voir beaucoup de personnes qui ne pouvaient pas lui convenir, et très-peu qui fussent à peu près dans les conditions voulues. Une après-midi elle rencontra Bessy Higgins, et l'arrêta pour lui demander de ses nouvelles.

« Je vas mieux et je vas plus mal, répondit la jeune fille, si toutefois vous comprenez ce que je veux dire.

— Pas précisément, lui dit Marguerite en souriant.

— Je vas mieux, parce que la nuit je n'ai plus cette toux qui me déchirait la poitrine; mais je suis lasse de Milton; je voudrais partir pour la terre de Beulah, et, quand je pense que d'être mieux ça m'en éloigne, mon cœur s'en va et je dis que je suis bien pire. »

Marguerite avait réglé son pas sur celui de la jeune fille; elle resta une ou deux minutes sans parler.

« Bessy, lui dit-elle ensuite à voix basse et d'un air étonné, car la mort lui paraissait odieuse comme à tous les êtres qui sont jeunes et pleins de vie; Bessy, lui dit-elle, vous ne voulez pas mourir ?

— Si vous meniez la même vie que moi, répondit Bessy après avoir à son tour gardé le silence pendant quelques minutes, si vous en étiez aussi lasse que je le suis, et qu'il vous arrivât des fois où vous pensez que ça peut durer cinquante ou soixante ans, comme on le voit pour les autres.... et que ces soixante années-là vont se traîner autour de votre pauvre corps si malade, et se moquer de vous avec leurs heures et leurs minutes si longues.... Oh ! je te le dis, la belle fille ! tu serais contente quand tu entendrais dire au docteur qu'il craint bien que tu ne puisses pas voir un autre hiver.

— Mais quel a donc été votre genre de vie, pauvre Bessy ?

— Pas plus mauvais que celui de bien d'autres ; seulement ils le supportent, et moi je m'en impatienter.

— Mais quel est-il ? Vous savez que je suis étrangère et que je ne vous comprends pas aussi bien que si j'avais passé toute ma vie à Milton.

— Si vous étiez venue chez nous comme vous l'aviez promis, j'aurais pu vous conter ça ; mais vous êtes comme les autres, et mon père le dit bien : loin des yeux, loin du cœur.

— J'ai été fort occupée ; j'avoue d'ailleurs que j'avais oublié ma promesse.

— C'est vous qui l'avez offert ; nous ne l'avons pas demandé.

— Je m'en serais souvenue dès que j'aurais eu quelques instants à moi ; mais aujourd'hui, puis-je aller avec vous ? »

Bessy jeta un coup d'œil rapide sur le visage de la jeune lady, pour voir si le désir qu'elle exprimait était sincère ; son regard s'adoucit en rencontrant celui de Marguerite.

« Il n'y a pas tant de gens qui s'intéressent à moi, dit-elle ; si le cœur vous en dit, vous pouvez venir. »

Elles marchèrent en silence toutes les deux côte à côte, et, lorsqu'elles furent entrées dans une petite cour donnant sur une rue fangeuse, Bessy dit à sa compagne :

« Faut pas vous inquiéter si mon père est chez nous et s'il marronne tout d'abord ; il a, voyez-vous, pris de l'attachement pour vous ; il s'attendait à ce que vous alliez venir ; il en a parlé souventefois, et c'est justement parce qu'il vous aime, qu'il a été vexé de ne pas vous voir et que ça l'a mis hors de lui.

— Je n'aurai pas peur, soyez tranquille, Bessy. »

Mais Nicolas n'était pas à la maison lorsqu'elles y arrivèrent ; une jeune fille couverte de haillons dégoûtants, un peu moins âgée que Bessy, bien que plus grande et plus forte, coulait la lessive et bousculait tous les meubles qui se trouvaient dans la chambre, d'une manière si bruyante que Marguerite se retira dans un coin où s'était assise la pauvre malade, qui semblait exténuée de la course qu'elle avait faite. Elle demanda un verre d'eau à la sœur de Bessy, et, pendant que la jeune fille courait le lui chercher en renversant une chaise et en faisant tomber les trois fers à repasser, elle dénoua le chapeau de sa compagne pour que la pauvre enfant respirât plus à l'aise.

« Pensez-vous qu'une pareille existence mérite que l'on y tienne ? » demanda Bessy d'une voix entrecoupée.

Marguerite ne lui répondit pas, et approcha des lèvres de la malade le verre d'eau qu'on venait de lui apporter. Bessy but avec l'avidité d'une personne qui a la fièvre ; puis elle se rejeta sur le dossier de sa chaise et, fermant les yeux, elle murmura ces paroles :

« Ils ne connaîtront plus ni la faim ni la soif, et le soleil n'aura pour eux ni lumière ni chaleur.

— Ne vous révoltez pas contre la vie, si pénible qu'elle soit,

dit Marguerite en s'inclinant vers Bessy ; rappelez-vous celui qui vous l'a donnée et qui l'a faite ce qu'elle est.

— Je n'entends pas qu'on vienne faire des sermons à ma fille, dit brusquement derrière elle Nicolas Higgins, qui était entré sans qu'elle l'eût entendue ; ces imaginations méthodistes et ces visions de cités aux portes d'or et de pierreries lui font déjà assez de mal ; qu'elle les conserve si ça lui plaît, mais je ne veux pas qu'on la drogue davantage de toutes ces sottises-là.

— Vous croyez certainement aux paroles que je lui disais, répondit Marguerite en le regardant en face ; vous ne doutez pas que c'est Dieu qui lui a donné la vie et qui a voulu....

— Je ne crois que ce que je vois, interrompit Nicolas Higgins, je ne crois pas un mot de ce que j'entends ; et, bien loin de ça encore, j'avais entendu une jeune lady faire toute sorte d'embarras pour savoir où nous demeurerions, à cette fin de nous visiter ; et ma fille, que voilà, ne faisait plus qu'y penser et elle devenait toute rouge au bruit des pas de chaque étranger qui passait dans la cour. Mais la voilà enfin, et qui sera la bienvenue, pourvu toutefois qu'elle se garde de sermonner ceux-là qui n'y connaissent rien.

— Ne vous fâchez pas, dit Bessy en essayant de se soulever et en posant la main sur le bras de Marguerite, il y en a bien d'autres qui pensent tout comme mon père ; si vous les entendiez parler, vous seriez encore bien plus portée pour lui : c'est un si brave homme, voyez-vous ! Mais, ô mon Dieu ! poursuivait-elle en retombant sur sa chaise avec désespoir, il me fait plus que jamais souhaiter de mourir avec tout ce qu'il me dit : il y a tant de choses que j'ai besoin de connaître, et je suis tant saisie par la surprise lorsque seulement j'y pense !

— Pauvre fille, pauvre vieille enfant ! ça me fait de la peine de te fâcher ; mais un homme ne peut dire que ce qu'il pense, et, quand je vois le monde aller de travers comme au jour d'aujourd'hui et se casser la tête à des choses où il ne peut rien voir, tandis qu'il a sous la main un tas d'affaires à mettre en ordre pour que ça aille un peu mieux ; je dis à ça : « Laissez de côté tout ce bavardage qu'on fait sur la religion, et occupez-vous de la besogne que vous avez à faire et qui vous crève les yeux. » C'est là ma croyance ; elle est simple, pas difficile à comprendre et à exécuter.

— Ne pensez pas mal de lui, répéta sa fille d'une voix sup-

pliante : c'est un si bon homme et je l'aime tant ! il y a des fois où je me dis que je ne verrai pas clair même dans la cité du bon Dieu, si mon père n'y est pas. Une rougeur fébrile couvrit ses joues, et son regard étincela. Mais vous y viendrez, mon père, continua-t-elle, vous y viendrez. Oh ! mon cœur !... »

Elle porta la main à sa poitrine et pâlit affreusement.

Marguerite la prit dans ses bras, appuya la tête de la pauvre enfant sur son épaule, écarta les cheveux rares et soyeux qui couvraient son front, et lui baigna les tempes avec un peu d'eau fraîche. Nicolas, avec cette pénétration que donne l'amour, comprenait d'un signe tout ce qu'elle avait à demander, et la sœur aux yeux ronds allait et venait sans bruit dans la chambre, obéissant au « chut ! » de Marguerite. Enfin, le spasme qui présageait la mort passa peu à peu.

« Je voudrais me coucher, dit Bessy lorsqu'elle revint à elle ; c'est au lit que je suis le mieux. » Puis, saisissant la robe de Marguerite : « Vous reviendrez, n'est-ce pas ? lui dit-elle ; je le sais bien, mais dites-le-moi vous-même.

— Je reviendrai demain, » dit Marguerite.

Bessy s'appuya contre son père, qui se préparait à l'emporter dans sa chambre, et qui, faisant un effort visible pour dire ce qui lui venait aux lèvres, se retourna vers la jeune lady au moment où elle allait partir. « Je voudrais qu'il y eût un Dieu, dit-il, quand ça ne serait que pour lui demander de te bénir. »

Marguerite s'éloigna triste et pensive, et n'arriva chez elle qu'après l'heure où habituellement on commençait à prendre le thé. C'était autrefois une grande faute aux yeux de sa mère que l'inexactitude dans les heures des repas ; mais aujourd'hui ces menus détails avaient perdu le pouvoir d'irriter mistress Hale, et sa fille regrettait presque les doléances que faisaient naître jadis les infractions à la règle.

« As-tu trouvé ce que tu cherches, mon enfant ? lui dit sa mère.

— Non, maman ; cette Anne Buckley, dont on m'avait parlé, ne peut pas du tout nous convenir.

— Si je cherchais à mon tour ? dit M. Hale. Tout le monde a échoué dans cette grande entreprise ; pourquoi ne tenterais-je pas d'y réussir ? Il est possible que je sois la cendrillon qui pourra chausser la pantoufle. »

C'est à peine si Marguerite put sourire de cette plaisanterie, tant sa visite chez les Higgins l'avait oppressée.

« Et comment vous y prendriez-vous, cher papa ? demanda-t-elle.

— Je m'adresserais à une bonne maîtresse de maison, et je la prierais de m'indiquer une servante dont elle me répondrait, elle ou ses domestiques.

— A merveille, mais il faut d'abord trouver la maîtresse de maison.

— C'est elle-même qui viendra vous trouver ; et, si vous êtes adroites, vous aurez avant peu tout ce que vous désirez.

— Expliquez-vous, monsieur Hale, lui dit sa femme, dont la curiosité commençait à s'éveiller.

— La chose est bien simple : l'élève sans pareil, comme Marguerite l'appelle, m'a dit aujourd'hui que sa mère avait l'intention de nous faire une visite demain dans la journée.

— Mistress Thornton ! s'écria mistress Hale.

— La mère dont il nous a parlé ! dit Marguerite.

— Mais je ne crois pas qu'il en ait deux, répondit tranquillement M. Hale.

— Je serai bien aise de la voir, reprit sa femme ; elle doit offrir un certain intérêt ; peut-être a-t-elle une parente qui pourrait nous convenir ; il paraît que c'est une excellente ménagère, économe, laborieuse ; j'aimerais assez d'avoir à mon service une personne de sa famille.

— Je vous en prie, ma chère, dit M. Hale tout effrayé, défaites-vous de cette idée-là. Mistress Thornton a au moins autant d'orgueil et de fierté que Marguerite. Elle a complètement oublié cette époque de misère, ces jours d'épreuve et d'économie dont son fils parle avec tant de franchise. Je suis intimement persuadé qu'elle ne voudrait pour rien au monde que les étrangers pussent se douter de la chose.

— Veuillez croire, cher papa, que ce n'est pas du tout mon genre d'orgueil, si toutefois je suis orgueilleuse ; ce que je ne vous accorde pas du tout, bien que vous soyez toujours à me reprocher ma fierté.

— Je ne pourrais pas affirmer ce que je viens de dire au sujet de mistress Thornton ; mais, d'après ce qui m'est revenu de côté et d'autre, je ne crois pas être éloigné de la vérité. »

Ces dames s'inquiétaient trop peu de ce que M. Hale avait pu recueillir sur la mère de l'élève sans pareil, pour faire de nouvelles questions à cet égard. Marguerite se demandait seulement s'il était nécessaire qu'elle fût là pour recevoir cette visite ; ce qui la forcerait de n'aller chez Bessy qu'à une heure

assez avancée, puisque les affaires du ménage prenaient toute sa matinée; mais en y réfléchissant, elle comprit qu'elle ne pouvait laisser à sa mère tout le poids de la conversation, surtout avec une personne qu'elle n'avait jamais vue.

CHAPITRE XII.

Visites du matin.

Ce n'était pas sans difficulté que M. Thornton avait amené sa mère à sortir de chez elle pour aller voir mistress Hale. Mistress Thornton faisait très-peu de visites; et ce n'était jamais qu'en grande pompe qu'elle remplissait, à de rares intervalles, ces devoirs exceptionnels. Son fils lui avait bien donné une voiture, mais elle n'avait jamais voulu permettre qu'il lui achetât des chevaux; on en louait pour les circonstances solennelles où des visites du matin ou du soir devenaient indispensables. Elle en avait pris pendant trois jours, il y avait une semaine ou deux, et avait été rendre ses devoirs à toutes ses connaissances, dont maintenant c'était le tour de se mettre en frais et de prendre la peine de se déranger pour elle. Cependant Crampton était trop loin pour qu'elle pût y aller à pied, et elle avait demandé plusieurs fois à son fils si le désir qu'il éprouvait de lui voir faire une visite à ces Hale était assez vif pour motiver la dépense d'une course de fiacre. Elle aurait été enchantée qu'il eût répondu non : « Car je ne vois pas, disait-elle, la nécessité de se lier intimement avec tous les professeurs de Milton. Pourquoi dans ce cas-là ne pas aller voir la femme du brave homme qui donne des leçons de danse à Fanny ? »

— Et c'est à quoi je vous prierais de consentir, ma mère, si M. Mason et sa femme, arrivant dans cette ville, n'y avaient pas plus de connaissances que mistress Hale et son mari.

— Oh ! tu n'as pas besoin de parler avec cette vivacité; j'irai demain, sois tranquille; je voulais seulement te faire comprendre à quoi tu m'engages.

— C'est entendu, je peux demander les chevaux pour demain ?

— Quelle sottise, John ! mais on dirait que tu es cousu d'or.

— Pas tout à fait ; néanmoins, quant aux chevaux, c'est une affaire décidée. La dernière fois que vous êtes sortie en cab, vous êtes rentrée avec un affreux mal de tête.

— Je ne me suis jamais plaint d'avoir mal à la tête ; c'est une erreur, tu te trompes.

— Ma mère n'est pas femme à dire quand elle souffre, répondit-il avec un certain orgueil ; mais c'est une raison de plus pour je veille à ce que rien ne lui arrive. Quant à Fanny, c'est différent, un peu de misère lui ferait du bien.

— Elle n'est pas de la même étoffe que toi, John, et ne supporterait pas les privations. »

Mistress Thornton garda le silence après cette phrase, qui éveillait en elle des pensées mortifiantes. Elle méprisait instinctivement la faiblesse de caractère, et Fanny était faible. Mistress Thornton raisonnait peu ses impressions ; la rapidité de son jugement, la fermeté de son esprit, la dispensaient de discuter longuement avec elle-même ; elle sentait que rien n'aurait pu donner à Fanny la force de supporter patiemment la pauvreté, de regarder bravement en face les difficultés de la vie ; et, bien qu'elle se révoltât contre l'évidence et qu'elle tâchât de ne pas reconnaître le fait qu'elle constatait malgré son cœur, elle éprouvait pour sa fille une pitié pleine de tendresse, analogue à celle que les mères ressentent pour un enfant souffreteux ou infirme. Un étranger, un observateur superficiel, aurait même pu supposer, d'après les manières de mistress Thornton, qu'elle aimait beaucoup mieux sa fille que son fils ; mais il se serait profondément trompé. L'audacieuse franchise avec laquelle le fils et la mère se disaient parfois des vérités un peu dures, prouvait leur confiance dans la fermeté d'âme qu'ils se reconnaissaient mutuellement, et sur laquelle reposait une affection inébranlable. La tendresse inquiète, au contraire, que mistress Thornton ressentait vis-à-vis de sa fille ; la honte qui lui faisait dissimuler autant que possible chez Fanny l'absence des qualités qu'elle possédait sans le savoir et qu'elle estimait chez les autres, trahissaient le peu de fond qu'elle faisait sur le cœur de la pauvre enfant, où elle ne trouvait pas assez de solidité pour y reposer son amour. Elle n'appelait jamais son fils que du nom de John, et réservait pour Fanny les termes caressants de trésor aimé, d'enfant chérie ; mais elle remerciait Dieu jour et nuit de lui avoir donné un tel fils, et marchait avec orgueil

au milieu des autres femmes, parce qu'elle était la mère de John. .

« Fanny, mon amour, nous aurons les chevaux aujourd'hui et nous sortirons pour aller voir ces Hale. Veux-tu venir? je te conduirai chez ta nourrice; elle demeure dans ce quartier-là, et tu sais combien elle est joyeuse toutes les fois que tu y vas.

— Oh! maman, c'est si loin et je suis si fatiguée!

— Fatiguée de quoi? demanda mistress Thornton en fronçant légèrement les sourcils.

— Je ne sais pas, c'est probablement le temps; l'air est si lourd! Est-ce que vous ne pourriez pas prendre ma nourrice et la ramener, maman? La voiture irait la chercher pendant que vous feriez votre visite, et elle passerait ici tout le reste de la journée; cela lui ferait grand plaisir. »

Mistress Thornton posa son ouvrage sur la table; elle sembla réfléchir et dit enfin :

« Ce serait bien loin pour retourner le soir chez elle. Oh! mais je la renverrais en cab; je ne pensais pas la faire partir à pied.

— Mère! dit M. Thornton qui entra tout à coup, je ne doute pas que, si mistress Hale avait besoin de quelque chose dans l'état maladif où elle se trouve, vous ne le lui offriez.

— Je ne demande pas mieux, si je peux deviner ce qui lui manque; mais je me suis toujours bien portée, moi, et je ne suis pas au courant des caprices de malade.

— Fanny vous aidera; elle est rarement sans avoir quelque bobo, et elle pourra, sur ce chapitre, vous donner de bonnes idées; n'est-ce pas, Fanuette?

— Je ne suis pas toujours souffrante, répondit la jeune fille d'un air maussade; d'ailleurs je ne vais pas avec maman, j'ai mal à la tête et je ne veux pas sortir. »

Mistress Thornton avait les yeux baissés sur son ouvrage et travaillait rapidement.

« Je désire que tu sortes, reprit son frère avec autorité; cela ne peut te faire que du bien, et tu m'obligeras beaucoup en ne me forçant pas d'insister davantage. »

M. Thornton quitta la chambre sans rien ajouter à ces paroles; s'il fût resté quelques minutes de plus, sa sœur n'aurait pas manqué de pleurer et de se plaindre du ton qu'il prenait à son égard; elle se contenta de dire d'un ton de mauvaise humeur dès qu'il eut fermé la porte :

« John a toujours l'air de croire que je suis malade imaginaire ; je ne me plains pourtant jamais sans motif. Mais qu'est-ce que c'est donc que cette famille Hale, dont il fait tant d'embarras ? »

— Fanny, ne parle pas ainsi de ton frère ; s'il n'avait pas de bonnes raisons pour nous faire faire cette visite, il ne le demanderait pas. Va t'habiller, mon enfant, dépêche-toi, » lui dit sa mère.

Mais tout cela ne contribuait pas à disposer mistress Thornton en faveur de ces Hale. « Qui sont-ils donc ? se demandait son cœur jaloux ; qui sont-ils, pour que John ait un si vif désir que nous leur fassions des politesses ? »

Il y avait longtemps que le plaisir de regarder dans la glace l'effet de son chapeau neuf avait fait oublier à Fanny son mal de tête et sa mauvaise humeur, que cette phrase revenait encore à l'esprit de sa mère comme le refrain d'une ballade : « Qui sont-ils donc, pour que John ait un si vif désir que nous leur fassions des politesses ? »

Mistress Thornton, malgré son énergie, n'en était pas moins timide ; elle n'avait pu aller dans le monde qu'à un âge assez avancé, et elle n'y prenait aucun plaisir. Elle trouvait bien quelque satisfaction à donner des dîners et à critiquer ceux des autres ; mais c'était tout différent d'avoir à faire connaissance avec des étrangers. Aussi était-elle fort mal à l'aise et avait-elle une figure plus sévère et plus glaciale que d'habitude, lorsqu'on l'introduisit dans le salon de mistress Hale.

Marguerite brodait quelque bagatelle pour le petit enfant que sa cousine attendait : « Ouvrage frivole et inutile, » pensa la mère de John ; le tricot de mistress Hale lui plut bien davantage : elle en appréciait la maille double et solide. Quant au salon, il était rempli de futilités, de babioles sans nombre, qui devaient chaque matin exiger un temps énorme pour les essuyer ; et le temps c'est de l'argent, pour quiconque n'a pas un gros revenu.

Elle faisait ces réflexions, tout en répétant avec le plus de cérémonie possible les lieux communs stéréotypés que la plupart des gens débitent lorsqu'ils n'ont rien à dire. Mistress Hale ne mettait pas beaucoup plus d'originalité dans ses réponses, mais elle était captivée par une vieille dentelle que portait mistress Thornton : « De ce vieux point, faisait-elle plus tard observer à Dixon, de ce vieux point d'Angleterre qu'on ne fait plus depuis soixante-dix ans, et qu'on ne trou-

verait dans aucun magasin ; il faut qu'elle ait eu cela par héritage, ce qui prouve toujours qu'elle n'est pas sans une certaine naissance. »

La propriétaire de cette dentelle de famille méritait donc que mistress Hale se donnât un peu plus de peine pour entretenir la conversation qu'elle ne l'eût fait sans cela ; et Marguerite, qui se mettait l'esprit à la torture pour causer avec Fanny, entendit sa mère et mistress Thornton se lancer à toute bride dans l'interminable sujet des domestiques.

« Vous n'êtes pas musicienne ? demanda Fanny à Marguerite.

— J'aime beaucoup la musique ; je n'en fais pas d'assez bonne pour me satisfaire ; papa et maman n'y tenaient pas, et nous nous sommes défaits du vieux piano que nous avions à Helstone.

— Je ne comprends pas comment on peut vivre sans piano ; c'est vraiment pour moi une des nécessités de la vie.

— Une économie de trois schellings sur seize par semaine ! pensa Marguerite ; mais elle était bien jeune. Sans doute elle a oublié son expérience personnelle ; cependant on a dû lui parler de cette époque. Vous avez ici de bons concerts ? dit-elle d'un ton glacial.

— Oh ! délicieux ! malheureusement le public y est trop mélangé ; les directeurs apportent si peu de choix dans les gens qu'ils admettent ! mais on y entend la musique la plus nouvelle ; j'ai toujours une demande énorme à faire à Jonhson le lendemain de chaque concert.

— Est-ce tout simplement la nouveauté qui vous plaît dans la musique ?

— Oh ! on sait que cette musique nouvelle est à la mode à Londres ; sans cela les chanteurs nous donneraient autre chose. Avez-vous été à Londres ?

— J'y ai vécu pendant plusieurs années, répondit Marguerite.

— Oh ! Londres et Grenade ! ce sont deux villes que je voudrais tant connaître.

— Londres et Grenade ?

— Oui ; depuis que j'ai lu les *Contes de l'Alhambra* ; les connaissez-vous ?

— Non ; quant au voyage de Londres, il est facile à faire.

— Vous avez raison ; mais, voyez-vous, ajouta Fanny en baissant la voix, maman n'a jamais été à Londres et ne comprend pas que j'aie le désir d'y aller. Elle est fière de Mil-

ton, une affreuse ville que je trouve pleine de boue et de fumée ; je crois, en vérité, que c'est pour cela qu'elle l'admire.

— S'il y a longtemps que madame votre mère l'habite, je comprends à merveille qu'elle y soit attachée, répondit Marguerite de sa voix argentine.

— Puis-je vous demander ce que vous dites de moi, miss Hale ? »

Cette question prenait Marguerite au dépourvu ; elle ne trouva rien à dire, et ce fut miss Thornton qui répondit à sa mère.

« Oh ! maman, nous tâchions d'expliquer l'amour que vous avez pour Milton.

— Je vous remercie, répliqua la vieille dame ; mais l'attachement très-naturel que j'ai pour la ville où je suis née, où s'est passée ma jeunesse, et que je suis revenue habiter depuis longtemps, n'a pas besoin qu'on l'explique. »

Marguerite fut blessée à la fois, et de la manière dont Fanny avait présenté la question, et de celle dont mistress Thornton s'était montrée offensée de ce qu'elle s'était permis de discuter ses sentiments.

« Connaissez-vous Milton, miss Hale ? reprit la mère de Fanny après quelques instants de silence. Avez-vous visité quelques-unes de nos manufactures, de nos superbes entrepôts ?

— Non, madame, » répondit Marguerite ; et croyant manquer à sa franchise ordinaire si elle cachait l'indifférence que lui inspiraient ces choses, elle ajouta : « Mon père m'y aurait déjà conduite, si cela m'avait intéressée ; mais je ne trouverais aucun plaisir à voir une manufacture.

— C'est une chose très-curieuse, dit mistress Hale, mais tellement bruyante et toujours si sale ! Je me rappelle avoir été en robe de soie lilas dans une fabrique de chandelles ; ma pauvre robe a été complètement perdue.

— Cela ne m'étonne pas, dit sèchement mistress Thornton ; mais j'aurais pensé qu'en votre qualité d'étrangers, nouvellement établis dans une ville qui tire une importance réelle de son industrie particulière et de l'étendue de son commerce, vous auriez éprouvé quelque intérêt à visiter les lieux d'où lui vient sa grandeur, lieux uniques dans le royaume, à ce qui m'a été dit ; si, par hasard, miss Hale changeait d'avis et condescendait un jour à s'intéresser aux manufactures de Milton, je me ferais un plaisir de lui faire visiter les ateliers

d'impression, de tissage et de filature, que renferme l'établissement de mon fils. Elle y verrait à leur plus haut degré de perfection toutes les machines inventées dans ces dernières années.

— Je suis si contente que vous n'aimiez pas les manufactures ! dit tout bas Fanny à Marguerite, pendant que sa mère prenait congé de mistress Hale avec une certaine pompe.

— Si j'étais à votre place, répondit Marguerite d'un ton calme, je m'intéresserais aux fabriques et à tout ce qui s'y rapporte.

— Fanny, dit mistress Thornton lorsqu'elle fut remontée dans sa voiture, nous serons polis avec ces Hale ; mais ne forme pas avec la fille une de ces liaisons subites auxquelles tu te laisses aller trop facilement ; je vois que tu n'aurais rien à gagner avec elle. La mère paraît très-malade ; mais c'est une assez bonne créature, qui semble douce et bien élevée.

— Je n'ai pas envie du tout de me lier avec miss Hale, répliqua Fanny en faisant la moue ; seulement j'ai cru de mon devoir de lui parler et de chercher à l'amuser.

— C'est bon ; dans tous les cas, John devra être satisfait. »

CHAPITRE XIII.

Une brise rafraîchissante dans un endroit étouffant.

Dès que Fanny et sa mère furent parties, Marguerite alla prendre son châle et son chapeau, et courut chez Higgins pour savoir comment allait Bessy ; tout en parcourant les rues étroites et populeuses qu'il lui fallait traverser, elle sentait combien ces rues fangeuses avaient pris d'intérêt à ses yeux, par cela seul qu'elle s'intéressait à un de leurs habitants.

Mary Higgins, la bruyante fille de la veille, avait fait quelques efforts pour nettoyer la chambre et pour y mettre un peu d'ordre à l'occasion de la visite de miss Hale. Le milieu de la pièce avait été lavé ; mais sous la table, sous les chaises et le long des murs, les carreaux avaient gardé leur ancienne couche de poussière ; malgré la chaleur, un grand feu brûlait dans la

grille et donnait à cette chambre la température d'un four. Marguerite n'imagina pas que cette prodigalité de charbon fût à son intention, et supposa que l'état de la malade réclamait cette atmosphère étouffante. Bessy était couchée sur une espèce de petit sofa placé auprès de la fenêtre, et paraissait beaucoup plus abattue que la veille, fatiguée qu'elle était de s'être levée à chaque instant pour voir si Marguerite n'arrivait pas ; maintenant que la jeune miss se trouvait à côté d'elle, Bessy la regardait en silence et touchait ses vêtements, dont la finesse lui inspirait une admiration enfantine.

« Je ne savais pas, dit-elle enfin, pourquoi dans la Bible on parle de belles étoffes, de riches habits ; mais c'est si beau d'être habillée comme vous ! Ce n'est pas comme la toilette des autres ; j'en ai vu qui avaient des vêtements encore plus beaux ; mais les couleurs me faisaient mal aux yeux ; celle de vos habits me repose au contraire. Où avez-vous acheté cette jolie robe ?

— A Londres, dit Marguerite, que cette naïveté amusait.

— Vous avez été à Londres ?

— J'y ai passé plusieurs années ; mais la maison de mon père était à la campagne, au milieu d'une forêt.

— Racontez-moi quelque chose de votre pays ; j'aime tant quand on parle des arbres et de tout ce qu'on voit à la campagne ! »

Elle s'étendit sur le dos, ferma les yeux, croisa les bras sur sa poitrine et resta complètement immobile, comme pour mieux recevoir toutes les idées que lui suggéreraient les paroles de la jeune miss.

Marguerite n'avait jamais parlé d'Helstone depuis qu'elle en était partie ; elle le revoyait dans ses rêves sous des couleurs plus vives que la réalité, mais on eût dit qu'elle évitait de nommer ces lieux, où elle errait en songe dès qu'elle venait à s'endormir : toutefois, son cœur s'ouvrit à la pauvre enfant qui se préparait à l'entendre.

« Oh ! Bessy, lui dit-elle, j'aimais tant cette maison et ce pays où je suis née ! Je voudrais que vous pussiez le voir ; jamais je ne pourrai vous dire la moitié de sa beauté. Il y a là-bas, de tous côtés, de grands arbres dont le feuillage vous donne de l'ombre, même au milieu du jour ; tout y est calme, et pourtant, bien que chaque feuille soit immobile, on sent autour de soi le mouvement et la vie, et l'on entend je ne sais quel bruit mystérieux qui ne trouble pas le si-

lence. L'herbe y est aussi fine, aussi douce que le velours, et d'un beau vert foncé que lui donne, en certains endroits, un petit ruisseau caché entre les branches, et dont le murmure se fait entendre avant qu'on l'aperçoive ; ailleurs sont de grandes fougères qui couvrent des plaines inégales, les unes vertes dans l'ombre, les autres étincelantes d'un rayon d'or qui les parcourt comme les vagues de la mer.

— Je n'ai jamais vu la mer, murmura la pauvre Bessy ; mais continuez.

— Puis çà et là, sur les collines, de grands communaux qui apparaissent au-dessus des plus grands arbres.

— J'en suis bien aise ; j'étouffais sous tant d'ombre. Quand j'allais me promener dans les champs, il me fallait toujours monter sur les hauteurs pour voir bien loin et pour respirer à pleine poitrine. J'étouffe dans Milton, et je crois bien que ce bruit dont vous parlez et qu'on entend sous les arbres toujours, toujours, m'étourdirait comme celui des machines ; c'est ce qui me donne si mal à la tête quand je suis à l'atelier ; mais dans ces communaux il n'y a pas de bruit, n'est-ce pas ?

— Non : de temps en temps seulement une alouette qui chante en s'élevant dans les airs ; quelquefois un fermier qui parle d'une voix forte à l'un de ses domestiques ; mais si loin, ajouta Marguerite, que je n'en éprouvais qu'une impression agréable : je me rappelais qu'un rude travail s'accomplissait en quelque endroit éloigné, tandis que je me reposais ne faisant rien, au milieu des bruyères.

— Quand je travaillais à la filature, dit Bessy, j'ai pensé bien souvent que, si je pouvais être un jour à ne rien faire, à me reposer dans un endroit bien tranquille, comme celui dont vous parlez, cela me guérirait peut-être ; mais depuis ce temps-là j'ai été bien des jours sans rien faire, et je suis tout aussi lasse que dans le temps où je travaillais ; mais si lasse, voyez-vous, qu'il y a des fois où je me dis que je ne pourrai pas jouir du ciel si je ne me repose pas d'abord ; et j'ai peur d'y aller avant d'avoir assez dormi au cimetière pour que ça m'ait reposée.

— Soyez tranquille, Bessy, dit Marguerite en prenant la main de la jeune fille, Dieu vous donnera un repos meilleur et plus complet que ne pourrait vous le procurer l'oisiveté sur la terre ou le sommeil dans la tombe.

— Je voudrais que mon père ne parlât pas comme il fait ; il

a de bonnes intentions, je vous l'ai dit hier et je vous le répète aujourd'hui ; mais voyez-vous, je ne crois rien de ce qu'il dit, tant qu'il fait jour ; mais la nuit, quand il fait noir, que j'ai la fièvre et que je suis à moitié endormie, à moitié éveillée, toutes ses paroles me reviennent. Oh ! qu'elles sont mauvaises ! Je me dis alors : « Si tout allait finir avec la vie de ce monde ! si je n'étais venue sur terre que pour user mon pauvre corps au travail, et pour tant souffrir dans cette vilaine filature, avec le bruit des machines qui me déchire toujours les oreilles, au point que je crie pour demander qu'elles s'arrêtent, et qui tournent toujours, avec le fluf¹ qui remplit ma poitrine et qui fait avoir soif à mort d'une bouffée de cet air pur dont vous parliez tout à l'heure ! Et ma mère qui est partie.... je ne pourrais pas la revoir, lui dire que je l'aime encore et lui conter toutes mes peines ! Oh ! si cette vie était la fin de tout, et qu'il n'y eût pas un Dieu pour essuyer tous les pleurs ! Tenez, la belle dame, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup et saisissant la main de Marguerite d'un air presque féroce, je deviendrais folle et je vous tuerais. »

Elle retomba complètement épuisée par cet accès de violence.

« Bessy, lui dit Marguerite en s'agenouillant auprès d'elle, nous avons un père qui est dans les cieux.

— Je le sais bien, je le sais bien, répondit la pauvre enfant d'une voix plaintive et en tournant la tête d'un air inquiet et malheureux ; je suis mauvaise et j'ai dit de méchantes paroles ; oh ! n'ayez pas peur de moi, et revenez encore me voir ; je ne toucherais pas à un cheveu de votre tête. » Puis, ouvrant les yeux et regardant Marguerite avec ardeur : « Je crois peut-être plus que vous, dit-elle, à ce qui doit arriver plus tard ; j'ai lu, jusqu'à le savoir par cœur, le livre des Révélations ; et quand je suis éveillée, que j'y vois clair et que j'ai toute ma raison, je ne doute pas de la gloire qui m'attend dans l'autre vie.

— Laissons de côté les visions qui vous arrivent quand vous avez la fièvre, et parlez-moi de ce que vous faisiez avant d'être malade.

— Je me portais bien du temps que vivait ma mère, et, depuis qu'elle n'y est plus, je n'ai jamais été forte. C'est tout de

1. Poussière du coton.

suite après sa mort que j'ai travaillé à la carderie ; et le fluf est entré dans ma poitrine et m'a empoisonnée.

— Le fluf ? dit Marguerite.

— Oui, répondit Bessy, des petits brins aussi fins que de la poussière, qui s'envolent du coton que l'on est en train de carder et qui remplissent l'air de la chambre jusqu'à le faire devenir tout blanc ; ils disent que ça s'enroule autour des poumons, et que c'est ça qui fait qu'on ne peut plus respirer ; mais d'une façon ou de l'autre, il y en a beaucoup de ceux qui travaillent à la carderie qui ne tardent pas à dépérir à force de tousser et de cracher le sang, parce que le fluf les empoisonne.

— Mais ne peut-on pas empêcher cela ? dit Marguerite.

— Je ne sais pas ; il y a des maîtres qui ont comme un grand rouet au bout de leurs carderies, ça fait du vent et ça emporte la poussière ; mais voyez-vous, un rouet comme ça coûte gros, cinq ou six cents livres sterling peut-être, et ça ne rapporte rien : il n'y a donc pas beaucoup de maîtres qui aient voulu en avoir. Après ça les ouvriers, je leur ai entendu dire qu'ils n'aiment pas à travailler dans les carderies où cette roue-là existe, parce que ça les affame de ne plus avaler le fluf quand ils y sont habitués, et qu'alors il faudrait les payer davantage ; ce qui fait qu'entre les maîtres qui ne s'en empressent guère et les ouvriers qui n'en veulent pas, la machine est comme qui dirait tombée à l'eau. J'aurais bien voulu tout de même qu'il y en eût une dans l'atelier où je travaillais.

— Votre père sait-il tout cela ? demanda Marguerite.

— Oui, même qu'il en avait bien du chagrin ; mais notre fabrique était bonne, des gens bien sûrs, bien honnêtes ; mon père ne se souciait pas de me voir aller dans une autre maison : car, malgré qu'aujourd'hui vous ne puissiez peut-être pas le croire, il y en avait dans ce temps-là plus d'un qui me disait jolie fille. Je n'aurais pas aimé qu'on pût dire que j'étais lâche ; et Mary qu'il fallait envoyer à l'école, ma mère qui l'avait tant recommandé ! et mon père qui achetait toujours des livres, tout ça mangeait de l'argent : il a donc fallu travailler jusqu'à ne pas pouvoir m'ôter des poumons le fluf de la carderie et des oreilles le brouhahou des machines, tant que je resterai dans ce monde. Voilà tout.

— Quel âge avez-vous ? lui demanda Marguerite.

— Dix-neuf ans au mois de juillet prochain.

— Comme moi, dit Marguerite, plus attristée que Bessy du contraste qu'elles formaient l'une et l'autre.

— Je voudrais bien vous demander quelque chose par rapport à Mary, dit la pauvre malade; ça serait d'être bonne pour elle. La voilà qui a dix-sept ans, je ne voudrais pas la voir travailler aux fabriques; c'est la dernière de nous tous, et pourtant je ne sais pas à quoi elle serait bonne.

— Si elle pouvait... » Marguerite jeta un coup d'œil sur les coins de la chambre qui n'avaient pas été nettoyés. « Pourrait-elle faire l'ouvrage d'une maison? reprit-elle après avoir hésité quelques instants. Nous avons une vieille bonne, fidèle et dévouée, presque une amie, qui a besoin d'une aide; mais elle est très-soigneuse, très-difficile, et il ne serait pas juste de lui donner une personne qui ne serait pour elle qu'un surcroît d'embarras et un sujet d'irritation.

— Je comprends bien. Notre Mary est une bonne fille; mais qui aurait pu lui apprendre à faire l'ouvrage d'une maison? Elle n'a pas de mère, et moi j'étais toujours dehors, je ne rentrais que pour la gronder et lui dire qu'elle faisait mal, sans savoir faire mieux qu'elle; j'aurais bien voulu tout de même qu'elle allât servir chez vous.

— Il est impossible qu'elle soit une bonne servante, n'ayant jamais appris; mais c'est égal, nous essayerons : je serai bonne pour elle comme vous dites, Bessy, et pour l'amour de vous. Maintenant il faut que je parte. Je reviendrai vous voir aussitôt que je le pourrai; mais, quand je resterais huit jours, quinze jours même sans revenir, ne croyez pas que je vous oublie : c'est que je serais trop occupée.

— Je sais bien que vous ne m'oublierez pas, je n'ai plus de méfiance envers vous; mais dans quinze jours peut-être que je serai morte et enterrée.

— Soyez sûre que je reviendrai le plus tôt possible, dit Marguerite en serrant la main de Bessy, et faites-moi avertir si vous alliez plus mal.

— Je n'y manquerai pas, » dit la pauvre fille en rendant à Marguerite la poignée de main qu'elle lui avait donnée.

A dater de cette époque, mistress Hale devint de plus en plus souffrante. On approchait de l'anniversaire du mariage d'Edith, et, en jetant les yeux sur les ennuis et les chagrins qu'elle avait eus depuis un an, Marguerite s'étonnait d'avoir pu les supporter. Comme elle se serait effrayée de l'avenir, si on le lui avait dévoilé tout à coup douze mois auparavant! chaque jour néanmoins avait suffi à sa peine, et quelques instants d'une joie positive brillaient au milieu de la

tristesse qu'ils avaient apportée. Si on lui avait dit l'année précédente, lorsque, arrivant à Helstone, elle avait été frappée du penchant que sa mère avait à se plaindre, si on lui avait dit que mistress Hale aurait à subir de longues souffrances, dans une ville étrangère, sale et bruyante, au milieu des privations d'une existence plus que modeste, combien elle se serait inquiétée des tristes moments qui leur étaient réservés ! Mais la patience était venue à mistress Hale en même temps que les douleurs sérieuses qui auraient pu motiver ses plaintes ; et la voyant si calme et si douce, elle qui autrefois tourmentait chacun de ses souffrances imaginaires, M. Hale en était arrivé à ce degré d'appréhension qui, chez les hommes de son caractère, prend le cachet d'un aveuglement opiniâtre.

« Tu deviens folle, disait-il à sa fille d'un ton irrité, chaque fois que Marguerite lui exprimait son inquiétude sur le compte de mistress Hale ; Dieu sait que je serais le premier à m'alarmer si ta mère était malade ; il a toujours été facile de voir quand elle a seulement une migraine ; la moindre indisposition l'a toujours fait pâlir, et jamais je ne lui ai trouvé plus de couleurs qu'à présent, pas même à l'époque où je l'ai vue pour la première fois.

— C'est la douleur qui anime son teint, répondait Marguerite.

— Quelle sottise, ma pauvre enfant ! quand je te dis que tu deviens folle ! c'est toi qui es malade ; envoie chercher le docteur, et, après que tu l'auras consulté pour toi-même, fais-lui voir ta mère, cela te calmera l'esprit. »

Marguerite le remercia et voulut l'embrasser ; mais il la repoussa avec douceur, comme si en l'éloignant il eût voulu chasser les idées pénibles qu'elle cherchait à lui suggérer.

« Pauvre Maria ! dit-il ; pourquoi ne peut-on pas agir avec droiture sans sacrifier les autres ? Je détesterais cette ville, je me haïrai moi-même, si.... Marguerite, dis-moi, mon enfant, ta mère te parle-t-elle souvent d'Helstone ?

— Non, papa.

— Tu ne t'aperçois pas qu'elle le regrette ? Une de mes consolations a toujours été d'avoir la confiance de ta mère jusque dans les plus petites choses ; elle ne me cacherait rien de ce qui affecterait sa santé d'une manière un peu sérieuse, n'est-ce pas, Marguerite ? elle ne le voudrait pas, c'est impossible. Ne me parle donc plus de ces folles idées qui sortent de ton cerveau malade ; embrasse-moi et va vite te coucher. »

Elle se déshabilla avec lenteur ; mais il y avait longtemps qu'elle avait fini sa toilette du soir, longtemps qu'elle était dans son lit, qu'elle entendait encore son père marcher dans sa chambre et la parcourir d'un pas inquiet et inégal.

CHAPITRE XIV.

Réunion.

Ce fut vers ce temps-là une grande consolation pour Marguerite de voir que sa mère lui témoignait plus de tendresse qu'elle ne l'avait fait depuis bien des années, et qu'elle lui donnait enfin la place que Dixon avait occupée si longtemps auprès d'elle. Marguerite prit la peine de s'acquitter elle-même de tous les soins qu'exigeait l'état de sa mère, et que lui imposait la confiance qu'elle avait été si jalouse d'obtenir ; soins nombreux et souvent futiles, dont l'idée ne lui serait pas même venue à l'esprit, et dont elle s'acquittait néanmoins avec ardeur, comme l'éléphant qui n'aperçoit pas l'épingle qui est à ses pieds, et qui toutefois la ramasse soigneusement au moindre signe de son gardien. Mais une récompense prochaine attendait Marguerite.

Un soir que son mari était absent, mistress Hale fit tomber l'entretien sur un sujet qui intéressait vivement sa fille, et que celle-ci osait d'autant moins aborder qu'il lui tenait plus au cœur.

« Oh ! Marguerite, lui dit sa mère, quel vent il a fait cette nuit ! je n'ai pas pu dormir, tant l'ouragan était fort ; je ne le peux jamais quand le vent souffle avec autant de furie : c'est une habitude que j'ai prise à l'époque où Frédéric était sur mer ; et même à présent, si je ne m'éveille pas tout de suite, je rêve qu'il est assailli par la tempête, que de grandes vagues transparentes entourent son vaisseau, dépassent les mâts et retombent sur le pont, qu'elles couvrent d'écume en sifflant comme un serpent gigantesque. C'est un rêve que j'ai fait cent fois, qui revient toutes les nuits où le vent souffle avec force, et qui se prolonge jusqu'au moment où la douleur me réveille, et où glacée d'effroi je remercie Dieu en voyant que ce n'est

qu'un songe. Pauvre Frédéric ! Il n'est plus sur mer aujourd'hui et n'a plus rien à craindre du vent.

— Où est-il à présent ? Les lettres que nous lui envoyons sont adressées à MM. Barbour, à Cadix ; mais est-ce là qu'il demeure ?

— Je ne me rappelle pas le nom de l'endroit qu'il habite : il a changé de nom et porte celui de Dickenson ; ne l'oublie pas, Marguerite. J'aurais voulu qu'on l'appelât Beresford, il y avait des droits : mais ton père a craint que ce ne fût dangereux ; on aurait pu le reconnaître.

— J'étais chez ma tante lorsque tout cela est arrivé, dit Marguerite ; j'étais d'ailleurs trop jeune pour en savoir les détails, mais j'aimerais tant à les connaître si... si cela ne vous était pas trop pénible d'en parler.

— Pénible ? non, répondit mistress Hale, dont les joues se colorèrent ; il est cependant bien triste de penser que je ne le reverrai peut-être jamais ! Il a bien agi, Marguerite ; on peut dire tout ce qu'on voudra, mais je peux montrer ses lettres, et j'ai plus de confiance en mon fils que dans toutes les cours martiales de la terre. Va ouvrir mon petit meuble de laque : tu trouveras un paquet de lettres dans le second tiroir à gauche. »

Ces lettres, jaunies et tachées par la mer, avaient l'odeur particulière de celles qui ont franchi l'Océan ; mistress Hale dénoua d'une main tremblante le ruban de soie qui les attachait, et les donna à sa fille après en avoir examiné la date.

« Tu vois Marguerite, combien tout d'abord le capitaine Reid fut injuste pour lui, dit mistress Hale, interrompant la lecture de sa fille, avant même que Marguerite pût comprendre ses remarques ; il était lieutenant en second sur *l'Orion*, le vaisseau sur lequel Frédéric fit son premier voyage. Pauvre enfant ! qu'il était bien dans son uniforme de midshipman, avec son poignard dont il se servait comme d'un couteau à papier pour ouvrir les journaux ! Tu vois donc que ce M. Reid éprouva tout d'abord une antipathie marquée pour ce pauvre Frédéric ; mais attends.... Voici les lettres qu'il écrivit à bord du *Russell*, où il retrouva son ancien ennemi capitaine commandant. Avec quelle patience il supporta la tyrannie de cet homme ! R garde, c'est bien cette lettre-là où il dit à son père.... tiens Marguerite, ici : « Vous pouvez être sûr que je supporterai avec calme tout ce qu'un officier et un gentleman peut accepter de son chef ; mais, d'après la connaissance que

j'ai de mon capitaine, j'avoue que je regarde avec une certaine appréhension l'avenir qui m'est réservé à bord du *Russell*. » Tu le vois, Marguerite, il a promis de tout supporter avec calme, et je suis sûre qu'il a tenu sa promesse; d'ailleurs, c'était bien l'enfant le plus doux qu'on pût voir, quand on ne l'irritait pas. Est-ce la lettre où il parle de la colère du capitaine Reid, parce que l'équipage ne manœuvrait pas aussi rapidement que celui du *Vengeur*? tu vois qu'ils avaient beaucoup d'hommes nouveaux à bord du *Russell*, tandis que le *Vengeur* était resté près de trois années en station, n'ayant autre chose à faire que de poursuivre les négriers et de faire manœuvrer ses hommes, qui devaient nécessairement finir par grimper aux cordages comme des singes ou des rats. »

Marguerite eut beaucoup de peine à déchiffrer cette lettre, dont l'écriture était presque effacée; il y était question des violences du capitaine Reid, probablement exagérées par le narrateur, qui écrivait sous l'impression d'une scène récente. Quelques matelots se trouvaient dans les huniers du grand mât; le capitaine leur ordonna de descendre, en menaçant du martinet celui qui arriverait le dernier; le malheureux qui était à l'extrémité de la barre, se voyant dans l'impossibilité de passer devant ses camarades, et redoutant par-dessus tout la honte du châtiment qui l'attendait, s'élança d'un bond désespéré, afin de saisir une corde placée beaucoup plus bas: mais il était tombé sur le pont, d'où on l'avait relevé sans connaissance; il avait rendu le dernier soupir quelques instants après, et l'indignation de l'équipage était à son comble au moment où le jeune Hale écrivait à sa mère.

« Il y avait longtemps que la nouvelle de la révolte nous était parvenue, lorsque cette lettre nous arriva, dit mistress Hale. Pauvre Frédéric! il s'était soulagé le cœur en nous écrivant ces lignes, sans même savoir comment il pourrait les envoyer. Nous avions donc appris par les journaux, bien longtemps avant d'avoir reçu cette lettre, qu'une révolte épouvantable avait eu lieu à bord du *Russell*; que l'équipage s'était emparé du vaisseau, qu'il se livrait probablement à la piraterie, et que le capitaine avait été déposé dans une châloupe avec les officiers et quelques matelots dont on donnait les noms, car ils avaient été recueillis par un bateau à vapeur américain. Oh! Marguerite! quelle ne fut pas notre douleur à ton père et à moi! car le nom de Frédéric n'était pas sur la liste. Nous pensâmes d'abord que l'on s'était trompé:

mon pauvre Fred était si brave et si loyal ! un peu trop vif, mais si bon ! Nous espérâmes que le nom de Carr, qui se trouvait sur la liste, avait été mis pour le sien ; que c'était une faute d'impression : les journaux sont faits avec tant de légèreté ! Le lendemain, ton père se rendit à Southampton pour avoir des nouvelles ; je ne pus pas rester à la maison et j'allai à sa rencontre. Il était tard, j'étais allée bien plus loin que je ne l'avais pensé ; il n'arrivait pas, et je m'assis pour l'attendre à côté d'une haie ; je l'aperçus à la fin : ses bras pendaient à ses côtés, il baissait la tête et marchait péniblement ; je le vois encore, Marguerite....

— Chère maman, ne continuez pas ; je comprends tout, dit-elle en baisant les mains de sa mère.

— Non, Marguerite, non ; personne ne peut savoir.... C'est à peine si j'eus la force de me lever et d'aller au-devant de ton père ; j'étais saisie de vertige, et tous les objets tournaient autour de moi. Je le rejoignis pourtant ; il ne me dit rien et ne sembla pas étonné de me voir, bien que j'eusse passé le hêtre d'Oldham, qui est à trois milles de la maison ; il me prit le bras et me caressa la main, comme pour me préparer à recevoir un grand coup ; je tremblais si fort que je ne pouvais parler ; il me serra sur son cœur, inclina sa tête sur la mienne et laissa tomber des gémissements étouffés ; la peur me rendait immobile. Je finis cependant par lui demander les nouvelles qu'il s'était procurées. Alors, par un mouvement convulsif, il me tendit un affreux journal qui appelait notre Frédéric « un traître de la plus vile espèce, un infâme qui déshonorait sa profession ; » oh ! je ne peux pas dire les abominables termes qu'on employait pour le flétrir. Dès que j'eus fini cette horrible lecture, je déchirai cet odieux journal en mille pièces ; Marguerite.... je crois que c'est avec mes dents que je l'ai mis en morceaux ! Je ne pleurais pas : j'étais sans larmes ; j'avais les joues en feu et mes yeux brûlaient dans ma tête ; je vis ton père me regarder tristement : « Ils en ont menti ! » lui criai-je. C'était vrai ; j'avais raison ; quelques mois après, cette lettre nous arriva.... Tu vois quelle provocation Frédéric avait reçue : ce n'étaient pas ses propres injures qui le poussaient à la révolte ; mais il dit au capitaine Reid ce qu'il pensait, les choses s'envenimèrent, et la plupart des matelots se mirent avec lui.

« Quand j'y pense, Marguerite, reprit-elle quelques minutes après d'une voix faible et tremblante, je me sens heureuse ; je

suis plus fière de mon fils se révoltant contre un chef indigne, que si je le voyais simplement bon officier en face de l'injustice.

— Vous avez raison, ma mère, dit Marguerite d'une voix ferme : il est bien d'obéir à un chef capable et juste ; mais il est plus beau de défier un pouvoir injuste et cruel, quand surtout c'est pour soutenir le faible qu'on se révolte, et non pour se venger soi-même.

— Que je voudrais le voir avant de mourir ! une seule fois, ô mon Dieu ! C'est mon premier enfant, Marguerite, » ajouta mistress Hale, comme pour s'excuser auprès de sa fille du désir qu'elle avait d'embrasser Frédéric.

Mais Marguerite, loin d'être jalouse, ne pensait qu'au moyen de satisfaire le vœu de sa mère.

« Il y a six ans que tout cela est arrivé, dit-elle ; croyez-vous qu'on le poursuive encore ? et si d'ailleurs il venait se présenter devant ses juges, à quoi s'exposerait-il ? quelle serait sa condamnation ? Il lui est facile de prouver jusqu'à l'évidence qu'il a été provoqué.

— Cela ne servirait à rien, répondit mistress Hale. Quelques-uns des matelots qui accompagnaient Frédéric furent pris et jugés par un conseil de guerre à bord de l'*Amicia* ; tout ce qu'ils ont dit pour leur défense était vrai, car cela cadre parfaitement avec le récit de Frédéric.... mais cela fut inutile. »

Et, pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, les larmes coulèrent sur les joues de mistress Hale.

« Que leur arriva-t-il ? demanda Marguerite, poussée malgré elle à cette question dont elle prévoyait la réponse.

— Ils furent pendus à la grande vergue, répondit mistress Hale d'une voix grave ; et la cour, en les condamnant à mort, ajouta qu'ils s'étaient laissé entraîner hors de la ligne du devoir par un de leurs officiers. »

Ces paroles furent suivies d'un long silence.

« Frédéric n'est-il pas resté dans l'Amerique du Sud pendant plusieurs années ? dit enfin Marguerite.

— Oui, lui répondit sa mère ; il est maintenant à Cadix ou dans les environs ; mais je ne le verrai plus : car, s'il revenait en Angleterre, on le pendrait comme les autres. »

Mistress Hale retira sa main d'entre celles de Marguerite, et se retourna vers la muraille comme pour être seule avec le

souvenir de son fils ; Marguerite resta immobile, absorbée dans la contemplation du désespoir de sa mère, que rien ne pouvait consoler. Quand elle entendit rentrer son père, elle sortit de la chambre le cœur oppressé : elle ne voyait aucun espoir briller à l'horizon.

CHAPITRE XV.

Patrons et ouvriers.

M. Hale dit le lendemain à sa fille :

« Marguerite, il faut que nous allions voir mistress Thornton ; ta mère ne se sent pas assez forte pour nous accompagner jusque-là ; mais nous irons tous les deux faire cette visite aujourd'hui même. »

Tout en marchant, M. Hale commença à parler de sa femme avec un sentiment d'inquiétude que Marguerite fut bien aise d'avoir enfin éveillé.

« As-tu fait venir le médecin, mon enfant ? l'as-tu consulté ?

— Non, papa ; vous m'aviez dit de le faire demander pour moi, ce qui était parfaitement inutile ; mais, si je connaissais un bon docteur, j'irais le chercher moi-même aujourd'hui, et je le prierais de donner ses soins à ma mère, qui est sérieusement indisposée.

— Crois-tu donc qu'elle nous ait caché ses souffrances ? Penses-tu qu'elle soit vraiment malade ? Dixon t'aurait-elle confié quelque chose ? Oh ! Marguerite, je suis tourmenté d'une crainte affreuse ; j'ai peur que notre départ d'Ilelstone n'ait tué ma pauvre Maria !

— Ne croyez pas cela, papa ; ma mère est très-souffrante ; mais plus d'une personne a été dans le même état, et s'est rétablie avec de bons soins et de bons conseils.

— Dixon ne t'a rien dit, bien sûr ?

— Non, papa. Vous la connaissez ; elle aime à faire des caquoteries à propos des moindres choses, et s'est montrée comme toujours un peu mystérieuse au sujet de la santé de maman. Cela m'a effrayée, il est vrai, mais sans motif ; vous m'avez dit vous-même que j'étais un peu folle.

— Je veux le croire, mon enfant ; mais ne le prends pas en mauvaise part ; j'aime à te voir préoccupée de la sante de ta pauvre mère. Ne crains pas surtout de me parler de tes inquiétudes ; elles m'intéressent vivement, bien que parfois elles semblent m'irriter. Nous demanderons à mistress Thornton de nous enseigner un bon docteur ; il ne faut pas dépenser notre argent sans être sûrs d'avoir le premier medecin de la ville. Attends ; je crois que c'est dans cette rue que nous devons nous arrêter. »

La rue dont parlait M. Hale n'avait pas l'air de pouvoir contenir une maison assez grande pour loger mistress Thornton. L'extérieur de son fils ne faisait naître aucune idée sur le genre d'habitation qu'il pouvait avoir ; mais Marguerite s'était figuré instinctivement que cette grande et massive mistress Thornton, si magnifiquement habillée, devait avoir une maison qui ressemblât tout au moins à sa toilette splendide. La rue dans laquelle ils entraient était composée de petites maisons, séparées à divers intervalles par un grand mur, et ne laissait pas soupçonner qu'une famille riche pût y être logée.

« Il m'a pourtant bien dit qu'il demeurait dans Marlborough-Street, dit M. Hale d'un air embarrassé.

— Cela rentre peut-être dans son système d'économie d'avoir une petite maison, répondit Marguerite ; mais la rue est pleine de monde et nous pouvons demander. »

On lui répondit que M. Thornton demeurait à côté de son usine, et on lui montra la loge du portier de la fabrique, dont la porte se trouvait à l'extrémité de l'un de ces grands murs qu'elle venait de remarquer. A côté de cette petite porte, qui ressemblait à celle d'un jardin, s'en trouvait une grande, fermée pour le moment, et destinée à la circulation des ballots et des charrettes. Le portier les introduisit dans une grande cour oblongue, ayant à droite le comptoir et les bureaux, à gauche une immense manufacture aux nombreuses fenêtres, d'où s'échappaient le bruit assourdissant des machines et le rugissement de la vapeur. En face du mur de la rue, occupant l'un des petits côtés de la cour, était une belle maison couverte en pierre, noircie par la fumée, et dont néanmoins les contrevents, les portes, les fenêtres et les marches, étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette maison était évidemment bâtie depuis cinquante ou soixante ans ; la façade en pierre, les fenêtres étroites, leur nombre, la disposition du perron, témoignaient assez de l'époque où elle avait été construite.

Marguerite s'étonnait seulement que des personnes qui avaient assez de fortune pour avoir une aussi belle demeure, n'eussent pas mieux aimé vivre plus modestement à la campagne ou dans quelque faubourg, que de subir le voisinage étourdissant d'une fabrique; la cour elle-même, fermée de cette haute muraille qui limitait la vue, n'offrait aux regards qu'une triste perspective, ainsi que le pensa Marguerite lorsqu'elle fut arrivée dans le salon, dont les trois fenêtres n'avaient pour horizon que ce grand mur et les deux portes closes dont il était percé.

On eût dit que personne n'était entré dans ce salon depuis le jour où les meubles en avaient été empaquetés; ce que l'on avait fait avec autant de soin que si la maison avait été destinée à être enterrée sous la cendre, comme Pompéi, et découverte dans quelques milliers d'années. Les murailles étaient roses et or; le tapis à fond blanc, parsemé de bouquets de fleurs, était caché dans le milieu par une toile blanche et lustrée, et le divan, chaque fauteuil, chaque chaise, étaient garnis d'un voile de tricot ou de filet; de grandes statuettes d'albâtre occupaient les tables et les consoles, où elles déployaient leurs grâces à l'abri de cloches en verre qui les préservaient de la poussière; au milieu du salon, sur une grande table ronde placée au-dessous d'un grand lustre embobiné de mousseline, étaient symétriquement rangés de beaux livres magnifiquement reliés, dorés sur tranche, le tout recouvert d'une gaze à demi transparente. Tous les objets qui étaient dans cette pièce réfléchissaient la lumière, pas un n'en absorbait le moindre rayon, et l'aspect brillanté de ce salon produisit sur Marguerite une impression tellement désagréable, qu'elle ne songea pas même aux soins constants et dispendieux qu'exigeaient ces rideaux de dentelles et toutes ces housses pour conserver leur blancheur immaculée au milieu de cette atmosphère pleine de suie, et pour obtenir cet effet de neige dont elle était si péniblement affectée. Chacun de ses regards rencontrait une preuve évidente de la peine que l'on avait prise, non pas pour se procurer plus de bien-être, mais pour orner cette pièce et pour empêcher ensuite chaque ornement de se salir ou de s'user.

Ils purent à loisir observer les lieux et parler à voix basse en attendant mistress Thornton, qui ne se pressait pas d'apparaître. Ils s'entretenaient de choses insignifiantes, que tout le monde pouvait entendre; mais c'est l'un des effets que vous

produisent de pareilles pièces, de vous faire baisser la voix, comme si l'on craignait d'en éveiller les échos habituellement silencieux.

M^sress Thornton arriva enfin, vêtue comme à l'ordinaire d'une robe de soie noire magnifique, et portant des broderies et des dentelles dont l'éclat rivalisait de blancheur avec la gaze et le filet qui couvraient les meubles du salon. Marguerite expliqua le motif qui avait empêché sa mère de les accompagner ; mais la crainte d'augmenter l'inquiétude de son père la fit glisser rapidement sur ce douloureux sujet, et mistress Thornton en tira cette conclusion, que la maladie plus ou moins grave de mistress Hale se bornait à une migraine de commande toujours au service des grandes dames, et que l'on aurait fort bien mise de côté si la chose en avait valu la peine ; d'a leurs, en supposant que cette excuse fût réelle, la visite pouvait se remettre, et, se rappelant qu'elle avait loué des chevaux tout exprès pour aller voir ces Hale et que son fils avait exigé que Fanny l'accompagnât, malgré son mal de tête, mistress Thornton se sentit légèrement blessée et n'accorda aucune sympathie aux souffrances dont lui parlait Marguerite.

« Comment se porte M. Thornton ? demanda M. Hale : le petit billet qu'il m'a écrit hier pour m'annoncer que je ne le verrais pas m'a fait craindre qu'il ne fût malade.

— Mon fils est rarement indisposé, répondit mistress Thornton ; et quand, par hasard, cela lui arrive, il n'en parle jamais, et ne s'en fait pas une excuse pour se dispenser de quoi que ce soit. Il m'a dit qu'il n'avait pas le temps d'aller prendre sa leçon hier au soir ; je suis sûre qu'il l'a regretté, car il apprécie les heures qu'il passe auprès de vous.

— Elles me sont également fort agréables, répliqua M. Hale. Je me sens redevenir jeune en lui voyant goûter aussi vivement les beautés de la littérature classique.

— Je ne doute pas que ce ne soit une occupation avantageuse pour des gens qui ont des loisirs ; mais j'avoue que c'est contre mon opinion que mon fils a repris ses études. Le temps et les lieux où nous vivons réclament toute son énergie et toutes ses facultés. La littérature classique peut être fort bonne pour ceux qui passent leur vie à la campagne ou au fond d'un collège ; mais les hommes de Milton doivent se consacrer tout entiers à leur besogne, qui est assez importante pour les absorber complètement. Voilà, du moins, ce que je

pense, ajouta mistress Thornton avec cet orgueil qui singe l'humilité.

— Mais lorsque la pensée est tendue constamment vers un seul point, dit Marguerite, l'esprit contracte une roideur qui doit le rendre incapable d'embrasser des intérêts variés.

— Je ne comprends pas bien ce que vous entendez par la roideur qui rend l'esprit incapable d'embrasser des intérêts variés ; mais je suis loin d'admirer ces caractères flottant à tous les vents, qui se passionnent aujourd'hui pour une chose qu'un intérêt nouveau leur fera oublier demain. Des intérêts variés ne conviennent pas à un manufacturier de Milton ; il doit n'avoir qu'un seul désir, et employer à son accomplissement tous les moyens dont il dispose.

— Et ce désir, quel est-il ? demanda M. Hale.

— Celui de conserver une place honorable parmi les négociants de son pays, répondit mistress Thornton, dont le regard étincela et dont la joue brune se colora vivement. Mon fils, reprit-elle, a conquis lui-même cette place honorable. Allez où vous voudrez, je ne dis pas en Angleterre, mais en Europe ; le nom de John Thornton de Milton est connu et respecté de tous les hommes qui sont dans les affaires. Il est vrai qu'on l'ignore dans les cercles fashionables, poursuit-elle avec mépris ; les ladies et les gentlemen qui ne font rien ne s'occupent pas d'un manufacturier, à moins que celui-ci n'arrive au Parlement ou n'épouse la fille d'un lord. »

M. Hale et Marguerite eurent beaucoup de peine à s'empêcher de sourire en s'avouant à eux-mêmes qu'ils n'avaient jamais entendu parler de ce nom fameux, jusqu'au jour où M. Bell leur eut dit qu'il était bon d'avoir M. Thornton pour ami lorsqu'on habitait Milton. Le monde de l'orgueilleuse mère n'était pas celui des gens comme il faut d'Harley-Street, ou des ecclésiastiques et des squires du Hampshire. Marguerite, en dépit de tous ses efforts, laissa paraître sur son visage les sentiments qu'elle éprouvait.

« Vous vous dites, reprit la susceptible dame, que vous n'aviez jamais entendu parler de mon illustre fils. Je suis pour vous une vieille femme qui n'est jamais sortie de Milton et qui s' imagine que, de toutes les corneilles du monde, la sienne est la plus blanche.

— Nullement, répliqua Marguerite avec vivacité. Je pensais, il est vrai, qu'avant d'habiter cette ville je connaissais à peine le nom de M. Thornton ; mais depuis que je suis ici j'ai appris

assez de choses sur son compte pour l'admirer et pour savoir que vos paroles ne font que lui rendre justice.

— Qui est-ce qui vous a parlé de lui ? demanda mistress Thornton un peu adoucie par cet aven de Marguerite, et craignant cependant qu'on n'eût pas dit de son fils tout le bien qu'il méritait.

Cette question impérative déplut à la jeune fille, qui hésita quelque temps à y répondre.

« C'est d'après ce que M. Thornton nous a dit lui-même que vous nous faites une idée de sa valeur, répondit M. Hale en venant au secours de Marguerite.

— Mon fils n'est pas homme à parler de ses propres actions, répliqua mistress Thornton en se redressant avec hauteur. Puis-je vous demander, miss Hale, d'après quel témoignage vous vous êtes formé la bonne opinion que vous paraissez avoir de mon fils ? Une mère, vous le savez, est avide des éloges qu'on donne à ses enfants.

— Ce n'est pas ce que nous a dit M. Thornton, répondit Marguerite, qui nous fait sentir combien vous avez de motifs de vous montrer fière de lui, ce sont, au contraire, les détails qu'il nous a cachés en nous parlant de sa jeunesse, et dont nous avait instruits M. Bell.

— M. Bell ! que peut-il savoir de John ?... lui qui passe sa vie au fond d'un collège où l'on ne fait que manger et dormir. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante, miss Hale ; plus d'une jeune lady scrupuleuse aurait refusé de donner à une vieille femme la satisfaction d'entendre dire qu'on parlait bien de son fils.

— Pourquoi cela ? demanda Marguerite en regardant mistress Thornton d'un air effrayé.

— Parce que leur conscience leur aurait dit qu'elles se faisaient un avocat de la vieille mère, en supposant qu'elles eussent des projets sur le cœur de son fils. »

Marguerite éclata de rire et le fit si joyeusement, que mistress Thornton, à qui la franchise de la jeune fille avait plu, se sentit blessée de la manière dont elle accueillait ses paroles.

« Je vous demande pardon, madame, reprit miss Hale avec plus de gravité, et je vous suis infiniment obligée de vouloir bien penser que je ne forme aucun projet sur le cœur de M. Thornton.

— De jeunes ladies n'ont pas attendu jusqu'à présent pour chercher à l'obtenir, dit sèchement la vieille dame.

— J'espère que mademoiselle votre fille se porte bien, dit M. Hale afin de changer le cours de la conversation.

— Elle ne va pas plus mal que d'habitude; elle n'est pas très-forte, répondit brièvement mistress Thornton.

— J'espère bien voir monsieur votre fils mardi prochain.

— Il m'est impossible de répondre à cette question; il se passe dans la ville des faits graves qui peuvent occuper M. Thornton d'une manière assez pénible. Nous sommes menacés d'une grève; si ces menaces se réalisent, John sera certainement consulté par ses amis, qui mettront à profit son jugement éclairé. Il se peut néanmoins qu'il aille chez vous mardi; dans tous les cas, je suis persuadée qu'il vous avertira, s'il ne peut pas s'y rendre.

— Une grève! Et dans quel but? demanda Marguerite.

— Pour s'approprier la direction du bien d'autrui; c'est toujours pour cela qu'ils se déclarent en grève, répondit mistress Thornton d'un ton plein de fureur. Si les ouvriers de mon fils se coalisent, ce sera une meute de chiens ingrats, et je ne doute pas qu'ils ne le fassent.

— Ils demandent probablement une augmentation de salaire, dit M. Hale.

— C'est le prétexte qu'ils donnent; mais au fond ce qu'ils veulent, c'est de prendre la place des maîtres et de faire de ceux-ci leurs esclaves; ils n'ont jamais eu d'autre idée, et tous les cinq ou six ans la lutte recommence entre les ouvriers et les patrons. S'ils croient cette fois y gagner quelque chose, ils se trompent fort; il pourra leur être plus facile de sortir des ateliers que d'y rentrer; les chefs d'usines ont un projet qui apprendra aux mutins à ne pas se coaliser de nouveau, s'ils réalisent la grève dont ils nous menacent aujourd'hui.

— La ville n'est-elle pas alors tout en désordre? demanda Marguerite.

— Certainement. J'espère que vous n'êtes pas poltronne; Milton n'est pas un bon séjour pour des lâches. Je me suis vue un jour obligée de me frayer un chemin à travers une populace blême et furieuse, qui jurait d'avoir la tête de Mackinson dès qu'il mettrait le pied dans la rue; le pauvre homme ignorait tout: il fallait l'avertir, ou bien il était mort. J'y allai donc; mais ce n'était rien d'entrer chez lui, il fallait en sortir, et il s'agissait de la vie. Je gagnai les toits, où l'on avait amoncelé des pierres pour les jeter sur la foule au moment où elle essaierait de forcer les portes; et j'aurais sou-

levé ces lourdes pierres, que j'aurais lancées aussi bien que pas un des hommes qui étaient là, si la chaleur ne m'avait pas fait évanouir. Miss Hale, il vous faudra apprendre à être brave, si vous restez ici.

— Je ferai tous mes efforts pour cela, dit Marguerite, que ce récit avait fait pâlir; je ne sais pas si je suis brave, je ne le saurai qu'en face du peril, mais j'ai bien peur de me trouver sans courage.

— Les habitants des campagnes du Sud regardent avec effroi ce que nous autres, gens du Darkshire, nous appelons lutter et vivre. Mais quand vous aurez passé dix ans au milieu d'une population qui a pour ses supérieurs une haine mortelle, et qui attend toujours le moment de la leur témoigner, vous saurez, croyez-moi, si vous êtes lâche ou non. »

Le soir du même jour, M. Thorn on alla chez M. Hale, et fut introduit dans le salon où ce dernier faisait la lecture à sa femme et à sa fille.

« Je viens, dit M. Thornton, vous apporter un billet de ma mère, et m'excuser de n'être pas venu prendre ma dernière leçon; le billet contient l'adresse que vous avez demandée.

— Merci, » dit Marguerite en s'emparant vivement du billet où se trouvait l'adresse du docteur Donaldson, ne voulant pas que sa mère pût se douter qu'ils avaient demandé un médecin. Elle fut touchée de voir que M. Thornton paraissait comprendre sa pensée, et lui sut gré de lui avoir donné le billet sans autre explication.

M. Hale se mit à parler du projet des ouvriers; la figure de M. Thornton prit immédiatement une expression qui le fit ressembler à sa mère dans ses plus mauvais instants, et qui glaça Marguerite.

« Mon Dieu oui, les fous parlent de se mettre en grève, disait M. Thornton; comme ils voudront. Cela fait assez nos affaires; s'ils pensent que le commerce est aussi florissant que l'année passée, ils se trompent. Nous voyons l'orage, et nous serrons nos voiles; parce que nous ne leur expliquons pas les motifs de la manœuvre, ils croient que nous avons tort. Il faudra bientôt leur rendre compte de la manière dont nous employons nos fonds. Henderson, un manufacturier d'Ashley, a essayé de biaiser avec ses ouvriers, ça ne lui a pas réussi; une grève aurait fait son affaire, il ne désirait que cela. A la demande que ses ouvriers lui adressaient de leur donner cinq pour cent, il répondit qu'il y penserait, et que le jour de la

paye on leur rendrait réponse; sachant parfaitement ce qu'il avait envie de faire, mais espérant les affermir dans leur réclamation. Sur ces entrefaites les ouvriers, plus fins que lui, apprennent que le commerce va mal, retirent leur demande le vendredi, et voilà Henderson obligé de continuer à fabriquer. Mais à Milton nous avons déclaré que nous n'avancerions pas un penny. Nous dirons à nos ouvriers que peut-être aurons-nous à diminuer les salaires, et que, dans tous les cas, il nous est impossible de les élever. C'est là que nous en sommes, attendant qu'ils nous attaquent.

— Et que feront-ils ? demanda M. Hale.

— Une grève générale, c'est du moins ce que je suppose ; vous verrez Milton sans fumée, probablement dans quelques jours. miss Hale.

— Mais pourquoi ne leur expliquez-vous pas les motifs qui vous font redouter une crise commerciale ? Je ne sais pas si je m'exprime bien, mais vous comprenez ce que je veux dire.

— Donnez-vous à vos domestiques les raisons qui vous font augmenter ou diminuer vos dépenses ? Nous sommes les propriétaires du capital, et nous avons le droit d'en faire ce que bon nous semble.

— Un droit humain, dit Marguerite à voix basse.

— Pardon, je n'ai pas entendu l'observation que vous avez faite.

— Je préfère ne pas la répéter ; elle exprime un sentiment que vous ne partageriez pas.

— Qu'en savez-vous ? dites toujours. »

Cette insistance lui déplut. Néanmoins, ne voulant pas avoir l'air d'attacher trop de valeur à ses paroles :

« J'ai dit, reprit-elle, que vous teniez des hommes le droit d'agir ainsi ; je ne vois pas en effet de raison, si ce n'est un motif religieux, qui puisse vous empêcher de disposer comme vous l'entendez de ce qui vous appartient.

— Je sais que nous différons d'opinion à cet égard ; mais ne me faites-vous pas l'honneur d'admettre que j'aie des principes religieux, bien qu'ils ne soient pas les vôtres ? »

Il avait proféré ces paroles à voix basse, et comme s'il avait voulu s'adresser à elle seule ; quant à Marguerite, qui ne désirait pas encourager cet aparté, elle répondit tout haut :

« Je ne pense pas que ce soit ici l'occasion d'examiner vos opinions religieuses ; tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il n'y a pas de lois humaines qui empêchent les patrons de dépenser

leur argent comme ils l'entendent, de le prodiguer follement, ou le jeter à l'eau si bon leur semble ; mais il y a dans la Bible certains passages où il est établi, pour moi du moins, qu'en agissant ainsi ils manquent à leurs devoirs de dépositaires fidèles. Toutefois, je suis d'une telle ignorance à propos de grèves, de salaires, de travail et de capital, que je ferais beaucoup mieux de ne pas parler de cela avec un homme aussi habile que vous en économie politique.

— Raison de plus, dit-il avec ardeur ; je serais trop heureux de vous expliquer tout ce qui peut sembler anomalie et mystère à quiconque n'a pas étudié la science économique, surtout à une époque où nos faits et gestes vont être discutés sans merci par les grattes-papier les plus infimes.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle froidement ; si quelque chose m'étonne et m'embarrasse dans l'étrange milieu où je me trouve actuellement, j'aurai recours à mon père, qui voudra bien m'expliquer ce que je ne comprendrai pas.

— Étrange milieu, dites-vous ; pourquoi cela ?

— Parce que j'y vois deux classes d'individus qui dépendent complètement l'une de l'autre et qui regardent néanmoins leurs intérêts comme tout à fait opposés. Jamais, jusqu'à présent, je ne m'étais trouvée dans un endroit où la population fût divisée en deux bandes sans cesse occupées à se déprécier mutuellement.

— Qui a déprécié les maîtres auprès de vous ? Je ne vous demande pas à qui vous avez entendu dire du mal des ouvriers, car je vois que vous persistez à vous méprendre sur le sens des paroles que j'ai dites l'autre jour ; mais qui devant vous a dénigré les maîtres ? »

Marguerite devint toute rouge, et répondit en souriant :

« Je n'aime pas qu'on m'interroge ; trouvez bon que je ne réponde pas à votre question, elle n'a aucun rapport avec le fait dont il s'agit ; d'ailleurs, vous pouvez me croire sur parole. J'ai entendu dire à plusieurs individus, j'admets que c'étaient des ouvriers, je leur ai entendu dire que c'était l'intérêt des patrons de les empêcher d'amasser un peu d'argent, parce qu'ils seraient trop indépendants s'ils avaient des fonds à la caisse d'épargne.

— C'est encore cet homme que tu appelles Higgins qui t'aura conté cela, » dit mistress Hale.

M. Thornton ne parut pas avoir écouté cette phrase, que

Marguerite désirait évidemment qu'il n'eût pas entendue ; mais il n'en garda pas moins le souvenir.

« Je me suis laissé dire en outre que les chefs d'ateliers considéraient comme un avantage d'avoir des ouvriers ignorants, et non des avocats de village, comme disait le capitaine Lennox en parlant des hommes de sa compagnie qui discutait ses ordres, ajouta Marguerite en s'adressant à son père.

— Qu'est-ce que c'est que le capitaine Lennox ? demanda instinctivement M. Thornton, poussé par un vif sentiment de déplaisir qui l'empêchait de répondre aux paroles de la jeune fille.

— Si tu t'intéressais davantage aux écoles, Marguerite, dit M. Hale, tu saurais combien on s'occupe à Milton de l'éducation des masses.

— Oui, répondit-elle avec douceur, je ne visite pas assez les écoles ; mais l'ignorance à laquelle je fais allusion n'a pas de rapport avec ce qu'on apprend en classe. Je ne parle pas de la lecture et de l'écriture, mais de l'esprit de conduite qui doit un jour guider les hommes et les femmes ; en un mot, celui qui m'a informé de ces détails semblait dire que les patrons aimaient mieux que leurs ouvriers fussent tout bonnement de grands enfants, n'ayant aucun souci de l'avenir et leur obéissant avec un aveuglement passif.

— Il est évident, miss Hale, que la personne dont vous tenez vos informations a trouvé un auditeur parfaitement disposé à croire toutes les calomnies qu'il lui a plu de débiter sur le compte des maîtres, » dit M. Thornton d'un air offensé.

Le cachet de personnalité qu'il attribuait aux paroles de Marguerite déplut à la jeune fille ; elle ne répondit pas, et ce fut M. Hale qui s'en chargea pour elle.

« J'avoue, dit-il, que, sans être aussi intimement lié que Marguerite avec aucun ouvrier, je suis frappé de l'antagonisme qui existe entre les chefs d'atelier et les hommes qu'ils emploient ; cette impression résulte même de ce que vous m'avez dit à cet égard. »

M. Thornton demeura quelque temps sans répondre. Marguerite venait de quitter le salon, et il était contrarié de l'espèce d'irritation qui s'était glissée entre eux. Toutefois, l'ennui qu'il en éprouvait, en le rendant plus grave et plus pensif, donna plus de dignité à ses paroles.

« J'ai pour théorie, dit-il, que mes intérêts sont identiques

avec ceux des ouvriers que j'occupe.... j'allais dire avec ceux des bras que j'emploie, mais miss Hale n'aime pas à entendre appliquer ce mot de bras à des hommes; j'éviterai donc de m'en servir, bien que ce terme fût consacré dans l'industrie avant l'époque où j'y suis entré moi-même. Un jour, dans quelque mille ans, cette unité d'intérêts pourra être mise en pratique; les hommes vivront alors en pleine utopie; c'est au même point de vue que le gouvernement républicain me paraît le meilleur de tous.

— Nous lisons la *République* de Platon dès que nous aurons fini Homère.

— Lorsque l'humanité en sera venue à réaliser les rêves de Platon, c'est que les hommes, les femmes et les enfants, seront propres à la république; mais aujourd'hui, c'est la marche constitutionnelle qui convient le mieux à l'état de nos mœurs et de notre intelligence. Les hommes, dans leur premier âge, ont besoin d'un gouvernement despotique, et, longtemps après leur enfance, ils ont encore besoin d'être dirigés par une autorité ferme, qui les conduise néanmoins avec plus de réserve et de douceur. Je suis de l'avis de miss Hale, relativement à nos ouvriers, lorsqu'elle les considère comme de véritables enfants; mais je nie formellement que ce soient les maîtres qui prolongent leur enfance; je maintiens que le despotisme est à leur égard la meilleure forme gouvernementale, et j'agis conséquemment en autocrate toutes les fois que je suis en leur présence. J'apporte tous mes soins et toute mon attention à ne leur imposer que des lois justes et à ne prendre que de sages résolutions, non par cette vaine philanthropie dont on a trop parlé depuis quelque temps: c'est pour moi, d'abord, pour eux ensuite, que je cherche à diriger mes affaires avec sagesse; mais je ne veux pas être obligé de décliner les raisons qui me font agir, ou de m'écarter un instant de la décision que j'ai cru devoir prendre. Qu'ils se mettent en grève, puisqu'ils y tiennent; j'en souffrirai autant qu'eux, mais ils verront à la fin que je n'ai pas fléchi d'une ligne ou changé un iota aux choses que j'avais décidées. »

Marguerite avait repris sa place autour de la table et travaillait en silence.

« Je suis fort ignorant dans toutes ces matières, répliqua M. Hale; mais, d'après mes faibles connaissances, je crois pouvoir dire que les masses en sont arrivées à cette période qui, dans la vie des nations comme dans celle des individus, sé-

pare l'enfance de l'âge viril et conduit rapidement à la maturité. Il y a des parents qui commettent une grande erreur, lorsqu'ils continuent d'imposer à leurs fils parvenus à cet âge la même obéissance qu'à l'époque où les devoirs des enfants se bornent à venir aussitôt qu'on les appelle et à faire ce qu'on leur dit. Un père éclairé stimule au contraire chez les siens le désir de s'émanciper graduellement, et devient leur ami et leur conseil au moment où son autorité n'est plus la règle indispensable de leurs actions. Si mon raisonnement est faux, n'oubliez pas que c'est vous qui d'abord avez adopté cette analogie.

— On m'a raconté il y a quelque temps, dit Marguerite, un fait qui s'est passé à Nuremberg il y a trois ou quatre ans. Un riche habitant de cette ville occupait seul une de ces immenses maisons qui servirent autrefois d'habitations et de magasins. Le bruit courait qu'il avait un enfant, mais personne ne pouvait l'affirmer; ce fut pendant quarante ans un sujet perpétuel de conjectures plus ou moins bien fondées. Bref, à la mort de cet homme on découvrit qu'il avait un fils, âgé effectivement de quarante et quelques années, mais ayant tout au plus l'intelligence d'un enfant; son père s'était appliqué à le maintenir dans la plus complète ignorance, afin de le préserver de la tentation et du péché. Qu'arriva-t-il? c'est qu'une fois libre, ce vieil enfant, qui ne savait pas faire de distinction entre le bien et le mal, tomba sous l'influence de tous les mauvais sujets de Nuremberg, et s'abandonna aux excès les plus fâcheux; si bien qu'après quatorze mois de débauche, les autorités de la ville furent obligées de l'enfermer et de le nourrir, car il ne savait pas même parler suffisamment pour mendier avec succès.

— J'ai comparé la position du maître à celle d'un père de famille, reprit M. Thornton; et, bien que cette comparaison m'ait été suggérée par miss Hale, je n'ai pas le droit de me plaindre de ce que vous vous en faites une arme contre moi. Cependant, monsieur, quand vous parliez tout à l'heure d'un père que vous nous proposiez pour modèle, vous disiez qu'il développait chez ses enfants le désir de s'émanciper graduellement afin d'arriver à une complète indépendance. Croyez-vous sincèrement que l'époque soit arrivée pour les bras que nous employons d'agir librement pendant les heures du travail? Il est impossible que ce soit votre opinion, et dès lors nous sommes du même avis; je regarderais comme injusti-

fiable que nous voulussions imposer notre autorité à nos hommes quand une fois ils sont sortis de l'atelier. Parce qu'ils travaillent pour nous dix heures par jour, ce n'est pas un motif pour que nous leur mettions des lisières pendant les quatorze autres. J'estime tellement ma propre indépendance, que je ne vois pas de dégradation plus grande que d'avoir quelqu'un se mêlant sans cesse de vous diriger, de vous sermonner ou même de discuter vos actes; et quant à moi, je me révolterais immédiatement contre cet odieux personnage, fût-il le plus éclairé et le plus puissant des hommes; je crois même que ce sentiment est plus prononcé dans le nord de l'Angleterre que dans les comtés du Sud.

— Mais n'est-ce pas parce qu'il n'existe aucune égalité entre celui qui donne les conseils et celui qui les reçoit, parce que chaque individu s'éloigne peu chrétiennement de son frère dont il est jaloux, que cette crainte incessante de voir empiéter sur ses droits est née dans le cœur des hommes?

— Je constate le fait et je ne le discute pas; du moins j'ai le regret de n'en pouvoir rien faire aujourd'hui; je suis attendu à huit heures, et il faut absolument que je vous quitte sans avoir répondu à votre objection, qui, du reste, ne change rien à ce que nous avons à faire dans l'état actuel des choses. Accordez-moi....

— Mais cela change tout, au contraire, » dit Marguerite à voix basse.

M. Hale lui fit signe de se taire, et de laisser parler M. Thornton.

« Accordez-moi seulement ceci, reprit l'industriel. Un vif sentiment d'indépendance étant donné à chaque homme du Darkshire, ai-je le droit de lui imposer mes vues (chose que je repousserais personnellement de toute mon énergie, si quelqu'un l'essayait à mon égard), le droit de lui imposer mes vues sur la manière dont il doit se conduire, par cela seul qu'il a du travail à vendre et moi le capital nécessaire pour m'en rendre acquereur?

— Pas le moins du monde, répondit Marguerite; ce n'est pas une question de commerce, et votre position de capitaliste n'a rien à voir là dedans; mais vous avez nécessairement le droit et le devoir de vous occuper de ces hommes, dont l'existence vous est subordonnée par le rejet ou l'emploi que vous faites de leur travail, et dont la vie et le bien-être sont liés si étroitement à votre fortune et à votre bonheur. Dieu

nous a créés tous dépendant les uns des autres ; nous pouvons l'ignorer ou refuser de voir que cette dépendance va au delà du salaire que nous donnons à qui travaille pour nous ; mais la chose n'en existe pas moins. Ni vous ni aucun maître ne peut se suffire à lui-même. L'homme le plus fier dépend de ceux qui l'entourent, ne serait-ce que par l'influence insensible qu'ils ont sur son caractère et sur sa vie. Le plus indépendant de vos *Ego* du Darkshire a des individus qui s'attachent à lui de tous côtés, et dont il ne peut pas plus se débarrasser que le rocher orgueilleux auquel il ressemble ne peut....

— Je t'en prie, Marguerite, ne te lance pas dans les comparaisons ; tu vois jusqu'où cela nous a menés, » dit son père en souriant, bien qu'un peu mal à son aise en pensant qu'elle retenait M. Thornton malgré lui.

Mais il se trompait ; celui-ci restait avec plaisir pour écouter Marguerite, malgré l'irritation que lui causaient ses paroles.

« Miss Hale, dit-il, êtes-vous toujours sous l'influence... ? Non ; c'est mal poser la question : mais si vous vous sentez influencée par les autres, et non par les circonstances, veuillez me dire si c'est directement ou indirectement ; s'ils ont obtenu ce résultat par leurs exhortations, leurs ordres même, ou tout bonnement par leur exemple, en s'attachant à leurs devoirs sans se demander si leurs actions rendraient tel homme industriel et tel autre économe. Si j'étais ouvrier, je me sentirais bien plus vivement impressionné par la conduite de mon maître, par la pensée qu'il est probe, exact, laborieux, persévérant dans ses entreprises (et sachez bien que nos ouvriers nous espionnent encore plus que nos valets), que par n'importe quels conseils relativement à la vie que je mènerais en dehors de l'atelier, quelle que fût du reste la bonne intention qui animerait le conseiller. Je n'aime pas beaucoup à me donner pour exemple ; mais j'attribue la droiture de mes ouvriers et la franchise de l'opposition qu'ils me font, comparée surtout à la manière dont la grève s'organise dans les autres fabriques, au mépris que j'ai toujours eu moi-même pour toute mesure déloyale et cachée. Cela vaut mieux qu'une série de conférences sur ce texte qu'on a tant délayé depuis peu : « L'honnêteté est la meilleure des politiques. » Non, non, croyez-moi ; on peut dire, sans exagérer la part du maître : Tel patron, tels ouvriers.

— C'est une grande concession, répliqua Marguerite en riant. Lorsque je vois des hommes montrer de l'obstination et

de la violence dans la poursuite de leurs droits, je puis donc en inférer que leur maître leur ressemble : car, s'il avait mis plus de douceur et de modération dans ses actes, s'il avait été moins jaloux de ses prérogatives, ses ouvriers eux-mêmes auraient été pleins de réserve et de bonté.

— Vous parlez, miss Hale, comme tous les étrangers qui ne comprennent pas le jeu de notre organisation, dit M. Thornton avec chaleur ; vous supposez que nos ouvriers sont des poupées de cire molle qu'on modèle au gré de ses désirs ; vous oubliez que nous n'avons affaire à eux que pendant un tiers à peine de leur existence, et que les devoirs d'un manufacturier sont autrement nombreux et importants que ceux d'un simple manœuvre ; que nous avons à maintenir aux yeux du monde une réputation commerciale qui nous fait les pionniers de la civilisation.

— Vous devriez bien, par la même occasion, dit M. Hale en souriant, avancer un peu cette civilisation dans votre propre pays. Ce sont de terribles païens, et à l'écorce bien rude, que vos hommes de Milton.

— J'avoue que la médecine à l'eau de rose n'aurait aucun effet sur eux. Cromwell aurait fait un excellent directeur de fabrique, miss Hale, et je voudrais bien que nous l'eussions au milieu de nous pour tenir tête à cette grève.

— Cromwell n'est pas un de mes héros, dit Marguerite d'un ton froid ; mais je cherche à concilier votre admiration pour le despotisme avec votre respect pour la liberté des autres.

— Je veux, dit-il en rougissant du ton qu'elle avait pris, je veux rester le maître absolu, irresponsable, de mes ouvriers pendant les heures de travail ; mais en dehors de l'atelier, nous n'avons plus eus ensemble aucune relation, et j'ai pour leur indépendance un respect égal à celui que j'exige pour ma propre liberté. »

Il garda le silence pendant une minute ou deux ; puis, maîtrisant la contrariété qu'il éprouvait, il souhaita le bonsoir à M. Hale et à sa femme ; et s'approchant de Marguerite, il lui dit à voix basse :

« Je vous ai parlé ce soir avec vivacité, miss ; j'ai peur d'y avoir mis un peu de rudesse : mais, vous le savez, je ne suis qu'un manufacturier de Milton, peu habitué à vivre dans le monde. Me pardonnez-vous ce qui a pu vous déplaire dans mon langage ? »

— Certainement, » dit-elle en lui adressant un doux sourire qui dissipa les nuages dont leur discussion avait voilé la figure de M. Thornton. Mais elle oublia de lui tendre la main : il ressentit vivement cette omission, et crut devoir l'attribuer à l'orgueil de Marguerite.

CHAPITRE XVI.

L'ombre de la mort.

Le docteur Donaldson vint le lendemain faire sa première visite à mistress Hale, et ces habitudes mystérieuses que Marguerite avait crues définitivement remplacées par l'intimité qui régnait entre elle et sa mère furent reprises à l'arrivée du docteur.

Marguerite ne donnait pas facilement sa tendresse ; mais, quand elle aimait, c'était avec une passion mêlée d'un haut degré de jalousie. et, lorsqu'elle se vit exclure de la chambre de la malade, où Dixon fut admise, elle souffrit vivement de cette exclusion qui la blessait au cœur.

Elle s'enferma dans la pièce voisine de celle où était sa mère, et la parcourut de long en large en attendant la sortie du docteur ; de temps à autre elle s'arrêtait pour écouter : elle s'imagina qu'elle entendait gémir ; elle joignit les mains en retenant son haleine. C'était bien un gémissement qu'elle avait entendu ; puis, après quelques instants de silence, le mouvement des chaises et le bruit des voix annoncèrent que la consultation était finie.

Dès qu'elle entendit ouvrir la porte, elle sortit vivement et courut à la rencontre du docteur.

« Mon père n'est pas chez lui, dit-elle à M. Donaldson ; veuillez être assez bon pour venir avec moi dans son appartement. »

Et, triomphant de tous les obstacles que lui opposait Dixon, très-surprise de lui voir revendiquer les droits que lui donnait son titre de fille, elle conduisit le docteur dans le cabinet de M. Hale.

« Comment avez-vous trouvé ma mère ? demanda-t-elle au

médecin d'un air d'autorité ; je tiens à connaître votre opinion tout entière, monsieur ; je suis le seul enfant... que mes parents aient auprès d'eux, ajouta-t-elle en hésitant ; je crains que mon père ne se fasse illusion sur la santé de ma mère ; s'il y a des motifs sérieux d'inquiétude, je dois nécessairement l'en avertir ; il faut en outre que je soigne notre chère malade. Soyez donc assez bon pour ne me rien cacher ; l'expression que je vois sur votre figure m'effraye bien plus que ne pourraient le faire vos paroles.

— Madame votre mère paraît avoir auprès d'elle, ma chère miss, une femme dévouée, attentive, qui est plutôt son amie que....

— Je suis sa fille, monsieur.

— Mais quand je vous aurai dit qu'elle m'a expressément défendu, chère miss, de vous parler de....

— C'est une défense à laquelle je ne suis pas assez patiente pour me soumettre ; d'ailleurs vous êtes trop sage, docteur, pour avoir promis à ma mère de lui garder le secret.

— Vous avez raison, dit M. Donaldson en souriant tristement ; je n'ai rien promis ; on le saurait bientôt, du reste, alors même que je n'en parlerais pas. »

Marguerite pâlit ; mais, à l'exception de ses lèvres qui se contractèrent légèrement, son visage demeura immobile. Le docteur Donaldson, avec cette pénétration rapide sans laquelle un médecin ne pourrait s'élever à une place éminente parmi ses confrères, vit immédiatement qu'il fallait tout apprendre à Marguerite ; qu'elle saurait deviner s'il lui cachait le moindre détail, et qu'elle souffrirait beaucoup plus de ses réticences que de la vérité même. Après être resté silencieux pendant quelques minutes, il lui dit quelques mots à voix basse, et l'examina avec attention : car, aux premières paroles qu'il avait prononcées, Marguerite avait tressailli d'horreur ; ses pupilles s'étaient largement dilatées, ses joues et ses lèvres étaient devenues livides, et la respiration ne lui revint qu'après quelques instants.

« Je vous remercie bien sincèrement, monsieur, dit-elle enfin quand elle eut recouvré la voix ; il y a bien des semaines que cette crainte assiégeait mon esprit. C'est affreux ! ma pauvre mère ! » Ses lèvres tremblèrent et les larmes jaillirent de ses yeux. « Est-ce une maladie bien douloureuse ? demanda-t-elle au docteur.

— Cela dépend des constitutions, répondit celui-ci en ho-

chant la tête, de mille choses imprévues.... mais les dernières découvertes de la science ont mis à notre disposition de grands moyens de soulagement.

— Mon père ! murmura Marguerite en frissonnant de tous ses membres.

— Je ne connais pas M. Hale, reprit le docteur ; il sera, je suppose, très-difficile de l'avertir ; n'en faites rien, chère miss, avant de vous être familiarisée vous-même avec la confiance à laquelle vous m'avez obligé. D'ici là, mes visites, que je renouvellerai de temps en temps, bien que je ne pense pas pouvoir faire autre chose que de soulager la malade, mille petites circonstances, en éveillant l'inquiétude de M. votre père, le prépareront à cette triste nouvelle et rendront votre tâche un peu moins douloureuse. Allons, chère miss, allons, du courage. J'ai vu M. Thornton, il m'a tout dit ; j'honore M. votre père pour le sacrifice qu'il a fait, bien qu'à mes yeux il ait commis une erreur. Je vous le dis une fois pour toutes : comptez sur moi, et rappelez-vous que je viens ici en ami. Vous finirez par me considérer comme tel : on se connaît bien plus vite et beaucoup mieux lorsqu'on s'est vu dans de pareilles circonstances qu'après avoir échangé des visites pendant plusieurs années. »

Les larmes empêchèrent Marguerite de répondre au docteur ; mais elle lui serra vivement la main.

« Une femme superbe ! quelle vigueur ! pensa M. Donaldson quand, installé dans sa voiture, il put à loisir examiner sa main ornée de bagues, qui avait légèrement souffert de la pression de Marguerite. Croirait-on que des doigts aussi délicats puissent avoir la force d'un étau ? Mais des proportions admirables, une harmonie parfaite, cela donne aux membres une énorme puissance. Elle aurait fait une bien belle reine ! Quelle autorité dans son regard lorsque, rejetant la tête en arrière, elle m'a ordonné de tout lui dire ! et quelle sérieuse ardeur lorsqu'elle s'est ensuite penchée en avant pour mieux entendre ! Pauvre jeune fille ! je veillerai à ce qu'elle ne s'épuise pas ; mais ces créatures de race ont une énergie incroyable pour supporter la fatigue et la douleur. Elle a du courage jusque dans la moelle des os ; une autre, à sa place, n'aurait pas supporté l'émotion qui l'a rendue livide, sans attaques de nerfs et sans évanouissements. Ah ! si j'avais trente ans de moins, comme il lui aurait fallu peu de temps pour s'emparer de mon cœur ! Il est trop tard à présent. Ah ça, nous voici chez les archers. »

Et le bon docteur descendit de sa voiture, plein de savoir, de réflexion, d'expérience, de pitié affectueuse pour ceux qu'il allait visiter, et tout aussi disposé à leur consacrer ses soins et ses lumières que s'ils étaient seuls au monde.

Pendant ce temps-là Marguerite s'était renfermée de nouveau dans le cabinet de M. Hale, afin de puiser dans son cœur assez de force pour remonter auprès de sa mère.

« Mon Dieu, mais c'est horrible, pensait-elle; comment supporter cela? Une aussi affreuse maladie; et pas d'espoir! Oh! maman, maman! que je regrette d'être allée chez ma tante et d'avoir passé loin de vous tant d'années si précieuses! Pauvre mère! combien elle a dû souffrir! Oh! je vous en supplie, Seigneur! faites que ses souffrances ne soient pas trop cruelles! Comment aurais-je la force de les lui voir subir? Et le désespoir de mon père! Je le lui cacherai encore; on le tuerait en le lui apprenant tout à coup; mais je ne veux perdre aucun des instants qui nous restent.... »

Elle courut chez sa mère; Dixon n'y était pas. Mistress Hale était allongée dans un fauteuil, un châle blanc drapé autour d'elle, et coiffée d'un joli bonnet qu'elle avait mis pour recevoir la visite du docteur. Une nuance d'un rose pâle couvrait ses joues, et la fatigue que lui avait causée la consultation précédente donnait à sa figure quelque chose de paisible. Sa fille fut surprise de la trouver aussi calme.

« Qu'est-ce que tu as, Marguerite? lui demanda mistress Hale: tu as l'air toute bouleversée. » Puis comprenant la scène qui avait pu avoir lieu, elle ajouta d'un ton où perçait la contrariété: « J'espère, enfant, que tu n'as pas questionné M. Donaldson, que tu ne l'as même pas vu?.... Il ne t'a rien dit, je suppose? » continua-t-elle en voyant que Marguerite ne lui répondait pas.

— Si, maman, il m'a tout dit, au contraire; c'est moi qui l'ai voulu, moi seule qu'il faut blâmer. »

Elle s'agenouilla auprès de sa mère, et lui prit la main qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

« Tu as eu tort, Marguerite, reprit la malade; tu savais que je ne voulais pas qu'on t'en parlât. »

Mais abandonnant à sa fille la main qu'elle avait essayé de lui retirer, elle finit par presser doucement à son tour les doigts qui tenaient les siens.

« Oh! maman, laissez-moi vous soigner, dit Marguerite encouragée par cette caresse. Dixon m'apprendra ce qu'il faudra

faire ; je suis votre enfant, et c'est à moi qu'il appartient de faire tout ce qu'il faut pour vous.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, répondit sa mère en tressaillant.

— Si, je le sais, maman chérie ; laissez-moi vous soigner ; permettez au moins que j'essaye ; personne n'y apportera plus de tendresse et de courage ; et ce sera pour moi une si grande consolation !

— Pauvre enfant ! eh bien oui, tu essayeras ; mais, vois-tu, nous pensions, Dixon et moi, que tu me fuirais si....

— Dixon ne m'a pas fait l'honneur de me croire autant d'amour et de dévouement pour vous qu'elle en a elle-même ! reprit Marguerite avec hauteur ; pense-t-elle donc que je sois une de ces femmes au cœur faible, qui ne savent que s'étendre sur un lit de roses et se faire éventer par leurs esclaves ? Je vous en prie, chère maman, ne permettez plus à Dixon de se placer entre vous et moi, je vous en supplie !

— Ne te fâche pas contre elle, dit mistress Hale d'un air inquiet.

— Non, maman ; soyez tranquille ; je serai douce et patiente avec Dixon ; je lui demanderai de m'apprendre à vous soigner ; mais vous me donnerez la première place auprès de vous, n'est-ce pas, mère ? Quand j'étais chez ma tante, j'ai pleuré tant de fois des nuits entières en pensant que vous m'oublieriez !

— Et moi, Marguerite, que de fois je me suis demandé comment tu supporterai notre pauvreté après tout le luxe dont tu étais entourée à Londres ! C'est au point que j'étais plus confuse de te laisser voir nos petites ruses de ménage, lorsque tu es arrivée à Helstone, que si un étranger même s'en était aperçu.

— Oh ! maman, elles m'ont tant amusée ! j'y trouvais bien autrement de plaisir qu'à tout le brocantage qu'on faisait chez ma tante ; les tablettes des garde-robes garnies de poignées et transformées en p'ateau d'apparat dans les grandes occasions ; les villes caisses à thé rembourrées de crin et servant d'ottomanes ! Je trouve au contraire que vos ruses de ménage, comme vous voulez bien les appeler, formaient l'un des charmes de la vie d'Helstone.

— Je ne le reverrai jamais, ce cher Helstone, dit mistress Hale, dont les yeux s'emplirent de larmes. A l'époque où j'étais là-bas, je ne songeais qu'à en sortir ; il n'était pas d'endroit.

qui ne me parût plus agréable, et maintenant que je le regrette, je suis condamnée à mourir sans le revoir; je suis justement punie, Marguerite.

— Ne parlez pas ainsi, maman, répliqua la jeune fille avec impatience; le médecin a dit que vous pouviez vivre longtemps encore, et nous retournerons à Helstone, mère chérie.

— Non, mon enfant, jamais; je l'accepte comme une juste punition. Mais ton frère, Marguerite, ton frère!

Cette pensée triomphait de sa fatigue et de son courage; des sanglots déchirants, des cris passionnés s'échappèrent de sa poitrine: « Frédéric! viens douc! disait la pauvre mère. Frédéric! je vais mourir et je veux te revoir, toi, mon fils, mon premier-né! »

Elle tomba dans de violentes convulsions, et Marguerite, dans son effroi, courut appeler Dixon. La vieille bonne arriva tout essoufflée, accusant Marguerite d'avoir surexcité sa mère. La jeune fille supporta sans se plaindre la mauvaise humeur de Dixon, faisant, en dépit de ses alarmes exagérées, tout ce que lui disait la vieille femme, que cette douceur ne manqua pas d'attendrir. Elles couchèrent la malade, et Marguerite resta auprès du lit de sa mère jusqu'au moment où celle-ci fut endormie; c'est alors que Dixon, qui l'attendait à la porte de la chambre, la conduisit au salon et, d'un air toujours irrité, lui ordonna de boire une tasse de café qu'elle lui avait préparée.

« Vous n'auriez pas dû être si curieuse, miss, lui dit-elle; vous n'aviez pas besoin de vous désoler avant le temps; ça serait venu bien assez tôt; puis vous allez le dire à monsieur, je suppose? Une jolie maisonnée que je vais avoir avec vous tous!

— Non, répondit Marguerite, je ne le dirai pas à mon père; il ne le supporterait pas comme moi. »

Et, pour preuve de la manière dont elle le supportait, la pauvre fille éclata en sanglots.

« Que je savais bien ce qui arriverait! dit la vieille bonne; vous allez la réveiller, maintenant qu'elle dort d'un sommeil si tranquille. Voyons, miss Marguerite, chère miss, j'ai bien gardé ça pour moi pendant des semaines et des semaines; et, quoique je ne prétende pas l'aimer autant que vous, jamais pourtant ni homme, ni femme, ni enfant, excepté maître Frédéric, ne m'a été de rien auprès d'elle. Voyez-vous, depuis le jour que la femme de chambre de lady Beresford me fit entrer

pour la voir tout habillée de crêpe blanc avec des épis et des coquelicots dans les cheveux. que je me suis enfoncé une aiguille dans le doigt en courant pour la voir, que l'aiguille s'est cassée, qu'ils m'ont coupé toute la chair pour l'en retirer, qu'elle a déchiré son mouchoir brodé pour me mettre autour, et qu'en revenant du bal, où elle avait été la plus jolie de toutes les ladies, elle est montée pour mouiller les bandages avec de la lotion, je n'ai jamais au monde aimé personne autant qu'elle. Je ne croyais pas vivre assez longtemps pour la voir aussi bas; pauvre chère âme! Je ne voudrais pas vous faire de tort, miss Marguerite; il y en a plus d'un qui vous trouve jolie femme; et pourquoi pas? Même ici, où il y a tant de fumée qu'un chacun y devient aveugle, les hiboux peuvent le voir. Mais vous ne serez jamais aussi belle que votre mère l'a été, miss Marguerite; jamais, quand vous vivriez plus de cent ans.

— Elle est toujours jolie, pauvre maman!

— N'allez pas vous remettre à pleurer, miss; à la fin, je ne pourrais plus y tenir, dit la pauvre Dixon avec des larmes dans la voix. Si monsieur rentre et vous questionne, vous ne pourrez jamais lui répondre; sortez un peu; allez faire un tour de promenade, et refaites-vous une figure pour quand vous rentrerez. Que de fois j'ai eu bonne envie d'aller prendre l'air pour chasser tout ça de ma tête pendant quelques instants, afin de lui montrer meilleur visage!

— Chère Dixon! qu'il m'est arrivé souvent d'être injuste à votre égard, ne sachant pas quel horrible secret vous aviez à garder!

— Y pensez-vous, enfant? j'aime à vous voir, au contraire, vous emporter un peu; c'est le bon vieux sang de Beresford qui se remue dans vos veines; le dernier sir John envoya deux coups de fusil à son intendant, parce que celui-ci disait qu'il pressurerait les tenanciers jusqu'au moment où il ne leur resterait pas plus d'argent que de poils à un caillou.

— Soyez tranquille Dixon, je ne vous tirerai pas de coups de fusil, et je tâcherai de n'être plus impatiente à votre égard.

— Vous ne l'avez jamais été; si je l'ai dit par hasard, c'est à moi-même: histoire de faire un bout de conversation agréable: il n'y a personne ici avec qui l'on puisse causer. Quand vous vous enflamez tout à coup, vous êtes tout le portrait de maître Frédéric: si bien qu'un de ces jours, il m'arrivera

de vous mettre en colère tout exprès pour voir ces yeux lancer des éclairs au milieu des nuages qui sont sur votre figure comme ils étaient sur la sienne. Mais partez, miss, partez ; j'aurai l'œil sur madame ; et quant à monsieur, vous savez que ses livres lui seront une compagnie, s'il venait à rentrer. »

Marguerite resta encore un instant, comme si elle eût balancé entre la crainte et l'irrésolution ; puis, se précipitant vers la vieille bonne, elle l'embrassa tout à coup et sortit du salon en toute hâte.

« Bonté divine ! murmura Dixon quand Marguerite fut partie. Elle est aussi douce qu'une amande. Il y a trois personnes que j'aime : madame, maître Frédéric et puis elle ; eux trois, et c'est tout. On peut bien pendre les autres si l'on veut, car je ne sais pas ce qu'ils font au monde. Monsieur est né sans doute pour épouser madame ; si j'étais sûr qu'il l'aime convenablement, je finirais peut-être par m'attacher à lui avec le temps : mais il aurait pu faire autre chose que ça pour elle, et n'être pas toujours fourré dans ses livres à lire et à penser. Où ça l'a-t-il conduit ? Il y en a d'autres qui n'ont jamais rien lu et qui sont aujourd'hui recteurs, doyens, tout au monde ! et monsieur y serait arrivé plus tôt qu'eux s'il avait pensé davantage à madame, au lieu de se fatiguer à réfléchir à je ne sais quoi. La voilà partie, dit-elle en regardant par la fenêtre au moment où elle venait d'entendre fermer la porte de la rue. Pauvre jeune lady ! comme sa toilette a l'air minable en comparaison de ce qu'elle était quand elle est arrivée à Helstone il y a un an ! Elle n'avait pas alors dans toute sa garde-robe une seule paire de bas raccommodée ni une paire de gants nettoyée ; tandis qu'à présent... ! »



CHAPITRE XVII.

Ce que c'est qu'une grève.

Marguerite sortit triste et la tête pesante ; mais au bout de la rue.... oui, l'air d'une rue de Milton avait ranimé son jeune sang avant qu'elle fût arrivée au premier tournant. Son pas devint plus léger, ses lèvres plus colorées. Elle commença à remarquer ce qui se passait autour d'elle au lieu d'avoir ses pensées tournées exclusivement en dedans.

Elle vit dans les rues des flâneurs inaccoutumés, des hommes se promenant les mains dans les poches ; des groupes de jeunes filles parlant très-haut, paraissant très-animées et affichant une complète indépendance de langage et de tenue.

Des hommes de mauvaise mine (la minorité compromettante) se tenaient à l'entrée des cabarets, fumant et faisant des remarques sur ceux qui passaient près d'eux. Marguerite recula devant la perspective d'une longue marche à travers ces rues avant d'arriver aux champs, où elle avait l'intention de se promener. Elle résolut d'aller, au lieu de cela, voir Bessy Higgins. Sans doute, cela serait moins agréable qu'une promenade dans la campagne, mais peut-être serait-ce une meilleure action.

Nicolas Higgins était assis près du feu, fumant sa pipe, lorsqu'elle entra.

Bessy se balançait sur sa chaise de l'autre côté de la cheminée.

Nicolas ôta sa pipe de sa bouche et, se levant, il poussa sa chaise vers Marguerite, et s'appuya nonchalamment contre la cheminée, tandis qu'elle demandait à Bessy comment elle se portait.

« Elle est un peu triste, dit Nicolas, mais sa santé est meilleure ; elle n'aime pas qu'on se mette en grève. Elle aime un peu trop la paix et le repos à tout prix.

— C'est la troisième coalition que je vois, dit Bessy en soupirant, comme si c'était là une réponse et une explication plus que suffisantes.

— Eh bien ! la troisième fois ils payeront pour les deux autres. Vous verrez si nous ne ferons pas entendre raison aux maîtres cette fois-ci, s'ils ne viendront pas nous supplier de rentrer au prix qu'il nous plaira. Voilà tout. Nous n'avons pas réussi les autres fois, mais aujourd'hui nous avons dressé nos plans habilement.

— Pour quoi vous coalisez-vous ? dit Marguerite. Ce'a signifie cesser de travailler jusqu'à ce que vous obteniez le salaire que vous désirez n'est-ce pas ? Il ne faut pas vous étonner de mon ignorance ; dans le pays d'où je viens, je n'ai jamais entendu parler de coalitions.

— Je voudrais vivre dans ce pays-là, dit Bessy tristement. Mais ce n'est pas à moi à m'affliger des coalitions, c'est la dernière que je verrai ; avant qu'elle soit terminée, je serai dans la grande cite, dans la céleste Jérusalem.

— Bessy est si pleine de la vie future qu'elle ne peut songer à la vie présente. Mais moi, voyez-vous, je suis résolu de faire ici bas du mieux que je peux. Je crois qu'un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans le buisson. C'est ce qui fait que nous ne voyons pas de même au sujet de la coalition.

— Mais, dit Marguerite, si les ouvriers se coalisaient, comme vous dites, dans le pays d'où je viens, comme ce sont pour la plupart des laboureurs il en résulterait que les champs ne seraient pas ensemencés, ni le foin rentré, ni la moisson faite.

— Eh bien ? dit Nicolas, qui avait repris sa pipe et prononcé ce *eh bien ?* d'un ton d'interrogation.

— Eh bien, alors que deviendraient les fermiers ?

— Je suppose qu'ils seraient obligés de renoncer à leurs fermes, ou de donner des salaires raisonnables.

— Supposons qu'ils ne pussent pas ou ne voulussent pas élever les salaires, ils ne pourraient pas tous renoncer à leurs fermes en ce moment, quelque désir qu'ils en eussent d'ailleurs, mais ils n'auraient ni foin ni blé à vendre cette année-là ; et où prendraient-ils de l'argent pour payer les laboureurs l'année suivante ? »

Nicolas continua de fumer pendant quelque temps.

« Je ne connais pas les manières d'agir des gens du Sud, dit-il enfin ; j'ai entendu dire que ce sont des hommes sans cœur et sans courage, qui se laissent écraser, qui sont moitié morts de faim, et trop accablés par la faim pour savoir lors-

qu'on leur fait tort. Mais ici ce n'est pas comme cela : nous savons quand on nous fait tort, et nous avons trop de sang dans les veines pour le supporter. Nous quittons nos métiers et nous disons : « Vous pouvez nous affamer, mais vous ne nous ferez pas de tort, nos maîtres ! » Et que le diable soit d'eux, ils n'en viendront pas à bout cette fois-ci !

— Je voudrais bien vivre dans le Sud, dit Bessy.

— Il y a beaucoup à endurer, là aussi, dit Marguerite ; partout il y a à souffrir ; les ouvriers ont un travail fatigant, et ils n'ont guère de nourriture pour réparer leurs forces.

— Oui, mais ils travaillent dehors, dit Bessy ; ils n'entendent pas ce bruit continu des machines, et ne respirent pas l'air étouffant de la fabrique.

— Oui, mais ils ont souvent à endurer la pluie et le froid. Les jeunes supportent cela aisément, mais les vieux gagnent des rhumatismes et sont courbés et desséchés avant le temps ; et cependant il faut qu'ils continuent à travailler ou qu'ils aillent mendier.

— Je croyais que vous aimiez tant les coutumes du Sud !

— Je les aime aussi, dit Marguerite, souriant de se trouver ainsi prise. Je veux seulement dire, Bessy, qu'il y a un bon et un mauvais côté à toute chose dans ce monde, et, comme vous vous plaigniez de ce qu'il y a de mal ici, il m'a paru juste de vous faire connaître le mauvais côté de la vie du Sud.

— Vous dites donc qu'ils ne se mettent jamais en grève là-bas ? dit tout d'un coup Nicolas.

— Non jamais, dit Marguerite ; je crois qu'ils ont trop de bon sens pour cela.

— Et moi, je crois, répliqua Nicolas en secouant les cendres de sa pipe avec tant de violence qu'il la cassa, je crois que ce n'est pas parce qu'ils ont trop de bon sens, mais parce qu'ils n'ont pas assez de courage.

— O père ! dit Bessy, qu'avez-vous jamais gagné aux coalitions ? Souvenez-vous de la première, lorsque ma mère mourut : combien avons-nous souffert de la faim, vous tout le premier ! et chaque semaine cependant il y en avait plusieurs qui rentraient aux anciennes conditions, jusqu'à ce que tous ceux qu'on pouvait occuper fussent rentrés ; et il y en eut qui demeurèrent mendiants tout le reste de leur vie.

— Ah ! cette coalition-là avait été mal combinée ; ceux qui s'étaient chargés de la diriger étaient des insensés ou des traîtres. Vous verrez, ce sera tout différent cette fois-ci.

— Mais dans tout cela, vous ne m'avez pas encore dit pourquoi vous vous mettez en grève, dit de nouveau Marguerite.

— Voyez-vous, il y a cinq ou six maîtres qui ont résolu de ne plus payer les mêmes salaires qu'ils payaient depuis deux ans, et qui ne les empêchaient pas de réussir et de devenir riches; et maintenant ils viennent nous dire qu'il faut que nous acceptions moins, et nous ne l'accepterons pas. Nous aimons mieux nous laisser mourir de faim que d'y consentir, et on verra qui est-ce qui travaillera pour eux. Ils ont tué la poule aux œufs d'or, c'est moi qui vous le dis.

— Et ainsi vous voulez mourir pour vous venger d'eux?

— Non, j'espère que non. J'envisage seulement la possibilité de mourir à mon poste plutôt que de céder. On trouve cela beau et honorable chez un soldat; pourquoi n'en serait-il pas de même pour un pauvre ouvrier tisserand?

— Mais un soldat, dit Marguerite, meurt pour son pays, pour la défense des autres. »

Nicolas se prit à rire amèrement. « Vous n'êtes qu'une jeune fille, dit-il; mais ne croyez-vous donc pas que je puisse faire vivre trois personnes, c'est-à-dire Bessy, Marie et moi, avec seize shillings par semaine? Croyez-vous que ce soit pour moi que je me mette en grève cette fois-ci? C'est tout aussi bien pour la cause des autres que le soldat, avec cette différence, que la cause pour laquelle il meurt est bien souvent celle de quelqu'un qu'il n'a jamais vu ou dont il n'a jamais entendu parler, tandis que je défends la cause de John Boucher qui demeure dans la maison à côté avec une femme malade et huit enfants dont aucun n'est d'âge à travailler; et ce n'est pas seulement sa cause que je soutiens, mais c'est aussi celle de la justice. Pourquoi gagnerions-nous moins aujourd'hui qu'il y a deux ans?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander; je suis trop ignorante de tout cela; mais demandez-le à vos maîtres, ils vous en donneront certainement la raison. Ils n'ont sans doute pas pris leur décision arbitrairement et sans motif.

— Vous parlez comme une étrangère, et voilà tout, dit Nicolas d'un air de mépris. Vous savez grand-chose de tout cela! Demander aux maîtres! ils nous répondraient de nous occuper de nos affaires, qu'ils s'occupent des leurs. Et nos affaires, c'est d'accepter le salaire qu'il leur convient de nous donner, et d'être reconnaissants; et leurs affaires à eux, c'est de nous faire mourir de faim pour grossir leurs profits.

— Mais, dit Marguerite, résolue à ne pas céder, bien qu'elle vît qu'elle irritait le tisserand, l'état du commerce peut ne pas leur permettre de vous donner la même rémunération.

— L'état du commerce ! c'est là une des balivernes que nous content les maîtres. C'est du taux des salaires que je parlais ; les maîtres gardent pour eux l'état du commerce, et, quand cela leur convient, ils le mettent en avant comme un épouvantail propre à effrayer des enfants méchants. Je vais vous dire : c'est leur rôle à eux de nous écraser pour grossir leur fortune, et c'est le nôtre de résister et de combattre, non pas seulement pour nous seuls, mais pour ceux qui nous entourent, pour la justice et la droiture. Nous contribuons à leurs profits, nous devons y avoir part. Ce n'est pas que nous ayons autant besoin de leur cuivre cette fois-ci que les autres. Nous avons de l'argent en réserve, et nous sommes décidés à résister ou à succomber tous ensemble ; pas un de nous ne travaillera pour un salaire moindre que celui que l'Union déclare nous être dû. Ainsi donc, hurra pour la coalition, et que Thornton, Shikson, Humper et leurs pareils prennent garde à eux !

— Thornton ! répéta Marguerite. M. Thornton de Marlborough-Street ?

— Oui, M. Thornton du moulin de Marlborough, comme nous l'appelons.

— C'est un des maîtres contre lesquels vous luttez alors ? Quelle sorte de maître est-ce ?

— Avez-vous jamais vu un bouledogue ? Dressez un bouledogue sur ses jambes de derrière, mettez-lui un habit et des pantalons, et vous aurez le portrait de John Thornton.

— Oh ! non, dit Marguerite en riant ; M. Thornton n'est pas beau, il est vrai, mais il ne ressemble pas à un bouledogue avec son gros nez court et sa lèvre hargneuse.

— Non ! pas physiquement, je vous l'accorde ; mais, quand John Thornton a une fois une idée, il ne la lâche pas plus qu'un bouledogue ne lâche sa proie. Il se laisserait plutôt mettre en pièces avec une fourche. Il y a du plaisir à lutter contre lui. Quant à Shikson, je gagerais ma tête qu'un jour ou l'autre il cajolera les hommes et les fera rentrer avec de belles promesses qu'il ne leur tiendra pas. Une fois qu'ils sont de nouveau en son pouvoir, il vous glisse dans la main comme une anguille. Il ressemble à un chat : il est doux, poli, malin et féroce. On n'aura jamais une bonne et honnête bataille avec

lui comme avec Thornton. Thornton est dur comme un clou ; c'est un gaillard obstiné, un vrai bouledogue.

— Pauvre Bessy ! dit Marguerite se tournant vers la jeune fille. Tout cela vous fait soupirer. Vous n'aimez pas à batailler comme votre père, n'est-ce pas ?

— Non, dit tristement Bessy, j'en suis lasse. J'aurais voulu entendre parler d'autre chose dans mes derniers jours que de ces querelles qui m'ont affligée toute ma vie, de ces éternelles discussions sur l'ouvrage, les salaires, les maîtres, les ouvriers !

— Ma pauvre fille ! ce ne sont pas tes derniers jours, j'es-père. Tu as déjà meilleure mine aujourd'hui, pour avoir eu un peu de mouvement et de changement. Et puis je serai ici bien davantage ; ce sera plus gai pour toi.

— La fumée du tabac m'étouffe, dit Bessy d'un ton chagrin.

— Alors je ne fumerai plus jamais dans la maison, dit Nicolas avec tristesse. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt, ma fille ? »

Bessy garda le silence pendant quelques instants, puis elle dit si bas que Marguerite seule l'entendit :

« Il aura besoin pour se consoler de sa pipe et de sa bouteille, d'ici à ce que tout cela soit fini. »

Nicolas sortit évidemment pour achever sa pipe.

Bessy s'écria douloureusement : « Ne suis-je pas folle, miss Hale ? Là, je sais justement qu'il faut que je tâche de retenir mon père à la maison, pour l'éloigner des mauvais sujets qui sont toujours prêts à entraîner un homme à boire pendant la grève, et voilà que je le querelle au sujet de sa pipe ; et maintenant il sortira toutes les fois qu'il aura besoin de fumer, et Dieu sait ce qu'il en arrivera. J'aimerais mieux être étouffée par le tabac, cent fois.

— Mais votre père boit donc ? demanda Marguerite.

— Non ; on ne peut pas dire qu'il boive pour cela, reprit Bessy du même ton agité et douloureux. Mais que voulez-vous ? Je suppose que c'est pour vous comme pour les autres, qu'il y a des jours où en vous levant vous sentez le besoin d'un peu de changement, de quelque chose qui vous secoue pour ainsi dire. Je sais qu'il m'est arrivé d'acheter mon pain chez un autre boulanger, quelqu'un de ces jours-là, parce que j'étais lasse d'avoir toujours les mêmes choses devant les yeux, le même bruit dans les oreilles et le même goût dans la bouche, jour après jour, sans jamais arrêter. J'ai désiré souvent

d'être homme pour voyager un peu, quand ce ne serait que pour aller demander de l'ouvrage dans un autre endroit. Et mon père, et, en général, les hommes se fatiguent encore plus vite que nous de voir toujours la même chose et de travailler sans relâche. Et alors, que voulez-vous qu'ils fassent ? Sont-ils donc tant à blâmer s'ils entrent quelquefois au cabaret pour faire circuler leur sang plus vite et plus gaiement, et pour voir des choses qu'ils ne voient jamais que là, des tableaux, des glaces et autres objets de ce genre ? Mon père n'a jamais été buveur, quoiqu'il ait pu lui arriver de temps en temps de boire un peu plus qu'il ne fallait. Mais, voyez-vous..., et le ton de la jeune fille devint triste et suppliant..., dans les temps de coalition, il est naturel qu'un homme se dérange : ils commencent toujours avec tant d'espoir ! puis, petit à petit, ils s'irritent, ils perdent la tête, puis ils finissent par se laisser d'être irrités, et il arrive souvent que, dans leur rage, ils font des choses qu'ils sont ensuite bien aises d'oublier. Que Dieu bénisse votre bonne figure compatissante ! mais vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une grève !

— Allons, Bessy, dit Marguerite, je suis trop ignorante de tout cela pour me permettre de dire que vous exagérez ; mais peut-être qu'étant malade vous ne voyez que le côté fâcheux des choses, et qu'on peut les envisager d'une manière moins triste.

— Cela est bon à dire pour vous, qui avez toujours vécu dans de bons pays, et qui n'avez jamais connu le besoin, ni l'inquiétude, ni même la méchanceté, pour ce que j'en sais.

— Prenez garde de juger sur les apparences, Bessy, dit Marguerite en s'animant. Je m'en vais retourner près de ma mère, qui est bien malade, si malade, Bessy, qu'il n'y a que la mort qui puisse mettre un terme à ses souffrances ; et cependant il faut que je parle gaiement à mon père, qui ne connaît pas son état, et à qui il ne faut l'apprendre que par degrés. La seule, l'unique personne qui pourrait sympathiser avec moi, m'aider, et dont la présence ferait plus de bien à ma mère que tous les remèdes, est accusée faussement, et courrait risque de la vie en venant voir sa mère mourante. Je ne dois dire cela qu'à vous seule, Bessy. Il ne faut pas le répéter. Personne ne le sait à Milton, ni presque personne en Angleterre. N'ai-je pas ma part de chagrin et d'anxiété, quoique je sois bien vêtue et que je ne manque pas de pain ? Oh ! Bessy ! Dieu est juste ; il sait ce qu'il nous faut à

chacun, et il n'y a que lui qui connaisse l'amertume de nos âmes.

— Pardonnez-moi, dit humblement Bessy. Quelquefois, en réfléchissant à la vie que j'ai menée et au peu de plaisir que j'ai goûté, j'ai cru que j'étais de ceux qui sont prédestinés à mourir par la chute d'une étoile. « Et le nom de l'étoile est absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et les hommes moururent pour avoir bu de ces eaux qui étaient devenues amères. » On supporte mieux les souffrances et le chagrin lorsqu'on pense qu'ils ont été prophétisés pour nous longtemps auparavant; il me semble, alors, que ma peine est nécessaire à l'accomplissement des prophéties; sans cela, elle me paraîtrait inutile.

— Non, Bessy; vous savez que Dieu ne nous afflige pas inutilement. Ne vous occupez pas tant des prophéties, lisez plutôt les parties de la Bible qui sont plus claires et plus intelligibles.

— Ce serait sans doute plus sage; mais où trouverai-je de si magnifiques promesses? Où verrai-je des choses si différentes de celles de ce triste monde, ailleurs que dans l'*Apocalypse*? Bien des fois, je me suis répété les versets du septième chapitre pour le seul plaisir d'en entendre le son. C'est beau comme un orgue, et c'est aussi différent de ce que nous voyons tous les jours. Ce livre me donne plus de consolations à lui seul que toutes les autres parties de la Bible ensemble.

— Je viendrai vous lire quelques-uns de mes chapitres favoris.

— Oh! oui, venez! dit avidement Bessy; mon père se trouvera peut-être là. Il est sourd à ma voix. Il dit que tout cela n'a rien de commun avec les choses d'aujourd'hui, et que ce n'est pas là son affaire.

— Où est votre sœur?

— Elle est allée couper de la futaie. Je ne me souciais guère qu'elle y allât; mais il faut vivre, de façon ou d'autre, et l'Union ne peut pas nous donner grand-chose.

— A présent, il faut que je m'en aille. Vous m'avez fait du bien, Bessy.

— Moi! je vous ai fait du bien?

— Oui. Je suis venue ici bien triste, et tentée de croire qu'il n'y avait que moi au monde qui eût du chagrin; et en pensant à tout ce que vous avez enduré pendant votre vie, je me sens plus de courage.

— Que Dieu vous bénisse ! Je croyais qu'il n'y avait que les riches qui puissent faire du bien. Je vais devenir orgueilleuse, si je pense que je puis vous être utile.

— Vous me le serez moins, si vous y pensez.

— Vous ne ressemblez à personne que je connaisse. Je ne sais quelle idée me faire de vous.

— Ni moi de moi-même bien souvent. Au revoir ! »

Bessy demeura immobile, suivant des yeux Marguerite.

« Je voudrais bien savoir, se dit-elle, s'il y a beaucoup de gens comme elle dans le Sud. Je ne sais comment cela se fait, mais elle est pour moi comme un souffle d'air venant de la campagne ; sa vue me rafraîchit. Qui aurait jamais cru qu'avec cette figure, brillante et calme comme celles des anges que je vois dans mes rêves, elle eût tant de chagrins ? Je me demande comment elle pêche, car nous sommes tous pécheurs. Je pense beaucoup de bien d'elle, peut-être ; mais mon père aussi, à ce que je vois, et même Marie, qui ne fait pas souvent attention à grand'chose.

CHAPITRE XVIII.

Plaisirs et peines.

Lorsque Marguerite fut de retour à la maison, elle trouva deux lettres sur la table : l'une était un billet adressé à sa mère ; l'autre, qui était venue par la poste, était évidemment de sa tante Shaw ; elle était couverte de timbres étrangers, et le papier était fin et glacé. Tandis que Marguerite examinait cette lettre, son père entra tout à coup.

« Ta mère s'est trouvée fatiguée, à ce qu'il paraît, et elle s'est couchée de bonne heure. Je crains qu'un jour si orageux n'ait pas été bien choisi pour lui amener le médecin. Qu'a-t-il dit ? Dixon vient de m'apprendre qu'il avait causé d'elle avec vous. »

Marguerite hésita ; le regard de son père devint grave et inquiet.

« Il ne la croit pas sérieusement malade ?

— Pas pour le présent. Elle a besoin de soins, a-t-il dit.

Il s'est montré très-bon et a dit qu'il reviendrait pour voir l'effet de ses remèdes.

— Rien que des soins ? Il n'a pas parlé de changement d'air ? il n'a pas dit que l'atmosphère enfumée de cette ville lui fût nuisible ?

— Non, il n'a pas dit un mot de cela, répondit Marguerite gravement. Cependant il n'est pas sans inquiétude.

— Les médecins prennent souvent cet air inquiet ; c'est une habitude de leur profession. »

Marguerite vit à l'agitation de son père qu'il venait de concevoir pour la première fois la possibilité du danger, bien qu'il parlât légèrement de ce qu'elle lui avait dit. Il ne pouvait ni quitter ce sujet ni parler d'autre chose ; il y revint dans la soirée, se refusant visiblement à admettre le plus léger motif d'inquiétude, ce qui remplit Marguerite d'une tristesse inexprimable.

« Cette lettre est de ma tante Shaw, papa. Elle est arrivée à Naples et a trouvé qu'il y faisait trop chaud, de sorte qu'elle a loué une maison à Sorrente. Je ne crois pas que l'Italie lui plaise beaucoup.

— A-t-il ordonné un régime ?

— Il a dit qu'il fallait des aliments nourrissants et faciles à digérer. Maman a généralement assez bon appétit.

— Oui, et c'est ce qui fait que je trouve singulier qu'il ait parlé de régime.

— C'est moi qui lui en ai parlé la première, papa ! » Il y eut un instant de silence. Puis Marguerite reprit : « Ma tante dit qu'elle m'a envoyé des bijoux de corail, papa ; mais elle ajoute qu'elle craint qu'ils ne déplaisent aux méthodistes de Milton. Elle s'imagine que les méthodistes sont dans le genre des quakers.

— Si jamais tu apprends ou tu entends dire que ta mère ait besoin ou envie de quelque chose, aie soin de me le dire aussitôt. J'ai si peur qu'elle ne me dise pas toujours ce qui lui ferait plaisir ! Tâche, ma fille, de t'occuper de ce dont t'a parlé M. Thornton. Si nous avons une servante sûre et capable, Dixon pourrait alors être toujours auprès d'elle, et je réponds que ta mère serait bientôt de nouveau avec nous, s'il ne lui faut que des soins. Elle a été bien fatiguée, dans ces derniers temps, de la chaleur et des courses qu'elle a faites pour chercher une domestique. Un peu de repos la remettra ; qu'en penses-tu ?

— Je l'espère, papa, » dit Marguerite, mais d'un ton si triste que son père le remarqua.

Il lui pinça la joue.

« Allons, tu es si folle qu'il faut que je te fasse rougir un peu ; aie bien soin de toi, mon enfant, ou tu auras à ton tour besoin du médecin. »

Mais M. Hale ne put se fixer à rien ce soir-là. Il allait sans cesse, sur la pointe du pied, voir si sa femme dormait encore. Marguerite souffrait de voir l'agitation de son père et ses efforts pour repousser l'horrible crainte qui commençait à germer dans son cœur.

Il revint enfin quelque peu consolé.

« Elle est réveillée, Marguerite, dit-il. En m'apercevant près de son lit, elle a souri de son sourire d'autrefois, et elle dit qu'elle se sent rafraîchie et disposée à prendre son thé. Où est le billet qui lui est adressé ? Je vais le lui lire pendant que tu feras le thé. »

Le billet se trouva être une invitation de mistress Thornton, engageant M., mistress et miss Hale à dîner pour le 21 courant. Marguerite fut surprise qu'on songeât à accepter, après les tristes nouvelles qu'elle avait apprises dans la journée. Mais il en était néanmoins ainsi. L'idée de son mari et de sa fille allant à ce grand dîner avait séduit mistress Hale, même avant que Marguerite eût eu connaissance du contenu du billet. C'était un événement dont l'attente distraignait la malade, et elle insista avec un peu d'humeur pour qu'ils acceptassent, lorsque Marguerite se permit quelques objections.

« Marguerite, si elle le désire, dit le lendemain M. Hale à sa fille, nous irons certainement. Elle ne le souhaiterait pas si elle ne se sentait pas réellement plus forte et mieux portante que nous ne le croyions. Ne penses-tu pas ainsi ? ajouta-t-il avec anxiété, pendant que la jeune fille écrivait pour accepter l'invitation. N'est-ce pas, Marguerite ? » fit-il en insistant, tandis que ses mains étaient agitées d'un mouvement nerveux.

Il semblait cruel de lui refuser la consolation qu'il implorait, et, en outre, sa persistance à repousser toute idée de danger inspirait quelque espérance à Marguerite elle-même.

« Je crois que maman va mieux depuis hier soir, dit-elle. Ses yeux sont plus brillants et son teint plus clair.

— Que Dieu vous bénisse ! dit M. Hale ; mais en êtes-vous bien sûre ? Il est vrai que la journée d'hier était si étouffante,

que tout le monde était mal à son aise. C'était un mauvais jour pour la faire voir au médecin. »

Et il se rendit à ses occupations journalières, encore accrues en ce moment par la préparation de quelques leçons qu'il s'était engagé à faire aux ouvriers dans un athénée voisin. Il avait choisi pour sujet l'architecture sacrée, sujet en rapport avec ses goûts et avec ses études, bien plus qu'avec le caractère du pays et les besoins de ceux qui devaient composer son auditoire. Mais l'association, qui était au-dessous de ses affaires, se trouvait bien assez heureuse d'obtenir gratuitement les leçons d'un homme éclairé et accompli, comme était M. Hale, et de lui laisser le choix de son sujet.

« Eh bien ! ma mère, dit ce soir-là M. Thornton, quelles sont les personnes qui ont accepté vos invitations pour le 21 ?

— Fanny, où sont les billets de réponse ? Les Slickson acceptent, les Collingbrock aussi ; les Brown refusent ; M. Hale et sa fille viendront, la mère est trop souffrante ; les Mac-Pherson viendront, ainsi que M. Horsfall et M. Young. Je songeais à inviter les Porter, puisque les Brown ne peuvent venir.

— Très-bien ! Savez-vous que je crains que mistress Hale ne soit véritablement très-malade, d'après ce que dit le docteur Donaldson ?

— Il est singulier qu'ils acceptent une invitation à dîner, si elle est si malade, dit Fanny.

— Ils ne le savent peut-être pas, » dit M. Thornton avec une certaine vivacité.

Puis, tout à coup, il se rappela que, d'après ce que le docteur lui avait dit, Marguerite, dans tous les cas, devait savoir la vérité.

« Il est probable qu'ils comprennent ce que vous disiez hier, John ; que ce sera pour eux, pour M. Hale, veux-je dire, un grand avantage d'être présenté à des gens comme les Stephense et les Collingbrock.

— Je suis sûr qu'un pareil motif ne les influencerait pas. Non, je crois comprendre leur raison.

— John, dit Fanny en riant de ce petit rire nerveux qui lui était familier, il est singulier que vous croyiez toujours comprendre ces Hale, et que vous ne vouliez jamais admettre que nous puissions les comprendre le moins du monde. Sont-ils donc si différents de toutes les autres personnes que nous connaissons ? »

Fanny n'avait pas eu l'intention de contrarier et de fâcher

son frère; mais si elle l'avait eue, elle n'eût pu y réussir plus complètement. Il cacha toutefois son mécontentement, et se borna à ne pas répondre à la question.

« Je ne vois pas qu'ils aient rien de si extraordinaire, dit mistress Thornton. Le père paraît être un digne homme, un peu trop simple pour le commerce, peut-être; aussi a-t-il eu raison de se faire ecclésiastique et professeur. La mère fait un peu la grande dame avec sa mauvaise santé; et, quant à la fille, c'est la seule qui m'intrigue un peu quand je pense à elle, ce qui ne m'arrive pas souvent. Elle me fait l'effet de chercher à prendre de grands airs, et je ne puis m'imaginer pourquoi. Elle paraît vraiment, quelquefois, se croire au-dessus de toute la compagnie. Et pourtant, ils ne sont pas riches; et, à ce que l'on m'a dit, ils ne l'ont même jamais été.

— Et elle ne joue pas seulement du piano, maman.

— Continuez, Fanny; que lui manque-t-il encore pour être à votre hauteur?

— Voyons, John, Fanny n'a pas voulu en dire du mal. J'ai moi-même entendu dire à miss Hale qu'elle n'est pas musicienne. Si vous nous laissiez faire, nous l'aimerions peut-être et nous découvririons son mérite.

— Je ne crois pas, » murmura Fanny, se sentant soutenue par sa mère.

M. Thornton entendit ces paroles, mais il ne prit pas la peine d'y répondre. Il se promenait de long en large dans la salle à manger, attendant avec impatience que sa mère demandât de la lumière, afin de pouvoir, en s'installant à lire ou à écrire, mettre fin à la conversation; mais il ne se permettait jamais d'intervenir dans les arrangements domestiques de mistress Thornton.

« Ma mère, dit-il, s'arrêtant et disant bravement la vérité, je voudrais que vous pussiez aimer miss Hale.

— Pourquoi cela? s'écria mistress Thornton, que le ton à la fois sérieux et tendre de son fils avait fait tressaillir. Vous ne songez pas à l'épouser, j'espère? Une fille qui n'a pas le sou.

— Elle ne voudrait pas de moi, dit M. Thornton avec un rire contraint.

— En vérité, je crois que non! dit la mère. Elle m'a ri au nez l'autre jour, lorsque je l'ai louée d'avoir osé répéter quelque chose qu'avait dit M. Bell en votre faveur. Sa franchise m'a plu d'abord, parce que j'ai vu qu'elle ne songeait pas à

vous ; et, l'instant d'après, j'étais blessée de son indifférence : mais peu importe ! Seulement, vous avez raison de croire qu'elle a une trop haute opinion d'elle-même pour songer à vous. L'impertinente créature ! Je voudrais bien savoir où elle compte en trouver un meilleur ! »

Si ces paroles blessèrent M. Thornton, l'obscurité lui permit de cacher son émotion. L'instant d'après, il se rapprocha gaiement de sa mère, et lui passant légèrement une main sur l'épaule, il lui dit :

« Je suis tout aussi convaincu que vous pouvez l'être de la vérité de ce que vous venez de dire ; et, comme je ne songe pas le moins du monde à en faire ma femme, vous me croirez dorénavant désintéressé quand je parlerai d'elle. Je prévois pour cette jeune fille un avenir douloureux, peut-être la mort de sa mère, et je désire qu'elle trouve en vous une amie, si elle en sent le besoin. Maintenant, Fanny, ajouta-t-il, j'espère que vous avez assez de délicatesse pour comprendre que ce serait faire injure à miss Hale comme à moi, que de me supposer d'autres raisons que celle que je viens de donner, pour vous prier, ainsi que ma mère, de montrer à cette jeune fille toute la bienveillance possible.

— Je ne puis lui pardonner son orgueil, dit mistress Thornton. Je serai pour elle une amie, si elle en a besoin, puisque vous me le demandez, John ; je protégerais Jézabel elle-même, si vous le désiriez ; mais cette jeune fille qui nous regarde comme au-dessous d'elle, qui vous traite avec mépris !

— Non, ma mère ; je ne me suis jamais exposé, et j'ai l'intention de ne jamais m'exposer à son mépris.

— Son mépris ! en vérité ! (Ici mistress Thornton fit entendre un de ses ronflements expressifs.) Ne me parlez plus de miss Hale, je vous en prie, John, si vous désirez que je sois bonne pour elle. Lorsqu'elle est là, je ne sais trop si je l'aime ou non ; mais lorsque je pense à elle et que je vous en entends parler, je la hais positivement. Je vois qu'elle a pris de grands airs avec vous ; je le vois aussi clairement que si vous me l'aviez dit.

— Et quand cela serait ? dit M. Thornton. » Et il garda un instant le silence ; puis il reprit : « Je ne suis pas un collégien, pour me laisser intimider par l'orgueil d'une femme, ou pour m'affecter de ce qu'elle se méprend sur moi et sur ma position. Je suis plutôt disposé à en rire.

— Sans doute, et d'elle aussi, avec ses idées ridicules et ses airs hautains.

— Je me demande seulement pourquoi vous en parlez tous deux si longtemps, alors, dit Fanny. Je suis fatiguée de ce sujet de conversation.

— Eh bien ! dit le frère avec une légère nuance d'amertume, tâchons d'en trouver un plus agréable. Que dites-vous d'une coalition, par manière de variété ?

— Ont-ils donc réellement cessé de travailler ? demanda mistress Thornton, d'un air de vif intérêt.

— Les ouvriers de Hamper ont déjà quitté ses ateliers. Les miens finissent leur semaine, dans la crainte que je ne les poursuive pour avoir manqué à nos conditions. Je les aurais tous fait juger et punir s'ils avaient quitté leur ouvrage avant d'avoir fini leur temps.

— Cela aurait coûté plus cher que la chose ne valait, dit mistress Thornton.

— Sans doute ; mais je leur aurais fait voir que je tiens ma parole, et que j'entends qu'ils tiennent la leur. Ils me connaissent maintenant. Les ouvriers de Slickson sont partis, et il est à peu près certain qu'il ne dépensera pas d'argent pour les faire punir. Nous sommes en pleine coalition, ma mère.

— J'espère qu'il n'y a pas beaucoup de commandes.

— Si, il y en a beaucoup, et ils le savent bien ; mais ils ne comprennent pas tout, quoiqu'ils se croient bien habiles.

— Que voulez-vous dire, John ?

— Les Américains jettent leurs tissus sur le marché en si grande quantité, que notre seule ressource est de les produire à plus bas prix qu'eux. Si nous n'y arrivons pas, il ne nous reste plus qu'à fermer boutique. Et ces insensés viennent nous parler des salaires d'il y a trois ans ! et même quelques-uns de leurs chefs nous citent les salaires de Dickinson, quoiqu'ils sachent tout aussi bien que moi, qu'avec les amendes qu'on retient aux ouvriers sur leur paye, et d'autres détours que, pour ma part, je rougirais de mettre en pratique, le véritable salaire chez Dickinson est moindre que chez nous. Sur mon honneur, ma mère, je voudrais que les anciennes lois fussent encore en vigueur. Il est révoltant de voir des insensés, des ignorants, des opiniâtres tels que ceux-ci, en unissant leurs sottes têtes, disposer de la fortune de ceux qui apportent toute la sagesse que la science, l'expérience, et bien souvent les méditations pénibles et les graves inquié-

des, peuvent donner. Il nous faudra bientôt, et en vérité nous ne sommes pas loin de là aujourd'hui, aller demander humblement, le chapeau à la main, au secrétaire de l'Union des tisserands, d'avoir la bonté de nous fournir des ouvriers au prix qu'il leur conviendra de fixer. C'est là ce que veulent ceux qui n'ont pas assez de sens pour comprendre que, si nous n'avons pas une part de profit qui puisse compenser toutes les tracasseries que nous avons à subir en Angleterre, nous pouvons nous transporter dans quelque autre pays; et aussi qu'avec la concurrence intérieure et extérieure, il n'est guère probable qu'aucun de nous fasse autre chose qu'un bénéfice modéré.

— Ne pouvez-vous vous procurer des bras en Irlande? A votre place, je ne garderais pas ces gens-là un jour de plus. Je leur apprendrais que je suis le maître et que je puis employer qui il me plait.

— Sans doute, je le puis, et même je le ferai, si cela dure. Cela me donnera beaucoup de peine et me coûtera beaucoup d'argent, et je crains que la chose ne soit pas sans danger; mais cependant je le ferai, plutôt que de céder.

— Si vous êtes obligé à tant de dépenses, je suis fâchée que nous donnions un dîner en ce moment.

— Et moi aussi; non pas à cause de la dépense, mais parce que je suis préoccupé de beaucoup de choses et que je n'ai guère de temps à moi. Mais il nous fallait bien recevoir M. Horsfall, qui ne doit pas rester longtemps à Milton. Quant aux autres, nous leur devons des dîners, et nous en serons quittes tout d'un coup. »

Il continuait sa marche agitée, ne parlant plus, mais de temps à autre soupirant profondément, comme s'il eût essayé de chasser quelque pensée pénible. Fanny adressait à sa mère cent petites questions sans aucun rapport au sujet qui, elle eût dû s'en apercevoir, occupait toutes les pensées de Thornton; elle recevait, en conséquence, de très-courtes réponses; elle fut donc bien aise d'entendre sonner dix heures et de voir entrer les domestiques qui venaient assister à la prière du soir. Mistress Thornton avait coutume de la faire chaque soir, après avoir lu un chapitre de la Bible. Elle lisait dans ce moment l'Ancien Testament. Lorsque les prières furent finies et que mistress Thornton eut souhaité une bonne nuit à son fils, avec ce long regard fixe et profond qui n'exprimait pas la tendresse dont son cœur était plein,

mais qui, dans son intensité, ressemblait à une bénédiction, M. Thornton se remit à arpenter la chambre. Tous ses plans étaient mis en échec par la coalition qui allait avoir lieu. Ses prévisions, ses laborieux calculs, tout était renversé par la conduite insensée des ouvriers. Il est vrai qu'ils se faisaient encore plus de tort à eux-mêmes qu'à lui; cependant il ne savait où s'arrêterait le dommage qu'ils allaient lui causer. Et c'étaient là les hommes qui se croyaient capables de diriger les maîtres dans l'emploi de leur capital! Hamper avait dit ce jour-là même que, s'il était ruiné par la coalition, il recommencerait la vie, consolé par la conviction que ceux qui avaient causé son malheur étaient dans une situation bien pire que la sienne : car lui, Hamper, avait non-seulement des bras, mais une tête, une intelligence, tandis qu'eux n'avaient que des bras, et que, lorsqu'ils auraient chassé le commerce de Milton, ils ne pourraient ni le suivre ni faire autre chose. Mais cette pensée n'était pas une consolation pour M. Thornton : peut-être ne trouvait-il aucun plaisir dans la vengeance; peut-être plutôt attachait-il tant de prix à la position qu'il s'était faite à la sueur de son front, et ressentait-il tant d'affliction et de colère de la voir mise en péril par l'ignorance et la folie des autres, qu'il ne donnait pas une seule pensée aux conséquences qui résulteraient pour eux de leur conduite. Il continuait de marcher en proie à de douloureuses méditations, lorsqu'il entendit sonner deux heures; les bougies étaient près de s'éteindre; il alluma la sienne en murmurant.

« Une fois pour toutes, ils sauront à qui ils ont affaire; je puis leur donner quinze jours, pas davantage. Si, d'ici là, ils n'ont pas reconnu leur folie, je ferai venir des ouvriers irlandais. Je crois que tout cela vient de Slickson; que Dieu le confonde, lui et toutes ses fourberies! Il a cru avoir trop de marchandises en magasin; il a fait semblant de vouloir céder lorsque la députation est venue chez lui, et naturellement il n'a fait que les confirmer dans leur folie, comme c'était bien son intention. Voilà d'où est venu tout le mal. »



CHAPITRE XIX.

Visites d'ange.

Mistress Hale s'amusait et s'occupait singulièrement de l'idée du dîner Thornton. Elle s'appesantissait sur mille détails avec la simplicité d'un enfant qui veut qu'on lui raconte d'avance le plaisir qu'il doit avoir. Mais la vie monotone que mènent les malades les fait souvent ressembler aux enfants, en ce que ni les uns ni les autres n'ayant le sentiment de l'importance relative des événements, ils sont également portés à regarder le petit monde compris entre les murs et les rideaux qui les enferment, comme infiniment plus considérable que tout ce qui est au delà. Puis mistress Hale avait aimé les vanités lorsqu'elle était jeune fille : elle en avait fait le sacrifice, non sans quelque amertume, en devenant la femme d'un pauvre ecclésiastique ; mais ces goûts étaient chez elle plutôt étouffés qu'éteints, et elle prenait plaisir à se représenter Marguerite habillée pour une grande réunion. Elle se préoccupait de la toilette de sa fille avec une agitation et une inquiétude qui faisaient sourire celle-ci ; car Marguerite avait plus vu de monde dans la seule année qu'elle avait passée à Harley-Street, que sa mère à Helstone en vingt-cinq ans.

« Tu dis donc que tu mettras ta robe de soie blanche. Mais es-tu sûre qu'elle ira bien ? songe donc qu'il y a près d'un an qu'Édith s'est mariée.

— Oh ! oui, maman : c'est mistress Murray qui l'a faite, et ses robes vont toujours bien. Tout au plus serait-elle d'un doigt trop courte ou trop longue de taille, selon que j'ai engraisé ou maigri ; mais je crois que je n'ai changé d'aucune façon.

— C'est égal, tu feras mieux de la laisser examiner à Dixon ; elle a peut-être jauni dans l'armoire.

— Comme vous voudrez, maman. Mais, dans tous les cas, j'ai une jolie robe de gaze rose que ma tante Shaw m'a donnée deux ou trois mois seulement avant le mariage d'Édith ; celle-là n'aura pas jauni.

— Non ; mais elle se sera peut-être fanée.

— Eh bien, j'ai encore ma robe de soie verte. Je crains plutôt de me trouver dans l'embarras des richesses.

— Je voudrais bien savoir ce que tu mettras, » dit mistress Hale d'un air d'inquiétude.

Le ton de Marguerite changea tout à coup.

« Voulez-vous que je les mette l'une après l'autre, maman ? et alors vous verrez celle que vous aimerez le mieux.

— Mais.... oui ; peut-être que cela vaudra mieux. »

Et Marguerite courut chercher ses robes. Elle se sentait toute disposée à faire quelques folies, en se voyant ainsi en grande toilette dès le matin ; à gonfler, par exemple, sa robe blanche en fromage, ou à faire de grandes révérences à reculons devant mistress Hale comme si celle-ci eût été la reine ; mais lorsqu'elle s'aperçut que ces enfantillages contrariaient sa mère, qui les regardait comme une interruption à des affaires sérieuses, elle redevint calme et grave. Elle ne comprenait pas ce qu'avait tout le monde (tout son monde du moins) à s'inquiéter si vivement de sa toilette : car dans l'après-midi de ce même jour, lorsqu'elle parla à Bessy Higgins de l'invitation qu'elle avait reçue (à propos de la servante dont mistress Thornton avait promis de s'informer), Bessy s'écria avec une vivacité inaccoutumée :

« Vous allez dîner chez les Thornton de Marlborough ?

— Oui, Bessy ; qu'y a-t-il donc de si étonnant ?

— Oh ! je ne sais pas. Mais c'est qu'ils reçoivent les plus grands personnages de Milton.

— Et vous pensez que nous ne sommes pas précisément les premiers personnages de Milton, n'est-ce pas, Bessy ? »

Bessy rougit légèrement.

« C'est que, voyez-vous, dit-elle, ils font grande estime de l'argent, dans ce pays-ci, et je crois que vous n'en avez pas beaucoup.

— Non, dit Marguerite ; vous ne vous trompez pas. Mais nous sommes des gens bien élevés, et nous avons vécu parmi des gens bien élevés. Est-il donc extraordinaire que nous soyons invités à dîner chez un homme qui se reconnaît inférieur à mon père en venant prendre de lui des leçons ? Je n'entends pas par là mépriser M. Thornton. Il y a peu de commis de magasin qui fussent devenus ce qu'il est.

— Mais vous ne pourrez pas leur rendre leur dîner dans

votre petite maison. Celle de M. Thornton est trois fois plus grande que la vôtre.

— Malgré cela, je crois que nous pourrions, à la rigueur, rendre un dîner à M. Thornton; peut-être pas dans une si grande salle à manger, ni avec tant de convives, mais j'avoue que nous n'avons pas considéré la chose sous ce point de vue.

— Je n'aurais jamais cru que vous dîneriez chez les Thornton, répéta Bessy. Comment! mais le maire lui-même y dîne, et les membres du parlement, et tous!

— Je crois que je serai de force à supporter l'honneur de rencontrer le maire de Milton en personne.

— Mais c'est que ces dames-là ont de si belles robes! dit Bessy en jetant un regard d'inquiétude sur la robe de toile de Marguerite, que son regard de connaisseuse évaluait à sept pence le mètre.

— Je vous remercie, Bessy, de vous préoccuper de ce que sera ma toilette parmi ces grands personnages; mais j'ai beaucoup de belles robes. La semaine dernière encore, je me disais qu'elles étaient beaucoup trop belles pour moi maintenant; mais puisque je vais dîner chez M. Thornton, et que j'y rencontrerai peut-être le maire, vous pouvez être sûre, Bessy, que je mettrai ce que j'ai de mieux.

— Que mettrez-vous? dit Bessy un peu rassurée.

— Une robe de taffetas blanc, que j'ai fait faire pour le mariage d'une de mes cousines, il y a un an.

— Cela fera l'affaire; c'est que je n'aimerais pas à vous voir mépriser.

— Oh! je serai bien assez élégante, si cela suffit pour m'empêcher d'être méprisée à Milton.

— J'aimerais beaucoup à vous voir en toilette, dit Bessy, quoique vous ne soyez pas, je crois, ce qu'on appelle jolie: vous n'avez pas assez de blanc et de rose pour cela. Mais savez-vous que je vous avais vue en rêve longtemps avant de vous connaître?

— Ne dites pas de ces sottises, Bessy.

— C'est vrai, pourtant. Je vous voyais avec votre même figure, avec votre regard ferme et tranquille au milieu de l'obscurité, avec vos cheveux renvoyés en arrière par le vent comme des rayons, autour de votre front, qui était aussi blanc et aussi droit qu'aujourd'hui, et vous veniez toujours me donner de la force; il me semblait que j'en puisais dans votre regard profond et consolateur, et vous étiez vêtue d'une robe

blanche et brillante comme celle que vous allez mettre. Vous voyez bien que c'était vous.

— Non, Bessy, dit doucement Marguerite; ce n'était qu'un rêve.

— Et pourquoi Dieu ne m'enverrait-il pas un rêve dans mon affliction aussi bien qu'à d'autres? N'en voyons-nous pas plus d'un dans la Bible? Et aussi des visions? Mon père lui-même croit aux songes. Je vous le répète, je vous ai vue clairement, venant rapidement vers moi, avec vos cheveux renvoyés en arrière par la vitesse de ce mouvement, juste comme vous les avez souvent, et la belle robe brillante dont vous me parlez. Permettez-moi de venir vous voir quand vous l'aurez. Je veux vous voir et vous toucher, comme je vous ai vue dans mon rêve.

— Ma chère Bessy, c'est un effet de votre imagination.

— Imagination ou non, vous êtes venue comme je savais que vous viendriez, lorsque je vous ai vue marcher dans mon rêve, et, quand vous êtes près de moi, je me sens consolée et réconfortée, comme lorsque par un jour d'hiver j'approche d'un bon feu. Vous dites que c'est le 21; s'il plaît à Dieu, je viendrai vous voir.

— Oh! Bessy, vous serez la bienvenue; mais ne dites pas de ces choses-là, je vous en prie : cela me fait réellement de la peine.

— Alors je les garderai pour moi, quand je devrais couper ma langue avec mes dents. Mais, malgré tout, ce n'en est pas moins vrai. »

Marguerite garda quelque temps le silence, puis elle dit : « Nous reparlerons de cela quelque jour, si vous croyez que cela soit vrai, mais pas maintenant. Dites-moi, votre père a-t-il quitté l'ouvrage? »

— Oui, dit Bessy avec tristesse et d'un ton tout différent de celui dont elle parlait une minute auparavant. Il l'a quitté, lui et bien d'autres; tous les ouvriers d'Hamper d'abord; les femmes cette fois-ci sont plus enragées que les hommes : les vivres sont chers, et cependant il faut bien qu'elles donnent à manger à leurs enfants. Ah! si les Thornton leur envoyaient leur grand dîner! l'argent qu'il leur coûtera, employé à acheter de la viande et des pommes de terre, ferait taire les cris de bien des enfants, et calmerait le cœur de leurs mères.

— Ne dites pas cela, il me semblerait que je suis égoïste et coupable en allant à ce dîner.

— Non, dit Bessy : il y en a qui sont prédestinés aux festins somptueux, à la pourpre et au linge fin ; peut-être êtes-vous de ceux-là. D'autres ploient toute leur vie sous le faix du travail, et de nos jours les chiens mêmes n'ont pas compassion d'eux, comme au temps de Lazare. Mais si vous me demandez de venir vous rafraîchir la langue avec le bout de mon doigt, je traverserai le grand gouffre pour aller vous trouver, en souvenir de ce que vous avez fait pour moi ici-bas.

— Bessy, vous avez la fièvre, je m'en aperçois à la chaleur de votre main, aussi bien qu'à ce que vous dites. Dans ce jour terrible, Dieu ne nous demandera pas si nous avons été riches ou pauvres, mais si nous avons fidèlement suivi les préceptes de Jésus-Christ. »

Marguerite se leva, alla chercher de l'eau et, y trempant son mouchoir de poche, le posa sur le front brûlant de Bessy, et s'occupa ensuite des moyens de réchauffer ses pieds glacés. Bessy ferma les yeux et essaya de se calmer. Au bout de quelque temps elle reprit :

« Vous y perdriez la tête, si vous les aviez vus entrer les uns après les autres pour demander mon père, me racontant chacun leur histoire. Quelques-uns d'entre eux me faisaient frissonner avec les choses terribles qu'ils disaient des maîtres, et la haine qu'ils témoignaient contre eux ; mais la plupart étaient des femmes qui gémissaient, tandis que les larmes coulaient de leurs yeux sans qu'elles les essuyassent ni qu'elles y fissent seulement attention ; elles gémissaient sur le prix de la viande, et elles disaient que leurs enfants ne pouvaient s'endormir le soir, tant ils avaient faim.

— Et croient-elles que la grève remédiera à tout cela ? demanda Marguerite.

— Elles l'espèrent, répondit Bessy ; elles disent que le commerce est depuis longtemps prospère, que les maîtres ont fait de gros bénéfices. A combien se montent-ils ? Mon père n'en sait rien, mais l'Union le sait, bien entendu ; et naturellement ils veulent leur part de ces profits, maintenant que le pain devient cher, et même l'Union leur dit que ce ne serait pas remplir leur devoir que de ne pas obliger les maîtres à leur donner cette part. Mais les maîtres ont pris le dessus de façon ou d'autre, et je crains bien qu'ils ne le gardent toujours. C'est comme la grande bataille d'Armageddon, la manière dont ils vont combattant les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'au milieu même du combat ils tombent dans l'abîme. »

Nicolas Higgins entra en cet instant. Il entendit les dernières paroles de sa fille.

« Et je veux continuer le combat, dit-il ; et j'espère réussir cette fois. Ils ne seront pas longtemps sans céder, car ils ont un grand nombre de commandes qu'ils ont acceptées à forfait, et ils s'apercevront bientôt qu'ils auront plus d'avantage à nous donner nos cinq pour cent qu'à perdre le profit qu'ils attendent, sans compter le dédit qu'ils devront payer pour n'avoir pas rempli les obligations contractées. Ha ! ha ! mes maîtres ! je sais bien qui est-ce qui l'emportera ! »

Marguerite pensa que Nicolas avait bu, non pas tant à cause de ce qu'il disait, qu'à cause de l'animation avec laquelle il parlait, et elle fut confirmée dans cette idée par l'anxiété évidente avec laquelle Bessy le pressait de partir.

« Le dîner de M. Thornton est le vingt-et-un, disait-elle ; c'est de jeudi en huit ; j'irai vous voir dans votre belle toilette. A quelle heure est ce dîner ? »

Avant que Marguerite eût eu le temps de répondre, Higgins s'écria :

« Thornton ! vous allez donc chez Thornton ? Ayez soin de boire au succès de ses commandes ; d'ici au vingt-et-un je compte qu'il sera embarrassé pour les livrer. Dites-lui que nous sommes sept cents ouvriers prêts à nous rendre à sa filature le lendemain du jour où il nous aura accordé nos cinq pour cent, et que nous viendrons à bout de ses commandes en un clin d'œil. Vous les verrez tous là ; vous y verrez Hamper, mon maître : c'est un homme de la vieille école ; il ne parle jamais à un ouvrier sans jurer ; je crois que, s'il était poli une fois dans sa vie, il en mourrait ; mais après tout, il aboie plus qu'il ne mord, et vous pouvez lui dire, si bon vous semble, qu'un des coalisés a dit cela. Vous aurez une masse de manufacturiers chez Thornton. Je voudrais pouvoir leur parler après leur dîner, au moment où ils seront disposés à se tenir tranquilles et où il leur serait bien impossible de courir. Je leur dirais ce que je pense. Je leur parlerais de la dureté avec laquelle ils nous traitent !

— Au revoir, dit vivement Marguerite, au revoir, Bessy ; je compte sur vous le vingt-et-un, si vous êtes assez bien pour venir. »

Les remèdes et le traitement qu'avait ordonnés à mistress Hale le docteur Donaldson, lui firent d'abord tant de bien que non-seulement elle-même, mais encore Marguerite, commença

à espérer qu'il s'était trompé, et qu'une guérison était encore possible. Quant à M. Hale, bien qu'il n'eût jamais connu toute l'étendue de leurs craintes, il triomphait de son inquiétude avec un soulagement visible, qui prouvait combien ce qu'il avait soupçonné l'avait affligé. Dixon seule continuait à croasser aux oreilles de Marguerite; mais en dépit du corbeau Marguerite espérait.

Ils avaient besoin de ce rayon lumineux au dedans : car au dehors, même à leurs yeux inexpérimentés, l'atmosphère s'assombrissait chaque jour et paraissait recéler de terribles orages. M. Hale avait ses connaissances particulières parmi les ouvriers, et s'affligeait en entendant l'amer récit de leurs souffrances et de tout ce qu'ils avaient supporté. Ils auraient dédaigné de parler de ce qu'ils souffraient à quelqu'un qui eût été par sa position à même de le deviner; mais M. Hale venait d'un pays éloigné, il cherchait à se rendre compte des effets d'un régime au milieu duquel il était tout à coup jeté, et tous voulaient le prendre à témoin de leurs motifs d'irritation. Puis M. Hale apportait son budget de doléances et l'exposait à M. Thornton, afin qu'avec son expérience de maître il y portât remède et lui en expliquât l'origine. Thornton la lui expliquait toujours au moyen de principes économiques judicieux et raisonnés. Il lui démontrait que la marche naturelle du commerce étant tantôt ascendante, tantôt en déclin, il était inévitable que dans les moments de ralentissement un certain nombre de maîtres et d'ouvriers succombassent et disparussent des rangs de ceux qui étaient heureux et prospères. Il représentait cette conséquence comme tellement logique et inévitable, que ni les ouvriers n'avaient le droit de se plaindre s'ils en devenaient les victimes, ni le manufacturier s'il était obligé de renoncer à la lutte avec le sentiment amer de son insuffisance et de sa chute, blessé dans le combat, foulé aux pieds par ses confrères dans leur course haletante après la richesse, dédaigné là où il avait été honoré, obligé de demander humblement ce travail qu'il distribuait naguère. Parlant ainsi d'un sort qui pouvait devenir le sien par suite des fluctuations commerciales, M. Thornton était naturellement peu disposé à plaindre celui des ouvriers que l'impitoyable progrès renversait dans sa course effrénée, de ces ouvriers qui volontiers se fussent couchés pour attendre tranquillement la mort et sortir d'un monde qui n'avait pas besoin d'eux, s'ils n'eussent craint que les cris des orphelins

qu'ils abandonnaient ne les poursuivissent jusque dans la tombe, de ces hommes qui enviaient à l'oiseau sauvage le pouvoir de nourrir au moins ses petits de son sang. Le cœur de Marguerite se soulevait tout entier contre M. Thornton lorsqu'elle l'entendait raisonner ainsi, comme si le commerce eût été tout, et l'humanitaire rien. Elle avait peine à le remercier de la bonté qu'il montrait exceptionnellement pour elle en lui offrant, ce soir-là même, tout ce qui pourrait être utile ou agréable à sa mère malade. Sa présence après la manière dont il venait de parler, l'allusion qu'il faisait au fatal événement qu'elle s'efforçait de ne pas croire inévitable, tout concourait à le rendre en ce moment odieux à Marguerite. Pourquoi était-il admis à la connaissance du fatal secret qu'elle renfermait au fond de son cœur, n'osant le regarder en face que dans les moments où elle priait Dieu de lui donner la force de supporter la pensée que le jour approchait où elle crierait vers sa mère, et où elle crierait en vain ? Et cependant il savait tout : elle le voyait dans ses yeux pleins de compassion ; elle l'entendait dans sa voix grave et émue. Comment concilier ces yeux, cette voix, avec la manière dure, sèche, impitoyable, dont il posait ses axiomes de commerce, et la tranquillité avec laquelle il en suivait jusqu'au bout toutes les conséquences ? La discorde qui régnait entre les ouvriers et leurs patrons l'affligeait extrêmement, depuis qu'elle avait entendu Bessy parler de la misère croissante. Nicolas Higgins tenait, il est vrai, un langage différent. Il avait été nommé membre du comité et prétendait connaître des secrets ignorés du reste des ouvriers. Il avait dit cela expressément la veille même du jour où devait avoir lieu le dîner de mistress Thornton, alors que Marguerite, entrant chez lui pour parler à Bessy, l'avait trouvé discutant la question avec Boucher, le voisin dont il lui avait souvent parlé, tantôt comme d'un objet de compassion à cause de son peu d'habileté comme ouvrier et de sa nombreuse famille, tantôt comme d'un être méprisable, parce qu'il manquait de ce que son voisin plus énergique appelait du courage. Higgins était évidemment en colère lorsque Marguerite entra chez lui. Boucher était debout, les deux mains appuyées sur la haute cheminée, regardant fixement le feu d'un air de désespoir qui irritait Higgins tout en lui allant au cœur. Bessy se balançait violemment en avant et en arrière, ainsi qu'elle en avait l'habitude (Marguerite le savait), lorsqu'elle était inquiète et affligée. Sa

sœur Mary mettait son chapeau tout en pleurant pour se rendre à sa fabrique; elle avait évidemment hâte de quitter une scène qui lui était pénible. Marguerite resta un instant debout près de la porte; puis, posant un doigt sur ses lèvres, elle se glissa près du lit de repos de Bessy, et s'assit à côté d'elle. Nicolas l'aperçut néanmoins et lui fit un signe de tête peu civil, mais amical. Mary sortit de la maison, profitant de la porte ouverte, et se mit à pleurer bruyamment lorsqu'elle ne fut plus en présence de son père. Quant à John Boucher, il ne remarquait ni qui entraît ni qui sortait.

« Cela ne sert à rien, Higgins, disait-il. Elle ne peut vivre longtemps comme cela. Elle s'en va, non pas tant parce qu'elle manque de nourriture, mais parce qu'elle ne peut supporter la vue de ses enfants mourant de faim. Oui, mourant de faim ! Cinq shillings par semaine peuvent te suffire, à toi qui n'as que deux bouches à nourrir, et encore une de tes filles est en état de gagner sa vie; mais pour nous, cinq shillings c'est la famine. Et je te le dis franchement, si elle meurt, comme j'en ai peur, avant que nous ayons obtenu les cinq pour cent, je jeterai l'argent à la face du maître et je lui dirai : « Maudit soyez-vous ! Maudit soit votre monde cruel, puisqu'il n'a pu me conserver la meilleure des femmes qui ait jamais donné des enfants à un homme ! Et vois-tu, Nicolas, je te haïrai, toi et tous ceux de l'Union, je vous poursuivrai de ma haine jusqu'en enfer, soyez-en bien sûrs, vous tous qui m'avez forcé à quitter mon ouvrage. Tu disais, il y a eu vendredi huit jours, et nous sommes aujourd'hui au mardi de la seconde semaine, qu'avant quinze jours les maîtres viendraient nous supplier de reprendre l'ouvrage au prix qui nous conviendrait; et voilà le temps écoulé, et notre petit Jack est là, étendu sur son lit, trop faible pour crier, mais pleurant de faim; notre petit Jack, Nicolas ! Elle ne s'est jamais bien remise depuis sa naissance; mais cet enfant-là c'est sa vie, vois-tu, et je crains bien qu'il ne me coûte ce prix-là. Pauvre petit Jack ! qui m'éveillait tous les matins en posant ses petites lèvres sur ma grosse figure rude, il est là, mourant de faim ! »

Ici les sanglots étouffèrent la voix du pauvre homme, et Nicolas regarda un instant Marguerite, les yeux remplis de larmes, avant d'avoir la force de parler.

« Courage, mon garçon, courage ! Ton petit Jack ne pâtira pas plus longtemps. J'ai quelque argent, et nous allons aller de ce pas lui acheter une pinte de lait et un pain de quatre

liyas; ce qui est à moi est à toi, bien sûr, lorsque tu es dans le besoin. Seulement, ne perds pas courage! continuait-il en fouillant dans une vieille théière pour y prendre le peu d'argent qui lui restait. Je gagerais mon corps et mon âme que nous l'emporterons cette fois; il ne faut que tenir bon encore une semaine, et tu verras comme les maîtres viendront nous prier de retourner aux fabriques. Et l'Union, c'est-à-dire moi, j'aurai soin que tu aies de quoi nourrir ta femme et tes enfants. Ne te laisse donc pas aller au désespoir, et surtout ne va pas demander de l'ouvrage aux tyrans. »

A ces mots, Boucher se retourna et laissa voir une figure si pâle, des yeux si hagards et tellement rongés par les larmes, l'expression d'un désespoir et d'un découragement si profonds, que Marguerite ne put s'empêcher de pleurer.

« Tu sais bien qu'il y a des tyrans plus cruels que les maîtres qui nous disent : « Mourez de faim, et voyez vos enfants mourir de faim, plutôt que de désobéir à l'Union! » Tu le sais bien, Nicolas, car tu es un de ceux-là. Vous avez peut-être de bons cœurs, chacun séparément; mais quand vous êtes une fois ensemble, vous n'avez pas plus de pitié d'un pauvre homme que si vous étiez des loups furieux. »

Nicolas avait la main sur le loquet de la porte; il s'arrêta, et, se retournant vers Boucher qui le suivait de près :

« Que Dieu m'ôte la vie au lieu de me venir en aide, dit-il, si je ne crois pas agir de mon mieux dans ton intérêt et dans celui de tous! Si je fais mal en croyant bien faire, le péché en est à ceux qui m'ont laissé dans l'ignorance. J'ai réfléchi à tout cela jusqu'à ce que la tête m'en fît mal; crois-moi, John, c'est la vérité. Et, je te le dis encore une fois, il n'y a d'espoir pour nous que dans l'obéissance à l'Union. Nous restons maîtres du terrain cette fois-ci, tu verras! »

Marguerite et Bessy gardaient le silence. A peine avaient-elles laissé échapper un soupir. A la fin, Bessy s'écria :

« Je n'espérais pas entendre mon père invoquer Dieu maintenant; mais vous l'avez entendu prononcer son nom, n'est-ce pas? »

— Oui, dit Marguerite. Je vous apporterai le peu d'argent dont je puis disposer, et aussi quelques provisions pour les enfants de ce pauvre homme. Ne leur dites pas que cela vient d'une autre personne que votre père. Ce ne sera d'ailleurs pas grand'chose. »

Bessy restait couchée, sans prêter aucune attention à ce

que disait Marguerite. Elle ne pleurait pas ; seulement ses lèvres tremblaient, et sa respiration paraissait oppressée.

« Je n'ai plus de larmes, dit-elle : Boucher m'a fait tant pleurer tous ces jours-ci en me contant toutes ses craintes et toutes ses peines ! C'est un homme faible et sans courage, je le sais bien ; mais enfin c'est une créature humaine ; et, quoique j'aie été bien souvent en colère contre lui et contre sa femme, qui ne sait pas mieux s'arranger que lui, cependant, voyez-vous, tous ne sont pas sages et sensés ; et, malgré cela, Dieu les laisse vivre, et il leur donne quelqu'un à aimer, et quelqu'un qui les aime, tout comme à Salomon. Et si ceux qu'ils aiment viennent à souffrir, cela leur déchire le cœur, comme cela eût fait à Salomon. Je n'y comprends rien. Peut-être vaut-il mieux qu'un homme tel que Boucher soit dirigé par l'Union ; mais je voudrais voir ceux qui la composent, et les mettre, un à un, face à face avec Boucher. Je ne puis m'empêcher de croire que, si je les tenais un à un, ils lui diraient de retourner à la fabrique et de travailler, quand bien même on ne lui donnerait pas le salaire qu'ils ont fixé. »

Marguerite demeurait silencieuse. Comment pourrait-elle s'en retourner chez elle, et oublier la voix de cet homme et son accent d'indicible agonie, qui disait mieux que toutes les paroles ce qu'il avait enduré ? Elle tira sa bourse : elle n'avait pas beaucoup d'argent ; mais ce qu'elle avait, elle le mit sans rien dire dans la main de Bessy.

« Merci. Il y en a beaucoup qui n'ont pas davantage et qui s'en tirent cependant, ou du moins ils ne montrent pas leur misère comme Boucher. Mais mon père ne le laissera pas manquer, maintenant qu'il connaît sa position. Boucher est tombé dans la gêne à cause de sa nombreuse famille, voyez-vous ; sa femme n'est pas habile, et ce qu'ils avaient de meubles est depuis longtemps au mont-de-piété. Il ne faut pas que vous croyiez que nous les aurions laissés pâtir, bien que nous soyons nous-mêmes un peu gênés : car, si des voisins n'aident pas leurs voisins, qui est-ce qui les aidera ? »

Bessy paraissait craindre que Marguerite ne crût que son père et elle n'étaient pas disposés à venir au secours de gens qu'elle regardait évidemment comme ayant des droits à leur amitié et à leur bienfaisance.

« En outre, reprit-elle, mon père est certain que les maîtres céderont d'ici à quelques jours, qu'ils ne peuvent tenir plus

longtemps. Mais je vous remercie tout de même ; je vous remercie pour moi autant que pour Boucher , car cela est cause que je vous aime de plus en plus. »

Bessy était, ce jour-là, beaucoup plus calme, mais abattue et fatiguée. Lorsqu'elle eut fini de parler, elle parut si épuisée et si faible, que Marguerite en fut alarmée.

« Ce n'est rien , dit Bessy, ce n'est pas encore la mort. J'ai eu une nuit affreuse , avec des rêves continuels , si l'on peut appeler cela des rêves , car je ne dormais pas , et je suis tout engourdie aujourd'hui ; seulement ce pauvre homme m'avait réveillée. Non , ce n'est pas encore la mort ; mais je sens qu'elle n'est pas éloignée. Recouvrez-moi , s'il vous plaît , et je vais tâcher de dormir un peu , si la toux me laisse en repos. Bonsoir : c'est peut-être bonjour qu'il faudrait dire ; mais il fait si sombre, qu'on ne sait quelle heure il est. »

CHAPITRE XX.

Hommes et gentlemen.

Marguerite revint chez elle si péniblement frappée de ce qu'elle avait vu et entendu , qu'elle trouva difficile de se remettre à ses occupations habituelles et de soutenir une conversation un peu animée avec sa mère, qui, depuis qu'elle ne sortait plus, s'attendait toujours à ce que Marguerite, en rentrant, lui rapportât des nouvelles.

« Et votre amie de la manufacture, viendra-t-elle jeudi voir votre toilette ? dit mistress Hale.

— Elle était si malade, que je n'ai pas même songé à le lui demander.

— Mon Dieu ! Tout le monde est donc malade, maintenant, dit la mère de Marguerite avec un peu de cette jalousie qu'un malade ressent quelquefois au sujet d'un autre. Mais cela doit être bien triste d'être malade dans une de ces petites ruelles, continua-t-elle un instant après, la bonté de sa nature et les habitudes charitables d'Helstone reprenant le dessus. C'est déjà assez triste ici. Que pourrions-nous faire pour elle, Marguerite ? M. Thornton m'a envoyé quelques bouteilles

de son vieux vin de Porto, depuis que tu es sortie. Crois-tu que cela lui ferait du bien ?

— Non, maman. Je ne crois pas qu'ils soient très-pauvres ; du moins ils ne disent rien qui puisse le faire croire, et, dans tous les cas, Bessy est malade de la poitrine, le vin ne lui serait pas bon. Peut-être pourrais-je lui porter un peu des confitures faites avec les fruits de notre cher Helstone. Mais il y a une autre famille à laquelle je voudrais donner.... Oh ! maman, maman, comment voulez-vous que je m'habille et que j'aille à un grand dîner après le chagrin dont j'ai été témoin aujourd'hui ? » s'écria tout à coup Marguerite, oubliant le silence qu'elle s'était prescrit avant de rentrer ; et elle raconta à sa mère tout ce qu'elle avait vu chez Higgins.

Mistress Hale en fut extrêmement affligée. Elle fut en proie à une sorte d'irritation nerveuse, jusqu'à ce qu'elle eût pu faire quelque chose pour venir au secours de Boucher. Elle fit préparer par Marguerite, dans le salon même, un panier pour envoyer sur-le-champ à la pauvre famille, et elle se fâcha même contre sa fille, parce que celle-ci disait qu'on pourrait ne l'envoyer que le lendemain, puisque Higgins avait pourvu aux besoins les plus immédiats, et qu'elle-même avait donné de l'argent à Bessy. Mistress Hale trouva que Marguerite avait le cœur bien dur, et elle ne respira librement que lorsque le panier fut hors de la maison. Alors elle dit :

« Après tout, nous avons peut-être eu tort : car, la dernière fois que M. Thornton est venu, il a dit que ceux-là n'étaient pas des amis véritables, qui contribuaient à prolonger la lutte en assistant les coalisés. Et ce Boucher est un des ouvriers qui se sont mis en grève, n'est-ce pas ? »

La question fut soumise à M. Hale par sa femme lorsqu'il remonta près d'elle, sortant de donner à M. Thornton une leçon qui, comme à l'ordinaire, s'était terminée en conversation. Marguerite ne s'inquiétait guère de savoir si leurs dons devaient prolonger ou non la grève ; dans l'état d'animation où elle était, elle ne réfléchissait pas à cela.

M. Hale s'efforça d'écouter avec l'impartialité d'un juge. Il se rappela tout ce qui lui avait paru si clair une demi-heure auparavant, sortant des lèvres de M. Thornton ; mais, après tout, il n'arriva qu'à un compromis très-peu satisfaisant. Non-seulement, dit-il, sa femme et sa fille avaient eu raison d'agir comme elles l'avaient fait en cette circonstance, mais il ne voyait même pas comment elles auraient pu faire autre-

ment. Néanmoins, comme règle générale, M. Thornton avait raison de dire que, puisque les maîtres étaient résolus à faire venir des ouvriers étrangers si la grève se prolongeait, il était clair que ce qu'on pouvait faire de mieux, c'était de refuser aux coalisés tout secours qui les soutint dans leur folie. Mais quant à ce Boucher, M. Hale ajouta qu'il irait le voir le lendemain dès le matin, et qu'il tâcherait de savoir ce qu'on pourrait faire pour lui.

Le lendemain matin, M. Hale ne trouva pas Boucher chez lui, mais il eut une longue conversation avec sa femme ; il lui promit de lui envoyer des bons de médicaments, et vit les provisions envoyées par mistress Hale un peu gaspillées par les enfants, qui étaient les maîtres dans la salle basse, pendant la maladie de leur mère et l'absence de leur père ; il rapporta chez lui des nouvelles plus consolantes que Marguerite n'avait osé l'espérer. D'après ce qu'elle avait dit la veille, M. Hale s'était attendu à trouver les choses dans un état si terrible, que, par une réaction de son imagination, il les représenta moins tristes qu'elles n'étaient réellement.

« Mais j'y retournerai, afin de voir Boucher lui-même, dit-il. Je n'y comprends rien ; on voit, dans ces maisons, des meubles tels que nos laboureurs d'Helstone ne songeraient jamais à en acheter, et ces ouvriers mangent habituellement des choses qu'ils regarderaient, eux, comme du luxe, et cependant, ces familles paraissent n'avoir pas de ressources, lorsque les salaires sont suspendus pendant quelques jours. Il est nécessaire, à Milton, de considérer les choses sous un autre point de vue, sans quoi on risquerait de se tromper. »

Bessy, elle aussi, était mieux portante ce jour-là ; néanmoins elle était si faible qu'elle paraissait avoir tout à fait oublié son désir de voir Marguerite habillée, si tant est que ce désir n'eût pas été l'effet d'un état de fièvre et presque de délire.

Marguerite ne put s'empêcher de comparer cette toilette qu'elle faisait pour aller où elle ne se souciait pas de se rendre, et au moment où son cœur était agité de mille anxiétés, avec les toilettes si gales et si folles qu'elle faisait en même temps qu'Edith, un an seulement auparavant. Le seul plaisir qu'elle trouvât maintenant à s'habiller, c'était la pensée de celui qu'éprouvait mistress Hale en la voyant parée. Elle rougit lorsque Dixon, ouvrant les deux battants de la porte du salon, fit un appel à l'admiration de la famille.

« Miss Hale est fort bien ainsi, madame ; ne trouvez-vous

pas ? Les coraux de mistress Shaw ne pouvaient venir plus à propos ; ils relèvent le teint de miss Marguerite, qui, sans cela, eût été trop pâle. »

Les cheveux noirs de Marguerite, trop épais pour être nattés, étaient tordus autour de sa tête, en forme de couronne, et retenus par deux longues épingles de corail. Ses manches de soie blanche étaient relevées par des cordons de perles de la même pierre, et un collier de corail entourait son cou magnifique.

« Oh ! Marguerite ! que j'aurais de plaisir à te conduire dans les réunions, comme autrefois lady Beresford m'y conduisait moi-même ! »

Marguerite embrassa sa mère pour cette petite bouffée de vanité maternelle ; mais elle ne put sourire, tant elle se sentait triste.

« J'aimerais mieux rester ici avec vous, bien mieux, maman, je vous assure.

— C'est absurde, chère amie. Fais bien attention au dîner, au second service surtout. Je suis curieuse de savoir comment on fait les choses à Milton, et par quoi on remplace le gibier. »

Mistress Hale aurait, en vérité, été fort étonnée si elle eût pu voir la somptuosité de la table de mistress Thornton. Marguerite, avec son goût délicat, sentait que le nombre des mets recherchés était presque ridicule ; la moitié eût largement suffi, et l'effet en eût été plus élégant et plus léger. Mais c'était une des maximes d'hospitalité de mistress Thornton qu'il y eût assez de chaque mets pour que tous les convives en eussent leur part, s'il leur plaisait. Elle était d'une sobriété excessive dans ses habitudes de chaque jour, mais elle mettait son orgueil à offrir à ses hôtes un festin magnifique. Son fils partageait ce sentiment : il n'avait jamais connu, bien qu'il eût été fort capable d'en jouir, d'autres rapports de société que ceux qui consistaient dans l'échange de repas somptueux ; et, en ce moment même, où il se serait reproché de dépenser inutilement cinquante centimes, et bien qu'il eût regretté que les invitations pour ce dîner eussent été envoyées, du moment où la fête avait lieu, il était bien aise que ce fût avec la magnificence accoutumée.

Marguerite et son père arrivèrent les premiers. Ils ne trouvèrent dans le salon que mistress Thornton et Fanny. Toutes les housses avaient été retirées ; on voyait dans tout leur

lustre les meubles de damas jaune et le tapis aux couleurs brillantes. La pièce était remplie d'ornements, à ce point que l'œil en était fatigué, et elle présentait un contraste étrange avec la vue nue et sombre qu'on avait des fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure de la manufacture.

« Mon fils a été occupé d'affaires jusqu'au dernier moment. Il sera ici tout à l'heure, monsieur Hale. Puis-je vous prier de prendre un siège ? »

M. Hale était debout près de l'une des fenêtres, pendant que mistress Thornton parlait. Il se retourna et dit :

« Ne trouvez-vous pas quelquefois le voisinage de la manufacture désagréable ? »

Mistress Thornton se redressa.

« Jamais ! dit-elle. Je ne suis pas devenue si grande dame que je désire oublier la source du pouvoir et de la fortune de mon fils. En outre, il n'y a pas, dans tout Milton, une manufacture semblable à celle-ci. Une seule des pièces a deux cent vingt mètres carrés.

— Je voulais seulement dire que le bruit, la fumée, les allées et venues continuelles des ouvriers, pouvaient incommoder.

— Oh ! je suis de votre avis, monsieur Hale, dit Fanny. On sent continuellement ici l'odeur de la vapeur et de la graisse des machines, et le bruit est réellement assourdissant.

— J'ai été souvent assourdie bien davantage par du bruit auquel on donnait le nom de musique. La machine est tout au bout de la manufacture ; c'est à peine si nous l'entendons, excepté en été, lorsque toutes les fenêtres sont ouvertes ; et, quant au murmure continuel des ouvriers, cela ne me dérange pas plus que ne ferait le bourdonnement d'une ruche. Lorsque, par hasard, j'y fais attention, je pense en même temps à mon fils ; je me dis que tout ce monde dépend de lui et ne vit que par lui. Mais, maintenant, on n'entend plus aucun bruit de machines : les ouvriers ont été assez ingrats pour se mettre en grève, comme vous l'avez sans doute entendu dire ; et les affaires mêmes auxquelles j'ai fait allusion lorsque vous êtes entrés, ont trait aux mesures qu'il est sur le point de prendre pour leur donner une leçon. »

Le visage de mistress Thornton, sévère en tout temps, exprima une profonde irritation lorsqu'elle prononça ces dernières paroles. L'entrée de M. Thornton ne réussit pas à l'éclaircir, car sa mère vit en un instant l'anxiété qui pesait

sur sa pensée, bien qu'il s'efforçât de faire à ses hôtes un accueil gai et cordial. Il donna donc la main à Marguerite. Il savait que c'était la première fois que leurs mains se rencontraient, bien qu'elle n'y fit pas la moindre attention. Il demanda des nouvelles de mistress Hale, et, en entendant la réponse pleine de satisfaction de M. Hale, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers Marguerite; mais il ne vit rien en elle qui contredît ce que disait son père. Il fut de nouveau frappé de sa beauté. Il ne l'avait pas encore vue en toilette, et cependant il lui semblait que l'élégance lui seyait si naturellement, qu'elle eût dû être toujours vêtue ainsi. Elle causait avec Fanny; il ne pouvait entendre sur quel sujet; mais il voyait l'agitation continuelle avec laquelle sa sœur arrangeait perpétuellement quelque pli de sa robe, ses yeux errant de tous côtés sans rien observer, et il les comparait avec regret à ces grands yeux, doux et calmes, qui regardaient tranquillement un seul objet, et qui semblaient posséder je ne sais quelle influence paisible; la bouche de Marguerite était entr'ouverte par l'intérêt avec lequel elle écoutait ce que lui disait sa compagne, sa tête légèrement penchée en avant, de manière à décrire une courbe harmonieuse depuis le sommet, où la lumière effleurait ses cheveux noirs et lisses comme l'aile d'un corbeau, jusqu'à son épaule d'ivoire; ses bras ronds et blancs et ses mains délicates étaient légèrement croisés, mais parfaitement immobiles dans leur gracieuse attitude. M. Thornton soupira en embrassant tout cela d'un seul coup d'œil; puis il tourna le dos aux jeunes personnes et se jeta, non sans effort, mais de toute son âme, dans une longue conversation avec M. Hale.

Un grand nombre de personnes arrivèrent successivement: Fanny quitta Marguerite et alla aider sa mère à recevoir ses hôtes. M. Thornton sentit que Marguerite était seule, et devint agité et mal à l'aise à la pensée qu'elle était ainsi négligée. Il ne s'approcha pas d'elle; il ne regarda pas de son côté, et néanmoins il savait ce qu'elle faisait ou ne faisait pas, il connaissait tous ses mouvements mieux que ceux de qui que ce fût dans le salon. Marguerite était si peu occupée d'elle-même et s'amusait si bien à regarder les autres personnes, qu'elle ne s'aperçut seulement pas qu'on ne s'occupait pas d'elle dans le moment. Quelqu'un lui offrit le bras pour aller dans la salle à manger; elle n'entendit pas le nom de son guide, et d'ailleurs il semblait peu disposé à lui parler. Une conversation très-

animée avait lieu entre les hommes ; les dames, pour la plupart, gardaient le silence, passant le temps à prendre mentalement des notes sur le dîner et à critiquer leurs toilettes mutuelles. Marguerite parvint à saisir le fil de la conversation générale ; son intérêt fut éveillé et elle écouta attentivement. M. Horsfall, l'étranger dont la visite à Milton était la cause première de la réunion, prenait des informations au sujet du commerce des manufactures du pays, et les autres convives, qui tous étaient de Milton, lui donnaient des explications. Une discussion très-vive s'éleva sur un point ; on en référa à M. Thornton, qui avait à peine parlé jusque-là, mais qui émit une opinion si fortement motivée, que les opposants eux-mêmes s'y rendirent. L'attention de Marguerite fut ainsi appelée sur son hôte : ses manières comme maître de maison étaient si franches, si simples, si modestes !

Marguerite pensa qu'elle ne l'avait jamais vu si fort à son avantage. Chez elle, il lui semblait toujours ou trop empressé, ou tout prêt à se croire mal jugé et à s'en offenser. Mais ce soir-là, au milieu des siens, sa position n'avait rien d'incertain. Il était regardé par tous comme un homme d'une grande force de caractère et d'une grande capacité ; il n'avait besoin d'aucun effort pour obtenir leur respect, il l'avait et il le savait, et cette sécurité donnait à son ton et à ses manières une dignité calme qui lui avait jusqu'alors manqué aux yeux de Marguerite.

Il n'avait pas l'habitude de parler aux femmes, et par suite il le faisait avec quelque roideur ; à peine adressa-t-il la parole à Marguerite : néanmoins elle fut surprise du plaisir qu'elle trouva à ce dîner. Elle en savait maintenant assez pour comprendre plusieurs intérêts locaux, et même la plupart des mots techniques qu'employaient les ardents manufacturiers. Elle prenait en elle-même un parti très-décidé au sujet de la question qu'ils discutaient. Dans tous les cas, ils causaient avec un sérieux, une franchise, un intérêt passionné, et non pas dans le style de convention qui l'avait tant ennuyée dans les réunions de Londres. Elle remarquait avec étonnement que, dans toute cette conversation sur les manufactures et le commerce du pays, on ne faisait aucune allusion à la coalition actuelle. Elle ne savait pas encore avec quelle tranquillité les maîtres envisageaient ces sortes de choses, qu'ils savaient ne pouvoir se terminer que d'une seule manière. Sans doute, les ouvriers se coupaient la gorge à eux-mêmes, comme ils avaient

déjà fait plus d'une fois ; mais, puisqu'il leur plaisait de se conduire en insensés et de se mettre entre les mains d'une douzaine de coquins payés qu'ils nommaient délégués, ils devaient en subir les conséquences. Quelques-uns des manufacturiers trouvèrent que Thornton avait l'air triste : cela était naturel, car cette coalition lui causerait certainement des pertes ; mais c'était là un accident qui pouvait leur arriver chaque jour à eux-mêmes, et Thornton était plus capable que qui que ce fût de venir à bout d'une coalition, car il était l'homme le plus ferme et le plus déterminé de Milton. Les ouvriers avaient mal connu leur homme puisqu'ils essayaient de ces manœuvres-là avec lui. Et ils souriaient en haussant les épaules de ce que les ouvriers avaient espéré faire changer à Thornton un iota de ce qu'il avait décidé.

Après le dîner, Marguerite trouva le salon un peu triste : aussi fut-elle bien aise lorsque les messieurs remontèrent, non-seulement parce qu'elle rejoignit son père, mais parce qu'elle put donner son attention à quelque chose de plus intéressant qu'aux frivolités mesquines qui avaient occupé les dames. Elle se plaisait à entendre ces hommes de Milton triompher dans le sentiment de leur puissance. Sans doute ce sentiment avait quelque chose d'excessif et ressemblait quelquefois à de la vanterie ; mais cependant ils semblaient braver les anciennes limites du possible avec une sorte de sublime ivresse produite par la pensée de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils comptaient faire encore. Dans ses moments de calme, elle n'eût peut-être pas approuvé complètement l'esprit qui les animait ; cependant il y avait quelque chose digne d'admiration dans leur oubli d'eux-mêmes et du présent, dans ce triomphe sur toutes les résistances de la matière, qu'ils prédisaient hardiment pour un temps qu'aucun d'eux ne devait voir. Marguerite tressaillit en entendant tout à coup M. Thornton lui adresser la parole tout à côté d'elle.

« J'ai bien vu que vous étiez de notre côté dans la discussion qui a eu lieu pendant le dîner, n'est-ce pas, miss Hale ?

— Certainement, mais je ne suis pas une bien grande autorité. J'ai été surprise néanmoins d'apprendre, d'après ce que disait M. Horsfall, qu'il y avait des gens qui pensaient d'une manière si diamétralement opposée, tels que le M. Morison dont il parlait. Ce ne peut-être un gentleman, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas très-disposé à décider si un autre est ou non gentleman, miss Hale; je ne comprends pas tout à fait la signification que vous donnez à ce mot. Moi, je dirai que ce Morison n'est pas un homme véritable. Je ne sais pas qui il est; je ne le juge que d'après ce qu'en a dit M. Horsfall.

— Je suppose que mon gentleman comprend votre homme véritable.

— Et beaucoup plus, à ce que vous pensez sans doute. Je ne suis pas de votre avis : un homme est à mes yeux un être plus élevé et plus complet qu'un gentleman.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Marguerite ; il est probable que nous entendons le mot d'une manière différente.

— Je crois que le mot gentleman s'applique surtout à une personne à propos de ses relations avec les autres ; mais, lorsque nous parlons d'un *homme*, nous le considérons non-seulement dans ses rapports avec ses semblables, mais encore en lui-même, en face de la vie, du temps, de l'éternité. Un personnage complètement isolé comme Robinson Crusôé, un prisonnier enfermé pour la vie dans un donjon, un saint lui-même dans l'île de Pathmos, ne peut-être mieux défini dans sa patience, son courage et sa foi, que par le mot *homme*. Je suis si las de ce mot de *gentleman*, qui me semble souvent employé hors de propos, et plus souvent encore dans un sens exagéré (tandis qu'on néglige de se servir du mot simple et expressif, *homme*, et de l'adjectif *mâle*), que je suis tenté de le regarder comme appartenant au jargon du jour. »

Marguerite réfléchit un moment ; mais, avant qu'elle eût pu reprendre la parole, M. Thornton fut appelé à l'autre bout du salon par les manufacturiers. Elle ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, mais elle en devinait quelque chose par les réponses claires et brèves de M. Thornton, qui se succédaient fermes et résolues comme le bruit régulier de coups de canon lointains ; il était évident qu'on parlait de la grève et de ce qu'il y avait de mieux à faire à ce sujet. On entendit M. Thornton qui disait :

« Cela a été fait. »

Puis un murmure de trois ou quatre voix à la fois succéda à ces paroles.

« Tous ces arrangements ont été pris. »

Quelques doutes furent émis, quelques difficultés soulevées par M. Hickson, qui brit le bras de M. Thornton pour mieux le

pénétrer de ses paroles. Celui-ci se dégagea doucement, éleva un peu les sourcils, et répondit :

« Je suis décidé à en courir le risque. Vous n'êtes pas obligé de vous joindre à moi, si cela ne vous convient pas. »

De nouvelles craintes furent exprimées.

« Je ne crois pas qu'ils soient assez lâches pour avoir recours à l'incendie. Nous combattons franchement, et je crois être en mesure de me défendre contre toutes les attaques que je puis avoir à redouter. Je saurai certainement protéger tous ceux qui voudront me demander de l'ouvrage. Ils connaissent maintenant ma détermination aussi pleinement que vous-mêmes. »

M. Horsfall prit un instant son hôte à part, à ce que croyait Marguerite, pour lui faire quelque nouvelle question au sujet de la coalition; mais en réalité il ne voulait que savoir qui était cette jeune fille si calme, si digne et si belle.

« Est-elle de Milton? demanda-t-il lorsqu'il eut entendu son nom.

— Non; elle est du midi de l'Angleterre, du Hampshire, à ce que je crois, » lui fut-il répondu avec froideur et indifférence.

M. Hickson questionnait Fanny sur le même sujet.

« Quelle est cette jeune fille qui a l'air si distingué? N'est-ce pas une sœur de M. Horsfall? »

— Oh, mon Dieu non! C'est la fille de M. Hale, qui cause en ce moment avec M. Stephens. Il donne des leçons, il fait des cours pour les jeunes gens. Mon frère va chez lui deux fois la semaine, et il a prié maman de les inviter dans l'intention de le faire connaître. Je crois que nous avons ici de ses prospectus; si vous voulez, je vous en donnerai un.

— Quoi! Thornton trouve le temps de lire avec un professeur, au milieu de toutes ses affaires, et pendant cette abominable coalition! »

Fanny ne distinguait pas si, d'après la manière de parler de M. Hickson, elle devait être fière ou honteuse de la conduite de son frère. Et, comme tous les gens qui s'évertuent à régler leur manière de sentir sur la pensée des autres, elle était portée à rougir de toute action singulière. La dispersion de la réunion mit fin à son embarras.



CHAPITRE XXI.

La triste nuit.

Marguerite et son père s'en retournèrent chez eux à pied. La nuit était belle, les rues propres, et, avec sa jolie robe de soie retroussée jusqu'au genou, comme la robe de satin vert de Leezie Lindsay dans la ballade, Marguerite se sentait disposée à danser le long du chemin, animée qu'elle était par l'air frais de la nuit.

« Je crois que Thornton, malgré tout, a beaucoup d'inquiétude au sujet de cette grève. Il m'a paru fort triste ce soir.

— Je serais étonnée qu'il en fût autrement. Cependant il en parlait avec sa tranquillité accoutumée aux autres manufacturiers, l'instant d'avant notre départ.

— Après le dîner aussi ; il faudrait de bien grands événements pour le faire partir de son calme habituel ; mais l'expression de sa physionomie me paraît triste et inquiète.

— Je serais en vérité inquiète à sa place. Il doit connaître les haines et les colères qui s'amassent autour de lui, car les ouvriers le regardent tous comme ce que la Bible appelle *un homme dur*, non pas tant injuste qu'insensible ; d'un jugement ferme, s'appuyant sur ses *droits*, comme aucune créature humaine ne devrait s'y appuyer en songeant à ce que nous et nos droits nous sommes devant le Tout-Puissant. Je suis bien aise que vous lui trouviez l'air inquiet : car, lorsque je songe à Boucher, à ses paroles et à ses manières à demi égarées, je ne puis souffrir la tranquillité de M. Thornton.

— D'abord, je ne suis pas aussi convaincu que toi de la complète misère de ce Boucher ; dans le moment il était malheureux, c'est certain, mais les ouvriers reçoivent toujours des secours d'argent mystérieux distribués par ces *Unions* ; et, d'après ce que tu m'as dit, cet homme est évidemment d'une nature passionnée et démonstrative, et il exagère peut-être ce qu'il ressent.

— Oh, papa !

— Je voudrais seulement t'amener à rendre justice à M. Thornton, qui est, je crois, d'une nature tout opposée : c'est un homme trop orgueilleux pour montrer ses sentiments ; c'est justement un de ces caractères que j'aurais cru que tu admirerais, Marguerite !

— Je l'admire aussi, papa, ou plutôt je l'admirerais, mais je ne suis pas aussi sûre que vous de l'existence de ses sentiments ; c'est un homme d'une grande force de caractère, et d'une intelligence élevée, surtout si l'on considère les circonstances peu avantageuses dans lesquelles il s'est trouvé.

— Pas si désavantageuses que tu l'imagines. Il a mené presque au sortir de l'enfance une vie pratique ; il a été appelé à exercer son jugement, et un grand empire sur lui-même. Tout cela développe une partie de l'intelligence. Il lui manque, il est vrai, la connaissance du passé, qui est la meilleure base des conjectures qu'on peut faire sur l'avenir ; mais il sait que cela lui manque, il en a conscience, il le sent, et c'est bien quelque chose. Tu es tout à fait prévenue contre M. Thornton, Marguerite.

— C'est le premier manufacturier, la première personne occupée de commerce que j'aie eu occasion de voir, papa. C'est ma première olive, permettez-moi de faire la grimace en l'avant. Je sais qu'il a du mérite dans son genre, et plus tard j'aimerai peut-être ce genre, et vraiment je crois que je commence à l'aimer. La conversation des messieurs m'a beaucoup intéressée ce soir, bien que je ne la comprisse pas tout entière. J'ai été très-fâchée lorsque miss Thornton est venue me chercher de l'autre bout du salon, en disant qu'elle craignait que je ne fusse embarrassée, étant seule parmi tous les messieurs. Je n'y avais pas seulement pensé, tant j'étais occupée de les écouter, et les femmes étaient si ennuyeuses, papa, oh, si ennuyeuses !... Elles ne manquaient cependant pas d'une certaine habileté ; elles me faisaient souvenir de nos anciens jeux, qui consistaient à faire entrer un certain nombre de mots dans une seule phrase.

— Que veux-tu dire, mon enfant ?

— Elles choisissaient des mots représentant des choses qui sont un signe évident de richesse, comme femme de charge, aide-jardinier, dentelles, diamants et autres choses de ce genre ; et chacune d'elles formulait sa phrase de manière à les amener le plus naturellement possible.

— Tu seras tout aussi fière de ton unique servante, si tout ce qu'en dit mistress Thornton est vrai.

— Certainement, mon père. Je me faisais l'effet d'une hypocrite ce soir, assise là dans ma robe de soie, les mains oisives, tandis que je me rappelais tous les travaux du ménage auxquels je m'étais livrée pendant la journée. Ils me prenaient pour une belle dame, j'en suis sûre.

— Moi-même je m'y trompais, mon enfant, » dirent souriant M. Hale.

Mais les sourires se changèrent en une pâleur mortelle lorsqu'ils eurent vu la figure de Dixon qui leur avait ouvert la porte.

« Oh ! mon maître ! Oh ! miss Marguerite ! Dieu soit loué, vous voilà ! Le docteur Donaldson est ici ; la servante de nos voisins est allée le chercher. Elle est mieux, maintenant ; mais oh ! monsieur ! j'ai cru qu'elle allait mourir, il y a une heure. »

M. Hale s'appuya sur le bras de Marguerite pour ne pas tomber. Il la regarda et vit sur son visage une expression de surprise et d'extrême chagrin, mais non l'angoisse et la terreur qui déchiraient son propre cœur. Il vit qu'elle en savait plus que lui ; elle écoutait Dixon avec une expression de crainte sans espérance.

« Oh ! je n'aurais pas dû la quitter ; je suis une mauvaise fille, » s'écria Marguerite avec désespoir, tandis qu'elle soutenait les pas chancelants de son père pour monter dans la chambre de la malade.

Ils trouvèrent le docteur Donaldson sur le carré.

« Elle est mieux, leur dit-il tout bas ; le calmant a fait son effet. Les spasmes ont été terribles ; il n'est pas étonnant que votre domestique en ait été terrifiée ; mais elle se remettra cette fois-ci.

— Cette fois-ci ! Laissez-moi l'aller trouver. »

Une demi-heure auparavant, M. Hale était un homme d'un certain âge ; maintenant sa vue était incertaine, son pas chancelant comme s'il eût eu soixante-dix ans.

Le docteur lui donna le bras et le conduisit dans la chambre à coucher ; Marguerite les suivit. Sa mère était couchée, et elle avait sur le visage cette empreinte à laquelle on ne saurait se méprendre. Elle pouvait aller mieux en ce moment, elle dormait même ; mais la mort l'avait visiblement marquée de son sceau fatal, et il était clair qu'elle ne tarderait pas à

réclamer sa victime. M. Hale la regarda en silence pendant quelques instants ; puis il se mit à trembler de tout son corps, et, repoussant l'appui du docteur Donaldson, il essaya de trouver la porte ; il ne pouvait la voir, quoique plusieurs lumières éclairassent la chambre. Il se traîna jusqu'au salon, il chercha un siège. Le docteur en roula un près de lui et l'y plaça ; puis il lui tâta le pouls.

« Parlez-lui, miss Hale. Il faut le sortir de cette torpeur.

— Papa, dit Marguerite en pleurant, papa, parlez-moi ! »

L'intelligence reparut dans les yeux de M. Hale, et il fit un violent effort.

« Marguerite, dit-il enfin, tu savais donc cela ? Oh ! c'est cruel à toi ! »

— Non, monsieur, ça n'a pas été cruel, dit le docteur rapidement. Miss Hale n'a agi que par mon ordre. Il a pu y avoir erreur, mais non pas cruauté. Votre femme ne sera plus la même demain, je l'espère. Elle a eu des spasmes comme je l'avais prévu, bien que je n'eusse pas fait part de mes craintes à miss Hale. Elle a pris le calmant que j'avais apporté ; elle va bien dormir, et demain ces symptômes qui vous ont tant effrayé auront disparu.

— Mais non la maladie ? »

M. Donaldson jeta un coup d'œil du côté de Marguerite ; il vit dans ses yeux qu'elle pensait qu'il valait mieux révéler à son père la vérité tout entière.

« Non pas la maladie ; tout notre art n'y peut rien. Nous ne pouvons qu'en retarder les progrès, et soulager les souffrances qu'elle amène. Soyez homme, monsieur ; soyez chrétien. Ayez foi en l'immortalité de notre âme, qu'aucune douleur, qu'aucune maladie ne peut atteindre. »

Mais pour toute réponse M. Hale balbutia ces mots : « Vous n'avez jamais été marié, docteur ; vous ne savez pas ce que c'est. » Et de mâles et profonds sanglots s'échappèrent de sa poitrine comme des cris d'agonie, au milieu du silence de la nuit.

Marguerite s'agenouilla près de lui, s'efforçant de le consoler avec des caresses pleines de larmes. Personne, pas même le docteur, ne s'apercevait de la marche du temps. M. Hale fut le premier qui osât parler des nécessités du moment présent.

« Que faut-il que nous fassions ? demanda-t-il. Dites-nous-le à tous deux ; Marguerite est mon soutien, mon bras droit. »

Le docteur donna ses prescriptions ; elles étaient claires et

sensées. Il n'y avait rien à craindre pour cette nuit, ni même d'ici à plusieurs jours; mais aucun espoir de guérison. Il conseilla à M. Hale de se mettre au lit et de laisser seulement une personne pour veiller près de la malade, dont le sommeil serait probablement paisible. Il promit de revenir le lendemain matin de bonne heure, et, après leur avoir serré cordialement la main, il les quitta.

Le père et la fille ne se dirent que quelques mots; tous deux étaient trop épuisés par la terreur qu'ils avaient éprouvée pour faire autre chose que décider de ce qu'il convenait de régler immédiatement. M. Hale était résolu à ne pas se coucher, et tout ce que Marguerite put obtenir de lui, ce fut qu'il se reposerait sur le sofa du salon. Dixon refusa résolument de sortir de la chambre, et quant à Marguerite, il lui semblait simplement impossible de quitter sa mère, quoi qu'eût pu dire le docteur de la nécessité de ménager les ressources, et de l'inutilité de veiller plusieurs à la fois. Dixon s'assit donc près du lit, puis bientôt elle commença à cligner de l'œil, puis à laisser tomber sa tête et à la relever en sursaut; enfin elle renonça à combattre et ronfla franchement. Marguerite avait ôté sa robe, l'avait jetée de côté avec dégoût et impatience, et avait passé une robe de chambre. Il lui semblait qu'elle ne pourrait plus jamais dormir, tant ses nerfs étaient surexcités. Chaque chose qu'elle voyait, chaque son qu'elle entendait, chacune de ses pensées, pour ainsi dire, la touchait au vif. Pendant plus de deux heures elle entendit les pas agités de son père. Il venait continuellement à la porte de la chambre de sa femme, et s'arrêtait pour écouter, jusqu'à ce que Marguerite eût pris le parti d'ouvrir pour lui dire que tout allait bien, en réponse aux questions que ses lèvres desséchées pouvaient à peine formuler. A la fin, lui aussi s'endormit, et la maison tout entière fut calme et silencieuse. Marguerite réfléchissait. Bien loin derrière elle lui paraissaient tous les événements des jours précédents. Il y avait à peine un jour et demi qu'elle s'intéressait à Bessy Higgins et à son père, et que son cœur se fendait au récit des malheurs de Boucher; maintenant ces choses ne lui semblaient plus que les vagues souvenirs d'un passé éloigné. Tout ce qui n'avait pas trait à sa mère ne lui apparaissait plus que comme un rêve. Les souvenirs d'Harley-Street étaient plus vifs et plus réels. Elle se rappelait le plaisir qu'elle y avait pris bien souvent à retrouver les traits de sa mère en regardant la figure de sa tante Shaw, et les lettres qu'elle re-

cevait avec tant de joie et qui la faisaient soupirer après le presbytère d'Helstone. Les jours gris, tristes et monotones, de l'hiver et du printemps passés, s'associaient surtout avec ce qui l'intéressait en ce moment par-dessus tout. Elle aurait voulu rappeler ces jours écoulés et leur demander de lui rendre ce qu'elle n'avait pas assez apprécié alors qu'elle le possédait. Que la vie lui semblait peu de chose ! Qu'elle lui paraissait vaine, fragile et passagère ! C'était comme si d'un beffroi aérien, s'élevant au-dessus des bruits et des agitations de la terre, une cloche eût sans cesse fait retentir ces mots : « Il n'y a ici-bas que des ombres ; tout passe ! tout est passé ! » Et cette terrible nuit elle-même ne fut bientôt qu'une ombre ; elle passa à son tour et fit place à une matinée froide et grise, telle que Marguerite en avait vu beaucoup à Milton.

Mistress Hale, lorsqu'elle s'éveilla, ne se rappela pas combien elle avait été malade pendant la nuit. Elle fut surprise de la visite matinale du docteur Donaldson, et de l'inquiétude que trahissaient le visage de son mari et celui de sa fille.

Elle consentit à rester au lit ce jour-là, avouant qu'elle était très-fatiguée ; mais le lendemain elle voulut se lever, et le docteur lui donna la permission de retourner dans le salon. Elle se trouva mal à l'aise dans toutes les positions, et vers le soir elle eut de la fièvre. M. Hale était complètement abattu et incapable de s'occuper de quoi que ce fût.

« Que faire pour épargner à maman une nuit semblable à l'avant-dernière ? demanda Marguerite au docteur.

— Cette agitation est jusqu'à un certain point l'effet de la réaction produite par les calmants énergiques auxquels j'ai dû avoir recours. Je crois qu'elle est plus pénible à voir qu'à supporter, mais peut-être un lit d'eau serait-il une bonne chose. Elle ira dans tous les cas beaucoup mieux demain, elle sera à peu près dans l'état où elle était avant la crise. Cependant je serais bien aise qu'elle eût un lit d'eau. Je sais que mistress Thornton en a un, je tâcherai de passer chez elle cette après-midi. Non, ajouta-t-il soudain, en remarquant la figure pâle et fatiguée de Marguerite, je crains de ne pouvoir y aller ; j'ai une longue tournée à faire. Cela ne vous ferait pas de mal de prendre votre course d'ici à Marlborough-Street, et d'aller le demander vous-même à mistress Thornton.

— Certainement, je pourrais y aller pendant que maman dormira dans l'après-dînée. Je suis bien sûre que mistress Thornton ne demandera pas mieux que de nous le prêter. »

L'espérance du docteur Donaldson ne l'avait pas trompé. Mistress Hale parut secouer les suites de son attaque, et elle fut dans l'après-midi plus gaie et plus à son aise que Marguerite n'avait espéré la revoir jamais. Elle la laissa, après le dîner, assise dans son grand fauteuil, et la main dans celles de M. Hale, qui paraissait plus fatigué et plus malade qu'elle. Il souriait cependant, bien que faiblement ; mais, deux jours auparavant, Marguerite croyait qu'elle ne le verrait plus jamais sourire.

Il y avait à peu près deux milles entre la maison de M. Hale et celle de mistress Thornton. Il faisait trop chaud pour marcher vite. Un soleil d'août donnait en plein dans la rue à trois heures de l'après-midi. Marguerite, pendant le premier mille, ne remarqua rien d'extraordinaire au dehors ; elle était absorbée par ses propres pensées et elle avait appris à passer son chemin à travers les flots de créatures humaines qui débordaient par moments dans les rues de Milton ; mais peu à peu elle remarqua une agitation inaccoutumée dans les multitudes qui se pressaient dans la rue où elle allait entrer. Les ouvriers ne paraissaient pas avancer ; ils parlaient, criaient, gesticulaient, et on entendait un bourdonnement irrité sortir de la masse compacte. Cependant, comme tous lui faisaient place et qu'elle était d'ailleurs préoccupée du motif de sa course et de ce qui la rendait nécessaire, elle observait avec moins d'attention qu'elle n'eût fait dans une autre occasion, et elle arriva à Marlborough-Street sans s'être aperçue que l'atmosphère qui l'entourait était chargée d'orage. De chaque ruelle étroite donnant dans Marlborough-Street s'élevait le bruit de myriades de voix furieuses et indignées. Les habitants de chaque sombre réduit étaient devant leur porte ou aux fenêtres, un grand nombre au milieu de la ruelle même, tous ayant les yeux dirigés vers un même point. Marlborough-Street était le foyer vers lequel se portaient tous ces regards animés par des passions diverses ; les uns brillants de colère, les autres exprimant la menace, quelques-uns dilatés par la crainte, d'autres par la prière. Lorsque Marguerite atteignit la petite porte de côté, et, après avoir sonné, attendit que le portier vint l'ouvrir, elle se retourna et entendit le premier roulement de la tempête ; elle vit la première vague de la foule avancer sa crête menaçante, puis se retirer jusqu'au bout de la rue, qui, tout à l'heure remplie d'un bruit contenu, devint tout à coup silencieuse. Elle ne put s'empêcher de remarquer ces diffé-

rentes circonstances ; mais, triste et préoccupée, elle ne songea pas à se demander ce qu'elles présageaient, quelle était leur terrible signification ; elle ne sentait que le coup qui menaçait de l'anéantir en la laissant orpheline ; elle essayait de s'accoutumer à en supporter la pensée, afin de pouvoir, lorsqu'il la frapperait, se trouver prête à consoler un père.

Le portier ouvrit la porte avec précaution, pas assez pour que Marguerite pût entrer.

« Ah ! c'est vous, miss Hale ? dit-il en respirant plus à l'aise et ouvrant davantage la porte, qu'il verrouilla de nouveau dès que Marguerite fut entrée. La foule vient ici, à ce que je crois ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. Le fait est qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire ; mais cette rue-ci est tout à fait déserte, il me semble. »

Elle traversa la cour et monta les marches qui conduisaient à la maison. On n'entendait le bruit d'aucune machine, le mouvement d'aucun travail, rien que les rugissements et les clameurs lointaines de la foule.

CHAPITRE XXII.

Une blessure et ses conséquences.

On fit entrer Marguerite dans le salon. Elle s'assit et attendit. Personne ne vint. De temps en temps le vent semblait apporter le bruit de la multitude, et cependant il n'y avait pas de vent.

Fanny entra enfin.

« Maman va venir, miss Hale, dit-elle. Elle m'a chargée de l'excuser près de vous. Vous savez peut-être que mon frère a fait venir des ouvriers d'Irlande, ce qui a irrité à l'excès les ouvriers de Milton, comme s'il n'avait pas le droit de prendre des travailleurs où il en trouve, puisque ces misérables d'ici ne veulent pas travailler pour lui ; et voilà qu'ils ont effrayé par leurs menaces les pauvres Irlandais, de sorte que nous n'osons les laisser sortir. Vous pouvez les voir tous entassés dans la chambre haute de la manufacture ; c'est là qu'on va les

coucher, afin de les mettre à l'abri de ces brutes qui ne veulent ni travailler, ni laisser travailler les autres. Maman est occupée de leur faire donner à manger, et John est en train de leur parler, car les femmes pleurent et veulent s'en retourner. Oh ! voici maman. »

Mistress Thornton entra ; elle avait l'air sombre et préoccupé, et Marguerite sentit qu'elle était arrivée à un mauvais moment pour présenter sa requête. Néanmoins, comme mistress Thornton elle-même avait exprimé le désir qu'elle lui demandât tout ce qui était nécessaire à mistress Hale pendant sa maladie, Marguerite lui parla de l'état d'agitation de sa mère et du désir qu'avait le docteur Donaldson de lui procurer le soulagement d'un lit d'eau. Elle cessa de parler. Mistress Thornton ne lui répondit point ; puis tout à coup elle se leva et s'écria :

« Ils sont aux portes ! Appelle John, Fanny, va le chercher dans la filature. Ils sont aux portes, ils vont les enfoncer ; appelle John, te dis-je. »

Et en effet le bruit des pas de la multitude, qu'elle écoutait pendant que Marguerite lui parlait, se faisait entendre de l'autre côté du mur, et les cris de voix irritées s'élevaient derrière les portes, dont les battants commençaient à s'ébranler sous les efforts puissants de la multitude, qui ne reculait un instant que pour revenir à la charge avec plus de violence. On vit bientôt les massives barrières plier comme des roseaux agités par un vent impétueux.

Mistress Thornton, les servantes, Marguerite, s'étaient rassemblées autour des fenêtres, à la fois terrifiées et fascinées par ce spectacle. Fanny était remontée en criant comme si elle eût été poursuivie à chaque marche, et elle s'était jetée sur le sofa, en proie à une attaque de nerfs. Mistress Thornton guettait le retour de son fils, qui était encore dans la filature. Il sortit enfin et jeta un regard vers les fenêtres du salon, où il aperçut les figures pâles et affligées des femmes. Il leur sourit pour les encourager, puis il ferma la fabrique. Il appela ensuite une des servantes, afin qu'elle lui ouvrît la porte de la maison, que Fanny, dans sa terreur, avait refermée sur elle. Mistress Thornton y alla elle-même. Le son bien connu de la voix mâle et sévère du patron fut pour la multitude furieuse ce qu'est le goût du sang pour une meute acharnée. Jusque-là tous avaient gardé le silence, n'ayant qu'une pensée, qu'une aspiration, celle de renverser les portes.

Mais en entendant parler celui qu'ils considéraient comme leur ennemi, ils poussèrent tout à coup des hurlements si féroces, que mistress Thornton elle-même était pâle de terreur lorsqu'elle rentra dans le salon. M. Thornton la suivait. Son visage était un peu plus coloré que de coutume, ses yeux brillaient à la pensée du combat et du péril, et sa physionomie exprimait à la fois le mépris et le courage. Marguerite avait toujours craint de se montrer poltronne en présence de quelque grand danger; mais en ce moment terrible elle s'oubliait complètement elle-même dans la sympathie profonde et intense qu'elle ressentait pour celui dont la vie et la fortune étaient menacées à la fois.

M. Thornton s'avança franchement vers elle.

« Je regrette, miss Hale, lui dit-il, que vous vous soyez trouvée près de nous en un pareil moment, car je crains que vous ne soyez exposée aux mêmes périls que nous. Ma mère, ne vaudrait-il pas mieux vous réfugier dans les chambres qui donnent sur l'autre cour? Je ne sais pas s'ils sont parvenus à s'ouvrir un passage de Pinner's-Lane dans la cour de l'écurie; s'ils ne l'ont pas fait, vous serez plus en sûreté qu'ici. Allez-y, » continua-t-il s'adressant à l'une des servantes.

Elle sortit, et les autres la suivirent.

« Je reste ici! dit mistress Thornton; ma place est près de vous! »

Et de fait, il eût été inutile d'aller dans les chambres de derrière, car la foule avait pénétré de ce côté et hurlait sous les fenêtres. Les servantes se réfugièrent dans les greniers en poussant des cris de terreur. M. Thornton sourit avec dédain en les entendant. Il jeta un coup d'œil vers Marguerite, qui était seule à la fenêtre la plus voisine de la fabrique. Les yeux de la jeune fille brillaient, ses joues étaient couvertes de rougeur; comme si elle eût senti son regard, elle se tourna vers lui pour lui adresser une question sur un sujet qui la préoccupait depuis quelques instants.

« Où sont les pauvres ouvriers irlandais? lui dit-elle; dans la manufacture? »

— Oui; je les ai laissés, tout effrayés, entassés dans une petite chambre qui est en haut d'un escalier de derrière, par lequel ils auront la ressource de s'enfuir si on attaque la filature; mais ce n'est pas à eux qu'on en veut, c'est à moi.

— Quand peut-on espérer les soldats? » dit mistress Thornton à voix basse, mais avec calme.

M. Thornton tira sa montre, et, avec le même sang-froid qu'il mettait à toutes choses, il fit quelques calculs et répondit :

« Si Williams a pu y aller tout droit lorsque je le lui ai dit, s'il n'a pas été obligé de prendre un chemin détourné à cause de la foule, les soldats seront ici dans vingt minutes.

— Vingt minutes ! répéta mistress Thornton d'une voix qui, pour la première fois, laissait percer la terreur.

— Fermez la fenêtre sur-le-champ, ma mère ; les portes ne supporteront pas un second choc comme celui-ci. Fermez cette fenêtre, miss Hale. »

Marguerite ferma la fenêtre près de laquelle elle était, puis elle alla aider les mains tremblantes de mistress Thornton.

Il se fit dans la rue un silence de quelques instants. Mistress Thornton regarda avec anxiété la figure de son fils, pour essayer d'y voir ce qu'il pensait de ce calme soudain ; mais la physionomie de M. Thornton n'exprimait que le défi et le mépris : on n'y pouvait lire ni crainte ni espoir.

Fanny se souleva un instant.

« Sont-ils partis ? dit-elle tout bas.

— Partis ! lui dit son frère ; écoute. »

Elle écouta ; tous écoutèrent et entendirent un dernier et vigoureux effort, le craquement du bois, le brisement du fer, puis la chute bruyante des lourdes portes. Fanny se leva, fit en chancelant quelques pas vers sa mère, et tomba évanouie dans ses bras. Mistress Thornton la souleva avec une force qui tenait plus de la volonté que de la puissance des muscles, et l'emporta.

« Dieu soit loué ! s'écria M. Thornton en la voyant sortir. Ne feriez-vous pas mieux d'aller en haut, miss Hale ?

— Non, » dit Marguerite.

Mais M. Thornton devina plutôt qu'il n'entendit sa réponse, car sa voix était dominée par le bruit de pas innombrables s'approchant jusque sous les fenêtres du salon, et par le grondement sauvage de voix rauques et irritées.

« Ne craignez rien, dit-il, espérant par là l'encourager. Je suis désolé que vous vous soyez trouvée ici au moment de cette alerte, mais cela ne durera pas longtemps maintenant ; encore quelques minutes, et les soldats seront ici.

— O mon Dieu ! s'écria soudain Marguerite, voilà Boucher. Je le reconnais, quoiqu'il soit livide de colère ; il se débat pour arriver devant la maison ; voyez ! voyez !

— Qu'est-ce donc que Boucher ? » demanda tranquillement

M. Thornton, en s'approchant de la fenêtre pour voir quel était l'homme auquel s'intéressait si vivement Marguerite.

Mais les ouvriers, en l'apercevant, poussèrent un hurlement sauvage, semblable au cri d'une bête féroce et affamée, à laquelle on enlève sa proie. Lui-même recula consterné devant l'intensité de la haine qu'il avait soulevée.

« Laissons-les hurler ! dit-il. Dans cinq minutes.... Je crains seulement que mes pauvres Irlandais ne soient terrifiés jusqu'à en perdre la tête par ce bruit vraiment infernal. Encore cinq minutes de courage, miss Hale.

— Ne craignez rien pour moi, dit celle-ci avec impétuosité. Mais ne tenterez-vous rien pour apaiser ces pauvres créatures ? Ceci est affreux à voir.

— Les soldats seront ici tout à l'heure, et ils leur feront entendre raison.

— Raison ! quelle raison ?

— La seule raison qui agisse sur des hommes qui sont à l'état de bêtes féroces. Grand Dieu ! les voilà à la porte de la fabrique !

— Monsieur Thornton, dit Marguerite tremblante d'émotion et de colère, si vous n'êtes pas un lâche, descendez à l'instant. Descendez et affrontez-les comme il convient à un homme. Sauvez ces pauvres étrangers que vous avez attirés ici. Parlez à vos ouvriers comme à des créatures humaines. Parlez-leur avec bonté. N'attendez pas que les soldats viennent mettre en pièces des misérables égarés par la faim. J'en vois un qui est de ceux-là. Si vous avez quelque courage et quelque générosité, sortez et parlez-leur, parlez-leur comme un homme à des hommes ! »

Il s'était tourné vers elle ; un nuage sombre s'était répandu sur son visage tandis qu'il écoutait ses paroles.

« J'y vais, dit-il. Je vous demanderai de m'accompagner en bas pour verrouiller la porte derrière moi. Ma mère et ma sœur ont besoin de cette protection.

— Oh ! monsieur Thornton ! je ne sais pas.... je puis me tromper.... mais.... »

Il était parti, il était en bas, il avait ouvert la porte ; tout ce qu'elle put faire fut de le suivre à la hâte et de la refermer derrière lui ; elle remonta l'escalier, le cœur défaillant et la tête en proie à une sorte de vertige. Elle reprit sa place près de la fenêtre. Il était sur le perron, elle le devinait à la direction de milliers de regards irrités ; mais elle ne pouvait rien voir, ni

entendre autre chose que le murmure de sauvage satisfaction qui s'élevait parmi la foule. Elle ouvrit la fenêtre. Il y avait parmi les assaillants un grand nombre de jeunes garçons cruels et étourdis, cruels parce qu'ils étaient étourdis; il y avait aussi des hommes maigres et décharnés, semblables à des loups affamés, haletants après leur proie. Marguerite savait ce qu'il en était : c'étaient des hommes comme Boucher, dont les enfants mouraient de faim, qui avaient compté sur le succès de leurs efforts pour obtenir un salaire plus élevé, et dont la colère était devenue de la rage en apprenant que des Irlandais venaient leur arracher le pain de leurs enfants. Marguerite savait tout cela, et elle le lisait encore en ce moment même sur la figure livide et désespérée de Boucher. Il lui semblait que, si M. Thornton leur parlait, s'il leur faisait entendre sa voix, cela vaudrait mieux que de les laisser s'épuiser de colère et de rage aux pieds des murs de sa maison, sans daigner leur adresser ni menaces ni reproches. Mais peut-être leur parlait-il en ce moment : leur bruit confus et inarticulé comme celui d'une troupe d'animaux avait cessé un instant; Marguerite jeta son chapeau et se pencha en avant pour essayer d'entendre; elle ne réussit qu'à voir; si M. Thornton avait en effet essayé de leur parler, le mouvement instinctif qui les avait d'abord portés à l'écouter était passé, et la multitude se montrait plus furieuse et plus agitée que jamais. Lui était debout, les bras croisés, immobile comme une statue, le visage pâli et contracté par une colère contenue. Ils essayaient de l'intimider, de le faire céder, reculer : chacun excitait son voisin à un acte de violence personnelle. Marguerite sentit instinctivement que dans un instant tout serait confusion, qu'une fois que l'un d'eux l'aurait touché, il y aurait une explosion de fureur, et que la vie même de M. Thornton serait en danger; un instant encore, et l'orage des passions se jouerait de toutes les bornes, renverserait toutes les barrières; on oublierait toute crainte, on ne songerait plus aux suites des excès commis. En ce moment même elle voyait un groupe de jeunes garçons se disposer à ôter leur sabots et à s'en servir comme de projectiles; elle sentit que ce serait l'étincelle qui enflammerait la poudre, et, poussant un cri qui ne fut entendu de personne, elle s'élança dans l'escalier, souleva la barre de fer de la porte, l'ouvrit, et se trouva en face de cette mer d'hommes furieux et menaçants. Les mains prêtes à lancer des projectiles retombèrent inoffensives, les physionomies si

implacables un moment auparavant devinrent étonnées et irrésolues : car Marguerite était entre leur ennemi et eux. Elle ne pouvait parler, mais elle tendait les bras vers eux, en attendant qu'elle eût repris haleine.

« Oh! n'ayez pas recours à la violence ; fi ! s'écria-t-elle, il est seul contre vous tous ! »

Mais elle ne pouvait se faire entendre, sa voix était rauque et étouffée. M. Thornton était debout à quelques pas ; il s'était éloigné d'elle, car il ne voulait pas que rien s'interposât entre lui et le danger.

« Retirez-vous, s'écria de nouveau Marguerite d'une voix plus forte, les soldats vont venir. Allez-vous en tranquillement, retirez-vous. On fera droit à vos plaintes, quelles qu'elles soient.

— Renverra-t-on chez eux les Irlandais ? demanda du milieu de la foule une voix irritée et menaçante.

— Jamais en obéissant à vos menaces ! » s'écria M. Thornton.

Et à l'instant l'orage éclata. L'air retentit de nouveau des huées et des blasphèmes, mais Marguerite n'entendait rien ; ses yeux étaient fixés sur le groupe de jeunes garçons qui s'étaient tout à l'heure déjà armés de leurs sabots. Elle voyait leur geste, elle savait ce qu'il signifiait ; elle devinait leur point de mire. Encore un moment, et M. Thornton allait être atteint, et c'était elle qui l'avait poussé, excité à s'exposer à ce péril. Elle n'avait plus qu'une pensée : le sauver. Elle jeta ses bras autour de lui, elle lui fit un bouclier de son corps contre les êtres sauvages et sans merci qui l'environnaient. Il essaya de la repousser.

« Retirez-vous, lui dit-il ; ce n'est pas ici votre place.

— Si ! répondit Marguerite ; vous ne savez pas ce que j'ai vu. »

Si elle avait pensé que la présence d'une femme porterait Thornton, si elle avait espéré que ces hommes allaient enfin s'arrêter et réfléchir, elle s'était trompée. La colère les avait emportés trop loin pour qu'ils pussent reculer, quelques-uns du moins : car ce sont toujours les jeunes garçons qui, avec leur amour cruel du bruit et de la lutte, frappent les premiers, insoucieux du sang qui sera répandu. Un sabot siffla dans l'air, Marguerite épouvantée le suivit des yeux : il manqua heureusement le but. Elle fit un nouvel effort pour parler.

« Pour l'amour de Dieu, dit-elle, ne perdez pas votre cause par ces violences. Vous ne savez pas ce que vous faites.... »

Une petite pierre l'atteignit soudain, rasant son front et sa joue, et une nappe de lumière passa devant ses yeux. Elle se pencha à demi évanouie sur l'épaule de M. Thornton. Celui-ci la soutint en l'entourant de ses bras, et s'écria en s'adressant aux ouvriers :

« Je vous félicite ! vous venez ici poursuivre des étrangers innocents ; vous vous ruez tous sur un homme seul ; et, lorsqu'une femme vient vous supplier dans votre intérêt de vous comporter comme des êtres raisonnables, vous la blessez lâchement ! Je vous félicite ! »

Les ouvriers restaient silencieux ; ils regardaient, bouche béante, la trace de sang qui les avait éveillés de leur accès de rage ; ceux qui étaient près de la porte se détournèrent honteux ; il se fit un mouvement dans la foule, un mouvement de retraite ; mais une voix cria :

« La pierre était lancée contre toi, mais tu étais à couvert derrière une femme ! »

Thornton écuma de rage. Le sang qui s'écoulait avait rendu la connaissance à Marguerite ; il la plaça doucement sur la première marche et lui appuya la tête contre la porte.

Puis il descendit les marches du perron et entra dans la foule. « Maintenant tuez-moi, si vous voulez, comme des brutes que vous êtes. Il n'y a plus ici de femme entre vous et moi. Vous pouvez me tuer, mais vous ne me ferez jamais changer de résolution, jamais ! » Et il se tint debout au milieu d'eux les bras croisés, exactement dans la même attitude que sur le perron.

Mais le mouvement rétrograde continua ; il était peut-être aussi aveugle, aussi irréfléchi que l'avaient été tout à l'heure la colère et la rage. Peut-être était-il causé par la pensée de l'arrivée prochaine des soldats ; peut-être par la vue de ce pâle visage renversé en arrière, les yeux fermés, et sur lequel le sang coulait lentement avec les larmes. Les plus acharnés reculèrent ; Boucher lui-même se retira en murmurant des malédictions contre le maître qui les regardait partir d'un air de défi, et sans faire aucun mouvement. Lorsque leur retraite se fut changée en fuite (comme il arrive toujours en ces occasions), il s'élança vers Marguerite. Celle-ci essaya de se relever sans son appui.

« Ce n'est rien, dit-elle en souriant faiblement ; ce n'est qu'une écorchure : seulement j'ai été un peu étourdie dans le moment. Oh ! je suis si heureuse qu'ils soient partis ! »

Et elle pleura sans se contraindre.

..

M. Thornton ne pouvait sympathiser avec elle.... Sa colère, loin d'être calmée, s'augmentait encore à mesure que s'effaçait le sentiment du danger. On entendit dans le lointain le pas mesuré des soldats, cinq minutes après le départ de la foule. Il espéra que les ouvriers les verraient du moins et comprendraient combien il s'en était peu fallu qu'ils ne fussent surpris. Tandis que ces diverses pensées traversaient son esprit, Marguerite s'appuyait sur la porte, essayant de reprendre ses forces; mais tout à coup un nuage s'étendit sur ses yeux; M. Thornton n'eut que le temps de la soutenir. « Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il, descendez; ils sont partis, miss Hale est blessée. » Il la porta dans la salle à manger et la déposa doucement sur un sofa; puis, jetant les yeux sur cette blanche et pure figure, le sentiment de ce qu'elle était pour lui revint si ardent et si amer, que dans sa douleur il cria à voix haute :

« O Marguerite ! ma Marguerite ! qui pourrait dire à quel point tu m'es chère ? Froide et inanimée telle que tu es là, tu es la seule femme que j'aie jamais aimée ! O Marguerite ! Marguerite ! »

Il gémissait ainsi, agenouillé près d'elle; il se releva honteux en entendant venir sa mère. Celle-ci ne remarqua rien, si ce n'est la pâleur de son fils plus grande que de coutume.

« Miss Hale est blessée, ma mère, dit M. Thornton; une pierre lui a effleuré la tempe, je crains qu'elle n'ait perdu beaucoup de sang.

— Elle me paraît très-sérieusement blessée : on dirait presque qu'elle est morte, dit mistress Thornton alarmée.

— Elle n'est qu'évanouie; elle m'a parlé tout à l'heure, dit M. Thornton, dont le sang paraissait refluer au cœur et qui tremblait en parlant.

— Appelez Jane, elle me donnera ce qu'il faut, et allez trouver vos Irlandais, qui poussent des cris affreux et qui sont à moitié morts de frayeur. »

Il y alla; mais on eût dit qu'un poids était attaché à chacun de ses membres, tant il avait de peine à quitter la jeune fille blessée. Il appela Fanny, il appela Jane; il voulait qu'aucun soin ne fût épargné. Son cœur battait avec violence lorsqu'il se rappelait comment elle était descendue et s'était placée entre le danger et lui; était-il possible que ce fût afin de le sauver? Dans le moment il l'avait repoussée et lui avait parlé rudement; il n'avait vu que le péril auquel elle s'exposait inutilement. Il alla trouver ses Irlandais, plein de la pensée de Mar-

guerite ; il lui fut difficile de les comprendre et de s'en faire comprendre assez pour les consoler et pour calmer leurs craintes ; ils lui déclarèrent qu'ils ne voulaient pas rester, et lui demandèrent de les renvoyer.

Il fut donc obligé de réfléchir, de parler, de raisonner.

Mistress Thornton, pendant ce temps, baignait les tempes de Marguerite avec de l'eau de Cologne. Au moment où elle toucha la blessure qu'elle n'avait pas encore aperçue, Marguerite ouvrit les yeux ; mais évidemment elle ne reconnaissait ni où elle se trouvait, ni qui était près d'elle ; ses lèvres tremblèrent et se contractèrent, et elle s'évanouit de nouveau.

« Elle a reçu un coup terrible, dit mistress Thornton ; il faut qu'on aille chercher un médecin.

— Ne m'y envoyez pas, s'il vous plait, madame, car les émeutiers sont encore par ici ; je ne crois pas d'ailleurs que la blessure soit bien profonde.

— N'importe ; elle a été blessée chez moi, je dois la faire soigner. Si vous êtes lâche, Jane, moi je ne le suis pas ; je vais y aller.

— Permettez-moi, je vous en prie, madame, d'envoyer un des hommes de la police. Il y en a beaucoup autour de la filature, ainsi que des soldats.

— Et vous avez peur de sortir ! Ils ne sont pas là pour faire nos commissions. Il faut qu'ils mettent la main sur quelques-uns des émeutiers. Vous n'aurez sans doute pas peur de rester dans la maison et de continuer à baigner les tempes de miss Hale ? dit mistress Thornton avec mépris ; je ne serai pas toujours dehors.

— Est-ce que Anna ne pourrait pas y aller, madame ?

— Pourquoi Anna plutôt que vous ? Non, Jane, j'y vais moi-même. »

Mistress Thornton alla d'abord dans la chambre où elle avait laissé Fanny étendue sur un lit. Celle-ci se leva en sursaut lorsque sa mère entra.

« Oh ! maman, s'écria-t-elle, que vous m'avez fait peur ! J'ai cru que c'était un de ces hommes qui était entré dans la maison.

— Sottise ! les hommes sont tous partis, il y a des soldats tout autour de la maison ; ils viennent faire leur besogne, maintenant qu'on n'a plus besoin d'eux. Miss Hale est couchée sur le sofa de la salle à manger, elle est grièvement blessée ; je vais chercher un médecin.

— Oh ! non, maman, n'y allez pas ; ils vous tueront. »

Et Fanny s'attacha à la robe de sa mère, qui la repoussa avec quelque rudesse.

« Trouve-moi quelqu'un qui y aille alors, dit-elle ; je ne peux pas la laisser perdre ainsi tout son sang.

— Son sang ! Oh ! c'est affreux ! Comment donc a-t-elle été blessée ?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas eu le temps de le demander. Descends près d'elle, Fanny, et tâche de te rendre utile. Jane y est déjà, et j'espère que la blessure est moins grave qu'elle ne le paraît. Jane a refusé de sortir, la misérable poltronne ! Et je n'ai pas voulu m'exposer à d'autres refus de la part de mes domestiques, de sorte que j'y vais moi-même.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Fanny pleurant et se disposant à descendre plutôt que de rester seule avec ses pensées de blessures et de sang répandu dans la maison même. Oh ! Jane, dit-elle en entrant dans la salle à manger, qu'y a-t-il ? Comme elle est pâle ! Comment a-t-elle été blessée ? Ils ont donc jeté des pierres jusque dans le salon ? »

Marguerite était en effet d'une pâleur mortelle, bien qu'elle commençât à reprendre ses sens ; mais elle se sentait d'une extrême faiblesse. Elle avait conscience du mouvement qui se faisait autour d'elle et du bien que lui faisait l'eau de Cologne ; elle avait voulu qu'on en baignât son front sans interruption : mais, lorsque Jane s'arrêta pour causer, il lui eût été aussi impossible d'ouvrir les yeux, ou de lui demander de continuer, que si elle se fût trouvée en léthargie.

« Elle serait encore saine et sauve, miss, répondit Jane à Fanny, si elle était restée dans le salon, ou si elle était montée avec nous ; nous étions dans le grenier et nous pouvions tout voir de la fenêtre, sans courir aucun risque.

— Où était-elle donc, alors ? dit Fanny en s'approchant par degrés, à mesure qu'elle se familiarisait avec la figure pâle de Marguerite.

— Sur le perron, avec monsieur ! dit Jane d'un air significatif.

— Avec John ! avec mon frère ! Que faisait-elle là ?

— Ce n'est pas moi qui pourrais le dire, miss, dit Jane avec un certain mouvement de tête. Sarah a....

— Sarah a quoi ? » dit Fanny avec une curiosité impatiente.

Jane reprit ses soins auprès de la malade, comme s'il lui eût déplu de répéter en face ce que Sarah avait dit.

« Sarah a quoi ? reprit Fanny mécontente ; ne faites pas de ces demi-phrases , car il m'est impossible de vous comprendre.

— Eh bien , miss , puisque vous le voulez absolument , Sarah était donc à la meilleure place pour bien voir , puisqu'elle était à la fenêtre de droite ; et elle dit.... elle l'a dit dans le moment même.... qu'elle a vu miss Hale , les bras passés autour du cou de monsieur , et le serrant contre elle devant toute la foule.

— Je ne crois pas un mot de cela , dit Fanny . Je sais bien qu'elle aime mon frère , c'est facile à voir , et je suis sûre qu'elle donnerait ses yeux pour qu'il l'épousât , ce qu'il ne fera jamais , je l'en avertis ; mais je ne croirai jamais qu'elle ait été assez hardie et assez impudente pour lui passer ses bras autour du cou.

— Pauvre jeune personne ! Dans tous les cas elle l'a payé cher . Je crois que ce coup lui a fait porter le sang à la tête si violemment qu'elle n'en reviendra pas . On dirait une morte , à la voir couchée là.

— Oh ! je voudrais bien que maman revînt ! dit Fanny en se tordant les mains . Je ne me suis jamais trouvée dans la même chambre qu'une personne morte.

— Attendez , miss , elle n'est pas morte , ses paupières remuent , et voilà des larmes qui coulent sur ses joues . Parlez-lui donc , miss Fanny .

— Vous sentez-vous mieux maintenant ? » dit Fanny d'une voix tremblante.

Marguerite ne répondit pas , et ne donna aucun signe de connaissance ; mais ses lèvres commencèrent à reprendre un peu de couleur , quoique le reste de son visage demeurât d'une pâleur de marbre.

Mistress Thornton rentra en toute hâte , amenant avec elle le médecin le plus voisin qu'elle eût pu trouver.

« Comment va-t-elle ? Êtes-vous mieux , mon enfant ? dit-elle en voyant Marguerite entr'ouvrir les yeux et la regarder vaguement . Voici M. Lowe qui vient vous voir . »

Mistress Thornton parlait très-haut et très-distinctement , comme si elle se fût adressée à une personne sourde . Marguerite essaya de se soulever , et elle ramena instinctivement ses cheveux sur sa blessure.

« Je vais mieux maintenant , dit-elle d'une voix faible ; le cœur me tournait . »

Elle laissa le médecin lui prendre la main et lui tâter le

pouls. Une vive rougeur se répandit sur son visage lorsqu'il demanda à voir la blessure, et elle jeta un coup d'œil vers Jane, comme si elle eût redouté son inspection plus que celle du docteur.

« Ce n'est pas grand'chose, à ce que je crois, dit-elle; je me sens mieux maintenant; il faut que je m'en retourne à la maison.

— Pas avant que j'aie mis du taffetas gommé sur la coupure, et que vous vous soyez un peu reposée. »

Elle s'assit sans rien dire et se laissa panser.

« Maintenant, dit-elle lorsque ce fut fini, il faut que je m'en aille. Maman ne s'en apercevra pas, j'espère; c'est caché sous les cheveux, n'est-ce pas ?

— Tout à fait; il est impossible de rien voir.

— Mais il ne faut pas vous en aller encore, dit mistress Thornton avec impatience, vous n'êtes pas en état.

— Il le faut, dit Marguerite d'un ton résolu; songez à ma mère. Si elle sait qu'il y a eu.... Et puis il faut que je m'en aille, interrompit-elle avec véhémence. Je ne veux pas rester ici. Auriez-vous la bonté d'envoyer chercher une voiture ?

— Vous avez la fièvre, dit M. Lowe.

— C'est de rester ici lorsque je désire tant d'être à la maison. L'air me fera plus de bien que tout autre chose, dit Marguerite d'un ton de prière.

— Je le crois réellement, dit le médecin. Si sa mère est aussi malade que vous me l'avez dit en venant, et qu'elle entende parler de l'émeute pendant que sa fille est dehors, cela peut lui faire beaucoup de mal. La blessure n'est pas profonde; je vais aller moi-même chercher une voiture, si vos domestiques ont encore peur de sortir.

— Oh ! merci, dit Marguerite, cela me fera plus de bien que quoi que ce soit; c'est l'air de cette chambre qui me fait tant de mal. »

Elle s'appuya sur le sofa et ferma les yeux. Fanny fit signe à sa mère de la suivre hors de la chambre, et lui dit quelque chose qui rendit mistress Thornton aussi désireuse du départ de Marguerite que celle-ci paraissait l'être elle-même : non pas qu'elle ajoutât entièrement foi au récit de Fanny, mais elle en croyait assez pour rendre ses manières extrêmement contraintes lorsque la jeune fille prit congé d'elle.

M. Lowe ramena la voiture.

« Si vous voulez bien me le permettre, dit-il à Marguerite,

je vous reconduirai jusque chez vous. Les rues ne sont pas encore tout à fait tranquilles. »

Marguerite accepta; mais, quelque temps avant d'arriver chez elle, elle prit congé de M. Lowe et renvoya la voiture, dans la crainte d'effrayer son père et sa mère. Elle ne voulait penser qu'à eux; cet affreux cauchemar, ces insolentes paroles au sujet de sa conduite, ne pouvaient sans doute s'oublier; mais elle voulait en repousser le souvenir jusqu'à ce qu'elle se sentît la force de les envisager : car en ce moment elle était bien faible, et elle craignait de succomber à un nouvel évanouissement.

CHAPITRE XXIII.

Erreurs.

Marguerite était partie depuis cinq minutes à peine, lorsque M. Thornton rentra le visage en feu.

« Je n'ai pu revenir plus tôt, le contre-maître voulait.... Où est-elle? s'écria-t-il tout à coup en jetant un regard irrité vers sa mère, qui s'occupait tranquillement de remettre les meubles en place, et ne lui répondit pas sur-le-champ. Où est miss Hale? répéta-t-il.

— Elle est retournée chez elle.

— Retournée chez elle!

— Oui, elle se sentait beaucoup mieux; dans le fait, je ne crois pas que la blessure soit bien grave; seulement il y a des gens qui s'évanouissent pour la moindre chose.

— Je suis fâché qu'elle soit partie, dit M. Thornton en arpantant la salle à manger d'un air mécontent; elle n'était pas en état de le faire.

— Elle disait le contraire, et le médecin le disait aussi, car j'ai été en chercher un moi-même.

— Merci, ma mère. »

Il s'arrêta et tendit à moitié la main à sa mère, pour lui témoigner sa reconnaissance; mais mistress Thornton ne vit pas son mouvement.

« Qu'avez-vous fait de vos Irlandais? dit-elle.

— Je leur ai envoyé chercher un bon repas au Dragon, les pauvres diables ! Et heureusement j'ai mis la main sur le père Gredy, et je l'ai prié de leur parler et de les dissuader de s'en retourner tous ensemble. Comment miss Hale s'en est-elle allée ? Il lui était certainement impossible de marcher.

— On lui a amené une voiture, et tout s'est fait convenablement ; j'ai même payé la voiture. Mais parlons d'autre chose, elle a déjà causé assez de dérangement.

— Je ne sais trop où je serais à cette heure sans son intervention.

— Êtes-vous donc devenu si faible qu'il faille qu'une jeune fille vous défende ? » dit mistress Thornton avec dédain.

Il rougit et répondit : « Il n'y a pas beaucoup de jeunes filles qui se fussent exposées comme elle aux coups qui étaient dirigés contre moi.

— L'amour fait faire bien des choses à une femme, répliqua mistress Thornton d'un ton sec.

— Ma mère ! »

Et il fit un pas en avant, puis demeura immobile.

Elle fut un peu effrayée de la force qu'il lui fallait évidemment pour rester calme. Elle était incertaine de la nature de l'émotion qu'elle venait de provoquer ; elle n'était certaine que de sa violence. Était-ce de la colère ? Les yeux de son fils brillaient, ses narines étaient dilatées, sa respiration courte et sifflante. Il ressentait un mélange de joie, de colère, d'orgueil, de surprise ravie, de doute haletant ; mais mistress Thornton ne pouvait comprendre tout cela : elle éprouvait donc le malaise que produit toujours la vue d'un sentiment violent dont on ignore la cause, ou pour lequel on n'a pas de sympathie. Elle continua de ranger la chambre et garda quelque temps le silence ; lorsqu'elle parla de nouveau, ce fut d'un air contraint.

« Vous avez sans doute pris quelques mesures au sujet des émeutiers, dit-elle à son fils. Vous ne craignez pas qu'ils ne se livrent à de nouvelles violences, j'espère. Où était donc la police ? Elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle.

— Au contraire, j'ai vu trois ou quatre de ses hommes luttant et distribuant des coups à qui mieux mieux quand les portes ont cédé ; d'autres sont accourus comme les émeutiers se retiraient. Si j'y avais songé dans le moment, j'aurais pu en faire arrêter quelques-uns ; mais ce ne sera pas difficile,

nous ne manquerons pas de témoins qui attesteront leur identité.

— Mais ne reviendront-ils pas cette nuit?

— Je vais m'occuper de faire garder la fabrique; j'ai rendez-vous à ce sujet dans une demi-heure avec le capitaine Hambury à la station.

— Il faut que vous preniez votre thé avant d'y aller.

— Mon thé! au fait oui, cela vaudra mieux, car il est six heures et demie, et je serai peut-être longtemps dehors. Ne m'attendez pas ce soir, ma mère, je vous en prie.

— Quoi! vous croyez que j'irai me coucher avant de vous avoir vu rentrer sain et sauf?

— Je vois que vous n'en ferez rien. » Puis il hésita un moment. « Mais si j'ai le temps, je ferai le tour par Crampton, après que j'aurais pris des arrangements avec la police, et que j'aurai parlé à Hamper et à Clarkson. »

Leurs yeux se rencontrèrent; ils se regardèrent fixement pendant une minute, puis mistress Thornton dit :

« Pourquoi voulez-vous faire le tour par Crampton ?

— Pour m'informer de la santé de miss Hale.

— J'y enverrai. Il faut d'ailleurs que William lui porte ce lit d'eau qu'elle est venue chercher. Il demandera en même temps de ses nouvelles.

— Je veux y aller moi-même.

— Ce n'est donc pas seulement pour avoir de ses nouvelles?

— C'est aussi pour la remercier du courage avec lequel elle s'est jetée entre moi et les émeutiers.

— Mais pourquoi étiez-vous descendu? C'était mettre la tête dans la gueule du lion. »

Il la regarda attentivement; il vit qu'elle ignorait ce qui s'était passé entre Marguerite et lui dans le salon, et répondit à sa question par une autre question.

« Craignez-vous de rester sans moi jusqu'à ce que je vous envoie quelques officiers de police, ou aimez-vous mieux que j'envoie William les chercher pendant que nous prendrons le thé? Il n'y a pas de temps à perdre; il faut que je sorte d'ici à un quart d'heure. »

Mistress Thornton quitta la chambre. Ses domestiques s'étonnèrent de la manière confuse et incertaine dont elle leur donnait des ordres, elle qui parlait habituellement d'un ton si décidé et si péremptoire. M. Thornton resta dans la salle à manger, s'efforçant de songer à ses affaires, mais ne pensant

en réalité qu'à Marguerite. Tout était pour lui vague et confus, excepté le souvenir de ces bras passés autour de son cou, de ce doux fardeau à la pensée duquel se colorait son mâle visage.

Le thé eût été des plus silencieux, si Fanny ne se fût livrée à une longue description de ce qu'elle avait éprouvé, racontant combien elle avait eu peur, comment elle avait cru les hommes partis, et comment elle s'était sentie défaillir et avait tremblé de tous ses membres.

« Là, en voilà assez, dit M. Thornton en se levant de table. La réalité me paraît suffisante. »

Il allait quitter la chambre, lorsque sa mère l'arrêta en lui posant sa main sur le bras.

« Vous reviendrez avant d'aller chez les Hale ? dit-elle à voix basse et d'un air inquiet.

— Pourquoi ? Pensez-vous qu'il soit trop tard et que cela les dérange ?

— John, revenez-moi pour ce soir seulement. Il serait trop tard pour mistress Hale, mais ce n'est pas pour cela. Demain vous.... Revenez ce soir, John ! »

Elle avait rarement prié son fils, elle était trop fière pour cela ; mais elle ne l'avait jamais prié en vain.

« Je reviendrai droit ici dès que j'aurai terminé mes affaires. N'oubliez pas d'envoyer demander de leurs nouvelles, de ses nouvelles. »

Mistress Thornton ne fut pas pour Fanny, en l'absence de son fils, une compagne trop communicative, ni même un auditeur très-attentif ; mais, lorsque celui-ci fut revenu, elle se montra vivement intéressée au récit qu'il lui fit des mesures qu'il avait prises pour se préserver à l'avenir, ainsi que ceux qu'il lui plaisait d'employer, d'attaques et d'outrages semblables à ceux qu'il avait eus à subir pendant la journée. Il marchait droit à son but. Le châtiment et la souffrance étaient à ses yeux le juste partage de ceux qui avaient pris part à la révolte. Cela était nécessaire à la protection de la propriété, comme à l'exécution de la libre volonté du propriétaire.

« Ma mère ! dit-il, vous savez ce que j'ai à dire à miss Hale ? »

Cette question surprit mistress Thornton au milieu d'une pause durant laquelle elle, du moins, avait oublié Marguerite.

Elle leva les yeux vers son fils.

« Oui, je le sais, dit-elle enfin. Vous ne pouvez guère faire autrement.

— Je ne peux guère faire autrement ! Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'après qu'elle s'est laissé entraîner aussi loin par ses sentiments, je vous considère comme engagé d'honneur.

— Engagé d'honneur ! répéta Thornton avec mépris. Je crains que l'honneur n'ait rien à voir là dedans. Entraînée par ses sentiments ! De quels sentiments voulez-vous parler ?

— Voyons, John ; il n'est pas nécessaire de vous mettre en colère. Ne s'est-elle pas élancée sur le perron, ne s'est-elle pas attachée à vous pour vous préserver du danger ?

— Oui, c'est vrai. Et cependant, ma mère, dit-il en s'arrêtant devant mistress Thornton, je n'ose espérer. Je n'avais jamais manqué de courage jusqu'ici, mais je ne puis croire qu'une semblable créature ait de l'affection pour moi.

— Ne faites pas d'enfantillages, John. Une semblable créature ! On dirait, à vous entendre, qu'il s'agit de la fille d'un duc. Et quelle autre preuve de son affection vous faut-il, je vous le demande ? Je crois sans peine qu'elle a eu à lutter contre ses sentiments de fierté aristocratique ; mais je ne l'en aime que mieux d'avoir fini par voir clair dans son cœur. C'est beaucoup pour moi de dire cela, continua mistress Thornton en souriant, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes : car à dater de demain je n'aurai plus que la seconde place dans votre cœur : c'était pour vous avoir encore à moi tout entier quelques heures de plus que je vous ai supplié de ne pas aller chez elle avant demain matin.

— Ma bonne mère ! » s'écria M. Thornton.

Mais l'amour est égoïste, et, au bout de quelques minutes, il en revint à ses craintes et à ses espérances.

« Mais je sais qu'elle ne m'aime pas ; je me jetterai à ses pieds, il le faut ; quand je n'aurais qu'une chance de succès sur mille, sur un million, je le ferais encore.

— Ne craignez rien, dit mistress Thornton, oubliant le chagrin qu'elle avait ressenti du peu d'attention qu'avait donnée son fils à l'expression cependant si rare de sa tendresse maternelle, à l'aveu de cette jalousie qui trahissait l'intensité de son affection. Ne craignez rien ; pour ce qui est de l'amour, elle est peut-être digne de vous, car il doit lui en avoir coûté beaucoup de vaincre son orgueil. Ne vous effrayez pas, John, » répéta-t-elle en l'embrassant pour lui dire bonsoir.

Et elle se retira d'un pas calme et digne ; mais, lorsqu'elle

fut dans sa chambre, elle en ferma la porte à clef et se prit à verser des larmes amères.

Quand Marguerite entra dans le salon, où son père et sa mère étaient encore causant entre eux à voix basse, elle était extrêmement pâle et fatiguée; elle s'approcha d'eux et dit :

« Mistress Thornton enverra le lit d'eau, maman.

— Comme tu parais fatiguée ! il fait donc bien chaud ?

— Très-chaud, et puis les rues sont encore un peu agitées par suite de la grève. »

Et le visage de Marguerite se couvrit de vives couleurs, mais elles ne durèrent qu'un instant.

« Bessy Higgins t'a fait demander de venir la voir, mais tu es trop fatiguée pour y aller.

— Oui, maman, je suis trop fatiguée, je n'irai pas. »

Marguerite était tremblante et silencieuse tandis qu'elle préparait le thé. Elle était bien aise de voir son père si occupé de la malade, qu'il ne remarquait pas sa pâleur à elle-même. Lorsque mistress Hale se fut mise au lit, il demeura près d'elle pour lui faire la lecture jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Marguerite resta seule.

« A présent je vais penser à tout cela, se dit-elle, je vais tâcher de me le rappeler; jusqu'ici je ne l'osais pas, je ne m'en sentais pas la force. »

Elle demeura immobile sur sa chaise, les mains jointes, les lèvres serrées, le regard fixe comme celui de quelqu'un qui est en proie à une vision.

« Moi qui hais les scènes, pensait-elle; moi qui ai souvent méprisé les autres parce qu'ils laissaient voir leurs émotions, qui les accusais de manquer d'empire sur eux-mêmes, faut-il que j'aie été me jeter dans cette mêlée, comme une folle romanesque ! Cela a-t-il servi à quelque chose ? Il est probable que sans moi ils seraient partis tout de même. »

Mais c'était là sauter à pieds joints par-dessus la conclusion raisonnable, comme son jugement droit et sain le lui fit sentir au bout d'un instant.

« Non, peut-être que non. Je crois que j'ai été utile; mais quelle idée ai-je eue de défendre cet homme, comme si c'eût été un enfant sans.... Ah ! il n'est pas étonnant qu'on ait cru que je l'aimais.... Moi, l'aimer ! »

Ses joues pâles devinrent tout en feu, et elle couvrit son visage de ses mains. Lorsqu'elle les retira, elles étaient trempées de ses larmes.

« Oh ! il faut que je sois tombée bien bas pour qu'on ose parler ainsi de moi ! Je n'aurais jamais été si bonne pour aucun autre, justement parce qu'il m'est complètement indifférent, si même il ne m'est pas désagréable. Je n'en étais que plus désireuse que la justice fût observée. Et il n'était pas juste, continua-t-elle avec véhémence, qu'il restât là, à l'abri, attendant les soldats qui eussent pris ces pauvres insensés comme dans un piège, sans faire un seul effort pour les ramener à la raison. Et il était plus injuste encore à eux de l'attaquer quand il était seul contre tous. Si c'était à refaire, je le ferais encore ; qu'on dise de moi ce qu'on voudra. Si j'ai empêché un seul coup, une seule action violente ou cruelle, j'ai agi comme il sied à une femme. Qu'ils m'insultent s'ils veulent ; je suis pure devant Dieu ! »

Elle releva la tête, et un calme plein de noblesse se répandit sur ses traits. Dixon entra et dit :

« Miss Marguerite, voici le lit d'eau que mistress Thornton nous envoie. Il est trop tard pour s'en servir ce soir, car madame est presque endormie, mais elle sera bien aise de l'avoir demain.

— Oui, dit Marguerite, remerciez-la beaucoup pour nous. »

Dixon quitta la chambre et revint au bout d'un instant.

« Miss Marguerite, dit-elle, le domestique dit qu'il est chargé de demander particulièrement comment vous allez.

— Moi ! dit Marguerite se redressant, je vais tout à fait bien ; dites-lui que je vais parfaitement bien. »

Mais son visage était pâle comme un linge, et elle avait un affreux mal de tête.

M. Hale revint au salon. Il avait laissé sa femme endormie, et s'attendait, comme Marguerite s'en aperçut, à trouver dans l'entretien de sa fille quelque amusement et quelque distraction. Elle souffrit sans se plaindre, et effleura mille petits sujets de conversation, mais elle ne fit pas même allusion à la grève ni à l'émeute : la seule pensée lui en était odieuse.

« Bonsoir, Marguerite, dit enfin M. Hale, je me sens disposé à bien dormir et je souhaite que tu en fasses autant : car ces veilles t'ont fatiguée, et cela se voit de reste sur ta figure. Va vite te coucher ; tu en as grand besoin, ma pauvre enfant !

— Bonne nuit, papa. »

Et le sourire forcé disparut, les yeux s'éteignirent, et tous les traits n'exprimèrent plus que la souffrance ; elle se reposait

enfin de sa laborieuse tâche; il lui était permis d'être malade et fatiguée jusqu'au lendemain matin.

Elle se coucha et demeura dans une immobilité complète. Il lui semblait que remuer, ne fût-ce qu'un de ses doigts, eût été au-dessus de ses forces. Elle était si fatiguée, si abattue, qu'elle ne pouvait dormir; ses pensées fiévreuses et agitées tenaient à la fois du rêve et de la folie; elle croyait voir autour d'elle des milliers de figures qui ne l'effrayaient ni ne la menaçaient, mais dont les regards fixés sur elle lui causaient un sentiment de honte si vif et si cruel, qu'elle eût voulu être ensevelie dans les entrailles de la terre, pour échapper à tant d'yeux qui ne la quittaient pas.

CHAPITRE XXIV.

Eclaircissements.

Le lendemain matin, Marguerite se leva reposée, sinon guérie. Tous dans la maison avaient passé une bonne nuit, sa mère ne s'était éveillée qu'une seule fois. Une petite brise rafraîchissait la température, et, bien qu'il n'y eût pas là d'arbres dans lesquels on pût voir se jouer le vent, Marguerite savait qu'en certains endroits, sur le bord des routes, dans les taillis et dans les bois, on entendait un murmure de feuilles dont la seule pensée ranimait la joie dans son cœur abattu.

Elle était assise à travailler dans la chambre de mistress Hale; elle se disait que, lorsque celle-ci aurait fini de sommeiller, elle l'aiderait à se vêtir, et qu'après le dîner elle traiterait Bessy Higgins. Elle se promettait de bannir de sa pensée toute la famille Thornton; mais l'effort même qu'elle faisait pour ne pas songer à eux les lui rappelait, et de temps en temps une vive rougeur venait colorer son pâle visage, semblable à un rayon de soleil apparaissant un instant entre deux nuages sombres.

Dixon ouvrit doucement la porte, et, s'approchant de Marguerite sur la pointe du pied, elle lui dit :

« M. Thornton est dans le salon, miss. »

Marguerite laissa tomber son ouvrage.

« Est-ce qu'il m'a demandée ? Papa n'est donc pas rentré ?

— Il vous a demandée, miss ; et monsieur est dehors.

— C'est bien, j'y vais, » dit Marguerite avec calme ; mais elle ne se hâta pas.

M. Thornton était debout près d'une des fenêtres, absorbé en apparence par le spectacle de la rue ; mais en réalité il avait peur de lui-même. Son cœur battait avec violence à la pensée que Marguerite allait venir. Il ne pouvait oublier qu'il avait senti ses bras passés autour de son cou ; il les avait sentis avec impatience dans le moment ; mais maintenant, au souvenir de ce qu'elle avait fait pour le défendre, toute sa fermeté, tout son empire sur lui-même, se fondaient comme la cire devant un feu ardent. Il se demandait s'il ne se présenterait pas devant elle les bras ouverts, la suppliant du regard de s'y réfugier, comme elle avait fait la veille. Lui, jusque-là si fort, il tremblait à la pensée de ce qu'il allait lui dire, et de la manière dont elle l'accueillerait. Peut-être, rougissante et timide, se pencherait-elle sur lui, comme sur son appui naturel ; il rougissait d'impatience à la pensée qu'il en serait ainsi. L'instant d'après, il tremblait d'être repoussé avec colère et dédain, et la seule idée qu'il en pût être ainsi couvrirait pour lui l'avenir d'un tel deuil, qu'il se refusait à l'envisager. Il tressaillit soudain en sentant qu'il n'était pas seul dans la chambre. Il se retourna : elle était entrée si doucement qu'il ne l'avait pas entendue ; les bruits de la rue avaient été plus distincts pour son oreille inattentive que ses mouvements calmes et le frôlement de sa légère robe de mousseline.

Elle se tenait debout près de la table, sans lui offrir de prendre un siège ; ses yeux étaient à demi-baissés ; sa respiration lente et profonde dilatait ses narines transparentes : c'était le seul mouvement visible de toute sa personne. Elle était pâle et abattue, et l'absence de sa vigueur et de son air de santé habituel était rendue plus marquée par la disposition inaccoutumée de ses épais cheveux noirs, ramenés sur les tempes pour cacher toute trace du coup qu'elle avait reçu. Sa tête, malgré la tristesse de ses yeux, était comme toujours légèrement rejetée en arrière ; ses bras pendaient immobiles le long de son corps ; son attitude entière ressemblait à celle d'une prisonnière faussement accusée d'un crime qu'elle abhorre, mais trop indignée pour descendre à se justifier.

M. Thornton fit vivement quelques pas vers elle ; puis, se remettant, il alla avec calme fermer la porte qu'elle avait laissée

sée ouverte; alors il revint de son côté, et se tint un instant debout en face d'elle, songeant avec douleur que ce qu'il avait à dire allait peut-être le priver à jamais de sa présence.

« Miss Hale, dit-il enfin, je me suis montré bien peu reconnaissant hier.

— De quoi auriez-vous été reconnaissant? répondit-elle en levant les yeux et le regardant en face. Vous voulez dire par là, à ce que je suppose, que vous croyez me devoir des remerciements de ce que j'ai fait. »

En dépit d'elle-même et de sa colère, elle rougit jusqu'aux tempes; mais elle conserva, néanmoins, son regard grave et ferme.

« J'ai agi instinctivement; toute autre femme eût fait de même. Nous sentons toutes que le respect qu'inspire notre faiblesse est une protection au moment du danger. Je devrais plutôt m'excuser auprès de vous d'avoir prononcé des paroles irréfléchies qui vous ont excité à braver le péril.

— Ce ne sont pas vos paroles, c'est la vérité qu'elles contenaient. Mais vous ne vous déroberez pas sous ce prétexte à l'expression de ma profonde gratitude, de mon.... »

Il y touchait, mais il ne voulait pas se déclarer dans la chaleur de la passion, il voulait peser chacun de ses mots. Il le voulait, et sa volonté triompha; il s'arrêta.

« Je n'essaye de me dérober à rien, dit Marguerite. Je dis simplement que vous ne me devez aucune reconnaissance, et j'ajouterai que l'expression de la vôtre m'est pénible, parce que je sens que je ne la mérite pas. Cependant, si cela doit vous débarrasser du poids d'une obligation purement imaginaire, parlez.

— Je ne désire être débarrassé d'aucune obligation réelle ou imaginaire, dit M. Thornton piqué de la froideur de Marguerite. Il me plaît de croire que je vous dois la vie; riez et taxez mes paroles d'exagération, si vous voulez; je le crois, parce que cela ajoute pour moi un grand prix à cette vie de le penser. O miss Hale, continua-t-il en baissant la voix et avec une telle intensité de passion qu'elle frissonna devant lui; ô miss Hale! quand je pense que dorénavant, lorsque je me réjouirai dans le sentiment de la vie, je pourrai me dire : « Toute cette joie de l'existence, cet honnête orgueil que j'éprouve à accomplir mon œuvre en ce monde, ce sentiment ardent, profond de l'être que je ressens, c'est à elle que j'en suis redevable. Cela double la joie, augmente l'orgueil, aiguise le senti-

ment de l'existence, à ce point que je ne sais plus si c'est une peine ou un plaisir de penser que je le dois à celle...; si, vous m'entendrez, il le faut, dit-il en s'approchant d'elle d'un air de résolution sévère.... à celle que j'aime comme je ne crois pas que jamais homme ait aimé une femme. »

Il tenait la main de Marguerite étroitement serrée dans la sienne; sa respiration était suspendue dans l'attente de ce qu'elle allait dire; il rejeta sa main avec indignation en entendant son accent glacial.

« Votre manière de parler me blesse, lui dit-elle lentement, et comme si elle eût eu de la peine à trouver les mots; vous blasphémez; je ne puis empêcher que ce ne soit mon premier sentiment. Peut-être n'en serait-il pas ainsi si je comprenais la sorte de sentiment dont vous me parlez. Je ne voudrais pas vous faire de peine, et puis il faut que nous parlions doucement, car maman dort; mais toute votre manière m'offense....

— Vous offense! Comment cela? Je suis en vérité bien malheureux.

— Oui, reprit Marguerite avec dignité. Je suis offensée, justement offensée. Vous semblez croire que ma conduite d'hier (et ici ses joues se teignirent de nouveau d'un vif incarnat, mais cette fois ses yeux brillaient d'indignation), que ma conduite d'hier a été un acte qui vous est personnel, et que vous pouvez venir m'en remercier, au lieu de comprendre, comme l'eût fait un gentleman, oui, un gentleman, répéta-t-elle, faisant allusion à leur récente discussion sur ce mot, que toute femme digne de ce nom se fût avancée pour couvrir de sa faiblesse sacrée un homme exposé aux violences d'une foule en délire.

— Et au gentleman ainsi arraché au péril, les remerciements sont interdits! interrompit M. Thornton avec mépris. Je suis un homme, et je réclame le droit d'exprimer mes sentiments.

— Et j'ai cédé à ce droit, ajoutant seulement que vous me causiez de la peine en insistant sur ces choses, répliqua fièrement Marguerite. Mais vous paraissez vous être imaginé que je n'ai pas été guidée simplement par un instinct naturel à toutes les femmes; mais.... (et ici des larmes, contre lesquelles elle luttait depuis longtemps, remplirent ses yeux et étouffèrent sa voix).... mais que j'ai été poussée par quelque sentiment particulier pour vous; vous! Mais il n'y avait pas un homme, pas un misérable au désespoir dans toute cette

foule, qui ne m'inspirât plus de sympathie, et pour qui je n'eusse pas fait plus volontiers le peu qui était en mon pouvoir!

— Vous pouvez continuer, miss Hale; je connais vos sympathies erronées. Je crois maintenant que c'est votre haine innée de l'oppression (oui : car, bien que patron, je puis aussi être opprimé) qui vous a fait agir hier aussi noblement. Je sais que vous me méprisez; permettez-moi de vous le dire, cela vient de ce que vous ne me comprenez pas.

— Je ne tiens pas à vous comprendre, répliqua Marguerite, s'appuyant sur la table pour se soutenir; car elle le trouvait cruel, comme il l'était en effet, et elle se sentait défaillante et indignée.

— Non, je le vois bien; vous êtes injuste et de mauvaise foi. »

Marguerite garda le silence. Elle ne voulait pas répondre à de semblables accusations. Mais, malgré tout, et en dépit de ses dures paroles, M. Thornton se sentait prêt à tomber à ses pieds et à baiser le bas de sa robe. Elle ne parlait ni ne remuait. Les larmes brûlantes de la fierté blessée inondaient son visage. Il attendit quelque temps, espérant lui entendre dire quelque chose à quoi il pourrait répondre, fût-ce une raillerie ou un reproche; mais elle demeura muette. Il prit son chapeau.

« Encore un mot, dit-il. Vous semblez vous croire flétrie par mon amour; vous ne pouvez y échapper. Moi-même je ne pourrais vous en laver, quand je le voudrais. Mais je ne le veux pas. Je n'ai jamais aimé aucune autre femme; ma vie a été trop occupée, mes pensées trop absorbées par d'autres intérêts. Maintenant je vous aime, et je continuerai à vous aimer. Mais ne craignez pas que je vous fatigue davantage de l'expression de cet amour.

— Je ne crains rien, dit Marguerite en relevant la tête. Personne n'a jamais été impertinent envers moi, et personne ne le sera jamais. Mais, monsieur Thornton, vous avez été bon envers mon père, ajouta-t-elle en changeant complètement de ton et s'exprimant avec une extrême douceur; ne soyons pas fâchés l'un contre l'autre, je vous en prie! »

Il ne parut faire aucune attention à ses paroles; il demeura occupé à lisser avec la manche de son habit le poil de son chapeau pendant une demi-minute environ; puis, rejetant la main qu'elle lui offrait et affectant de ne pas voir son regard

grave et chagrin, il se retourna brusquement et quitta la chambre. Lorsqu'il fut parti, Marguerite crut avoir aperçu des larmes briller dans ses yeux, et cette vue changea sa fière aversion en un sentiment plus doux, mais presque aussi pénible : le remords d'avoir causé une peine si vive à qui que ce fût.

« Mais comment pouvais-je faire autrement ? se demandait-elle ; je ne l'ai jamais aimé ; j'ai été polie envers lui, mais je n'ai jamais cherché à lui déguiser mon indifférence, je n'ai jamais songé à lui ; mes manières auraient dû lui apprendre la vérité. Il est vrai qu'il a pu se tromper à ce qui est arrivé hier ; mais c'est sa faute, et non pas la mienne. Je le ferais encore, s'il en était besoin, bien que cela me cause tout ce chagrin et toute cette honte. »

CHAPITRE XXV.

Frédéric.

Marguerite se demandait avec étonnement si toutes les déclarations d'amour étaient aussi inattendues et aussi pénibles que les deux qui lui avaient été faites. Elle comparait involontairement M. Thornton à M. Lennox. Elle avait regretté que Henry se fût laissé entraîner par les circonstances à lui exprimer un autre sentiment que celui de l'amitié. Telle avait été sa pensée dominante en cette occasion ; elle ne s'était pas sentie alors convaincue, stupéfiée, abasourdie comme aujourd'hui, où elle croyait être encore poursuivie par l'écho des paroles de M. Thornton. Lennox semblait avoir glissé un instant hors de la limite qui sépare l'amour de l'amitié, et l'instant d'après l'avoir regretté autant qu'elle-même, bien que par des motifs différents. Mais quant à M. Thornton, il n'y avait jamais eu d'amitié entre lui et elle. Les rapports qu'ils avaient eus ensemble avaient été une série de dissentiments continuels. Leurs opinions se heurtaient constamment ; elle n'avait même jamais remarqué qu'il attachât de l'importance à celles qu'elle exprimait en tant qu'elles étaient les siennes, mais seulement comme opposées à son absolutisme, à sa passion pour l'exercice du

droit dans toute sa rigueur; il les repoussait habituellement avec dédain, à ce point que Marguerite s'était sentie fatiguée de protester toujours inutilement; et tout d'un coup, il venait lui révéler son amour de cette manière étrange et passionnée! Car, si elle avait pensé d'abord qu'il se croyait obligé à lui offrir sa main, à la suite des événements de la veille, auxquels il avait pu se tromper comme les autres, elle était convaincue, même avant qu'il eût quitté la chambre, qu'il l'aimait, qu'il l'avait aimée, qu'il l'aimerait. Et elle se sentait poursuivie et comme fascinée par cette idée; en vain essayait-elle d'y échapper. Elle en voulait à M. Thornton d'exercer une domination sur sa pensée intime. Comment osait-il dire qu'il continuerait à l'aimer après qu'elle l'avait repoussé avec dédain? Elle regrettait de ne s'être pas exprimée plus fortement encore. Les réponses sévères et décisives se présentaient maintenant en foule à son esprit. La profonde impression que lui avait faite cette entrevue ressemblait à celle que produit un cauchemar que nous ne pouvons éloigner de notre pensée, et qui continue à nous terrifier, bien que nous soyons éveillés et que nous essayions de sourire.

Aussi tremblait-elle devant cette menace qu'il lui avait faite de l'aimer toujours. Que voulait-il dire? Quelles étaient ses intentions? Ne parviendrait-elle pas à l'éloigner? Qui lui donnait le droit de la menacer ainsi? Était-ce donc cette misérable aventure de la veille? Mais s'il en était besoin, elle ferait demain la même chose pour un mendiant infirme.... Et pour lui?... Pour lui aussi, elle recommencerait bravement, quoi qu'il lui plût d'en inférer, et dût-elle s'exposer encore une fois à la calomnie. Elle l'avait fait parce que c'était bien, parce qu'il était de son devoir de sauver lorsqu'elle le pouvait et dans tous les cas de le tenter. « Fais ce que dois advienne que pourra, » dit le proverbe.

Elle était restée immobile où il l'avait laissée, absorbée dans la rêverie où l'avaient plongée ses dernières paroles et ses regards profonds, passionnés, devant lesquels les siens s'étaient baissés. Elle voulut enfin secouer l'oppression qu'elle ressentait; elle ouvrit la porte avec une sorte de désir impétueux d'échapper au souvenir de l'heure qui venait de s'écouler, soit en recherchant la société des autres, soit en s'occupant activement. Mais tout était calme dans cette maison où une malade avait coutume de demander au jour le repos qui lui était souvent refusé la nuit. Marguerite cependant ne vou-

lut pas rester seule; elle résolut d'aller voir Bessy Higgins, qui l'avait fait demander la veille.

Elle trouva la pauvre fille couchée sur son lit de repos qu'on avait tiré tout près du feu, malgré la grande chaleur. Elle paraissait épuisée, comme il lui arrivait souvent après ses crises; Marguerite sans rien dire lui souleva la tête et lui arrangea ses oreillers de manière à ce qu'elle respirât plus facilement.

« J'ai bien cru que je ne vous reverrais plus, dit Bessy en la regardant.

— Il me semble que vous êtes plus malade en effet, mais je n'ai pas pu venir hier, parce que ma mère était bien souffrante et puis.... pour plusieurs raisons, dit Marguerite en rougissant.

— Vous m'aurez peut-être trouvée indiscrète lorsque j'ai envoyé Mary vous chercher. Mais les cris et les disputes m'avaient fendu la tête, et, lorsque mon père est parti, je me suis dit : « Oh! si je pouvais l'entendre me lire de sa voix douce quelques paroles de paix et d'espérance, il me semble que je mourrais en entendant la parole de Dieu, comme un enfant s'endort aux chansons de sa mère. »

— Voulez-vous que je vous lise quelque chose maintenant?

— Oh! oui; peut-être n'entendrai-je pas le sens d'abord, car tout me semble confus; mais, lorsque vous en viendrez aux mots que j'aime, aux textes consolants, tout sera clair alors.»

Marguerite commença à lire. Bessy s'agitait sur sa couche, et, si par un effort elle écoutait tranquillement quelques minutes, son agitation redoublait ensuite. A la fin, elle s'écria : « Ne continuez pas; c'est inutile : car pendant ce temps-là je blasphème intérieurement, en pensant avec colère à ce que je ne puis empêcher. Vous avez sans doute entendu parler de l'émeute d'hier, dans Marlborough-Street, à la manufacture de M. Thornton, vous savez ?

— Votre père n'en était pas ? dit Marguerite en rougissant.

— Oh! non. Il aurait donné sa main droite pour qu'elle n'eût pas lieu. C'est cela qui fait que je me désole; il est complètement abattu et découragé. Il ne sert de rien de lui dire que les insensés passent toujours les bornes; vous n'avez jamais vu un homme aussi désespéré.

— Mais pourquoi? je ne comprends pas.

— Il est membre du comité, voyez-vous, pour ce qui concerne la grève. L'Union l'a nommé parce que, bien qu'il ne m'appartienne pas de le dire, il est connu pour son intelligence et

sa probité. Et lui et les autres membres avaient fait leurs plans. Ils devaient tous se tenir, quoi qu'il arrivât, et, par-dessus tout, ils ne devaient rien faire contre la loi. Tout le monde aurait pris leur parti si on les avait vus luttant et jeûnant avec patience; mais s'il y avait une fois du bruit et des batailles, même avec les *knobsticks*¹, tout était perdu : ils le savaient bien par l'expérience qu'ils avaient des autres coalitions. Ils étaient convenus d'essayer de ramener à eux les *knobsticks* par la douceur et les raisonnements, de les effrayer peut-être; mais, quoi qu'il arrivât, le comité avait recommandé à tous les membres de l'Union de mourir s'il le fallait, plutôt que de frapper un seul coup; et à ce prix, ils étaient sûrs d'avoir le public pour eux. En outre, les membres du comité savaient que leur demande était juste, et ils ne voulaient pas que le bien et le mal, le juste et l'injuste, fussent confondus et mêlés ensemble jusqu'à ce qu'on ne sût comment les séparer, pas plus que je ne puis séparer la poudre du pharmacien de la gelée que vous m'avez donnée pour l'envelopper : la gelée est bien plus abondante; cependant le peu de poudre lui donne un mauvais goût. Vous savez maintenant ce qu'il en est; mais je n'en puis plus : vous pouvez juger vous-même de ce que mon père doit souffrir de voir tous ses plans renversés, toutes ses peines rendues inutiles par un insensé tel que Boucher, qui a bravé les ordres du comité, ruiné la coalition, et qui s'est conduit comme s'il avait voulu être un Judas. Ah! aussi mon père la lui a donnée bonne, hier soir. Il a été jusqu'à lui dire qu'il le dénoncerait à la police, ou qu'il le livrerait aux patrons pour qu'ils fissent de lui ce qu'il leur conviendrait; qu'il montrerait ainsi à tout le monde que les véritables chefs de la coalition n'étaient pas des gens comme Boucher, mais des hommes fermes et réfléchis, de bons ouvriers et de bons citoyens, qui étaient soumis aux lois et qui voulaient maintenir l'ordre; qui ne demandaient que le salaire qui leur était dû, et qui ne travailleraient pas qu'ils ne l'eussent obtenu, quand ils devraient mourir de faim, mais qui n'en voulaient ni à la vie ni à la propriété des patrons. Or, ajouta la malade en baissant la voix, ils disent que Boucher a lancé une pierre contre la sœur de Thornton et qu'il l'a quasi tuée.

— Cela n'est pas vrai, dit Marguerite; ce n'est pas Boucher qui a jeté la pierre.... »

1. Ouvriers qui consentent à travailler au prix proposé par les patrons.

Puis elle rougit et pâlit tour à tour.

« Vous y étiez donc ? dit Bessy d'un ton languissant, car le récit qu'elle venait de faire l'avait extrêmement fatiguée.

— Oui !... n'importe.... continuez.... Seulement, soyez sûre que ce n'est pas Boucher qui a jeté la pierre. Mais qu'a-t-il répondu à votre père ?

— Il ne répondait rien ; il tremblait de colère si fort, que je n'avais pas le courage de le regarder. J'entendais sa respiration haletante, et un moment j'ai cru qu'il sanglotait. Mais lorsque mon père parla de le dénoncer à la police, il poussa un cri et le frappa à la figure avec son poing fermé, puis il disparut comme un éclair. Mon père ne fut qu'étourdi par le coup, car Boucher était affaibli par la colère et par la faim. Il s'assit un instant, et mit sa main devant ses yeux, puis bientôt il alla vers la porte. Je ne sais comment j'en eus la force, mais je me jetai à bas du lit et je le retins par son habit : « Père, lui dis-je, tu ne vas pas aller dénoncer ce pauvre homme exténué par la faim ; je ne te laisserai pas sortir que tu ne me l'aies promis. — Es-tu donc insensée, toi aussi ? me répondit-il ; ne vois-tu pas que les paroles vont plus vite que les actions ? Je n'ai jamais eu l'intention de le livrer à la police, quoique, de par Dieu, il l'aurait bien mérité, et j'aurais été bien aise que quelqu'un se fût chargé de cette sale besogne et qu'on l'eût enfermé. Maintenant qu'il m'a frappé, j'ai moins envie que jamais de le dénoncer ; j'aurais l'air de charger les autres de vider ma querelle. Mais si jamais il se remet de cette famine et que je le trouve en bonne condition, nous nous battons solidement, et il aura affaire à moi. » Et là-dessus mon père me renvoya ; et en vérité je me sentais bien faible ; son visage était blanc comme un linge là où il n'était pas taché de sang, et il me faisait mal à voir. Je ne sais pas si je restai éveillée, endormie ou sans connaissance, jusqu'à ce que Mary fût rentrée, et alors je lui ai demandé d'aller vous chercher. Et à présent ne me parlez plus, lisez-moi seulement le chapitre ; je me sens mieux depuis que je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, mais j'ai besoin des pensées de la vie à venir pour m'ôter jusqu'au goût de celle-ci. Ne me lisez pas un chapitre de sermon ; choisissez-en un où il y ait des histoires, parce que je vois les personnages quand je ferme les yeux. Lisez-moi quelque chose des Nouveaux Cieux et de la Nouvelle Terre ; peut-être en vous écoutant oublierai-je ceux-ci. »

Marguerite se mit à lire de sa voix basse et douce. Bien que

Bessy eût les yeux fermés, elle écouta quelque temps, car on voyait des larmes couler sur sa figure; à la fin elles s'endormit, tressaillant de temps en temps et murmurant des supplications. Marguerite la couvrit et la quitta; elle était tourmentée de l'idée que sa mère avait peut-être besoin d'elle; et cependant, jusqu'à ce moment, il lui eût semblé cruel de laisser seule la pauvre fille mourante.

Mistress Hale était dans le salon lorsque sa fille revint. C'était un de ses bons jours, et elle ne tarissait pas sur les louanges du lit d'eau. Il ressemblait, disait-elle, aux lits de chez sir John Beresford, plus que tous ceux sur lesquels elle avait couché depuis lors. Elle ne savait comment cela se faisait, mais on avait perdu l'art de faire des lits comme on en faisait autrefois. C'était cependant chose bien facile : on avait toujours la même plume et la même laine que dans ce temps-là; et malgré cela, jusqu'à la nuit dernière, il y avait un temps infini qu'elle n'avait couché sur un bon lit.

M. Hale voulut insinuer qu'on devait peut-être attribuer quelque chose du mérite des anciens lits à l'activité de la jeunesse, qui donnait du prix au repos; mais cette idée fut mal venue de sa femme.

« Non, en vérité, monsieur Hale, dit-elle; c'est que les lits de sir John étaient excellents. Voyons, Marguerite, toi qui es jeune et qui prends de l'exercice, j'en appelle à toi, les lits sont-ils confortables? Éprouves-tu un sentiment de repos complet lorsque tu t'étends dessus, ou ne te retournes-tu pas vingt fois pour essayer de trouver une bonne position, et ne t'éveilles-tu pas le matin aussi fatiguée que lorsque tu t'es couchée? »

Marguerite se mit à rire.

« A vous dire le vrai, maman, je n'ai jamais guère fait attention à mon lit. J'ai si grande envie de dormir le soir, que, n'importe où je me pose, je m'endors, de sorte que je ne suis pas un juge compétent. D'ailleurs, vous savez que je n'ai jamais eu occasion d'essayer des lits de sir John Beresford. Je ne suis jamais allée à Oxenham.

— Vraiment! Oh! non, tu as raison. C'est ce pauvre cher Frédéric que j'y ai emmené. Je ne suis allée à Oxenham qu'une fois depuis mon mariage, à l'occasion de la noce de ta tante Shaw, et le pauvre Fred était le baby à cette époque. Je me rappelle que Dixon n'avait pas été très-contente de devenir bonne d'enfants, de femme de chambre qu'elle était, et je craignais que, la ramenant à son ancienne maison et parmi ses

anciennes camarades, elle n'eût envie de me quitter. Mais Frédéric tomba malade à Oxenham, à cause de ses dents; et, comme je restais beaucoup avec Anne, qui allait se marier, et que je n'étais pas très-forte moi-même, Dixon fut presque complètement chargée de l'enfant, et elle s'attacha à lui si passionnément, elle était si fière lorsqu'il ne voulait aller avec personne qu'avec elle, que je ne crois pas qu'elle ait jamais songé depuis à me quitter, quoique le service de notre maison fût bien différent de celui auquel elle avait été accoutumée. Pauvre Fred ! tout le monde l'aimait ! Il avait le don de gagner les cœurs. J'ai bien mauvaise opinion du capitaine Reid, quand je pense qu'il n'aimait pas mon cher, mon bien-aimé enfant. C'est une preuve certaine qu'il avait mauvais cœur. Ah ! ton pauvre père a quitté la chambre, Marguerite ; il ne peut supporter d'entendre parler de Frédéric.

— Moi, j'aime que vous m'en parliez, maman. Dites-moi tout ce que vous voudrez ; vous ne m'en direz jamais trop. A qui ressemblait-il lorsqu'il était tout petit ?

— Il ne faut pas t'en fâcher, Marguerite ; il était bien plus joli que toi. Je me rappelle que, la première fois que je te vis dans les bras de Dixon, je m'écriai : « Dieu ! là vilaine petite créature ! » Et elle me répondit : « Dame ! tous les enfants ne peuvent pas être comme maître Frédéric. » Oh ! comme je me rappelle tout cela ! Dans ce temps-là, j'aurais pu presser Frédéric dans mes bras à chaque instant du jour : son petit lit était tout près du mien ; et maintenant, maintenant, Marguerite, je pense que je ne le reverrai jamais. »

Marguerite s'assit sur un petit tabouret, près du sofa de sa mère, et prit doucement sa main, qu'elle baisait et qu'elle caressait, essayant de la consoler. Mistress Hale pleurait sans se contraindre. Au bout de quelque temps, elle s'assit droite et roide sur le sofa ; et, se tournant vers sa fille, elle lui dit d'un ton presque solennel :

« Marguerite, si j'ai quelque chance de guérir, c'est en re-voyant mon fils ; je sens que sa présence ranimerait la vie en moi. »

Elle s'arrêta et sembla recueillir ses forces pour parler de nouveau :

« Marguerite, ajouta-t-elle bientôt d'une voix étouffée, si je dois mourir, si mes jours sont comptés, souviens-toi que je veux revoir mon fils avant de quitter ce monde. Je ne sais pas comment il faut s'y prendre ; mais je t'en prie, Margue-

rite, au nom des dernières consolations que tu espères recevoir dans ta dernière maladie, je t'en conjure, fais que je le voie, que je puisse le bénir! Seulement cinq minutes, Marguerite! Il ne peut y avoir de danger à le voir cinq minutes. O Marguerite! fais que je le revoie avant de mourir. »

Marguerite ne réfléchit pas à ce qu'il pouvait y avoir de déraisonnable dans ces paroles : nous ne cherchons pas la logique ni la raison dans les supplications passionnées de ceux qui sont malades et tristes jusqu'à la mort ; nous sommes blessés du souvenir de mille occasions où nous avons négligé de remplir les désirs de ceux qui, dans peu, vont nous être ravis ; et, nous demandassent-ils le sacrifice de tout notre bonheur futur, nous le leur accordons volontiers.

Mais ce désir de mistress Hale était si juste, si naturel, que Marguerite pensa que, pour Frédéric aussi bien que pour sa mère, elle devait, sans se préoccuper des chances de danger, faire tout ce qui était en son pouvoir pour la réalisation de ce souhait. Les grands yeux suppliants de sa mère demeuraient fixés sur elle, tandis que ses lèvres pâles tremblaient comme celles d'un enfant. Marguerite se leva doucement et alla se placer en face de mistress Hale, afin que celle-ci pût lire sur le visage de sa fille la ferme résolution d'accomplir ce qu'elle désirait.

« Maman, j'écirai aujourd'hui même et je dirai à Frédéric ce que vous désirez. Je suis sûre comme de mon existence qu'il partira sur-le-champ. Calmez-vous donc, chère maman ; vous le verrez, cela est certain, autant qu'une chose peut l'être en ce monde.

— Tu écriras ce soir ? oh ! Marguerite ! la poste part à cinq heures. Écris avant, veux-tu ? Il me reste si peu de temps ! il me semble, chère amie, que je ne guérirai pas, bien que quelquefois ton père finisse par me persuader d'espérer. Tu vas écrire tout de suite, n'est-ce pas ? Ne laisse pas perdre un seul jour, car ce jour-là peut être cause que je ne le revoie pas.

— Mais, maman, papa est sorti.

— Papa est sorti ; eh, qu'est-ce que cela fait ? Crois-tu qu'il s'opposerait à ma dernière volonté, Marguerite ? Mais je ne serais pas malade s'il ne m'avait pas fait quitter Helstone pour m'amener dans ce pays malsain, enfumé et sans soleil.

— Oh ! maman !

— Oui ; c'est la vérité ; il le sait bien lui-même, il me l'a dit plus d'une fois. Il ferait tout pour moi, et tu n'imagines pas

qu'il veuille se refuser à mon dernier souhait, à ma dernière prière. Et véritablement, Marguerite, cet ardent désir de voir Frédéric se place entre Dieu et moi. Je ne peux pas prier qu'il ne soit satisfait, je ne le peux réellement pas. Ne perds pas de temps, chère, chère Marguerite. Écris par la poste d'aujourd'hui, et il sera ici, ici près de moi, dans vingt-deux jours : car je suis sûre qu'il viendra. Ni cordes ni chaînes ne pourront le retenir. Dans vingt-deux jours je verrai mon enfant. »

Elle se laissa retomber sur les oreillers, et pendant quelques minutes elle ne remarqua pas que Marguerite demeurait assise et immobile, la tête appuyée sur sa main.

« Tu n'écris pas ! s'écria-t-elle tout à coup. Donne-moi une plume et du papier, je vais écrire moi-même. »

Elle se redressa, en proie à une ardeur fébrile. Marguerite ôta la main de sa figure et regarda sa mère avec tristesse.

« Attendons seulement que papa revienne, dit-elle ; nous lui demanderons comment il faut nous y prendre.

— Tu me l'as promis, Marguerite ; il n'y a qu'un quart d'heure, tu m'as dit qu'il viendrait.

— Et il viendra aussi, maman ; ne pleurez pas, chère, bonne maman. Je m'en vais écrire tout de suite, ici même, et la lettre partira par la poste d'aujourd'hui ; si papa le juge à propos, il écrira de son côté lorsqu'il reviendra : cela ne fera qu'un jour de différence. Oh ! maman, ne pleurez pas ainsi ; vous me fendez le cœur. »

Mistress Hale ne put arrêter ses larmes ; elles étaient causées par une sorte de faiblesse nerveuse, et d'ailleurs elle ne fit aucun effort pour les maîtriser ; mais, au contraire, elle se complut à évoquer tous les souvenirs heureux du passé, et à les opposer aux plus lamentables prévisions de l'avenir, se représentant le jour où elle ne serait plus qu'un cadavre, et où ce fils, qu'elle avait tant désiré de voir pendant sa vie, pleurerait sur elle, sur elle désormais insensible à sa présence, jusqu'à ce que sa pitié pour elle-même l'eut mise dans un état de sanglots et d'épuisement dont la vue déchirait le cœur de Marguerite. Mais à la fin elle se calma, et surveilla avidement tous les mouvements de sa fille qui, commençait à écrire. Celle-ci pressa, en peu de mots, son frère de venir, et se hâta de cacheter sa lettre, de crainte que sa mère ne voulût la voir ; et, pour que tout fût plus sûr, elle alla, à la suggestion de mistress Hale, la mettre elle-même à la poste. Elle revenait à la maison lorsque son père la rencontra.

« D'où venez-vous comme ça, ma belle enfant ? lui dit-il en souriant.

— De la poste où j'ai porté une lettre, une lettre pour Frédéric. Oh ! papa, j'ai peut-être eu tort, mais maman a été prise d'un si violent désir de le voir ! Elle disait que cela la guérirait, puis ensuite qu'elle voulait le revoir avant de mourir ; je ne saurais vous dire combien elle m'a pressée d'écrire. »

M. Hale garda un instant le silence, puis il dit :

« Tu aurais dû attendre que je fusse rentré, Marguerite.

— J'ai essayé de le lui persuader, répondit Marguerite, et elle se tut.

— Je ne sais, reprit M. Hale après une pause. Il faut qu'elle le voie puisqu'elle le souhaite si fort, et en vérité, je crois que cela lui fera plus de bien que toutes les médecines, et même que cela peut la guérir tout à fait ; mais je crains qu'il n'y ait beaucoup de danger pour lui à venir.

— Bien que tant d'années se soient écoulées depuis cette révolte, papa ?

— Oui. Il est sans doute nécessaire que le gouvernement prenne les mesures les plus vigoureuses pour la répression des offenses contre l'autorité, particulièrement dans la marine, où l'officier qui commande a besoin d'être entouré, aux yeux de ses hommes, du prestige de tout le pouvoir qui, dans son pays, est prêt à l'appuyer, à faire cause commune avec lui, et à venger, s'il est besoin, les injures qu'il a reçues. Ah ! peu importe que leurs autorités aient tyrannisé, excité à la colère des caractères ardents et passionnés ; ou du moins, si cela peut plus tard servir d'excuse, il n'en est jamais ainsi dans le premier moment. Ils n'épargnent aucune dépense, ils envoient des vaisseaux, ils parcourent les mers en tous sens pour se saisir des coupables ; les années s'écoulent sans effacer le souvenir de l'offense ; c'est un crime toujours nouveau, toujours vivant aux yeux de l'Amirauté, jusqu'à ce qu'il ait été lavé dans le sang.

— Oh ! papa, qu'ai-je fait ? Et cependant cela paraissait si juste et si naturel dans le moment ! Je suis sûre que Frédéric lui-même voudra courir le risque.

— Sans doute, il le voudra, et il le devra ! Après tout, Marguerite, je suis bien aise que ce soit fait, quoique je n'eusse peut-être pas osé le faire moi-même. Je suis bien aise que les choses soient ainsi. J'aurais hésité jusqu'à ce qu'il fût trop

tard peut-être. Chère Marguerite, tu as fait pour le mieux, et l'événement ne dépend pas de nous. »

Tout cela était très-bien; mais ce que son père lui disait de la manière impitoyable dont les rébellions étaient punies, faisait trembler Marguerite. Si elle avait attiré son frère en Angleterre pour l'y voir laver de son sang le souvenir de sa faute! Elle sentait que l'inquiétude de son père était profonde, malgré les paroles encourageantes qu'il venait de prononcer. Elle lui prit le bras et revint à la maison, pensive et fatiguée.

CHAPITRE XXVI.

La mère et le fils.

M. Thornton, en quittant la demeure de M. Hale, était dans un étrange abattement. Il avait des vertiges, et n'aurait pas été plus frappé de stupeur si Marguerite, au lieu de parler et d'agir en femme supérieure et distinguée, lui eût répondu à la façon des harengères, par un vigoureux coup de poing. Il sentait positivement une douleur physique, un violent mal de tête; son pouls était irrégulièrement agité. Il ne pouvait supporter ni la lumière, ni le bruit, ni le mouvement de la rue; il s'en voulait à lui-même de souffrir ainsi, sans pourtant se rappeler précisément la cause de son mal. Il aurait voulu pouvoir pleurer et crier, comme ce petit enfant qu'il voyait assis au seuil d'une porte, trépignant de colère et versant des larmes de rage sur un joujou brisé par quelque garçon plus grand que lui. Il se disait qu'il haïssait Marguerite; mais un éclair d'amour, sortant de son cœur, traversait le sombre chaos de ses idées, au moment même où il laissait échapper des paroles de haine. Il se complaisait dans sa douleur, et il se répétait ce qu'il lui avait dit, qu'elle aurait beau le repousser, le mépriser, le traiter avec une fière et souveraine indifférence, ses sentiments ne sauraient changer. Il l'aimait et il continuerait de l'aimer, en dépit d'elle-même et de toutes les souffrances morales et physiques qu'il éprouvait.

Il s'arrêta un instant pour se rendre compte à lui-même de sa résolution, et l'affermir pour ainsi dire.

Un omnibus passait : le conducteur, croyant qu'il y désirait une place, s'arrêta près de lui. Pour éviter la peine d'une explication, il monta sans s'inquiéter du but de la course, et le véhicule l'emporta. Bientôt il fut hors de la ville, passa devant de longues rangées de maisons, puis devant des villas détachées avec leurs jardins fleuris ; puis vint la vraie campagne avec ses clos bordés de haies, et plus tard une toute petite ville. Ici l'omnibus s'arrêta ; tout le monde descendit, et M. Thornton suivit machinalement l'exemple des autres ; chacun s'en alla de son côté, ainsi fit-il. Il prit la première route venue, qui le conduisit aux champs ; il marchait très-vite ; il lui semblait que la rapidité de la course soulageait son esprit ; il se rappelait tout maintenant : et la pitoyable figure qu'il avait dû faire, et l'absurde façon dont il avait été tenter une démarche qu'il s'était si souvent dit à lui-même être la chose la plus déraisonnable du monde, et comment cette démarche avait eu exactement les conséquences que, dans ses moments lucides, il avait toujours prévues. Avait-il donc été ensorcelé par ces yeux si beaux, par cette bouche demi-ouverte, qui la veille avait soupiré si près de ses joues ? Il ne pourrait bannir la pensée de cette scène douce et terrible à la fois. Oui, cette tête charmante avait reposé sur son épaule ; ces bras si beaux l'avaient entouré ; oui, une fois au moins, s'il ne devait plus la revoir ! Il avait beau réfléchir, il ne comprenait pas cette nature étrange, tantôt si brave et tantôt si timide ; hier si tendre, aujourd'hui si souverainement hautaine. Puis, dans le but de mieux l'oublier ensuite, il voulut repasser dans son esprit tous les jours où il l'avait vue. Il se représenta les différentes toilettes sous lesquelles elle avait paru à ses yeux, ses diverses attitudes, les nuances variées de sa physionomie, sans pouvoir dire laquelle lui seyait le mieux. Ce matin même, qu'elle était belle ! et quelle magnifique expression avaient ses yeux lançant sur lui de superbes éclairs à l'idée que, parce qu'hier elle avait partagé ses dangers, il pouvait croire aujourd'hui qu'elle avait la moindre affection pour lui.

Si M. Thornton avait fait preuve de folie dans la matinée, comme il se l'était dit à lui-même plus de vingt fois, il n'était guère devenu plus sage dans l'après-midi ; et tout ce qu'il gagna à sa course d'omnibus fut une conviction plus pro-

fondé qu'il n'y avait jamais eu, qu'il n'y aurait jamais une femme qui valût Marguerite, qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'aimerait jamais ; mais qu'elle-même, ni le monde entier, ne pourraient l'empêcher, lui, de l'aimer. Et là-dessus, il retourna à la petite place du marché, et remonta dans la voiture, qui le ramena à Milton.

Il était tard quand on le descendit près de la fabrique. La vue de sa demeure ramena son esprit aux idées et aux habitudes de chaque jour. Il savait combien il avait à faire, plus qu'à l'ordinaire encore, à cause des événements du jour précédent. Il fallait voir les magistrats, ses collègues, arrêter définitivement les mesures qui n'avaient été que proposées le matin, pourvoir à la sûreté et à la subsistance de ses nouveaux ouvriers irlandais, et les mettre à l'abri de toute tentative de la part des travailleurs mécontents de Milton. Enfin, et ce n'était pas ce qui lui coûtait le moins, il fallait pénétrer dans les appartements intérieurs et se trouver en présence de sa mère.

Mistress Thornton s'était tenue tout le jour dans la salle à manger, attendant à chaque minute la nouvelle du succès de la démarche de son fils auprès de miss Hale. Elle avait pris, comme on dit, son cœur à deux mains, et bien des fois, au bruit de pas dans l'antichambre, elle avait ressaisi l'ouvrage échappé de ses doigts, essuyé ses lunettes obscurcies par les larmes, et fait courir diligemment son aiguille, malgré le tremblement nerveux qui l'agitait. Mais, chaque fois que la porte s'était ouverte, ç'avait été pour livrer passage à un indifférent, venu pour quelque insignifiant message ; alors ses traits se relâchaient de leur fixe rigidité et prenaient l'expression du découragement, si peu en harmonie avec leur roideur habituelle. Elle s'arracha enfin aux réflexions qui l'obsédaient, et qui toutes roulaient sur les changements pénibles pour elle qu'amènerait nécessairement le mariage de son fils, et voulut tourner ses pensées vers un but matériel. Les nouveaux mariés auraient certainement besoin de linge de ménage. Mistress Thornton se fit apporter d'immenses piles de nappes et de serviettes, et commença à en faire l'inventaire. Les douzaines s'étaient mêlées, et il y avait confusion entre ce qui était marqué à son nom, G. H. T. (Georges et Hannah Thornton), et ce qui portait celui de son fils. Parmi son linge à elle, était un service damassé de Hollande, de l'ancienne espèce et d'une richesse exquise. Il eût été impossible de trouver actuellement rien d'aussi beau. Mistress Thornton le re-

garda longtemps; il avait fait partie de son trousseau de nocces, et elle en était très-fièrè alors. Elle commença, le cœur gros et les lèvres comprimées, à démarquer avec soin le G. et l'H. Puis elle chercha son plus fin coton rouge, pour y substituer d'autres initiales; mais sa provision était épuisée, et elle n'eut pas le courage d'en envoyer chercher. Elle regardait dans le vide; une foule de visions différentes passaient devant ses yeux, et dans chacune son fils était l'objet principal : son fils! son orgueil, et jusque-là sa propriété exclusive! Il ne revenait pas; sans doute il était retenu par miss Hale. Un nouvel amour l'avait déjà remplacée dans le cœur de Thornton. Une angoisse terrible, celle d'une folle jalousie, lui traversa le cœur. Elle ne savait si c'était une douleur physique ou morale, mais elle fut obligée de s'asseoir. Au bout d'un moment, elle se releva aussi droite que jamais : un sourire forcé erra sur son visage, prêt à accueillir le sourire triomphant de celui qui ne saurait jamais tout ce que son mariage coûtait à sa mère!

Dans tout ceci, il y avait à peine une pensée qui fût individuellement à l'adresse de sa future belle-fille : c'était pour elle la femme de John. Prendre la place de mistress Thornton comme maîtresse de la maison, n'était qu'une conséquence naturelle, un des rayons de cette suprême gloire. Le bien-être intérieur, l'abondance, la pourpre et le fin lin, l'amour, l'honneur, l'obéissance, des amis, des serviteurs, tout cela viendrait se placer naturellement autour d'elle, comme les bijoux sur un manteau royal relèvent la majesté d'une souveraine, sans qu'on apprécie la valeur de chacun d'eux. Être choisie par son fils, cela seul aurait à ses yeux élevé une fille de cuisine au-dessus de toutes les femmes du monde. Et, en résumé, miss Hale n'était pas trop mal, pensait-elle; si elle fût née à Milton, elle lui aurait plu positivement. Elle avait du piquant, du goût, de l'esprit; à la vérité, tout cela mêlé d'une foule de préjugés, mais c'était la faute de son éducation méridionale; puis vint une comparaison d'elle et de Fanny, assez mortifiante pour celle-ci, et, pour la première fois, mistress Thornton parla aigrement à sa fille. Alors, par manière de pénitence, elle prit les « commentaires de Henry, » et tâcha d'y donner toute son attention, au lieu de continuer le travail où elle mettait habituellement tant de plaisir et même d'orgueil, l'inspection de son linge de table.

Voilà son pas, enfin! elle l'entend tout en finissant la lecture

du passage que son œil parcourt et dont elle pourrait mécaniquement répéter chaque mot, quoiqu'elle n'en comprenne pas le sens ! Elle l'entend ouvrir la porte du vestibule : elle compte chacun de ses pas. Il accroche son chapeau à la patère de l'antichambre ; il est à la porte de la salle à manger ; pourquoi hésite-t-il à tourner le bouton ? Elle est préparée à tout !

Et pourtant ses yeux ne quittaient pas le livre ; elle ne les leva pas vers lui. Il s'approcha tout près de la table et resta là debout, attendant qu'elle eût achevé le paragraphe qui semblait absorber toute son attention. Enfin, par un effort inouï, elle le regarda. « Eh bien, John ? »

Il savait tout ce que voulait dire cette brève interrogation ; mais lui aussi était préparé ; il avait cuirassé son cœur. Il aurait volontiers répondu par une plaisanterie. Oui, dans l'amertume de son âme, il en aurait pu trouver une ; mais sa mère méritait mieux que cela. Il tourna autour de la table, se plaçant derrière elle, de manière qu'elle ne pût voir son visage, et, prenant dans ses mains cette figure impassible et froide comme la pierre, il la baisa en murmurant :

« Personne ne m'aime, personne ne se soucie de moi, excepté vous, ma mère ! »

Puis il se retourna et alla appuyer sa tête contre le chambranle de la cheminée ; des larmes jaillirent de ses yeux en dépit de ses efforts. Mistress Thornton se leva, elle chancela ; oui, pour la première fois de sa vie, la femme forte chancela. Elle mit ses mains sur les épaules de son fils ; nous avons dit qu'elle était d'une taille peu ordinaire ; elle le regarda en face ; elle le força de la regarder.

« L'amour d'une mère est un don de Dieu, John ; rien ne peut le détruire. L'amour d'une femme est comme la fumée, dont le moindre vent change la direction. Elle n'a donc pas voulu de toi, mon pauvre enfant ? Vraiment ! »

Ici elle grinça des dents, et ses lèvres entr'ouvertes en laissèrent voir les deux rangs serrés ; lui, il secoua tristement la tête.

« Je ne la mérite pas, ma mère ; je le savais bien ! »

Mistress Thornton grommela quelques mots entre ses dents fermées : son fils ne put entendre ce qu'elle disait ; mais à l'expression de ses yeux il devina une malédiction, sinon grossièrement formulée, du moins aussi haineuse que possible. Et pourtant, tout en maudissant, le cœur de la mère bondissait de joie à l'idée que son fils lui était rendu !

« Ma mère, dit vivement M. Thornton, je ne veux pas qu'on dise un seul mot contre elle ! Épargnez-moi ! épargnez-moi, je vous en conjure ! Mon pauvre cœur malade est bien faible ! je l'aime encore, je l'aime plus que jamais !

— Et moi je la hais ! dit mistress Thornton d'une voix sourde. J'ai fait mes efforts pour ne pas la haïr quand elle est venue se placer entre vous et moi ; parce que, me disais-je, elle le rendra heureux : et pour vous voir heureux, John, je donnerais tout le sang de mes veines. Mais à présent, je la hais, puisqu'elle est la cause de votre malheur. Il est inutile, mon fils, de chercher à me cacher vos douleurs. Je suis votre mère, je vous ai porté dans mes flancs, vos chagrins me sont des angoisses, et, si vous ne la haïssez pas, je la hais, moi !

— Alors, mère, vous me la ferez aimer davantage. Si vous la traitez injustement, il faut que je rétablisse la balance. Mais que parlons-nous d'amour ou de haine ? Je lui suis complètement indifférent ; c'est assez, c'est trop. N'en parlons plus jamais, ma mère ; c'est la seule chose que vous puissiez faire pour moi. Que son nom ne soit plus désormais prononcé entre nous !

— De tout mon cœur ! Je voudrais qu'elle et tous les siens s'en retournassent dans le pays d'où ils sont venus. »

Thornton resta immobile, regardant le feu pendant quelques minutes. Les yeux d'ordinaire si glacés de sa mère se remplirent de larmes en contemplant son fils ; mais elle les refoula aussitôt, et, lorsqu'il lui parla, elle avait repris son air calme et froid.

« On a donné l'ordre d'arrêter trois hommes comme révoltés, ma mère, dit-il. Cette émeute d'hier a fait merveille pour réduire la grève. »

Et le nom de Marguerite ne fut plus prononcé entre mistress Thornton et son fils. Ils retombèrent dans leur conversation habituelle, qui roulait toujours sur des faits, et non sur les opinions, encore moins sur les choses du cœur. Leur ton était calme froid : un étranger qui les eût entendus eût certainement pensé n'avoir jamais vu régner une indifférence aussi glaciale entre deux êtres unis par une si proche parenté.



CHAPITRE XXVII.

La corbeille de fruits.

M. Thornton se donna entièrement à ses affaires dès le jour suivant. Il lui arriva quelques demandes pour des tissus de qualité supérieure, et, comme la maison excellait dans ce genre, il en profita et conclut des marchés avantageux. Il fut d'une exactitude ponctuelle à la réunion des magistrats, leur donna des conseils suggérés par un raisonnement juste; il avait l'heureuse faculté d'embrasser d'un coup d'œil toutes les conséquences d'une mesure, et celle de prendre une décision rapide dans les occasions difficiles. Des hommes plus âgés que lui, des commerçants qui déjà avaient réalisé leur fortune et étaient devenus grands propriétaires, tandis que son capital à lui était flottant et entièrement engagé dans les affaires, avaient recours à ses avis et comptaient sur la justesse de ses vues. Il fut chargé de constater les désordres et d'arranger les choses avec la police, de faire en un mot toutes les démarches importantes. Et il n'accordait pas plus d'attention à la déférence qu'on lui témoignait, qu'à la brise qui faisait dévier de la ligne droite la fumée des hautes cheminées des usines. Il ne s'apercevait même pas de ce muet respect qu'on lui portait. C'étaient les oreilles maternelles qui recueillaient avidement de la bouche des femmes et des sœurs de tous ces magistrats, de tous les hommes opulents, combien MM. tels et tels avaient une haute opinion de M. Thornton, que sans lui les choses se seraient passées tout autrement et auraient certainement mal tourné. Ce jour-là, il mit à jour une immense quantité de besogne. Il semblait que la cruelle mortification de la veille, et la course à travers champs qui l'avait suivie, eussent encore éclairci son intelligence. Il sentait ses moyens doublés pour ainsi dire, et il s'en réjouissait; il défait presque son propre cœur.

Il aurait chanté, s'il l'avait sue, la chanson du meunier des bords de la rivière Die :

Personne ne m'aime,
Et je n'aime personne.

Il rassembla quelques témoignages contre Boucher et d'autres chefs de l'émeute. Il chargea la police de veiller sérieusement et d'avertir tout le monde que le bras vengeur de la loi était prêt à frapper tous ceux qui seraient pris en faute. Puis il quitta l'étouffante chambre de justice de la petite ville pour la rue moins étouffante, mais pourtant chaude encore. Là tout d'un coup il sembla que son esprit se transformait; il se sentait si faible de volonté, qu'il ne pouvait dominer sa pensée qui retournait sans cesse vers Marguerite, non vers la scène de son refus de la veille, mais vers les circonstances du jour précédent. Il suivait machinalement la rue encombrée de passants, coudoyant les uns, heurtant les autres, mais ne voyant personne, et souhaitant avec passion que cette demi-heure, ce court espace de temps où elle s'était attachée à lui, où leurs deux cœurs avaient battu l'un contre l'autre, pût revenir!

« Monsieur Thornton, vous passez bien fier! et comment va mistress Thornton par ce temps magnifique? Nous autres médecins nous n'aimons guère ces beaux jours-là, je vous assure.

— Ah! pardon, docteur Donaldson, je ne vous voyais pas. Ma mère va très-bien, je vous remercie. Oui, en effet, c'est une belle journée et qui va bien avancer la moisson, je l'espère. Si le blé se rentre bien, nous ferons de bonnes affaires l'année prochaine, quelles que soient les vôtres, docteur!

— Eh! eh! chacun pour soi; vos mauvais temps et vos mortes saisons sont mes jours d'aubaine. Quand le commerce va mal, il y a plus de maladies parmi les gens de Milton que vous ne sauriez le croire.

— Cela ne me regarde pas, docteur, car je suis de fer. La nouvelle de la plus grande baisse de marchandises n'a jamais fait varier mon poulx. Cette grève qui pèse sur moi plus que sur aucun des commerçants de Milton, sans en excepter Hamper, ne m'a pas ôté un grain d'appétit. Allez chercher ailleurs vos malades, docteur!

— A propos, vous m'en avez recommandé une fameuse malade, pauvre femme! Mais, pour parler sérieusement, je crois malheureusement que mistress Hale, vous savez, cette dame de Crampton, n'a plus que peu de semaines à vivre. Je n'ai jamais espéré la guérir, je crois vous l'avoir dit; mais aujourd'hui je l'ai vue et je la trouve bien bas. »

M. Thornton ne répondit pas; cette invariabilité de pulsations dont il s'était vanté lui faisait défaut.

« Puis-je faire quelque chose, docteur ? demanda-t-il d'une voix altérée. Vous savez, vous avez dû voir que l'argent n'est pas très-abondant dans cette maison. Y a-t-il quelque douceur qui puisse lui faire du bien ? »

— Non, répondit le docteur secouant la tête. Elle a constamment la fièvre, elle demande sans cesse du fruit ; mais les poires de jargonnelle lui suffisent, et on en voit des quantités sur le marché.

— Vous me direz si je puis être bon à quelque chose, n'est-ce pas, docteur ? reprit M. Thornton ; je compte sur vous.

— Ah ! ne craignez rien, je n'épargnerai pas votre bourse. Je sais qu'elle est bien garnie. Je voudrais seulement que vous me donnassiez carte blanche pour tous mes malades et pour tous leurs besoins. »

Mais M. Thornton n'avait pas une bienveillance générale. Sa philanthropie n'était pas universelle ; peu de gens même l'auraient cru capable d'une affection profonde. Il se rendit de ce pas à la première fruiterie de Milton, choisit les plus beaux raisins, les pêches les plus veloutées, les fit envelopper dans les feuilles de vigne les plus fraîches, puis soigneusement placer dans une corbeille. Le marchand lui demanda :

« Où faut-il envoyer cela, monsieur ? » Point de réponse. « A Marlborough-Mill, je suppose ? reprit-il.

— Non, dit M. Thornton, donnez-moi la corbeille ; je vais l'emporter. »

Il lui fallut la prendre à deux mains et passer par la partie la plus fréquentée de la ville. Plus d'une jeune dame de sa connaissance se retourna pour le regarder, trouvant fort étrange de lui voir faire la besogne d'un porteur ou d'un commissionnaire.

Lui pendant ce temps-là pensait : « Ce n'est pas la crainte de Marguerite qui m'empêchera de faire ce que je crois bon. Il me plaît de porter ces fruits à la pauvre mère ; c'est une action louable en elle-même ; et tout son mépris ne m'en détournera pas. Il serait plaisant, vraiment, qu'une fille hautaine m'effrayât au point de m'empêcher de faire une politesse à un homme que j'estime et que j'aime ! Je le fais pour M. Hale, je le fais en dépit d'elle. »

Il marchait à grands pas, et arriva bientôt à Crampton. Il monta deux à deux les degrés de l'escalier, et entra dans le salon avant que Dixon eût pu l'annoncer. Son visage était

animé, et ses yeux brillaient d'un sentiment tout bienveillant. Mistress Hale était couchée sur le sofa, la rougeur de la fièvre colorait ses joues ; M. Hale lisait à haute voix ; Marguerite travaillait, assise sur un tabouret à côté de sa mère. Son cœur battit à la vue de M. Thornton, mais lui ne sembla faire aucune attention à elle : à peine parut-il voir M. Hale. Il alla droit à mistress Hale avec sa corbeille et lui dit d'un ton doux, qui contrastait avec le diapason habituel de sa voix, et qui, venant d'un homme fort et robuste au chevet d'une pauvre malade, avait quelque chose de touchant :

« J'ai rencontré le docteur Donaldson, madame, et, comme il m'a dit que le fruit vous était bon, j'ai pris la liberté de vous apporter ceux-ci, qui m'ont semblé beaux. »

Mistress Hale fut excessivement surprise, mais enchantée : elle tremblait de joie et de désir de goûter ces fruits magnifiques. M. Hale exprima sa reconnaissance en peu de mots.

« Allez chercher une assiette, Marguerite, une corbeille, quelque chose enfin. »

Marguerite restait debout, craignant de faire le moindre mouvement ou le moindre bruit qui pût attirer sur elle l'attention de M. Thornton. Elle pensait qu'il serait embarrassant pour tous deux de se rencontrer en présence de témoins, et s'imaginait qu'ayant été d'abord sur un tabouret fort bas, et se trouvant maintenant cachée derrière son père, il ne l'avait pas aperçue. Comme s'il n'avait pas senti dans tout son être l'influence magnétique de sa présence, bien qu'il ne l'eût pas une seule fois regardée !

« Je ne puis rester davantage, dit-il, je suis fort pressé. Pardon de la liberté que j'ai prise et de mes manières un peu brusques, trop brusques peut-être. Mais une autre fois, j'é serai plus circonspect. Si vous voulez bien me permettre de vous apporter encore quelques fruits lorsque j'en verrai qui valaient la peine de vous être offerts.... Au revoir, monsieur Hale ; adieu, madame. »

Il partit ; pas un mot, pas un regard à Marguerite : elle espéra qu'il ne l'avait pas vue. Elle alla chercher sans rien dire une assiette et sortit les fruits de la corbeille, les prenant avec délicatesse du bout de ses doigts roses et effilés. « C'est bien à lui d'avoir eu cette attention, pensait-elle, et surtout après ce qui s'est passé hier ! »

« Oh ! que c'est délicieux, dit mistress Hale de sa voix faible, et combien c'est aimable à M. Thornton d'avoir pensé à moi !

Marguerite, chère enfant, goûtez ce raisin. N'est-ce pas une charmante surprise ?

— Oui, dit tranquillement Marguerite.

— Ah ! Marguerite, dit mistress Hale d'un air grondeur, vous n'approuvez rien de ce que fait M. Thornton. Je ne vous ai jamais vue si prévenue contre quelqu'un. »

M. Hale avait ôté la peau d'une pêche, et, avant de donner le fruit à sa femme, il en coupa un quartier pour lui et dit :

« Si j'avais des préventions contre lui, le goût de ces fruits délicieux les ferait bien vite disparaître. Je n'ai rien mangé de pareil depuis mon enfance ; mais dans l'enfance toute espèce de fruit est bonne. Je me souviens d'avoir mangé avec délices des prunelles et des pommes sauvages. Vous rappelez-vous, Marguerite, les groseilliers empaillés qui longeaient le mur de l'ouest, dans notre jardin d'Helstone ? »

Oui, certes, elle se les rappelait : tout n'était-il pas gravé dans sa mémoire ? Tout, jusqu'aux taches dans le vieux mur de pierre, jusqu'aux lichens jaunes et gris qui y traçaient des dessins, comme sur une carte géographique, et aux herbes qui croissaient dans les fentes. Elle avait été remuée par les événements des deux jours précédents ; elle se trouvait presque à bout de forces, et ces derniers mots de son père, qui lui rappelaient le temps heureux de sa vie, la firent tressaillir ; elle quitta vivement son ouvrage et se retira dans sa petite chambre. Elle avait à peine poussé un premier sanglot, quand elle vit Dixon qui cherchait évidemment quelque chose dans les tiroirs de sa commode.

« Bon Dieu ! miss, comme vous m'avez fait peur ! Est-ce que madame va plus mal ? est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

— Non, rien, Dixon ; seulement je fais l'enfant, et j'ai besoin d'un verre d'eau. Qu'est-ce que vous cherchez ? Ce sont mes mousselines qui sont dans ce tiroir-là. »

Dixon ne répondit pas, mais continua ses perquisitions.

Un parfum de lavande s'échappait du tiroir et embaumait toute la chambre.

A la fin, Dixon trouva ce qu'elle cherchait ; Marguerite ne pouvait deviner quoi. Dixon se tourna vers elle et lui dit :

« Je ne me souciais pas beaucoup de vous dire ce que je cherchais, parce que vous paraissiez déjà assez triste, et que cela vous rendra plus triste encore. J'aurais voulu ne vous le dire que ce soir.

— Qu'est-ce que c'est? dites-le tout de suite, Dixon, je vous prie.

— Cette jeune fille que vous allez voir souvent, Higgins...

— Eh bien?

— Eh bien! elle est morte ce matin, et sa sœur est là. Elle est venue me faire une singulière demande. Il paraît que la défunte a désiré être enterrée avec quelque chose de vous, et sa sœur est venue le demander de sa part; de sorte que je cherchais un bonnet de nuit pas trop neuf pour le lui donner.

— Oh! je vais en donner un moi-même! fit Marguerite tout en larmes. Pauvre Bessy! je ne pensais guère que je ne devais plus la revoir!

— Il y a autre chose encore. Cette jeune fille, en bas, m'a priée de lui demander si vous vouliez voir sa sœur.

— Mais elle est morte! dit Marguerite en pâlisant légèrement; et je ne me suis jamais trouvée en présence de la mort. Non! j'aime mieux ne pas la voir!

— Je ne vous l'aurais jamais demandé, si vous n'étiez pas venue là; je lui avais déjà dit que vous n'iriez pas.

— Je descends lui parler moi-même, » dit Marguerite, qui craignait que Dixon ne manquât de douceur avec la pauvre fille; et, prenant le bonnet, elle se rendit à la cuisine.

Le visage de Mary était gonflé à force d'avoir pleuré; et, à la vue de Marguerite, elle éclata de nouveau en sanglots.

« Oh! miss, elle vous aimait! elle vous aimait! Oh! oui, vraiment! »

Et pendant longtemps Marguerite ne put lui en faire dire davantage. A la fin, ses caresses sympathiques et les interrogations grondeuses de Dixon tirèrent d'elle quelques détails.... Nicolas Higgins était sorti le matin, laissant Bessy aussi bien que la veille. Mais, une heure après, elle se trouva plus mal. Une voisine courut à l'atelier où Mary travaillait, car on ne savait où était allé son père, et la pauvre Bessy était morte peu de minutes après l'arrivée de sa sœur.

« Il n'y a pas deux jours qu'elle a demandé à être enterrée avec quelque chose de vous sur elle. Elle ne se lassait jamais de parler de vous. Elle disait que vous étiez la plus jolie créature qu'elle eût jamais eue devant les yeux. Oh! elle vous aimait chèrement! Ses dernières paroles furent : « Dites-lui que je l'aimais bien, et empêchez mon père de boire! » Vous viendrez la voir, n'est-ce pas, madame? je sais que cela lui aurait fait grand plaisir. »

Marguerite hésitait à répondre.

« Oui, peut-être irai-je; oui, j'irai. J'irai avant l'heure du thé. Mais, où est votre père, Mary? »

Mary secoua la tête et se leva pour partir.

« Miss Hale, fit Dixon à voix basse, quelle nécessité pour vous d'aller voir la pauvre créature? Je ne dirais pas un mot pour vous en empêcher, si cela pouvait lui faire le moindre bien; et même, si cela peut flatter la famille, je suis prête à y aller moi-même : car ces gens du commun ont l'idée que c'est une politesse à faire aux défunts. Allons, continua-t-elle en se retournant vivement, j'irai voir votre sœur. Miss Hale est très-occupée et ne peut sortir; sans cela elle irait elle-même. »

La jeune fille regarda fixement Marguerite. La visite de Dixon pouvait être, en effet, une politesse; mais quelle différence pour la pauvre sœur qui, durant la vie de Bessy, n'avait pas été sans éprouver quelque légère jalousie de l'espèce d'intimité qui existait entre elle et « la demoiselle ! »

« Non, Dixon, dit Marguerite d'un ton décidé; j'irai. Mary, vous me verrez dans l'après-midi. »

Et, craignant de retomber dans sa poltronnerie, elle se hâta de quitter la cuisine, pour s'ôter la possibilité de revenir sur sa promesse.

CHAPITRE XXVIII.

Consolations aux affligés.

Dans l'après-midi, en effet, elle se rendit chez les Higgins. Mary guettait sa venue, dont elle doutait encore; mais la vue de Marguerite, qui lui souriait de loin, la rassura. Elles traversèrent rapidement la salle du rez-de-chaussée, gravirent l'escalier, et se trouvèrent devant la froide sérénité de la mort. Marguerite se félicita d'être venue. Sur ce visage, qu'elle avait vu si souvent fatigué par la souffrance, troublé par mille pensées inquiètes, était alors un faible et doux sourire exprimant l'éternel repos. Bien que des larmes parussent sur les paupières de miss Hale, un calme profond pénétrait dans son

âme. Et c'était donc là cette mort tant redoutée ! Elle semblait plus paisible que la vie. Mille passages des saintes Écritures se présentèrent à son esprit : « Ils se reposent de leurs travaux. Ils sont entrés dans le repos du Seigneur. Le Seigneur donne le sommeil à ses bien-aimés. »

Marguerite s'éloigna lentement, bien lentement, de ce lit de mort. Mary sanglotait tout bas dans l'enfoncement ; toutes deux descendirent sans prononcer une parole.

Nicolas Higgins était là au milieu de la chambre, la main sur une table, les yeux ouverts d'une dimension effrayante, et frappé de stupeur par la nouvelle qu'il venait d'apprendre en rentrant. Il semblait ne pouvoir se rendre compte à lui-même de la réalité de la mort de sa fille : car elle était mourante depuis si longtemps qu'il s'était persuadé qu'elle ne mourrait pas, « qu'elle finirait par s'en tirer. »

Il sembla à Marguerite qu'elle ne devait pas rester là à s'informer de toutes les circonstances d'une mort que lui, le père, ne faisait que d'apprendre. En apercevant Higgins, elle s'était arrêtée un instant sur l'étroit et tortueux escalier ; et maintenant elle s'efforçait de passer inaperçue et de le laisser à la gravité d'une si profonde affliction.

Mary s'assit sur la première chaise venue, et, cachant sa tête dans son tablier, elle commença à pleurer tout haut.

Le bruit parut tirer Higgins de sa torpeur. Il saisit brusquement le bras de Marguerite, et la retint jusqu'à ce qu'il eût pu retrouver l'usage de la parole : son gosier semblait se refuser à laisser passer aucun son. A la fin, il dit d'une voix sourde et étranglée :

« Étiez-vous avec elle ? l'avez-vous vue mourir ? »

— Non ! » répondit Marguerite, se résignant avec la plus grande patience, maintenant qu'elle avait été vue.

Il resta encore quelque temps sans parler, lui tenant toujours le bras.

« Il faut que tout le monde meure ! dit-il enfin d'une voix rauque et avec une sorte de gravité étrange, qui fit soupçonner à Marguerite qu'il avait bu, pas assez pour s'enivrer tout à fait, mais assez pour que ses idées fussent embrouillées. Oui, tout le monde doit mourir, continua-t-il ; mais elle était plus jeune que moi ! » Puis il s'arrêta comme pour réfléchir, sans regarder Marguerite, mais sans lui lâcher le bras. Soudain, il leva sur elle un œil inquisiteur ; une expression de doute se peignit sur sa physionomie : « Vous êtes sûre et certaine qu'elle

est morte? que ce n'est pas un évanouissement, la petite mort, comme on dit? Il lui est arrivé si souvent de perdre connaissance!

— Elle est morte, » reprit Marguerite; et elle n'éprouvait aucune crainte en parlant à cet homme, quoiqu'il lui serrât le bras à lui faire mal, et que des éclairs sauvages vinssent traverser de temps en temps la physionomie hébétée de l'ouvrier. « Elle est morte! » répéta-t-elle.

Il la regarda encore une fois avec cette expression de doute inquisiteur qui s'évanouit en un instant. Puis soudain il lâcha Marguerite, et, se laissant tomber sur la table, il la fit trembler, ainsi que tous les meubles de la chambre, par la violence de ses sanglots. Mary effrayée s'approcha de lui.

« Va-t'en! va-t'en, s'écria-t-il avec des gestes menaçants. Est-ce que je me soucie de toi? »

Marguerite prit la main de la jeune fille et la tint doucement dans les siennes. Le père s'arrachait les cheveux, se frappait la tête contre le bois de la table. A la fin il retomba épuisé et comme anéanti; ni sa fille ni Marguerite ne bougeaient. Mary tremblait de la tête aux pieds.

Enfin, au bout d'un temps indéterminé, mais qui parut bien long aux deux jeunes filles, il releva la tête; ses yeux étaient gonflés et injectés de sang, et il paraissait avoir oublié qu'il y avait quelqu'un auprès de lui. Lorsqu'il vit sa fille et Marguerite, il fronça le sourcil. Il se remit sur ses pieds, secoua lourdement toute sa personne, et sans dire un mot se dirigea vers la porte.

« Père! oh! père, s'écria Mary se jetant sur son passage. Non, pas ce soir, un autre jour si vous voulez; mais pas ce soir. Oh! aidez-moi à le retenir; il va encore aller boire! Père, je ne vous quitte pas! Frappez-moi, si vous voulez, mais je ne vous quitte pas. Ses dernières paroles ont été pour me recommander de vous empêcher de boire! »

Marguerite s'était placée sur le seuil de la porte, sans rien dire, mais avec un air d'autorité et une attitude imposante. Higgins la regarda.

« Je suis chez moi ici! ôtez-vous de mon chemin, jeune fille, ou je vous en ferai retirer de force! »

Il avait repoussé Mary avec violence et semblait prêt à frapper Marguerite; mais celle-ci ne bougea pas d'une ligne et continua de le regarder d'un air calme et sérieux. Si elle avait fait un mouvement, un geste, il l'aurait renversée peut-être plus

brutalement encore que la pauvre Mary, dont le visage était ensanglanté de la chute qu'elle venait de faire contre un meuble.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui demanda-t-il à la fin, intimidé et comme fasciné par ce calme sévère et persévérant. Si, parce qu'elle vous aimait, vous croyez m'empêcher d'aller où il me plaît, et vous arroger le droit de me donner des ordres dans ma propre maison, vous vous trompez. C'est un peu dur pour un homme, de ne pouvoir se donner la seule consolation qui lui reste. »

Marguerite comprit que, sans vouloir l'avouer, il reconnaissait son autorité. Que fallait-il faire ? Il s'était assis sur un siège tout près de la porte, demi-soumis, demi-résistant, avec l'intention bien arrêtée de sortir dès qu'elle aurait quitté la place, mais renonçant à employer, pour se frayer un passage, la violence dont il l'avait menacée cinq minutes auparavant. Marguerite lui mit la main sur le bras.

« Venez avec moi, lui dit-elle ; venez la voir. »

Elle dit ces paroles d'un ton grave et solennel, qui ne trahissait ni crainte ni doute. Il se leva comme à contre-cœur. Il restait là indécis ; une irrésolution bourrue se peignait sur son visage. Elle attendait tranquillement, patiemment, qu'il se décidât à monter. Il prenait un étrange plaisir à la faire attendre ; enfin il se dirigea vers l'escalier.

Elle et lui furent bientôt en présence du cadavre.

« Ses dernières paroles à Mary ont été : *Empêchez mon père de boire.*

— Quel mal cela peut-il lui faire maintenant ? Rien à présent ne peut lui faire du mal. » Puis, pleurant tout haut, il continua : « Nous pouvons nous quereller et nous battre, faire la paix, être bons amis. Nous pouvons être riches ou mourir de faim, rien de tout cela ne la touchera plus. Elle a eu sa part de nos misères. Accablée de travail d'abord, ensuite de maladie et de chagrin, elle a mené la vie d'un pauvre chien. Et dire qu'elle est morte sans avoir eu un plein jour de réjouissance dans toute sa vie ! Non, jeune fille, n'importe ce qu'elle peut avoir recommandé, elle n'y verra rien maintenant, et il faut que j'aie boire un coup, quand ce ne serait que pour me fortifier contre le chagrin.

— Non, dit Marguerite, s'adoucissant à mesure qu'il s'adoucissait lui-même. Non, vous n'irez point. Si sa vie a été triste, comme vous le dites, dans tous les cas, elle ne craignait pas la mort, comme beaucoup la craignent. Oh ! si vous l'aviez

entendue parler de la vie à venir, de cette vie cachée en Dieu dont elle vit maintenant ! »

Nicolas secoua la tête, tout en lançant un regard oblique vers Marguerite. Sa pâleur et l'égarément de son visage frappèrent douloureusement celle-ci.

« Vous êtes horriblement fatigué, mon pauvre Higgins, lui dit-elle. Où avez-vous été toute la journée ? pas à l'ouvrage sans doute ? »

— Non, bien sûr, pas à l'ouvrage, dit-il avec un rire saccadé. Pas à ce que vous appelez l'ouvrage, du moins. J'ai été au comité, où je me suis cassé la tête à vouloir faire entendre raison à des fous. Avant sept heures du matin ; la femme de Boucher m'a envoyé chercher. Elle gardait le lit, mais elle s'y démenait comme un diable, criant et tempêtant pour savoir où était sa brute de mari, comme si elle me l'avait donné à garder, ou comme s'il était capable de se laisser diriger par moi ! Sacré imbécile qui est venu gâter toute notre besogne ! Et j'ai couru jusqu'à ce que mes pieds fussent écorchés, pour voir des gens qui ne voulaient pas se laisser voir, maintenant que nous sommes surveillés par la police, et j'avais le cœur bien malade, ce qui est pire que le mal de pied ; et si j'ai rencontré un ami qui a offert de me régaler, je ne savais pas qu'elle était là, mourante. Bessy, ma fille, tu me croirais toi, tu me croirais, n'est-ce pas ? répéta-t-il en se retournant comme pour en appeler à ce corps inanimé qui reposait là près d'eux.

— Je vous crois aussi, dit Marguerite, je vous crois. Vous ne pouviez prévoir l'événement qui a eu lieu ; la mort est venue tout d'un coup. Mais à présent, vous comprenez que ce serait tout différent. Vous savez ce qui est arrivé, vous le savez maintenant, vous la voyez couchée sur son lit funèbre ; on vous redit les paroles qui sont sorties de sa bouche avec son dernier soupir, et vous n'irez pas au cabaret ! »

Higgins ne répondit point ; tout bien considéré, où pouvait-il aller chercher un peu de consolation ?

« Venez avec moi à la maison, dit Marguerite, prenant enfin une résolution extrême, et tout en faisant cette proposition elle tremblait intérieurement de ce qui en résulterait. Au moins vous y trouverez un peu de bonne nourriture dont je suis sûre que vous avez grand besoin.

— Votre père est curé, n'est-ce pas ? demanda-t-il, le cours de ses idées changeant subitement.

— Il l'a été du moins, répondit laconiquement Marguerite.

— Eh ! bien, j'irai prendre une tasse de thé avec lui, puisque vous m'y invitez. Il y a bien des choses que j'ai souvent voulu dire à un curé, et, qu'il prêche à présent ou non, je n'y regarderai pas de si près. »

Marguerite fut extrêmement embarrassée. Amener Higgins prendre le thé avec son père, qui n'était nullement préparé à accueillir un tel visiteur, justement pendant que sa mère était si malade, lui semblait totalement impossible ; et cependant, reculer maintenant, c'était rouvrir au pauvre diable la porte du cabaret. Elle jugea que, si elle pouvait seulement l'amener au logis, ce serait déjà une grande victoire, et elle résolut de compter pour le reste sur le chapitre des accidents.

« Adieu, ma pauvre-fille ; c'est ici qu'il faut nous quitter. Mais depuis ta naissance tu as toujours été bonne pour ton père. Dieu bénisse tes lèvres pâles ! ma fille, il y a un sourire dessus, et je suis content de le voir, moi qui suis triste et seul pour toujours ! »

Il se baissa et baisa tendrement les joues froides de son enfant, lui recouvrit le visage et se mit en devoir de suivre Marguerite. Elle était descendue à la hâte pour instruire Mary de l'arrangement qui avait eu lieu, lui dire que c'était l'unique moyen qu'elle avait pu trouver pour empêcher son père d'aller ce soir-là au cabaret. Elle engagea Mary à les accompagner, car son cœur souffrait de laisser la pauvre fille seule dans des conditions aussi pénibles. Mais Mary dit qu'elle avait des voisines, des amies qui ne l'abandonneraient pas et qui viendraient lui tenir compagnie ; tout irait donc bien ; mais son père....

Il entra en ce moment, et elle ne put continuer. Il avait secoué son émotion, comme s'il eût été honteux d'y avoir cédé, et avait si bien pris sur lui qu'il affectait une sorte de gaieté amère.

« Je vais aller boire le thé avec son père, » dit-il.

Mais dans la rue il rabattit sa casquette sur ses yeux et marcha à côté de Marguerite, sans regarder ni à droite ni à gauche, car il craignait que sa fermeté ne pût tenir devant les paroles ou même les regards sympathiques des voisins. Marguerite et lui firent tout le chemin sans échanger une seule parole.

Arrivé près de la rue où il savait qu'elle demeurait, Higgins regarda ses mains, ses habits et ses souliers.

« J'aurais peut-être dû me nettoyer auparavant, » dit-il.

Cette précaution eût été désirable sans doute ; mais Marguerite l'assura qu'arrivé à la maison, il pourrait aller dans la cour, où il trouverait de l'eau, et qu'on lui donnerait du savon et une serviette. Ce n'était pas maintenant, et pour des mains plus ou moins propres, qu'elle le laisserait aller.

Tandis qu'il suivait la domestique, le long du corridor, ayant soin de marcher sur les parties foncées du dessin de la toile cirée pour dissimuler les empreintes de ses souliers crottés, Marguerite avait prestement gravi l'escalier ; elle rencontra Dixon sur le palier.

« Comment va ma mère ? Où est mon père ? »

Madame s'était trouvée fatiguée et était rentrée dans sa chambre. Elle aurait voulu se coucher, mais Dixon lui avait persuadé de se poser sur le sofa et d'y prendre le thé ; cela vaudrait mieux que de se mettre au lit de trop bonne heure, ce qui l'empêcherait de dormir.

Tout allait bien jusque-là. Mais où était M. Hale ? Dans le salon. Marguerite s'y rendit, tout essoufflée d'avance de la longue histoire qu'elle avait à dire en poste. Naturellement elle fut obligée d'omettre bien des détails, et son père fut un peu bouleversé par la perspective d'aller dans son gentil et tranquille cabinet prendre le thé avec l'ivrogne tisserand dont Marguerite plaidait la cause avec tant de zèle. Le bienveillant, l'excellent M. Hale, aurait bien volontiers essayé de le consoler dans son chagrin ; mais malheureusement Marguerite avait appuyé sur ce fait qu'il s'était enivré, et qu'elle l'avait amené comme un dernier expédient pour l'empêcher de retourner au cabaret. Un détail avait suivi l'autre si naturellement, que Marguerite ne s'aperçut de sa maladresse que lorsqu'elle vit une légère nuance de dégoût se peindre sur le visage de son père.

« Oh ! papa, c'est un homme qui vraiment ne vous déplaira pas, si vous ne vous laissez pas rebuter par son extérieur.

— Mais, Marguerite, quelle folie d'amener un homme ivre ici ! et pendant que votre mère est si malade ! »

Le visage de Marguerite s'assombrit. « J'en suis fâchée, mon père ; mais je vous assure qu'il est fort tranquille, et pas du tout ivre dans ce moment-ci. Il était seulement un peu extraordinaire d'abord ; mais c'était peut-être le choc que lui avait causé la mort de la pauvre Bessy. »

Et ici les yeux de Marguerite se remplirent de larmes.

M. Hale prit le doux et charmant visage de sa fille dans ses deux mains et le baisa au front.

« Allons, tout ira bien, chère enfant. Je vais aller le trouver, et je le mettrai aussi à son aise qu'il me sera possible. Toi, va soigner ta mère. Seulement, si tu peux venir en tiers dans mon cabinet, je n'en serai pas fâché.

— Oh ! oui, j'irai. Merci ! »

Et, comme M. Hale quittait le salon, elle courut après lui.

« Papa, il ne faudra pas vous étonner de ce que vous pourrez lui entendre dire. C'est un.... Je veux dire qu'il ne croit pas à beaucoup de choses auxquelles nous croyons.

— Oh ! Seigneur ! un tisserand ivre et incrédule ! se dit M. Hale en lui-même. Enfin ! » Mais à Marguerite il dit simplement : « Si ta mère s'endort, ne manque pas de venir tout de suite. »

Marguerite alla dans la chambre de sa mère. Mistress Hale sortit de son assoupissement.

« Quand as-tu écrit à Frédéric ? Marguerite. Hier ou avant-hier ?

— Hier, maman.

— Hier ! Et ta lettre est partie ?....

— Oui. Je l'ai mise moi-même à la poste.

— Oh ! Marguerite, s'il allait lui arriver malheur ! s'il allait être reconnu ! s'il allait être arrêté et exécuté après s'être banni de son pays et de sa famille pendant tant d'années ! Toutes les fois que je m'endors, je rêve qu'il est pris et mis en jugement !

— Ne vous effrayez pas ainsi, maman. Sans doute ce voyage ne sera pas sans danger, mais nous le rendrons le moins redoutable possible, et il y a si peu de chances qu'il soit reconnu ! Ah ! si nous étions à Helstone, par exemple, il y en aurait vingt fois, cent fois plus. Là tout le monde l'a connu, et, si on savait qu'il y a un étranger dans la maison, on devinerait que c'est Frédéric ; tandis qu'ici personne ne nous connaît, personne ne s'occupe assez de nous pour s'inquiéter de ce que nous ferons. Tout le temps qu'il sera ici, Dixon gardera la porte comme un dragon ; n'est-ce pas, Dixon ?

— Ils seront bien habiles, s'ils entrent sans ma permission ! fit Dixon en montrant les dents à la seule idée d'une telle possibilité.

— Et puis, d'ailleurs, il ne sortira qu'à la brune, le pauvre garçon !

— Pauvre garçon ! répéta mistress Hale. Mais je voudrais presque que tu n'eusses pas écrit. Serait-il trop tard pour l'empêcher de partir, si tu lui écrivais de nouveau, Marguerite ?

— Je crains que oui, maman, dit Marguerite, se rappelant avec quelle insistance elle l'avait supplié de venir au plus tôt, s'il voulait revoir sa mère.

— Je n'ai jamais aimé qu'on fit les choses avec tant de précipitation, » dit mistress Hale.

Marguerite garda le silence.

« Allons, madame, fit Dixon d'un ton où perçait une espèce d'autorité affectueuse, vous savez que la chose que vous désirez le plus au monde, c'est de voir M. Frédéric. Et je suis bien contente que miss Marguerite ait écrit tout de suite, sans barguigner. J'ai eu plus d'une fois envie de le faire moi-même. Et nous le garderons serré ; nous veillerons comme il faut sur lui, et il ne manquera de rien, vous pouvez y compter ! Il n'y a dans la maison que Marthe qui ne donnerait pas tout au monde pour le sauver, en cas d'alerte ; et j'ai déjà réfléchi qu'on pourrait choisir ce moment-là pour l'envoyer chez sa mère. Elle a dit plusieurs fois qu'elle désirait beaucoup y aller, parce que, depuis qu'elle est à la maison, sa mère a eu une attaque, mais elle n'ose pas le demander. Je mettrai bon ordre à ce qu'elle parte aussitôt que nous saurons qu'il doit arriver. Dieu lui soit en aide ! Ainsi, madame, prenez tranquillement votre thé, et fiez-vous à moi. »

Mistress Hale, en effet, se fiait à Dixon plus qu'à Marguerite, et les arguments de la camériste la calmèrent pour le moment. Marguerite versa le thé en silence, cherchant dans son esprit quelque chose d'agréable à dire ; mais son esprit lui répondait à peu près de la même façon que Daniel O'Rourke, quand l'homme de la lune lui demandait de venir chercher sa faucille : « Plus vous nous demanderez, moins nous bougerons. » Plus elle cherchait à penser à autre chose qu'aux dangers qui menaçaient le pauvre Frédéric, plus cette idée se présentait à son imagination sous toutes ses formes possibles. Sa mère babillait avec Dixon et semblait avoir complètement oublié que son fils courait risque d'être mis en jugement et condamné à mort, et que c'était d'après son désir qu'il se trouvait exposé à ce danger. Mistress Hale était une de ces personnes qui émettent la crainte de possibilités terribles, de probabilités effrayantes et de chances malheureuses de toute espèce, avec autant de facilité qu'une fusée répand

les étincelles ; mais si une seule de ces étincelles tombe sur une matière combustible, elle l'allume ; le feu couve d'abord , puis à la fin la flamme éclate en un terrible incendie. Marguerite se trouva soulagée quand, son devoir filial tendrement et soigneusement rempli , elle put descendre dans le bureau de son père. Elle se demandait comment les choses se passaient entre Higgins et lui.

Dès l'abord, les manières distinguées et bienveillantes du gentleman de l'ancienne école avaient par leur simple élégance et leur courtoisie naturelle réveillé, sans chercher à le faire, toute la politesse qui était à l'état latent chez Nicolas Higgins.

M. Hale traitait tous les hommes de même ; il ne lui était jamais venu la pensée de faire sentir à aucun d'eux qu'il était son supérieur. Il avança une chaise à Nicolas, et se tint debout jusqu'à ce que ce dernier se fût assis à sa requête. Dans le cours de la conversation, il l'appela poliment M. Higgins, au lieu du simple « Nicolas, » ou « Higgins » tout court, auquel ce tisserand ivrogne et incrédule avait jusque-là été accoutumé. Mais Nicolas n'était pas un ivrogne de la pire espèce, ni complètement incrédule. Il buvait, selon sa propre expression, pour noyer le chagrin, et il n'était incrédule que parce qu'il n'avait pas encore trouvé une formule de foi à laquelle il pût s'attacher de cœur et d'âme.

Marguerite fut surprise, mais enchantée, lorsqu'en entrant elle trouva son père et Higgins engagés dans une conversation qui semblait les intéresser tous deux ; chacun parlant à l'autre avec politesse et bienveillance, bien qu'ils ne parussent pas partager les mêmes opinions. Nicolas, qui s'était lavé à l'auge de la pompe, et qui avait pris son maintien de cérémonie, lui semblait un être nouveau, à elle qui ne l'avait vu que dans sa brusquerie native, et dans la rude indépendance de sa propre demeure. Il avait lissé ses cheveux avec l'eau fraîche ; il avait rajusté sa cravate et donné un tour de brosse à ses souliers, et il était là, assis près de M. Hale, auquel il expliquait ses opinions avec un accent darshirien très-prononcé sans doute, mais à demi-voix, et d'un air calme et sérieux. Il la regarda lorsqu'elle entra, lui sourit, lui donna tranquillement sa chaise, en prit une autre et se rassit promptement, faisant à son interlocuteur une légère inclination de tête pour s'excuser de cette interruption. Marguerite prit son ouvrage et se prépara à écouter en silence.

« Comme je vous le disais, monsieur, je crois que vous ne croiriez pas à grand'chose, si vous aviez vécu par ici, si vous y aviez été d'enfance. Je vous demande pardon si je me sers de mots trop forts; mais ce que j'entends par croire dans ce moment-ci, c'est de penser aux paroles, aux maximes et aux promesses faites par des gens que vous n'avez jamais vus au sujet des choses et de la vie que vous n'avez pas vues non plus, ni vous, ni personne. Maintenant vous venez de me dire que ce sont des choses véritables, des paroles et une vie véritables; moi je vous dis : « Où en est la preuve ? » Il y a autour de moi beaucoup de gens plus sages et plus savants que moi, des gens qui ont eu tout le temps de songer à ces choses, tandis qu'il m'a fallu travailler pour avoir du pain. Eh bien, je vois ces gens-là; leur vie est devant moi; ce sont des gens réels, et ils ne croient pas à la Bible; non, ils n'y croient pas. Ils peuvent dire qu'ils y croient pour la forme, peut-être; mais quelle est leur première pensée, dès le matin ? est-ce : « Que vais-je faire pour acquérir la vie éternelle ? » ou bien : « Que vais-je faire pour remplir ma bourse aujourd'hui ? Où irai-je pour cela ? Quel bon marché puis-je espérer de faire ? » La bourse, l'or et les billets, voilà des choses véritables, des choses qu'on peut voir et toucher; ce sont des réalités; mais la vie éternelle, ce ne sont que des discours bons pour.... Je vous demande pardon, monsieur; vous êtes un curé sans ouvrage, à ce que je crois, et je ne manquerai jamais de respect à un homme qui est dans la même peine que moi. Mais je veux seulement vous faire une question, et je ne vous demande pas de me répondre, mais seulement de la mettre dans votre pipe et de fumer dessus avant de nous mépriser, nous autres qui ne croyons que ce que nous voyons, comme des insensés et des vauriens. Si le salut et la vie à venir étaient des choses véritables; s'ils étaient dans le cœur des gens et non pas seulement dans leurs paroles; croyez-vous que les patrons ne nous en étourdiraient pas comme ils font de leur économie politique ? Ils se donnent bien de la peine pour nous enseigner cette belle sagesse-là; mais l'autre vaudrait bien mieux, si elle était vraie.

— Mais les maîtres n'ont rien à voir dans votre religion, ils le croient du moins; ils n'ont de relations avec vous qu'au sujet du commerce, et la seule chose qui leur importe, c'est de redresser vos opinions sur la science qui concerne le commerce.

— Je suis bien aise, monsieur, dit Higgins en clignant de l'œil d'une manière significative, que vous ayez ajouté ces mots : « Ils le croient, du moins; » sans cela je vous aurais cru un hypocrite, j'en ai peur, bien que vous soyez curé, ou plutôt parce que vous êtes curé. Voyez-vous, si vous aviez parlé de la religion comme d'une chose vers laquelle, si elle était vraie, ce ne serait pas du devoir de chaque homme d'attirer l'attention des autres hommes par-dessus toutes choses, je vous aurais cru un coquin, bien que vous fussiez curé, et j'aime mieux vous croire insensé que coquin, sans vous offenser pour cela, j'espère, monsieur.

— Pas le moins du monde. Vous croyez que je suis dans l'erreur, et moi, de mon côté, je crois que vous vous trompez bien plus fatalement. Je n'espère pas vous en convaincre en un jour, ni en une conversation; mais faisons plus ample connaissance, causons librement ensemble de ces choses, et la vérité finira par prévaloir. Je ne croirais pas en Dieu si je ne croyais pas cela. Monsieur Higgins, j'espère que, quoi que vous puissiez penser d'ailleurs, vous croyez du moins.... (ici M. Hale baissa la voix en signe de profond respect) vous croyez du moins en lui. »

Nicolas Higgins se tint tout à coup droit et roide. Marguerite se leva effrayée, car, en voyant l'agitation des muscles de son visage, elle crut qu'il allait avoir des convulsions. M. Hale le regarda consterné. A la fin, Higgins trouva des paroles :

« Je vous renverserais volontiers d'un coup de poing pour me tenter ainsi. Quel besoin avez-vous de venir m'éprouver avec vos doutes? Pensez seulement à celle qui est couchée là-bas, après la vie qu'elle a menée, et puis demandez-vous comment vous avez le cœur de venir me retirer ma seule consolation, la pensée qu'il y a un Dieu, et que c'est lui qui lui avait assigné sa tâche. Je ne crois pas qu'elle revive jamais, dit-il en s'asseyant et continuant tristement, comme s'il se fût adressé au feu; je ne crois pas en une autre vie que celle-ci, où elle a eu tant de peines et d'inquiétudes; mais je ne puis supporter la pensée que sa vie malheureuse a été l'effet d'un hasard qu'un souffle d'air eût pu changer. Il y a eu des temps où je pensais que je ne croyais guère en Dieu, et quelquefois j'ai ri, par bravade, avec d'autres qui disaient qu'ils n'y croyaient pas; mais après, je ne pouvais m'empêcher de regarder autour de moi s'il ne m'entendait pas. Mais aujourd'hui que je reste seul et désolé, je ne veux pas vous

écouter avec vos doutes et vos questions. Il n'y a qu'une idée stable dans ce monde où tout croule, et, raisonnable ou non, je veux m'y attacher. C'est bien pour ceux qui sont heureux de.... »

Marguerite toucha doucement le bras de Nicolas; elle n'avait encore rien dit et il ne l'avait pas vue se lever.

« Higgins, dit-elle, nous ne voulons pas raisonner; vous avez mal compris mon père. Nous ne raisonnons pas, nous croyons, et vous faites de même. C'est la seule consolation dans de pareils moments. »

Il se tourna vers elle et lui prit la main :

« Oui, c'est vrai, c'est bien vrai, dit-il en essuyant ses larmes du revers de sa main. Mais vous savez, elle est là couchée morte à la maison, et je suis si abasourdi par le chagrin qu'à peine si je sais ce que je dis. C'est comme si tous les discours que j'ai entendu faire aux camarades, et qui me semblaient bien savants et bien habiles dans le moment, me revenaient maintenant que mon cœur est pour ainsi dire brisé. Et puis aussi la grève a échoué; saviez-vous cela, miss? Je venais, comme un mendiant, lui demander un peu de consolation dans mon chagrin, et j'ai été tout à coup comme renversé par quelqu'un qui m'a dit qu'elle était morte, qu'elle venait de mourir à l'instant! C'était tout, mais c'en était assez pour moi. »

M. Hale se moucha plusieurs fois et fit quelques pas dans la chambre pour dissimuler son émotion.

« Ce n'est pas un infidèle, Marguerite; comment as-tu pu dire cela? murmura-t-il d'un ton de reproche. J'ai bien envie de lui lire le xiv^e chapitre de Job.

— Je crois qu'il n'est pas encore temps, papa. Parlons-lui de cette grève et donnons-lui les conseils dont il a besoin, et qu'il venait chercher près de la pauvre Bessy. »

Ils le questionnèrent donc et écoutèrent ses réponses. Les calculs des ouvriers étaient basés, comme cela arrivait souvent à ceux des maîtres, sur des prémisses fausses. Ils avaient considéré leurs semblables comme de pures machines; ils n'avaient pas fait la part des passions qui, si souvent, l'emportent sur la raison, comme il était arrivé dans le cas de Boucher et des émeutiers; ils avaient cru enfin que la peinture des maux qu'ils avaient subis ferait sur des étrangers éloignés le même effet que ces torts (réels ou imaginaires) avaient fait sur eux. Ils s'étaient donc indignés contre les Irlandais

qui avaient consenti à venir prendre leur place. Cette indignation avait été tempérée, il est vrai, par le mépris qu'ils ressentaient pour ces ouvriers inexpérimentés et par le plaisir qu'ils éprouvaient à l'idée de la maladresse avec laquelle ils allaient se mettre à l'ouvrage et tourmenter leurs nouveaux maîtres par leur ignorance et leur stupidité, sur lesquelles mille histoires exagérées circulaient déjà dans la ville. Mais le coup le plus cruel qui eût été porté à la grève était venu de ceux des ouvriers de Milton qui, bravant les ordres donnés par l'Union de maintenir la paix, quoi qu'il arrivât, avaient eu recours à la violence, et, par suite, avaient mis la discorde dans le camp et répandu parmi leurs frères la terreur des punitions de la loi.

« Et ainsi donc la grève est terminée? dit Marguerite.

— Oui, miss. C'est maintenant un sauve qui peut général. Il faudra ouvrir toutes grandes les portes des manufactures, pour pouvoir laisser entrer tous ceux qui demanderont de l'ouvrage demain, ne fût-ce que pour montrer qu'ils n'ont pas pris part à une mesure qui, si nous nous étions bien conduits, aurait amené les salaires à un taux plus élevé que nous ne les avons vus depuis plus de dix ans.

— Vous aurez de l'ouvrage, n'est-ce pas? dit Marguerite; vous êtes un fameux ouvrier, à ce qu'on m'a dit.

— Hamper me laissera travailler chez lui quand il coupera sa main droite, pas avant, » dit tranquillement Nicolas.

Marguerite demeura triste et silencieuse.

« Quant aux salaires, dit M. Hale, il ne faut pas vous offenser de cela, mais je crois que vous êtes dans de grandes erreurs. Je voudrais vous lire quelques remarques sur ce sujet dans un livre que j'ai ici. »

Il se leva et se dirigea vers sa bibliothèque.

« Ne vous donnez pas cette peine, monsieur, dit Nicolas. Les phrases qui sont dans les livres m'entrent par une oreille et me sortent par l'autre. Je n'en puis rien tirer. Avant que nous eussions eu, Hamper et moi, cette dernière querelle, le contre-maître lui avait dit que j'excitais les hommes à demander des salaires plus élevés, et Hamper me rencontra un jour dans la cour. Il avait à la main un petit livre, et il me dit : « Higgins, on dit que vous êtes un de ces damnés insensés qui croient que, pour avoir de plus gros gages, il ne faut que les demander, et que, quand vous vous les serez procurés de force, vous pourrez les garder; je vais bien voir si vous avez

le sens commun. Voici un livre qui a été écrit par un de mes amis ; et, si vous voulez le lire, vous y verrez comment les salaires prennent forcément leur niveau, sans que maîtres ni ouvriers y puissent rien, excepté lorsqu'il plaît aux ouvriers de se couper eux-mêmes la gorge en se mettant en grève, comme des imbéciles qu'ils sont. » Voyons, monsieur, je vous le demande, à vous qui êtes curé, qui avez fait l'état de prédicateur, et qui avez souvent essayé d'amener les gens à ce que vous croyez la vérité, commenciez-vous par les traiter de fous et d'insensés ? ne leur disiez-vous pas plutôt d'abord quelques bonnes paroles pour les disposer à vous écouter et à se laisser convaincre, si c'était possible ? et, en prêchant, vous arrêtiez-vous de temps en temps pour dire moitié à eux, moitié à vous-même : « Mais à quoi bon essayer de raisonner avec ce tas d'imbéciles ? » J'avoue que je n'étais pas dans la meilleure disposition du monde pour goûter ce que disait l'ami d'Hamper ; j'étais si furieux de la manière dont le maître m'avait donné le livre ! mais je me dis : « Allons, je veux voir ce que celui-là peut dire, et si c'est eux ou nous qui sommes les imbéciles. » Je pris donc le livre et je m'y attelai ; mais, que Dieu me pardonne ! il n'était question que du travail et du capital, du capital et du travail, si bien que je finis par m'endormir. Je ne comprenais jamais bien duquel il parlait dans le moment, et il parlait de tous les deux comme s'ils eussent été des vices et des vertus ; et ce que je voulais connaître, moi, c'étaient les droits des hommes, riches ou pauvres, n'importe, pourvu qu'ils fussent hommes.

— Mais avec tout cela, dit M. Hale, et en convenant avec vous de tout ce que la manière de parler d'Hamper, en vous recommandant ce livre, avait de blessant, de déraisonnable et d'antichrétien, cependant si, comme il vous le disait, l'auteur démontrait que les salaires prennent leur niveau naturel, et que la coalition la plus heureuse ne peut les faire augmenter un instant que pour les faire bientôt tomber beaucoup plus bas qu'ils n'étaient d'abord, il démontrait une grande vérité.

— Cela peut être, monsieur, dit Higgins avec un peu d'humour ; il y a différentes opinions sur ce point. Mais, quand c'eût été dix fois plus vrai, cela ne l'était pas pour moi, puisque je n'y comprenais rien. Je suppose qu'il y a des vérités dans le livre latin que je vois là-bas sur vos planches ; mais c'est du baragouin et non pas la vérité pour moi, à moins que je n'en comprenne les mots. Si vous, monsieur, ou tout autre

homme savant et patient, venez vers moi et me dites que vous m'apprendrez ce que les mots signifient, et si vous ne vous emportez pas lorsque j'ai la tête un peu dure, ou que j'oublie comment une chose s'engrène avec une autre, eh bien alors, avec le temps, il se peut que j'arrive à voir la vérité, ou il se peut que je n'y arrive pas. Je ne veux pas m'engager d'avance à penser comme un homme, quel qu'il soit, et je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut tailler la vérité en paroles, nettement et proprement, comme les hommes de la fonderie taillent les feuilles de fer. Tout le monde ne peut pas avaler le même os ; il s'arrête dans la gorge de celui-ci ou dans celle de celui-là ; et, en laissant cela de côté, quand il est avalé, il peut se trouver trop fort pour l'un ou trop faible pour l'autre. Les gens qui veulent médicamenter les autres avec leurs vérités, doivent les accommoder de différentes façons pour différents esprits, et mettre un peu de douceur dans la manière de les administrer ; autrement, il pourra arriver que les pauvres insensés de malades les leur crachent à la figure. Voilà Hamper qui commence par me donner un soufflet, puis il me jette sa pilule en me disant qu'il est sûr qu'elle ne me fera pas de bien, parce que je suis trop bête ; aussi, je la lui renvoie.

— Je voudrais que quelques-uns des meilleurs et des plus sages parmi les maîtres, dit M. Hale, consentissent à se rencontrer avec vous et à causer de ces questions ; ce serait certainement la meilleure manière de résoudre les difficultés qui, à ce que je crois, viennent de votre ignorance (excusez-moi, monsieur Higgins) sur des sujets qu'il serait à la fois de l'intérêt des maîtres et des ouvriers que tous comprissent parfaitement. Je me demande, continua-t-il en se tournant vers sa fille, si on obtiendrait de M. Thornton d'essayer quelque chose de ce genre ?

— Rappelez-vous, papa, dit Marguerite à voix basse, ce qu'il a dit un jour au sujet des gouvernements, vous savez. »

Elle ne voulait pas faire plus clairement allusion à la conversation qu'ils avaient eue sur la manière de gouverner les ouvriers, soit en développant assez les intelligences pour qu'ils pussent se conduire eux-mêmes, soit au moyen d'un sage despotisme de la part du maître : car elle voyait que Higgins avait saisi le nom de M. Thornton, sinon toute la pensée de M. Hale.

« Thornton ! dit-il ; c'est celui qui a fait venir les Irlandais et a causé l'émeute qui a ruiné la coalition. Hamper lui-

même, avec tous ses jurons, avait encore attendu un peu ; mais avec Thornton, le coup suit la parole sur-le-champ. Et maintenant que l'Union lui eût su gré de poursuivre Boucher et ceux qui avec lui avaient désobéi à ses commandements, le voilà qui vient dire que, comme la grève est terminée, lui qui est la partie lésée ne désire pas poursuivre les émeutiers. J'aurais cru qu'il avait plus de courage, j'aurais cru qu'il se serait vengé ouvertement ; mais, dit-il (quelqu'un qui était au tribunal m'a rapporté ses propres paroles), ils sont bien connus ; leur conduite sera naturellement punie par la difficulté qu'ils trouveront à se procurer de l'ouvrage, et cette peine sera assez sévère. Ah ! s'ils avaient coffré Boucher et qu'ils l'eussent amené devant Hamper, comme le vieux tigre se serait jeté sur lui ! Il ne l'aurait pas lâché, lui, allez !

— M. Thornton a eu raison, dit Marguerite. Vous êtes en colère contre Boucher, Nicolas ; sans quoi, vous comprendriez que, lorsque la punition naturelle est assez sévère pour l'offense, ce qu'on y ajouterait ressemblerait à de la vengeance.

— Ma fille n'est pas grande amie de M. Thornton, dit M. Hale en souriant à Marguerite, tandis que celle-ci, les joues couvertes d'un brillant incarnat, travaillait avec un redoublement d'ardeur ; mais je crois que ce qu'elle dit est la vérité, et j'aime M. Thornton d'avoir agi ainsi.

— Que voulez-vous, monsieur ? cette grève a été pour moi une triste affaire, et vous ne pouvez vous étonner que j'aie de l'humeur de la voir échouer à cause de quelques hommes qui n'ont pas voulu souffrir en silence et bravement tenir bon.

— Vous oubliez ! dit Marguerite ; je ne connais pas beaucoup Boucher, mais, la seule fois que je l'ai vu, ce n'était pas de ses propres souffrances qu'il parlait, mais de celles de sa femme malade et de ses petits enfants.

— C'est vrai ; mais lui-même n'était pas bien solidement trempé, il aurait bientôt parlé des siennes : il ne savait rien endurer.

— Comment se fait-il qu'il soit entré dans l'Union ? dit innocemment Marguerite. Vous ne paraissez pas faire grand cas de lui, ni avoir gagné grand'chose à l'y avoir admis. »

Higgins fronça le sourcil et garda le silence pendant quelques minutes ; puis il dit d'un ton bref :

« Ce n'est pas à moi à juger l'Union. Elle fait ce qui lui convient. Il faut que les gens d'un même métier se soutien-

..

nent entre eux, et, si quelques-uns ne veulent pas suivre le sort des autres, l'Union a des moyens de se faire obéir. »

M. Hale voyait que Higgins était contrarié du tour qu'avait pris la conversation, et il gardait le silence. Il n'en fut pas ainsi de Marguerite; elle comprit instinctivement que, si elle amenait Nicolas à s'expliquer clairement, elle pourrait ensuite s'appuyer sur quelque chose de positif pour plaider la cause du juste et de vrai.

« Et quels sont donc ces moyens de l'Union? » dit-elle.

Higgins la regarda d'un air sombre, et il fut sur le point de refuser de lui répondre; mais les yeux calmes et confiants de Marguerite, fixés sur les siens, le contraignirent pour ainsi dire à parler.

« Eh bien, miss, si un homme refuse d'appartenir à l'Union, ceux qui travaillent aux métiers voisins du sien reçoivent l'ordre de ne jamais lui parler, fût-il chagrin ou malade. Il est en dehors, il n'est pas des nôtres; il vit au milieu de nous, il travaille près de nous, mais il ne nous est rien. Il y a même des endroits où on met à l'amende ceux qui lui parlent. Essayez seulement de ça, miss; essayez de vivre un an parmi ceux qui détournent les yeux si vous regardez de leur côté; essayez de travailler au milieu de gens que vous savez avoir au cœur un mauvais vouloir contre vous. Si vous leur dites que vous êtes content, pas un œil ne brille, pas une lèvre ne remue. Si votre cœur est pesant, vous ne pouvez leur en rien dire, car ils ne feront pas la moindre attention à vos soupirs et à votre air triste, et un homme n'est pas un homme, s'il se met à gémir tout haut quand personne ne lui demande ce qu'il a. Essayez seulement de ça, miss, dix heures par jour pendant un an, et alors vous saurez ce que c'est que l'Union.

— Comment! s'écria Marguerite; mais c'est une affreuse tyrannie! Tant pis si je vous fâche, Higgins; je n'ai pas peur de votre colère, et il faut que je vous dise la vérité: c'est que je n'ai jamais rien lu dans l'histoire qui approche de cette lente et cruelle torture. Et vous faites partie de l'Union, et vous venez nous parler de la tyrannie des maîtres!

— Ah! dit Higgins, vous pouvez dire tout ce que vous voulez! celle qui est morte est entre vous et ma colère. Croyez-vous que j'oublie quelle est celle qui est couchée là-bas, et comme elle vous aimait? Ce sont les maîtres qui sont cause du péché, si l'Union est un péché; peut-être pas ceux de cette gé-

nération, mais leurs pères. Leurs pères ont réduit les nôtres en poussière, ils nous ont réduits en poudre. Curé, n'ai-je pas entendu ma mère lire ce texte : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les enfants ont eu leurs dents agacées. » Il en est ainsi d'eux. C'est dans ces soins de cruelle oppression qu'a commencé l'Union ; c'était une nécessité alors, et, selon moi, c'en est encore une aujourd'hui. C'est une barrière contre l'injustice passée, présente et future. Il en est de cela comme de la guerre, qu'entraîne des crimes avec elle, mais que souvent on ne pourrait éviter sans un crime plus grand encore. Notre seule chance de salut est de lier tous les ouvriers à l'intérêt commun, et, s'il y a des insensés et des poltrons, il faut que nous les entraînions dans la marche générale, car notre nombre fait seul notre force.

— Ah ! dit M. Hale en soupirant, votre Union en elle-même serait belle et glorieuse ; ce serait la réalisation des plus beaux préceptes du christianisme, si elle avait pour but le bien de tous, au lieu de soutenir uniquement les intérêts d'une classe en opposition à ceux d'une autre.

— Je compte qu'il est temps de m'en aller, monsieur, dit Higgins, tandis que l'horloge sonnait dix heures.

— A la maison ? » dit doucement Marguerite.

Higgins la comprit, et prit la main qu'elle lui tendait.

« A la maison, miss, dit-il. Vous pouvez vous fier à moi, quoique je fasse partie de l'Union.

— J'ai la plus grande confiance en vous, Nicolas.

— Attendez ! dit M. Hale, prenant un livre. Monsieur Higgins, j'en suis sûr, ne refusera pas de faire la prière avec nous. »

Higgins regarda Marguerite d'un air de doute ; il rencontra son grave et doux regard, qui n'exprimait qu'un profond intérêt ; il garda le silence et demeura à sa place.

Marguerite l'anglicane, son père le dissident, et Higgins le déiste, s'agenouillèrent ensemble ce soir-là, unis du moins par l'esprit de charité.



CHAPITRE XXIX.

Un rayon de soleil.

Le lendemain apporta à Marguerite une lettre d'Édith. Cette missive était, comme son auteur, remplie d'affection, de légèreté et d'inconséquence. Mais l'affection qu'elle exprimait était délicieuse au cœur aimant de Marguerite; et comme, dès l'enfance, elle s'était accoutumée à la légèreté d'Édith, elle ne s'en apercevait plus. Sa cousine lui disait :

« O Marguerite ! rien que pour voir mon fils, tu devrais venir ici, car il vaut le voyage, oui certainement. C'est un superbe enfant, surtout avec un bonnet brodé, et plus particulièrement encore lorsqu'il est coiffé de celui que tu lui as envoyé, comme une bonne, adroite et persévérante ouvrière que tu es. Après avoir rendu, dans ce pays-ci, toutes les mères envieuses, j'ai besoin de le montrer à d'autres yeux et d'entendre une explosion et des paroles d'admiration qui me paraissent nouvelles. Est-ce pour cela seulement que je désire tant te voir ? Peut-être oui, peut-être non ; il est possible que mon affection de cousine vienne encore fortifier ce désir, mais le fait est que je ne rêve à autre chose. Je suis sûre que le changement de climat ferait tout le bien possible à ma tante ; tout le monde ici se porte bien ; tout le monde est jeune. Le ciel est toujours bleu ; le soleil luit toujours ; la musique militaire joue du matin au soir les airs les plus ravissants, et, pour en revenir à mon perpétuel refrain, *Baby* sourit sans cesse. Je te cherche à chaque instant, Marguerite, pour le croquer. Peu importe la chose qu'il fait, c'est toujours la plus jolie, la meilleure, la plus gracieuse chose du monde. Je crois que je l'aime mille fois mieux que mon mari, qui commence à engraisser et à devenir grognon et à avoir ce qu'il appelle des affaires. Non ! je me trompe ! Il rentre à l'instant pour me dire que les officiers du *Hasard*, qui est à l'ancre dans la baie voisine, vont nous donner un charmant pique-nique ; et, puisqu'il m'apporte une nouvelle si agréable, je rétracte tout ce que je viens de dire contre lui. Un certain per-

sonnnage ne s'est-il pas brûlé la main pour se punir d'avoir dit ou fait une chose dont il se repentait? Moi, je n'en ferai pas autant; d'abord parce que ce serait trop douloureux, et puis parce que la cicatrice serait trop laide; mais par exemple je rétracte autant qu'il est en mon pouvoir tout ce que j'ai écrit d'injurieux pour mon époux. Shalto est autant chéri et aussi mignon que *Baby*, il n'a pas engraisé d'un gramme, il est le moins grognon des maris; seulement il a parfois trop, beaucoup trop d'affaires. Je puis maintenant te le dire sans crime de lèse-mariage. Mais où en étais-je? Il me semble que j'avais tout à l'heure quelque chose de très-important à vous dire. Oh! m'y voici, chère Marguerite! Il faut absolument, mais absolument, que tu viennes nous voir; comme je te le disais, ce voyage serait très-salutaire à ma tante. Fais-le-lui ordonner par son docteur; dis au médecin que c'est la fumée de Milton qui la rend malade, comme en vérité je n'en doute pas. Trois mois (car vous ne pouvez rester moins) de ce délicieux pays tout doré de soleil, où les raisins et les oranges croissent avec autant de profusion que les mûrons des haies dans vos froides contrées, la remettront complètement. Je n'ose inviter mon oncle. »

Ici le style de la lettre prenait une allure contrainte, et l'écriture en devenait mieux formée; aux yeux d'Édith, M. Hale était comme en pénitence dans un coin, comme un enfant qui n'a pas été sage, depuis qu'il avait abandonné sa cure pour rester en paix avec sa conscience.

« Car, sans doute, il désapprouve et la guerre, et les soldats, et la musique militaire; du moins, je sais que beaucoup de dissidents sont membres de la Société pour la paix, et je crains qu'il ne se soucie pas de venir à nous. Mais cependant, si cela pouvait lui plaire, dites-lui, je vous en prie, que Shalto et moi nous ferons de notre mieux pour le bien recevoir. Je cacherai l'habit rouge et l'épée de Shalto; on fera exécuter à la musique toute espèce de morceaux graves et solennels; et si, par hasard, ils se permettent un quadrille ou une polka, ils ne les joueront que *maestoso* ou *andante*. Chère Marguerite, s'il lui était agréable d'accompagner ma tante et toi, nous tâcherions de lui faire aimer ce pays-ci. Mais je t'avoue que j'ai un peu peur des gens qui se sacrifient à leur conscience. J'espère bien que tu n'as jamais rien fait de semblable. Dis à ma tante qu'il est inutile d'apporter des vêtements chauds, quoique pourtant j'aie peur que la saison ne

soit bien avancée quand vous viendrez. Mais vous ne pouvez vous figurer la chaleur qu'il fait ici. J'ai essayé l'autre jour de mettre mon beau châle de l'Inde pour un pique-nique, puis, l'ayant endossé, j'ai tâché de le garder. Pour me fortifier dans ma résolution, je me répétais à moi-même une foule de proverbes : « Il faut souffrir pour être belle, » et beaucoup d'autres maximes de la sagesse des nations; mais je n'ai pu y résister. Je me faisais l'effet du petit épagneul de maman, sous l'équipement d'un éléphant. J'étais cachée, étouffée, tuée par ma parure. Enfin, je me suis décidée à en faire un délicieux tapis sur lequel les dames se sont assises. Pense à mon cher petit garçon, Marguerite, et si, au reçu de cette lettre, tu ne te mets pas immédiatement à faire tes paquets, et si tu ne viens l'admirer au plus tôt, je te croirai descendue en ligne directe du roi Hérode. »

Marguerite aurait voulu vivre une journée de la vie d'Édith; elle aurait voulu goûter cette douce exemption des soucis de la vie, se trouver sous ce toit si heureux, aux rayons de ce beau soleil. Oh! si un souhait avait pu l'y transporter! comme elle se serait envolée, pour un jour seulement, et combien elle aurait, lui semblait-il, puisé de force en se retrempant, pour ainsi dire, ne fût-ce que pour quelques heures, dans cette existence confortable et brillante! Là, elle se serait sentie rajeunie.

Elle n'avait pas encore vingt ans, et déjà elle avait eu à lutter contre tant de calamités qu'elle se sentait vieille. Voilà ce qu'elle éprouva après avoir lu la lettre de sa cousine. Puis elle la relut une seconde fois; alors, s'oubliant elle-même, elle s'amusa de voir la ressemblance du style avec le caractère et la personne même d'Édith, et elle riait de tout son cœur à quelque passage de sa missive, quand mistress Hale entra dans le salon, appuyée sur le bras de Dixon. Marguerite s'élança vers le canapé pour arranger les coussins et les oreillers. Sa mère semblait plus faible encore que d'ordinaire.

« Qu'est-ce qui te faisait rire ainsi, Marguerite? lui demanda-t-elle aussitôt qu'elle fut remise de la fatigue causée par son établissement sur le sofa.

— C'est une lettre d'Édith que j'ai reçue ce matin. Voulez-vous que je vous la lise, maman? »

Elle la lut tout haut, et cette lecture sembla intéresser sa mère, qui aussitôt entra dans une dissertation sur le nom qu'Édith pouvait avoir donné à son fils, indiquant tous les

noms probables, et toutes les raisons possibles qui militaient en faveur de chacun de ces noms. Au beau milieu de ces raisonnements M. Thornton entra; il apportait une nouvelle offrande de fruits pour mistress Hale. Il ne pouvait, disons plutôt qu'il ne voulait pas se refuser cette chance d'avoir le plaisir de voir Marguerite. En cela, il n'avait d'autre but que la satisfaction du moment. C'était l'opiniâtreté robuste d'un homme habituellement raisonnable, et qui dans toutes les autres occasions avait le plus grand empire sur lui-même. Il entra dans le salon; un rapide coup d'œil lui révéla la présence de Marguerite; mais, après un salut froid et réservé, il ne leva plus les yeux sur elle. Il ne resta que le temps d'offrir des pêches à la malade en les accompagnant de quelques mots polis et bienveillants. Puis son regard salua de nouveau Marguerite d'un adieu glacé, et il quitta l'appartement. Elle se rassit en silence. Elle était fort pâle.

« Sais-tu, Marguerite, que je commence à aimer tout à fait M. Thornton ? »

Elle ne répondit pas sur-le-champ. A la fin un froid : « Vraiment ! » sortit avec effort de ses lèvres.

« Oui, vraiment ! Décidément il se forme, et ses manières ont beaucoup gagné. »

La voix de Marguerite s'était raffermie. Elle reprit :

« Il est rempli d'égards et d'attention. Cela ne peut se nier.

— Je suis étonnée que mistress Thornton ne vienne jamais ici. Elle doit savoir que je suis malade, ne fût-ce qu'à cause du lit d'eau.

— Elle a sans doute de vos nouvelles par son fils.

— C'est égal, je voudrais la voir. Tu as si besoin d'amis ici, Marguerite ! »

Marguerite comprit tout ce que sa mère ne lui disait pas. La pauvre mourante voulait ménager à sa fille la protection et l'appui d'une femme, pour le temps où elle allait se trouver orpheline !

« Il me semble, reprit mistress Hale au bout de quelques instants, que tu pourrais sans indiscretion aller chez mistress Thornton et la prier de venir me voir, une fois seulement; car je ne veux pas me rendre importune.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, maman; seulement si... Mais quand Frédéric viendra !

— Ah ! c'est vrai ! il faut tenir nos portes fermées, il ne

faut laisser entrer personne. Je sais à peine si je dois souhaiter sa venue ou la redouter. Quelquefois j'aimerais mieux qu'il ne vînt pas. Je fais presque toujours des rêves affreux à son sujet.

— Oh ! maman, nous aurons soin qu'il ne lui arrive rien. Je me mettrai en travers de la porte, et je me ferai hacher plutôt que de laisser pénétrer des gens suspects auprès de lui. Confiez-le à mes soins, maman, et ne craignez rien. Je veillerai sur lui comme une lionne sur ses petits.

— Quand pourrons-nous avoir de ses nouvelles ?

— Certainement pas avant huit jours, peut-être même davantage.

— Il faut faire partir Marthe à temps. Cela ne vaudrait rien qu'elle fût ici lorsqu'il arrivera, et qu'alors on la renvoyât précipitamment.

— A coup sûr Dixon arrangera cela. Je pensais que, si nous avions besoin d'aide dans la maison pendant qu'il sera ici, nous pourrions peut-être prendre Mary Higgins; elle n'est pas pressée d'ouvrage, et c'est une bonne fille qui, je crois, ferait tout son possible pour nous contenter. Elle irait coucher chez elle et on ne la ferait jamais monter; comme cela, elle ne saurait pas qui est dans la maison.

— Comme tu voudras, comme Dixon voudra; mais, Marguerite, je t'en prie, ne te sers pas de cet horrible jargon de Milton. Pressée d'ouvrage, c'est tout à fait une expression de provinciale. Que dira ta tante Shaw, lorsqu'elle t'entendra parler ainsi à son retour ?

— Allons, maman, ne faites pas un épouvantail de ma tante Shaw, dit Marguerite en riant. Édith avait pris du capitaine Lennox une foule d'expressions militaires, et ma tante ne les a jamais relevées.

— Mais toi, c'est de l'argot de fabrique.

— Puisque je vis dans une ville manufacturière, il faut bien que je parle quelquefois le langage des fabriques. Ah ! ma chère maman, combien je vous étonnerais si je vous citais une foule de mots que vous n'avez jamais entendus de votre vie ! Je parie que vous ne savez pas ce que c'est qu'un *knobstick*.

— Non vraiment, mon enfant; tout ce que je sais, c'est que ce mot me paraît très-vulgaire et que je ne me soucie pas de te l'entendre employer.

— Eh bien, ma chère maman, je ne m'en servirai plus ;

mais il me faudra pour le remplacer avoir recours à une longue périphrase.

— Je n'aime pas ce Milton, dit mistress Hale. Edith a bien raison de dire que c'est la fumée qui m'a rendue si malade. »

Marguerite tressaillit à ces mots; son père entrait en ce moment même dans le salon, et elle craignait par-dessus tout que l'idée qui s'était déjà présentée à son esprit, que l'air de Milton était pour quelque chose dans la maladie de sa femme, ne s'y confirmât. Elle ne savait si son père avait entendu les paroles de mistress Hale, mais elle se mit à parler avec volubilité d'autre chose, sans s'apercevoir que M. Thornton entrait derrière lui.

« Maman m'accuse d'avoir ramassé à Milton une foule de vulgarités. »

Ces vulgarités dont parlait Marguerite étaient tout bonnement des expressions locales, et ce mot de vulgarité venait naturellement de la conversation qui avait précédé. Mais le front de M. Thornton se rembrunit, et Marguerite comprit soudain que ses paroles pouvaient être mal interprétées par lui; dans le désir naturel et bienveillant d'éviter de blesser le prochain, elle se força au point de lui adresser directement la parole, et continua ainsi :

« Voyons, monsieur Thornton, je vous en fais juge. Quoique le mot « Knobstick » ne sonne pas très-harmonieusement à l'oreille, n'est-il pas expressif? Et pourrais-je me dispenser de l'employer en parlant de la chose qu'il représente? Si c'est une vulgarité que d'employer les expressions locales, j'étais bien vulgaire dans le Midi, n'est-ce pas, maman? »

Il était tout à fait en dehors des habitudes de Marguerite de prendre ainsi l'initiative dans la conversation; mais dans ce moment elle était si désireuse d'empêcher M. Thornton de se trouver blessé des paroles qu'il avait entendues tout à l'heure, qu'elle ne réfléchit qu'après avoir achevé sa tirade. Elle rougit alors de l'idée de s'être trop avancée, d'autant plus que M. Thornton, paraissant à peine comprendre ce qu'elle voulait dire, passa devant elle avec un mouvement cérémonieux, et, sans lui répondre, s'avança vers mistress Hale.

La vue du fils rappela à celle-ci son désir de voir la mère et de recommander Marguerite à ses soins. La jeune fille était

assise, immobile et silencieuse. Ses joues brûlaient de dépit de ne pouvoir conserver quand M. Thornton était là son calme habituel, et la place qui lui convenait comme fille de la maison. Elle entendit la prière que lui fit mistress Hale à voix basse, d'engager mistress Thornton à venir la voir, mais bientôt, demain s'il était possible. M. Thornton promit qu'elle viendrait, causa un peu et ensuite se retira. Alors les mouvements et la voix de Marguerite furent rendus à la liberté et délivrés des chaînes invisibles qui les retenaient. Il ne l'avait pas regardée; mais le soin même qu'il mettait à éviter ses yeux montrait qu'il savait exactement où il aurait pu les rencontrer. Parlait-elle, il n'avait pas l'air de l'entendre; cependant la première phrase qu'il adressait à une autre personne était toujours modifiée par ce qu'elle avait dit. Quelquefois même il faisait une réponse positive à quelque observation qu'elle avait émise, mais cette réponse était toujours adressée à un tiers et sans allusion aucune à Marguerite. Ce n'était pas cette impolitesse qui vient d'un défaut d'éducation; c'était l'impolitesse volontaire faite à une personne qui vous a grièvement offensé. Elle était volontaire au moment où il s'en rendait coupable, quoique ensuite il s'en repentît amèrement. Aucun plan systématique, aucune combinaison ne l'eût si bien servi auprès de Marguerite. Elle pensait à lui beaucoup plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là, sans aucune nuance de ce que l'on appelle amour, mais avec le regret de l'avoir si profondément blessé, et avec le désir de s'efforcer doucement et patiemment de rétablir l'espèce d'amitié qui régnait jadis entre eux, malgré leurs fréquentes discussions; car la place d'un ami était la seule qu'il eût dans son esprit comme dans celui de ses parents. Il y avait une humilité charmante dans son attitude vis-à-vis de lui. Elle semblait lui demander tacitement pardon des paroles trop fortes qu'elle avait employées naguère, et qui n'avaient été que la réaction des événements du jour de l'émeute. Mais ces paroles, il les ressentait amèrement; elles retentissaient sans relâche à ses oreilles; il était fier de ce sentiment d'équité, pensait-il, qui le faisait continuer à rendre aux parents de Marguerite tous les bons offices en son pouvoir. Il s'applaudissait de la force d'âme qu'il montrait en se forçant à subir la présence de son ennemie, chaque fois qu'il pouvait faire plaisir à son père ou à sa mère. Il croyait qu'il lui était pénible de voir celle qui l'avait si souverainement humilié; mais il se trompait. C'était un plaisir âcre et poignant que de

se trouver dans le même appartement qu'elle, de sentir là sa présence. Mais il n'était pas habile à analyser le mobile de ses actions et de ses sentiments; et, comme nous l'avons dit, il se trompait.

CHAPITRE XXX.

Retour au foyer paternel.

Mistress Thornton vint, en effet, voir mistress Hale le lendemain matin. Cette dernière était beaucoup plus mal. Un changement subit s'était opéré chez elle; elle avait fait, dans l'espace d'une nuit, un grand pas vers la mort, et sa famille fut effrayée de l'expression morbide répandue sur ses traits par quelques heures de souffrance.

Mistress Thornton elle-même, qui ne l'avait pas vue depuis plusieurs semaines, éprouva, en la voyant, un mouvement de sympathique pitié. Elle était venue, parce que son fils le lui avait demandé comme une faveur personnelle; mais tous les sentiments amers de son âpre nature étaient en hostilité sourde contre cette famille dont Marguerite faisait partie. Elle doutait, avant de partir, de la réalité de la maladie de mistress Hale; elle croyait que le désir de la voir était, de la part de cette dame, une fantaisie du moment, un caprice de petite maîtresse, pour la satisfaction duquel il lui fallait renoncer au plan d'occupation qu'elle s'était tracé pour la journée. Elle avait dit à son fils qu'elle aurait voulu que ces gens n'eussent jamais mis le pied dans Milton, et surtout qu'il n'eût jamais fait leur connaissance; elle ajoutait qu'elle ne savait pourquoi on avait inventé des choses aussi inutiles que le grec et le latin. Il avait tout écouté assez patiemment; mais, quand elle avait eu terminé ses invectives contre les langues mortes, il lui avait réitéré l'expression brève, mais énergique, de son désir qu'elle allât voir mistress Hale, à l'heure indiquée comme devant être plus commode à la malade. Mistress Thornton se soumit d'aussi mauvaise grâce que possible à ce qu'exigeait son fils; mais, tout en murmurant, elle ne l'aimait que davantage pour le lui avoir demandé, et elle

s'exagérait l'idée qu'il avait lui-même de la vertu extraordinaire qui le portait à s'occuper de la famille Hale avec un soin si persévérant.

La bonté de son fils, qui allait jusqu'à la faiblesse (comme toutes les vertus aimables selon elle), le peu de considération qu'elle avait pour M. et Mme Hale, et son aversion positive pour Marguerite, voilà les pensées qui occupaient l'esprit de mistress Thornton pendant le trajet; mais tout cela disparut bientôt, lorsqu'elle vit l'ombre répandue sur la malade par les sombres ailes de l'ange de la mort. Là était une pauvre femme, une mère comme elle, beaucoup plus jeune qu'elle, étendue sur le lit de douleur, dont il n'y avait nul espoir qu'elle pût jamais se relever. Pour elle, le jour et la nuit n'étaient déjà plus; dans cette chambre aux volets fermés, elle n'avait plus aucune liberté d'action; à peine pouvait-elle se retourner dans son lit. De temps en temps quelques mots prononcés à voix basse, puis un silence complet, voilà tout ce qui, du monde extérieur, parvenait jusqu'à ses oreilles, et encore ce peu allait bientôt lui échapper! Quand mistress Thornton, forte et pleine de santé, entra, mistress Hale resta immobile, bien que l'expression de son pâle visage montrât clairement qu'elle savait qui était là. Mais elle fut une ou deux minutes sans pouvoir ouvrir les yeux: des larmes humectaient ses paupières fermées. Enfin elle jeta un regard vers la visiteuse, puis, avançant sa main amaigrie sur la couverture pour prendre celle de mistress Thornton, elle prononça quelques mots d'une voix éteinte. Mistress Thornton fut obligée de se pencher vers elle pour les saisir.

« C'est pour Marguerite.... Vous aussi vous avez une fille.... Ma sœur est en Italie.... Mon enfant va se trouver sans mère loin de son pays.... Si je meurs.... voulez-vous...? »

Et ses yeux, qui erraient dans le vague, se fixèrent alors, avec une expression d'intense prière, sur le visage de mistress Thornton, dont les traits gardèrent d'abord toute leur rigidité; et, si les yeux de la pauvre malade n'eussent été obscurcis par les larmes, elle aurait pu voir un sombre nuage traverser la physionomie de celle qu'elle implorait. Et ce ne fut pas la pensée de son fils, ni celle de sa fille Fanny, qui ébranla enfin le cœur de mistress Thornton, mais le souvenir soudain évoqué par quelque disposition insignifiante des meubles de la chambre, qui lui rappela une petite fille qu'elle avait perdue en bas âge bien des années auparavant; et ce souvenir, comme

un trait de flamme, fondit l'enveloppe de glace sous laquelle battait pourtant son cœur.

« Vous voulez que je sois une amie pour miss Hale, » dit-elle enfin de sa voix mesurée, qui ne s'était pas adoucie, mais dont les sons tombaient de ses lèvres clairs et distincts.

Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur le visage de mistress Thornton, pressa pour toute réponse la main qui se trouvait encore sous la sienne. Mistress Thornton soupira.

« Je serai pour elle une amie sincère, continua-t-elle, si les circonstances l'exigent; je ne dirai pas une tendre amie, je ne puis l'être (elle allait ajouter « pour elle, » mais elle s'arrêta, émue de compassion par le regard éteint de la pauvre mourante). Il n'est pas dans ma nature d'exprimer l'affection, même lorsque je la ressens, et en général je n'aime pas à donner des conseils. Cependant, à votre prière, et si cela peut être une consolation pour vous, je vous promets.... »

Ici elle s'arrêta, car elle était trop consciencieuse pour promettre ce qu'elle ne voulait pas tenir; et promettre d'avoir des bontés pour Marguerite, qu'elle haïssait en ce moment plus que jamais, était difficile, presque impossible.

« Je promets, dit-elle avec une gravité sévère, qui après tout inspira de la confiance à la malade, et qui lui fit paraître l'assurance ainsi donnée comme quelque chose de plus stable que la vie elle-même, cette vie si changeante et si passagère! Je vous promets que, si miss Hale se trouve dans quelque peine ou quelque embarras....

— Appelez-la Marguerite, fit mistress Hale avec effort.

— Et qu'elle vienne me demander aide et conseil, je l'aiderai de tout mon pouvoir et comme si elle était ma propre fille. Je vous promets aussi que, si je lui vois faire quelque chose qui me paraisse mal....

— Mais Marguerite ne fait jamais rien de mal; jamais elle n'a eu un tort volontaire, » soupira mistress Hale.

Mistress Thornton continua, comme si elle n'avait point entendu.

« Quelque chose qui me semble répréhensible, et qui ne concerne ni moi ni les miens, car dans ce cas on pourrait supposer que j'agis par un motif intéressé.... je l'avertirai sincèrement et fidèlement, comme je voudrais qu'on avertisse ma propre fille. »

Puis il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout; et cependant c'était beau-

coup. Il y avait des réserves qu'elle ne comprenait pas ; mais peut-être était-ce parce qu'elle était faible, fatiguée et abattue. Mistress Thornton repassait dans son esprit tous les cas probables pour lesquels elle s'était engagée. Elle éprouvait une sorte de joie sauvage à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités en ayant l'air d'accomplir un devoir. Mistress Hale parla la première.

« Je vous remercie, dit-elle, et je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous reverrai plus dans ce monde, mais voici mes dernières paroles : Merci de la promesse de vos bontés pour ma fille !

— Non ; pas de bontés ! » laissa échapper mistress Thornton, rudement sévère jusqu'au bout. Mais ayant soulagé sa conscience par ces paroles, elle ne fut pas fâchée que la malade ne les eût pas entendues ; elle pressa la main tiède et moite de mistress Hale, se leva, et sortit de la maison sans avoir vu personne.

Pendant que l'entrevue que nous venons de raconter avait lieu, Marguerite et Dixon se concertaient sur les meilleurs moyens à prendre pour tenir secrète aux gens du dehors l'arrivée de Frédéric. On attendait à chaque instant une lettre de lui ; et bien certainement il suivrait de près sa missive. Il fallait envoyer Marthe en congé. Dixon devait faire exacte sentinelle à la porte de la rue, et n'admettre les visiteurs qui se présenteraient que dans une salle basse à l'usage de M. Hale. La grave maladie de mistress Hale justifiait d'ailleurs cette dernière précaution : Si on prenait Mary Higgins pour aider Dixon à la cuisine, elle devait voir et entendre Frédéric le moins possible, et, s'il était nécessaire de parler de lui, on le désignerait sous le nom de M. Dickinson. Mais la nature apathique de la jeune fille était la meilleure sauvegarde contre sa curiosité.

Il fut décidé que Marthe partirait ce jour-là même pour aller voir sa mère. Marguerite regrettait qu'on ne l'y eût pas envoyée la veille ; elle craignait qu'on ne trouvât étrange qu'une domestique s'absentât juste au moment où, l'état de sa maîtresse devenant plus grave, elle avait nécessairement besoin de plus de soins.

Pauvre Marguerite ! elle eut tout ce jour-là à remplir le rôle de cette fille romaine, qui nourrissait de son lait son père captif. Il lui fallait prendre sur son courage défaillant pour fortifier le cœur de l'auteur de ses jours. M. Hale, entre chacun de ces maux qui reviennent dans le cours des plus

graves maladies, se laissait aller à l'espoir, et croyait que ce mieux était l'avant-coureur de la guérison. Mais comme les crises, en se succédant, devenaient plus fréquentes et plus graves, chacune d'elles lui amenait un cruel désappointement et d'amères angoisses. Cette après-midi, ne pouvant supporter la solitude de son cabinet, ni s'occuper d'aucune étude, il se rendit au salon, et s'asseyant devant une table et y appuyant ses deux coudes, il ensevelit sa tête dans ses deux mains. Le cœur de Marguerite était navré; mais, comme son père gardait le silence, elle s'abstint de lui parler elle-même. Marthe était partie; mistress Hale sommeillait, et Dixon veillait près d'elle. On n'entendait pas le plus léger bruit dans toute la maison, et la nuit vint sans que personne songeât à se procurer de la lumière.

Marguerite était assise près de la fenêtre; son œil distrahit regardait sans les voir les réverbères qui s'allumaient dans la rue. Elle entendait seulement le bruit des profonds soupirs de son père. Elle n'osait aller chercher de la lumière, de peur que, la contrainte tacite que sa présence exerçait sur M. Hale venant à cesser, il ne se laissât aller à une émotion plus violente en son absence. A la fin elle pensa qu'il fallait pourtant qu'elle se rendît à la cuisine pour certains détails dont elle s'était chargée, lorsque la sonnette emmaillottée fut tirée dell'extérieur avec tant de force que les fils d'archal en résonnèrent par toute la maison, bien que la sonnette elle-même ne donnât qu'un faible son. Marguerite tressaillit; elle se leva aussitôt, passa devant son père, qui n'avait fait aucune attention au bruit; puis, revenant sur ses pas, elle l'embrassa tendrement; il ne bougea pas et ne parut pas seulement sentir ce baiser filial. Elle descendit alors doucement et alla à la porte sans lumière. Dixon, elle, aurait attaché la chaîne de sûreté avant d'ouvrir; mais dans l'esprit bourrelé de Marguerite il n'y avait pas de place pour la peur. Un homme d'une taille élevée était entré elle et la rue éclairée. Il regardait en dehors; mais, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se retourna vivement.

« N'est-ce pas ici que demeure M. Hale? » demanda-t-il d'une voix claire, sonore, mais qui ne manquait pourtant pas de douceur.

Cette voix rendit Marguerite toute tremblante; elle ne répondit pas tout de suite, mais au bout d'un moment elle dit avec élan, bien qu'à voix basse :

« Frédéric ! »

Puis elle avança ses deux mains pour attirer son frère à elle et le faire entrer, et referma vivement la porte.

« Oh ! Marguerite ! » dit à son tour le jeune homme après avoir embrassé sa sœur, et la tenant à distance en face de lui en mettant ses mains sur ses épaules, comme si, malgré l'obscurité, il pouvait lire dans ses traits une réponse plus prompte que la parole. « Marguerite ! ma mère vit-elle encore ? »

— Oui, mon frère, mon cher frère, elle vit ! elle.... elle est très-mal.... mais elle vit encore !

— Oh ! merci, mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Mon père est anéanti par la douleur !

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

— Non, nous n'avons pas eu de réponse de toi.

— Alors j'arrive avant ma lettre. Mais ma mère sait que je viens ?

— Oh ! nous savions tous que tu viendrais. Mais attends un instant. Entre ici, donne-moi la main.... Qu'est-ce que je sens là?... Ah ! c'est ton sac de voyage !... Dixon a fermé les volets, de sorte qu'il fait nuit comme dans un four ! Mais nous sommes dans le cabinet de mon père. Tiens, assieds-toi là sur cette chaise, et repose-toi, tandis que je vais avertir papa. »

Elle chercha à tâtons les allumettes chimiques et une petite bougie ; elle se sentit subitement intimidée lorsque la lumière se fit ; néanmoins elle regarda son frère. Tout ce qu'elle put remarquer, c'est que son teint avait considérablement bruni, et elle vit une paire de magnifiques yeux bleus et remarquablement bien fendus s'attacher sur les siens ; puis ces mêmes yeux prirent une singulière expression indiquant la conscience d'une mutuelle inspection. Ils n'échangèrent pas une parole ; seulement Marguerite, à première vue, sentit qu'elle aimerait son frère. pour lui-même autant qu'elle l'aimait déjà à cause de la proche parenté qui les unissait. Elle le laissa pour aller trouver son père ; mais combien son cœur battait plus léger en remontant l'escalier ! Et pourtant la situation était toujours la même ; le chagrin n'était pas diminué, mais il lui semblait moins lourd maintenant qu'elle avait, pour le supporter avec elle, un être qu'il frappait exactement dans la même mesure, et dont les liens envers la malade étaient les mêmes que les siens. Le découragement de son père ne l'effrayait plus ; elle le retrouva dans la même attitude, mais elle apportait avec elle un charme qui pourrait l'en faire sortir.

Peut-être, dans le premier mouvement de sa joie, n'employa-t-elle pas assez de ménagements.

« Papa ! » dit-elle en passant tendrement ses bras autour du cou de son père, et relevant avec une douce violence sa tête appuyée dans ses mains, de manière à ce qu'il pût lire dans ses yeux, et y puiser la force et l'assurance dont elle se sentait elle-même animée. « Papa ! devinez qui est ici. »

Il la regarda ; elle vit qu'un rayon de la vérité traversait son esprit, mais qu'il l'en chassait aussitôt comme une folle imagination.

Il courba de nouveau la tête et se remit le visage dans les mains comme auparavant ; elle l'entendit murmurer quelques paroles ; elle se baissa pour pouvoir les entendre.

« Je ne sais pas. Ne me dis pas que c'est Frédéric. Oh ! non, ce n'est pas Frédéric ! Je ne pourrais supporter cette émotion. Je suis trop faible.... et sa pauvre mère est mourant ! »

Il se mit à pleurer et à se lamenter comme un enfant. C'était si différent de ce que Marguerite attendait et espérait, qu'elle sentit son cœur défaillir sous le coup du désappointement. Elle se tut pendant quelques minutes. Enfin elle reprit la parole, non pas, comme tout à l'heure, d'un air de triomphe, mais avec plus de tendresse et de sollicitude :

« Papa, c'est Frédéric ! Pensez à maman ; quelle joie cela va lui causer ! Pour elle surtout, combien nous devons nous en réjouir ! Et pour lui aussi, votre pauvre enfant ! »

Son père ne changeait toujours pas d'attitude, mais il semblait commencer à mieux comprendre.

« Où est-il ? demanda-t-il enfin, le visage toujours caché dans ses mains.

— Il est dans votre cabinet, tout seul. J'ai allumé une petite bougie, et je suis vite accourue pour vous avertir. Il est tout seul, et il doit s'étonner que....

— Je descends, » interrompit le père.

Puis il se leva et s'appuya sur sa fille, comme pour lui demander de lui servir de guide.

Marguerite le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet ; mais elle était si émue qu'elle ne se sentit pas la force d'assister à l'entrevue du père et du fils. Elle remonta l'escalier à la hâte et s'en fut dans sa chambre, où elle se mit à pleurer de tout son cœur. C'était la première fois depuis bien des jours qu'elle se donnait ce soulagement. L'effort avait été terrible, elle le

sentait bien alors: Mais Frédéric était là, lui, le frère tant chéri, tant désiré, si précieux à toute la famille; il était là, en sûreté et sous le toit paternel ! Elle pouvait à peine croire à ce bonheur. Elle cessa ses sanglots, ouvrit la porte de sa chambre. Elle n'entendit aucun bruit et craignit d'avoir fait un rêve. Elle descendit et alla écouter à la porte du cabinet de son père. Le son de deux voix parvint à son oreille : c'en était assez pour la rassurer. Elle se rendit d'un pas léger dans la cuisine, ranima le feu, alluma les lumières et prépara le repas du voyageur. Quel bonheur que sa mère ne se fût pas réveillée ! Elle dormait encore, car il n'y avait pas de lumière dans sa chambre, et le bougeoir était à la porte. Frédéric aurait le temps de manger, de se reposer, et la première émotion de son entrevue avec son père serait dissipée avant que sa mère soupçonnât qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au logis.

Lorsque tout fut prêt, Marguerite ouvrit la porte, et, rempliant l'office d'une domestique, elle entra, tenant un large et lourd plateau sur ses deux bras tendus. Elle était fière et heureuse de servir Frédéric. Lui, sitôt qu'il la vit, s'élança à sa rencontre et la débarrassa de son fardeau. C'était pour Marguerite un symbole de tous les soulagements que la présence de ce frère bien-aimé lui apportait. Ils se mirent tous deux à arranger la table, parlant peu ; mais leurs mains se rencontraient, et leurs yeux se disaient mille choses dans ce langage muet et expressif, si intelligible à ceux qui sont du même sang. Le feu s'était éteint, et Marguerite voulut le rallumer, car les soirées commençaient à devenir froides ; elle n'y parvint pas aussi promptement qu'elle l'aurait voulu :

« Dixon dit que l'art d'allumer du feu est un don naturel, et qui ne peut s'acquérir.

— Bonne vieille Dixon ! Comme nous allons nous embrasser ! dit Frédéric. Elle m'embrassait toujours autrefois, puis elle me regardait en face pour s'assurer que c'était bien moi, puis me réembrassait encore. Mais, ma chère Marguerite, comme tu t'y prends mal ! je n'ai jamais vu deux si jolies petites mains avoir moins de succès dans une entreprise quelconque. Va-t'en vite les laver. Tiens-toi prête à me couper des tartines beurrées, et laisse la cheminée en repos. Je m'en charge. Allumer le feu est un de mes dons naturels. »

Et Marguerite s'en alla ; puis elle revint ; puis elle passa et repassa dans l'appartement, avec une agitation joyeuse, qui ne

lui permettait pas de rester assise. Plus Frédéric lui demandait de services, plus elle était contente, et lui le comprenait d'instinct. C'était une joie dérobée au deuil qui les attendait, et ils se hâtaient peut-être davantage encore de la goûter, parce qu'ils sentaient au fond de leur cœur qu'un malheur irréparable allait bientôt en tarir la source.

Vers le milieu du repas, on entendit Dixon descendre l'escalier; M. Hale tressaillit et se leva du grand fauteuil où il était nonchalamment étendu, regardant ses enfants, comme s'ils jouaient quelque *proverbe* du bonheur, charmant à voir représenter, mais à ses yeux loin d'être réel, et auquel il ne prêtait part que comme spectateur. Il alla se placer devant la porte, montrant une si étrange et si soudaine anxiété, un tel désir de soustraire Frédéric aux regards de la personne qui allait entrer, fût-ce même la fidèle Dixon, qu'un frisson traversa le cœur de Marguerite, et lui rappela les dangers que courait son frère. Elle se saisit de son bras qu'elle tint serré de toute sa force, tandis qu'une pensée sinistre lui faisait froncer les sourcils et grincer les dents. Et pourtant elle savait que c'était le pas calme et mesuré de Dixon. Elle l'entendit traverser le corridor, entrer dans la cuisine. Elle se leva.

« Je vais aller le lui dire, et je saurai comment se trouve maman. »

Mistress Hale était réveillée. Elle délirait légèrement, et, quand on lui eut fait prendre un peu de thé, elle se trouva mieux, mais peu disposée à parler. On jugea qu'il valait mieux laisser passer la nuit avant de lui apprendre l'arrivée de son fils. La visite du docteur Donaldson, qu'on attendait, amènerait bien assez d'agitation nerveuse pour cette soirée; et on pourrait le consulter sur la manière dont il fallait la préparer à voir Frédéric, qui, étant dans la maison, se trouvait toujours prêt à paraître au premier avertissement.

Marguerite ne pouvait rester en repos; il fallut qu'elle aidât Dixon dans tous ses préparatifs pour maître Frédéric. Il lui semblait que rien ne pouvait désormais la fatiguer. Chaque coup d'œil qu'elle jetait dans la pièce où il était assis, causant avec son père, n'importe sur quel sujet, cela lui importait peu, lui donnait une force nouvelle. Son tour viendrait aussi de lui parler et de l'écouter, et elle en était trop bien assurée pour se presser de l'accaparer à présent. Il lui suffisait de le sentir là. Elle avait examiné sa personne, et son extérieur lui plaisait. Il avait des traits excessivement déli-

cats, et qu'on aurait pu trouver efféminés, sans la teinte rembrunie de sa peau et la mâle vivacité de son regard. L'expression de ses yeux était habituellement gaie; mais par moments cette expression, ainsi que celle de sa bouche, changeait si subitement et donnait tellement l'idée d'une violence passionnée, que Marguerite en était presque effrayée. Mais ce regard n'était que passager; il n'avait rien de méchant ni de vindicatif: c'était plutôt l'éclair violent qui traverse la physionomie de tous les habitants des pays méridionaux, cet éclair qui relève encore le charme de la douceur presque enfantine dans laquelle il se fond parfois. Marguerite pouvait craindre pour son frère lui-même la violence et la nature passionnée qui se révélait ainsi; mais elle n'en redoutait rien pour elle, et rien dans le caractère de ce frère nouvellement retrouvé ne lui inspirait ni défiance ni éloignement. Au contraire, ses relations avec lui semblèrent dès l'abord devoir être particulièrement douces et affectueuses. Elle sentit alors, par le délicieux soulagement que procura à son esprit la présence de Frédéric, toute la responsabilité qui avait pesé sur elle en son absence. Il comprenait parfaitement son père et sa mère, leur caractère et leurs faiblesses, et agissait à leur égard avec une liberté en apparence insoucieuse, sous laquelle se cachait le soin le plus délicat de ne rien faire qui pût blesser ou heurter leurs opinions. Il semblait deviner d'instinct quand un peu de sa vivacité naturelle ne serait pas en désaccord avec la tristesse profonde de son père ou soulagerait pour un moment les souffrances de sa mère. Aussitôt que cette vivacité devenait intempestive, elle se changeait en un dévouement patient et une surveillance attentive qui faisaient de lui une admirable garde-malade. Puis Marguerite était touchée jusqu'aux larmes des allusions fréquentes qu'il faisait à leurs jeunes années, à la Forêt-Neuve, à Helstone. Il n'avait oublié ni sa patrie ni sa famille, au milieu de ses courses lointaines dans des contrées et parmi des nations étrangères. Elle pouvait lui parler du lieu de leur naissance, sans crainte de le fatiguer jamais. Elle le redoutait un peu avant son arrivée, même au moment où elle le désirait le plus. Elle sentait que sept ou huit années avaient produit de grands changements en elle; elle en concluait que, si ses goûts et ses idées avaient subi de si grandes modifications, à elle qui n'avait jamais quitté le sol natal, la carrière aventureuse de son frère, dont elle ne connaissait pas les détails, avait dû opérer une bien plus grande métamorphose chez

lui, et substituer un nouveau Frédéric à l'adolescent en uniforme de *midshipman*, qu'elle regardait jadis avec une sorte d'admiration respectueuse. Mais, pendant l'absence, leurs âges s'étaient rapprochés et leurs sentiments encore plus; aussi les craintes de Marguerite furent-elles cette fois changées en une délicieuse surprise. La présence de Frédéric était maintenant le seul point brillant de son existence. La pauvre mère éprouva un mieux sensible de quelques heures à la vue de son fils; elle tenait sa main dans les siennes et ne voulait pas la laisser aller même pendant qu'elle dormait, et Marguerite fut obligée de faire manger son frère comme un enfant, pour ne pas l'exposer à réveiller sa mère en retirant la main que les doigts de cette dernière serraient tout en sommeillant. Mistress Hale s'éveilla tandis qu'ils étaient ainsi occupés, retourna lentement sa tête sur l'oreiller et sourit à ses enfants, car elle comprit et leur action et le motif qui les avait fait agir ainsi.

« Je suis bien égoïste, n'est-ce pas? dit-elle, mais ce ne sera pas long. » Frédéric se pencha sur elle et baisa la main affaiblie qui retenait la sienne captive.

Cet état de tranquillité ne pouvait durer; tout au plus continuerait-il quelques jours, peut-être seulement quelques heures, à ce que dit à Marguerite le docteur Donaldson.

Après le départ du bon docteur elle alla trouver Frédéric, qu'on avait supplié de rester caché pendant la visite du médecin dans la chambre du fond, où couchait habituellement Dixon, mais que cette dernière lui avait cédée; Marguerite lui répéta ce qu'avait dit le médecin.

« Je ne le crois pas, s'écria-t-il. Elle est très-malade, dangereusement malade même, et peut-être dans un péril immédiat; mais je ne puis croire qu'elle serait aussi calme si elle était sur le point de mourir. Marguerite, il faudrait avoir une consultation de quelque médecin de Londres. N'y avez-vous jamais pensé?

— Si, répondit Marguerite; j'y ai réfléchi plus d'une fois, mais je ne crois pas que cela puisse servir à rien; d'ailleurs, vous savez que nous ne sommes pas assez riches pour faire venir de Londres un grand médecin; et certainement il faudrait un prince de la science pour être supérieur au docteur Donaldson, si même il ne vaut pas mieux qu'eux tous. »

Frédéric se mit à marcher impatiemment dans la chambre.

« J'ai du crédit à Cadix, dit-il, mais je n'en ai aucun ici,

grâce à ce maudit changement de nom. Pourquoi mon père a-t-il quitté Helstone ? Voilà la grande faute.

— Non, ce n'a pas été une faute, fit tristement Marguerite, et par-dessus toute chose évite de témoigner jamais cette opinion à mon père. Je vois bien qu'il est tourmenté lui-même de l'idée que maman ne serait pas tombée malade si nous étions restés à Helstone ; et tu ne sais pas à quel degré mon père peut souffrir des reproches qu'il se fait à lui-même. »

Frédéric marchait toujours comme s'il était sur le pont d'un vaisseau de guerre. A la fin il s'arrêta court en face de Marguerite, et contempla pendant quelques instants l'attitude désolée et l'air de découragement de sa sœur :

« Allons, ma petite Marguerite, lui dit-il en l'embrassant, espérons tant que nous pourrons. Pauvre petite ! ses joues sont trempées de larmes ! J'espère, moi, et j'espérerai en dépit de mille docteurs. Allons, Marguerite, du courage, aie la force d'espérer ! »

Marguerite fit de vains efforts pour parler ; à la fin elle dit d'une voix étouffée :

« Il faut que j'essaie d'avoir confiance en Dieu. O Frédéric ! maman commençait à m'aimer si tendrement ! Et moi, je commençais à la comprendre ! Et maintenant, voici la mort qui vient nous séparer ! »

— Allons, allons ! montons là-haut et faisons quelque chose d'utile, plutôt que de perdre en vains raisonnements un temps qui peut être précieux. Réfléchir m'a souvent rendu triste, ma chérie ; mais agir, jamais ; toute ma théorie est une espèce de parodie de cette maxime : « Gagnez de l'argent, mon fils, gagnez-en honnêtement si vous pouvez, mais surtout gagnez-en ! » Moi je dis : « Fais quelque chose, ma sœur, quelque chose d'utile si cela se peut, mais enfin fais quelque chose ! »

— Quand ce devrait être du mal ? dit Marguerite, souriant faiblement à travers ses larmes.

— Certainement. Ce que je hais surtout, c'est le remords ; passez l'éponge sur vos méfaits, si vous avez la conscience chatouilleuse, en faisant quelque bonne œuvre le plus tôt possible ; juste ainsi que nous faisons au collège, quand sur nos ardoises nous mettions une addition correcte par-dessus une mauvaise règle. Cela valait mieux que de la motiller de nos larmes ; cela perdait moins de temps, car souvent les larmes sont dures à venir, et nous obtenions en définitive un bien meilleur résultat. »

Si Marguerite trouva d'abord la théorie de Frédéric un peu hasardée, elle vit qu'elle le conduisait constamment à tâcher de se rendre utile. Après une mauvaise nuit passée auprès de sa mère (car il avait insisté pour veiller près d'elle à son tour), il s'occupa le lendemain matin à organiser une sorte de lit de camp pour Dixon, qui commençait à se trouver très-fatiguée de ses veilles prolongées. Pendant le déjeuner, il chercha à distraire M. Hale par une description vive et animée de la vie qu'il avait menée au Mexique, dans l'Amérique du Sud et ailleurs.

Marguerite, elle, eût voulu à sortir M. Hale de son profond abattement; ce même abattement l'aurait même gagnée et l'aurait rendue incapable de parler. Mais Frédéric, fidèle à sa théorie, faisait perpétuellement quelque chose; et, pendant le déjeuner, que pouvait-on faire tout en mangeant, sinon parler? Avant la nuit de ce même jour, l'opinion du docteur Donaldson se trouva fatalement réalisée. La malade fut prise de convulsions à la suite desquelles elle perdit connaissance. En vain son mari était à son chevet, ébranlant le lit par la violence de ses sanglots; en vain son fils la soulevait à chaque instant dans ses bras robustes pour lui trouver une position plus commode; en vain les mains de sa fille baignaient doucement et incessamment son visage d'un cordial spiritueux : elle ne les reconnaissait plus. Elle ne devait plus les reconnaître... que là-haut.

Avant l'aube du jour, tout était fini!

Marguerite s'arracha à sa douleur pour devenir l'ange de consolation et adoucir le désespoir de son père et de son frère. Toute la force de Frédéric l'avait abandonnée, et ses théories ne lui étaient plus d'aucun secours. Il pleura avec tant de violence, lorsqu'il fut seul le soir dans sa petite chambre, que Marguerite et Dixon vinrent tout effrayées le supplier de se calmer, car les murs de l'habitation étaient minces; et les voisins d'à côté auraient pu entendre ces sanglots passionnés de la jeunesse, si différents de l'expression plus contenue de la douleur, alors qu'un âge plus avancé nous a familiarisés avec elle, et que nous n'osons nous révolter contre l'arrêt inexorable de la mort, par respect pour la main qui l'a porté.

Marguerite veilla avec son père dans la chambre mortuaire. Elle aurait voulu le voir pleurer, mais il se tenait en silence auprès du lit, sans faire aucun mouvement; de temps en temps

pourtant il découvrait le visage de la défunte, le caressait doucement, et faisait entendre une espèce de gémissement inarticulé, à la manière des animaux lorsqu'ils caressent leurs petits. Il ne semblait pas s'apercevoir de la présence de Marguerite. Une fois ou deux elle vint l'embrasser ; il se laissait faire, puis ensuite la repoussait doucement, comme si son affection venait le troubler dans la contemplation de la mort. Il tressaillit lorsqu'il entendit les cris de Frédéric, et secouant la tête : « Pauvre enfant ! pauvre enfant ! » dit-il, puis il ne s'occupa plus de son fils. Le cœur de Marguerite saignait ; elle oubliait sa propre perte en songeant à celle de son père. La nuit touchait à son terme, et le jour s'avancait lorsque, sans préparation aucune, la voix de la jeune fille rompit le silence qui régnait dans l'appartement funèbre, avec un son si distinct et si clair qu'elle-même en tressaillit. « Que votre cœur ne soit ni troublé, ni épouvanté, » disait le texte sacré sur lequel étaient tombés les yeux de Marguerite, et elle le répétait presque à son insu ; puis elle acheva tout haut et d'un ton ferme tout ce chapitre d'ineffable consolation.

CHAPITRE XXXI.

Est-ce qu'on oublie les vieilles connaissances ?

Une froide matinée d'octobre succéda à cette pénible nuit, non pas une de ces matinées de la campagne, où les vapeurs argentées, se dissipant aux rayons du soleil, se teignent de mille riches nuances, mais un matin d'octobre de Milton, où les vapeurs argentées se métamorphosent en un brouillard épais et malsain, et où les rayons du soleil, lorsqu'il parvient à les dissiper, n'éclairent que des rues longues et boueuses, des maisons sombres et enfumées. Marguerite, accablée de douleur, aidait néanmoins Dixon dans la tâche quotidienne du ménage. A chaque instant ses yeux se remplissaient de larmes, mais elle n'avait pas le loisir de se laisser aller à pleurer ; il fallait qu'elle prît soin de son père et de son frère qui étaient complètement anéantis, et, pendant qu'ils s'abandonnaient au désespoir, il fallait qu'elle s'occupât, qu'elle réfléchît, qu'elle

décidât. Même les pénibles dispositions à prendre pour l'inhumation semblaient lui être échues en partage.

Lorsque le feu brilla dans la salle à manger, lorsque tout fut prêt pour le déjeuner et que la bouilloire fit entendre ce chant monotone qui précède l'ébullition, Marguerite jeta un dernier regard dans la pièce pour s'assurer que tout était en ordre, avant d'aller appeler M. Hale et Frédéric. Elle voulait que tout eût l'air aussi confortable que possible ; et cependant le contraste entre l'arrangement régulier de toutes choses et le désordre lugubre de ses pensées la fit, malgré elle, fondre en larmes. Elle s'agenouilla devant le sofa, et cacha sa tête dans les coussins pour étouffer le bruit de ses sanglots. Soudain elle sentit une main se poser sur son épaule ; elle se retourna : c'était Dixon.

« Allons, ma chère miss Hale ; ne vous laissez pas aller ainsi. Il n'y a plus que vous dans la maison qui puissiez donner un ordre ou une direction, et il y a tant de choses à faire ! Il faut décider tout pour le convoi, et quand, et où il se fera, et qui est-ce qui doit y venir. Maître Frédéric est comme hébété à force d'avoir pleuré ; monsieur n'a jamais été fameux pour rien décider ; mais le pauvre homme, maintenant c'est bien pis ; il va et vient comme s'il avait la tête perdue. C'est bien affreux, je le sais, chère miss Marguerite ; mais enfin la mort vient pour tout le monde, et vous êtes encore heureuse d'être arrivée jusqu'à votre âge sans avoir perdu personne. »

C'était vrai peut-être ; mais ce n'était pas ici une perte ordinaire, et elle ne pouvait être comparée à aucune autre. Tout ce que disait Dixon à Marguerite ne consolait pas celle-ci ; mais la bonne intention de cette pauvre fille lui toucha le cœur, et, plus encore pour lui montrer qu'elle y était sensible que par tout autre motif, elle tâcha de sécher ses larmes et de lui sourire, puis elle alla avertir son père et son frère que le déjeuner était prêt.

M. Hale descendit comme un homme endormi, ou plutôt avec ce regard vague d'un somnambule qui voit des objets tout différents de ceux qui sont devant ses yeux. Frédéric arriva ensuite ; avec un sourire forcé, il alla vers sa sœur et lui prit la main ; puis la regardant, il éclata en sanglots. Elle s'efforça pendant le repas de dire mille petits riens, afin d'empêcher les pensées de ses compagnons de se reporter vers le souper de la veille, durant lequel l'attention était continuel-

lement tendue, et où on croyait à chaque instant entendre un bruit ou un appel dans la chambre de la malade.

À l'issue du déjeuner, elle se résolut à parler à son père des dispositions à prendre pour la cérémonie funèbre ; il secoua la tête et donna son assentiment à toutes les mesures qu'elle proposa successivement, quoique plusieurs de ces mesures fussent contradictoires ; elle ne put tirer de lui une décision, et elle sortait de la chambre toute découragée, pour avoir recours à Dixon, quand M. Hale la rappela du geste.

« Écris à M. Bell, dit-il d'une voix sourde.

— A M. Bell ! dit-elle un peu étonnée, à M. Bell d'Oxford ?

— A M. Bell, répéta-t-il ; oui ; il a été mon garçon d'honneur. »

Marguerite comprit.

« Je vais lui écrire aujourd'hui. »

M. Hale retomba dans son apathie. Elle travailla toute la matinée ; il lui tardait d'avoir un moment de repos ; mais elle était engagée dans un tourbillon d'occupations pénibles.

Vers le soir, Dixon lui dit :

« C'est fini, miss ! J'étais vraiment effrayée pour monsieur. J'avais peur que le chagrin ne lui causât une attaque. Il a passé toute la journée avec ma pauvre maîtresse, et, quand j'écoutais à la porte, j'en entendais lui parler comme si elle eût été en vie. Dès que j'entrais, il se taisait, mais il avait l'air d'être dans un brouillard. Alors j'ai pensé en moi-même qu'il fallait le sortir de là, et que, s'il éprouvait un choc au premier moment, il s'en trouverait peut-être mieux ensuite, et j'ai été lui dire que je ne crois pas qu'il soit prudent à M. Frédéric de rester ici, comme de vrai je le pense. Pas plus tard que mardi dernier j'ai rencontré dans la rue un garçon de Southampton, le premier que j'aie vu dans ce pays-ci depuis que nous y sommes ; car ils n'y viennent pas en foule, j'en réponds. Bref, c'était le jeune Léonard, le fils de Léonard, le vieux marchand de draps ; c'est le plus méchant garnement du monde ; il a presque fait mourir son père de chagrin, il a ensuite été à la mer. Il était sur l'*Orion* en même temps que M. Frédéric ; je me le rappelle ; quoique je ne sache pas s'il y était encore quand la sédition a eu lieu.

— Vous a-t-il reconnue ? demanda Marguerite.

— Ah ! voilà le pire ! je crois vraiment qu'il ne m'aurait pas reconnue ; si je n'avais pas eu la sottise de l'appeler par son nom ; c'était un compatriote que je voyais si loin du pays ! satis

cela, je ne me serais pas tant pressée de renouveler connaissance avec ce méchant propre à rien. « Ah ! miss Dixon ! dit-il, qui aurait jamais pensé vous voir ici ? Mais peut-être ai-je tort de vous appeler de ce nom ; vous n'êtes peut-être plus miss Dixon ? » Sur quoi, je lui répondis que j'étais encore demoiselle ; quoique j'eusse eu bien des occasions de me marier qui en auraient tenté une autre moins difficile. Il eut la politesse de me dire qu'en me voyant personne n'en pouvait douter ; mais je ne suis pas femme à me laisser prendre à cette glu, comme je le lui dis alors ; et pour lui rendre sa monnaie, je lui demandai des nouvelles de son père (que je savais l'avoir mis à la porte de chez lui) comme s'ils avaient toujours été les meilleurs amis du monde ; et lui, pour me faire pièce (car vous voyez que, malgré toutes nos civilités, nous n'étions pas cousins au fond) ; il commença à s'informer de M. Frédéric, et à me dire qu'il s'était mis dans de vilains draps ; comme si les vilains draps de M. Frédéric pouvaient blanchir les siens, et les faire paraître moins sales et moins noirs qu'ils ne sont ! Puis il continua à me dire comme quoi il serait pendu pour s'être révolté contre ses chefs ; si on pouvait mettre la main sur lui, et comme quoi il y avait cent livres sterling de récompense pour celui qui le ferait arrêter ; et comme quoi c'était un grand déshonneur pour sa famille. Tout cela pour me faire pièce, voyez-vous, ma chère miss Marguerite ; parce qu'une fois j'ai aidé le vieux M. Léonard à donner à son fils une bonne volée, dans les rues de Southampton. Aussi lui répondis-je que je connaissais d'autres familles qui avaient bien plus de raisons de rougir de leurs fils, et qui s'estimeraient heureuses si elles pouvaient être sûres qu'ils gagnaient honnêtement leur vie en pays étranger. Sur quoi il reprit, comme un petit impudent qu'il est, qu'il avait une place de confiance, et que, si je connaissais quelque jeune homme qui eût eu le malheur de faire des fredaines et qui voudrait rentrer dans le droit chemin, il lui accorderait volontiers sa protection, lui, vraiment ! Il corromprait plutôt un saint ! Il y a bien des années que moi-même je ne m'étais sentie si mauvaise qu'au moment où j'étais là à parler avec lui l'autre jour. J'aurais volontiers pleuré de dépit de ne pouvoir le vexer autant que j'aurais voulu : car il me souriait tout comme s'il prenait mes compliments au sérieux, et tout ce que je lui disais ne lui faisait absolument rien, tandis que j'enrageais de l'entendre se moquer de moi :

— Mais vous ne lui avez pas parlé de nous, ni de Frédéric?

— Pas si bête! fit Dixon. Il ne m'a pas seulement demandé où je restais, et, quand il me l'aurait demandé, je me serais gardée de le lui dire. Je ne lui ai pas demandé non plus quelle était cette précieuse place dont il faisait tant d'embarras. Il attendait un omnibus qui passa bientôt et il lui fit signe; mais, pour me « faire bisquer » jusqu'au bout, il se retourna au moment de monter et me dit : « Si vous pouvez m'aider à faire coffrer le lieutenant Hale, miss Dixon, nous partagerons la récompense. Je suis sûre que vous ne demandez pas mieux que d'être de moitié avec moi, n'est-ce pas? Allons, ne faites pas la prude, et convenez-en. » Puis il sauta dans l'omnibus, et je vis sa vilaine figure qui me poursuivait de son rire goguenard; il avait l'air de dire : « J'ai eu le dernier! »

Cette histoire de Dixon remplit Marguerite d'inquiétude.

« En avez-vous parlé à Frédéric? demanda-t-elle.

— Non. J'étais fâchée en moi-même de savoir ce méchant Léonard dans la ville; mais j'ai eu tant d'autres occupations que je n'ai plus pensé à lui. Mais quand j'ai vu monsieur se se tenant toujours si roide avec un visage si triste et des yeux si ternes, j'ai pensé que cela le secourrait peut-être un peu d'avoir à craindre pour la sûreté de maître Frédéric, et je lui ai tout dit, bien que j'eusse honte de lui avouer que j'avais causé dans la rue avec un jeune homme. Mais cela a fait du bien à monsieur; et, s'il faut toujours cacher maître Frédéric, il vaudra mieux qu'il s'en aille, le pauvre enfant, avant l'arrivée de M. Bell.

— Oh! ce n'est pas M. Bell que je crains, mais je redoute ce Léonard. J'en parlerai à Frédéric. Quelle mine avait-il, ce Léonard?

— La plus mauvaise mine du monde, miss, je puis vous l'assurer. Des moustaches comme j'aurais honte d'en porter, tant elles sont rousses. Et, quoiqu'il se vante d'avoir une place de confiance, il était vêtu comme un ouvrier. »

Evidemment il fallait que Frédéric partît. Mais que cette séparation serait douloureuse au cœur de Marguerite! Partir juste au moment où il venait de retrouver sa place au foyer paternel, et où il semblait devoir être l'appui et le protecteur de sa sœur, le bâton de vieillesse de son père! Partir, quand les soins qu'il avait prodigués à sa mère mourante, les larmes qu'il donnait à sa perte, semblaient avoir resserré plus fortement les liens qui les unissaient!... Tandis que Marguerite,

assise près du feu dans le salon, ruminait toutes ces choses dans son esprit, et que M. Hale était sous le coup de ces nouvelles anxiétés dont il n'avait pas encore parlé à sa fille, Frédéric entra. Sa gaieté naturelle n'avait pas reparu, mais l'extrême violence de sa douleur était apaisée. Il s'avança vers Marguerite et, la baisant au front, lui dit à voix basse :

« Comme tu es pâle, Marguerite ! Tu t'occupes de tout le monde, et personne ne s'occupe de toi. Couche-toi là sur le canapé ; tu n'as plus rien à faire maintenant.

— Hélas ! c'est là le malheur, » murmura tristement Marguerite.

Néanmoins, elle s'étendit sur le canapé ; son frère lui couvrit les pieds d'un châle, puis il s'assit par terre à côté d'elle, et tous deux se mirent à causer à demi-voix. Marguerite lui raconta tout ce que Dixon lui avait dit de sa rencontre avec le jeune Léonard. Les lèvres de Frédéric laissèrent échapper une longue exclamation :

« J'aimerais autant savoir ce garçon-là autre part qu'ici. Il n'y a jamais eu de pire marin ni de plus méchant homme, je te le déclare, Marguerite. Tu as su les détails de ma malheureuse affaire.

— Oui, maman me l'a racontée.

— Eh bien, quand tous les matelots qui avaient du sang dans les veines étaient furieux contre le capitaine, ce garnement de Léonard, pour se mettre en faveur, pouah !... Et penser que ce gredin est ici ! oh ! s'il me savait seulement à vingt milles de lui, il m'aurait bientôt dénoncé, car il a une vieille dent contre moi. Mais j'aimerais mieux voir gagner à tout autre les cent guinées qu'on a offertes pour ma chétive personne ! Quel dommage qu'il n'y ait pas moyen de persuader à la pauvre vieille Dixon de me livrer ! cela lui assurerait au moins du pain pour sa vieillesse.

— Oh ! Frédéric ! chut ! ne parle pas ainsi. »

M. Hale avait saisi quelques mots de leur conversation ; il vint à eux tout tremblant, et prenant la main de Frédéric dans les siennes :

« Mon fils, dit-il, il faut partir ! C'est bien douloureux, il est vrai, mais il le faut ! Tu as fait tout ce que tu pouvais, tu as adouci les derniers moments de ta pauvre mère !

— Oh ! papa, est-ce donc nécessaire ? s'écria Marguerite, plaidant contre sa propre conviction.

— Je vous assure, dit Frédéric, que j'ai bonne envie de

rester, de purger la contumace et de demander à être jugé. Si je pouvais seulement retrouver mes témoins ! Je ne puis supporter l'idée d'être à la merci d'un vaurien comme ce Léonard. Dans d'autres circonstances, j'aurais presque joui de ce voyage incognito. Il aurait eu pour moi tout le charme qu'une Française attribue au fruit défendu.

— Un de nos plus anciens souvenirs, reprit Marguerite, c'est une grande pénitence que tu t'es attirée pour avoir volé des pommes. Nous avions dans notre jardin des pommiers qui en étaient tout chargés ; mais quelqu'un ayant dit devant toi que le fruit volé avait bien plus de saveur, tu pris cela au pied de la lettre, et tu allas voler les pommes du voisin. Il paraît que tu n'as pas changé depuis ce temps.

— Oui, mon fils, il faut partir, » répéta M. Hale, répondant à la question que Marguerite avait faite quelques minutes auparavant. Ses idées restaient toujours sur le même sujet ; il ne pouvait sans un effort suivre la conversation un peu en zigzag de ses enfants, et cet effort, il n'avait pas le courage de le faire.

Frédéric et Marguerite se regardèrent. Comme cette sympathie si prompt et si vive allait leur manquer à tous deux, s'il partait ! Un regard leur suffisait pour se comprendre : ils se disaient tant de choses sans se parler ! Tous deux suivirent cette pensée jusqu'à ce qu'elle se perdit dans une douloureuse angoisse. Frédéric secoua le premier sa rêverie :

« Sais-tu, Marguerite, que j'ai fait une belle peur à Dixon cette après-midi ? J'étais dans ma chambre ; j'avais bien entendu un coup de sonnette à la porte de la rue quelque temps auparavant, mais je croyais avoir donné au sonneur tout le temps d'entrer, de faire ses affaires et de sortir, et j'allais me montrer dans le corridor, lorsque, au moment où j'ouvrais la porte, je vis Dixon qui descendait ; elle fronça le sourcil, et d'un coup de poing me renvoya dans ma cachette. Je laissai la porte entr'ouverte, et j'entendis Dixon rendre réponse à quelqu'un qui était dans le cabinet de mon père, et qui sortit ensuite. Qui ce pouvait-il être ? Quelque fournisseur sans doute ?

— Probablement, dit Marguerite avec insouciance. Il est venu un petit homme tout tranquille demander des ordres vers deux heures.

— Mais celui dont je parle n'était pas petit ; c'était au contraire un homme grand et fort, et il était plus de quatre heures quand je l'ai vu.

— C'était M. Thornton, » dit M. Hale.

Le frère et la sœur furent bien aises de le voir prendre part à la conversation.

« M. Thornton ! fit Marguerite un peu surprise. Je croyais...

— Eh bien, petite sœur, que croyais-tu ? demanda Frédéric, voyant qu'elle n'achevait pas sa phrase.

— Oh ! seulement, fit-elle en rougissant et en regardant son frère en face, je croyais que tu parlais d'une tout autre classe d'individus, pas d'un monsieur, mais d'un marchand ou d'un commissionnaire.

— Il avait tout l'air de cela, dit négligemment Frédéric. Je l'ai pris pour un marchand, et il se trouve que c'est un fabricant. »

Marguerite garda le silence. Elle se rappelait qu'en effet, avant de mieux connaître M. Thornton, elle en avait jugé et parlé exactement de la même façon que Frédéric. C'était une impression toute naturelle que celle qu'il avait faite sur son frère, et cependant elle en était mécontente. Elle aurait voulu, sans parler, pouvoir faire comprendre à Frédéric quelle espèce d'homme c'était que M. Thornton ; mais elle resta muette.

M. Hale continua : « Il est venu, je crois, pour nous offrir ses services ; mais je n'ai pas eu la force de le recevoir. J'ai dit à Dixon de lui demander s'il désirait te voir, Marguerite. Je crois lui avoir dit d'aller te chercher et de te prier de descendre ; je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai dit.

— Il a dû être pour vous une connaissance très-agréable, n'est-ce pas ? dit Frédéric, jetant cette question à qui voudrait y répondre.

— Un ami très-obligéant, » dit Marguerite, voyant que son père gardait le silence.

Au bout de quelque temps, Frédéric reprit :

« Marguerite, il est bien pénible pour moi de ne pouvoir remercier ceux qui ont été bons et bienveillants pour vous tous, et de penser que je ne pourrai jamais connaître vos amis, que nos relations ne seront jamais les mêmes ; à moins cependant que je ne coure le risque de me présenter devant le conseil de guerre, ou bien que mon père et vous ne veniez demeurer en Espagne. » Il avait mis en avant cette dernière proposition comme pour sonder le terrain ; puis il entra soudain en matière. « Vous ne vous figurez pas à quel point je le désire et quel bonheur ce serait pour moi. J'ai là-bas une bonne position, et l'espérance d'une meilleure encore, ajouta-t-il en

rougissant comme une jeune fille. Cette Dolorès Barbour dont je te parlais, Marguerite, je voudrais que tu la connusses ; je suis sûre qu'elle te plairait, mieux que cela, que tu l'aimerais, car elle ne plaît pas seulement, on l'aime. Oui, mon père, j'en suis sûr, vous l'aimeriez si vous la connaissiez ! Elle n'a pas encore dix-huit ans, et dans un an, si elle est encore dans les mêmes sentiments, elle sera ma femme. M. Barbour ne veut pas que nous nous considérions avant ce temps comme engagés l'un à l'autre. Oh ! si vous veniez, outre Dolorès, vous trouveriez des amis partout. Pensez-y, mon père ; Marguerite, plaide ma cause !

— Non, non, plus de changements pour moi. Un changement m'a déjà coûté la vie de ma femme ! Plus de changements ici-bas pour moi. C'est ici qu'elle repose ; c'est ici que je resterai jusqu'à ce Dieu m'appelle.

— O Frédéric ! dit Marguerite, parle-nous davantage de Dolorès ; je ne me doutais pas de cela, mais j'en suis content ! Au moins tu auras là-bas quelqu'un qui t'aimera et qui prendra soin de toi. Raconte-nous tout cela !

— D'abord elle est catholique ; c'est le seul tort qu'elle puisse avoir à vos yeux, et c'est la seule objection que je redoute de la part de mon père ; mais après son changement d'opinion... Allons, Marguerite, ne soupire pas. »

Avant la fin de la conversation, Marguerite eut plus d'une raison de soupirer. Elle découvrit que Frédéric lui-même était catholique de cœur et de conviction, sinon encore de profession. C'était donc pour cela qu'elle avait trouvé dans ses lettres si peu de sympathie pour son extrême douleur, quand son père s'était séparé de l'Église anglicane ! Elle avait cru dans le temps que c'était l'indifférence d'un marin ; mais la vérité est que déjà à cette époque il se sentait lui-même disposé à quitter la foi religieuse dans laquelle il avait été baptisé. Seulement, ses opinions suivaient une direction diamétralement opposée à celles de son père. Marguerite abandonna la discussion sur ce sujet, et revenant au projet de mariage, elle commença à le considérer sous un jour nouveau.

Quand ce ne serait que pour elle, Frédéric, vous devriez tâcher de vous justifier des accusations exagérées qui ont été portées contre vous, même en supposant qu'il y ait eu révolte. Si vous pouviez retrouver vos témoins, vous seriez en mesure de prouver devant une cour martiale que du moins

votre désobéissance à l'autorité a été provoquée par l'abus de cette autorité même. »

M. Hale donna ici quelques signes d'attention, et sembla prêter l'oreille à la réponse de son fils.

« Mais d'abord, Marguerite, qui est-ce qui les dénichera, mes témoins ? Ce sont des matelots qui ont été dispersés sur d'autres bâtiments, excepté ceux qui ont pris part à l'affaire ou qui ont montré pour moi trop de sympathie pour que leur témoignage puisse être d'un grand poids. Ensuite, permets-moi de te dire que tu ne sais pas ce que c'est qu'un conseil de guerre, puisque tu le considères comme un tribunal où la justice est exactement rendue, tandis que c'est en réalité une cour où l'autorité pèse dans la balance neuf dixièmes du poids total, et où les témoignages ne pèsent qu'un dixième ; et dans ces conditions, les témoins eux-mêmes se laissent souvent influencer par le prestige de l'autorité.

— Mais ne vaut-il donc pas la peine d'essayer de réunir en ta faveur assez de témoignages pour te justifier ? Actuellement, tous ceux qui t'ont connu te croient réellement coupable, puisque tu n'as jamais tenté de te défendre, et que nous n'avons jamais su où nous pourrions trouver les éléments de ta justification. Mais pour miss Barbour, pour le repos de celle que tu aimes, éclaircis ta conduite autant que possible aux yeux du monde. Peut-être ne le demande-t-elle pas ; je suis sûre qu'elle a dans ton innocence la même confiance que nous-mêmes ; mais tu ne dois pas lui demander de te donner sa main avant d'avoir montré la vérité à tout le monde. Tu as désobéi à l'autorité, et c'est un tort ; mais, dans cette circonstance, il aurait été pire encore de lui obéir, puisqu'elle opprimait les malheureux. On sait ta faute, mais on ne connaît pas les motifs qui l'ont provoquée et qui en font, au lieu d'un crime, une protection héroïque accordée au faible contre le fort. Pour Dolorès elle-même, il faut qu'on le sache.

— Mais comment puis-je le faire savoir ? Je ne suis pas assez sûr de l'impartialité de ceux qui me jugeraient pour me fier aux éventualités du verdict de la cour martiale, quand même je pourrais rassembler une armée de témoins véridiques. Je ne puis envoyer un crieur public dans les rues pour proclamer à son de trompe ce qu'il te plaît d'appeler mon héroïsme. Quand même je publierais une brochure pour ma justification, personne ne la lirait : trop de temps s'est écoulé.

— Veux-tu consulter un avocat sur tes chances de réhabilitation? demanda Marguerite levant les yeux sur son frère et en rougissant prodigieusement.

— Il faut d'abord que je voie l'avocat, que je cause avec lui, qu'il me plaise, avant que j'en fasse mon confident. Plus d'un avocat sans cause pourrait trouver fort commode de gagner cent guinées et de faire une bonne action en me livrant, moi criminel, à la justice.

— Tu dis des folies, Frédéric! Je connais, moi, un avocat sur l'honneur duquel je puis compter, dont l'habileté dans sa profession est reconnue, et qui ferait, j'en suis sûre, tout au monde pour être utile à un parent de ma tante Shaw. Je parle de M. Henri Lennox, papa.

— Je crois que c'est là une bonne idée, dit M. Hale; mais ne propose rien qui retienne plus longtemps Frédéric en Angleterre, Marguerite; je t'en conjure, au nom de ta mère!

— Tu pourrais partir demain soir pour Londres par un train de nuit, continua Marguerite, qui s'échauffait en faveur de son idée. Je crains, papa, qu'il ne faille absolument qu'il parte demain; nous avons décidé cela à cause de M. Bell et de cette méchante connaissance de Dixon.

— Oui, je partirai demain, » dit Frédéric d'un ton décidé.

M. Hale poussa un douloureux gémissement.

« Je ne puis supporter l'idée de te quitter, dit-il, et pourtant je serai dans une angoisse perpétuelle tant que tu seras ici.

— Eh bien alors, dit Marguerite, écoutez mon projet. Il arrivera à Londres vendredi matin. J'écrirai.... vous pourriez écrire.... Non, décidément, il vaut mieux que ce soit moi qui lui donne un mot de recommandation pour M. Lennox. Tu le trouveras à son logement du Temple, Frédéric.

— Je vais faire une liste de tous les matelots que je me rappelle avoir été à bord de l'*Orion*. Je la lui laisserai pour qu'il tâche de les retrouver. C'est le frère du mari d'Édith, n'est-ce pas? Je me rappelle que tu m'en as parlé dans tes lettres. J'ai de l'argent dans la banque de Barbour, et je puis donner d'assez beaux honoraires s'il y a quelque chance de succès. C'est de l'argent, mon père, que j'avais destiné à un autre usage; mais je le considérerai comme emprunté à vous et à Marguerite.

— Non, dit Marguerite, considère-le comme à toi; sans cela tu ne le risquerais pas. Et pourtant, la chose en vaut la

peine. Tu pourras t'embarquer à Londres aussi bien qu'à Liverpool, je présume ?

— Certainement, petite sotte ; n'importe où je sens l'eau couler sous des planches, là je suis chez moi. Je trouverai un moyen quelconqué de m'en aller, n'en doute pas. Je ne resterai pas vingt-quatre heures à Londres, soyez-en sûrs, loin de vous, et plus loin encore d'une autre personne. »

Marguerite ne fut pas trop fâchée que Frédéric se fût mis dans la tête de lire par-dessus son épaule, tandis qu'elle écrivait à M. Lennox. Si elle n'avait pas été ainsi forcée d'écrire tout d'un trait elle aurait hésité plus d'une fois, cherché ses mots, balancé pour le choix des expressions, embarrassée qu'elle était d'essayer la première de renouer des relations qui à leur dernière entrevue avaient été pénibles pour tous deux. Cependant la lettre lui fut retirée avant qu'elle eût eu même le temps de la relire, et soigneusement placée dans un portefeuille d'où s'échappa une longue boucle de cheveux noirs, à la vue de laquelle les yeux de Frédéric brillèrent de plaisir.

« Ah ! tu voudrais bien examiner cela de plus près, n'est-ce pas ? Non, il faut la voir elle-même. Elle est trop charmante pour être jugée sur échantillon. Ce n'est pas une simple pierre qui peut donner l'idée de l'architecture d'un palais. »

CHAPITRE XXXII.

Mésaventures.

Ils passèrent ensemble toute la journée du lendemain :

M. Hale ne parlait que lorsque ses enfants, à force de questions, l'y obligeaient et le rappelaient pour ainsi dire à l'affaire du moment. Frédéric ne parlait plus de son affliction. Le premier et violent paroxysme étant passé, il était honteux de s'être ainsi laissé vaincre par l'émotion ; et, quoique sa douleur de la perte de sa mère fût une peine profonde et réelle qui devait durer autant que sa vie ; il n'en disait plus rien désormais. Marguerite, dont l'élan n'avait pas été d'abord si passionné, souffrait maintenant davantage. Elle avait de fré-

quents accès de larmes, et sa physionomie, même lorsqu'elle parlait de choses indifférentes, gardait une teinte de profonde tristesse, qui s'assombrissait encore lorsque, son regard tombant sur Frédéric, elle pensait à son départ si prochain. Si douloureusement qu'elle en fût affectée pour elle-même, cependant elle en était contente à cause de son père : car l'anxiété pleine de terreur dans laquelle vivait M. Hale, et la crainte incessante qu'il éprouvait de voir son fils découvert et arrêté, surpassaient de beaucoup le bonheur que lui donnait sa présence.

Cet état nerveux avait augmenté depuis la mort de mistress Hale, probablement parce qu'il se préoccupait plus exclusivement de son fils. Il tressaillait au moindre bruit, et exigeait que Frédéric se plaçât de manière à n'être pas en vue dans le cas où quelqu'un entrerait à l'improviste dans l'appartement. Dans l'après-dînée il dit :

« Tu accompagneras Frédéric à la station, n'est-ce pas, Marguerite ? J'aurai besoin de savoir qu'il est parti sans accident. Vous pourrez au moins m'assurer qu'il est hors de Milton.

— Certainement, dit Marguerite, j'irai bien volontiers, si cela ne vous ennuie pas de rester tout seul, mon père.

— Non, non ! Autrement, je me figurerais toujours qu'il a été reconnu, qu'on l'a arrêté. Et rendez-vous plutôt à la station d'Outwood ; il n'y a pas beaucoup plus loin, et on n'y rencontre pas tant de monde. Prenez une voiture pour vous y conduire ; vous courrez moins risque d'être vus. Par quel train pars-tu Frédéric ?

— Par celui de six heures dix ; il fait presque nuit à cette heure. Qu'en dis-tu, Marguerite ?

— Oh ! je m'en tirerai. Je deviens très-résolue et très-brave. La route sera éclairée s'il fait nuit. La semaine dernière, je suis sortie bien plus tard que cela. »

Marguerite remercia le ciel quand furent terminés les adieux de Frédéric, ses adieux à sa mère morte et à son père vivant. Elle pressa son frère d'entrer dans la voiture, afin d'abrégier une scène si douloureuse pour le malheureux M. Hale, qui avait voulu accompagner son fils, lorsqu'il alla jeter un dernier regard sur le corps de sa mère. Soit à cause de cette précipitation, soit par une de ces méprises assez habituelles aux « Indicateurs des chemins de fer » pour les heures de départ ou d'arrivée, ils se trouvèrent, en débarquant à la station, avoir près de vingt minutes devant eux. Le bureau n'était pas encore

ouvert, de sorte qu'ils ne purent même prendre un billet. Ils descendirent donc les marches qui conduisaient de l'embarcadere à un terrain au-dessous du niveau du chemin de fer. Un chemin caillouté de mâchefer coupait diagonalement un champ qui longeait la route; ils le prirent et en parcoururent plusieurs fois la longueur, en attendant l'ouverture du bureau.

La main de Marguerite était passée sous le bras de Frédéric; ce dernier la serra affectueusement en disant :

« Marguerite, je vais consulter M. Lennox, pour connaître quelles chances je puis avoir de me réhabiliter, afin d'être libre de revenir en Angleterre quand il me plaira. Mais c'est pour toi surtout que je le fais. Je ne puis penser sans effroi à ta position isolée, si malheureusement il arrivait quelque chose à mon père. Il est bien changé et bien abattu. Je voudrais pour plus d'une raison que tu puisses le décider à venir à Cadix. Que deviendrais-tu, pauvre petite sœur, s'il nous était enlevé? Vous n'avez pas d'amis ici, et tous nos parents sont hors d'Angleterre. »

Marguerite put à peine retenir ses larmes, en entendant Frédéric faire allusion à un événement qu'elle-même redoutait, tant les angoisses de ces derniers temps avaient ébranlé l'organisation de M. Hale. Mais elle tâcha d'être calme et dit :

« Il s'est opéré tant de changements étranges et inattendus dans mon existence depuis deux ans, que je sens plus que jamais qu'il vaut mieux ne pas trop réfléchir aux événements qui pourront arriver. Je préfère vivre au jour le jour. »

Elle se tut; ils s'arrêtèrent un instant avant de franchir la mince barrière qui séparait le champ de la grande route. Frédéric tenait toujours la main de sa sœur, qu'il regardait avec une anxiété pleine de tendresse; il lisait sur son visage plus de soucis et d'inquiétudes que ses paroles n'en trahissaient. Elle continua :

« Nous nous écrirons souvent, et je te promets.... car je vois que cela te tranquillisera.... je te promets de te raconter toutes mes peines, tous mes embarras. Papa est un peu.... »

Elle tressaillit légèrement, d'un mouvement à peine sensible; mais Frédéric avait senti le frémissement de la main qu'il tenait : il se retourna du côté de la route. Un cavalier la remontait au pas, et juste à ce moment il passait devant la barrière. Marguerite s'inclina; un salut roide et compassé répondit au sien.

« Qui est-ce ? » dit Frédéric, avant que le cavalier fût éloigné.

Marguerite un peu rouge, un peu agitée, répondit : « C'est M. Thornton ; vous l'avez vu l'autre jour.

— Oui, par derrière. Il a une physionomie repoussante. Quel air dur !

— C'est qu'il est contrarié. Vous n'auriez pas trouvé sa physionomie repoussante si vous l'aviez vu près de maman !

— Je crois qu'il est temps d'aller prendre mon billet. Si j'avais su qu'il ferait si noire nuit, je n'aurais pas renvoyé la voiture, Marguerite.

— Oh ! que cela ne te tourmente pas ; je puis en prendre une ici ou m'en revenir par le chemin de fer, et depuis la station de Milton jusqu'à la maison il y a des boutiques, des passants, et des réverbères. Ne t'inquiète pas de moi ; ne pense qu'à toi. Je suis malade de l'idée que Léonard peut se trouver avec toi en chemin de fer. Regarde bien dans le wagon avant d'y entrer ! »

Ils retournèrent à l'embarcadère. Marguerite voulut absolument aller elle-même prendre le billet, pour que son frère ne se trouvât point exposé à la vive et éclatante lumière du gaz qui brûlait à l'intérieur du bureau. Des jeunes gens oisifs causaient avec le chef de gare. Marguerite crut reconnaître l'un d'eux, et répondit par un fier regard de dignité blessée au coup d'œil impertinent d'une admiration trop peu déguisée. Elle retourna vite rejoindre son frère, et lui prenant le bras, elle l'entraîna vers l'embarcadère. « Promenons-nous ici sur la plate-forme, » dit-elle, un peu effrayée de l'idée de se trouver bientôt seule, et sentant que la bravoure dont elle s'était vantée s'évanouissait plus vite qu'elle n'aurait voulu se l'avouer. Elle entendait un pas qui suivait les leurs, s'arrêtant quand ils s'arrêtaient pour guetter la venue des wagons et écouter le sifflement aigu de la locomotive. Ils ne parlaient pas ; leurs cœurs étaient trop pleins. Encore un instant, et le train allait arriver ; une minute de plus, et il entraînait Frédéric dans sa course rapide. En ce moment, Marguerite regretta de l'avoir pressé avec tant d'insistance d'aller à Londres : c'était jeter plus d'une chance de danger sur sa route. S'il s'était embarqué à Liverpool, en deux ou trois heures il était hors d'affaire.

Frédéric se retourna et se trouva en face du réverbère, où le gaz venait d'être allumé en prévision de l'arrivée du convoi.

Un individu portant le costume de facteur du chemin de fer s'avança vers lui ; c'était un homme de mauvaise mine, qui semblait avoir bu, quoiqu'il n'eût pas perdu la raison.

« Avec votre permission, miss ! dit-il en poussant rudement Marguerite de côté et saisissant Frédéric au collet. Vous vous nommez Hale, à ce que je crois ? »

Au même instant, Marguerite n'aurait pu dire comment, car un nuage s'était répandu sur sa vue, par un mouvement rapide de Frédéric, l'homme se trouva renversé d'une hauteur de trois ou quatre pieds sur la terre molle qui longeait la voie ferrée. Il resta étendu sur la place.

« Cours, cours vite ! dit Marguerite qui respirait à peine. Voici le train. C'était Léonard ; n'est-ce pas ? Ah ! cours, je porterai ton sac ! »

Elle prit son frère par le bras, et le poussa en avant de toute sa force. Un wagon se trouvait ouvert ; il sauta dedans, et comme il se penchait pour dire : « Dieu vous garde, Marguerite ! » le convoi se remit en mouvement, et elle resta seule. Elle était si brisée de corps et d'esprit, qu'elle se trouva heureuse de pouvoir entrer dans la salle d'attente des dames, pour s'y reposer un instant. Elle eut bien de la peine à reprendre haleine et à retrouver le fil de ses idées. Tout cela s'était passé si rapidement ! Quelle soudaine et cruelle alarme ! C'était par une chance toute providentielle qu'il avait échappé au danger. Si le train ne s'était pas trouvé là, l'homme aurait eu le temps de se relever, d'appeler de l'aide et de le faire arrêter. Elle tâchait de se rappeler si elle l'avait vu se mouvoir ; elle se demandait s'il s'était relevé, s'il avait pu être sérieusement blessé. Elle s'aventura au dehors. La plateforme était encore éclairée, mais complètement déserte. Elle la parcourut dans toute sa longueur, et regarda si elle voyait l'agresseur de son frère : elle ne vit personne. Alors elle se félicita d'avoir eu le courage de faire cette inspection, car autrement elle aurait été poursuivie d'idées sinistres. Et même à présent elle était si tremblante et si craintive, qu'elle ne se sentait pas le courage de s'en retourner seule à pied ; elle prit le parti d'attendre le prochain convoi et d'y prendre place.

Mais si elle rencontrait Léonard ! si ce dernier la reconnaissait pour l'avoir vue avec Frédéric ! Elle regarda avec soin pour s'assurer qu'il n'était pas là, avant de se hasarder à demander son billet au bureau ; elle vit quelques agents inférieurs qui causaient à haute voix.

« Eh bien ! Léonard est encore allé boire ! dit l'un d'eux, qui semblait être le chef des autres. Il aura besoin de toutes les protections dont il se vante pour ne pas perdre sa place cette fois.

— Où est-il ? demanda un autre, tandis que Marguerite, qui leur tournait le dos, comptait de ses doigts tremblants la monnaie qu'on venait de lui rendre, et n'osait se retourner avant d'avoir entendu la réponse.

— Je n'en sais rien. Il est venu ici il n'y a pas cinq minutes, en parlant d'une prétendue chute qu'il venait de faire et en jurant comme un possédé. Il voulait m'emprunter de l'argent pour aller à Londres par le train montant. Il faisait toutes sortes de promesses d'ivrogne ; mais je n'avais pas le temps de l'écouter ; je lui ai dit de s'en aller à ses affaires, et il est sorti par la porte du milieu.

— Il est au cabaret le plus proche, j'en jurerais, et c'est là qu'aurait passé tout votre argent, si vous aviez fait la folie de lui en prêter.

— Je m'en serais bien gardé ! je connais la couleur, et je sais ce que voulait dire son voyage de Londres. Il ne m'a pas encore rendu les derniers cinq schellings qu'il m'a empruntés. »

Tout ce que demandait Marguerite maintenant, c'était que le train ne se fît pas longtemps attendre. Elle se réfugia de nouveau dans la salle d'attente, s'imaginant que chaque bruit était celui des pas de Léonard, que chaque voix qu'elle entendait résonner à ses oreilles était la sienne. Mais elle ne vit personne jusqu'au signal du départ, et elle fut poliment introduite dans le wagon par un agent dont elle n'osa regarder le visage que lorsque la locomotive fut en mouvement ; et alors seulement elle s'assura que ce n'était pas Léonard.



CHAPITRE XXXIII.

Le repos.

Après tout ce bruit, ces terreurs et ces commotions, la tranquillité de la maison faisait un étrange contraste. M. Hale avait fait tout préparer pour le retour de sa fille ; puis il s'était remis dans son fauteuil, et était retombé dans sa vague et douloureuse rêverie. Dixon avait à diriger et à gronder Mary Higgins, et ses gronderies, pour être faites tout bas, n'en étaient pas moins énergiques ; mais elle aurait cru commettre une irrévérence en élevant la voix dans la maison tant que la défunte y était encore. Marguerite avait décidé qu'elle ne dirait rien à son père de l'aventure avec Léonard. Il n'était pas nécessaire d'en parler, puisque tout avait bien fini. La seule chose à craindre, c'était que Léonard ne trouvât à emprunter de quoi suivre Frédéric à Londres. Mais il y avait tant de chances contre la réalisation de cette crainte, que Marguerite se résolut à ne se pas tourmenter en pensant à des événements fort hypothétiques et qu'elle ne pouvait empêcher. Frédéric certainement devait être sur ses gardes, et dans un jour ou deux au plus il aurait quitté l'Angleterre.

« Je présume que nous aurons demain des nouvelles de M. Bell, dit Marguerite.

— Oui, répondit M. Hale, je le pense aussi.

— S'il peut venir, il sera ici demain soir sans doute.

— S'il ne le peut pas, je prierai M. Thornton de m'accompagner à la triste cérémonie. Je ne puis y aller seul ; c'est tout à fait au-dessus de mes forces.

— Oh ! papa, ne demandez pas cela à M. Thornton ; laissez-moi vous accompagner ! dit Marguerite avec impétuosité.

— Toi, ma chérie ! mais les femmes n'y vont pas ; ce n'est pas l'usage.

— Non, parce qu'elles ne peuvent pas se contraindre. Les femmes de notre classe n'y vont pas, parce qu'elles ne savent pas se rendre maîtresses de leur émotion, et qu'elles ont honte de la laisser voir. Les femmes du peuple y vont, parce qu'elles se

préoccupent peu qu'on les voie accablées de douleur. Mais je vous promets, papa, que, si vous me permettez de vous accompagner, je ne troublerai pas la cérémonie. Ne me préférez pas un étranger, cher père! Si M. Bell ne vient pas, j'irai avec vous; s'il vient, je ne vous tourmenterai plus; je ferai ce que vous désirerez. »

M. Bell avait eu un accès de goutte. Il lui était impossible de venir. Sa lettre était pleine d'affection et exprimait le regret le plus sincère de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à la femme de son ami. Il espérait pouvoir venir bientôt les voir, si cela ne leur était pas incommode; car ses propriétés de Milton réclamaient l'œil du maître; et son agent lui avait écrit que sa présence était absolument nécessaire. Il avait retardé autant que possible de venir à Milton, et la seule chose qui le réconciliât avec ce voyage était l'idée d'y voir un vieil ami et de pouvoir peut-être lui offrir quelques consolations.

Marguerite eut toutes les peines du monde à persuader à son père de ne pas inviter M. Thornton. Elle éprouvait une répugnance invincible à ce qu'on fit cette démarche. Le soir qui précéda le convoi funèbre, on apporta un billet cérémonieux de mistress Thornton à miss Hale, disant que, selon le désir de son fils, sa voiture suivrait le cortège si cela convenait à la famille. Marguerite passa le billet à son père avec un geste dédaigneux.

« Ah! laissons de côté ces vaines formules de politesse, dit-elle. Allons-y seuls; vous et moi, mon père. Il se soucie bien peu de nous; autrement, il aurait offert de venir lui-même et n'aurait pas proposé d'envoyer sa voiture vide.

— Comment! mais je croyais qu'il vous était si désagréable qu'il y vint, Marguerite! dit M. Hale un peu surpris.

— C'est vrai; je ne désire pas qu'il y vienne, et surtout je ne voudrais pas qu'on le lui demandât; mais, par ce dernier procédé, il semble se railler de notre douleur, et je n'attendais pas cela de lui. »

Elle éclata en sanglots si violents, que son père en fut effrayé. Sa douleur jusque-là avait été si patiente, elle s'était tant occupée des autres, elle avait montré tant de douceur, qu'il ne pouvait comprendre cette impatience nerveuse qui la dominait tout à coup. Elle paraissait inquiète et agitée; et toute la tendresse et la sollicitude que son père lui prodiguait à son tour semblaient encore ajouter à son désespoir.

Elle passa une nuit déplorable, qui ne la rendit guère propre à supporter courageusement l'anxiété nouvelle que lui causa une lettre qu'elle reçut le matin de Frédéric. M. Lennox était absent. Son clerc avait dit qu'il serait de retour mardi au plus tard, mais que peut-être il reviendrait lundi. En conséquence, après avoir un peu réfléchi, Frédéric s'était décidé à rester un jour ou deux de plus à Londres. Il avait eu envie de revenir à Milton; la tentation avait été forte: mais l'idée de trouver M. Bell établi dans la maison, et l'alerte qu'il avait eue au dernier moment à la gare du chemin de fer, l'avaient déterminé à rester à Londres. Marguerite pouvait être sûre qu'il prendrait toutes les précautions possibles pour que Léonard ne retrouvât pas ses traces. La pauvre enfant remercia le ciel que son père n'eût pas été là lorsqu'elle avait reçu cette lettre, car il aurait fallu lui en faire la lecture; et comment adoucir les inquiétudes affreuses qui auraient alors assiégé l'esprit de M. Hale? Ce n'était pas seulement le retard qu'éprouvait le départ de Frédéric (retard qui déjà par lui-même pouvait inspirer bien des craintes), mais il y avait dans la lettre plusieurs allusions à l'aventure du chemin de fer et à la possibilité d'une poursuite, qui glaçaient le sang de Marguerite dans ses veines. Et comment son père aurait-il pu les supporter? Plusieurs fois elle regretta d'avoir envoyé son frère consulter M. Lennox. Il lui avait d'abord semblé que ce serait un retard bien insignifiant, une chance bien minime ajoutée aux bien faibles risques qu'il y avait alors pour lui d'être reconnu; mais tout ce qui s'était passé avait bien compliqué la situation. Marguerite luttait de toute sa force contre ce regret qui venait l'assaillir, et qui ne pouvait rien réparer; cette espèce de remords d'avoir proposé ce qui lui semblait sage alors, et qui éventuellement était devenu une chance de danger. Mais son père, s'il avait tout su, n'était pas en état de lutter: ni son corps ni son esprit n'en avaient la force; il aurait succombé à un sombre désespoir. Marguerite résolut donc de lui cacher jusqu'au bout ce dont elle lui avait fait mystère. Elle appela à son aide toute son énergie. M. Hale semblait avoir oublié qu'on attendait ce jour-là des nouvelles de Frédéric. Il était absorbé dans une pensée unique: celle que tout ce qui lui restait de sa femme allait lui être enlevé. Il tremblait de tous ses membres pendant qu'on drapait sur lui les crêpes de deuil; il regardait fixement sa fille, et, quand tout fut prêt, il s'avança vers elle d'un pas défaillant, en murmurant: « Priez pour moi, Margue-

rite, je n'en ai plus la force ! Je la laisse aller parce qu'il le faut ; je tâche de supporter cette angoisse ; oui, ma fille, j'y fais tous mes efforts, car je sais que c'est la volonté de Dieu. Mais je ne puis comprendre pourquoi il m'a retiré ma femme. Demandez pour moi, mon enfant, assez de foi pour que je puisse moi-même prier. C'est une dure extrémité, ma fille ! »

Marguerite s'assit près de son père dans la voiture, le tenant presque dans ses bras, et lui redisant tous les saints versets des Écritures qu'elle croyait propres à faire naître dans son cœur le courage et la résignation. Sa voix ne défailloit pas, et elle-même trouva de la force dans l'accomplissement de cette pieuse tâche. Les lèvres de son père répétaient après elle les textes sacrés. C'était un douloureux spectacle que celui des patients efforts que faisait M. Hale pour obtenir par elle cette résignation qu'il ne pouvait faire entrer de lui-même dans son âme.

La force de Marguerite l'abandonna presque, lorsque Dixon lui montra d'un geste Nicolas Higgins et sa fille un peu à l'écart, mais religieusement et profondément attentifs à la cérémonie. Nicolas était revêtu de son costume habituel, mais une bande d'étoffe noire avait été cousue à son chapeau, signe de deuil qu'il n'avait même pas donné à la mémoire de sa fille Bessy. M. Hale, lui, ne voyait rien ; il répétait comme machinalement, avec le prêtre, le service funèbre ; quand tout fut terminé, il poussa deux ou trois soupirs, puis, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il lui fit signe de l'emmener, comme s'il eût été aveugle, et qu'elle eût été son guide fidèle.

Dixon sanglotait tout haut. Elle s'était couvert le visage de son mouchoir et était tellement absorbée dans son chagrin, qu'elle ne s'aperçut que la foule, attirée d'ordinaire par ces lugubres cérémonies, s'était dissipée, que lorsqu'elle s'entendit adresser la parole par une personne placée à côté d'elle. C'était M. Thornton. Il avait assisté aux obsèques debout, la tête inclinée derrière un groupe assez compacte, de sorte que personne ne l'avait reconnu.

« Je vous demande pardon, fit-il, mais pouvez-vous me donner des nouvelles de M. Hale, et aussi de miss Hale ? Je voudrais savoir comment ils se trouvent tous deux.

— Cela se comprend, monsieur, ils vont comme on peut le penser, bien doucement. Monsieur est terriblement abattu. Mademoiselle supporte ce coup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. »

M. Thornton aurait préféré apprendre qu'elle souffrait tout ce qu'un tel malheur peut faire éprouver. D'abord, il y avait en lui assez d'égoïsme pour lui faire désirer de pouvoir la consoler et adoucir ses maux par la grandeur et la force de son amour; à peu près comme une mère qui sent un bonheur étrange et passionné à voir son enfant couché sur son sein et complètement dépendant d'elle. Mais cette délicieuse vision de ce qui aurait pu être, vision qu'il aurait caressée quelques jours auparavant, en dépit du refus de Marguerite, était affreusement troublée par le souvenir de ce qu'il avait vu à la station d'Outwood. Troublée! ce mot n'est pas assez fort. Il était harcelé par le souvenir de ce beau jeune homme avec lequel il l'avait vue dans une attitude si familière et si confiante, et ce souvenir traversait son cœur d'une telle angoisse qu'il serrait les poings avec assez de violence pour que ses ongles pénétrassent dans sa chair. Si loin de sa demeure à une heure aussi avancée, et dans des circonstances si douloureuses! Il lui fallait un grand effort moral pour faire revivre la confiance si entière et si parfaite qu'il avait eue naguère en la pureté et l'exquise modestie de Marguerite. Aussitôt que cet effort cessait, sa confiance retombait anéantie, et mille soupçons injurieux se succédaient dans son esprit. Et voilà que les paroles de Dixon venaient fortifier encore ces bizarres imaginations. Elle supportait ce coup mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. Il lui restait donc un espoir assez brillant pour que même sa nature tendre et affectueuse pût y trouver de quoi supporter la douleur qui bouleverse le cœur d'une orpheline de la veille! Oui! il savait comment elle pourrait aimer. Il ne l'avait pas aimée lui-même sans deviner d'instinct tout ce que ce cœur renfermait de tendresse passionnée. Oui, si un mortel était digne par la puissance et la force de son amour de gagner le cœur de cette femme, elle vivrait dans une atmosphère perpétuellement radieuse. Même dans l'affliction d'un si grand deuil, elle s'appuierait avec une parfaite confiance sur la sympathie de celui qu'elle aimerait. La sympathie! de qui? de cet homme! et cet homme, un autre que lui! C'était cette affreuse pensée qui, à la réponse de Dixon, avait amené une pâleur et une rigidité plus grandes encore sur le visage déjà si sévère et si pâle de M. Thornton.

« Je pense, dit-il froidement, que je pourrai me présenter pour voir M. Hale, bien entendu. Il me recevra peut-être après-demain, ou le jour suivant. »

Il parlait comme si la réponse eût dû lui être indifférente; mais loin de là! Malgré toute la souffrance qu'il endurait, il lui tardait de revoir celle qui était la cause de ses tourments; bien que parfois il crût haïr Marguerite, même au moment où sa haine semblait la plus violente, il se représentait toutes les circonstances de sa dernière entrevue, sa gracieuse et charmante attitude, et il avait un désir inquiet de contempler de nouveau ses traits, de respirer le même air qu'elle. Il était dans le gouffre, le charybde de la passion, et tous ses efforts ne faisaient que le rapprocher davantage du centre fatal où forcément il devait trouver sa perte.

« Je pense que monsieur vous recevra. Il a regretté de ne vous avoir pas vu l'autre jour; mais c'était impossible, vu les circonstances. »

On ne sait pourquoi Dixon ne parla jamais à Marguerite de cette conversation avec M. Thornton. Peut-être fut-ce la faute du hasard; toujours est-il que Marguerite ne sut point qu'il avait été au convoi de sa mère.

CHAPITRE XXXIV.

Mensonge et vérité.

Supporter ce coup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre était un terrible effort pour Marguerite. Parfois il lui semblait qu'elle ne pourrait y résister, et elle se sentait tentée de jeter les hauts cris, lorsque, même au milieu d'une conversation paisible en apparence avec son père, son esprit était traversé de l'idée que désormais elle n'avait plus de mère! Elle avait aussi de graves inquiétudes sur le sort de Frédéric. Le dimanche retardait nécessairement d'un jour la lettre qu'elle attendait; mais le courrier du mardi n'apporta point de nouvelles. Elle était donc dans la plus profonde ignorance des démarches, des projets de son frère, et son père était désolé de cette incertitude. Il fit trêve à l'habitude nouvellement prise de rester languissamment étendu dans son fauteuil pendant la plus grande partie de la journée. Il marchait à grands pas dans l'appartement, puis il en sortait, et Marguerite l'entendait ou-

vrir et fermer les portes de toutes les chambres de la maison, sans aucun but apparent. Elle essaya de le tranquilliser en lui faisant une lecture, mais évidemment il ne pouvait l'écouter longtemps. Combien elle se félicita alors de lui avoir caché la rencontre avec Léonard ! Enfin, au plus fort de l'agitation de son père, on annonça M. Thornton, et Marguerite s'en réjouit ; car nécessairement sa visite donnerait un autre cours aux idées de M. Hale.

Le visiteur s'avança droit vers celui-ci et lui prit les mains, qu'il serra dans les siennes sans prononcer une parole ; mais son visage et ses regards indiquaient plus de sympathie que n'en auraient pu exprimer tous les discours du monde. Ensuite il se tourna vers Marguerite. Sa mine n'était pas meilleure qu'on aurait pu s'y attendre ; son imposante et fière beauté avait presque disparu sous les larmes et les insomnies. L'expression de sa physionomie était celle d'une douleur patiente mais profonde, et son visage portait les marques d'une souffrance matérielle. Il s'était promis d'aborder la jeune fille avec la froideur étudiée qu'il employait depuis quelque temps dans ses rapports avec elle ; mais il ne put s'empêcher, lorsqu'il la vit retirée dans l'enfoncement et intimidée par ses manières glacées, de lui dire quelques mots obligés de condoléance, d'une voix où perçait encore tant de tendresse, que les yeux de Marguerite se mouillèrent de larmes, et qu'elle se détourna pour cacher son émotion. Elle prit son ouvrage et resta assise sans parler. Le cœur de M. Thornton battait vite et fort, et pour l'instant il oublia complètement la scène d'Outwood. Il essaya de converser avec M. Hale, et sa présence, toujours agréable à ce dernier, à cause des opinions énergiques et décidées de son interlocuteur, fit grand bien au père de Marguerite.

Au milieu de la visite, Dixon ouvrit la porte et dit : « Miss Hale, on vous demande. »

Elle semblait si agitée que Marguerite en eut un sinistre pressentiment.

« Il est arrivé malheur à Frédéric, pensa-t-elle. Il est heureux pour moi que mon père soit si occupé de sa conversation avec M. Thornton.... Qu'est-ce, Dixon ? demanda-t-elle aussitôt qu'elle eut refermé la porte du salon.

— Par ici, miss, fit Dixon en ouvrant la chambre de mistress Hale, devenue celle de Marguerite : car, après la mort de sa femme, M. Hale avait refusé de l'habiter. Ce n'est rien,

miss, continua-t-elle d'une voix étranglée, ce n'est qu'un commissaire de police. Il demande à vous voir, mais ce n'est sans doute pour rien de sérieux.

— A-t-il nommé mon frère ? demanda Marguerite d'une voix presque intelligible.

— Non, miss, il n'a pas prononcé d'autre nom que le vôtre. Il a seulement demandé si vous demeuriez ici, et s'il pouvait vous parler. C'est Marthe qui a ouvert la porte ; elle l'a fait entrer dans le cabinet de monsieur. J'ai été lui parler moi-même, espérant que cela suffirait ; mais non, c'est à vous positivement, miss, qu'il a affaire. »

Marguerite descendit sans rien dire jusqu'à la porte du cabinet ; puis, comme elle tournait le bouton, elle dit à Dixon : « Surtout, veillez à ce que papa n'entre pas ici. M. Thornton est avec lui dans ce moment. »

Le commissaire fut presque intimidé par la façon hautaine dont elle fit son entrée. Il y avait sur sa physionomie une indignation contenue, qui lui donnait un air de superbe dédain ; son visage ne trahissait ni surprise ni curiosité. Elle attendait, sans faire aucune question, qu'il lui expliquât le motif de sa visite.

« Excusez-moi, madame, mais mon devoir m'oblige à vous demander quelques renseignements. Un homme vient de mourir à l'hospice, des suites d'une chute qu'il a faite à la gare d'Outwood jeudi dernier, entre cinq et six heures du soir. Cet accident ne paraissait pas d'abord devoir entraîner d'aussi fatales conséquences ; mais la maladie a été aggravée, à ce que disent les médecins, par l'existence antérieure d'un mal interne, et par les habitudes d'intempérance de cet individu. »

Les larges et noires prunelles fixées sur le visage de l'agent se dilatèrent légèrement. Aucun autre mouvement ne put être remarqué par l'œil observateur de celui-ci. La bouche de Marguerite était contractée, et ses lèvres décrivait, à cause de la tension des muscles, un arc plus courbé que d'ordinaire ; mais, comme il ne connaissait pas leur expression habituelle, il ne put attribuer cette contraction à aucun sentiment intérieur. Elle ne pâlit pas ; elle ne trembla pas. Elle restait là, les yeux toujours fixés sur lui. Et, voyant qu'il s'arrêtait un instant avant de continuer, elle dit, comme pour l'encourager à poursuivre :

« Eh bien, après ? »

— Il est probable qu'une enquête aura lieu ; on soupçonne que le coup, dont les suites ont amené la mort de ce pauvre diable, avait été provoqué par son insolence envers une dame qui se promenait sur la plate-forme, et dont le cavalier a vraisemblablement voulu châtier son impertinence en l'envoyant rouler loin de là. Cette scène a été vue par quelqu'un qui n'a pas fait grande attention à ces détails, que l'événement lui a rappelés. On a quelques motifs de penser que cette dame n'était autre que vous, mademoiselle.

— Je n'y étais pas, » dit Marguerite, ses yeux restant toujours fixés sur l'agent avec la vague expression d'une somnambule.

Celui-ci salua sans dire une parole ; la dame ne montrait ni crainte ni émotion, ni anxiété, ni désir de terminer l'entrevue. Les renseignements qu'il avait reçus n'étaient nullement positifs. Un des gardiens, qui se hâtait de se rendre à son poste pour l'arrivée du train, avait vu de loin une rixe entre Léonard et un monsieur qui avait une dame à son bras ; mais il n'avait entendu aucun bruit, et, tout aussitôt après le départ du convoi, il avait été presque renversé par Léonard à demi ivre, qui courait comme un fou, criant et jurant d'une manière effroyable. Il ne s'était rappelé tout cela que lorsque l'agent de police était venu faire une espèce d'enquête sur les lieux. Ce dernier avait de plus appris du chef de gare, qu'on avait vu, en effet, un monsieur et une jeune dame se promener à peu près à cette heure. La dame était d'une beauté remarquable, et un garçon épicier, qui se trouvait là, l'avait reconnue pour être miss Hale, dont le père se fournissait chez son patron.

Rien ne prouvait positivement l'identité de ce monsieur et de cette dame avec l'autre couple ; cependant, selon toute probabilité, les personnages étaient les mêmes. Léonard s'en était allé, à moitié fou de rage et de douleur physique, au cabaret le plus proche, pour y chercher le remède habituel à ses maux ; et les garçons n'avaient pas fait plus d'attention qu'à l'ordinaire à ses bruyantes divagations. Ils se rappelaient pourtant qu'au bout de quelque temps il s'était levé subitement, se chargeant lui-même de malédictions pour n'avoir pas pensé plus tôt au télégraphe électrique, et ils croyaient que, dans un dessein qui leur était inconnu, il était parti pour s'y rendre. Soit par l'effet de sa blessure, soit par celui de la boisson, il était tombé sur la route, où il avait été

trouvé par la police, qui l'avait fait transporter à l'hospice. Là, il n'avait pas repris assez de raison pour pouvoir rendre compte de sa chute et des circonstances qui l'avaient accompagnée. Une ou deux fois pourtant il avait eu des moments lucides. On en avait profité pour mander le magistrat le plus proche afin de recevoir sa déposition ; mais, lorsque le magistrat était arrivé, il délirait complètement, parlait de la mer, de la marine, et faisait un curieux mélange des noms de lieutenants et capitaines de vaisseau et de ceux de ses camarades, agents et gardiens de l'embarcadère. Ses dernières paroles formulèrent une malédiction contre l'auteur du « mauvais tour » qui lui avait enlevé, disait-il, cent livres sterling d'un coup de filet.

L'inspecteur de police ruminait toutes ces circonstances dans son esprit, le défaut d'évidence suffisante pour prouver que Marguerite eût été ce soir-là à la station, et la dénégation calme et positive qu'elle donnait à cette supposition. Elle restait là, debout, attendant la suite de l'interrogatoire avec une tranquillité en apparence imperturbable.

« Alors, madame, vous niez avoir accompagné à la station du chemin de fer le monsieur qui, en frappant ou en poussant Léonard, a causé la chute et, par suite, la mort de ce malheureux ? »

Une douleur aiguë traversa en même temps le cœur et le cerveau de Marguerite. « O mon Dieu ! si je savais seulement Frédéric hors de danger ! » pensa-t-elle. Un profond observateur de physionomies humaines aurait aperçu l'angoisse, semblable à celle d'une biche aux abois, qui passa un moment dans les yeux de la jeune fille ; mais l'agent était un fin et non pas un profond observateur. Il fut néanmoins frappé du ton et de l'accent de sa réponse, qu'on aurait cru être la reproduction mécanique de sa première dénégation, et dont elle n'avait même pas changé la formule de manière à l'adapter à la question.

« Je n'y étais pas, » dit-elle lentement, avec ce regard vitreux de somnambule dont nous avons parlé tout à l'heure.

Les soupçons de l'inspecteur furent éveillés par cet écho monotone de sa réponse antérieure. Il semblait que, s'étant forcée à faire un mensonge, il lui était impossible d'en varier la formule.

L'employé de police prit son agenda, et se mit d'une façon très-délibérée à prendre des notes ; puis il regarda Margue-

rite. Son attitude était toujours la même ; elle n'avait bougé non plus qu'une statue égyptienne.

« J'espère, madame, que vous ne trouverez pas mauvais que je me présente de nouveau chez vous. Je puis avoir à vous faire une sommation de vous trouver à l'enquête, et vous devez alors prouver l'alibi, si mes témoins (un seul l'avait reconnue) persistent à affirmer que vous étiez présente lors de l'événement. »

En parlant ainsi, il l'avait regardée attentivement : elle n'avait ni rougi ni pâli ; il n'y avait pas une nuance de crainte ni d'inquiétude sur son fier visage. Il croyait qu'elle allait réclamer ou se plaindre. Il ne connaissait pas Marguerite Hale ! Il fut lui-même intimidé de ce calme royal.

« Bien sûr, il y a méprise, » pensa-t-il. Puis il reprit : « D'ailleurs, il est très-possible que les choses n'aillent pas plus loin. J'espère que, dans tous les cas, vous me pardonneriez ce qui, dans l'accomplissement de mon devoir, pourrait vous avoir été désagréable ou même vous paraître impertinent. »

Marguerite inclina la tête lorsqu'il fit mine de se retirer. Elle ne put même pas articuler les paroles ordinaires d'adieu. Mais soudain elle s'avança devant lui, et lui ayant ouvert la porte du cabinet, elle le précéda jusqu'à celle de la maison, qu'elle lui ouvrit encore toute grande. Elle le suivit de son regard fixe jusque dans la rue ; ensuite elle referma la porte, se dirigea vers le cabinet de son père, puis, à mi-chemin, retourna, comme mue par une impulsion soudaine, à la porte de la rue, à laquelle elle tourna deux tours de clef. Elle revint alors vers le cabinet, s'arrêta en y entrant, y fit quelques pas chancelants, s'arrêta de nouveau, tournoya un instant sur elle-même, puis tomba insensible sur le parquet.



CHAPITRE XXXV.

Expiation.

M. Thornton prolongeait sa visite. Il sentait que sa présence faisait du bien à M. Hale; il était touché de la prière inarticulée qu'exprimaient les regards du plaignant : « Ne vous en allez pas encore, » et qui accueillait chaque mouvement précurseur du départ chez M. Thornton. Il était surpris de ne pas voir revenir Marguerite, mais ce n'était pas pour la revoir qu'il restait : car dans ce moment, et en présence du pauvre affligé qui sentait si profondément le néant des choses de ce monde, il ne s'occupait que de la douleur de son ami, et il s'intéressait vivement à tout ce qu'il racontait.

De la mort et de ce lourd sommeil
Et de son esprit devenu sombre et pesant.

Il était étonnant de voir quelle influence salutaire la visite de M. Thornton avait sur l'esprit de M. Hale, et combien en sa présence il laissait échapper de pensées secrètes qu'il cachait même à Marguerite. Était-ce parce que la sympathie de sa fille était si vive et si prompte, qu'il craignait la réaction qu'elle pourrait avoir sur lui-même? Était-ce parce que, des doutes de toute sorte se présentant à la fois à son esprit qui en demandait à grands cris la solution, il craignait de scandaliser sa fille en les lui exprimant, et plus encore de lui faire savoir qu'il avait pu les concevoir? Quel qu'en fût le motif, toujours est-il qu'il confia plus volontiers à M. Thornton qu'à Marguerite toutes les pensées, les imaginations et les craintes qui s'étaient amoncelées dans son cerveau. M. Thornton parlait peu, mais chacune de ses réflexions ajoutait à la confiance et à l'estime que M. Hale avait pour lui. Si ce dernier s'arrêtait, cherchant une expression pour rendre énergiquement quelque angoisse éprouvée par lui, deux ou trois paroles de M. Thornton complétaient soudain sa pensée, et montraient combien il entraînait dans les sentiments de son ami. Exprimait-il un doute, une crainte, une incertitude vague qui cherche en vain un appui,

parce qu'elle est aveuglée ? M. Thornton, au lieu de se montrer choqué d'une opinion erronée, semblait avoir passé par les mêmes épreuves et suivi la même route pénible. Il pouvait dire à son interlocuteur à quel endroit précis un rayon de soleil viendrait éclairer tous ces sentiers obscurs. Homme d'action, homme positif comme il l'était, engagé dans la grande lutte des affaires de ce monde, il y avait au fond de son cœur, en dépit de son esprit volontaire et de bien des erreurs, un sentiment religieux, sincère et profond, qui liait son âme à Dieu plus fortement que M. Hale ne l'aurait jamais pu croire. Dans la suite, ils n'abordèrent plus ce sujet ; mais cette seule conversation cimentait leur amitié et les unit l'un à l'autre d'une façon que ne connaîtront jamais ceux qui parlent sans discernement et légèrement des choses sacrées. Peut-il y avoir un sanctuaire là où tous sont admis indifféremment ?

Pendant ce temps-là, Marguerite était étendue, pâle, roide, et glacée comme la mort, dans le cabinet de son père. Elle avait fléchi sous son fardeau : il était lourd et elle l'avait porté longtemps, doucement et patiemment, jusqu'à ce que tout d'un coup, ayant perdu confiance, elle avait cherché en vain un appui. La seule chose qui trahit encore la vie sur son pâle visage, c'était une douloureuse contraction de ses beaux sourcils. Ses lèvres, naguère comprimées, et qui semblaient porter un défi, étaient détendues et livides.

E par che de la sua labbia si mova
Uno spirito soave e pien d'amore,
Chì va dicendo a l'anima : « Sospira ! »

Le premier symptôme du retour de la jeune fille à l'existence fut un léger tremblement des lèvres, un muet effort pour parler ; mais ses yeux étaient encore fermés, et presque aussitôt les lèvres redevinrent immobiles ; puis, par degrés, la connaissance revint. Alors Marguerite, après s'être appuyée un instant sur ses mains, rassembla ses forces et se releva. Son peigne s'était détaché de ses cheveux, et, dans son désir de cacher l'accident qui lui était arrivé et de réparer le désordre de sa personne, elle se mit à le chercher, bien que plus d'une fois elle eût à suspendre ses recherches et à se rasseoir pour ne pas défaillir de nouveau. La tête penchée en avant, les mains doucement croisées l'une sur l'autre, elle essaya de se rappeler tous les détails qui l'avaient tellement épouvantée et qui l'avaient fait lâchement céder à la tentation ; mais

elle ne le put; deux faits seulement étaient présents à son souvenir : que Frédéric courait risque d'être retrouvé et poursuivi à Londres, non-seulement comme coupable d'homicide, mais encore sous l'accusation bien plus dangereuse d'avoir été chef de révolte, et qu'elle avait menti pour le sauver. Ici, au moins, elle avait une consolation : son mensonge le sauvait, quand bien même il ne servirait qu'à gagner du temps. Si l'agent de police revenait le lendemain, après qu'elle aurait reçu la lettre qu'elle attendait avec tant d'impatience, et qui devait l'assurer que son frère avait quitté l'Angleterre, elle braverait la honte, et, comme réparation de sa faute, elle, la hautaine Marguerite, elle avouerait, s'il le fallait, devant une cour de justice et devant toute la foule assemblée, « qu'elle avait menti comme un chien. » Mais si l'agent revenait avant qu'elle eût reçu des nouvelles de Frédéric, s'il repassait, comme il l'en avait presque menacée, dans quelques heures, eh bien ! elle répéterait son mensonge ; bien qu'après ce pénible temps d'arrêt, ces heures de réflexion et de remords, elle ne sût guère comment les paroles pourraient de nouveau sortir de ses lèvres ; mais elle le répéterait, oui, car cela seul pouvait gagner du temps, du temps pour Frédéric !

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de Dixon, qui venait de reconduire M. Thornton à la porte.

Ce dernier avait à peine fait dix pas dans la rue, qu'un omnibus s'arrêta tout près de lui. Un homme en descendit, qui l'aborda en ôtant son chapeau : c'était l'agent de police.

M. Thornton lui avait fait obtenir son premier emploi, et depuis il avait appris l'avancement de son protégé, mais sans le revoir souvent : aussi ne le reconnut-il pas d'abord.

« Je me nomme Watson, Georges Watson, monsieur, à qui vous avez procuré....

— Ah ! oui, je me rappelle. Eh bien, mon cher, j'ai appris que vous faites votre chemin !

— Oui, monsieur, c'est à vous que je le dois ; mais c'est pour une affaire qui m'embarrasse un peu que je prends la liberté de vous demander votre avis. Je crois que c'est vous qui avez été mandé comme magistrat pour recevoir la déposition d'un individu qui est mort la nuit dernière à l'hospice ?

— Oui, répondit M. Thornton ; j'y suis allé et je n'ai pu tirer de lui que quelques phrases vagues et décousues, que le greffier ne regarde pas comme des renseignements sérieux.

Je crois bien que ce n'était, après tout, qu'un ivrogne, bien qu'il soit à présumer que sa fin a été hâtée par quelque coup violent. Il devait épouser une des domestiques de ma mère, et la pauvre fille est dans les larmes à l'heure qu'il est. Qu'avez-vous à m'apprendre de nouveau sur cette affaire?

— Eh bien! monsieur, quelqu'un, dans la maison d'où je vous ai vu sortir tout à l'heure, se trouve étrangement mêlé là dedans : c'est chez M. Hale que vous étiez, je crois?

— Oui, dit M. Thornton, se retournant brusquement et regardant l'agent avec une expression qui montrait que la chose l'intéressait vivement; après ?

— Il me semble, monsieur, que j'ai recueilli des renseignements suffisants pour indiquer comme l'auteur de la chute qui a éventuellement causé la mort de Léonard, un monsieur qui se promenait ce soir-là avec miss Hale à la station d'Outwood. Mais la jeune dame nie y avoir été.

— Miss Hale nie y avoir été! répéta M. Thornton d'un air atterré; dites-moi, quel jour était-ce? et à quelle heure?

— A peu près à six heures du soir, jeudi dernier, vingt-six du courant. »

Ils continuèrent à marcher côte à côte et en silence pendant une ou deux minutes. L'inspecteur parla le premier.

« Vous voyez, monsieur, que, selon toute probabilité, il y aura une enquête du coroner, et il y a un jeune homme qui est sûr... du moins il le paraissait d'abord; mais, depuis qu'on lui a dit que la jeune dame niait, il dit qu'il n'en jurerait pas.... enfin, il est à peu près sûr d'avoir vu miss Hale à la station, se promenant avec un monsieur, moins de cinq minutes avant l'heure où un des gardiens des portes a aperçu de loin une rixe qu'il a attribuée à l'insolence de Léonard, et qui a fini par la chute de ce dernier. Et comme je vous ai vu sortir de cette maison, monsieur, j'ai pris la liberté de vous demander si.... Vous savez que les cas d'identité douteuse sont toujours embarrassants lorsqu'on les nie, et on n'aime pas à soupçonner la véracité d'une jeune personne aussi bien élevée, à moins d'avoir des preuves positives.

— Et elle a nié avoir été à la station ce soir-là? répéta M. Thornton d'une voix sourde.

— Oui, monsieur, deux fois elle l'a nié aussi distinctement que possible. Je lui ai dit que je repasserais; mais, vous ayant aperçu en revenant de questionner le jeune homme qui avait assuré que c'était elle, j'ai pensé à vous demander votre avis,

comme au magistrat déjà saisi de l'affaire, et comme au protecteur qui m'a fait entrer dans l'administration.

— Vous avez fort bien fait, dit M. Thornton; ne faites aucune démarche avant de m'avoir revu.

— D'après ce que j'ai dit, la jeune dame s'attend à me revoir.

— Ce ne sera qu'un retard d'une heure. Voyons, il est trois heures; venez me trouver au magasin à quatre heures.

— Fort bien, monsieur, j'y serai. »

Ils se séparèrent : M. Thornton se dirigea en toute hâte vers son magasin, et, défendant sévèrement à ses commis de permettre à qui que ce fût de l'interrompre, il entra dans son bureau particulier et s'y enferma. Là, il s'infligea la cruelle torture de repasser dans son esprit tout ce qui avait eu lieu, et d'en reprendre tous les détails. Comment pouvait-il avoir laissé endormir ses soupçons et ses doutes par cette physionomie trompeuse, par ce visage baigné de larmes, qu'il avait eu devant les yeux deux heures auparavant? Comment avait-il pu la plaindre et presque pleurer avec elle, et oublier cette jalousie sauvage qui l'avait mordu au cœur en la voyant seule avec cet inconnu, à cette heure nocturne, dans cet endroit retiré? Comment une femme si pure, si réservée et si fière, avait-elle pu descendre si bas? Mais était-elle en effet réservée? L'était-elle? Il s'en voulait à lui-même d'avoir accueilli, même en ce moment où il doutait d'elle, un instant seulement il est vrai, une pensée d'amour à son égard, qui lui faisait voir combien son image avait encore d'empire sur son cœur. Et ce mensonge! Combien devait être terrible la crainte de voir révéler sa honte! Car, après tout, il n'y avait pas de danger matériel, et la provocation d'un homme pris de vin, comme Léonard, était plus que suffisante pour justifier complètement la personne qui serait venue franchement donner les détails. Quelle était donc cette crainte mortelle qui avait pu faire descendre la véridique Marguerite au mensonge? Il avait presque pitié d'elle! Et comment tout cela se terminerait-il? Elle n'avait pas considéré, l'imprudente, dans quel labyrinthe elle s'engageait s'il y avait une enquête, et si le garçon épicier qui l'avait reconnue persistait dans son dire. Il tressaillit soudain. Il allait arrêter l'enquête, il sauverait Marguerite. Il assumerait sur lui toute la responsabilité de l'affaire : car l'issue ne pouvait en être prévue, à cause de l'incertitude que trahissait le témoignage des médecins, dont il

avait entendu faire le résumé la veille par le chirurgien de l'hospice. Les hommes de l'art avaient découvert une maladie interne fort avancée et incurable, et avaient été d'avis que la mort avait été hâtée par la chute et l'ivresse de Léonard, ainsi que par le froid auquel il avait été exposé.

Si M. Thornton avait su que Marguerite serait impliquée dans l'affaire; s'il avait pu prévoir qu'elle souillerait d'un mensonge la candeur de son âme, il l'en aurait sauvée d'un mot : car la question d'enquête avait été agitée la veille, et il n'aurait tenu qu'à lui d'empêcher qu'on n'en fit une. Miss Hale en aimait un autre, elle s'était montrée indifférente et pleine de hauteur envers lui, et pourtant il ferait tout au monde pour lui rendre un service dont elle n'aurait jamais connaissance. Il pouvait la mépriser, mais elle ne devait l'être par personne. La femme qu'il avait aimée ne devait pas être exposée à la honte, et ce serait une honte que de soutenir un mensonge devant la justice, ou bien de l'avouer publiquement, et de reconnaître ainsi qu'elle avait eu des raisons pour préférer l'obscurité à la lumière.

M. Thornton avait l'air sévère et préoccupé, lorsque, en sortant de son bureau, il passa sans s'arrêter devant ses commis étonnés. Il s'absenta environ une demi-heure, et, lorsqu'il rentra, sa physionomie ne s'était guère éclaircie, quoiqu'il eût réussi dans la démarche qu'il avait tentée.

Il écrivit deux lignes sur un bout de papier, le mit dans une enveloppe et la cacheta. Puis il la remit aux mains d'un des commis en disant :

« J'avais donné rendez-vous à Watson, l'ancien emballer du magasin, qui est maintenant inspecteur de police; il doit venir ici à quatre heures. Mais je viens de rencontrer un monsieur de Liverpool, que j'ai absolument besoin de voir avant son départ. Ayez soin de donner ce billet à Watson quand il viendra. »

Le billet contenait ces mots :

« Il n'y aura pas d'enquête; le témoignage des médecins n'est pas assez positif pour la justifier. Ne poussez pas l'affaire plus loin. Je n'ai pas encore vu le *coroner*, mais je prends tout sur moi. »

« Tant mieux ! pensa Watson, voilà qui me retire une épine du pied. Pas un de mes témoins ne paraissait sûr de ce qu'il disait, excepté cette jeune dame. Quant à elle, par exemple, elle ne tergiversait pas ; mais les autres ! Le gardien des portes

avait vu une rixe, et, quand il s'est agi de paraître en témoignage, alors il n'en était plus aussi certain : c'était peut-être une plaisanterie, et peut-être Léonard avait-il sauté de lui-même en bas de la plate-forme; il ne pouvait rien affirmer. Et ce Jennings, le garçon épicier, il semblait un peu plus sûr de son affaire; mais, quand il a appris que miss Hale niait positivement, je crois qu'il n'aurait pas soutenu son dire par serment. Tout cela nous aurait causé bien du tracas pour rien. Allons, je vais aller leur dire qu'on n'a plus besoin d'eux. »

En conséquence, il se présenta chez M. Hale dans la soirée. Ce dernier, ainsi que Dixon, avait, à diverses reprises, engagé Marguerite à se mettre au lit, mais ni l'un ni l'autre ne soupçonnait le motif de ses refus réitérés. Dixon savait en partie la vérité, mais seulement en partie : Marguerite n'aurait pas voulu avouer à un seul être humain le mensonge qu'elle avait fait, et elle n'avait révélé à personne les conséquences fatales de la chute de Léonard. Aussi la curiosité de Dixon venait-elle s'ajouter à sa sollicitude pour Marguerite, et elle n'en pressait que plus sa jeune maîtresse d'aller prendre un repos dont celle-ci n'avait évidemment que trop grand besoin. Mademoiselle ne parlait que si on lui adressait la parole, et essayait vainement de répondre par un sourire aux regards inquiets et aux tendres questions de son père.

M. Hale, à la fin, parut tellement alarmé, que sa fille, pour le tranquilliser, consentit à se retirer dans sa chambre. Elle commençait d'ailleurs à ne plus compter sur la visite de l'agent, car il était plus de neuf heures. Avant de sortir, elle dit à son père, en s'appuyant sur le dos de son fauteuil :

« Vous irez bientôt vous coucher, n'est-ce pas, mon père ? Ne restez pas seul à veiller, je vous en prie ! »

Elle n'entendit pas la réponse de M. Hale; un bruit matériellement bien plus faible que celui des paroles de ce dernier, mais que son attente inquiète fit parvenir distinctement à son oreille, absorba toute son attention : c'était un léger coup de sonnette à la porte de la maison.

Elle embrassa son père, descendit avec une rapidité dont ne l'aurait jamais crue capable celui qui l'aurait vue l'instant d'auparavant, et repoussa Dixon qui voulait descendre aussi.

« Non, ne venez pas, j'ouvrirai bien la porte; je sais qui c'est; j'arrangerai tout; il faut que ce soit moi seule.

— Comme il vous plaira, miss ! » fit Dixon d'un air un peu

aigre; puis elle ajouta : « Mais assurément vous n'êtes pas en état d'y aller; vous êtes plus morte que vive.

— Vraiment! » dit Marguerite en se retournant et montrant des yeux brillant d'un feu étrange, des joues enflammées et des lèvres livides et desséchées.

Elle ouvrit la porte à l'employé, qu'elle précéda dans le cabinet de son père. Elle mit sur la table la chandelle, qu'elle moucha lentement et avec soin, puis se retourna du côté de l'agent :

« Vous venez bien tard! lui dit-elle; eh bien! qu'y a-t-il? »

Elle retint son haleine pour mieux entendre la réponse.

« Je regrette de vous avoir dérangée inutilement, madame; car, après tout, on a renoncé à faire une enquête. J'aurais dû revenir plus tôt vous en informer, mais j'ai eu d'autres affaires sur les bras et d'autres courses qui m'ont retardé.

— Alors tout est dit, fit Marguerite, on ne viendra plus aux renseignements?

— Je crois que j'ai sur moi le billet de M. Thornton, dit l'inspecteur cherchant dans son portefeuille.

— De M. Thornton? dit Marguerite.

— Oui! c'est le magistrat qui.... Ah! le voici. »

Elle le prit, le délia; mais elle ne put le lire, bien qu'elle fût tout près de la lumière : un nuage était devant ses yeux. Mais elle tenait toujours le billet entre ses doigts, et semblait en étudier attentivement les caractères.

« Mon esprit se trouve soulagé d'un grand poids, madame : car les témoignages n'avaient rien de positif, on ne pouvait même parvenir à prouver que Léonard eût reçu un coup; et puis, si la question d'identité était encore venue compliquer l'affaire.... comme je le disais à M. Thornton.

— M. Thornton! répéta encore Marguerite.

— Je l'ai rencontré ce matin, juste au moment où il sortait d'ici; et comme c'est un de mes anciens protecteurs, et le magistrat qui a reçu la dernière déposition de Léonard, j'ai pris la liberté de lui conter l'embarras dans lequel je me trouvais. »

Marguerite poussa un profond soupir; mais elle n'en voulut pas entendre davantage. Elle était également effrayée et de ce qu'elle avait appris et de ce qu'elle pourrait apprendre; elle aurait voulu que cet homme s'en allât; elle se força pour parler :

« Je vous remercie d'être venu. Il est bien tard : je crois qu'il est au moins dix heures. Ah! voici le billet, » continua-

t-elle, interprétant soudain le geste de l'agent qui tendait la main pour le réclamer. Il le remettait dans l'enveloppe lorsqu'elle lui dit : « C'est une écriture serrée et difficile à déchiffrer ; auriez-vous l'obligeance de me le lire ? car je n'ai pu en venir à bout. »

Il le lut tout haut.

« Merci ; vous avez dit à M. Thornton que je n'étais pas à la station ? »

— Oh ! sans doute, madame. Je regrette maintenant d'avoir agi d'après des renseignements aussi erronés. Mais le jeune commis d'épicerie avait l'air parfaitement sûr, et maintenant il dit qu'il peut bien s'être trompé, et il espère que son erreur ne fera pas perdre votre pratique à sa maison.... Bonsoir, madame !

— Bonsoir ! » et elle sonna pour que Dixon la reconduisît.

Comme cette fille revenait, elle rencontra dans le couloir Marguerite qui passa rapidement devant elle, en disant, sans même la regarder :

« Tout va bien ! »

Et, avant que Dixon eût pu lui faire une question, elle avait gravi l'escalier et était entrée dans sa chambre à coucher, dont elle ferma la porte au verrou.

Elle se jeta tout habillée sur son lit ; ses forces étaient trop épuisées pour qu'elle pût même penser. Une demi-heure, peut-être davantage, s'écoula dans un état de torpeur, dont elle fut retirée à la fin par la douleur de la fausse position qu'elle avait prise, et par la sensation de froid qui survient toujours après une grande fatigue. Elle commença alors à se rappeler, à s'étonner, à réfléchir. La première idée qui se présenta à son esprit fut que cette cruelle alarme à l'endroit de Frédéric était dissipée, que la crise était passée. La seconde pensée fut un grand désir de retenir mot à mot tout ce que l'agent avait raconté de M. Thornton. Quand l'avait-il vu ? que lui avait-il dit ? qu'avait fait M. Thornton ? quels étaient exactement les termes de son billet ? Et son esprit refusait d'avancer dans le cours de ses idées, jusqu'à ce qu'elle se fût redit à elle-même, sans en omettre, sans en déplacer une syllabe, une particule, les expressions dont il s'était servi dans ce billet. Elle reprit alors le fil de ses réflexions, et elle en vint à cette conclusion : que M. Thornton l'avait vue à la station d'Outwood, dans cette fatale soirée du jeudi, et qu'on lui avait dit qu'elle niait y avoir été ; elle était donc à ses yeux une menteuse ; elle avait

menti en effet; elle ne songeait pas à se repentir ni à s'humilier devant Dieu. Non, il n'y avait dans sa tête que le chaos et les ténèbres, d'où ressortait en traits de feu ce fait distinct, qu'elle était désormais avilie aux yeux de M. Thornton; elle ne se souciait pas même, au fond de son cœur, des circonstances atténuantes qui militaient en sa faveur. Tout cela ne regardait pas M. Thornton; elle n'eut pas même un instant l'idée que lui ou aucun autre pût trouver matière à soupçons dans l'action si naturelle d'avoir accompagné son frère; mais elle avait fait un mensonge que sa propre conscience lui reprochait, et dès lors il avait le droit de la juger. « O Frédéric! Frédéric! s'écria-t-elle, quel sacrifice n'ai-je pas fait pour toi! » Et, même pendant son sommeil, ses pensées continuèrent à tourner dans le même cercle, seulement avec toute l'exagération des circonstances bizarres et monstrueuses qu'enfantent les rêves.

Lorsqu'elle se réveilla, une idée nouvelle lui apparut avec les lueurs du matin. M. Thornton avait appris son mensonge avant d'aller trouver le coroner; ceci lui suggéra la pensée que peut-être il avait été poussé à cette démarche par le désir de lui en épargner la répétition. Mais elle repoussa cette supposition avec l'opiniâtreté d'un enfant volontaire. Et d'ailleurs, si c'était vrai, elle ne lui en avait aucune reconnaissance, car elle voyait trop clairement combien il la trouvait coupable, puisqu'il avait pris tant de peine pour lui épargner la honte de mentir une seconde fois. Elle l'aurait subie de nouveau, elle aurait nié encore. Elle se serait parjurée pour sauver Frédéric, s'il l'eût fallu et si, par un parjure, elle eût pu empêcher M. Thornton d'apprendre ce qui l'avait décidé à intervenir pour le sauver. Quel fâcheux hasard lui avait fait rencontrer l'inspecteur? Par quelle fatalité se trouvait-il être justement le magistrat appelé pour recevoir la déposition de Léonard? Et que lui avait dit Léonard? Avait-il pu parler assez clairement pour faire soupçonner la présence de Frédéric à M. Thornton, qui peut-être savait par M. Bell l'accusation qui pesait sur son frère? Dans ce cas, il aurait agi pour sauver le fils qui, en dépit de la loi, était venu recevoir le dernier soupir de sa mère. Oh! s'il en était ainsi, elle serait vraiment reconnaissante! mais elle ne pouvait l'être quant à présent du moins, si l'intervention de M. Thornton avait été motivée par une pitié dédaigneuse. Et pourtant, il avait un juste motif de la mépriser, lui, M. Thornton,

qu'elle avait regardé jusqu'ici du haut de sa grandeur imaginaire ! Et soudain elle se trouvait à ses pieds ; et son orgueil était singulièrement blessé de cette chute. Elle n'eut pas le courage d'aller des prémisses à la conclusion, et de s'avouer à elle-même tout le prix qu'elle attachait à l'estime et à la bonne opinion de cet homme. Quand cette idée lui apparaissait au bout d'une longue suite de réflexions, elle en détournait son esprit et lui faisait prendre une autre route.

Il était plus tard qu'elle ne pensait ; car dans l'agitation de la veille elle avait oublié de remonter sa montre, et M. Hale avait donné des ordres précis pour qu'on la laissât reposer. Cependant, à la fin, la porte de sa chambre fut ouverte avec précaution, et le visage de Dixon apparut. Voyant Marguerite éveillée, elle entra une lettre à la main.

« Voilà qui va vous faire du bien, miss ; une lettre de M. Frédéric.

— Merci, Dixon. Comme il est tard ! »

Elle parlait languissamment et laissa Dixon poser la lettre sur sa couverture, sans même étendre la main pour la recevoir.

« Vous avez besoin de prendre quelque chose, j'en suis sûre. Je vais vous apporter votre déjeuner à la minute. Monsieur l'a fait tenir tout prêt pour vous sur un plateau. »

Marguerite ne répondit pas ; elle la laissa aller ; elle sentait qu'il lui fallait être seule avant de pouvoir ouvrir cette lettre. Elle l'ouvrit enfin. La première chose qu'elle vit fut qu'elle avait deux jours de date. Il avait donc écrit ainsi qu'il l'avait promis, et toutes ces terreurs auraient pu être évitées ! Mais elle allait bien voir. Il avait fini par joindre Henry Lennox, qui déjà en savait assez pour secouer la tête et lui dire au premier abord qu'il avait été bien hardi de revenir en Angleterre, sous le coup d'une accusation capitale. Mais quand ils avaient eu causé ensemble et que Frédéric lui avait expliqué tous les détails de l'affaire, M. Lennox avait reconnu qu'il aurait des chances d'acquiescement s'il pouvait faire établir ses moyens de défense par des témoins dignes de foi ; que, dans ce cas, il pouvait courir la chance de demander la révision du jugement, mais qu'autrement il s'exposait aux plus grands dangers. Du reste, il examinerait l'affaire avec l'attention la plus scrupuleuse. « Il m'a semblé, ajoutait Frédéric, que ta recommandation, ma petite sœur, ne m'avait pas nui auprès de lui. Me suis-je trompé ? Il m'a fait une foule de questions.

Il paraît être vif, intelligent et avoir une grande clientèle, si j'en juge d'après les apparences et le nombre de clercs que j'ai vus chez lui. Mais tout cela peut être un charlatanisme d'avocat pour jeter de la poudre aux yeux. J'ai mis la main sur un vapeur qui va partir, et je pars dans cinq minutes. Il se peut que je revienne ici pour mon affaire. Ne parlez à personne de ma visite. J'enverrai à mon père du vieux xérès, tel qu'on ne peut en trouver en Angleterre. (La bouteille que j'ai devant moi en ce moment est détestable, par parenthèse.) Cela lui remettra l'estomac et lui donnera du ton; il en a besoin. Offre-lui mes plus tendres respects. Que Dieu le protège! Je suis sûr que.... Mais voici le cab.

« P. S. Comme je l'ai échappé belle! Surtout ne souffle pas un mot de mon voyage, pas même aux Shaws. »

Marguerite regarda l'enveloppe; ces mots y étaient timbrés : « Après le départ. » La lettre avait probablement été confiée à quelque garçon négligent, qui ne l'avait pas mise exactement à la poste. Oh! à quoi avait donc tenu qu'elle ne sortît victorieuse de la tentation? Quel tissu de circonstances, plus faibles que le frêle tissu de l'araignée, l'avait entraînée à sa perte? Frédéric était hors de danger depuis plus de trente heures, et il n'y en avait que dix-huit qu'elle avait menti pour lui épargner des poursuites qui, alors même, n'eussent pu avoir pour lui aucun résultat fâcheux! Que sa foi avait été faible! Qu'était devenue sa noble et fière devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra! » Si elle eût seulement osé dire bravement la vérité quant à ce qui la concernait, défiant le monde entier de lui faire révéler ce qu'elle voulait tenir caché au sujet de son frère, combien son cœur serait léger à cette heure! Elle ne serait pas humiliée devant Dieu pour avoir manqué de foi et de confiance en lui; elle ne serait pas dégradée, avilie, dans l'esprit de M. Thornton! A cette seule pensée, un tremblement nerveux s'emparait d'elle. Quoi! elle mettait l'opinion de cet homme au même niveau que la colère de Dieu! Comment se faisait-il que la crainte de son mépris bouleversât ainsi tout son être? Qu'est-ce que cela voulait dire? Pourquoi, en dépit de son orgueil, en dépit d'elle-même, s'inquiétait-elle ainsi de son jugement? Il lui semblait qu'elle pouvait supporter la pensée d'avoir offensé le Tout-Puissant, parce que, du moins, lui savait tout; qu'il pouvait lire le repentir au fond de son cœur; qu'il entendrait ses supplications et la préserverait à l'avenir d'une semblable

faute. Mais M. Thornton.... pourquoi tremblait-elle ainsi et cachait-elle son visage dans son oreiller à l'idée de cet homme ? Quel sentiment étrange et violent s'était donc emparé d'elle ? Elle se leva précipitamment et, se jetant à genoux, elle pria longtemps avec ferveur. Elle éprouva une sorte de consolation et d'adoucissement à répandre ainsi son cœur devant Dieu. Mais lorsqu'elle résuma sa situation, elle vit que le dard était encore dans la plaie ; qu'elle n'était ni assez pure ni assez résignée pour faire volontairement le sacrifice de l'opinion d'un homme ; que l'idée du mépris que cet homme éprouvait pour elle dominait celle du repentir que lui causait sa faute. Aussitôt qu'elle fut habillée, elle porta sa lettre à son père. L'allusion à leur aventure de la station était si légère, que M. Hale ne la remarqua même pas. La seule chose qui le frappa fut que son fils s'était embarqué sans avoir été poursuivi ou découvert. Il fit peu d'attention aux autres détails de la lettre, tant il était inquiet de l'air souffrant de Marguerite. Elle semblait sans cesse sur le point de pleurer.

« Tu es épuisée, ma pauvre Marguerite, et ce n'est pas étonnant. Mais à présent, ma fille, il faut me laisser te soigner. »

Il la fit coucher sur le sofa, et alla chercher un châle pour l'en couvrir. Cette touchante sollicitude rouvrit la source des larmes, et elle pleura amèrement.

« Pauvre enfant ! Ma pauvre enfant ! » répétait-il en la regardant avec tendresse, tandis qu'elle, le visage tourné vers la muraille, éclatait en sanglots nerveux. Elle se calma au bout de quelque temps, et elle se demanda alors si elle oserait soulager son cœur en racontant toutes ses peines à son père. Mais, en y réfléchissant, elle trouva qu'il valait mieux n'en rien faire. La seule chose qui l'y engageât était sa propre satisfaction, mais elle en était détournée par la crainte d'ajouter encore aux inquiétudes de son père, dans le cas où Frédéric reviendrait en Angleterre. M. Hale serait alors incessamment tourmenté par l'idée que son fils avait causé, bien qu'involontairement, la mort d'un homme. Cette pensée le poursuivrait sans relâche, sous toutes les formes possibles d'exagération. Et si elle lui avouait sa grande faute, à elle ! Il se désolerait outre mesure du peu de courage et de peu de foi de sa fille, et cependant se mettrait perpétuellement l'esprit à la torture pour lui trouver des excuses. Autrefois Marguerite serait venue à

lui comme à un prêtre, plus encore que comme à son père. Elle lui aurait confessé la tentation et le péché. Mais depuis longtemps ils s'étaient abstenus d'aborder les questions religieuses, et elle ne savait pas, à cause du changement de ses opinions, comment il répondrait à l'appel que, du fond de son âme, elle aurait voulu faire au cœur du pasteur. Non, tout bien considéré, elle garderait son secret, et porterait seule le poids de son fardeau. Seule, elle se mettrait en présence de Dieu et implorerait sa miséricorde. Seule, elle supporterait la position qu'elle s'était faite dans l'opinion de M. Thornton. Elle était touchée au delà de toute expression de la tendresse inquiète de son père, de ses efforts pour trouver quelque sujet de conversation qui lui fût agréable et qui détournât son esprit des douloureuses scènes d'un passé trop récent. Il y avait plusieurs mois que M. Hale ne s'était montré aussi causeur que ce jour-là. Il ne voulut pas permettre qu'elle se levât, et offensa grièvement la trop susceptible Dixon, en voulant absolument servir lui-même sa fille.

A la fin, Marguerite sourit d'un faible et pâle sourire, mais qui pourtant donna à son père une satisfaction réelle.

« N'est-il pas étrange, dit-elle, de penser qu'en ce moment notre meilleure espérance pour l'avenir s'appelle Dolores ? »

Cette observation participait plus de la nature et de l'humeur habituelle de son père que de la sienne; mais aujourd'hui ils semblaient avoir changé de rôles.

« Sa mère était Espagnole, je crois, reprit M. Hale; ce qui explique qu'elle soit catholique. Son père était un ferme presbytérien, lorsque je l'ai connu. C'est un nom très-harmonieux et fort joli.

— Comme elle est jeune! elle a quatorze mois de moins que moi, juste l'âge qu'avait Edith lorsqu'elle a été fiancée au capitaine Lennox. Nous irons les voir en Espagne, n'est-ce pas, mon père ? »

M. Hale secoua la tête.

« Si tu le désires, Marguerite. Seulement nous reviendrons ici. Il me semble que ce serait faire injure à la mémoire de votre pauvre mère, qui, je le crains, avait tant d'aversion pour Milton, si nous le quittons à présent qu'elle y repose pour toujours et qu'elle ne peut nous suivre. Non, ma chère enfant, tu iras plutôt les voir, et tu me raconteras tous les détails qui concernent ma fille d'Espagne.

— Oh ! papa, je n'irai pas sans vous. Qui est-ce qui vous soignerait en mon absence ?

— Je voudrais bien savoir lequel de nous deux soigne l'autre à l'heure qu'il est ! Si tu fais le voyage, je persuaderai à M. Thornton de me laisser lui donner doubles leçons. Nous travaillerons fameusement les classiques ! Ce sera un intérêt de tous les moments. Tu pourrais ensuite pousser plus loin et aller voir Édith à Corfou, si cela te souriait. »

Marguerite fut quelque temps sans répondre. Puis elle dit gravement : « Merci mon père ! mais je ne m'absenterai pas. Espérons plutôt que M. Lennox s'arrangera si bien que Frédéric pourra nous amener Dolorès lorsqu'ils seront mariés. Quant à Édith, le régiment du capitaine ne restera pas longtemps à Corfou maintenant, et peut-être que dans un an nous pourrions voir les deux couples ici. »

Les sujets agréables de conversation subirent alors un brusque temps d'arrêt ; quelque triste souvenir avait traversé l'esprit de M. Hale et le réduisait au silence. Au bout de quelque temps, Marguerite lui dit :

« Mon père, avez-vous vu Nicolas Higgins à l'enterrement ? Il y était, et Mary aussi. Pauvre homme ! c'était la seule manière dont il pût nous montrer sa sympathie. Il y a un cœur bon et affectueux sous cette rude écorce. »

— Je le sais, répondit M. Hale ; je l'ai toujours pensé, même quand tu voulais me persuader que c'était une espèce de mauvais sujet. Nous irons les voir demain, Marguerite, si tu te trouves assez forte pour marcher jusque-là.

— Oh oui ! j'ai grande envie de les voir. Nous n'avons pas payé Mary, ou plutôt elle a refusé de rien recevoir, à ce que Dixon m'a dit. Nous partirons de manière à arriver juste à la fin de leur dîner, avant que le père retourne à l'ouvrage. »

Vers le soir, M. Hale dit :

« Je m'attendais presque à voir M. Thornton. Il parlait hier d'un livre que je voudrais lire et qui se trouve dans sa bibliothèque, et il me disait qu'il tâcherait de me l'apporter aujourd'hui. »

Marguerite soupira. Elle savait bien qu'il ne viendrait pas. Il avait trop de délicatesse pour risquer de la rencontrer, tandis qu'il avait sa honte si présente à l'esprit. La simple mention du nom de cet homme renouvela tous ses tourments, et la fit retomber dans son état de préoccupation et d'abattement. Elle céda de nouveau à la langueur qui s'emparait d'elle. Sou-

dain elle fut frappée de l'idée que c'était là une étrange manière de montrer sa patience et de récompenser son père des soins vigilants dont il l'avait entourée toute cette journée. Alors elle se mit sur son séant et lui offrit de lui faire la lecture. Comme les yeux de M. Hale étaient fatigués, il accepta volontiers sa proposition. Elle lut correctement, elle donna même le ton convenable ; mais si, lorsqu'elle eut fini, quelqu'un lui eût demandé l'analyse de sa lecture, il lui eût été impossible de la faire. Elle avait pensé tout le temps à M. Thornton ; elle se sentait ingrate envers lui, car elle avait refusé dans la matinée de lui savoir gré des démarches qu'il avait faites auprès des médecins pour empêcher l'enquête d'avoir lieu. Oh ! maintenant, elle lui en était reconnaissante ! Elle avait été poltronne et menteuse ; elle avait montré sa poltronnerie par une action sur laquelle elle ne pouvait revenir ; mais elle n'était pas ingrate : c'était une sorte de consolation pour elle de sentir qu'elle rendait justice à celui dont elle se savait méprisée. Oui ; et il avait de si justes raisons de le faire, qu'elle aurait eu moins d'estime pour lui s'il en eût été autrement, et elle éprouvait du bonheur à l'estimer. Il ne pouvait l'en empêcher, et c'était la seule consolation à ses maux.

A une heure assez avancée de la soirée, le livre en question arriva. Un domestique l'apporta avec les compliments affectueux de M. Thornton, qui faisait demander des nouvelles de M. Hale.

« Dites que je vais beaucoup mieux, Dixon, mais que miss Hale....

— Non, papa, dit vivement Marguerite. Ne dites rien de moi. Il n'a rien demandé.

— Ma chère enfant, tu as le frisson ! lui dit son père au bout de quelques minutes. Il faut te coucher tout de suite. Tu es d'une pâleur effrayante ! »

Marguerite consentit, quoiqu'il lui en coûtât, à quitter son père. Elle avait grand besoin de solitude, après une journée d'amères réflexions et d'un repentir plus amer encore.

Mais le lendemain, elle était presque dans un état normal. Sa gravité sévère et triste et ses distractions fréquentes n'avaient rien que de naturel dans les premiers temps d'un deuil aussi profond. A mesure qu'elle semblait revenir à la vie et à la santé, son père retombait dans ses vagues et douloureuses rêveries sur la mort de sa femme, et sur cette époque de sa vie qui ne devait jamais revenir.

CHAPITRE XXXVI.

L'union ne fait pas toujours la force.

Ainsi qu'ils l'avaient projeté la veille, le père et la fille s'acheminèrent le lendemain vers la demeure de Nicolas Higgins. Les vêtements de deuil qu'ils portaient, et la pensée qui leur vint à tous deux, que c'était la première fois qu'ils sortaient ensemble depuis bien longtemps, leur rappelèrent la perte cruelle qu'ils avaient faite. Il se serrèrent l'un contre l'autre dans une muette sympathie.

Ils trouvèrent Nicolas assis au coin de son feu, à sa place accoutumée; mais, contrairement à son habitude, il n'avait pas sa pipe à la bouche. Son toude était appuyé sur ses genoux et sa tête reposait dans sa main. Il ne se leva pas lorsqu'ils entrèrent, quoique Marguerite pût lire sur sa physionomie qu'il était aise de les voir.

« Asseyez-vous, asseyez-vous. Voilà un feu qui ne va guère bien, » dit-il en allongeant un vigoureux coup de fourgon dans la cheminée, comme pour détourner de lui l'attention de ses hôtes.

En effet, sa toilette était fort en désordre. Sa barbe noire n'avait pas été faite depuis plusieurs jours, ce qui rendait son pâle visage plus pâle encore, et sa veste avait grand besoin d'être raccommodée.

« Nous pensions avoir plus de chances de vous trouver à l'heure du dîner, fit Marguerite.

— Nous aussi, nous avons eu notre affliction depuis que nous ne vous avons vu, dit M. Hale.

— Oui, oui. Les afflictions sont plus communes que les dîners par le temps qui court. Et l'heure du dîner, pour moi; c'est toute la journée; on est toujours sûr de me trouver.

— Est-ce que vous êtes sans ouvrage? demanda Marguerite.

— Oui, » répondit-il d'une voix brève. Puis, au bout d'un moment de silence, il ajouta, en levant les yeux pour la première fois : « Je n'ai pas besoin d'argent, ne le croyez pas.

Bess, la pauvre fille, avait une petite épargne sous son oreiller, qu'elle voulait me glisser dans la main au dernier moment, et Mary taille des vestes de futaine. Mais tout de même, je me trouvè sans ouvrage.

— Nous devons de l'argent à Mary, dit M. Hale avant que la pression de la main de Marguerite sur son bras pût arrêter les paroles sur ses lèvres.

— Si elle le prend, je la mettrai à la porte; je demeurerai entre les quatre murs, et elle demeurera dehors. Voilà tout.

— Mais nous lui devons au moins des remerciements pour tous ses bons offices, reprit M. Hale.

— Je n'ai jamais remercié votre fille de ses bontés pour ma pauvre enfant, moi. Je n'aurais jamais pu trouver les paroles que j'aurais voulu. Il me faudra les chercher maintenant, si vous commencez à parler du peu que Mary a fait pour vous servir.

— C'est à cause de la grève que vous êtes sans ouvrage? demanda doucement Marguerite.

— Il n'y a plus de grève. C'est fini pour cette fois. Je suis sans ouvrage parce que je n'en demande pas; et je n'en demande pas parce que les bonnes paroles sont rares et les mauvaises abondantes. »

Il était d'humeur ce jour-là à prendre plaisir à répondre en énigmes. Marguerite vit qu'il serait bien aise qu'on lui en demandât l'explication.

« Et qu'entendez-vous par les bonnes paroles? »

— Demander de l'ouvrage. Je compte que ce sont les meilleures paroles qu'un homme puisse dire à un autre. Donnez-moi de l'ouvrage, cela veut dire : « Et je le ferai comme un homme. » Ce sont de bonnes paroles, celles-là.

— Et dire de mauvaises paroles, c'est refuser de l'ouvrage à ceux qui en demandent ?

— Oui. Sont-ce de bonnes paroles que de dire à un homme : « Ah! ah! mon bel oiseau, vous avez été fidèle à votre consigne, je serai fidèle à la mienne. Vous avez fait du mieux que vous avez pu pour aider ceux qui avaient besoin d'aide, c'est votre manière d'être fidèle à vos principes, moi je serai fidèle aux miens; vous avez été un imbécile, un franc imbécile, mais honnête au moins, c'est fort bien; allez au diable! Il n'y a pas d'ouvrage pour vous. » Voilà de mauvaises paroles. Je ne suis pas un imbécile, et, si je l'étais, ils auraient dû me montrer à être sage à leur manière; peut-être que

que je l'aurais appris, si on s'était donné la peine de me l'enseigner.

— Ne vaudrait-il pas mieux, dit M. Hale, aller demander à votre ancien patron s'il veut vous reprendre ? ce serait une faible chance peut-être, mais enfin c'en serait une. »

Higgins leva de nouveau les yeux sur son interlocuteur avec un regard pénétrant, et laissa échapper un petit rire sec et amer.

« Monsieur, s'il n'y a pas d'offense, je vous ferai une question ou deux à mon tour.

— Tant que vous voudrez, répondit M. Hale.

— Je présume que vous avez un moyen quelconque de gagner votre pain ; car m'est avis que les gens de votre sorte ne viennent pas demeurer à Milton pour leur plaisir.

— Vous avez parfaitement raison. J'ai un peu de bien, mais je suis venu à Milton dans l'intention d'augmenter mon revenu en donnant des leçons.

— Oui, et en montrant aux gens ce qu'ils ne savent pas. Eh bien ! il faut croire qu'ils vous payent pour cela, n'est-ce pas ?

— Oui, reprit M. Hale en souriant ; c'est dans le but d'être payé que je me suis fait professeur.

— Et ceux qui vous payent vous disent-ils ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire de l'argent qu'ils vous donnent en échange de vos peines ?

— Non, certainement !

— Ils ne viennent pas vous dire : « Vous avez peut-être un frère, ou un ami qui vous est aussi cher qu'un frère, et qui a besoin de quelques sous, pour une chose que vous et lui trouvez bonne ; mais il faut nous promettre de ne pas les lui donner. Vous voyez un placement qui vous convient pour votre argent ; mais il ne nous convient pas à nous, et, si vous le mettez là, nous n'aurons plus affaire à vous. » Ils ne vous disent pas cela ?

— Non ! mille fois non !

— S'ils vous parlaient de la sorte, que feriez-vous ?

— Il faudrait que je fusse dans un grand embarras pour penser à me soumettre à de semblables conditions.

— Aucun embarras sur la terre ne m'y ferait soumettre, moi, dit Nicolas Higgins. Maintenant vous y voilà, vous avez le doigt sur la plaie ; vous avez touché, comme on dit, le tau-reau à l'œil. Chez Hamper, où je travaillais auparavant, on

fait promettre aux ouvriers qu'ils ne donneront pas un penny pour aider l'Union ou empêcher les *turn-outs*¹ de mourir de faim. Ils peuvent promettre et faire promettre tout ce qu'ils voudront, continua-t-il d'un air de mépris; ils ne gagneront à cela que de faire des menteurs et des hypocrites, voilà tout. Et encore c'est un moindre péché de mentir que d'avoir le cœur assez dur pour ne pas rendre service à ceux qui en ont besoin, et ne pas soutenir la bonne cause quand elle est opprimée. Mais je ne me parjurerai jamais, moi, pour tout l'ouvrage qu'un roi pourrait me donner! Je suis membre de l'Union, parce que je crois que c'est une chose bonne pour l'ouvrier, et j'ai été *turn-out* moi-même, je sais ce que c'est que de souffrir de la faim. Et si je gagne un schelling, il y en aura la moitié pour l'Union et pour les *turn-outs*, s'ils me le demandent. Conséquemment, je ne sais pas où je pourrai trouver à le gagner, ce schelling.

— Est-ce que cette condition de ne pas secourir les gens de l'Union est en vigueur dans toutes les fabriques? demanda Marguerite.

— Je ne puis vous le dire: tout ce que je sais, c'est que c'est un nouveau règlement dans la nôtre; et je compte qu'ils se verront bientôt dans l'impossibilité de le maintenir. Mais pour le quart d'heure il est en vigueur. Ils finiront par découvrir que les tyrans produisent des traîtres. »

Il se fit un silence. Marguerite hésitait à dire ce qui était dans sa pensée; elle ne voulait pas irriter un homme qu'elle voyait déjà triste et découragé. A la fin elle parla, mais avec une voix si douce et une manière qui montrait si clairement qu'elle craignait de dire quelque chose de désagréable, que Higgins ne se sentit pas blessé, mais embarrassé.

« Vous rappelez-vous, dit-elle, que le pauvre Boucher disait un jour que l'Union était un tyran? Je crois même qu'il disait que c'était le pire de tous les tyrans; et je me souviens que, dans le moment, je trouvai qu'il avait raison. »

Higgins resta quelque temps sans répondre; il avait la tête appuyée sur ses mains, et regardait opiniâtrément le feu, de sorte que Marguerite ne pouvait voir l'expression de son visage.

1. Ouvriers renvoyés d'un atelier ou d'une fabrique.

« Je ne nierai pas, dit-il enfin, que l'Union ne soit quelquefois obligée de contraindre un homme pour son bien. Je dis toujours la vérité. Un homme qui ne fait pas partie de l'Union mène une triste vie; mais une fois qu'il est dans l'Union, elle prend soin de ses intérêts mieux qu'il ne le ferait lui-même. La seule chance que les ouvriers aient de se faire rendre justice, c'est de se réunir. Plus il y aura de membres dans l'Union, plus chaque membre aura de chances de n'être pas opprimé. Le gouvernement prend soin des idiots et des fous, et, si quelqu'un a la fantaisie de faire mal à son voisin ou de se faire mal à lui-même, il l'en empêche, qu'il le veuille ou non. Et voilà ce que nous faisons, nous autres de l'Union. Nous ne pouvons pas mettre les gens en prison, mais nous pouvons rendre à un homme la vie si dure, qu'il se trouve obligé de venir à nous et d'être sage, et d'aider les autres en dépit de lui-même. Boucher a toujours été un imbécile, et plus imbécile encore à la fin qu'au commencement.

— Est-ce qu'il vous a nui? demanda Marguerite.

— Je le crois bien! Nous avions pour nous l'opinion publique, jusqu'au moment où lui et ses pareils se sont mis à faire des rassemblements et des émeutes. Du moment où ils n'ont plus respecté la loi, ç'a été la fin de la grève.

— Eh bien! n'aurait-il pas beaucoup mieux valu le laisser tranquille, et ne pas le forcer de se joindre à l'Union? Il ne vous a fait aucun bien, et vous lui avez tourné la tête.

— Marguerite! dit M. Hale à voix basse, car il voyait les nuages s'amonceler sur la physionomie d'Higgins.

— Laissez-la dire, fit soudain ce dernier. Elle a raison de dire ce qu'elle pense. Mais elle ne comprend pas ce que c'est que l'Union : c'est une grande force, c'est notre seule force. J'ai lu autrefois une pièce de vers qui parlait d'une pâquerette coupée en deux par le soc d'une charrue, et ces vers m'ont fait venir les larmes aux yeux, car alors j'avais des larmes de reste. Mais je garantirais bien que le laboureur qui conduisait la charrue ne s'est pas détourné, malgré toute sa pitié pour la fleurette : il avait trop de bon sens pour cela! L'Union, c'est la charrue qui prépare le sol pour la moisson. Les gens tels que Boucher (c'est lui faire trop d'honneur que de le comparer à une pâquerette, il ressemblerait plutôt à une mauvaise herbe qui rampe sur la terre), les gens tels que Boucher doivent se résoudre à être mis de côté. Je suis en colère contre lui pour le quart d'heure, et peut-être que

j'en dis trop ; mais il me semble que je ferais passer le soc de la charrue sur lui le plus volontiers du monde.

— Pourquoi cela ? Qu'a-t-il donc fait ? Quelque chose de nouveau ?

— Sans doute. Cet homme-là ne fait jamais que des sottises. D'abord il a fallu qu'il allât par les rues, lui et les siens, crier et hurler comme un enragé, et donner ainsi un coup de pied à la grève. Ensuite il est allé se cacher, et il serait encore dans son trou, si Thornton l'avait fait poursuivre comme je l'espérais ; mais Thornton, ayant atteint son but, ne s'est pas soucié de faire mettre les émeutiers en jugement, et alors Boucher est retourné tout penaud chez lui. Pendant un ou deux jours il n'a pas osé se montrer, il a bien fait. Au bout de ce temps devinez ce qu'il a fait, où il est allé ? Eh bien, chez Hamper, Dieu le damne ! Il y est allé avec sa face de miel qui me fait mal au cœur à voir ; il a demandé de l'ouvrage, quoiqu'il connût parfaitement la nouvelle condition qu'on imposait, de jurer de ne rien donner à l'Union, rien pour empêcher les misérables *turn-outs* de mourir de faim, lui qui serait mort de faim lui-même si l'Union ne l'avait pas secouru dans sa détresse ! Oui, il y est allé, il a eu le front de promettre tout, de jurer tout ; d'offrir même de dire tout ce qu'il savait de nos démarches et de nos projets, le traître ! le propre à rien ! le Judas ! Mais je dois le dire à la louange de Hamper, et je lui en aurai obligation jusqu'à mon dernier jour, il a renvoyé Boucher sans vouloir l'entendre, sans vouloir écouter un mot, quoique ceux qui étaient présents disent qu'il pleurait comme un *baby*.

— Oh ! c'est affreux ! Quelle pitié ! s'écria Marguerite Higgins, je ne vous reconnais plus. Ne voyez-vous pas que c'est vous qui avez rendu Boucher ce qu'il est, en le faisant entrer de force dans l'Union, quand son cœur n'était pas avec vous ? C'est vous, malheureux, qui l'avez mis où il est !

— Mis où il est ! mais où était-il ? »

Un bruit sourd et mesuré, augmentant toujours à mesure qu'il s'avancait dans la rue étroite, parvint en ce moment aux oreilles de nos trois interlocuteurs. On entendait des chuchotements, des bruits de pas qui semblaient non se mouvoir avec rapidité ou régularité, mais graviter autour d'un centre commun. Puis on entendit bientôt un son plus distinct : c'était comme la marche régulière et laborieuse d'hommes qui portent un lourd fôrdeau. M. Hale, Marguerite et Higgins s'élan-

cèrent tous trois vers la porte, mus par une impulsion irrésistible, poussés non par une vaine curiosité, mais comme par un choc électrique. Six hommes tenaient le milieu de la rue; trois d'entre eux étaient des *policemen*. Ils portaient sur leurs épaules une porte décrochée de ses gonds, et sur cette civière improvisée gisait le cadavre d'une créature humaine; de chaque côté de la porte tombaient incessamment de larges gouttes d'une eau bourbeuse.

Tous les habitants de la rue étaient accourus pour voir, puis s'étaient mis à accompagner dans sa marche le triste cortège, et chacun interrogeait tour à tour les porteurs, qui, fatigués de répondre, ne le faisaient plus qu'à contre-cœur.

« Nous l'avons trouvé dans le ruisseau, au bout du champ, là-bas.

— Dans le ruisseau! Il n'y a pas assez d'eau dedans pour noyer un enfant!

— Oui, mais c'était un gars résolu; il s'est couché la face dans l'eau, et s'est tenu là jusqu'à la fin; n'importe le motif, il faut qu'il ait été fameusement dégoûté de la vie! »

Higgins se glissa à côté de Marguerite, et lui dit d'une voix faible et chevrotante: « Ce n'est pas John Boucher? Oh! non; il n'avait pas assez d'énergie; bien sûr, ce n'est pas John Boucher! Mon Dieu! les voilà qui regardent par ici. Écoutez! j'ai un bourdonnement dans les oreilles, je ne puis rien entendre. »

Les porteurs posèrent la porte soigneusement sur des pierres qui se trouvaient là, et tout le monde put voir le pauvre noyé, dont les yeux vitreux, à moitié ouverts, semblaient regarder vaguement le ciel. Sa face était gonflée et défigurée, à cause de la position dans laquelle on l'avait trouvé. Outre cela, la peau du visage était maculée de larges taches noirâtres, produites par l'eau du ruisseau, dans laquelle on avait rincé des étoffes sortant de la teinture. Le sommet de la tête et le front étaient chauves; les cheveux étaient longs et clair-semés par derrière, et séparés en plusieurs mèches, dont chacune servait de conduit à l'eau qui dégouttait du cadavre.

Bien qu'il fût ainsi défiguré, Marguerite reconnut John Boucher; elle fut si choquée de voir ce pauvre visage contracté par les convulsions de l'agonie, souillé par la boue et la teinture, exposé aux regards curieux de la foule, que par un instinct religieux elle s'avança et le couvrit de son mouchoir. Tous ceux qui l'avaient vue remplir ce pieux office la suivirent des yeux comme elle retournait à l'endroit qu'elle avait quitté et où

Nicolas Higgins restait immobile, comme pétrifié et cloué au sol. Les porteurs échangèrent quelques paroles, puis un d'entre eux s'avança vers Higgins, qui aurait voulu pouvoir rentrer dans la maison.

« Higgins, tu le connaissais ? Il faut que tu ailles prévenir sa femme. Fais-le doucement, mon garçon ; mais fais-le vite, car nous ne pouvons le laisser longtemps là.

— Je ne puis y aller, dit Higgins ; ne me demandez pas cela ; je n'aurai jamais la force de me trouver en face d'elle !

— Tu la connais pourtant mieux que nous, reprit le porteur : nous avons fait assez en le rapportant ici ; prends ta part de la besogne.

— Je ne le puis, dit Higgins ; je suis renversé rien que de le voir : nous étions fâchés, et maintenant il est mort !

— Eh bien ! puisque tu ne veux pas, tout est dit. Il faut pourtant bien que quelqu'un s'en charge : c'est une rude tâche, à la vérité ; mais ce sera un miracle si elle ne l'apprend pas tout subitement, et cela lui fera plus de mal que si on le lui disait par degrés.

— Allez-y, papa ! dit tout bas Marguerite.

— Si je pouvais, si j'avais le temps de penser à ce qu'il vaudrait mieux dire ! mais comme cela, tout d'un coup ! »

Marguerite vit bien que cette tâche était au-dessus des forces de son père. Il tremblait de la tête aux pieds.

« J'irai, moi ! dit-elle.

— Dieu vous bénisse, miss ! Ce sera une bonne action, car la pauvre femme est bien malade, et elle ne connaît presque personne par ici. »

Marguerite frappa à la porte fermée ; mais il se faisait un tel bruit à l'intérieur, il y avait une telle confusion de voix d'enfants turbulents, qu'elle ne put savoir si on lui avait répondu ou même si elle s'était fait entendre ; et, comme chaque instant de retard lui faisait trouver plus pénible la tâche difficile qu'elle venait d'entreprendre, elle leva le loquet et entra, puis referma la porte sur elle et mit le verrou, sans que la femme s'en fût seulement aperçue.

Mistress Boucher était assise dans une espèce de fauteuil, au coin d'un foyer en désordre. La chambre semblait n'avoir pas été faite depuis plusieurs jours. Marguerite dit quelque chose en entrant ; elle savait à peine quoi ; son gosier et ses lèvres étaient desséchés, et le bruit des enfants l'empêchait complètement d'être entendue.

Elle recommença :

« Comment vous trouvez-vous, mistress Boucher ? vous paraîsez bien souffrante.

— Je n'ai guère la chance de me guérir, répondit-elle aigrement. Je suis seule pour morigéner tous ces marmots, et n'ai rien à leur donner pour les tenir tranquilles : John n'aurait pas dû me quitter pendant que je suis si malade.

— Combien y a-t-il de temps qu'il est parti ?

— Quatre jours. Personne ici n'a voulu lui donner d'ouvrage, de sorte qu'il a filé sur Greenfield ; mais il devrait être de retour, ou m'avoir fait dire s'il a trouvé à s'occuper. Il aurait bien pu...

— Ne le blâmez pas, dit Marguerite ; il a eu assez de chagrin, j'en suis sûre.

— Veux-tu te taire, et me laisser entendre ce que dit la dame ! » reprit la mère en s'adressant d'une voix aiguë à un petit bambin de quinze à dix-huit mois. Elle continua, par manière d'excuse à Marguerite : « Il est toujours à me demander après papa et des tartines ; mais je n'ai pas de tartines à lui donner, et son père est bien loin et nous a tous oubliés, je commence à le croire. Ce marmot-là est le favori de son père, » dit-elle ; et, par un soudain revirement d'humeur, elle attira l'enfant sur ses genoux et l'embrassa à plusieurs reprises avec tous les signes d'une vive tendresse.

Marguerite posa sa main sur le bras de mistress Boucher, comme pour réclamer son attention. Leurs yeux se rencontrèrent.

« Pauvre petit ! dit lentement Marguerite ; c'était le favori de son père !

— C'est le favori de son père, » reprit la femme, et se levant tout d'une pièce et se posant en face de Marguerite, toutes deux se regardèrent quelque temps sans parler ; puis mistress Boucher recommença d'une voix sourde et grondeuse, qui prenait un caractère d'égarement à mesure qu'elle avançait dans son discours : « Il est le favori de son père, je vous le dis ; les pauvres aiment leurs enfants tout autant que les riches. Eh bien ! pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi me regardez-vous comme cela, avec vos grands yeux tristes ? Où est John ? » Et, toute faible qu'elle était, elle secoua rudement Marguerite pour la forcer à répondre. « O mon Dieu ! » dit-elle enfin, comprenant le muet langage du regard plein de larmes de la jeune fille, et elle retomba sur son siège.

Marguerite prit l'enfant, et le mit dans les bras de sa mère en disant :

« Il l'aimait !

— Oui, dit la femme secouant la tête, il nous aimait tous ! Nous avons au moins quelqu'un pour nous aimer ! M'est avis qu'il y a longtemps ; mais lorsqu'il était en vie et là avec nous, il nous aimait. C'était peut-être le baby qu'il préférait, mais il m'aimait, et je l'aimais aussi, bien que je me sois plainte de lui il y a cinq minutes. Mais êtes-vous sûre qu'il soit mort ? ajouta-t-elle en essayant de se relever ; si c'est seulement qu'il soit malade et sur le point de mourir, il peut revenir encore. Je suis bien malade, moi, depuis longtemps, et pourtant je vis toujours.

— Mais il est mort, lui ; il est noyé.

— On a vu plus d'un noyé revenir. Mais où ai-je la tête de me tenir là sans bouger, tandis qu'il y a tant à faire ? Allons, tais-toi mon enfant, tais-toi ! prends ceci, prends ce que tu voudras pour jouer, mais ne crie pas, car tu me fends le cœur. Hélas ! qu'est devenue ma force ? Oh John ! mon pauvre mari ! »

Marguerite empêcha la pauvre femme de tomber en la retenant dans ses bras. Elle s'assit dans le fauteuil ; le corps de la femme posait sur ses genoux, et sa tête sur son épaule. Les enfants, qui, à l'apparition de la dame, s'étaient rassemblés dans un coin, commencèrent à comprendre le sens de cette scène de douleur ; mais l'intelligence venait lentement à leur esprit obtus. Cependant, lorsqu'ils eurent deviné l'affreuse vérité, ils poussèrent tous ensemble une clameur qui fendit le cœur de Marguerite. Les cris du petit Johnny étaient encore plus perçants que les autres, bien qu'il ne sût guère, le pauvre enfant, pourquoi il criait.

La mère, toujours évanouie, tressaillait faiblement dans les bras de Marguerite ; celle-ci entendit du bruit à la porte.

« Ouvrez, ouvrez vite, dit-elle à l'aîné des enfants. Le verrou est à la porte ; retirez-le sans faire de bruit et ne bougez plus. O mon père, faites monter les hommes avec précaution, tout doucement, qu'elle ne les entende pas. Elle est sans connaissance, mais ce ne sera rien.

— Cela vaut tout autant pour elle, la pauvre créature ! dit une femme qui était à la suite des funèbres porteurs. Mais vous n'êtes pas assez forte pour la tenir. Attendez,

je vais aller chercher un coussin, et nous la poserons doucement par terre. »

Cette voisine obligeante fut d'un grand secours à Marguerite. Évidemment, elle ne connaissait pas la maison, c'était une nouvelle habitante du quartier ; mais elle paraissait si bonne, si active et si prévoyante, que Marguerite sentit que sa présence à elle n'était plus nécessaire et qu'elle ferait peut-être bien de donner l'exemple du départ, car la chambre se trouvait encombrée de spectateurs oisifs autant que sympathiques.

Elle chercha des yeux Nicolas Higgins ; il n'était pas là. Elle s'adressa donc à la bonne voisine qui avait eu l'idée de coucher mistress Boucher par terre.

« Ne pourriez-vous pas leur faire entendre qu'il vaut mieux laisser tranquille pour l'instant, de manière qu'elle ne voie autour d'elle qu'un ou deux visages de connaissance quand elle reprendra ses sens ? Mon père, parlez à ces hommes et tâchez de les faire sortir. La pauvre femme manque d'air ; elle ne peut respirer librement, avec cette masse de gens autour d'elle. »

Tout en disant ces paroles, Marguerite, agenouillée sur le plancher auprès de mistress Boucher, lui bassinait les tempes avec du vinaigre. Au bout de quelques minutes, elle sentit un courant d'air frais sur son visage. Elle leva les yeux, et vit son père et la voisine secourable échanger un sourire d'intelligence.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Il y a que cette bonne dame a trouvé un excellent expédient pour faire évacuer la place.

— J'ai dit aux femmes de s'en aller, d'emmener chacune un des enfants, et de bien réfléchir qu'ils sont orphelins, les pauvres innocents, et que leur mère est veuve. C'était à qui en aurait un, et les petits sont sûrs d'avoir l'estomac plein aujourd'hui et d'être bien caressés. Sait-elle comment est mort son mari ?

— Non, dit Marguerite, je n'ai pu lui dire tout à la fois.

— Il faut qu'elle le sache, à cause de la justice qui viendrait faire l'enquête. Tenez, la voilà qui revient ; est-ce vous qui le lui direz, ou moi ? Peut-être vaut-il mieux que ce soit votre père.

— Non, vous, vous plutôt, » dit Marguerite.

Elles attendirent en silence qu'elle eût complètement

recouvré ses sens. La voisine s'assit par terre et appuya sur ses genoux la tête de mistress Boucher.

« Voisine, dit-elle, votre homme est mort. Savez-vous de quelle manière ? »

— Il est mort noyé, dit mistress Boucher d'une voix faible, et elle se mit à pleurer à cette rude et brusque manière de sonder la plaie.

— On l'a trouvé noyé, c'est vrai. Il revenait ayant perdu tout espoir sur terre. Il a pensé que Dieu ne serait pas plus dur que les hommes, et peut-être pas si dur, qu'il le trouverait peut-être bon et sensible comme une mère, peut-être encore plus sensible. Je ne dis pas qu'il ait bien fait, je ne dis pas qu'il ait mal fait ; tout ce que je peux dire, c'est que je prie Dieu de me garder moi et les miens d'avoir le cœur aussi affligé que lui, car nous pourrions alors faire chose pareille.

— Et dire qu'il m'a laissée seule avec tous ces enfants ! dit la veuve en gémissant, moins frappée du genre de mort de son mari que Marguerite ne s'y attendait ; mais c'était un effet de sa nature faible et molle, qu'elle se préoccupât surtout de cette perte en ce qui la concernait, elle et ses enfants.

— Non, pas seule, dit M. Hale d'un ton solennel. N'y a-t-il pas quelqu'un qui sera avec vous, qui a promis de prendre en main votre cause ? »

La pauvre veuve ouvrit de grands yeux et regarda le nouvel interlocuteur, dont elle n'avait pas encore remarqué la présence.

« N'a-t-il pas promis d'être le père des orphelins ? continuait-il.

— Mais j'ai six enfants, mon bon monsieur, et l'aîné n'a pas huit ans. Ce n'est pas que je doute de la puissance de Dieu, ajouta-t-elle ; mais il faut une grande foi pour ne pas désespérer dans l'affliction où je me trouve.

— Elle pourra mieux vous entendre demain, monsieur, dit la voisine. La meilleure consolation pour elle dans ce moment-ci, serait d'avoir un de ses enfants sur son cœur. Je suis fâchée qu'on ait emmené le *baby*.

— Je vais aller le chercher, » dit Marguerite. Elle sortit et rentra au bout de quelques minutes, tenant Johnny dans ses bras. Le visage de l'enfant était tout barbouillé de confitures, et ses mains chargées de trésors sous la forme

de coquillages et de morceaux de cristal, sans compter la tête d'une figure de plâtre. Marguerite le mit dans les bras de sa mère.

« C'est bien, dit la bonne femme; maintenant vous pouvez partir. Ils pleureront ensemble, ils se consoleront l'un l'autre mieux qu'àme qui vive ne le pourrait faire. Je resterai avec elle tant qu'elle aura besoin de moi, et si vous venez demain, vous pourrez lui parler raison, et elle vous entendra; mais pour aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'y penser. »

Comme Marguerite et son père remontaient la rue, ils s'arrêtèrent à la porte d'Higgins; elle était fermée.

« Entrerons-nous, Marguerite? dit M. Hale; je pensais à lui tout à l'heure. »

Ils frappèrent; on ne répondit point. Ils essayèrent de lever le loquet; la porte était fermée en dedans, mais ils crurent entendre remuer à l'intérieur.

« Nicolas! » dit Marguerite.

Point de réponse; croyant s'être trompés, ils allaient se retirer, lorsqu'ils entendirent un bruit comme celui d'un livre qu'on laisse tomber à terre.

« Nicolas! dit une seconde fois Marguerite, c'est nous, nous seulement. Ne voulez-vous pas nous ouvrir? »

— Non, dit-il. Je l'ai dit assez clairement sans parler, quand j'ai verrouillé ma porte. J'aime autant être seul aujourd'hui. »

M. Hale allait insister. Marguerite posa son doigt sur les lèvres de son père.

« Cela ne m'étonne pas, dit-elle; il me tarde aussi de me trouver seule. C'est tout ce qu'on peut désirer après une journée comme celle-ci. »

CHAPITRE XXXVII.

Regards jetés vers le Midi.

La porte d'Higgins était encore fermée le lendemain, lorsque M. Hale et sa fille allèrent visiter la veuve Boucher; mais cette fois ils apprirent d'une voisine officieuse qu'il était

réellement sorti. Il était cependant, avant de se mettre en course, entré chez mistress Boucher, qui n'avait pas paru satisfaite de sa visite. La pauvre femme semblait prendre l'univers entier à partie et lui reprocher le suicide de son mari, et malheureusement il y avait dans ses idées à cet égard une ombre de raison qui les rendait fort difficiles à réfuter. Cependant, tout en compatissant à sa douleur, on voyait avec peine qu'elle pensait uniquement à elle et à sa malheureuse position, et son égoïsme allait jusqu'à lui faire considérer ses enfants comme une charge et un embarras, malgré la tendresse pour ainsi dire animale qu'ils lui inspiraient. Marguerite essaya de faire connaissance avec ces pauvres petits, tandis que son père tâchait de ramener la veuve à des sentiments plus chrétiens et plus élevés. Elle découvrit bientôt que les enfants pleuraient leur père avec un sentiment plus désintéressé que sa veuve. Leur père avait toujours été bon pour eux, et chacun racontait dans son naïf langage quelques traits d'affection ou d'indulgence de leur *daddy*¹.

« Est-ce qu'il est là-haut, c'est vraiment lui ? cela ne lui ressemble pourtant pas, disait l'aîné. J'en ai peur et je n'ai jamais eu peur de *daddy*. »

Le cœur de Marguerite saigna en apprenant que, dans son égoïste besoin de sympathie, la mère avait montré à ses enfants le corps défiguré de leur père ; c'était mêler le dégoût et l'horreur à l'affliction naturelle qu'ils éprouvaient. Pour chasser de ces jeunes esprits des idées trop lugubres, elle essaya de détourner leurs pensées vers une autre direction ; elle leur parla de ce qu'ils pouvaient faire pour leur mère et, ce qui eut sur eux bien plus d'influence, de ce que leur père aurait voulu qu'ils fissent. Marguerite eut plus de succès dans son entreprise que M. Hale dans la sienne. Les enfants, voyant leur devoir tout près d'eux selon les instructions de Marguerite, commencèrent à s'en acquitter, en faisant, chacun dans la mesure de ses forces, quelques efforts pour nettoyer la chambre et la mettre en ordre. Mais M. Hale avait proposé des considérations trop élevées et trop abstraites à la pauvre malade. Elle ne pensait pas même aux angoisses qu'avait dû éprouver son mari avant d'en venir à cette terrible et suprême détermination ; elle ne voyait dans cet événement que la privation de celui qui l'avait soignée, aidée, et qui donnait du

1. Synonyme de papa dans le langage des petits enfants.

pain à ses enfants. Elle ne pouvait prendre sur elle d'adorer les décrets de ce Dieu qui n'était pas visiblement intervenu pour empêcher l'eau du ruisseau de noyer son mari, et, quoique intérieurement elle blâmât Boucher de s'être laissé aller au désespoir et qu'elle ne trouvât pas d'excuse à son action insensée, elle se plaignait hautement et amèrement de tous ceux qu'elle supposait avoir de quelque manière contribué à la perte de son mari, les patrons en général, et particulièrement M. Thornton, dont la fabrique avait été attaquée par Boucher et qui, lorsqu'un mandat d'amener avait été lancé contre lui, l'avait fait retirer. L'Union, dont Higgins était aux yeux de la pauvre femme la représentation vivante, les enfants, si nombreux, si affamés et si bruyants, tout cela constituait une armée d'ennemis personnels auxquels elle reprochait le malheur qui faisait d'elle une pauvre veuve sans appui.

Marguerite entendit assez de ces discours déraisonnables pour se décourager complètement, et il lui fut impossible d'égayer son père lorsqu'ils sortirent de cette maison de deuil.

« C'est la vie casanière des cités qui produit cet effet, dit-elle lorsqu'ils furent de retour. Dans les villes, le mouvement nerveux est accéléré par le bruit, le tumulte et la vitesse qui règnent partout, sans compter l'espèce d'emprisonnement dans des habitations privées d'air, qui à lui seul suffirait pour attrister et pour abattre les forces, au lieu qu'à la campagne les habitants vivent presque toujours à l'air, grands et petits, hiver comme été.

— Mais pourtant il faut bien que les villes soient habitées ; et puis à la campagne on voit des populations qui ont contracté des habitudes d'esprit si calmes qu'elles sont devenues presque fatalistes.

— C'est vrai ; et je suppose que chaque genre de vie a ses épreuves et ses tentations. Celui qui demeure dans les villes doit trouver une aussi grande difficulté à supporter patiemment et avec résignation les peines de ce monde, que l'habitant des campagnes à puiser dans son esprit l'énergie nécessaire pour faire face aux calamités et aux catastrophes imprévues. Tous deux doivent admettre difficilement l'espérance d'une vie à venir : l'un, parce qu'il est pressé de tous côtés par le présent, qui ne lui laisse même pas le loisir de la réflexion ; l'autre, parce que son existence tout animale le porte naturellement à n'estimer que les jouissances purement matérielles, et que, ne connaissant pas d'autre genre de bonheur,

il ne se les refusera pas en ce monde pour attendre dans l'autre une félicité qu'il ne saurait apprécier.

— De sorte que la trop grande tension de l'esprit pour les affaires temporelles, et l'apathie stupide de ceux que rien n'émue, conduisent au même résultat par des routes différentes. Mais revenons à la pauvre mistress Boucher ; comme nous avons mal réussi à calmer sa douleur !

— Et cependant nous ne la laisserons pas sans secours, parce que nos paroles n'ont pas tout de suite l'effet que nous voudrions. O mon père ! que la vie de ce monde est triste !

— C'est vrai, mon enfant ; et surtout pour nous en ce moment. Et pourtant, n'avons-nous pas eu d'heureux instants, même au milieu de nos afflictions ? Quel bonheur nous a causé la visite de Frédéric !

— Oh ! oui, sans doute, s'écria vivement Marguerite. Quel plaisir, quelle douce jouissance de le voir, et qui nous semblait peut-être plus douce encore parce qu'elle nous était défendue ! »

Une pensée soudaine l'arrêta ; elle s'était gâté à elle-même et pour toujours, par sa lâcheté, le souvenir de la visite de Frédéric. De tous les défauts, celui qu'elle méprisait le plus dans les autres, c'était le manque de courage, cette faiblesse de cœur qui conduit au mensonge ; et elle s'en était rendue coupable ! Puis revint, comme toujours, l'idée que M. Thornton avait appris sa faute. Elle se demandait si la pensée de la savoir connue de toute autre personne lui eût causé la moitié autant de peine. Elle essaya en imagination comment elle aurait supporté le mépris de sa tante Shaw ou d'Edith, de son père, du capitaine ou de M. Lennox, de Frédéric lui-même. Bien que ce fût pour sauver ce dernier qu'elle eût agi, c'était lui qu'elle eût regretté le plus d'en voir instruit, car le frère et la sœur étaient alors sous l'influence d'une affection toute nouvelle, puisqu'ils ne s'étaient pour ainsi dire pas connus auparavant. Mais se voir déchu dans l'opinion même de Frédéric n'était rien auprès de la honte, de la mortelle honte qui s'emparait d'elle à l'idée de se retrouver en présence de M. Thornton. Cependant il lui tardait que cette entrevue eût lieu, qu'elle fût passée, afin de savoir quel ton il prendrait avec elle. Ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante au souvenir d'une conversation qui avait eu lieu dans les premiers temps de son séjour à Milton. Elle se rappelait avoir avancé comme un argument contre les profes-

sions commerciales, que trop souvent le vendeur fait passer des marchandises d'une qualité inférieure pour des objets de première qualité, et que, d'un autre côté, l'acheteur, pour se donner du crédit, se vantait de posséder des ressources qu'il n'avait réellement pas, ou des capitaux imaginaires. Elle voyait encore le regard calme et froid de M. Thornton, lui expliquant en peu de mots que, dans le commerce bien compris, toute manœuvre frauduleuse tourne à la longue contre celui qui l'emploie, et qu'en considérant les choses simplement au point de vue matériel du succès; toute supercherie est une folie dans le commerce comme partout ailleurs. Elle se souvenait aussi que, forte de sa véracité alors intacte, elle lui avait demandé s'il ne pensait pas qu'acheter au cours le plus bas, pour revendre au cours le plus haut, était une infraction à cette probité exacte qui s'allie si étroitement à l'idée de la vérité; elle avait ajouté le mot « chevaleresque, » que son père avait corrigé en employant le mot « chrétienne, » puis il avait pris en main la discussion, qu'elle avait écoutée, sans plus s'en mêler, avec une espèce de dédain.

Elle n'avait plus le droit, à présent, de se montrer dédaigneuse ! Ce n'était plus à elle de faire parade de sentiments chevaleresques ! Elle était désormais et pour toujours humiliée, avilie aux yeux de cet homme. Et quand le reverrait-elle ? Son cœur bondissait d'appréhension à chaque coup de sonnette, et, quand elle voyait tout tranquille et que ce n'était pas lui, ce même cœur semblait prêt à défaillir. Évidemment M. Hale attendait la visite de M. Thornton, et s'étonnait de ne pas le voir. L'autre soir, ils avaient agité bien des questions qui n'avaient point été résolues, faute de temps ; mais il avait été convenu que le lendemain, s'il était possible, ou sinon à la première soirée libre, M. Thornton viendrait continuer la discussion. M. Hale l'avait donc attendu chaque soir. Il n'avait pas encore repris ses leçons, interrompues lorsque la maladie de sa femme était devenue plus grave, de sorte qu'il se trouvait du loisir, et le grave et récent événement du suicide de Boucher l'avait porté à réfléchir plus que jamais. Il fut agité toute la soirée. A chaque instant, il disait :

« Je comptais bien sur M. Thornton. Je crois que le domestique qui a apporté le livre l'autre soir avait un billet qu'il aura oublié de remettre en même temps. Croyez-vous qu'aujourd'hui il ait envoyé un message ?

— Je vais m'en informer, mon père, dit Marguerite, après

que deux ou trois fois il fut revenu sur la même idée. Attendez, on sonne ! » Et elle se rassit aussitôt et courba attentivement la tête sur son ouvrage.

Elle entendit monter l'escalier, mais il n'y avait qu'une personne, et elle reconnut le pas de Dixon ; elle leva la tête en soupirant, essayant de croire qu'elle était contente.

« C'est cet Higgins, monsieur ; il veut vous parler, ou bien à miss Hale, ou peut-être à miss Hale d'abord et à vous ensuite, monsieur ; car il est tout drôle.

— Faites-le monter, Dixon ; il nous verra tous les deux, et il choisira celui auquel il veut parler.

— Très-bien, monsieur ; ce n'est pas que j'aie envie d'entendre ce qu'il a à vous dire, au moins ; mais si vous aviez vu ses souliers, je suis sûre que vous trouveriez qu'il vaut mieux le recevoir à la cuisine.

— Il les essuiera, je suppose, » dit M. Hale.

Dixon s'en alla d'assez mauvaise humeur, et dit à Higgins de monter. Elle s'adoucit un peu néanmoins lorsqu'elle le vit regarder ses pieds avec hésitation, puis s'asseoir sur la première marche de l'escalier, ôter ses souliers crottés et monter sans dire une parole.

« Serviteur ! dit-il en entrant, lissant ses cheveux avec sa main du mieux qu'il lui était possible. Vous m'excuserez, continua-t-il en s'adressant à Marguerite, si je viens sans souliers ; c'est que, voyez-vous, j'ai couru toute la journée, et les rues ne sont pas des plus propres. »

Marguerite mit sur le compte de la fatigue le changement qu'elle remarquait dans les allures de leur protégé, qui paraissait ce soir-là beaucoup plus tranquille que d'habitude ; il était évidemment embarrassé pour expliquer ce qu'il avait à dire.

La sympathie toujours bienveillante de M. Hale vint en aide à la timide hésitation du tisserand.

« On apportera le thé tout à l'heure, et vous en prendrez une tasse avec nous, monsieur Higgins. Vous devez être bien fatigué, si vous avez fait des courses par cette journée pluvieuse. Marguerite, mon enfant, pressez un peu les apprêts du thé. »

Le seul moyen qu'eût Marguerite de presser les apprêts, c'était de s'en charger elle-même, et cela blessa grandement Dixon, qui, commençant à se réveiller de la douleur que lui avait causée la mort de sa maîtresse, était plus irritable

et plus susceptible qu'auparavant. Marthe, ainsi que tous ceux qui se trouvaient en contact avec Marguerite, sans même en excepter Dixon dans ses bons moments, était fière et heureuse de faire quelque chose pour elle, et sa promptitude à exécuter les ordres de sa jeune maîtresse, et la patience avec laquelle Marguerite supporta l'humeur de Dixon, rendirent bientôt cette dernière honteuse de sa boutade.

« C'est vrai aussi; monsieur et vous, vous faites toujours monter les gens du commun, depuis que nous sommes à Milton. Je n'y comprends plus rien! A Helstone, ce monde-là n'allait pas plus haut que la cuisine, et j'en ai vu plus d'un qui se trouvait honoré d'y être. »

Il semblait sans doute plus facile à Higgins de s'ouvrir à une seule personne qu'à deux; car aussitôt que Marguerite fut sortie, il alla à la porte pour s'assurer qu'elle était fermée, puis, revenant se placer tout près de M. Hale :

« Monsieur, dit-il, vous ne devineriez jamais pourquoi j'ai œuvré toute la journée, surtout si vous vous rappelez ce que je vous ai dit hier. Eh bien! j'ai été demander de l'ouvrage; oui, vraiment, j'ai fait cela! Je m'étais bien promis d'avance que je répondrais toujours civilement, quand même on me dirait des duretés, et que je me couperais la langue avec les dents plutôt que de parler sans réflexion. Et tout cela, c'est pour cet homme; vous comprenez, ajouta-t-il en faisant claquer son pouce d'une certaine manière.

— Non, vraiment, je ne comprends pas, reprit M. Hale, voyant que Higgins attendait un signe quelconque d'adhésion, et n'ayant aucune idée de ce que pouvait être cet homme.

— Celui qui est couché là-bas, dit Higgins en recommandant le même geste; celui qui s'est allé noyer, le pauvre diable! Non, je n'aurais jamais cru qu'il eût assez de cœur et de courage pour rester si résolument la face dans l'eau jusqu'à la mort!... Boucher, enfin.

— Oui, je comprends maintenant. Reprenez où vous en étiez; vous disiez que vous ne parleriez pas sans réfléchir.

— Oui, pour lui; c'est-à-dire pas précisément pour lui: car, n'importe où il est maintenant, il ne souffre plus de la faim ni du froid, mais pour sa femme et pour ses marmots.

— Dieu vous bénira! dit M. Hale en se levant précipitamment; puis se rasseyant, il dit d'une voix émue: « Que voulez-vous dire? Expliquez-vous.

— Je vous l'ai dit, fit Higgins, un peu surpris de l'agitation de M. Hale. Je n'aurais jamais demandé de l'ouvrage pour moi; mais il a laissé sa famille à ma charge. Je comptais le conduire à une meilleure fin; mais c'est moi qui l'ai mis sur la route, et je dois en répondre. »

M. Hale saisit la main d'Higgins et la serra avec force, mais sans parler. Higgins était honteux et embarrassé.

« Là, là, monsieur, il n'y a pas un être qui mérite le nom d'homme qui n'en eût fait autant à ma place et mieux sans doute: car, aussi vrai que je le dis, je n'ai pas pu obtenir un brin d'ouvrage ni seulement l'espoir d'en avoir. J'ai pourtant bien prié Hamper. J'aurais fait tout ce qu'il aurait voulu, excepté cette promesse, par exemple, que je ne signerai jamais. Il n'aurait jamais eu un si bon ouvrier dans sa fabrique. Eh bien! il n'a pas voulu de moi, ni les autres non plus. Je suis pour eux comme une bête noire. Les marmots peuvent mourir de faim sans que je vienne à leur secours, à moins que vous ne m'aidiez, monsieur le curé!

— Vous aider! et comment? Ce serait bien volontiers, mais que puis-je faire?

— Miss que voilà (car Marguerite était rentrée dans la chambre et l'écoutait attentivement) m'a dit tout plein de belles choses du Midi et de ce qui s'y fait. Je ne sais pas si c'est bien loin d'ici; mais j'ai réfléchi que, si je pouvais les mener là où les vivres sont à bon marché, où on donne de bons gages et où tout le monde est d'accord, riches et pauvres, patrons et ouvriers, maîtres et domestiques, vous pourriez peut-être m'y procurer de l'ouvrage. Je n'ai pas quarante-cinq ans et je ne manque pas de force, monsieur.

— Mais quelle sorte d'ouvrage feriez-vous bien? mon brave.

— Dame! m'est avis que je pourrais bêcher un brin.

— Et pour cela, dit Marguerite en s'avançant, pour cela ou pour toute autre chose que vous pourriez faire, Higgins, vous gagneriez neuf schellings par semaine, peut-être dix tout au plus. Les vivres sont à peu près au même prix qu'ici, si ce n'est que vous pourriez avoir un petit jardin.

— Les marmots y travailleraient, dit Higgins. Dans tous les cas, j'ai assez de Milton, et Milton a assez de moi.

— Malgré cela, dit Marguerite, n'allez pas dans le Midi; vous ne pourriez résister au genre de vie qu'on y mène. Il vous faudrait être dehors par tous les temps; vous seriez bientôt perclus de rhumatismes. Un rude travail de corps à

votre âge vous épuiserait bientôt.... Puis dans ce pays la nourriture est bien différente de celle à laquelle vous êtes accoutumé.

— Je n'ai jamais été sur ma bouche, dit Nicolas d'un air piqué.

— Mais vous êtes habitué à manger de la viande de boucherie tous les jours, quand vous avez de l'ouvrage, et avec tous ces enfants à nourrir, je vous demande si vos dix schellings vous mèneraient loin. Je dois en conscience vous éclairer et vous faire voir les choses telles qu'elles sont, puisque c'est ce que vous m'avez entendu dire qui vous a mis cette idée dans la tête. Vous vous ennuierez à mourir là-bas ; vous ne savez pas ce que c'est. Une vie monotone comme celle-là vous rongerait comme la rouille. Ceux qui ont vécu dans ces contrées depuis leur enfance sont habitués à ces terrains marécageux. Ils travaillent jour après jour dans des champs remplis d'épaisses vapeurs, sans jamais parler ou lever leur pauvre tête sans cesse courbée vers la terre. Ce rude labeur corporel empêche celui de l'esprit ; la monotonie de leur tâche quotidienne tue en eux l'imagination. Ils ne songent pas, après leur pénible journée, à se rassembler pour échanger avec d'autres êtres de leur espèce quelques idées, quelques paroles sur n'importe quel sujet. Non ; ils rentrent au logis fatigués comme des bêtes brutes, les pauvres gens, et ne demandent autre chose au monde que la nourriture et le repas. Vous ne pourriez former là aucune de ces amitiés, de ces *camaraderies* qui viennent vous trouver dans une ville aussi librement que l'air que vous respirez. Je ne sais si ces sociétés sont un bien ou un mal ; mais ce que je sais, c'est que, de tous les hommes que j'ai vus, vous êtes le moins propre à mener une telle vie au milieu de tels compagnons. Ce qui fait leur paix et leur tranquillité vous serait un perpétuel sujet de tourment. N'y pensez plus Nicolas, je vous en conjure ! D'ailleurs, vous ne pourriez jamais payer les frais du voyage pour la mère et les enfants. C'est ce qui me rassure un peu.

— J'y ai pensé. Nous demeurerions tous ensemble, et le mobilier d'un seul ménage nous suffirait. Celui de l'autre payerait la dépense du déplacement. Et les gens de ce pays-là, il faut pourtant bien qu'ils fassent vivre leur famille : il y en a sans doute aussi qui ont six ou sept marmots à nourrir. Dieu leur vienne en aide ! s'écria-t-il, mieux convaincu par ses propres réflexions que par tout ce qu'avait dit Margue-

rite, et renonçant soudain à l'idée récemment éclosée dans son cerveau épuisé par la fatigue et les anxiétés de la journée. Dieu leur vienne en aide ! Le Nord et le Midi ont tous deux leur tourments. Si l'ouvrage est sûr et certain là-bas, on ne les paye pas assez pour empêcher les pauvres diables de mourir de faim ; tandis qu'ici nous avons pendant un mois plus d'argent qu'il ne nous en faut, et puis pas un liard le mois d'ensuite. Pour sûr, le monde est dans une confusion qui me passe, et je défie âme qui vive d'y rien comprendre. Il a bon besoin d'être remis en ordre, et qui l'y remettra, si c'est comme le disent aucuns, et s'il n'y a pas autre chose que ce que nous voyons ? »

M. Hale était très-occupé à faire et à couper des tartines de pain et de beurre. Marguerite n'en fut pas fâchée, car elle vit qu'il valait mieux pour Higgins être laissé à lui-même que si son père commençait à vouloir combattre ses raisonnements ; si doucement qu'il s'y prit, Higgins se croirait obligé à les soutenir. Elle causa avec son père sur des sujets indifférents, tandis que le pauvre tisserand, sans savoir seulement s'il mangeait, faisait un repas substantiel. Lorsqu'il eut fini, il recula sa chaise de la table et essaya de se mêler à la conversation, mais en vain ; il retomba dans ses réflexions. Soudain Marguerite, à qui cette pensée était déjà venue, mais qui n'avait pu jusqu'ici parvenir à la formuler, lui dit :

« Higgins, avez-vous été demander de l'ouvrage à Marlborough-Mills ?

— Chez Thornton ? Oui, j'y suis allé.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Ce n'est pas un compagnon de mon espèce qu'on laisse parvenir jusqu'au chef : le contre-maître m'a envoyé à tous les diables.

— Je voudrais que vous eussiez vu M. Thornton, dit M. Hale ; il aurait pu ne pas vous donner d'ouvrage, mais à coup sûr il n'aurait pas employé un tel langage.

— Quant au langage, j'y suis fait, et ce n'est pas cela qui me tracasse. Moi-même, quand je ne suis pas de bonne humeur, je ne mets pas de mitaines pour parler aux gens. Ce qui m'a donné du tintouin, c'est que là, comme partout ailleurs, il n'y avait pas d'ouvrage pour moi.

— C'est égal, j'aimerais mieux que vous eussiez parlé à M. Thornton lui-même, reprit Marguerite. Auriez-vous le cou-

rage d'y retourner? Je sens que c'est vous demander beaucoup; mais enfin, voulez-vous y retourner demain et tâcher de le voir? Cela me ferait tant de plaisir!

— J'ai bien peur que cela ne serve à rien, dit M. Hale à voix basse; il vaudrait mieux que je lui parlasse moi-même. »

Marguerite regardait toujours Higgins et attendait sa réponse. Il était bien difficile de résister à l'influence de ces yeux si doux et si beaux. Nicolas poussa un grand soupir.

« Si c'était pour moi, je n'en ferais rien, car c'est une fameuse humiliation, et je jeûnerais longtemps avant d'en venir là. J'aimerais mieux lui donner un bon coup de poing que d'aller lui quêter de l'ouvrage; j'aimerais mieux être fustigé. Mais vous n'êtes pas une fille ordinaire, et (pardon si je vous compare aux autres) vous savez vous y prendre mieux que personne pour persuader votre monde. Ainsi, tout en faisant la grimace, j'irai demain pour vous complaire. Mais ne croyez pas qu'il m'emploiera; cet homme-là se laisserait brûler sur un bûcher plutôt que de céder. Je le ferai pour vous, miss Hale, et c'est la première fois de ma vie que je me laisse conduire par une femme. Ni ma pauvre défunte ni Bess n'ont jamais pu se vanter de cela.

— Je vous en ai d'autant plus d'obligation, dit Marguerite en souriant, quoique pourtant je ne vous crois pas; je suis sûre que vous vous êtes laissé influencer par votre femme et votre fille, tout comme les autres.

— Quant à M. Thornton, dit M. Hale, je vous donnerai pour lui un mot de recommandation qui, j'en suis sûr, vous fera écouter favorablement.

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, mais j'aime autant me présenter sans recommandation. Je ne puis digérer l'idée de faire demander une grâce par quelqu'un qui ne sait pas le fort et le faible de la querelle. Vouloir se mettre entre le maître et l'ouvrier, c'est comme se mêler des querelles d'un mari et d'une femme; c'est mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, et cela fait souvent plus de mal que de bien. Demain j'irai monter la garde à la porte; j'y serai à six heures du matin, et j'y resterai jusqu'à ce que je le voie. Mais j'aimerais autant balayer les rues, si les mendiants n'avaient pas cet ouvrage à eux tout seuls. N'ayez aucun espoir, miss: autant vaudrait espérer tirer du lait d'une pierre à feu. Bien des remerciements tout de même, et bonne nuit!

— Vous trouverez vos souliers près du feu de la cuisine ; je les ai mis là pour qu'ils séchent. »

Il se retourna et la regarda fixement, puis il passa sa main osseuse sur ses yeux et sortit.

« Que cet homme est fier ! dit M. Hale, un peu blessé de la façon dont Higgins avait refusé son intervention auprès de M. Thornton.

— Oui, dit Marguerite ; mais, avec sa fierté, quelle étoffe il y a en lui !

— Il est curieux de voir combien il respecte évidemment dans M. Thornton la partie de son caractère qui ressemble au sien propre.

— Il y a du granit dans tous ces gens du Nord ; ne trouvez-vous pas, papa ?

— Il n'y en avait pas dans ce pauvre Boucher, ni dans sa femme non plus.

— Je croirais, d'après leur accent, qu'ils sont de souche irlandaise. Je voudrais bien savoir s'il réussira demain. Si seulement M. Thornton et lui s'expliquaient tranquillement, si Higgins oubliait que M. Thornton est un maître, et qu'il lui parlât comme à nous, et si M. Thornton avait assez de patience pour l'écouter avec son cœur d'homme, non avec ses oreilles de chef de fabrique !

— Vous commencez enfin à rendre justice à M. Thornton, Marguerite, » lui dit son père en lui pinçant légèrement l'oreille.

Marguerite voulut répondre, mais la voix s'arrêta dans son gosier.

« Oh ! pensa-t-elle, que ne suis-je un homme ! j'irais le trouver, je le forcerais à me dire tout le mal qu'il pense de moi, et je lui dirais franchement à mon tour que je sais bien que je le mérite. Il est dur de perdre un ami, juste au moment où on commence à l'apprécier. Comme il a été bon pour ma pauvre mère ! Rien que pour sa mémoire je voudrais qu'il vint ; je verrais au moins alors jusqu'à quel point il me méprise. »



CHAPITRE XXXVIII.

Comment on accomplit ses promesses.

Le mensonge de Marguerite n'était pas la seule cause du changement qui s'était opéré à son égard dans l'esprit de M. Thornton ; une autre raison, que la jeune fille était loin de soupçonner, venait aggraver aux yeux de celui-ci la faute dont elle s'était rendue coupable. Dans l'opinion du chef de fabrique, ce manque de véracité avait un rapport immédiat à un autre admirateur. Il ne pouvait oublier ces regards pleins d'affection échangés entre elle et ce jeune homme, cette attitude familière, confiante, caressante même. Cette idée l'obsédait sans cesse ; elle était perpétuellement comme un tableau devant ses yeux, où qu'il allât et quoi qu'il fît. Pour ajouter à ses tourments, il se représentait encore (et ses dents se serreraient en y pensant), l'heure (celle d'un crépuscule avancé), le lieu, si éloigné de sa demeure et comparativement désert. Sa meilleure nature s'était dit d'abord que ces dernières circonstances pouvaient être accidentelles, innocentes, justifiables, car le droit qu'elle avait d'aimer quelqu'un et d'en être aimée une fois admis (et pouvait-il le lui refuser ? ses paroles, lorsqu'elle avait repoussé l'offre qu'il lui avait faite de son cœur, n'avaient-elles pas été sévèrement explicites ?), elle aurait pu facilement se laisser aller à une promenade plus longue qu'elle ne l'avait prévu, et par conséquent se trouver dehors à une heure plus avancée. Mais ce mensonge qui trahissait la conscience de quelque chose de mal et qu'elle voulait cacher, contrairement à sa nature franche et loyale ! Il lui rendait cette justice, bien que c'eût été un soulagement pour lui de la croire complètement indigne de son estime. Ce qui faisait son tourment, c'est qu'il l'aimait passionnément et qu'il la trouvait encore, même avec ses défauts, supérieure à toutes les autres femmes et plus charmante qu'aucune d'elles. Et cependant il la croyait attachée à un autre homme, entraînée par son affection pour lui jusqu'à faire violence à sa nature véridique. Ce mensonge même dont elle avait souillé ses

lèvres prouvait combien elle en aimait aveuglément un autre.... ce jeune homme brun, svelte, élégant, tandis que lui était lourd et ne possédait aucun de ces avantages. Il se montait lui-même au diapason d'une jalousie forcenée; il pensait encore à ce regard, à cette attitude; il aurait donné sa vie en échange d'un coup d'œil si doux, d'un geste si caressant! Comme il se trouvait insensé d'avoir attaché quelque prix à ce mouvement de pure compassion qui l'avait portée à le protéger contre la populace, depuis qu'il avait vu avec quel charme séducteur elle regardait l'homme qu'elle aimait réellement! Il se rappelait mot à mot les paroles blessantes qu'elle lui avait dites: « Qu'il n'y avait pas un homme dans toute cette foule pour qui elle n'en eût fait plus volontiers autant. » Il avait eu sa part, comme tous les autres, du sentiment d'humanité qui lui faisait redouter l'effusion du sang. Mais lui, cet homme, cet amant inconnu, ne partageait avec personne. A lui ses regards, ses paroles, la douce pression de sa main; pour lui seul elle dissimulait, elle mentait pour lui seul!

M. Thornton sentait que de sa vie il n'avait été si irritable que maintenant: à quiconque lui adressait une question, il était tenté de faire une courte et brusque réponse, plus semblable à l'aboïement d'un chien qu'à la parole d'un être raisonnable. Il s'était toujours piqué de posséder un grand empire sur lui-même, et cet empire, il résolut de le reconquérir. Il modifia donc sa conduite quant à la forme, mais au fond de son cœur il resta plus dur et plus sévère encore qu'auparavant. Il était chez lui plus taciturne que jamais, et passait toutes ses soirées en marches et contre-marches qui auraient incommodé sa mère outre mesure, si une autre personne se les fût permises, et qui, même venant de ce fils bien-aimé, ne laissent pas que de lui être peu agréables.

« Pouvez-vous vous arrêter et vous asseoir un moment, John? J'aurais bien des choses à vous dire, si vous vouliez suspendre un peu ce mouvement perpétuel. »

Il s'assit aussitôt sur une chaise adossée au mur.

« Je veux vous parler de Betsie: elle dit qu'elle veut nous quitter, que la mort de son fiancé lui a fait tant d'impression qu'elle n'a plus de cœur à l'ouvrage.

— Eh bien! je suppose que nous trouverons une autre cuisinière.

— Vous parlez bien comme un homme, John. Ce n'est pas seulement pour la cuisine que je la regrette, c'est qu'elle est

au fait de toutes les habitudes de la maison; elle m'a dit quelque chose au sujet de votre amie, miss Hale.

— Miss Hale n'est point mon amie. M. Hale est mon ami.

— Tant mieux : car, si elle était votre amie, ce que dit Betsie aurait pu vous contrarier.

— Qu'est-ce que c'est ? reprit-il avec le calme extrême qu'il affectait depuis peu.

— Betsie dit que, le soir où son amoureux, j'oublie son nom, car pour elle c'est toujours *lui*....

— Léonard ?

— Le soir même où Léonard a été vu pour la dernière fois à la station, miss Hale y était se promenant avec un jeune homme qui, à ce que croit Betsie, a tué Léonard, en le frappant ou en le poussant.

— On n'a pas tué Léonard en le frappant ni en le poussant.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que j'ai catégoriquement posé la question au chirurgien de l'hospice. Il m'a dit que Léonard avait depuis longtemps une maladie interne causée par des excès de boisson, et que ce fait que son mal s'était gravement empiré pendant qu'il était en état d'ivresse, prouvait qu'on devait attribuer sa mort à l'intempérance plutôt qu'à sa chute.

— Sa chute ! quelle chute ?

— La chute que lui a fait faire celui qui l'a frappé ou poussé.

— On l'a donc frappé ou poussé ?

— Je le crois.

— Et qui l'a poussé ?

— Comme, d'après le témoignage du docteur, il n'y a pas eu d'enquête, je ne puis vous le dire.

— Mais miss Hale était là ?

Point de réponse.

« Avec un jeune homme ? »

Point de réponse encore. A la fin il dit : « Ma mère je vous répète qu'il n'y a pas eu d'enquête ; d'enquête judiciaire, je veux dire.

— Betsie dit que Woolmer, un homme qu'elle connaît et qui est dans un magasin d'épicerie à Crampton, est sûr que miss Hale était à la station à cette même heure, se promenant le long de la plate-forme avec un jeune homme.

— Je ne vois pas en quoi cela nous importe. Miss Hale est libre de faire ce qu'il lui plaît.

— Je suis enchantée de vous entendre parler de la sorte, dit vivement mistress Thornton. Certainement cela nous importe peu, à vous surtout, après ce qui s'est passé ! Mais moi, j'ai promis à mistress Hale de ne pas laisser sa fille s'engager dans une mauvaise voie sans lui faire des remontrances et sans lui donner des conseils. Je ferai certainement connaître à miss Hale mon opinion d'une telle conduite.

— Je ne vois pas qu'elle ait fait aucun mal ce soir-là, dit M. Thornton en se levant ; et se rapprochant de sa mère, il se plaça debout devant la cheminée, le visage tourné vers le foyer.

— Vous ne trouveriez pas bon, je pense, que Fanny se promenât, à la nuit close, dans un endroit presque désert, avec un jeune homme : je ne dis rien du goût qui lui a fait choisir pour une semblable promenade le temps où sa mère était encore couchée sur son lit funèbre. Seriez-vous charmé que votre sœur, en pareil cas, eût été remarquée par un garçon épiciér ?

— D'abord, ma mère, comme il n'y a pas déjà si longtemps que j'étais moi-même commis d'un marchand de draps, cette circonstance d'avoir été remarquée par un garçon épiciér ne change nullement à mes yeux la nature de l'action. Ensuite, il y a une immense différence entre miss Hale et Fanny. Il est à croire que la première a eu de puissants motifs qui ont déterminé sa conduite. Fanny n'a jamais eu, que je sache, de puissants motifs de faire quoi que ce soit. Elle a besoin d'être gardée par sa famille, et miss Hale, je pense, peut se garder elle-même.

— Vous nous faites là un joli portrait de votre sœur ! En vérité, John, il me semble pourtant que miss Hale en a fait assez pour vous dessiller les yeux. Par une manœuvre hardie et la démonstration d'un prétendu dévouement à votre égard, elle vous a amené à lui offrir votre main, pour pouvoir ensuite se vanter de son refus auprès de ce même jeune homme, je n'en doute pas, et je vois maintenant parfaitement clair dans sa conduite. Vous pensez, à ce que je suppose, que ce beau cavalier est son amant ; vous en convenez, n'est-ce pas ? »

Il se retourna vers sa mère ; ses traits avaient pris une expression sévère et ferme. « Oui ma mère, dit-il, je crois qu'il est son amant. » Ayant dit ces mots, il reprit sa position première, mais il semblait être sous le coup d'une violente

douleur physique. Avant que sa mère eût le temps de reprendre la parole, il se retourna de nouveau.

Oui, ma mère, qui que ce puisse être, il l'aime, et elle l'aime; mais elle peut avoir besoin de l'aide et des conseils d'une femme. Elle peut se trouver dans des difficultés et des tentations dont je n'ai pas connaissance, mais je crains qu'il n'en soit ainsi. Je ne veux pas les connaître; mais vous, qui avez été une bonne et tendre mère pour moi, allez la trouver, tâchez d'obtenir sa confiance, et dites-lui ce qu'il faut qu'elle fasse. Il se passe quelque chose de fâcheux; quelque affreuse terreur la trouble et la torture.

— Pour l'amour de Dieu, John! lui dit sa mère, alors vraiment alarmée et choquée, que voulez-vous dire? Que voulez-vous dire? Que savez-vous? »

Il ne répondit point.

« John! j'aurai de terribles soupçons si vous ne vous expliquez pas. Vous n'avez pas le droit de dire ce que vous venez d'articuler contre elle.

— Non, pas contre elle, ma mère; je n'ai rien pu dire contre elle.

— Eh bien! vous n'avez pas le droit de parler ainsi, à moins d'en dire davantage. Ce sont ces demi-mots qui ruinent la réputation d'une femme.

— Sa réputation! Ma mère! vous n'oseriez. » Et il regardait mistress Thornton en face avec des yeux flamboyants. Mais bientôt, recouvrant sa dignité et le calme qu'il avait résolu de conserver, il reprit : « Je ne dirai pas autre chose que ceci, qui n'est ni plus ni moins que la simple vérité; et vous me croirez, j'en suis sûr. J'ai de fortes raisons de soupçonner que miss Hale se trouve engagée dans quelque embarras, relativement à un attachement qui en lui-même, et d'après la connaissance que j'ai de son caractère, est parfaitement innocent et légitime. Je refuse de dire quelles sont ces raisons. Mais que je n'entende jamais prononcer à personne un mot qui puisse lui faire tort, ni jeter sur elle le moindre soupçon injurieux. Elle a maintenant besoin des conseils d'une amie bonne et bienveillante, et vous avez promis à mistress Hale d'être tout cela pour elle.

— Non, dit mistress Thornton, je n'ai promis ni douceur ni bienveillance, car je sentais déjà alors qu'il me serait impossible d'employer l'une ou l'autre vis-à-vis d'une personne du caractère de miss Hale. J'ai promis des avertissements,

des conseils tels que j'en donnerais à ma propre fille. Je lui parlerai comme je parlerais à Fanny, si elle s'en allait courir les champs le soir, avec un jeune homme. Je lui parlerai selon les circonstances que je connais, sans me laisser influencer en aucune manière, par les « fortes raisons » dont vous parlez et que vous ne voulez pas me confier. J'aurai alors rempli ma promesse et fait mon devoir.

— Elle n'endurera jamais cela ! dit-il avec violence.

— Il faudra bien qu'elle l'endure, car je parlerai au nom de sa mère.

— Eh bien ! dit-il en se retirant, ne me dites plus rien là-dessus ; je ne saurais en supporter la pensée. Il vaut mieux dans tous les cas que vous lui parliez, n'importe de quelle façon, que de ne pas lui parler du tout... Oh ! ce regard d'amour ! murmura-t-il entre ses dents, lorsqu'il se fut enfermé dans sa chambre. Et ce maudit mensonge, qui montre qu'il y a au fond de tout cela quelque honteux mystère, quand je croyais qu'elle vivait dans une atmosphère de lumière et de vérité ! O Marguerite ! Marguerite ! O ma mère, quelle torture vous m'avez fait endurer ! Marguerite, si vous aviez pu m'aimer ! Je ne suis qu'un sauvage rude et grossier ; mais jamais je ne vous aurais exposée à faire un mensonge pour moi ! »

Plus mistress Thornton réfléchissait sur ce que son fils avait dit en lui demandant de juger Marguerite avec indulgence, plus elle se sentait hostile à l'égard de celle-ci. Elle prenait un cruel plaisir à l'idée de lui « dire sa façon de penser », sous le prétexte de remplir un devoir sacré. Elle jouissait en pensant qu'elle saurait bien se préserver de ce « charme magique » que Marguerite savait jeter sur tous ceux qui l'approchaient. Elle souriait avec dédain au portrait qu'intérieurement elle se faisait de sa victime. Ses cheveux d'un noir de jais, sa peau fine et blanche, ses yeux de gazelle si limpides et si doux, ne la sauveraient pas des justes et sévères reproches de mistress Thornton, et ne lui épargneraient pas un mot de l'exhortation qu'elle passa la moitié de la nuit à préparer.

« Miss Hale y est-elle ? »

Elle savait bien qu'elle y était, car elle l'avait vue à sa fenêtre, et elle était déjà dans le petit vestibule avant que Marthe eût répondu à sa question.

Marguerite était seule ; elle écrivait à Edith, et lui donnait les tristes détails des derniers jours de sa mère. C'était une

douloureuse tâche, et, lorsque l'on annonça mistress Thornton, elle essuya à la hâte les larmes qui tremblaient sous ses paupières.

L'accueil de la jeune fille fut si poli, ses manières étaient si suaves et si distinguées, que mistress Thornton se sentit un peu embarrassée, et qu'il lui devint impossible de prononcer ce discours si facile à débiter quand personne n'était là pour l'entendre. La voix douce et pleine de Marguerite était plus douce encore que d'habitude, et ses façons plus gracieuses, parce que, au fond du cœur, elle savait beaucoup de gré à mistress Thornton de sa visite. Elle prit donc à tâche de ne lui dire que des choses obligeantes. Elle fit l'éloge de Marthe, la domestique que mistress Thornton leur avait procurée. Elle avait demandé à Edith ce charmant petit air grec, dont elle avait parlé à mistress Thornton. Mistress Thornton était évidemment déconcertée; sa longue lame de damas si bien affilée ne trouvait à couper que des feuilles de rose. Elle se taisait et tâchait de se mettre à la hauteur de ce qu'elle croyait son devoir. A la fin, un soupçon en dehors de toute raison comme de toute vérité la détermina à dire ce qu'elle avait résolu. L'idée lui vint que cette charmante douceur, ces manières engageantes, Marguerite les employait dans le but de regagner les bonnes grâces de M. Thornton en se montrant aimable envers sa mère; qu'un événement quelconque avait fait échouer ses autres projets, et qu'il entraînait maintenant dans ses vues de reconquérir l'amant qu'elle avait rejeté. Pauvre Marguerite! Il y'avait peut-être cela de vrai dans ce soupçon, que mistress Thornton était la mère d'un homme à l'estime et à l'amitié duquel elle tenait beaucoup; cette estime, elle craignait de l'avoir perdue; et cette pensée ajoutait, sans qu'elle le sût elle-même, à son désir naturel de se montrer bienveillante et polie pour celle qui venait la visiter.

Mistress Thornton s'était levée pour partir, et cependant elle semblait avoir quelque chose à dire; elle toussa pour s'éclaircir la voix et commença :

« Miss Hale, j'ai à remplir un devoir pénible. J'ai promis à votre mère que, selon mon pauvre jugement, je ne vous laisserais pas faire une action qui me paraîtrait légère, ou.... (et ici elle adoucit un peu sa voix) ou indiscrete, sans vous avertir et sans vous offrir mes conseils, que vous les acceptiez ou non. »

Marguerite était debout devant elle; elle rougit comme une

criminelle, ses prunelles se dilataient en regardant mistress Thornton. Elle se figurait que cette dernière faisait allusion au mensonge qui troublait si fort sa conscience, que M. Thornton lui avait envoyé sa mère pour lui faire voir le danger auquel elle s'était exposée. Et, quoiqu'elle regrettât au fond du cœur qu'il n'eût pas préféré venir lui-même lui reprocher sa faute, recevoir l'aveu de son repentir, elle était trop humiliée à ses propres yeux pour ne pas prendre avec douceur et patience toutes les observations de mistress Thornton à ce sujet.

Celle-ci continua :

« D'abord, lorsque j'ai appris de la bouche d'une de mes domestiques qu'on vous avait vue vous promener avec un jeune homme, si tard et dans un endroit aussi éloigné de votre demeure qu'est la station d'Outwood, je n'y pouvais croire. Malheureusement mon fils est venu confirmer ce rapport. Cette démarche, vous me permettrez de le dire, était au moins indiscrète ; plus d'une jeune fille s'est perdue de réputation.... »

Les yeux de Marguerite lancèrent des éclairs. C'était là une idée tout à fait neuve pour elle ; c'était par trop blessant ! Passe encore si mistress Thornton lui eût reproché son mensonge : elle aurait avoué sa faute, elle aurait reconnu ses torts. Mais vouloir se mêler de sa conduite, venir lui parler de sa réputation ! elle, mistress Thornton, une étrangère ! C'était le comble de l'impertinence. Elle ne lui répondrait pas. Non, pas un mot !

Mistress Thornton vit l'attitude hostile de Marguerite, qui ne fit que l'affermir elle-même dans ses dispositions belliqueuses.

« Par respect pour la mémoire de votre mère, j'ai cru devoir vous prémunir contre le retour de pareilles inconvenances, qui vous feraient tort dans l'opinion du monde, quand même elles ne vous entraîneraient pas au mal.

— Par respect pour la mémoire de ma mère, madame, dit Marguerite d'une voix pleine de larmes, je supporterais bien des choses ; mais il en est que je ne dois pas supporter. Elle n'a jamais voulu, j'en suis sûre, que je fusse exposée aux insultes de qui que ce soit.

— Aux insultes, mademoiselle !

— Oui, madame, continua miss Hale d'un ton plus ferme, c'est une insulte. Que savez-vous de moi qui ait pu vous faire soupçonner.... Oh ! dit-elle, cédant enfin à la douleur

qui l'oppressait et cachant son visage dans ses mains, je comprends maintenant, M. Thornton vous a dit....

— Non, miss Hale, dit mistress Thornton, son amour de la vérité lui faisant arrêter sur les lèvres de Marguerite l'aveu que celle-ci semblait prête à lui faire, bien que sa curiosité lui fût éprouver une certaine démangeaison de l'entendre. Non, M. Thornton ne m'a rien dit. Vous ne connaissez pas mon fils; vous n'êtes pas digne de le connaître. Voici ce qu'il m'a dit. Écoutez, jeune fille, et comprenez, si vous pouvez, quel est l'homme dont vous avez rejeté l'amour. Ce manufacturier de Milton au cœur grand et généreux, quoique vous l'ayez méprisé, m'a dit hier au soir : « Allez la trouver, ma mère; j'ai de puissants motifs de penser qu'elle est dans quelque perplexité relativement à un attachement quelconque, et qu'elle a besoin des conseils d'une femme. » Voilà ses propres paroles, autant que je me les rappelle. Outre cela, outre l'aveu qu'en effet vous étiez à la station d'Outwood dans la soirée du vingt-six, il n'a pas prononcé un seul mot contre vous; s'il a eu connaissance de ce qui vous fait à présent pleurer si fort, il le garde pour lui. »

Le visage de Marguerite était toujours caché dans ses mains, et les larmes coulaient à travers ses doigts entr'ouverts. Mistress Thornton s'attendrit un peu.

« Allons, miss Hale, je conviens qu'il peut y avoir des circonstances qui, si elles étaient expliquées, atténueraient l'inconvenance apparente de votre conduite. »

Marguerite ne répondait pas. Elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire. Elle désirait rester en bon termes avec mistress Thornton, et cependant il était impossible qu'elle lui expliquât les faits. La vieille dame s' impatientait.

« Il me sera pénible de rompre avec vous, continua-t-elle; mais dans l'intérêt de Fanny.... comme je le disais à mon fils, si Fanny avait agi de la sorte, nous le trouverions fort mauvais; et je craindrais, à cause de sa jeunesse, qu'elle ne se laissât entraîner à....

— Je ne puis vous donner aucune explication, madame, dit Marguerite à voix basse. J'ai eu des torts en effet, mais non ceux que vous me supposez. J'espère que M. Thornton me juge avec plus d'indulgence que vous.... » Et ici elle dut faire des efforts inouïs pour empêcher les larmes d'éteindre complètement sa voix.... Mais je veux penser, madame, que vos intentions sont bonnes.

— Merci ! dit mistress Thornton en se redressant. Je ne croyais pas que mes intentions pussent être mises en doute. C'est la dernière fois que je vous importunerai de mes conseils ; j'hésitais à consentir à ce que votre mère m'avait demandé ; je n'approuvais pas les sentiments de mon fils à votre égard, même quand je ne faisais que les soupçonner ; je ne vous trouvais pas digne de lui. Mais quand, le jour de l'émeute, vous vous êtes compromise au point de vous exposer aux commentaires des domestiques et des ouvriers, j'ai senti que je ne devais plus m'opposer davantage à la démarche qu'il a faite auprès de vous ; démarche, par parenthèse, qu'il avait toujours nié vouloir faire avant les événements en question. »

Marguerite tressaillit douloureusement, et laissa échapper une espèce de sifflement pénible, que mistress Thornton, du reste, ne sembla pas remarquer.

« Il alla vous trouver ; vous aviez apparemment changé d'avis. Je disais hier à mon fils qu'il était possible que dans l'intervalle, si court qu'il fût, vous eussiez appris relativement à ce pauvre admirateur quelque chose qui avait modifié vos plans.

— Quelle idée avez-vous donc de moi, madame ? fit Marguerite en rejetant sa tête en arrière d'un geste plein de noblesse et de fierté, qui donna à son cou de neige la courbure et l'ondulation gracieuses de celui du cygne. N'en dites pas davantage, mistress Thornton. Je refuse de prononcer un seul mot pour me justifier. Vous me permettrez de vous quitter. »

Et elle sortit du salon avec la démarche majestueuse d'une reine offensée. Mistress Thornton avait assez d'esprit pour sentir tout le ridicule de sa situation ; il ne lui restait plus qu'à se retirer. Elle ne fut pas néanmoins blessée du procédé de Marguerite, car elle avait atteint son but, et la jeune fille avait pris à cœur ses remontrances, tout autant qu'elle l'avait espéré. L'indignation de notre héroïne l'adoucit au contraire plus que ne l'eussent fait la réserve ou le silence, car elle montrait tout l'effet produit par mistress Thornton.

« Ah ! la belle enfant, se dit-elle, vous avez du caractère, et, si John vous avait épousée, il aurait dû vous serrer la bride de près pour vous maintenir à votre place. Quoi qu'il en soit, je ne me figure pas que vous soyez prête à recommencer de sitôt vos promenades nocturnes avec votre amoureux ; vous avez trop d'orgueil pour cela. J'aime à voir une jeune fille prendre la mouche à l'idée qu'on peut jaser d'elle. Cela fait

voir qu'elle n'est naturellement ni effrontée ni légère; quant à celle-ci, elle peut-être effrontée, mais ne sera jamais légère : c'est une justice à lui rendre. Pour Fanny, c'est autre chose; elle pourrait être légère, mais non effrontée : elle n'en aurait pas le courage, la pauvre enfant ! »

M. Thornton n'était pas, à beaucoup près, aussi satisfait de sa matinée que sa mère; elle au moins en était venue à ses fins. L'industriel avait employé ce temps à se rendre un compte exact de la situation de ses affaires, à calculer le tort que lui avait fait la grève récente. Il avait employé un capital considérable à la construction d'une machine neuve fort coûteuse; il avait fait d'importants achats de matière première pour la confection de tissus qui lui avaient été demandés en grande quantité. Cette grève l'avait mis terriblement en retard; même avec le secours de ses ouvriers les plus habiles, il aurait eu de la peine à remplir ses engagements en temps voulu; mais, dans la circonstance actuelle, l'inexpérience de ses travailleurs irlandais, qui avaient besoin d'un apprentissage, était une pierre d'achoppement quotidienne, dans un temps surtout où la fabrication aurait dû redoubler d'activité.

Le moment n'était pas favorable au succès de la demande d'Higgins; mais il avait promis à Marguerite de la faire, coûte que coûte, et, quoique chaque instant de retard ajoutât à sa répugnance, à sa mauvaise humeur, il restait là appuyé contre le mur extérieur de la fabrique pendant de longues heures, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. A la fin, la porte s'ouvrit brusquement et livra passage à M. Thornton.

« J'aurais besoin de vous parler, monsieur.

— Je ne puis m'arrêter, mon brave homme; je suis déjà en retard.

— Eh bien, monsieur, j'attendrai votre retour. »

M. Thornton avait déjà descendu la moitié de la rue. Higgins soupira, mais cela ne servait à rien. L'aborder dans la rue était la seule chance qu'il eût de parler au « patron; » s'il avait sonné à la loge du portier, ou même s'il eût pénétré jusque dans la maison, on l'aurait renvoyé au contre-maître : aussi il se remit en sentinelle le long du mur, ne disant mot et faisant seulement un signe amical au petit nombre d'ouvriers qui le reconnaissaient et qui lui parlèrent en sortant de la fabrique à l'heure du dîner, et fronçant le sourcil à la

vue des knobsticks irlandais, importation d'une nouvelle espèce. Enfin, M. Thornton revint.

« Quoi ! vous êtes encore là !

— Oui, monsieur ; il faut que je vous parle.

— Entrez, alors. Attendez : nous allons traverser la cour ; les ouvriers ne sont pas encore rentrés, et nous serons seuls. Ces braves gens sont allés dîner, » dit-il en fermant la porte du concierge.

Il s'arrêta un moment pour parler au contre-maître. Celui-ci lui dit à voix basse :

« Vous savez sans doute, monsieur, que cet homme est Higgins, un des chefs de l'Union ; c'est lui qui a fait ce fameux discours à Hurstfield.

— Non, je n'en savais rien, dit M. Thornton en jetant un coup d'œil perçant sur notre ami Higgins, dont le nom lui était connu comme celui d'un esprit turbulent. Allons, dit-il, et son accent était plus rude que tout à l'heure. Ce sont ces hommes, pensait-il, qui sont un fléau pour le commerce et pour la ville même qu'ils habitent ; des démagogues qui veulent se donner de l'influence et qui n'y réussissent qu'aux dépens des autres.... Eh bien, monsieur, que me voulez-vous ? demanda M. Thornton, se retournant et regardant Nicolas en face, lorsqu'ils eurent atteint le bureau de la fabrique.

— Je me nomme Higgins.

— Je le sais, interrompit M. Thornton. Que me voulez-vous, monsieur Higgins ? c'est tout ce que je vous demande.

— Je manque d'ouvrage.

— D'ouvrage ! Vous êtes un joli garçon, vraiment, de venir me demander de l'ouvrage ! Vous ne manquez pas d'audace, c'est clair.

— J'ai des ennemis et des envieux tout comme mes supérieurs ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucun d'eux m'ait trouvé trop timide, » dit Higgins, plus révolté des manières de M. Thornton que de ses paroles.

Celui-ci vit sur la table une lettre à son adresse ; il la prit, la lut, puis, lorsqu'il eut fini, il leva les yeux et dit :

« Qu'attendez-vous maintenant ?

— Une réponse à ma demande.

— Je vous l'ai donnée tout à l'heure ; il est inutile de perdre davantage votre temps ici.

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur, que j'avais de l'audace ; mais on m'a toujours appris qu'il est de la civilité

de répondre oui ou non quand on vous fait une question polie. Je vous serais bien obligé si vous vouliez me donner de l'ouvrage. Hamper vous dira que je suis un bon ouvrier.

— Je crois que vous ferez mieux de ne pas m'envoyer aux renseignements chez Hamper, mon brave ; j'en pourrais entendre là plus qu'il ne vous conviendrait.

— J'en courrai le risque. Le pis qu'ils pourraient dire de moi, c'est que j'ai agi selon ma conscience, même à mon détriment.

— Retournez-y alors, et voyez s'ils vous emploieront. Quant à moi, j'ai renvoyé plus de cent de mes plus habiles ouvriers qui n'avaient pas commis d'autre faute que de suivre vos traces et celles de vos pareils ; et vous croyez que je vais vous prendre ? Autant vaudrait lancer un brandon enflammé dans le magasin au coton. »

Higgins allait se retirer ; mais le souvenir de Boucher le fit revenir sur ses pas, et lui fit faire la plus grande concession qu'il pût imaginer.

« Je vous promets, monsieur, de ne jamais dire un mot qui puisse vous faire tort, pourvu que vous agissiez loyalement envers moi ; je ferai plus : je vous promets que, si je vous vois mal agir, je vous en parlerai d'abord en particulier et vous donnerai un bon avertissement. Après cela, si nos opinions ne s'accordent pas, vous pourrez me renvoyer du jour au lendemain.

— Sur ma parole, vous n'avez pas une mince idée de vous-même ! Hamper a beaucoup perdu en ne vous gardant pas. Comment se fait-il qu'il vous ait laissé aller, vous et votre sagesse ?

— Parce que nous n'étions pas contents l'un de l'autre. Je n'ai pas voulu prendre l'engagement qu'ils exigeaient, et ils n'ont pas voulu de moi, de sorte que je suis libre d'aller travailler ailleurs, et, comme je l'ai dit tout à l'heure, quoique ce ne soit pas à moi de le dire, je suis un bon ouvrier, monsieur, et pas maladroît, et exact, surtout quand je puis m'empêcher d'aller boire, et cela je le ferai maintenant, si je ne l'ai pas fait jusqu'ici.

— Oui, pour amasser de l'argent en prévision d'une autre grève, n'est-ce pas ?

— Non : je ne demanderais pas mieux que de pouvoir le faire ; mais j'ai à nourrir la veuve et les marmots d'un homme qui est devenu fou par la faute de vos knobsticks ; qui a été

remplacé à son métier par un *Paddy*¹ incapable de distinguer la chaîne de la trame.

— Eh bien ! vous ferez mieux de chercher une autre besogne, si vous avez réellement cette bonne intention. Je ne vous conseille pas de rester à Milton ; vous y êtes trop bien connu.

— Si nous étions dans l'été, reprit Higgins, j'irais reprendre l'ouvrage du *Paddy*, et je me ferais journalier ; je travaillerais à la terre, au foin, et jamais je ne reverrais Milton. Mais d'ici à l'été, il y a loin, et les enfants jétuent !

— Vous feriez un joli laboureur ! Comment ! mais vous ne pourriez pas bêcher en un jour ce qu'un Irlandais bêcherait en une demi-journée !

— Le patron ne me payerait qu'une demi-journée pour douze heures, si je ne faisais qu'un demi-jour de travail ; connaîtriez-vous un endroit où on pourrait m'essayer, loin des fabriques, puisque je suis un si grand boute-feu ? Je prendrais ce qu'on me donnerait ; j'ai besoin de travailler pour nourrir ces enfants.

— Vous ne voyez donc pas ce qui arriverait ? Vous seriez un knobstick, dans ce cas ; vous accepteriez un salaire moindre que les gages ordinaires, et tout cela pour les enfants d'un autre. Songez donc à toutes les injures que vous diriez à celui qui prendrait ce qu'on lui offre pour nourrir ses propres enfants ! Mais, vous et votre Union, vous tomberiez sur lui à bras raccourcis ! Non, non ! quand ce ne serait qu'à cause de la manière dont jusqu'à présent vous avez traité les pauvres knobsticks, je répondrais : Non ! à votre demande. Je ne vous donnerai pas d'ouvrage. Je ne dirai pas que je n'ajoute pas foi au prétexte que vous prenez pour venir m'en demander. Je ne veux pas m'en occuper. Peut-être dites-vous la vérité, peut-être venez-vous me conter un mensonge. C'est, dans tous les cas, une histoire fort invraisemblable. Laissez-moi passer. Je ne vous donnerai pas d'ouvrage. C'est là ma réponse.

— J'entends, monsieur ; je ne serais pas venu vous ennuyer si je n'y avais été poussé par une personne qui croyait qu'il y avait un endroit pas trop dur dans votre cœur. Elle se trompait, et moi j'ai fait un pas de clerc. Ce n'est pas la première fois qu'une femme fait faire fausse route à un homme.

1. Nom très-commun en Irlande, et qui signifie ici un Irlandais.

— Dites-lui de se mêler de ses affaires une autre fois, au lieu de vous faire perdre votre temps et à moi aussi. Je crois vraiment que les femmes sont au fond de toutes les plaies de ce bas monde. Décampez!

— Je vous suis bien obligé de toutes vos bontés, monsieur, et surtout de votre manière civile de me dire adieu. »

M. Thornton ne daigna pas répondre; mais, regardant à la fenêtre une minute après, il fut frappé de la maigreur et de l'attitude courbée de cet homme qui traversait la cour; sa démarche lourde et cassée faisait un étrange contraste avec la résolution déterminée que le pauvre diable avait mise à lui parler; il se rendit à la loge du concierge.

« Combien de temps cet Higgins m'a-t-il attendu ?

— Il était en dehors de la grand'porte avant huit heures, monsieur, et je crois qu'il n'en a pas bougé depuis.

— Et il est maintenant ?

— Une heure juste, monsieur.

— Cinq heures! pensa M. Thornton: c'est long pour un homme qui attend sans avoir autre chose à faire que d'espérer d'abord et de craindre ensuite! »

CHAPITRE XXXIX.

Réconciliation.

Marguerite, après avoir quitté mistress Thornton, s'était enfermée dans sa chambre. Elle commença à marcher à grands pas, selon son habitude lorsqu'elle était agitée; mais, réfléchissant soudain que, dans cette habitation si légèrement construite, tous les mouvements s'entendaient d'une chambre à l'autre, elle s'assit et resta immobile jusqu'à ce qu'elle eût entendu mistress Thornton sortir de la maison. Elle essaya alors de se rappeler la conversation qui venait d'avoir lieu; elle força sa mémoire de la lui répéter mot à mot; puis elle se leva et se dit avec tristesse :

« Dans tous les cas, ses paroles ne m'atteignent pas; elles tombent d'elles-mêmes, et je suis innocente de tous les honneux motifs qu'elle m'attribue. Pourtant, il est dur de penser

qu'une femme puisse croire si aisément de pareilles choses d'une autre femme : c'est dur et triste. Elle ne m'accuse pas des torts que j'ai eus réellement ; elle ne les soupçonne même pas ; il ne les lui a pas révélés. J'aurais dû deviner qu'il ne dirait rien ! »

Elle releva la tête, comme si elle s'enorgueillissait d'un trait de délicatesse de la part de M. Thornton. Puis, frappée d'une idée nouvelle, elle joignit les mains et s'écria :

« Lui aussi doit prendre Frédéric pour.... » Elle rougit à la pensée qui traversa son esprit. « Je vois tout maintenant : non-seulement il sait ma faute, mais il croit que quelqu'un m'aime, et que moi.... oh mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? Mais quoi ! ai-je donc souci de lui autrement qu'en ce qui touche l'opinion mauvaise qu'il doit avoir conçue de moi pour n'avoir pas dit la vérité ? Je ne sais, mais je suis bien malheureuse ! Oh ! que cette année qui vient de s'écouler a été désastreuse pour moi ! J'ai passé tout d'un coup de l'enfance à la vieillesse. Je n'ai pas eu de jeunesse ; toutes les espérances de la femme me sont interdites, car je ne me marierai jamais, et je prévois les soucis et les douleurs comme si j'étais une vieille femme, et avec le même esprit de crainte. Je suis fatiguée de cet appel continu fait à mon énergie ! Je pourrais supporter bien des choses pour mon père, parce que c'est un devoir pieux et sacré ; il me semble que j'aurais pu supporter encore les soupçons injustes et impertinents de mistress Thornton ; mais il est trop pénible de penser que lui me juge si mal. Qu'est-ce qui me rend si morose aujourd'hui ? Je l'ignore, je sens seulement que je n'y puis rien. Il faut bien céder quelquefois à la tristesse.... Eh bien, non ! je ne le veux pas, dit-elle en se levant avec effort ; je ne le veux pas ! je ne veux penser ni à moi-même ni à ma position ; je ne veux pas examiner mon cœur, car cela ne servirait plus à rien maintenant. Plus tard, si je vis, quand je serai vieille, quelque soir, assise au coin de mon feu, les yeux fixés sur les tisons, je réfléchirai peut-être à ce qu'aurait pu être ma vie. »

Tout en pensant ainsi, elle s'habillait pour sortir, s'interrompant de temps à autre pour s'essuyer les yeux avec un geste d'impatience contre les larmes qui, en dépit d'elle-même et de sa résolution, venaient sillonner ses joues.

« Sans doute, plus d'une femme s'est trompée déjà comme moi, et a trop tard découvert sa méprise. Et quand je pense avec quel orgueil et quelle impertinence je lui ai parlé ce jour-

là! Mais alors je ne me connaissais pas. Ce sentiment m'a gagnée peu à peu, et je ne saurais dire quand il a commencé; mais je serai forte. Il me sera difficile d'être avec lui comme auparavant : maintenant que j'ai la conscience de ce que j'éprouve, n'importe, je serai calme, je parlerai peu. Mais à quoi bon me tourmenter? je ne le reverrai peut-être plus; il nous fuit évidemment. Ah! cela serait pire que tout le reste! Et pourtant, il n'est pas étonnant qu'il m'évite, avec l'idée qu'il a de moi! »

Elle sortit et se dirigea vers la campagne, essayant de chasser, par la rapidité de la marche, les tristes réflexions qui l'obsédaient.

En rentrant, elle rencontra son père, qui lui dit :

« Tu es une bonne fille; tu as été voir mistress Boucher. Je voulais y aller moi-même avant le dîner, mais je n'ai pas eu le temps.

— Non, mon père, je n'y suis pas allée, dit Marguerite en rougissant; je l'ai complètement oubliée. Mais j'irai aussitôt après le dîner, pendant que vous ferez votre méridienne. »

Marguerite y alla donc; mistress Boucher était fort souffrante, malade réellement, et non pas indisposée. L'excellente voisine qui s'était montrée si secourable le jour de la mort de Boucher, semblait avoir pris la charge de cette maison. Une partie des enfants avaient trouvé place chez les voisins; Mary Higgins était venue prendre les trois plus jeunes à l'heure du dîner, et Nicolas était allé chercher le médecin. Celui-ci n'était pas encore arrivé; mistress Boucher semblait mourante; il n'y avait qu'à attendre, car Marguerite voulait savoir l'opinion du docteur. Elle crut donc ne pouvoir mieux faire que d'aller voir les Higgins dans l'intervalle : elle apprendrait peut-être de Nicolas s'il avait tenté une démarche auprès de M. Thornton.

Elle trouva ce brave homme fort occupé à faire tourner un penny sur le buffet, en manière de toupie, pour l'amusement des trois plus jeunes enfants, qui se pressaient autour de lui avec une caressante familiarité; il paraissait, ainsi qu'eux, enchanté du succès de son invention, et Marguerite pensa que le sourire qui éclairait sa physionomie était de bon augure. Lorsque le penny s'arrêta après avoir ronflé quelque temps, le petit Johnny commença à pleurer.

« Viens avec moi, » dit Marguerite; et le prenant dans ses bras, elle appuya sa montre contre l'oreille de l'enfant, tout en demandant à Nicolas s'il avait vu M. Thornton.

La physionomie du tisserand changea soudain d'expression.

« Oni ! dit-il ; je ne l'ai que trop vu et entendu.

— Il vous a donc refusé ? fit Marguerite d'un air triste.

— Sans doute ; je le savais d'avance : il ne fait pas bon demander des grâces à ces patrons-là. Vous êtes étrangère, vous, et vous ne connaissez pas leurs manières ; mais je les connais, moi.

— Je regrette alors de vous avoir engagé à cette démarche. Est-ce qu'il s'est fâché ? Il ne vous a pas parlé aussi rudement que Hamper, n'est-ce pas ?

— A dire le vrai, il n'a pas été plus civil qu'il ne faut, dit Nicolas, remettant le penny en mouvement autant pour son amusement que pour celui des enfants. Mais ne vous en tourmentez pas ; je n'en suis pas plus malade ; je recommencerai à courir demain. Je lui ai rendu sa monnaie ; je lui ai dit que je n'aurais pas eu assez bonne opinion de lui pour venir une seconde fois de mon propre mouvement, mais que vous m'aviez conseillé de revenir, et que je vous en étais bien obligé.

— Vous lui avez dit que c'était moi qui vous envoyais ?

— Je ne sais pas si je lui ai dit votre nom, je ne le crois pas toujours ; j'ai dit qu'une femme, qui n'en savait pas plus long, m'avait conseillé de venir voir s'il n'y avait pas une place dans son cœur qui ne fût pas dure comme un caillou.

— Et lui ? demanda Marguerite.

— Lui m'a dit de vous engager à vous mêler de vos affaires.... Voilà la première fois qu'il tourne aussi longtemps, mes garçons !... Vous ne trouverez peut-être pas cela trop honnête, et pourtant ce sont des paroles civiles auprès de ce qu'il a dit pour moi. Mais, comme je vous le dis, ne vous en inquiétez pas ; nous n'en sommes toujours qu'où nous en étions, et j'irai casser des pierres sur la route avant de laisser jeûner ces pauvres petits. »

Marguerite remit le petit Johnny, qui se débattait dans ses bras, à l'endroit où elle l'avait pris, sur le buffet, théâtre des exploits du penny.

« Je suis bien fâchée de vous avoir envoyé chez M. Thornton, dit-elle ; je m'attendais à mieux que cela de sa part. »

Un léger bruit se fit entendre. La jeune fille, ainsi que Nicolas, se retournèrent en même temps, et se trouvèrent en présence de M. Thornton, dont le visage exprimait une pénible surprise. Obéissant à un premier mouvement, Marguerite sortit en passant devant lui sans dire un mot, et s'inclina

..

profondément pour cacher la pâleur soudaine qu'elle sentait se répandre sur ses joues. Il lui rendit son salut jusqu'à terre, puis ferma la porte lorsqu'elle fut sortie. Elle entendit le bruit du pêne, ce qui sembla combler la mesure de sa mortification. Lui aussi était contrarié de la trouver là. Il avait dans le cœur un endroit « pas trop dur », comme disait Nicolas Higgins : mais il mettait son amour-propre à le cacher ; il le gardait avec soin, et se montrait jaloux de n'y laisser pénétrer personne. Tout en craignant d'exposer cet endroit sensible aux regards profanes, il désirait pourtant que personne ne pût l'accuser d'injustice, et il reconnaissait qu'il y avait eu de l'injustice à recevoir si mal, à écouter si peu un homme qui avait patiemment attendu cinq heures durant l'occasion de lui parler. Si cet homme avait laissé échapper quelques paroles railleuses, M. Thornton ne pouvait lui en vouloir, car il sentait qu'il les avait lui-même provoquées. C'étaient surtout les cinq heures d'attente qui l'avaient frappé. Lui ne pouvait disposer de cinq heures ; mais une heure, deux heures même, prises sur son travail intellectuel, furent consacrées à s'informer plus amplement du caractère, de la réputation d'Higgins, de sa manière de vivre, et de la véracité de l'histoire qu'il était venu lui raconter. Il voulait douter ; mais il fut convaincu, malgré lui, que cet homme avait dit la vérité, et cette conviction, en pénétrant dans son esprit, alla, par un charme magique, toucher l'endroit « pas trop dur » de son cœur. La patience de cet homme, la généreuse simplicité de ses motifs (car M. Thornton avait appris sa querelle avec Boucher), lui firent oublier les raisonnements d'une stricte justice, et l'entraînèrent à passer outre par une divine intuition. Il venait donc dire à Higgins qu'il lui donnerait de l'ouvrage, et il fut plus contrarié de trouver là Marguerite que d'entendre ce qu'elle disait ; car il comprit alors que c'était elle qui avait poussé Higgins à l'aller trouver, et il craignait d'admettre dans sa pensée que l'influence de Marguerite le déterminât à ce qu'il voulait faire uniquement par devoir.

« Ainsi, dit-il avec indignation à Higgins, c'est de cette dame que vous parliez comme d'une femme ! Vous auriez bien pu me dire qui c'était.

— Et alors peut-être vous auriez parlé plus honnêtement que vous n'avez fait ! Vous avez une mère pourtant, et cela aurait dû tenir en bride votre langue, quand vous avez dit que les femmes étaient la cause de tous les maux.

— Et sans doute vous avez répété cela à miss Hale?

— Sans doute ! A tout le moins, je lui ai dit qu'elle ne devait plus se mêler de vos affaires.

— A qui sont ces enfants, à vous ? dit alors M. Thornton, qui devinait bien qui ils étaient, d'après les renseignements qu'il avait pris, mais qui prenait ce faux-fuyant pour changer de conversation.

— A moi, et pas à moi, répondit Higgins.

— Ce sont les enfants dont vous m'avez parlé ce matin ?

— Quand vous m'avez dit, reprit Higgins en se détournant avec une colère mal étouffée, que mon histoire pouvait être vraie ou non, mais qu'elle était très-invraisemblable, monsieur, je ne l'ai pas oublié. »

M. Thornton garda un moment le silence ; puis il reprit : « Ni moi non plus ; je me rappelle ce que j'ai dit. Je vous ai parlé alors comme je n'aurais pas dû le faire. Je ne vous croyais pas. Moi-même, je n'aurais jamais pris la charge des enfants d'un autre, surtout si cet autre avait agi à mon égard comme Boucher s'est comporté envers vous. Mais je sais maintenant que vous avez dit la vérité, et je vous demande pardon. »

Higgins ne se retourna pas et ne répondit pas tout de suite ; mais, lorsqu'il parla, ce fut d'un ton radouci, bien que ses paroles fussent assez brusques.

« Vous n'avez pas besoin d'aller rechercher ce qui s'est passé entre Boucher et moi. Il est mort, et j'en suis fâché. En voilà assez.

— Je suis du même avis. Voulez-vous prendre de l'ouvrage chez moi ? Voilà ce que je suis venu vous proposer. »

L'opiniâtreté d'Higgins chancela, puis reprit pied et se raffermir. Il ne répondit point. M. Thornton ne voulait pas renouveler sa demande. Les yeux d'Higgins tombèrent sur les enfants.

« Vous m'avez traité d'audacieux, de menteur, de boute-feu, et vous auriez pu ajouter, sans vous tromper, que j'allais boire de temps en temps ; et moi je vous ai appelé tyran, vieux bouledogue, maître dur et cruel ; voilà où en sont les choses. Mais pour le bien des enfants, patron, pensez-vous que nous puissions malgré tout cela nous accorder ensemble ?

— Eh ! dit M. Thornton en souriant à demi, ce n'était pas précisément là ma proposition ; mais du moins, après vos propres paroles, nous ne pourrions guère, en nous connaissant

mieux, avoir une plus mauvaise opinion l'un de l'autre que maintenant.

— C'est vrai, dit Higgins de l'air d'un homme qui réfléchit, Depuis ce matin, je n'ai cessé de me dire que c'était un grand bonheur pour moi de n'avoir pas été pris au mot, et que je n'avais jamais vu personne qui me déplût autant que vous. Mais c'est peut-être un jugement téméraire, et, après tout, l'ouvrage est toujours l'ouvrage, pour nous autres. Ainsi, patron, j'irai chez vous, et, qui plus est, je vous remercie; et cela, c'est beaucoup de ma part, dit-il d'un air plus ouvert, en se retournant et regardant M. Thornton en face pour la première fois.

— Et ceci est beaucoup de la mienne, dit ce dernier en lui prenant la main et l'étreignant fortement. Maintenant, continua-t-il, reprenant le rôle de patron, ayez soin de venir exactement à l'heure, je ne veux pas de flâneurs dans mes ateliers; nous avons établi des amendes qui sont rigoureusement exigées. La première fois que je vous prends à vouloir exciter le désordre, je vous renvoie sans rémission: ainsi vous voilà bien averti.

— Vous avez parlé de ma sagesse ce matin. Je compte que je pourrai l'amener avec moi, ou aimez-vous mieux m'avoir sans elle?

— Sans votre sagesse, assurément, si vous l'employez à vous mêler de mes affaires; avec elle, si vous vous bornez à vous occuper des vôtres.

— Il me faudra pas mal de jugement pour savoir juste où ma besogne finit et où la vôtre commence.

— Votre besogne n'a pas encore commencé, et la mienne m'attend; ainsi, au revoir!

Un moment avant que M. Thornton arrivât à la porte de mistress Boucher, Marguerite sortait de chez cette dernière. Elle ne le vit point, et il la suivit pendant quelque temps, admirant sa démarche légère et pleine d'aisance, sa taille élevée et sa tournure gracieuse. Soudain cette simple émotion de plaisir fut empoisonnée par la jalousie. Il voulait la rejoindre et lui parler, pour voir quelle serait sa contenance, maintenant qu'elle savait qu'il avait connaissance de son amour pour un autre. Il voulait aussi (mais il avait presque honte de ce désir) qu'elle sût qu'il avait justifié sa première opinion, qu'il s'était repenti du refus du matin. Il pressa donc le pas, et l'aborda. Elle tressaillit.

« Permettez-moi de vous dire, miss Hale, que vous avez été un peu prompte dans l'expression de votre désappointement. J'ai pris Higgins dans mes ateliers.

— Je vous en félicite, dit-elle avec froideur.

— Il m'a avoué vous avoir répété ce que j'ai dit ce matin sur.... » Et M. Thornton hésitait.

Marguerite reprit :

« Sur l'intervention des femmes dans les affaires. Vous étiez tout à fait dans votre droit en exprimant cette opinion qui, je n'en doute pas, est parfaitement juste. Mais, reprit-elle un peu plus vivement, Higgins ne vous a pas dit l'exacte vérité. »

Ce dernier mot lui rappela en quoi elle avait failli elle-même, et elle s'arrêta tout court, excessivement embarrassée.

M. Thornton ne savait d'abord que penser de cette brusque interruption, puis il se rappela le mensonge qu'elle avait fait et tout ce qui l'avait précédé. « L'exacte vérité ! dit-il, bien peu de gens la disent ; j'ai renoncé à l'attendre de qui que ce soit. Miss Hale, n'avez-vous aucune explication à me donner ? Vous devez savoir ce que je veux dire. »

Marguerite gardait le silence. Elle se demandait si elle pouvait hasarder une explication quelconque sans compromettre les intérêts de Frédéric.

« Eh bien ! dit-il en voyant qu'elle ne répondait point, je ne vous en demanderai pas davantage ; ce serait peut-être jeter une nouvelle tentation sur votre route. A présent, croyez-le bien, votre secret est en sûreté. Mais permettez-moi de vous dire que votre démarche imprudente vous a fait courir de grands risques. Je parle uniquement en ma qualité d'ami de votre père ; si j'ai pu aspirer à un autre titre ou caresser un autre espoir, cet espoir a dû nécessairement être anéanti. Mon opinion est donc tout à fait désintéressée.

— Jé le sais, dit Marguerite en s'efforçant de paraître calme et indifférente. Je sais aussi combien je dois être déçue dans votre estime ; mais ce secret appartient à un autre que je ne puis trahir.

— Je n'ai pas le moindre désir de pénétrer dans les secrets de ce monsieur, dit M. Thornton d'un air courroucé. L'intérêt que je vous porte est simplement celui d'un ami ; peut-être ne me croyez-vous pas, miss Hale, mais vous auriez tort : malgré la persécution dont je vous ai menacée à une certaine

époque, j'y ai bien complètement renoncé, tout est fini. Vous me croyez, n'est-ce pas, miss Hale?

— Oui, dit Marguerite d'un accent calme et triste.

— Eh bien alors, je ne vois plus la nécessité de continuer à marcher ensemble. Je pensais que vous aviez peut-être quelque chose à me dire; mais je vois que nous ne nous sommes rien l'un à l'autre. Tout ce que je demande, c'est que vous soyez bien convaincue que j'ai étouffé cette folle passion. Je vous présente mes devoirs. »

Et il s'éloigna rapidement.

« Que veut-il dire? pensa Marguerite. Il parle comme si je croyais qu'il s'occupe encore de moi, tandis que je sais trop bien le contraire. Et comment pourrait-il m'aimer encore? Sa mère, bien certainement, lui aura redit toutes les choses cruelles qu'elle est venue me dire à moi-même. Mais je n'y veux plus penser. Sûrement j'ai assez d'empire sur moi pour maîtriser cette folle, misérable et étrange faiblesse, qui m'a presque fait trahir mon bon, mon cher Frédéric, dans le but de regagner la bonne opinion de cet homme, de celui même qui s'est donné tant de peine pour me convaincre que je ne suis rien pour lui! Allons, mon pauvre cœur, prends courage! nous nous soutiendrons l'un l'autre, si tout nous abandonne et si nous restons isolés du reste de l'univers. »

M. Hale fut ce jour-là presque effrayé de la gaieté de sa fille. Elle parlait sans cesse, et plaisantait d'une manière tout à fait inusitée. Il y avait, à la vérité, une nuance d'amertume dans toutes ses plaisanteries, et elle parlait avec ironie de la société de sa tante dans l'ancienne demeure d'Harley-Street. M. Hale s'abstint de lui en faire la remarque, parce qu'il était bien aise de lui voir secouer un peu sa mélancolie; mais, en toute autre circonstance, il n'eût pas manqué de réprimer en elle cet esprit de raillerie. Dans la soirée, Mary Higgins vint demander à parler à miss Hale; elle descendit, et, lorsqu'elle remonta, son père crut voir des traces de larmes sur ses joues; mais il se trompait sans doute, car elle rapportait de bonnes nouvelles: Higgins allait être employé dans la fabrique de M. Thornton. Qu'elle eût pleuré ou non, sa gaieté s'était envolée, et, loin de retrouver ce flux de paroles qui tout à l'heure s'échappait de ses lèvres, elle avait peine à soutenir la conversation. Depuis quelques jours, M. Hale avait remarqué que son humeur changeait visiblement, et il commençait à s'en inquiéter, quand il arriva des nouvelles qui promet-

taient de faire diversion à la vie monotone que menaient le père et la fille. M. Bell écrivait à son vieil ami qu'il allait venir lui faire une visite; et ce dernier s'imaginait que la société du respectable membre de l'Université d'Oxford procurerait à Marguerite autant de plaisir qu'à lui-même.

Marguerite essaya de paraître s'intéresser à ce qui enchantait si fort son père; mais au fond elle était trop morose pour se laisser distraire par l'arrivée de M. Bell, tout son parrain qu'il était. Une lettre qu'elle reçut d'Edith fit plus d'impression sur son esprit. Cette missive était toute remplie de sentiments sympathiques pour la mort de sa tante, de détails sur elle-même, sur son mari, et sur son enfant. Edith disait en terminant que, comme le climat était contraire à la santé du *baby*, et que mistress Shaw désirait retourner en Angleterre, il était probable que le capitaine Lennox se déciderait à vendre sa commission, et qu'ils reviendraient bientôt se fixer dans la maison d'Harley-Street, qui, sans la présence de Marguerite, paraîtrait bien vide. Combien la jeune fille elle-même regrettait alors cette demeure de son enfance et la tranquillité de la vie paisible et régulière qu'elle y menait! Elle l'avait parfois trouvée un peu monotone alors, cette vie; mais depuis, elle avait été si bien ballottée par le sort, elle se sentait si épuisée par cette lutte récente avec elle-même, qu'il lui semblait qu'une stagnation complète serait pour elle un repos délicieux. Elle entrevoyait donc une longue visite à la famille Lennox lorsqu'ils reviendraient en Angleterre, comme un intervalle, non de plaisir, mais de calme, pendant lequel elle retrouverait peut-être sa force et son empire sur elle-même. Il lui semblait, quant à présent, que tout la ramenait à la pensée de M. Thornton, que, dans tous les sujets possibles de conversation, son nom se trouvait prononcé, et que, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait l'oublier un instant. Si elle allait chez les Higgins, elle était sûre d'y entendre parler de lui; son père avait repris les lectures que M. Thornton et lui faisaient ensemble, et citait à chaque instant l'opinion de son élève bien-aimé. Il n'était pas jusqu'à la visite prochaine de M. Bell qui n'amenât sur le tapis le nom de son locataire: car il disait dans sa lettre qu'il serait sans doute souvent occupé avec M. Thornton, parce que ce dernier demandait un nouveau bail, et qu'il en faudrait régler les conditions.

CHAPITRE XL.

Oxford et Milton.

Marguerite ne s'était pas attendue à ce que la visite de M. Bell lui procurât beaucoup de plaisir ; elle ne l'avait désirée qu'à cause de son père : mais, lorsque son parrain fut arrivé, elle se prit tout naturellement pour lui de l'affection la plus sincère. Il disait qu'elle n'avait aucun mérite à être ce qu'elle était, c'est-à-dire une fille si complètement selon son cœur ; c'était chez elle un don héréditaire que le pouvoir avec lequel elle s'était emparée de son amitié. Marguerite, de son côté, lui savait gré d'être resté si frais et si jeune sous son bonnet et sa robe d'agrégé.

« Frais et jeune en bonté et en chaleur de cœur, veux-je dire, reprenait-elle ; car je dois avouer que vos opinions sont les plus reculées et les plus encroûtées que j'aie jamais entendu émettre.

— Écoutez votre fille, Hale ! Sa résidence à Milton l'a tout à fait corrompue ; je vous la dénonce comme une démocrate, une républicaine rouge, un membre de la société des Amis de la paix, une socialiste.

— Papa, tout cela parce que je défends les progrès du commerce ! M. Bell voudrait qu'on se bornât à échanger la peau des bêtes sauvages contre le blé.

— Non, non. Je permettrais qu'on bêchât le terrain et qu'on y semât des pommes de terre. Je voudrais aussi qu'on tondît les animaux et qu'on fît du drap de leur laine. N'exagérez pas, mademoiselle. Mais je suis fatigué de tout ce tapage, de tout ce mouvement ; de voir chacun voulant passer sur le corps de tout le monde, dans cet avide désir de devenir riche.

— Tout le monde ne peut pas, comme vous, faire fortune en restant tranquillement assis dans une chaire de collège. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup d'hommes qui seraient fort aises de voir leurs propriétés augmenter de valeur, comme ont fait les vôtres, sans se donner la moindre peine, dit M. Hale.

— Je ne crois pas que cela leur suffit; c'est la lutte et la bagarre qui leur plaisent. Quant à se tenir tranquille et à étudier l'histoire du passé, ou à présager l'avenir dans un travail consciencieux, écrit dans un esprit prophétique, ah ! bast ! je ne crois pas qu'il y ait dans Milton un seul homme qui sache se tenir tranquille ; et c'est cependant un grand art.

— Je suppose que les gens de Milton pensent que ceux d'Oxford ne savent ni remuer ni agir. Ce serait une bonne chose pour eux de se voir davantage.

— Cela pourrait être bon pour les Miltoniens ; bien des choses pourraient être bonnes pour eux, qui seraient très-désagréables pour les autres.

— N'êtes-vous pas vous-même Miltonien ? demanda Marguerite. J'aurais cru que vous deviez être fier de votre pays.

— J'avoue que je n'y vois rien dont je puisse être fier. Si vous voulez venir à Oxford, Marguerite, vous verrez là une ville dont on peut se glorifier à juste titre.

— M. Thornton doit venir prendre le thé avec nous ce soir, et il est aussi fier de Milton que vous l'êtes d'Oxford, dit M. Hale. Vous tâcherez, réciproquement, d'envisager les choses avec un esprit plus libéral.

— Je ne désire pas avoir un esprit plus libéral, merci, dit M. Bell.

— M. Thornton viendra donc prendre le thé, papa ? dit tout bas Marguerite.

— Oui, ou peut-être ne viendra-t-il qu'après ; il n'en savait rien. Il m'a dit de ne pas l'attendre. »

M. Thornton avait résolu de n'adresser aucune question à sa mère au sujet de l'entretien que celle-ci s'était promis d'avoir avec Marguerite. Il sentait que, si l'entrevue avait eu lieu, la manière dont mistress Thornton lui en rendrait compte ne pourrait que le contrarier et l'affliger ; il redoutait même de lui entendre prononcer le nom de Marguerite ; lui, il est vrai, il la condamnait, il était jaloux d'elle, il la reniait ; mais il l'aimait avec passion, en dépit de tout cela et en dépit de lui-même. Il rêvait d'elle ; il rêva qu'elle venait au-devant de lui en dansant, les bras tout ouverts, avec une légèreté et une gaieté qui le charmaient et le révoltaient à la fois. Mais l'impression que cette figure de Marguerite, sans avoir rien du caractère de la jeune fille (car on eût dit que quelque mauvais génie avait pris sa forme), avait faite sur son imagination, était si vive et si profonde que, lorsqu'il

s'éveilla, il avait peine à séparer le rêve de la réalité, et que quelque chose de la répulsion que lui inspirait la Marguerite imaginaire semblait s'attacher à la véritable. Cependant il était trop orgueilleux pour avouer sa faiblesse en évitant de se trouver avec la jeune fille. Il ne voulait ni fuir ni rechercher l'occasion de la voir. Pour bien se convaincre de son empire sur lui-même, il acheva sans se hâter ses affaires de ce jour dans tous leurs détails, et, par suite, il était près de huit heures lorsqu'il arriva chez M. Hale.

Il entra dans le cabinet de celui-ci, où l'attendait M. Bell pour terminer quelques affaires; après quoi ce dernier se mit à discourir longuement près du feu, au lieu de monter au salon. M. Thornton ne voulut pas dire un mot qui indiquât qu'il désirait s'y rendre; il enrageait intérieurement et trouvait M. Bell l'homme du monde le plus ennuyeux; M. Bell, de son côté, se disait que M. Thornton était devenu brusque, peu aimable, et qu'il avait beaucoup perdu, en intelligence comme en bonnes manières.

A la fin, un léger bruit qui se fit entendre au-dessus d'eux leur suggéra l'idée de monter. Ils trouvèrent Marguerite ayant à la main une lettre ouverte, au sujet de laquelle elle causait avec son père; en les apercevant, elle la mit aussitôt de côté, mais M. Thornton entendit M. Hale dire à M. Bell :

« C'est une lettre d'Henry Lennox. Elle a ranimé l'espoir de Marguerite. »

M. Bell fit un signe de tête. Lorsque M. Thornton regarda Marguerite, il vit ses joues couvertes d'une vive rougeur. Il eut envie de se lever et de sortir de la chambre à l'instant même pour n'y jamais rentrer.

« Nous pensions, dit M. Hale, que M. Thornton et vous suiviez le conseil de Marguerite, et que vous essayiez de vous convertir l'un l'autre. »

M. Thornton ne savait pas de quoi il était question et ne daignait pas s'en informer. M. Hale le mit poliment au courant.

« Monsieur Thornton, ce matin nous accusions M. Bell d'une sorte de bigoterie oxonienne, digne du moyen âge, contre sa ville natale, et nous disions, Marguerite du moins disait, que cela lui ferait du bien de fréquenter un peu les manufacturiers de Milton.

— Je vous demande pardon, Marguerite disait qu'il serait bon que les manufacturiers de Milton fréquentassent davantage les hommes d'Oxford. N'est-ce pas, Marguerite ?

— Je disais, je crois, qu'il serait utile pour tous deux de voir les autres un peu plus souvent ; mais papa le disait comme moi.

— Ainsi vous voyez, monsieur Thornton, que nous aurions dû tâcher de nous améliorer réciproquement pendant que nous étions en bas, au lieu de causer des familles aujourd'hui éteintes des Smith et des Harrison. Cependant me voici maintenant prêt à faire ma partie. Je me demande quand vous avez l'intention de vivre, vous autres gens de Milton. Toute votre existence semble se passer à rassembler les matériaux de la vie.

— Par vivre, je suppose que vous entendez jouir.

— Oui, jouir ; je ne particularise pas, parce que je suppose que tous deux nous considérons le simple plaisir comme une très-mince jouissance.

— Je préférerais que vous voulussiez bien définir la nature de la jouissance.

— Eh bien, la jouissance du loisir, la jouissance du pouvoir, de l'influence que donne la fortune. Vous vous efforcez tous d'acquérir de l'argent ; qu'en voulez-vous faire ? »

M. Thornton garda quelque temps le silence ; puis il dit :

« Je n'en sais réellement rien. Quant à moi, mes efforts ne sont pas dirigés vers l'argent.

— Vers quoi, alors ?

— C'est là une question bien personnelle, et je ne suis pas sûr d'être préparé à y répondre.

— Non, dit M. Hale, pas de questions personnelles. D'ailleurs, vous ne pouvez ni l'un ni l'autre être les représentants d'Oxford ou de Milton : vos individualités sont trop prononcées.

— Je ne sais pas trop si je dois regarder ceci comme un compliment. J'aimerais à représenter Oxford avec sa beauté, sa science, et sa vieille et glorieuse histoire. Qu'en dites-vous, Marguerite ? dois-je être ou non flatté ?

— Je ne connais pas Oxford, mais il me semble qu'il y a une différence entre représenter une ville, et être un spécimen de ses habitants.

— Cela est très-vrai, miss Marguerite. Maintenant je me rappelle que vous étiez contre moi ce matin, et que vous vous êtes montrée tout à fait miltonienne et manufacturière dans vos sympathies. »

Marguerite vit le rapide coup d'œil plein d'étonnement que

M. Thornton jeta vers elle, et elle fut contrariée de la signification qu'il pourrait donner aux paroles de M. Bell. Celui-ci continua :

« Oh ! je voudrais pouvoir vous montrer notre High-Street, notre Radcliffe-Square. Je ne parle pas de nos collèges, de même que je permets à M. Thornton de laisser de côté ses manufactures en vantant les charmes de Milton. J'ai le droit de critiquer mon pays ; rappelez-vous que je suis Miltonien. »

M. Thornton était plus contrarié qu'il n'y avait lieu de l'être, parce que, disait M. Bell, il n'était pas en disposition de plaisanter. Dans un autre moment, il se serait amusé des boutades originales de M. Bell contre une ville où la vie était en opposition si complète avec les habitudes que celui-ci s'était faites ; mais ce soir-là il était si disposé à l'aigreur, qu'il entreprit de défendre ce qu'on n'avait pas eu l'intention d'attaquer.

« Je ne donne pas Milton pour une ville modèle, dit-il.

— Pas pour l'architecture ? dit malignement M. Bell.

— Non ; nous avons eu trop à faire pour nous occuper des choses purement extérieures.

— Ne les appelez pas des choses purement extérieures, dit doucement M. Hale. Elles nous pénètrent tout entiers à la longue, et ont une grande influence sur nous.

— Attendez un peu, dit M. Thornton ; nous sommes d'une race différente de celle des Grecs, pour lesquels la beauté était tout ; c'est à eux que convenait la vie de loisir et de sereine jouissance dont parle M. Bell. Je ne veux pas les mépriser, pas plus que je ne voudrais les singer ; mais j'appartiens à la race teutonique ; elle est moins mêlée dans cette partie de l'Angleterre que dans les autres ; nous avons conservé beaucoup de son langage, nous conservons encore plus de son esprit : nous ne regardons pas la vie comme devant être consacrée à la jouissance, mais à l'action et au travail. Notre gloire et notre beauté viennent de la force intérieure qui nous fait triompher des résistances de la matière et d'obstacles plus grands encore. Il nous reste autre chose des Teutons, à nous hommes du Darkshire ; nous haïssons qu'on fasse pour nous des lois à distance. Nous voudrions qu'on nous laissât nous faire droit à nous-mêmes, au lieu de nous imposer une législation imparfaite et ignorante de nos besoins. Nous défendons le *self* gouvernement, et nous sommes opposés à la centralisation.

— En un mot, vous voudriez voir revenir l'heptarchie. Eh bien alors je rétracte ce que je disais ce matin, que vous autres Miltoniens vous n'aviez pas le respect du passé ; je vois qu'au contraire vous êtes de véritables adorateurs de Thor.

— Si nous n'avons pas le culte du passé comme vous l'avez à Oxford, c'est que nous avons besoin de quelque chose qui s'applique plus directement au présent. L'étude de ce passé est une belle chose, lorsqu'elle donne les moyens de prophétiser l'avenir. Mais pour des hommes qui cherchent leur voie en tâtonnant dans des circonstances nouvelles, ce qui serait plus beau, ce serait que les leçons du passé pussent nous enseigner comment il faut agir dans les choses qui nous touchent plus intimement et plus immédiatement : car elles sont pleines de difficultés auxquelles il nous faut faire face, et de la manière dont ces difficultés seront résolues, non pas écartées pour l'instant, dépend tout notre sort futur. Adorateurs de la sagesse du passé, venez donc nous aider dans la solution des problèmes du présent ! Mais non, vous songez plus volontiers à la république d'utopie qu'au devoir du lendemain, et, lorsque ce devoir est tout entier accompli par d'autres, vous êtes toujours prêts à vous écrier : « Fi, quelle honte ! »

— Dans tout cela, je ne vois pas trop à qui vous en avez : les manufacturiers de Milton condescendraient-ils à soumettre aux hommes d'Oxford leurs difficultés actuelles ? Vous n'avez pas encore essayé de nous. »

M. Thornton se prit franchement à rire.

« Je pensais, dit-il, à ce qui nous a entravés pendant ces derniers temps ; je songeais aux coalitions que nous avons eues à subir, et qui sont des choses très-fâcheuses, ainsi que je m'en suis aperçu à mes dépens. Cependant cette dernière coalition, dont les suites me font encore souffrir, a été au moins honorable.

— Une coalition honorable ! s'écria M. Bell. Oh ! je vois que vous êtes livré tout entier au culte de Thor. »

Marguerite sentit, plutôt qu'elle ne le vit, que M. Thornton était contrarié de ces plaisanteries répétées sur des questions qui étaient pour lui très-sérieuses. Elle essaya de changer le tour de la conversation, car le sujet en était, pour l'un des interlocuteurs, à peu près indifférent, tandis que pour l'autre il était profondément intéressant, parce qu'il lui était presque personnel. Elle s'efforça de trouver quelque chose à dire.

« Édith m'écrit, fit-elle, que les calicots imprimés sont plus beaux et meilleur marché à Corfou qu'à Londres.

— Vraiment! dit M. Hale; c'est sans doute là une des exagérations d'Édith. En es-tu bien sûre, Marguerite?

— Je suis bien sûre qu'elle me l'a écrit, papa.

— Alors, je tiens le fait pour certain, dit M. Bell. Marguerite, j'ai une telle confiance dans votre véracité qu'elle s'étend jusqu'à votre parente. Je ne puis croire qu'une personne qui est votre cousine exagère rien.

— Miss Hale est-elle donc si remarquablement véridique? » dit M. Thornton avec amertume.

A peine eut-il prononcé cette parole, qu'il aurait voulu, pour tout au monde, pouvoir la rappeler. Qu'était-il? qui lui donnait le droit de la blesser ainsi? quel mauvais esprit s'était donc emparé de lui ce soir? Il avait d'abord conçu de l'humeur d'être retenu loin d'elle, puis il avait été irrité en entendant prononcer certain nom, parce qu'il pensait que ce nom était celui d'un admirateur mieux accueilli que lui; il venait de se laisser aller à montrer un mauvais caractère, parce qu'il ne s'était pas senti assez léger de cœur pour tenir tête à quelqu'un qui essayait, au moyen d'une conversation gaie et plaisante, de faire que la soirée se passât agréablement pour tous, et qui était pour tous un ami bon et dévoué : M. Thornton aurait dû être accoutumé à ses manières; car il le connaissait depuis longues années. Et enfin, avoir parlé à Marguerite comme il l'avait fait! Elle ne se leva pas pour quitter la chambre, comme elle faisait autrefois lorsque, par sa brusquerie ou par quelque attaque indiscreète, il l'avait blessée; elle resta assise, complètement immobile pendant quelques instants, et jeta vers lui un regard de surprise chagrine, semblable à celui d'un enfant qui a essuyé une réprimande inattendue. Ce regard se fonda en une expression de reproche et de tristesse, puis elle reprit son ouvrage et ne parla plus. Mais lui ne put s'empêcher de la regarder; il la vit soupirer et trembler légèrement, comme si elle eût ressenti un froid inaccoutumé. Il éprouvait ce qu'éprouverait une mère obligée de quitter l'enfant qu'elle a grondé, avant d'avoir retrouvé son sourire. Il faisait des réponses brèves et piquantes, il était mal à l'aise et de mauvaise humeur, incapable de discerner la plaisanterie de ce qui était dit sérieusement, désirant avec anxiété un mot, un regard d'elle, devant lequel il pût se prosterner dans son humilité repentante. Mais elle ne le regarda ni ne lui parla; ses doigts

continuaient de manier l'aiguille, agiles et assidus, comme si elle eût travaillé pour gagner sa vie. Il se disait qu'il fallait qu'il lui fût bien indifférent, sans quoi la ferveur passionnée de son désir l'eût forcée à lever les yeux, ne fût-ce qu'un instant, pour lire du moins dans les siens son amer repentir. Il lui semblait qu'il eût voulu la frapper avant de partir, afin d'acquérir par quelque acte étrange de rudesse le droit de lui dire les remords qui dévoraient son cœur. Heureusement la longue course qu'il fit et l'air froid du soir le calmèrent; il résolut sérieusement de voir dorénavant Marguerite le moins possible, puisque la seule vue de ce visage et de cette forme, les seuls sons de cette voix harmonieuse, avaient ainsi le pouvoir de le bouleverser et de lui ravir l'empire de lui-même. Il avait donc connu l'amour : c'était une cuisante angoisse, une cruelle épreuve dont il traversait la flamme; mais, au sortir de cette fournaise ardente, il entrerait, purifié d'égoïsme, dans la sérénité de l'âge mûr.

Lorsqu'il eut quitté la chambre, Marguerite se leva et se mit à plier son ouvrage, qui lui semblait plus lourd que de coutume; son visage se tira, et toute son attitude devint celle d'une personne qui achève une journée longue et fatigante. Comme tous trois montaient se coucher, M. Bell ne put s'empêcher de blâmer M. Thornton.

« Je n'ai jamais vu, dit-il, un individu plus complètement gâté par le succès. Il ne peut supporter la moindre plaisanterie; chaque mot semble porter atteinte à sa dignité. Autrefois il était simple et noble comme la lumière du jour; on ne l'offensait jamais, parce qu'il n'avait pas de vanité.

— Il n'est pas vain maintenant, dit Marguerite avec calme et distinctement. Ce soir il n'était pas comme à son ordinaire; il faut que quelque chose l'ait contrarié avant son arrivée ici. »

M. Bell la regarda vivement par-dessus ses lunettes; elle soutint ce regard sans embarras, mais, lorsqu'elle eut quitté la chambre, M. Bell dit tout à coup :

« Hale ! n'avez-vous jamais remarqué que Thornton et votre fille eussent ce que les Français appellent de la tendresse l'un pour l'autre ?

— Jamais, dit M. Hale d'abord surpris, puis ensuite un peu agité par cette nouvelle idée. Non, je suis sûr que vous vous trompez; s'il y a quelque chose, ce ne peut être que du côté de M. Thornton. Pauvre garçon ! J'espère qu'il ne songe pas à elle, car je suis sûr qu'elle ne voudrait pas de lui.

— Eh bien ! je suis resté garçon et je n'ai jamais entendu grand'chose à l'amour, de sorte que mon opinion ne prouve peut-être rien ; sans quoi je dirais qu'elle me paraît en avoir tous les symptômes.

— Alors je suis sûr que vous vous trompez, dit M. Hale. Il est possible qu'il l'aime, bien que quelquefois elle se soit montrée presque impolie avec lui. Mais elle ! Oh ! Marguerite ne voudrait pas entendre parler de lui ; jamais rien de semblable n'est entré dans sa tête, j'en suis bien sûr.

— Il suffirait que cela fût entré dans son cœur. Au reste, c'est simplement une idée qui m'a traversé l'esprit ; il est possible que je me trompe ; mais, soit que je me trompe ou non, j'ai extrêmement envie de dormir, et, maintenant que j'ai troublé votre repos de cette nuit, à ce que je vois, avec mes sottes imaginations, je vais me coucher l'esprit en paix. »

M. Hale résolut de ne pas se tourmenter d'une idée aussi invraisemblable ; néanmoins il demeura éveillé une partie de la nuit, se disant toujours qu'il ne voulait pas penser à cela.

M. Bell partit le lendemain, recommandant à Marguerite de le regarder comme un ami qui avait le droit de l'aider et de la protéger dans ses peines, de quelque nature qu'elles fussent.

Il dit à M. Hale :

« Votre Marguerite s'est véritablement emparée de mon cœur. Ayez-en bien soin, car c'est une précieuse créature, cent fois trop bonne pour Milton, digne d'Oxford en un mot. Je parle de la ville, et non des hommes, car je ne connais encore personne qui puisse lui aller. Lorsque j'aurai trouvé ce qu'il lui faut, j'amènerai mon jeune homme, qui se tiendra debout à côté de votre jeune fille, de même que le génie des Mille et une Nuits amena le prince Carolmazan pour épouser la princesse Badoura.

— Je vous prie de ne rien faire de semblable. Souvenez-vous des malheurs qui en résultèrent ; et d'ailleurs je ne puis me passer de Marguerite.

— Non, en y réfléchissant, nous ferons mieux de la garder pour nous soigner dans dix ans d'ici, quand nous serons devenus vieux, infirmes et maussades. Sérieusement, Hale, je voudrais vous voir quitter Milton, la ville du monde qui vous convient le moins, bien que je vous l'aie moi-même conseillée d'abord. Si vous vouliez, je passerais par-dessus mes

ombres de Dante, je solliciterais un bénéfice, et vous et Marguerite viendriez vivre au presbytère. Vous, pour y être une sorte de curé laïque qui me débarrasserait d'une partie de la besogne, et elle, pour y être notre ménagère, la Providence du village dans le jour, et le soir nous faire la lecture. Je serais très-heureux ainsi, je crois; que vous en semble?

— Jamais! dit M. Hale avec décision. Mon seul changement m'a causé de trop grandes souffrances. Je resterai ici toute ma vie, et j'y serai enterré au milieu de la foule.

— Je ne renonce pas à mon plan, cependant. Nous en parlerons. Où est la foule? Allons, Marguerite, embrassez-moi, et rappelez-vous, chère enfant, que vous me trouverez toujours prêt à vous obliger. Vous êtes ma fille, Marguerite; souvenez-vous de cela, et que Dieu vous bénisse!

Ils retombèrent dans la vie monotone qu'ils devaient mener désormais. Il n'y avait plus de malade pour lequel on craignît et on espérât tour à tour. Les Higgins eux-mêmes, si longtemps l'objet d'un vif intérêt, n'avaient plus maintenant autant besoin qu'on s'occupât d'eux. Les enfants orphelins de Boucher réclamaient seuls les soins et l'attention de Marguerite: aussi allait-elle souvent voir Mary Higgins, qui s'était chargée d'eux. Les deux familles vivaient dans la même maison, les aînés allaient à l'école; les plus jeunes étaient soignés, pendant que Mary travaillait au dehors, par cette voisine dont le bon sens avait frappé Marguerite lors de la mort de Boucher. Bien entendu, elle était payée de la peine qu'elle prenait. Dans tous ses arrangements au sujet de ces pauvres enfants, Nicolas avait montré un jugement et une suite qu'on aurait à peine attendus de lui. Il était si assidu à son ouvrage, que Marguerite le voyait rarement pendant ces mois d'hiver; mais, lorsqu'elle l'avait trouvé par hasard chez lui, elle avait remarqué qu'il évitait de parler du père de ces enfants qu'il avait si complètement adoptés. Il causait plus volontiers de M. Thornton.

« A vous dire vrai, il me déroute complètement, disait-il. Il y a en lui deux hommes. Il y en a un, celui que je connaissais, qui n'est qu'un maître de la tête aux pieds; l'autre, au contraire, n'a pas une once de chair qui appartienne à un maître. Comment ces deux hommes peuvent être ensemble dans un même corps, c'est là ce que je ne peux pas comprendre. J'y arriverai, malgré tout; quoi qu'il en soit, il vient ici assez souvent, l'homme je veux dire, non pas le maître, et

je dois que je l'étonne tout autant qu'il m'intrigue moi-même : car il reste là, assis, m'écoutant et me regardant comme si j'étais quelque animal étrange, nouvellement attrapé dans une autre zone. Mais cela ne m'effraye pas : il faudrait bien des choses pour m'intimider ou me faire peur dans ma propre maison, il le voit bien. Et je lui dis souvent des choses que je compte qu'il aurait mieux valu pour lui entendre plus jeune.

— Mais ne vous répond-il pas ? demanda M. Hale.

— Sans doute ; mais cela ne veut pas dire que l'avantage soit toujours de son côté, car je crois vraiment que je lui ai été bon à quelque chose. Souvent il dit une parole brusque qui paraît d'abord un peu dure, mais qui, lorsqu'on en vient à la bien mâcher, a un arrière-goût de vérité et de raison. Il va venir ce soir, à ce que je compte, pour s'assurer de ce que les enfants apprennent à l'école ; il n'est pas très-content, et il veut les examiner.

— Qu'est-ce qu'ils... ? commençait M. Hale, mais Marguerite lui toucha le bras et lui fit voir sa montre.

— Il est près de sept heures, papa, dit-elle. Les jours allongent et cela trop. Je crois qu'il est temps de nous en aller. »

Et elle ne respira librement que lorsqu'ils furent à quelque distance de la maison. Alors, devenue plus calme, elle regretta de s'être tant pressée, car on ne voyait plus maintenant M. Thornton que très-rarement, et il serait sans doute venu chez les Higgins, et en souvenir de leur ancienne amitié elle aurait été bien aise de le voir.

Oui ; il venait maintenant très-rarement, même en tenant compte de ses affaires. M. Hale était désappointé de la tiédeur de son élève pour la littérature grecque, qui lui inspirait naguère un si vif intérêt. Il arrivait souvent qu'un billet de M. Thornton, écrit à la hâte, prévenait M. Hale qu'il était trop occupé pour venir au rendez-vous convenu. Et, bien que M. Hale eût maintenant beaucoup d'autres élèves, personne ne pouvait remplacer le premier dans son cœur. Il était attristé de voir cesser en partie des relations qui lui étaient devenues chères, et se demandait souvent qu'elle pouvait être la cause de ce changement. Un soir, il fit tout à coup tressaillir Marguerite, qui travaillait près de lui, en lui disant :

« Marguerite, as-tu jamais eu quelque raison de croire que M. Thornton avait de l'attachement pour toi ? »

Il rougit presque en adressant cette question à sa fille ;

mais l'idée que lui avait suggérée M. Bell lui était revenue à l'esprit, et les paroles étaient sorties de sa bouche avant qu'il eût le temps de réfléchir.

Marguerite ne répondit pas tout de suite ; mais , à sa tête penchée, à son embarras, son père devina ce qui en était.

« Oui, dit-elle enfin. Oh ! papa, j'aurais dû vous en parler. »

Et elle cacha son visage entre ses mains.

« Non , chère enfant. Ne crois pas que je sois curieux. Je suis bien sûr que tu m'en aurais instruit, si tu avais cru pouvoir lui rendre son affection. T'en a-t-il parlé ?

— Oui, dit bien bas Marguerite.

— Et tu l'as refusé ? »

Un profond soupir, une attitude désolée et découragée, puis un autre « Oui, » dit plus bas encore. Mais, avant que M. Hale parlât, Marguerite laissa voir son visage couvert d'une pudique rougeur, et, regardant son père, elle lui dit :

« Papa, pardonnez-moi ; je ne puis vous en dire davantage ; tout cela m'a été si pénible, tout ce qui s'y rapporte m'est d'une amertume si intolérable, que je ne puis supporter d'y songer. Oh ! papa, je suis fâchée d'être cause que vous avez perdu un ami ; mais je n'ai pu faire autrement ; mais.... Oh ! je suis bien , bien fâchée. »

Elle s'assit par terre et posa sa tête sur les genoux de M. Hale.

« Je suis chagrin aussi, mon enfant. M. Bell m'avait beaucoup étonné lorsqu'il m'a dit qu'une idée de cette sorte....

— M. Bell ! Oh ! M. Bell s'en est donc aperçu ?

— Un peu ; mais il avait dans la tête que tu.... Comment dirai-je ? que tu étais bien disposée envers M. Thornton. Je savais que cela n'était pas ; j'espérais que cela n'existait que dans son imagination. Dans tous les cas , je connaissais trop bien tes sentiments véritables pour supposer que tu pusses jamais aimer M. Thornton de cette manière. Mais je suis très-chagrin de tout cela. »

Ils gardèrent le silence pendant quelques instants ; mais, lorsque M. Hale voulut caresser les joues de sa fille, il s'aperçut avec douleur et avec étonnement qu'elles étaient mouillées de larmes. Marguerite se releva soudain , et, avec une gaieté évidemment forcée , elle se mit à parler des Lennox, laissant voir un si vif désir de changer le tour de la conversation, que le bon M. Hale n'eut pas le courage de lui parler davantage de ce qui paraissait lui être si désagréable.

« Demain, disait-elle, oui, c'est demain qu'ils seront de retour à Londres. Oh ! que cela va leur paraître singulier ! Je me demande de quelle chambre ils feront leur *nursery*. Ma tante s'amusera bien du baby. Imaginez-vous Edith maman ! Et le capitaine Lennox, je voudrais savoir ce qu'il fera lorsqu'il aura vendu sa commission.

— Je crois, dit M. Hale, qu'il faudra que je me passe de toi pendant une quinzaine de jours et que tu ailles revoir les voyageurs. Tu en apprendrais plus en une demi-heure de conversation avec M. Lennox, sur les chances qui restent à Frédéric, que par une douzaine de lettres ; ce serait un voyage à la fois utile et agréable.

— Non, papa ; vous ne pouvez vous passer de moi, et qui plus est, je ne veux pas que vous vous en passiez. » Puis après une pause, elle ajouta : « Je perds toute espérance au sujet de Frédéric ; il nous dit les choses petit à petit ; mais je vois bien que M. Lennox lui-même n'a guère d'espoir de retrouver les témoins ; il faut nous consoler en songeant que Frédéric est heureux, et en étant tout l'un pour l'autre. Ne venez donc pas m'offenser, papa, en me disant que vous pensez vous passer de moi ; car je vous assure que vous ne le pourriez pas. »

Cependant l'idée d'un changement germa et prit racine dans l'esprit de Marguerite, mais non pas telle que l'avait suggérée son père. Elle en vint à penser que ce serait en effet une chose très-désirable pour M. Hale, qui, de tout temps mélancolique, était maintenant très-souvent d'une extrême tristesse, et dont la santé, bien qu'il ne se plaignît jamais, avait été sérieusement affectée par la maladie et la mort de mistress Hale. Il avait, il est vrai, ses heures régulières de leçons, qu'il passait avec ses élèves ; mais là il donnait sans recevoir ; ce n'était plus une société comme lorsque M. Thornton venait étudier et lire avec lui. Marguerite s'apercevait de ce qui lui manquait sans qu'il en eût lui-même conscience : c'étaient des relations avec d'autres hommes. A Helstone, il échangeait continuellement des visites avec les ecclésiastiques voisins ; et les pauvres laboureurs, soit dans leurs champs, soit en revenant lentement chez eux, ou en surveillant leurs bestiaux dans la forêt, étaient toujours libres de causer, et aimaient qu'on leur parlât. Mais, à Milton, tout le monde était trop affairé pour converser tranquillement ou pour échanger des pensées mûries par la réflexion. Tous ne par-

laient que de leurs affaires, et, lorsque la tension d'esprit que demandaient leurs occupations de chaque jour n'était plus nécessaire, ils se laissaient aller à un repos apathique jusqu'au lendemain matin. On ne trouvait jamais l'ouvrier chez lui; après sa tâche de la journée, il allait à quelque lecture, au club ou au cabaret, suivant ses goûts et son caractère. M. Hale songea à faire une suite de lectures dans l'un des clubs; mais il y songeait comme à un devoir pénible, et avec si peu de goût pour le travail, que Marguerite se sentait certaine qu'il ne ferait rien de bon et d'utile tant qu'il ne serait pas mieux disposé.

CHAPITRE XLI.

La fin du voyage.

L'hiver avançait, et les jours commençaient à grandir sans apporter avec eux aucun de ces rayons d'espérance qui accompagnaient habituellement le soleil de février. Mistress Thornton avait naturellement tout à fait cessé de venir à la maison. M. Thornton venait de temps à autre, mais ses visites étaient pour M. Hale, et il restait avec lui dans son cabinet. M. Hale le représentait comme étant toujours le même; la rareté même de leurs relations semblait leur donner encore plus de prix aux yeux de l'ecclésiastique. D'après ce que Marguerite avait pu savoir de son père, cette rareté des visites de M. Thornton ne pouvait être attribuée au mécontentement. Ses affaires s'étaient compliquées de la coalition des ouvriers et demandaient de sa part une attention plus suivie que l'hiver dernier. Marguerite avait même su qu'il s'informait d'elle de temps en temps de la même manière simple et amicale qu'autrefois, ne recherchant pas l'occasion de parler d'elle et ne l'évitant pas non plus.

Elle n'était pas en état d'égayer son père et de le sortir de son abattement. La tranquillité monotone du présent avait été précédée par une si longue période d'anxiétés mêlées d'orages, que son esprit avait perdu toute élasticité. Elle essaya de s'occuper utilement en montrant à lire et en ensei-

gnant le catéchisme aux deux plus jeunes enfants de Boucher, et elle fit de rudes efforts pour avancer dans la vertu.

Je dis rudes avec vérité, car son cœur semblait indifférent au but de ces efforts, et, bien qu'elle remplît ponctuellement tous ses devoirs, elle se trouvait aussi éloignée que jamais de la gaieté ; la vie lui apparaissait toujours sombre et désolée. La seule chose qu'elle fit bien, c'était ce qu'elle faisait pieusement, mais naturellement : c'était de consoler et de soigner son père. Elle était toujours prête à sympathiser avec chacune de ses idées ; elle devinait et accomplissait ses moindres désirs. C'étaient des désirs bien modérés sans doute, et à peine les exprimait-il sans hésiter ou sans s'excuser ; la prompte obéissance de Marguerite n'en était que plus admirable.

Le mois de mars annonça la nouvelle du mariage de Frédéric. Il écrivit, ainsi que Dolorès ; celle-ci dans un anglais demi-anglais, demi-espagnol, et lui-même avec des tours et des inversions qui prouvaient combien l'idiome de sa fiancée lui était devenu naturel.

Après avoir reçu la lettre d'Henry Lennox qui lui annonçait combien il pouvait peu espérer de réussir à se justifier devant une cour martiale en l'absence des principaux témoins, Frédéric avait écrit une lettre des plus véhémentes, dans laquelle il reniait l'Angleterre pour son pays. Il regrettait de ne pouvoir se dénaturiser et déclarait qu'il n'accepterait pas sa grâce quand même on la lui offrirait, et qu'il ne voudrait pas vivre en Angleterre, s'il lui était permis de le faire. Toutes ces choses firent verser à Marguerite des larmes amères, tant elle lui parurent coupables et contre nature ; mais, en y réfléchissant davantage, elle ne vit là que l'expression du cruel désappointement de toutes les espérances de son frère, et se dit qu'il n'y avait pour le moment d'autre remède à ses maux que la patience. Dans sa lettre suivante, Frédéric parlait si joyeusement de l'avenir, qu'il semblait ne plus songer au passé, et Marguerite s'aperçut qu'elle aurait besoin pour elle-même de cette patience qu'elle avait désirée pour lui. Peu à peu son père et elle trouvèrent du charme aux lettres timides et enfantines de Dolorès. La jeune Espagnole était évidemment désireuse de produire une impression favorable sur les parents de son fiancé, et les lettres annonçant le mariage étaient accompagnées d'une magnifique mantille de dentelle noire, choisie par Dolorès elle-même pour

sa belle-sœur inconnue, que Frédéric lui avait représentée comme une merveille de beauté, de sagesse et de vertu.

Ce mariage donnait à Frédéric une position telle que pouvait la désirer M Hale. Berbour et Cie était l'une des maisons les plus importantes d'Espagne, et il y était reçu comme associé. Marguerite sourit, puis son père, en se rappelant ses vieilles tirades contre le commerce : son frère, son pieux chevalier, était devenu négociant ! Mais elle protesta intérieurement contre toute assimilation d'un négociant espagnol avec un manufacturier de Milton. Après tout, commerce ou non, Frédéric était très-heureux, et la mantille était divine ; elle revint à la vie présente.

Son père avait éprouvé au printemps une difficulté à respirer, qui pendant quelque temps l'avait extrêmement inquiété. Elle s'était ensuite rassurée en voyant que cette difficulté disparaissait complètement par intervalles ; mais elle était si désireuse de l'en voir tout à fait guéri, qu'elle le pressait vivement d'accepter l'invitation de M. Bell, de l'aller voir à Oxford au mois d'avril. Marguerite était comprise dans cette invitation ; M. Bell lui avait même écrit une lettre spéciale pour lui recommander de venir ; mais elle sentait que ce serait pour elle un grand soulagement de rester tranquillement à la maison, exempte de toute responsabilité, le cœur et l'esprit en repos, comme cela ne lui était pas arrivé depuis plus de deux ans.

Lorsque M. Hale fut parti pour le chemin de fer, Marguerite se trouva tout étonnée, tout étourdie de se sentir en liberté, de n'avoir personne à égayer, personne à soigner ; elle pouvait donc être paresseuse à son aise, se taire s'il lui plaisait, ne se préoccuper de rien ; elle pouvait surtout, ce qui lui paraissait le plus précieux de tous ses privilèges, elle pouvait être triste et affligée si bon lui semblait. Depuis plusieurs mois, ses inquiétudes et ses chagrins personnels avaient été comme renfermés et mis à part ; elle avait maintenant le loisir de les regarder en face, d'étudier leur nature et d'examiner les meilleurs moyens de retrouver la paix de l'âme. Pendant ces dernières semaines, elle avait eu conscience de leur existence, quoiqu'ils fussent cachés ; maintenant, elle allait les envisager une fois pour toutes, et leur assigner leur véritable place. Elle demeura donc immobile pendant plusieurs heures dans le salon, repassant avec fermeté ses souvenirs dans toute leur amertume ; elle ne put s'empêcher de pleurer tout haut, à la pen-

sée de la faiblesse qui l'avait conduite à ce mensonge humiliant. Elle ne convenait même plus avec elle-même de la violence de la tentation ; ses plans au sujet de Frédéric avaient tous échoué, et la tentation lui apparaissait comme une raillerie. Le mensonge lui semblait méprisable et insensé, vu à la lumière des événements qui avaient suivi, et la foi en la puissance de la vérité lui paraissait la vraie et suprême sagesse.

Dans son agitation nerveuse, elle avait ouvert sans y faire attention un livre de son père, qui était sur la table, et les paroles qui lui tombèrent sous les yeux lui parurent s'appliquer tout particulièrement au sentiment d'amère humiliation qu'elle éprouvait.

« Je ne voudrais pas, disait l'auteur du livre, reprendre mon cœur en cette sorte : « Meurs de honte, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu, » et semblables choses ; mais je voudrais le corriger par voie de compassion. « Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la fosse, laquelle nous avons tant résolu d'échapper. Ah ! relevons-nous, et quittons-la pour jamais ; réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle qu'elle nous assistera pour désormais être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons meshuy sur nos gardes, Dieu nous aidera. »

« L'humilité ! pensa Marguerite ; ah ! c'est cela qui m'a manqué. Mais courage, faible cœur ; nous retournerons en arrière, et avec l'aide de Dieu nous retrouverons le bon chemin. »

Elle se leva et résolut de s'occuper sur-le-champ de quelque chose qui l'attirât hors d'elle-même. Pour commencer, elle appela Marthe, qui passait devant la porte du salon pour aller en haut, et essaya de percer l'enveloppe grave et respectueuse sous laquelle se cachait son caractère individuel. Elle trouva difficile d'amener Marthe à parler de ce qui lui était personnel, mais elle finit par toucher la corde sensible en nommant mistress Thornton. A ce nom, le visage de Marthe rayonna, et il ne fallut pas beaucoup d'encouragement pour lui faire raconter tout au long comment son père à elle avait connu dans sa jeunesse le mari de mistress Thornton, et s'était même trouvé en position de lui rendre quelque service. De quelle nature, Marthe l'ignorait, car la chose avait eu lieu lorsqu'elle était tout enfant, et les circonstances avaient ensuite séparé les deux familles jusqu'à l'époque où Maria étant devenue grande, son père ayant éprouvé malheur sur malheur, et sa mère étant

morte, elle et sa sœur se fussent certainement *perdues*, c'était son expression, si mistress Thornton ne fût venue à leur secours.

« J'avais eu les fièvres, continua-t-elle, et j'étais convalescente; mistress Thornton voulut absolument me soigner dans sa propre maison, puis elle me fit prendre des bains de mer et me fit suivre toutes les ordonnances des médecins. Ils avaient dit que la fièvre était contagieuse, mais elle ne fit guère attention à cela; seulement elle alla avec sa fille passer quelque temps dans la famille où miss Fanny va se marier; de sorte que, bien que la jeune personne ait eu très-peur dans le moment, tout a tourné pour le mieux.

— Miss Fanny va se marier! s'écria Marguerite.

— Oui, avec un monsieur très-riche; seulement il me semble qu'il est bien vieux pour elle. Il s'appelle Watson, et sa filature est au delà de Hayleigh; on dit que c'est un très-bon mariage, quoiqu'il ait les cheveux tout gris. »

En apprenant cette nouvelle, Marguerite garda le silence assez longtemps pour que Marthe revint à son sentiment des convenances, et en même temps à la brièveté habituelle de ses réponses. Elle balaya l'âtre, demanda à quelle heure il faudrait préparer le thé, et quitta la chambre avec le même visage impassible qu'elle avait en y entrant.

Marguerite eut à combattre une mauvaise habitude qu'elle avait prise depuis quelque temps : c'était de chercher à se représenter de quelle manière chaque événement relatif à M. Thornton, dont elle entendait parler, affecterait celui-ci, s'il lui plairait ou lui déplairait, lui causerait de la peine ou du plaisir, etc., etc.

Le lendemain, elle donna la leçon aux enfants de Boucher, et elle fit une longue promenade qu'elle termina par une visite à Mary Higgins. Elle fut surprise de trouver Nicolas de retour de l'ouvrage : les jours qui grandissaient l'avaient trompée sur l'heure. Lui aussi paraissait être davantage sur le chemin de l'humilité; il était plus calme et moins tranchant.

« Et comme ça le bon monsieur est parti en voyage, à ce que m'ont dit les petits? fit-il. Ah! ce sont des gars bien avisés! Il me semble quelquefois qu'ils sont plus malins que n'étaient mes filles, quoique ce soit peut-être mal de dire cela, vu qu'une d'elles est dans la tombe. Je suppose qu'il y a quelque chose dans le temps qui donne aux gens envie de se promener : le patron aussi est en train de courir le monde.

— Est-ce pour cela que vous êtes revenu de si bonne heure ce soir ? dit innocemment Marguerite.

— Vous ne comprenez rien aux choses, dit Nicolas avec mépris ; je n'ai pas deux manières de faire : une quand le maître est là, et une autre quand il a le dos tourné ; j'ai entendu sonner l'heure à l'horloge de la ville avant de quitter l'ouvrage. Non ! on peut se disputer avec Thornton, mais on aurait tort de le tricher ; c'est vous qui m'avez fait avoir la place, et je vous en remercie. La filature de Thornton n'est pas une mauvaise filature par le temps qui court. Voyons, garçon, tiens-toi debout et récite ta jolie hymne à miss Marguerite : c'est cela, droit sur tes jambes et le bras en avant. »

Le petit garçon répéta une hymne méthodiste fort audessus de sa compréhension quant au sens, mais dont son oreille avait saisi le rythme, et qu'il débitait avec autant de cadence qu'un membre du parlement qui prononce son discours. Lorsque Marguerite eut applaudi comme il convenait, Nicolas demanda à l'enfant une autre hymne, puis une autre encore ; il se trouvait ainsi amené, sans le savoir, à prendre intérêt aux doctrines sacrées, qu'il avait rejetées d'abord avec mépris.

L'heure était avancée lorsque Marguerite revint chez elle ; mais elle eut la consolation de penser que personne ne l'avait attendue, et celle de réfléchir à ce qui lui plaisait en se reposant, au lieu d'étudier avec anxiété la figure d'une autre personne pour savoir si elle devait être gaie ou triste. Après avoir pris le thé, elle résolut d'examiner un volumineux paquet de lettres, dont la plupart devaient être détruites. Dans le nombre elle en trouva quatre ou cinq de M. Henry Lennox, ayant trait aux affaires de Frédéric. Elle les relut avec soin, d'abord dans la seule intention de se rendre compte des chances qui restaient à son frère de se justifier ; mais lorsqu'elle eut fini la dernière, ce qu'elles révélaient du caractère personnel de celui qui les avait écrites attira son attention. Il était évident, d'après la roideur officielle du style, que M. Lennox, malgré l'intérêt que pouvait lui inspirer d'ailleurs le sujet de cette correspondance, n'avait pas oublié et n'avait jamais perdu de vue ce qui s'était passé entre eux à Helstone. Ces lettres étaient d'un homme habile et intelligent, cela se voyait au premier coup d'œil, mais elles manquaient de naturel et de cordialité. Elles étaient néanmoins de celles que Marguerite voulait conserver ; elle les mit donc soigneusement

de côté. Après avoir terminé ce petit rangement, elle se laissa aller à la rêverie, et la pensée de son père absent se présenta avec force à son esprit. Elle se reprocha presque d'avoir trouvé dans sa solitude (et par conséquent dans l'absence de son père) une sorte de soulagement ; mais ces deux jours de calme l'avaient reposée, et elle se sentait animée d'une force nouvelle. Des choses qu'elle avait envisagées comme des devoirs pénibles lui apparaissaient maintenant comme des plaisirs. Les écailles morbides étaient tombées de ses yeux, et elle voyait sous un jour plus vrai sa position et la tâche qu'elle avait à remplir. Il lui semblait que, si M. Thornton lui eût rendu son ancienne amitié, si seulement il fût venu de temps en temps, comme autrefois, égayer un peu son père, quand même elle n'eût pas dû le voir, sa vie future, bien que peu brillante, lui semblerait douce. Elle soupira en allant se coucher ; malgré toutes ses résolutions, elle se sentait au cœur de l'angoisse et de l'inquiétude.

M. Hale, pendant cette soirée d'avril, pensait à Marguerite avec la même préoccupation et la même persistance avec lesquelles elle pensait à lui. Il s'était fatigué à visiter ses anciens amis et les endroits qui lui avaient été familiers. Il s'était exagéré le changement que ses nouvelles opinions devaient produire dans la réception que lui feraient ses amis ; mais, quoique plusieurs d'entre eux eussent pu être affligés, indignés même en apprenant sa scission d'avec l'Eglise anglicane, lorsqu'ils aperçurent l'homme qu'ils avaient autrefois aimé, ils ne songèrent plus à ses opinions, ou ne se les rappelèrent que pour lui témoigner une affection plus grave et plus tendre : car M. Hale n'avait été connu que du petit nombre ; il avait appartenu à un collège peu nombreux et avait toujours été timide et réservé ; mais ceux qui, lors de sa jeunesse, avaient pris la peine de découvrir la délicatesse de pensée et de sentiment cachée sous son silence et son indécision, l'avaient aimé avec quelque chose de la tendresse protectrice que leur eût inspirée une femme. Et le renouvellement de ces témoignages d'affection, au bout de tant d'années et après tant de changements, avait agité et oppressé M. Hale plus que ne l'eussent pu faire la rudesse et la désapprobation.

« J'ai peur que nous n'en ayons trop fait aujourd'hui, dit M. Bell. Vous avez vécu si longtemps dans cet air enfumé de Milton, que celui d'Oxford vous paraît trop vif.

— Je suis fatigué, en effet ; mais cela ne tient pas à l'air de Milton. J'ai cinquante-cinq ans, et cela explique la diminution de mes forces.

— Bah ! j'en ai plus de soixante, et je ne sens aucune diminution de mes forces physiques ou intellectuelles. Ne venez pas me dire de ces choses-là. Cinquante-cinq ans ! mais vous êtes un jeune homme. »

M. Hale secoua la tête. « Ces dernières années ! » soupira-t-il. Mais après une pause de quelques instants, il se redressa sur son siège et dit avec une gravité pleine d'émotion : « Bell ! il ne faut pas que vous croyiez que, quand j'aurais prévu tout ce qui a suivi mon changement d'opinion et la résignation de mon bénéfice, quand bien même j'aurais su tout ce qu'elle devait souffrir, je n'eusse pas agi comme j'ai fait. Il ne faut pas croire que je regrette l'acte par lequel j'ai reconnu ouvertement que je n'avais plus les mêmes croyances que l'Eglise dont j'étais le prêtre. Je pense encore aujourd'hui, qu'eussé-je même prévu le martyre le plus cruel de tous, les souffrances de celle que j'aimais, j'aurais agi de même, du moins quant à ce qui était d'abandonner ouvertement l'Eglise anglicane. J'aurais pu, peut-être, me conduire différemment et avec plus d'habileté dans ce que j'ai fait ensuite au sujet de ma famille. Mais je crois que Dieu ne m'a pas doué beaucoup de force ni de sagesse, » ajouta-t-il en retombant dans sa première position.

M. Bell se moucha avec bruit, puis il répondit :

« Il vous a donné la force d'agir suivant votre conscience, et je ne vois pas que nous ayons besoin d'une force et d'une sagesse plus grandes que celles-là. Je sais que, pour moi, je n'ai rien de plus ; et cependant les hommes, dans leurs jugements erronés, me regardent comme un homme sage, d'un caractère indépendant, d'un esprit solide. Le plus simple idiot, qui obéit à son idée du bien, ne fût-ce qu'en essuyant ses pieds sur un paillason, est plus sage et plus fort que moi. Mais que les hommes sont donc dupes aisément ! »

Il se fit un silence ; M. Hale reprit la parole suivant le cours de ses pensées : « Et Marguerite ! dit-il.

— Eh bien, quoi, Marguerite ?

— Si je meurs....

— Vous êtes absurde !

— Que deviendra-t-elle ? Je me le demande souvent. Je suppose que les Lennox la prendront avec eux ; j'aime du

moins à me le persuader. Sa tante Shaw l'aimait à sa manière; mais je crains qu'elle n'ait oublié les absents.

— C'est un défaut assez commun. Quelle sorte de gens sont les Lennox ?

— Lui est un bel homme, aimable, parlant avec facilité; Edith est une charmante enfant gâtée; Marguerite l'aime de tout son cœur, et elle le lui rend quand elle y pense.

— Mais moi, Hale, vous savez que votre fille tient une grande place dans mon cœur. Je vous l'ai déjà dit. Naturellement, je m'intéressais déjà à elle comme étant votre fille et ma filleule; mais la visite que j'ai faite à Milton m'a rendu son esclave; elle a fait ma conquête, et je me suis volontairement attaché à son char. Ainsi donc, tout ce que je possède sera à son service, si jamais elle en a besoin, et lui appartiendra après ma mort, qu'elle le veuille ou non. En outre, je serai toujours son preux chevalier, malgré ma goutte et mes soixante ans. Sérieusement, mon vieil ami, protéger votre fille sera un grand bonheur pour moi, et je serai toujours prêt à l'aider de mes conseils comme de ma bourse. Je ne vois pas qu'il y ait lieu de s'affliger à son sujet. Je le sais, du reste, depuis longtemps, il faut que vous vous tourmentiez de quelque chose. Vous ne seriez pas heureux sans cela. Mais vous vivrez plus longtemps que moi, vous autres gens maigres et délicats; on croit toujours que vous allez mourir, et cela ne vous empêche pas de devenir très-vieux. Ce sont les hommes gras et bien portants qui s'en vont les premiers. »

Si M. Bell avait été doué d'un coup d'œil prophétique, il eût pu voir la torche à demi renversée, et l'ange de la mort, à la face calme et grave, faisant signe à son ami de le suivre. Ce soir-là, M. Hale se coucha pour ne plus se relever. Le domestique qui entra dans sa chambre le lendemain matin, lui ayant parlé sans recevoir de réponse, s'approcha du lit, et vit sa belle tête froide et blanche comme le marbre, marquée du sceau terrible de la mort. Son attitude était paisible; on voyait qu'il n'y avait point eu de lutte et qu'il n'avait pas souffert. Le cœur avait cessé de battre; c'était tout.

M. Bell fut accablé d'un choc si imprévu, et il ne reprit la parole que pour s'irriter de chacune des suggestions de son domestique.

« Une enquête ? Absurde ! Tu n'imagines pas que je l'aie empoisonné ! Le docteur Forbes dit que c'est la fin naturelle d'une maladie de cœur. Pauvre cher Hale ! tu l'as usé avant

le temps, ce cœur trop tendre ! Pauvre vieil ami ! comme il me parlait de sa.... Wallis, prépare mon sac de nuit en cinq minutes. Et moi qui suis là à causer.... En cinq minutes, te dis-je. Il faut que je parte pour Milton par le premier train. »

Vingt minutes plus tard, M. Bell arrivait à la station du chemin de fer et montait dans un wagon. Il s'enfonça dans son siège et, fermant les yeux, il essaya de comprendre comment un homme en vie et en santé la veille pouvait être mort en ce moment, et bientôt des larmes glissèrent entre ses paupières ; mais il ouvrit les yeux et se redressa, ne voulant pas, pensait-il, pleurnicher devant des étrangers.

Il n'y avait dans le wagon qu'un seul voyageur qui était assis à l'autre coin, du même côté que M. Bell. Un peu plus tard, celui-ci se mit à l'examiner pour savoir devant quelle sorte d'homme il s'était ainsi laissé aller à son émotion, et, derrière un numéro déplié du *Times*, il reconnut M. Thornton. »

« Tiens, Thornton ! » s'écria-t-il en se rapprochant.

Il secoua chaleureusement la main de M. Thornton, puis il la laissa tout à coup aller pour essuyer ses larmes ; car la dernière fois qu'il avait vu le manufacturier de Milton, c'était chez son ami Hale.

« Je vais à Milton, dit-il, pour un triste motif ; je vais apprendre à la fille de Hale la mort subite de son père.

— La mort ! M. Hale est mort ?

— Je suis à me le répéter sans pouvoir encore le croire. Il est mort néanmoins. Il s'est couché hier au soir bien portant, selon toute apparence, et ce matin mon domestique l'a trouvé froid dans son lit.

— Mais où donc ? Je n'y comprends rien.

— A Oxford. Il était venu m'y voir. Il n'avait pas revu Oxford depuis dix-sept ans ; et voilà ce qui est arrivé. »

Il y eut un silence d'environ un quart d'heure ; puis M. Thornton dit :

« Et elle ? puis il s'arrêta court.

— Marguerite, vous voulez dire ; hélas ! je vais le lui apprendre. Pauvre homme ! comme il pensait à elle hier soir ! Grand Dieu ! ce n'est qu'hier soir ; et à quelle distance infinie il est d'elle maintenant ! Mais je regarderai Marguerite comme ma fille, pour l'amour de lui ; je lui disais hier soir que je le ferais pour l'amour d'elle ; eh bien ! ce sera pour tous les deux. »

M. Thornton fit quelques efforts infructueux pour parler avant de pouvoir prononcer ces mots :

« Que va-t-elle devenir ? »

— Je crois qu'il y a deux personnes qui la demanderont. Moi, d'abord. Je prendrais un dragon vivant dans ma maison, s'il était nécessaire, pour lui servir de chaperon ; et je serais trop heureux d'avoir Marguerite avec moi à ce prix. Mais il y a les Lennox !

— Que sont-ils ? demanda M. Thornton d'un air de vif intérêt.

— Oh ! ce sont des gens à la mode, qui habitent Londres. Et probablement ils se croiront des droits sur elle. Le capitaine Lennox a épousé sa cousine, celle avec laquelle elle a été élevée. Ce sont de bonnes gens, pour ce que j'en sais. Et puis, il y a sa tante, mistress Shaw ; il y aurait un moyen d'arranger les affaires : ce serait que j'épousasse la vieille dame ; mais je n'en ai guère envie. Et puis il y a encore ce frère.

— Quel frère ? Un frère de sa tante ?

— Non, non ; un Lennox qui est fort habile (le capitaine n'est qu'un sot, entre nous) ; un jeune avocat qui va faire la cour à Marguerite. Je sais qu'il songe à elle depuis cinq ou six ans ; un de ses clercs me l'a dit. Il n'était arrêté que par son manque de fortune, et maintenant cet obstacle n'existera plus.

— Comment cela ? dit M. Thornton avec un intérêt trop sincère pour s'apercevoir de l'impertinence de sa question.

— Elle aura tout ce que je possède après ma mort. Et, si Henry Lennox est digne d'elle, et si elle l'aime.... eh bien, elle l'épousera, et je vivrai peut-être avec eux. J'ai une peur terrible de me laisser prendre par la tante dans quelque moment de faiblesse. »

Ni l'un ni l'autre n'étaient d'humeur à rire ; de sorte que la bizarrerie des paroles de M. Bell passa inaperçue.

Il essaya de siffler ; il changea de place plusieurs fois sans pouvoir en trouver une bonne, tandis que M. Thornton demeurait immobile, les yeux fixés sur le journal qu'il avait repris afin de se donner le loisir de réfléchir.

« D'où venez-vous donc ? dit à la fin M. Bell.

— Du Havre, où je suis allé pour essayer de découvrir la cause de la grande hausse du coton.

— Ah ! le coton, la spéculation, la fumée, des machines

propres et bien soignées, des mains sales et des gens mourant de faim; voilà ce qu'on trouve dans votre pays. Pauvre cher Hale ! si vous saviez quel changement ça été pour lui ! Connaissez-vous la Nouvelle-Forêt ?

— Oui.

— Eh bien, alors, vous pouvez vous représenter la différence qu'il y a entre la vie de ces pays-là et celle de Milton. De quel côté avez-vous été ? Avez-vous vu Helstone ? un petit village pittoresque comme il y en a en Suisse. Vous connaissez Helstone ?

— Je l'ai vu ; ç'a dû être certainement un grand changement de le quitter pour venir vivre à Milton, » répondit M. Thornton. Et il reprit son journal, de l'air d'un homme résolu à éviter toute nouvelle conversation. M. Bell songea de nouveau à ce qui le préoccupait par-dessus tout, à savoir comment il apprendrait la triste nouvelle à Marguerite.

Elle était à la fenêtre; elle le vit descendre de voiture; elle devina la vérité d'un coup d'œil. Elle demeura immobile au milieu du salon, arrêtée dans son premier mouvement, qui avait été de courir au-devant de M. Bell, si pâle qu'elle semblait changée en une statue de pierre.

« Oh ! ne me dites rien ! s'écria-t-elle en apercevant M. Bell ; je lis tout sur votre figure. Vous m'auriez envoyé chercher, vous ne l'auriez pas quitté si.... s'il vivait encore. Oh ! mon père, mon père ! »

CHAPITRE XLII.

Seule ! seule !

Le choc fut terrible. Marguerite tomba dans un état de prostration complète ; sa douleur ne se manifestait ni par des larmes, ni par des sanglots, ni même par des paroles. Elle restait couchée sur le sofa, les yeux fermés, ne parlant jamais que pour répondre lorsqu'on lui parlait, et à voix basse. M. Bell était inquiet et embarrassé. Il n'osait la quitter, il n'osait pas non plus lui proposer de venir avec lui à Oxford, comme il en avait d'abord eu l'intention, voyant qu'elle n'était

pas en état de supporter la fatigue d'un voyage, sans parler de la triste cérémonie dont elle eût été témoin dans cette ville. Il était assis près du feu, réfléchissant à ce qu'il y avait de mieux à faire. Marguerite était couchée sur le sofa près de lui, immobile et épuisée. Il ne voulut pas même la quitter pour le dîner que Dixon lui avait préparé en bas, et il mangea un morceau dans le salon. Il essaya de faire manger quelque chose à Marguerite, mais il se convainquit bientôt que c'était impossible.

Il poussa un profond soupir, et se levant, il suivit Dixon hors de la chambre.

« Je ne puis la quitter, lui dit-il. Je vais écrire à Oxford pour qu'on fasse les préparatifs; on pourra les faire sans moi. Mistress Lennox ne peut-elle venir? Je vais lui écrire qu'il est nécessaire qu'elle vienne. Il faut que Marguerite ait quelque amie près d'elle, qui la soigne et qui la console, ne fût-ce que pour qu'elle puisse pleurer une bonne fois. »

Dixon pleurait pour deux; mais, après avoir essuyé ses yeux et rassuré sa voix, elle expliqua à M. Bell que mistress Lennox était trop près du terme de sa grossesse pour pouvoir entreprendre un voyage.

« Eh bien alors, je vais écrire à mistress Shaw; elle est de retour en Angleterre, n'est-ce pas? »

— Oui, monsieur, mais je ne crois pas qu'elle soit disposée à quitter sa fille si près du moment.

— Au diable soit le moment! s'écria avec impatience M. Bell. Elle n'a pas craint de se trouver à Naples, à Venise, ou dans n'importe quel pays papiste, lorsque sa fille est accouchée à Corfou. Et quel besoin a d'elle cette petite femme heureuse et bien portante, en comparaison de cette pauvre créature malade, isolée, désespérée, de cette pauvre Marguerite étendue là sur ce sofa comme une statue de pierre sur un tombeau? Je vous dis qu'il faut que mistress Shaw vienne. Apprêtez-lui une chambre, et tout ce qu'il lui faut pour demain; je me charge de la faire venir. »

M. Bell écrivit donc une lettre que mistress Shaw déclara avec larmes être si parfaitement semblable à celles qu'écrivait le cher général lorsqu'il était sur le point d'avoir une attaque de goutte, qu'elle la conserverait toute sa vie. S'il lui avait donné le choix, et qu'il eût parlé d'un refus comme étant possible, elle ne fût peut-être pas partie, quelque sincère que fût d'ailleurs sa sympathie pour Marguerite. Le ton impératif de

la lettre était nécessaire pour vaincre l'inertie et l'indécision naturelles à mistress Shaw, et pour la décider à se laisser emballer par sa femme de chambre, après que celle-ci eut fait préparer les malles. Édith, toute en larmes, cria du haut de l'escalier, tandis que le capitaine conduisait mistress Shaw jusqu'à la voiture :

« N'oubliez pas, maman, qu'il faut que Marguerite vienne vivre avec nous. Sholto ira à Oxford mercredi, vous lui ferez dire par M. Bell le jour de votre arrivée ici. Et si vous avez besoin de Sholto, il se rendra d'Oxford à Milton. Surtout n'oubliez pas, maman, qu'il faut que vous rameniez Marguerite. »

Édith rentra dans le salon. M. Henry Lennox y était occupé à couper les pages d'une Revue. Sans lever la tête il dit :

« Si vous craignez que Sholto ne soit absent trop longtemps, Édith, j'espère que vous me permettrez d'aller à Milton et d'aider ces dames autant qu'il sera en mon pouvoir,

— Oh ! merci. Je suppose que le vieux M. Bell retournera près d'elles et qu'il fera tout ce qui sera nécessaire, bien qu'on ne s'attende pas à beaucoup de savoir-faire de la part d'un vieil agrégé de l'Université. Chère, bien-aimée Marguerite ! Ne sera-ce pas gentil de la revoir ici ? Vous étiez grands amis, il me semble, autrefois ?

— Croyez-vous ? dit Henry avec indifférence, et affectant de s'intéresser tout particulièrement à un passage de la Revue.

— Peut-être que non après tout. Au fait, je n'en sais rien : j'étais si occupée de Sholto à cette époque ! Mais cela ne tombe-t-il pas bien, puisque mon oncle devait mourir, que ce soit justement maintenant que nous sommes de retour, installés dans la vieille maison et tout prêts, à recevoir Marguerite ? Pauvre chère amie ! Quel changement ce sera pour elle ! Je vais acheter de la perse pour sa chambre et la remettre à neuf, afin de l'égayer un peu. »

Mistress Shaw se rendait à Milton dans le même esprit de bienveillance et d'affection, redoutant par instants la première entrevue, et se demandant comment elle se passerait, mais songeant plus souvent au plaisir d'enlever Marguerite le plus tôt possible de cet affreux pays, et de la ramener avec elle dans sa gaie et confortable maison d'Harley-Street.

« O ciel ! disait-elle à sa femme de chambre, regardez ces tayaux de cheminée ! Ma pauvre sœur ! Je crois qu'il m'eût

été impossible de rester à Naples, si j'avais su comment allaient les choses; je serais venue la chercher ainsi que Marguerite. »

Et intérieurement elle s'avoua qu'elle avait toujours considéré son beau frère-comme un homme un peu faible, mais que jamais il ne lui avait paru aussi faible que maintenant, qu'elle voyait contre quel séjour il avait échangé son jeli presbytère d'Helstone.

Marguerite était toujours dans le même état, pâle, immobile, sans larmes et sans paroles. On lui avait dit que sa tante allait venir, mais elle n'avait exprimé, en apprenant cette nouvelle, ni peine ni plaisir. M. Bell, dont l'appétit était revenu, et qui appréciait les efforts faits par Dixon pour le bien traiter, l'engageait vainement à prendre quelque chose. Elle secouait la tête avec la même obstination tranquille que la veille. Elle fut néanmoins la première à entendre s'arrêter la voiture qui amenait mistress Shaw du chemin de fer; ses paupières s'agitèrent, ses lèvres se colorèrent et tremblèrent. M. Bell descendit à la rencontre de mistress Shaw, et, lorsqu'ils remontèrent ensemble, ils trouvèrent Marguerite debout et s'efforçant de surmonter son étourdissement; lorsqu'elle aperçut sa tante, elle courut se jeter dans ses bras ouverts pour la recevoir, et s'appuyant sur son épaule, elle versa pour la première fois des larmes abondantes. Le sentiment d'une longue et ancienne affection, le souvenir de sa mère, que mistress Shaw lui rappelait si fortement, tout concourut à attendrir son cœur et à soulager sa peine.

M. Bell se glissa hors de la chambre; il alla dans le cabinet de feu M. Hale, où il fit allumer du feu, et il essaya de se distraire par l'examen des livres de son ami. Mais chaque volume lui rappelait quelque tendre souvenir; c'était là changer d'occupation, mais non pas de pensée. Il entendit avec plaisir la voix de M. Thornton qui venait savoir des nouvelles, et que Dixon congédiait tant soit peu cavalièrement: car la vue de la femme de chambre de mistress Shaw lui rappelait son ancienne grandeur, le temps de lady Beresford, la haute position dont elle considérait sa jeune maîtresse comme déçue, et elle se réjouissait de penser que, grâce à Dieu, Marguerite allait se trouver dans les splendeurs de Harley-Street. Toutes ces idées disposaient Dixon à se montrer légèrement impertinente envers tout habitant de Milton; de sorte que, bien qu'habituellement M. Thornton lui inspirât un cer-

tain respect mêlé de crainte, elle lui répondit, avec autant de brièveté et de sécheresse qu'elle osa lui en montrer, qu'il ne pouvait voir personne de la maison en ce moment. Elle éprouva une certaine vexation lorsque, en contradiction de ce qu'elle venait de dire, M. Bell ouvrit la porte du cabinet et cria :

« Thornton ! Est-ce-vous ? Entrez je vous prie une minute, j'ai à vous parler. »

M. Thornton entra donc, et Dixon fit retraite dans la cuisine, où elle reconquit sa propre estime en faisant une pompeuse description de la voiture à six chevaux de sir John Beresford, alors qu'il était haut shériff.

« Ce n'est pas que j'aie rien de particulier à vous dire, après tout, dit M. Bell à M. Thornton ; seulement il est si triste de se trouver seul dans une chambre où chaque chose vous parle de votre ami défunt ! Cependant il faut que je laisse le salon à Marguerite et à sa tante.

— Est-ce que mistress... est-ce que sa tante est arrivée ?

— Oui, avec une femme de chambre et des paquets à l'infini. Il me semble qu'en une semblable circonstance elle aurait bien pu venir seule. Et maintenant il faut que je m'en aille à l'hôtel de Clarendon.

— Vous n'irez pas à l'hôtel ; nous avons cinq ou six chambres de libres à la maison.

— Qui ne sont pas humides ?

— Oh ! vous pouvez vous en rapporter à ma mère là-dessus.

— Alors, je vais monter dire bonsoir à cette pauvre Marguerite et saluer sa tante, puis je suis à vous. »

M. Bell resta quelque temps au salon. M. Thornton commençait à trouver le temps long, car il était en ce moment accablé d'affaires et avait eu peine à trouver le temps de venir s'informer des nouvelles de miss Hale.

Lorsqu'ils se furent mis en marche, M. Bell dit : « J'ai été retenu par ces femmes dans le salon. Mistress Shaw est pressée de retourner chez elle, à cause de sa fille, dit-elle, et désire emmener Marguerite sur-le-champ. Mais celle-ci n'est pas plus en état de voyager que moi de voler. En outre, elle objecte avec raison qu'elle a quelques amis auxquels elle veut dire adieu, et là-dessus sa tante lui parle de l'ancienneté de ses droits à elle, et l'accuse d'avoir oublié ses anciens amis. Alors Marguerite s'est écriée en fondant en larmes qu'elle quitterait de grand cœur un endroit où elle avait tant souffert. Pour

moi, il faut que je reparte demain pour Oxford, et je ne sais de quel côté donner ma voix pour faire pencher la balance. »

Il s'arrêta comme s'il eût fait une question, mais il ne reçut aucune réponse de son compagnon, dont la pensée répétait comme un écho : « Un endroit où elle a tant souffert ! » Hélas ! c'était donc là le souvenir qui lui resterait de ces dix-huit mois passés à Milton, dont la pensée lui était à lui si ineffablement précieuse, dont il chérissait jusqu'aux amertumes elles-mêmes, qui lui semblaient préférables à toutes les douceurs du reste de la vie ! Ni la perte d'un père, ni même celle d'une mère, si tendrement que M. Thornton aimât la sienne, n'eussent pu empoisonner pour lui le souvenir des semaines, des jours, des heures pendant lesquels une course de deux milles, dont chaque pas lui était agréable, puisqu'il le rapprochait d'elle, suffisait pour le faire jouir de sa douce présence.

Non, quoi qu'il lui pût advenir en dehors de ses relations avec elle, il n'eût jamais pu lui parler du temps où il la voyait chaque jour, où elle était pour ainsi dire à sa portée, comme d'un temps de souffrance. C'avait été pour lui un temps de royales jouissances, malgré toutes ses épines et toutes ses peines, comparé surtout au misérable avenir qu'il entrevoyait à cette vie dépourvue de craintes comme d'espérances, qui allait être la sienne après le départ de Marguerite.

Mistress Thornton et Fanny étaient dans la salle à manger, la jeune fille dans toute l'agitation du choix de sa robe de noce ; la femme de chambre étalait l'une après l'autre de brillantes étoffes, afin qu'on en vît l'effet à la lumière. Mistress Thornton essayait de bonne foi, mais vainement, de sympathiser avec sa fille ; elle n'avait aucun goût pour cette sorte d'amusement, et elle regrettait que Fanny n'eût pas accepté l'offre que lui avait faite son frère de lui faire envoyer toutes ses robes par une fameuse couturière de Londres. M. Thornton était trop heureux que les airs et les grâces de second ordre de Fanny eussent réussi à captiver un homme de sens, pour ne pas donner à sa sœur les moyens de se pourvoir amplement de toutes ces luxueuses parures qui tenaient au moins autant de place que le mari dans le cœur de Fanny. Lorsque M. Bell et son frère entrèrent, Fanny rougit et minauda au sujet de ce qui l'occupait, d'une manière qui n'eût pu manquer d'attirer l'attention de toute autre personne que de M. Bell. S'il songea un instant à elle, à ses soieries et à ses satins, ce fut pour la comparer à cette pauvre créature pâle et affligée qu'il venait

..

de voir assise, immobile, la tête baissée et les mains jointes, dans cette chambre sombre et silencieuse, où l'esprit du mort semblait planer encore au-dessus de celle qu'il avait tant aimé : car, lorsque M. Bell était monté dans le salon, mistress Shaw était endormie sur le sofa, et aucun son n'interrompait le silence.

Mistress Thornton accueillit M. Bell de la manière la plus hospitalière. Elle n'était jamais plus gracieuse que lorsqu'elle recevait les amis de son fils ; et plus leur arrivée était inattendue, plus elle triomphait dans la bonne tenue habituelle de sa maison, et dans ses talents de ménagère.

« Comment va miss Hale ? dit-elle.

— Elle est aussi brisée que possible par ce dernier coup.

— Il est bien heureux pour elle d'avoir un ami tel que vous.

— Je regrette de n'être pas son seul ami, madame ; ce que je dis là paraît brutal, mais c'est que je viens d'être renvoyé de mon poste de consolateur par une belle dame qui est sa tante ; et puis elle a des cousins à Londres qui la réclament comme s'il s'agissait d'un petit chien qui leur appartient. Et elle est trop faible et trop affligée pour avoir une volonté.

— Je crois en vérité qu'elle est bien faible, dit mistress Thornton d'un ton dont son fils seul saisit l'intention. Mais, continua-t-elle, où étaient donc tous ces parents pendant tout le temps que miss Hale a été ici, presque abandonnée et dans de grands chagrins ? »

Mais elle ne s'intéressait pas assez à la réponse pour l'attendre, et elle quitta la chambre pour faire préparer le lit de M. Bell.

« Ils étaient sur le continent, dit néanmoins celui-ci. Ils ont bien quelques droits sur elle, il faut l'avouer. Sa tante l'a élevée, et sa cousine et elle ont vécu comme deux sœurs. Ce qui me vexe, voyez-vous, c'est que j'aurais voulu en faire ma fille, et je suis jaloux de ces gens qui ne me paraissent pas apprécier suffisamment leur privilège. Si Frédéric la demandait, ce serait différent.

— Frédéric ! s'écria M. Thornton ; qui est-il ? De quel droit ? »

Il s'arrêta court au milieu de ses véhémentes questions.

« Frédéric, répéta M. Bell étonné. Comment ! vous n'en avez pas entendu parler ? C'est son frère.

— Je n'ai jamais entendu seulement prononcer son nom. Qui est-il ? Où est-il ?

— Je croyais vous en avoir parlé lorsqu'ils sont arrivés à Milton. C'est le fils qui a pris part à cette sédition.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit. Où demeure-t-il ?

— En Espagne. Il est exposé à être arrêté dès qu'il mettra le pied en Angleterre. Pauvre garçon ! Il aura du chagrin de ne pouvoir assister à l'enterrement de son père. Il faut que nous nous contentions du capitaine Lennox, car je ne leur connais aucun parent qu'on puisse mandater.

— J'espère que vous me permettrez d'y aller.

— Certainement, avec reconnaissance. Vous êtes un brave garçon, après tout, Thornton. Hale vous aimait bien. Il me parlait de vous, il n'y a que quelques jours, à Oxford même. Il regrettait de vous avoir vu si peu dans ces derniers temps. Je vous sais gré de lui donner ce témoignage de respect.

— Mais, dites-moi, ce Frédéric ne vient-il jamais en Angleterre ?

— Jamais.

— Il n'est pas venu ici à l'époque de la mort de mistress Hale ?

— Non. J'étais à Milton à cette époque, il me semble. Non, ce fut quelque temps après que j'y vins. Mais le pauvre Frédéric Hale n'y est pas venu du tout. Qu'est-ce qui a pu vous faire penser qu'il y était ?

— J'ai vu une fois miss Hale se promenant avec un jeune homme, et il me semble que c'est vers cette époque.

— Oh ! c'était sans doute le jeune Lennox, le frère du capitaine. Il est homme de loi, ils étaient en correspondance assez fréquente avec lui, et je me souviens que M. Hale m'a dit une fois qu'il viendrait probablement à Milton. Savez-vous, dit M. Bell, rapprochant son fauteuil et fermant un oeil, sans doute pour doubler les forces de l'autre, tandis qu'il examinait la physionomie de M. Thornton, savez-vous que je m'étais imaginé que vous aviez quelque tendresse pour Marguerite ?

Pas de réponse ; aucun changement de physionomie.

« Et ce pauvre Hale aussi ; non pas d'abord, il est vrai : ce ne fut qu'après que je le lui eus mis en tête.

— J'admire miss Hale. Il est impossible de faire autrement. C'est une belle créature, dit M. Thornton poussé dans ses derniers retranchements par les questions persistantes de M. Bell.

— Quoi ! c'est là tout ? Vous parlez d'elle simplement comme d'une belle créature, de quelque chose propre à flatter la vue.

J'espérais que vous étiez capable de lui faire l'hommage de votre cœur. Et bien que je croie, que je sache même qu'elle l'eût repoussé ; malgré tout, il eût mieux valu pour vous l'aimer sans espoir de retour que de ressembler à ceux, quels qu'ils soient, qui ont pu la connaître sans l'aimer. Une belle créature ! En vérité, vous parlez d'elle comme vous feriez d'un cheval ou d'un chien. »

Les yeux de M. Thornton brillaient comme des charbons ardents.

« Monsieur Bell, dit-il, avant de parler, vous devriez vous rappeler que tous ne sont pas aussi libres que vous d'exprimer ce qu'ils sentent. Parlons donc d'autre chose. »

Car, bien que son cœur eût bondi comme un coursier à l'appel de la trompette, à chaque mot qu'avait prononcé M. Bell, et que le vieil agrégé d'Oxford, en parlant comme il l'avait fait, se fût acquis à tout jamais son souvenir et son affection, cependant il ne voulait pas être contraint à exprimer ce qu'il sentait pour Marguerite. Il tourna donc la conversation sur les affaires qu'il avait en commun avec M. Bell, son propriétaire.

« Pour quoi faire sont ces briques que nous avons vues dans la cour ? lui demanda M. Bell. Y a-t-il besoin de quelque réparation ?

— Non, merci.

— Est-ce que vous bâtissez à vos frais ? Je vous serais vraiment fort obligé.

— Je fais bâtir une salle à manger pour les hommes, les ouvriers, je veux dire.

— Je pensais que vous étiez bien difficile si celle-ci ne vous suffisait pas, à vous surtout qui êtes garçon.

— J'ai fait connaissance avec un homme assez bizarre, et je paye les mois d'école d'un ou deux enfants auxquels il s'intéresse. Un jour que je passais devant sa maison, j'y entrai pour un paiement de peu d'importance, et je vis sur la table un dîner si misérable, que cela me fit réfléchir. Mais ce ne fut que lorsque les vivres devinrent si chers cet hiver, que j'en vins à penser qu'en achetant les provisions en gros, et en les accommodant par grandes quantités, les ouvriers seraient mieux nourris et à meilleur marché. J'en parlai donc à mon ami ou mon ennemi, l'homme que je mentionnais tout à l'heure, et il trouva à redire à chaque détail de mon plan ; en conséquence, je l'avais abandonné d'abord comme impraticable, et

ensuite parce que le mettre forcément à exécution eût été attenter à l'indépendance de mes ouvriers, lorsque, tout à coup, cet Higgins vint me trouver et me signifia gracieusement l'approbation qu'il voulait bien accorder à un plan si semblable au mien, que j'aurais pu légitimement me l'attribuer. Ce plan avait également la sanction de plusieurs autres ouvriers auxquels Higgins avait parlé. Je conçus un peu d'humeur, je l'avoue, de cette manière d'agir, et je fus tenté de refuser de me mêler de l'affaire. Mais je réfléchis qu'il y aurait de l'enfantillage à repousser un plan qui m'avait d'abord paru sage et opportun, par cela seul qu'on ne me laisserait pas l'honneur de l'avoir inventé, de sorte que j'acceptai tranquillement le rôle qui m'avait été assigné : c'est à peu près celui du gérant d'un club. Je suis chargé d'acheter les provisions en gros et de procurer à l'association une cuisinière convenable.

— J'espère qu'ils sont contents de vous. Êtes-vous bon juge des pommes de terre et des oignons au moins ? Mais je suppose que mistress Thornton préside à vos emplettes.

— Pas le moins du monde : elle désapprouve la chose d'un bout à l'autre, et jamais nous n'en parlons ensemble. Mais je m'en tire assez bien : je fais venir les provisions de Liverpool par grandes quantités, et mon boucher me fournit la viande. Je puis vous assurer que les dîners que confectionne notre cuisinière ne sont pas à dédaigner.

— Goûtez-vous chaque plat avant qu'on le serve, en vertu de vos fonctions ? J'espère que vous avez une baguette blanche.

— Je me suis d'abord scrupuleusement borné à l'achat des provisions, et même en cela j'obéissais plutôt aux ordres des ouvriers, qui m'étaient transmis par la cuisinière, qu'à mon propre jugement. Quelquefois le bœuf était trop gras, d'autres fois le mouton ne l'était pas assez. Je crois qu'ils remarquèrent combien j'étais soigneux de ne pas leur imposer mes idées et de les laisser complètement libres, et un jour, deux ou trois d'entre eux, parmi lesquels mon ami Higgins, me demandèrent si je ne voudrais pas entrer prendre une portion. J'étais fort pressé ce jour-là ; mais je vis qu'après avoir fait cette avance, les ouvriers seraient blessés si je refusais, de sorte que j'entrai dans la salle commune, et je n'ai jamais de ma vie fait un meilleur dîner. Je leur dis (à mes voisins s'entend, car je ne fais jamais de discours) combien j'étais satis-

fait, et pendant quelque temps, toutes les fois que revenait le même menu, j'étais sûr de voir arriver quelques hommes qui me disaient : « Patron, nous avons un hochepot aujourd'hui ; ne viendrez-vous pas ? » S'ils ne me l'avaient pas demandé, je n'aurais pas plus songé à entrer chez eux qu'à aller à la messe des officiers sans y être invité.

— Il me semble que vous deviez imposer une certaine contrainte à leur conversation. Ils ne pouvaient dire du mal des patrons pendant que vous étiez là ; mais ils gardent sans doute cela pour les jours où il n'y a pas de hochepot.

— Jusqu'ici nous avons évité toutes les questions irritantes ; mais si les vieilles querelles venaient à se renouveler, je dirais certainement ce que je pense le prochain jour de hochepot. Mais vous ne connaissez guère nos gens du Darkshire, bien que vous soyez vous-même du pays. Ils ont le sentiment de la plaisanterie à un haut degré, et ils s'expriment avec beaucoup d'originalité. Je commence à connaître quelques-uns d'entre eux maintenant, et ils parlent très-librement devant moi.

— Il n'y a rien de tel que de manger ensemble pour amener l'égalité. La mort n'est rien en comparaison : le philosophe meurt sentencieusement, le pharisien avec ostentation, celui qui est simple de cœur avec humilité, le pauvre idiot aveuglément comme l'oiseau qui tombe à terre ; mais le philosophe et l'idiot, le publicain et le pharisien, tous mangent de la même manière, étant donnée une digestion également bonne. Je vous rends théorie pour théorie.

— Mais, en vérité, je n'ai pas de théorie ; je hais les théories.

— Je vous demande pardon alors. Voulez-vous accepter, comme marque de repentir, un billet de dix livres sterling pour régaler ces pauvres diables ?

— Merci, mais j'aime mieux ne pas le faire. Ils me payent un loyer pour le four et pour la cuisine qui sont derrière la manufacture, et ils auront à payer davantage pour la nouvelle salle à manger. Je ne veux pas de charités ni de donations. Une fois ce principe admis, j'aurais un tas de gens qui examineraient, qui bavarderaient et qui gâteraient la simplicité de la chose.

— On causera toujours de ce qui est nouveau, vous ne pouvez empêcher cela.

— Mes ennemis, si j'en ai, peuvent faire de l'embarras philanthropique à propos de ces dîners ; mais vous êtes mon ami,

et j'espère que vous voudrez bien faire à mon expérience l'hommage de votre silence. C'est encore un balai neuf, et tout va bien ; mais avec le temps, il est probable que nous rencontrerons plus d'une pierre d'achoppement. »

CHAPITRE XLIII.

Départ de Marguerite.

Mistress Shaw avait pris Milton en haine, autant qu'il était possible à sa nature douce et molle de haïr. Elle le trouvait bruyant, enfumé ; les pauvres gens qu'elle voyait dans les rues étaient sales, les dames riches étaient parées avec mauvais goût, et elle n'avait pas vu un seul homme, riche ou pauvre, dont les habits fussent bien ajustés. Elle était sûre que Marguerite ne reprendrait jamais ses forces à Milton, et elle-même craignait d'y voir revenir ses anciennes attaques de nerfs. Il fallait que Marguerite partît avec elle, et cela promptement.

Tels étaient les arguments dont elle se servait pour presser Marguerite, qui faible, fatiguée et découragée, finit par promettre que, dès que *mercredi* serait passé, elle se préparerait à accompagner sa tante à Londres, laissant à Dixon le soin de payer les menuisiers, de disposer des meubles et de fermer la maison. Avant le mercredi, ce triste mercredi où M. Hale devait être enterré loin des deux pays qu'il avait habités et de l'épouse qu'il avait tant aimée (et c'était là un nouveau sujet de chagrin pour Marguerite : car elle pensait que, si elle ne s'était pas laissée aller à cette accablante stupeur pendant ces derniers jours, les choses auraient pu être différemment arrangées), avant ce mercredi, Marguerite reçut une lettre de M. Bell ainsi conçue :

« Ma Chère Marguerite,

« J'avais l'intention de retourner à Milton jeudi ; mais malheureusement il se trouve que c'est une des rares occasions où nous sommes de service et où il ne m'est pas permis de m'absenter. Le capitaine Lennox et M. Thornton sont ici : le

premier me paraît être un excellent parent, et il a offert de se rendre à Milton pour vous aider dans vos recherches de testament; quant à moi, je suis convaincu qu'il n'y en a pas, sans quoi vous l'auriez déjà trouvé. Le capitaine paraît décidé à vous emmener à Londres en même temps que sa belle-mère, et, dans l'état où est sa femme, il me semble que vous ne pouvez le retenir plus tard que vendredi. Mais Dixon me paraît fidèle et intelligente, et je crois que vous pouvez lui laisser la maison jusqu'à ce que je vienne. Je remettrai les papiers entre les mains de mon homme de loi à Milton, si on ne trouve pas de testament; car je suppose que ce brillant capitaine n'entend pas grand'chose aux affaires. Néanmoins il a des moustaches magnifiques. Il faudra qu'il y ait une vente; vous ferez donc bien de choisir ce qu'il vous convient de garder, ou, si cela vous fatigue trop maintenant, vous en enverrez la liste un peu plus tard. Deux mots encore, et je termine. Vous savez, ou, si vous l'ignorez, votre pauvre père savait qu'après ma mort vous hériteriez de tout ce que je possède. Ce n'est pas que j'aie l'intention de mourir encore, mais je dis ceci pour expliquer ce qui va suivre. Ces Lennox paraissent vous aimer beaucoup en ce moment; peut-être continuera-t-il d'en être ainsi, peut-être que non; de sorte qu'il vaut mieux commencer par faire des conventions formelles; c'est-à-dire vous engager à leur payer deux cent cinquante guinées par an, tant qu'il vous plaira aux uns et aux autres de vivre ensemble (la pension de Dixon, bien entendu, est comprise dans cette somme; ne vous laissez entraîner par aucune cajolerie à donner davantage pour elle); de cette façon, vous ne serez pas dans l'embarras, si quelque jour le capitaine vient à désirer d'avoir sa maison à lui seul, et vous pourrez vous transporter ailleurs, vous et vos deux cent cinquante guinées, si d'ici là je ne vous ai pas réclamée pour tenir ma maison. Pour ce qui est de votre toilette, des gages de Dixon, de vos dépenses personnelles, et des friandises et des bonbons (car il faut à toutes les jeunes filles des friandises et des bonbons jusqu'à ce que l'âge les ait rendues sages), je consulterai quelque dame de ma connaissance et j'examinerai ce que votre père vous a laissé avant de fixer la somme nécessaire à ces diverses dépenses. Maintenant, Marguerite, je suis sûre que vous vous êtes enlevée en lisant ceci, et que vous vous demandez de quel droit ce vieux M. Bell se mêle de régler vos affaires. Il y a cependant bien quelque droit: il a aimé votre père pendant

trente-cinq ans; il lui a servi de témoin le jour de son mariage, il vient de lui fermer les yeux; de plus, il est votre parrain, et, comme il ne peut vous faire de bien spirituellement, car il a l'idée que vous lui êtes de beaucoup supérieure dans ces sortes de choses, il voudrait au moins vous faire ce pauvre bien de vous pourvoir matériellement. Et le vieillard n'a pas au monde un seul parent; personne ne pleurera la mort d'Adam Bell, et il a mis tout son cœur dans ce projet, et il espère que ce n'est pas Marguerite Hale qui le refusera. Écrivez-moi par le retour du courrier, ne fût-ce que deux lignes, pour me faire connaître votre décision; mais pas de remerciements. »

Marguerite prit une plume et écrivit d'une main tremblante : « Ce n'est pas Marguerite Hale qui le refusera. » Elle se sentait si faible qu'elle n'eût pu trouver d'autres expressions, et cependant elle était contrariée de se servir de celles-là. Mais ce léger effort l'avait tellement fatiguée, qu'eût-elle imaginé une autre manière de dire qu'elle acceptait, elle n'eût pas eu la force de l'écrire. Elle fut obligée de se coucher de nouveau sur le sofa, et de tâcher de ne penser à rien.

« Chère enfant! dit mistress Shaw, est-ce que cette lettre t'a affligée ou contrariée ?

— Non! dit faiblement Marguerite; je serai mieux lorsque le jour de demain sera passé.

— Je suis sûre, ma chérie, que tu n'iras pas mieux avant que je t'aie enlevée de l'air enfumé de Milton; je ne puis comprendre comment tu as pu le supporter pendant deux ans.

— Mais où serais-je allée ? Je ne pouvais quitter mon père et ma mère.

— Bien ! Ne te chagrine pas mon enfant. Sans doute tu as fait pour le mieux; seulement, je n'avais pas la moindre idée de la manière dont vous viviez. La femme de notre sommelier habite une maison plus confortable que celle-ci.

— Elle est quelquefois très-jolie en été. Vous ne pouvez en juger maintenant. J'y ai été très-heureuse. »

Et Marguerite ferma les yeux, pour mettre un terme à la conversation.

La maison cependant était luxueuse en comparaison de ce qu'elle était auparavant. Les soirées étaient fraîches, et, par les ordres de mistress Shaw, des feux étaient allumés dans toutes les chambres. Elle s'efforçait de gâter sa nièce autant qu'elle pouvait, et elle achetait toutes les petites choses

qu'elle croyait pouvoir lui être agréables. Mais Marguerite était indifférente à tout, ou du moins, lorsqu'elle remarquait ces attentions, c'était seulement pour être reconnaissante envers sa tante, qui prenait toute cette peine pour elle. Elle était agitée malgré sa faiblesse. Toute la journée, pour s'empêcher de penser à la cérémonie d'Oxford, elle allait de chambre en chambre, choisissant languissamment les objets qu'elle voulait conserver. Dixon la suivait sur l'ordre de mistress Shaw, ostensiblement pour recevoir ses instructions, mais avec la recommandation d'essayer de la calmer, et de l'amener à se reposer le plus tôt possible.

« Je veux garder ce livre, Dixon ; vous enverrez tous les autres à M. Bell. Il les appréciera pour eux-mêmes, et aussi en souvenir de papa. Celui-ci, je désire que vous le portiez à M. Thornton, après mon départ. Attendez, je vais écrire un mot que vous porterez en même temps. »

Elle s'assit sur-le-champ, comme si elle eût craint de réfléchir, et écrivit :

« Cher monsieur, je suis sûre que le livre ci-joint vous sera précieux en souvenir de mon père, à qui il a appartenu.

« MARGUERITE HALE. »

Puis elle erra de nouveau dans la maison, touchant et examinant divers objets qui lui étaient familiers depuis l'enfance, et dont elle ne se séparait qu'avec regret et répugnance, si vieux et si usés qu'ils fussent. Mais elle cessa de parler, et Dixon, dans son rapport à mistress Shaw, dit à cette dame qu'elle doutait que miss Hale eût entendu un seul mot de ce qu'elle lui avait dit, bien qu'elle lui eût parlé tout le temps dans le but de la distraire. Marguerite, qui était restée debout toute la journée, se sentit le soir extrêmement fatiguée, et dormit mieux qu'elle n'avait encore fait depuis la mort de son père.

Le lendemain, à déjeuner, elle exprima le désir d'aller dire adieu à quelques amis. Mistress Shaw lui répondit :

« Je suis sûre, chère enfant, que tu ne peux avoir ici d'amis intimes pour aller les voir sitôt ; avant même d'avoir été à l'église !

— Mais je n'ai qu'aujourd'hui ; si le capitaine arrive dans l'après-midi, et s'il faut.... s'il faut réellement que nous partions demain.

— Oh ! oui ; nous partirons demain. Je suis de plus en plus convaincue que cet air ne te vaut rien, et que c'est là ce qui

te rend si pâle et te donne l'air si malade : et puis Édith nous attend ; elle a peut-être besoin de moi, et tu ne peux rester ici seule, à ton âge. S'il faut absolument que tu fasses ces visites, je t'accompagnerai. Dixon pourra sans doute nous avoir une voiture ? »

Mistress Shaw alla donc avec Marguerite pour prendre soin d'elle, et elle emmena sa femme de chambre, pour prendre soin des châles et des coussins. Marguerite, si elle n'avait pas été aussi triste, eût souri de voir tous ces préparatifs pour faire deux visites qu'elle avait si souvent faites seule à pied, à toute heure du jour. Elle était un peu effrayée d'avouer qu'un des endroits où elle voulait aller, c'était chez Nicolas Higgins ; mais elle espérait que sa tante se sentirait peu disposée à descendre de voiture pour traverser la cour de Nicolas et s'exposer à ce que le linge mouillé, qui séchait sur des cordes tendues d'une maison à l'autre, vînt lui fouetter la figure à chaque coup de vent.

Il se livra dans l'esprit de mistress Shaw un combat entre l'amour de ses aises et le sentiment des convenances ; mais le premier l'emporta, et après avoir recommandé à Marguerite de prendre soin d'elle-même, et de ne pas attrâper quelque mauvaise fièvre, comme il'en règne toujours dans ces sortes d'endroits, elle lui permit d'aller là où elle avait été si souvent sans permission, et sans prendre aucune précaution. Nicolas était sorti ; il n'y avait à la maison que Mary et un ou deux des enfants de Boucher. Marguerite s'en voulut à elle-même de n'avoir pas mieux choisi le moment de sa visite. Mary, bien que bonne et sensible, était peu intelligente, et d'ailleurs, dès qu'elle eut compris quel était le motif de la visite de Marguerite, elle se mit à pleurer et à sangloter avec tant de violence, que celle-ci vit qu'il serait inutile de lui dire aucune des mille petites choses auxquelles elle avait songé pendant le trajet, dans la voiture. Elle ne put qu'essayer de la consoler un peu, en lui parlant vaguement de la possibilité de se revoir, et elle lui recommanda de dire à son père combien elle désirait qu'il s'arrangeât de façon à venir la voir le soir, quand il reviendrait de son ouvrage.

Au moment de quitter la maison, elle s'arrêta, et regardant autour d'elle, elle dit avec un peu d'hésitation :

« Je serais bien aise d'avoir quelque petite chose qui me rappelât Bessy. »

A l'instant la générosité de Mary fut vivement excitée.

Que pouvait-on lui donner ? Et lorsque Marguerite eut choisi une petite tasse commune, dont elle se rappelait avoir vu Bessy se servir souvent pendant sa maladie, Mary s'écria :

« Oh ! prenez quelque chose de mieux ; cette tasse-là n'a coûté que quatre sous.

— C'est tout ce qu'il me faut, merci, » dit Marguerite ; et elle se hâta de s'en aller, tandis que le sourire causé par la joie d'avoir quelque chose à lui donner était encore sur le visage de Mary. « Maintenant, chez mistress Thornton, se dit-elle, il le faut. » Mais cette pensée l'effrayait, et elle eut bien de la peine à trouver des mots exacts pour expliquer à sa tante qui était mistress Thornton, et pourquoi il lui fallait qu'elle allât lui dire adieu.

Mistress Shaw descendit cette fois de voiture avec elle, et on les fit entrer dans le salon, où on venait d'allumer le feu. Mistress Shaw resserra son châle autour d'elle et grelotta.

« Quelle pièce glaciale ! » dit-elle.

Elles attendirent quelque temps mistress Thornton ; lorsque celle-ci entra, son cœur était un peu adouci pour Marguerite, à l'idée qu'elle la voyait pour la dernière fois. Elle se rappelait le courage qu'elle avait montré en plusieurs circonstances, plutôt que la patience avec laquelle elle avait supporté des peines longues et cruelles. Sa physionomie était plus gracieuse que de coutume, lorsqu'elle s'avança vers la jeune fille, et même une nuance de tendresse s'y montra, lorsqu'elle jeta les yeux sur ce visage pâle et gonflé par les larmes, et qu'elle entendit la voix tremblante que Marguerite s'efforçait de rendre ferme.

« Permettez-moi de vous présenter ma tante, mistress Shaw, madame, dit Marguerite. Je dois quitter Milton demain, je ne sais si vous en êtes informée ; mais j'avais besoin de vous revoir, mistress Thornton, pour.... pour vous prier d'excuser ma conduite la dernière fois que je vous ai vue, et pour vous dire que je suis certaine que votre intention était bonne, quoique nous nous soyons si mal comprises. »

Mistress Shaw parut extrêmement étonnée de ce qu'elle entendait. Des remerciements et des excuses, pour avoir manqué de politesse ! Mais mistress Thornton répondit :

« Miss Hale, je suis bien aise que vous me rendiez justice. Je n'ai fait que ce que je croyais de mon devoir, en vous adressant des remontrances. J'ai toujours souhaité d'agir en-

vers vous comme une amie. Je suis bien aise que vous me rendiez justice.

— Et vous, dit Marguerite en rougissant, voulez-vous aussi me rendre justice et croire que, bien que je ne puisse et ne veuille donner aucune explication de ma conduite, je n'ai pas agi de la manière inconvenante que vous avez cru ? »

La voix de Marguerite était si douce, son regard si suppliant, que mistress Thornton fut cette fois sensible au charme qui l'avait jusqu'ici trouvée invulnérable.

« Oui, dit-elle, je vous crois, n'en parlons plus. Où allez-vous demeurer ? M. Bell m'a dit, en effet, que vous alliez quitter Milton. Vous ne l'avez jamais aimé à la vérité ; mais, malgré cela, vous ne pouvez vous attendre à ce que je vous félicite de le quitter. Où allez-vous vivre ? »

— Avec ma tante, répondit Marguerite en se tournant vers mistress Shaw.

— Ma nièce va demeurer chez moi, dans Harley-Street. Elle est pour moi presque une fille, dit mistress Shaw en regardant Marguerite avec tendresse, et je suis reconnaissante de tout ce qu'on a pu faire pour elle. Si jamais vous et votre mari vous venez à Londres, mon fils et ma fille, le capitaine et mistress Lennox, seront, j'en suis sûre, très-heureux de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour vous être agréables. »

Mistress Thornton pensa intérieurement que Marguerite aurait dû prendre la peine d'instruire du degré de parenté qui unissait à elle M. Thornton la belle dame qui prenait déjà envers eux des airs de protection ; elle répondit donc d'un ton bref :

« Mon mari est mort. M. Thornton est mon fils. Je ne vais jamais à Londres, de sorte qu'il n'est pas probable que je profite des offres que vous avez la politesse de me faire. »

En cet instant, M. Thornton entra ; il arrivait d'Oxford. Son costume noir témoignait du motif pour lequel il ~~x~~ était allé.

« John, lui dit sa mère, cette dame est mistress Shaw, la tante de miss Hale, qui, je regrette de le dire, vient pour nous dire adieu.

— Vous partez donc ! dit M. Thornton à voix basse.

— Oui, dit Marguerite ; nous quittons Milton demain.

— Mon gendre vient nous chercher ce soir, » dit mistress Shaw.

M. Thornton se tourna d'un autre côté. Il ne s'était pas as-

sis, et il semblait examiner quelque chose sur la table, comme s'il y eût trouvé une lettre qui lui faisait oublier la compagnie présente; il ne parut pas même s'apercevoir du mouvement que firent les dames pour s'en aller : cependant, il s'élança en avant pour offrir le bras à mistress Shaw jusqu'à la voiture ; tandis qu'elle avançait, et que Marguerite et lui étaient debout sur le perron à côté l'un de l'autre, il était impossible que le souvenir du jour de l'émeute ne s'offrît pas à leur esprit. Dans celui de M. Thornton, il se présenta associé aux paroles du lendemain, à cette déclaration passionnée de Marguerite, qu'il n'y avait pas dans toute cette foule un seul homme qui ne l'intéressât plus que lui. Et, à la pensée de ses mépris, son regard devint sévère, bien que son cœur battît, vivement agité par l'amour.

« Non, se dit-il, je l'ai mise à l'épreuve une fois, et j'ai tout perdu. Qu'elle parte avec son cœur de pierre et sa beauté ; combien son regard est dur même en ce moment, malgré le charme de ses traits ! Elle craint que je ne lui dise quelque chose qui l'oblige à me repousser avec fierté. Qu'elle parte donc ! Malgré sa fortune et sa beauté, elle aura de la peine à rencontrer un cœur plus dévoué que le mien. »

La voix dont il lui dit adieu n'exprima ni regret, ni émotion d'aucune sorte, et la main qu'elle lui tendit fut prise avec calme et laissée avec autant d'indifférence que si c'eût été une fleur morte et flétrie. Mais personne de la maison ne revit M. Thornton ce jour-là ; il était extrêmement occupé, ou du moins il le disait.

Les forces de Marguerite furent si complètement épuisées par ces visites, qu'il lui fallut se soumettre aux soins et aux ordonnances de sa tante, et supporter ses : « Je te l'avais bien dit. » Dixon déclara qu'elle était aussi malade que le jour où elle avait appris la mort de M. Hale, et mistress Shaw et elle se consultèrent sur l'opportunité de différer le voyage du lendemain. Mais, lorsque sa tante lui proposa à regret quelques jours de délai, Marguerite s'écria :

« Oh ! non, partons. Je ne puis être patiente ici. Je ne m'y remettrai jamais. J'ai besoin d'oublier tout. »

On continua donc les préparatifs ; le capitaine Lennox arriva et apporta des nouvelles d'Edith et du petit garçon, et Marguerite s'aperçut que la conversation indifférente d'un homme qui, quelque bon qu'il fût, ne sympathisait pas vivement avec elle, lui faisait du bien. Elle secoua sa torpeur, et, vers l'heure

à laquelle elle comptait sur Higgins, elle se trouva en état de quitter doucement le salon et d'attendre dans sa chambre qu'on l'appelât pour le recevoir.

« Eh ! dit-il, lorsqu'elle entra, qui aurait cru que le vieux monsieur s'en irait tout à coup comme cela ? On aurait pu me jeter par terre avec une paille, lorsque j'ai appris la chose. « M. Hale ? que je disais, celui qui a été curé ? — Oui, qu'ils me répondaient. — Alors c'est un bien bon homme de moins sur la terre, que je leur dis. » Et je me suis rendu chez vous pour vous voir, et pour vous dire comme j'étais chagrin ; mais les femmes qui étaient dans la cuisine n'ont pas voulu vous aller dire que j'étais là ; elles m'ont dit que vous étiez malade, et elles m'ont renvoyé. Et comme ça vous allez donc être une grande dame là-bas à Londres ?

— Non, pas une grande dame, dit Marguerite en souriant à demi.

— Thornton m'a dit il y a un jour ou deux : « Higgins, avez-vous vu miss Hale ? — Non, que je lui ai dit. Il y a un tas de femmes qui ne veulent pas me laisser approcher. Mais elle me connaît bien, et elle saura tout de même que j'ai bien du chagrin du vieux monsieur, quoique je ne puisse pas la voir. — Alors, qu'il me dit, mon garçon, vous n'aurez pas beaucoup de temps pour la voir. Elle ne va pas rester avec nous un jour de plus qu'il ne faudra. Elle a des parents qui sont des grands personnages et qui vont l'emmenner ; nous ne la verrons plus jamais. — Patron, que je lui ai dit, si je ne la vois pas avant qu'elle s'en aille, je tâcherai d'aller à Londres à la Pentecôte prochaine, vous pouvez être sûr de ça. Et tous les parents du monde n'empêcheront pas que je ne lui dise adieu. » Mais que Dieu vous bénisse ! je savais que vous viendriez. C'était seulement pour ne pas contrarier le patron, que j'avais l'air de croire que vous pourriez quitter Milton sans me voir.

— Vous avez bien raison, dit Marguerite. Vous ne faites que me rendre justice, et vous ne m'oublierez pas, j'en suis sûre. Si personne autre ne se souvient de moi à Milton, vous du moins, vous penserez à moi ainsi qu'à mon père. Vous savez comme il était bon et tendre. Tenez, Higgins ! voilà sa Bible, je vous l'ai gardée. Il me coûte de m'en séparer, mais je sais qu'il aurait été bien aise que vous l'eussiez. Je suis certaine qu'elle vous sera précieuse et que vous la lirez pour l'amour de lui.

— Vous pouvez être sûre de ça. Quand ce serait l'écriture

du diable lui-même, si vous me demandiez de la lire pour l'amour de vous et du vieux monsieur, je la lirais. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'ai pas envie de prendre votre monnaie ; aussi n'y pensez pas. Nous avons été bons amis, sans qu'il ait jamais été question d'argent entre nous.

— C'est pour les enfants, pour les enfants de Boucher, dit Marguerite. Ils peuvent en avoir besoin, vous n'avez pas le droit de refuser ce qui est pour eux. Je ne voudrais pas vous donner seulement un sou, dit-elle en riant ; ne croyez pas qu'il y ait rien pour vous.

— C'est bien, ma fille. Je ne peux que dire : Dieu vous bénisse ! Dieu vous bénisse ! et Amen. »

CHAPITRE XLIV.

Le bien-être, mais non la paix.

Il fut heureux pour Marguerite que l'extrême tranquillité de la maison de Harley-Street pendant et après les couches d'Édith lui permit de jouir du repos dont elle avait si grand besoin. Elle eut ainsi le temps de s'accoutumer au changement soudain qui avait eu lieu dans sa position pendant ces derniers mois. Elle se trouvait tout d'un coup habitante d'une maison luxueuse, où la simple connaissance des embarras et des préoccupations de la vie semblait avoir peine à pénétrer. Les roues de la machine de l'existence journalière y étaient si bien graissées qu'elles tournaient avec une facilité délicate. Mistress Shaw et Édith ne pouvaient se lasser de fêter Marguerite à son retour dans ce qu'elles appelaient sa maison, et elle se trouvait presque ingrate de sentir intérieurement que le presbytère d'Helstone, et même la pauvre maison de Milton, avec son père toujours inquiet, sa mère malade, et toutes les petites occupations nécessitées par une pauvreté relative, répondaient bien mieux à son idée du chez-elle que la maison d'Harley-Street. Édith était impatiente de se rétablir pour remplir la chambre de Marguerite des meubles confortables et de tous les jolis riens qui encombraient la sienne. Mistress Shaw et sa femme de

chambre s'occupaient à remettre en état la toilette de Marguerite. Le capitaine Lennox se montrait aimable, bon et distingué; il passait chaque jour une heure ou deux dans la chambre de sa femme, jouait pendant une autre heure avec son petit garçon, et flânait à son club le reste de la journée, lorsqu'il ne dînait pas en ville. Avant que Marguerite eût senti le besoin d'une vie plus active, Edith descendit au salon et reprit son rôle accoutumé dans la maison, et Marguerite retomba dans sa vieille habitude d'admirer et de servir sa cousine. Elle débarrassait volontiers Edith de tous les petits devoirs qui ennuyaient celle-ci, écrivait ses billets, lui rappelait ses engagements, s'occupait d'elle lorsque aucun amusement n'était en vue, et que par suite Edith était disposée à se croire malade. Mais toute la famille était lancée dans les plaisirs de la saison de Londres, et Marguerite restait souvent seule. Ses pensées se reportaient alors vers Milton avec un vif sentiment de contraste entre la vie qu'elle y avait menée et celle qu'elle menait actuellement. Elle commençait à se fatiguer de cette existence trop facile, où il n'y avait place pour aucune lutte ni pour aucun effort. Elle craignait de se laisser endormir dans l'oubli de tout ce qui était en dehors du bien-être, du luxe qui l'entourait. Il pouvait y avoir à Londres des travailleurs épuisés et affamés, mais elle ne les voyait jamais; les domestiques eux-mêmes vivaient dans un monde souterrain dont elle ne connaissait ni les craintes ni les espérances; ils semblaient n'exister que lorsqu'un besoin ou un caprice de leurs maîtres les faisait tout à coup paraître. Il y avait un vide étrange dans le cœur et dans la vie de Marguerite; elle se hasarda une fois à en exprimer confusément quelque chose à Edith; celle-ci, fatiguée d'une nuit passée au bal, caressa languissamment la joue de Marguerite qui était près d'elle dans son ancienne position, assise sur un tabouret, contre le sofa sur lequel sa cousine était étendue.

« Pauvre enfant! dit Edith. C'est un peu triste pour toi de rester ainsi seule tous les soirs, justement dans le moment où tout le monde est si gai: mais nous donnerons bientôt nos dîners, dès que Henry sera revenu de ses tournées, et cela te procurera quelques distractions; ce n'est pas étonnant qu'elle soit mélancolique, pauvre chérie! »

Marguerite ne croyait pas que les dîners dussent être un remède à ce dont elle se plaignait. Mais Edith était fière de ses dîners « si différents, disait-elle, des dîners de vieilles douai-

rières que donnait maman ; » et quant à mistress Shaw, elle paraissait trouver exactement le même plaisir dans le cercle de connaissances qui était du goût de M. et mistress Lennox et dans les réunions cérémonieuses qu'elle présidait autrefois elle-même. Le capitaine Lennox se montrait un frère pour Marguerite ; elle l'aimait réellement beaucoup, excepté lorsqu'elle le voyait s'occuper avec anxiété de la toilette d'Edith, dans le désir que la beauté de celle-ci produisit de l'effet dans le monde. En ces occasions, toute la fierté intérieure de Marguerite se soulevait ; et elle avait peine à contenir l'expression de ses sentiments.

Voici comment se passait la journée de Marguerite : une ou deux heures de tranquillité avant le déjeuner, qu'on servait tard et à des heures irrégulières ; ce repas se prolongeait et Marguerite était obligée de rester jusqu'à la fin, parce qu'à la suite venaient les discussions des différents plans au sujet desquels, bien qu'ils ne la concernassent point, on voulait avoir son avis, ou tout au moins sa sympathie et son intérêt. Puis venaient un nombre infini de billets à écrire, dont Edith la chargeait toujours en la caressant et la complimentant de ce qu'elle possédait l'éloquence du billet ; quelques instants se passaient à jouer avec Sholto lorsqu'il rentrait de sa promenade, outre qu'elle prenait soin de lui pendant le dîner des domestiques ; puis elle faisait ou recevait quelques visites. Souvent un dîner ou quelque invitation acceptée par sa tante et ses cousins laissait, il est vrai, un peu de liberté à Marguerite ; mais elle en profitait mal.

Elle attendait avec intérêt et impatience le retour de Dixon, qui était toujours à Milton, où elle s'occupait activement de tous les objets appartenant à la famille Hale. C'était pour le cœur de Marguerite une sorte de famine que cette ignorance complète où elle était au sujet de toutes les personnes au milieu desquelles elle avait vécu. A la vérité Dixon dans ses lettres citait de temps à autre l'opinion de M. Thomson, quant à ce qu'il y avait de mieux à faire au sujet des meubles, ou à la manière de traiter avec le propriétaire de la maison de Champton-Terrace ; mais c'était seulement par hasard que ce nom ou tout autre nom de Milton se trouvait mentionné. Un soir Marguerite était assise seule dans le salon ; elle ne lisait pas les lettres de Dixon, bien qu'elle les tint dans sa main, mais elle y réfléchissait ; elle se rappelait les jours écoulés et la vie affairée de la ville manufacturière, et se demandait si tout continuait d'aller dans ce tourbillon comme si elle et son père

n'eussent jamais existé ; si personne dans toute cette foule ne la regrettait (elle ne songeait pas à Higgins en ce moment), lorsque tout à coup on annonça M. Bell. Marguerite serra à la hâte les lettres de Dixon dans son panier à ouvrage, et se leva en rougissant, comme si elle eût été surprise au milieu de quelque action coupable....

« Oh ! monsieur Bell ! je ne pensais guère à vous voir !

— Mais vous n'en êtes pas fâchée, j'espère, malgré cela ?

— Avez-vous dîné ? Comment êtes-vous venu ? Permettez-moi de vous faire servir à dîner.

— Si vous n'avez pas dîné vous-même. Autrement, vous savez que personne ne tient moins que moi à manger. Mais où sont les autres ? Ils dînent en ville ; ils vous ont laissée seule ?

— Oh ! oui ; cela me repose, je pensais justement.... mais voulez-vous courir le risque d'un mauvais dîner ? je ne sais pas s'il y a quelque chose dans la maison.

— Pour vous dire la vérité, j'ai dîné à mon club ; seulement ils n'y font pas la cuisine aussi bien qu'autrefois, de sorte que je pensais que, si vous dîniez, j'essayerais de vous tenir compagnie. Mais n'importe, n'importe. Il n'y a pas dix cuisiniers en Angleterre auxquels on puisse se fier pour un dîner improvisé ; ceux qui ont le talent et les matériaux nécessaires n'ont pas souvent un assez bon caractère pour cela. Vous me ferez seulement du thé, Marguerite ; et maintenant, dites-moi un peu à quoi vous pensiez. Vous alliez me le dire tout à l'heure. De qui sont ces lettres que vous avez cachées si rapidement, ma filleule ?

— Oh ! seulement de Dixon, dit Marguerite en rougissant.

— Bah ! Est-ce là tout ? Qui pensez-vous qui soit venu dans le même train que moi ?

— Je ne sais, dit Marguerite, décidée à ne pas deviner.

— Votre.... Comment l'appellez-vous ? Quel nom donne-t-on au frère d'un beau-cousin ?

— M. Henry Lennox ?

— Oui. Vous l'avez connu autrefois, n'est-ce pas ? Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Je l'aimais bien dans ce temps-là, » dit Marguerite en baissant les yeux un instant. Mais elle les releva bientôt et continua de la manière la plus naturelle : « Vous savez que depuis nous avons été en correspondance au sujet de Frédéric ; mais il y a trois ans que je ne l'ai vu, et il peut être changé. Comment l'avez-vous trouvé ?

— Je n'en sais rien. Il était si occupé à deviner d'abord qui j'étais, et ensuite comment j'étais, qu'il ne m'a rien laissé voir de lui-même, à moins que je ne veuille regarder cette grande curiosité qu'il éprouvait de savoir à qui il avait affaire comme un indice révélateur de son caractère. Le trouvez-vous joli garçon, Marguerite ?

— Certainement non. Et vous ?

— Moi non plus. Mais je croyais que peut-être vous pensiez différemment. Vient-il souvent ici ?

— Je suppose que oui, lorsqu'il est à Londres. Il a toujours été en tournée depuis mon arrivée. Mais, monsieur Bell, venez-vous d'Oxford ou de Milton ?

— De Milton. Ne sentez-vous pas que je suis tout enfumé ?

— Si, mais je pensais que cela pouvait être l'effet des antiquités d'Oxford.

— Allons ! voyons, soyez raisonnable. J'aurais pu venir à bout de tous les propriétaires d'Oxford avec moins de peine que ne m'en a donné le vôtre à Milton, et il m'a fallu céder encore. Il ne veut nous reprendre la maison que du mois de juin prochain en un an. Heureusement M. Thornton nous a trouvé un locataire. Pourquoi donc ne me demandez-vous pas des nouvelles de M. Thornton, Marguerite ? Il s'est montré de vos amis, je vous assure. Il m'a évité la moitié de la peine et des embarras.

— Comment va-t-il ? Comment va mistress Thornton ? dit Marguerite à la hâte et à demi-voix, bien qu'elle s'efforçât de parler naturellement.

— Je suppose qu'ils vont bien ; je suis resté chez eux jusqu'à ce que j'en ai été chassé par le tapage perpétuel que causait le mariage de miss Fanny. Thornton lui-même en était fatigué, bien qu'elle fût sa sœur. Il se retirait très-souvent dans sa chambre ; il devient d'un âge à ne plus trouver beaucoup d'intérêt à ces sortes de choses, soit qu'il s'agisse du principal ou des accessoires. J'ai été étonné de voir la vieille dame entraînée par le courant et se laisser emporter par l'enthousiasme de sa fille pour les fleurs d'oranger et les dentelles. J'aurais cru mistress Thornton une femme plus solide.

— Elle est capable de faire quoi que ce soit pour cacher la faiblesse de sa fille, dit Marguerite à demi-voix.

— Cela peut être. Vous l'avez donc étudiée ? Elle ne paraît pas vous aimer à l'excès.

— Je sais bien que non, dit Marguerite. Oh ! voilà enfin le thé ! » s'écria-t-elle comme soulagée.

Avec le thé entra M. Henry Lennox, qui, après avoir dîné, était venu à Harley-Street, s'attendant évidemment à y trouver son frère et sa belle-sœur. Marguerite soupçonna qu'il était aussi satisfait qu'elle de la présence d'un tiers, car c'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis la déclaration qu'il lui avait faite à Helstone. Elle ne savait trop que dire dans le premier moment, et se trouvait heureuse que les occupations de la table à thé lui servissent d'excuse pour garder le silence et laisser à M. Lennox le temps de se remettre. Car, à dire vrai, il s'était dirigé avec un certain effort ce soir-là vers Harley-Street, dans l'intention d'en finir tout de suite avec une rencontre qui eût été embarrassante, même en présence du capitaine, et qui l'était doublement, maintenant qu'il trouvait Marguerite seule, et qu'il était obligé de lui adresser la plus grande partie de sa conversation. Elle retrouva la première sa présence d'esprit.

« Monsieur Lennox, dit-elle, j'ai été bien reconnaissante de toute la peine que vous avez prise pour Frédéric.

— Je regrette seulement d'avoir si mal réussi, » répondit-il en jetant un coup d'œil du côté de M. Bell, comme pour savoir ce qu'il pouvait dire devant lui.

Marguerite, comme si elle avait lu dans sa pensée, s'adressa à M. Bell de manière à indiquer qu'il était parfaitement au courant des démarches qui avaient été faites pour réhabiliter Frédéric.

« Ce Horracks, dit-elle, ce dernier témoin, a été aussi inutile que tous les autres. M. Lennox a découvert qu'il s'est embarqué pour l'Australie au mois d'août dernier, deux mois avant que Frédéric vînt en Angleterre et nous eût donné les noms de....

— Frédéric est venu en Angleterre ! Vous ne m'aviez pas dit cela ! s'écria M. Bell étonné.

— Je croyais que vous le saviez ; je ne doutais pas qu'on ne vous l'eût dit. Bien entendu, c'était un grand secret, et peut-être n'eussé-je pas dû en parler maintenant, dit Marguerite un peu confuse.

— Je n'en ai jamais parlé ni à mon frère, ni à votre cousine, dit M. Lennox avec une légère sécheresse qui n'était pas exempte de reproche.

— N'ayez pas peur, Marguerite. Je ne vis pas au milie

d'un monde bavard et cancanier, ni parmi des gens qui s'efforcent de me faire parler. Il ne faut pas avoir l'air si effrayé parce que vous avez lâché le chat hors du sac devant un fidèle ermite tel que moi. Je ne dirai jamais qu'il est venu en Angleterre; je n'aurai pas de tentations, car personne ne me le demandera. Attendez cependant ! dit-il, s'interrompant brusquement; est-ce lors de l'enterrement de votre mère qu'il est venu ?

— Il était près de maman quand elle est morte, dit doucement Marguerite.

— C'est cela ! c'est cela ! Quelqu'un m'a demandé s'il n'était pas venu à cette époque, et je l'ai nié formellement... il n'y a pas longtemps.... Qui ce pouvait-il être ? Oh ! je me rappelle. »

Mais il ne nomma pas la personne, et, bien que Marguerite eût donné beaucoup pour savoir si ses soupçons étaient justes, et si c'était M. Thornton qui avait fait cette question, elle n'osa le demander à M. Bell.

Il y eut un silence de quelques moments; puis M. Lennox, s'adressant à Marguerite, dit :

« Je suppose que, comme M. Bell est maintenant au fait de toutes les circonstances qui se rattachent à la malheureuse situation de votre frère, je ne puis mieux faire que de lui donner connaissance du point où en sont les recherches en ce moment. Si donc il veut me faire l'honneur de venir déjeuner avec moi demain, nous examinerons tout cela ensemble.

— J'aimerais à savoir tous les détails, s'il n'y a pas d'inconvénient. Ne pouvez-vous venir ici ? Je n'ose me permettre de vous engager tous les deux à déjeuner, bien que je sois persuadée que vous seriez les bienvenus. Mais, je vous en prie, mettez-moi au courant de tout ce qui concerne Frédéric, même quand il n'y aurait pas d'espérance pour le présent.

— J'ai un rendez-vous à onze heures et demie; je viendrai néanmoins si vous le désirez, » répondit M. Lennox d'un air qui fit regretter à Marguerite la proposition qu'elle venait de faire.

M. Bell se leva et chercha son chapeau, qu'on avait changé de place lorsqu'on avait servi le thé.

« Je ne sais pas, dit-il, quelles sont les intentions de M. Lennox, mais je suis disposé à m'aller coucher. J'ai fait un long trajet aujourd'hui, et mes soixante ans me font sentir la fatigue d'un voyage.

— J'ai bien envie de rester pour attendre mon frère et ma sœur, » dit M. Lennox, qui ne paraissait pas songer au départ.

Marguerite fut saisie d'une sorte de terreur à l'idée de rester seule avec lui. La scène qui avait eu lieu sur la terrasse du petit jardin d'Helstone était si présente à sa pensée, qu'elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il en était de même pour lui.

Ne partez pas encore, monsieur Bell, dit-elle vivement. Je désire que vous voyiez Edith, et qu'Edith fasse votre connaissance. Je vous en prie ! » fit-elle en posant sur le bras du vieux monsieur une main légère, mais résolue.

M. Bell la regarda et lut sur sa physionomie l'embarras qu'elle ressentait ; il se rassit, comme si cette petite main eût été douée d'une force irrésistible.

« Vous voyez comme elle m'opprime, monsieur Lennox, dit-il, et j'espère que vous avez remarqué le choix de ses expressions ; elle veut que je voie la cousine Edith qui, m'a-t-on dit, est une beauté ; mais elle a l'honnêteté de se servir d'un autre mot quand il s'agit de moi, et il faut que mistress Lennox me connaisse. Il paraît que vous ne me trouvez pas bien beau à voir, eh ! Marguerite ? »

Il plaisantait pour lui donner le temps de se remettre du léger trouble qu'elle avait éprouvé lorsqu'il avait parlé de se retirer ; elle prit le même ton et lui renvoya la balle. M. Lennox se demandait avec étonnement comment le capitaine avait pu dire qu'elle avait perdu toute sa beauté. Il est vrai que dans sa simple robe noire elle faisait contraste avec Edith, qui entra bientôt en dansant, vêtue d'une robe de crêpe blanc, le visage entouré de ses longues boucles dorées. Elle sourit et rougit de la manière la plus gracieuse lorsqu'on lui présenta M. Bell, se rappelant qu'elle avait à soutenir sa réputation de beauté. Mistress Shaw et le capitaine Lennox, chacun de leur côté, firent le plus aimable accueil à M. Bell, l'amenant en dépit de lui-même à les aimer, surtout lorsqu'il eut vu combien Marguerite prenait naturellement sa place entre eux, comme sœur et comme fille de la maison.

« Quel dommage que nous n'ayons pas été ici pour vous recevoir ! dit Edith. Et vous aussi, Henry, quoique je ne sois pas sûre que nous serions restés à la maison pour vous. Mais pour M. Bell, le M. Bell de Marguerite !... »

— On ne peut pas savoir jusqu'où vous auriez poussé le sacrifice, dit Henry. Peut-être jusqu'à renoncer à un grand dîner et au plaisir de mettre cette jolie robe. »

Edith ne savait trop si elle devait rire ou se fâcher. Toutefois, comme son beau-frère ne voulait pas la mettre en colère, il continua :

« Voulez-vous donner une preuve de votre disposition à faire des sacrifices, en m'invitant à déjeuner demain, afin que je puisse me trouver avec M. Bell, et une autre preuve en faisant servir à neuf heures et demie au lieu de dix heures ? J'ai des lettres et des papiers à montrer à miss Hale et à M. Bell.

— J'espère que M. Bell voudra bien regarder ma maison comme la sienne pendant son séjour à Londres, dit le capitaine Lennox. Je suis désolé seulement de ne pouvoir lui offrir un lit.

— Merci, je vous suis obligé ; cela n'aurait servi qu'à me faire paraître un rustre, car j'aurais été obligé de le refuser, malgré la tentation qu'offre une si agréable compagnie, » dit M. Bell en saluant à la ronde et en se félicitant intérieurement de la manière élégante dont il avait tourné sa phrase. Sa pensée aurait pu se traduire ainsi : « Je n'aurais jamais la patience d'endurer des gens si convenables et si bien élevés ; cela ressemble à de la viande sans sel. Je suis enchanté qu'ils n'aient pas de lit à m'offrir. Et comme je leur ai bien tourné mon compliment ! La manie du bon ton me gagne tout à fait. »

Cette satisfaction de lui-même dura jusqu'au moment où il se trouva dans la rue, marchant à côté de Henry Lennox. Il se rappela alors tout à coup le regard suppliant que Marguerite avait jeté vers lui en le priant de rester ; il se souvint aussi de ce qui lui avait été dit autrefois de l'admiration que professait Henry pour Marguerite. Ses pensées prirent une nouvelle direction. « Vous connaissez miss Hale depuis longtemps, je crois, dit-il. Comment l'avez-vous trouvée ? Elle m'a semblée pâle et fatiguée.

— Je l'ai trouvée fort bien ; peut-être pas lorsque je suis entré, en y réfléchissant ; mais lorsqu'elle s'est animée, elle était aussi jolie qu'elle l'a jamais été.

— Elle a eu de grandes peines, dit M. Bell.

— Oui, j'ai appris avec tristesse tout ce qu'elle a eu à supporter ; non-seulement le chagrin que cause toujours la mort de personnes si chères, mais encore la vive contrariété qu'elle a dû ressentir de la conduite de son père....

— La conduite de son père ! répéta M. Bell avec un accent de surprise. Il faut qu'on vous ait fait quelque récit erroné.

Il s'est conduit de la manière la plus loyale et la plus consciencieuse. Il a montré plus de courage et de résolution que je ne l'en aurais jamais cru capable.

— Peut-être ai-je été en effet mal informé; mais son successeur à Helstone, qui est un homme sensé et intelligent, un ecclésiastique actif et dévoué, m'a dit que rien n'obligeait M. Hale à se conduire comme il l'a fait, c'est-à-dire à résigner son bénéfice et à ne conserver pour lui et sa famille d'autres ressources que le prix des leçons qu'il donnait dans une ville manufacturière. L'évêque lui avait à la vérité offert un poste plus important; mais s'il avait des doutes, il pouvait rester où il était sans se démettre. Le fait est que ces ecclésiastiques de campagne mènent une vie si isolée, je veux dire isolée par rapport aux hommes d'un esprit cultivé et à ceux de leurs confrères sur lesquels ils pourraient régler leur esprit pour voir quand il avance ou quand il retarde, qu'ils sont très-portés à se tourmenter de doutes imaginaires au sujet des articles de foi, et à négliger par de vagues scrupules des occasions de faire le bien.

— Je ne suis pas de votre avis. Je ne crois pas qu'ils soient généralement très-portés à agir comme l'a fait ce pauvre Hale. »

M. Bell enrageait intérieurement.

« Peut-être me suis-je servi d'une expression trop générale en disant très-portés; mais il est certain que la vie qu'ils mènent est de nature à produire ou un orgueil démesuré, ou un état morbide de la conscience, répliqua M. Lennox avec un calme parfait.

— Ne voit-on pas d'exemples d'orgueil chez les avocats? demanda M. Bell. Il est vrai qu'il y a probablement parmi eux peu de consciences morbides. »

Il était de plus en plus vexé et il oubliait les bonnes manières qu'il se félicitait naguère d'avoir apprises. M. Lennox s'aperçut qu'il avait contrarié son compagnon, et, comme il avait parlé presque uniquement pour dire quelque chose et passer le temps, la question en elle-même lui étant très-indifférente, il lui en coûta peu de revenir sur ses pas. « Il est certain, dit-il, qu'il est beau à un homme de l'âge de M. Hale de quitter un endroit qu'il a habité vingt ans, et de renoncer à toutes ses habitudes pour une idée, erronée sans doute, mais cela ne fait rien à l'affaire, enfin pour une pensée intangible. On ne peut s'empêcher de l'admirer, en mé-

lant toutefois à cette admiration un peu de cette sorte de pitié qu'inspire don Quichotte. C'était tout à fait un gentleman. Je n'oublierai jamais l'hospitalité digne et simple avec laquelle il m'a reçu à Helstone. »

M. Bell, qui n'était adouci qu'à demi, mais qui d'un autre côté était bien aise de croire, pour apaiser certains scrupules de sa conscience, qu'il y avait réellement une teinte de don quichottisme dans la conduite de son ami Hale, reprit en grommelant : « Ah ! et vous ne connaissez pas Milton encore ; c'est un si grand contraste avec Helstone ! Il y a bien des années que je suis allé à Helstone, mais je suis sûr que tout y est encore exactement comme je l'y ai laissé, chaque pierre et chaque arbre à la même place qu'il y a un siècle, tandis que Milton ! J'y vais tous les quatre ou cinq ans, j'y suis né, et cependant j'ai souvent de la peine à y retrouver mon chemin parmi les bâtiments mêmes qui s'élèvent à l'endroit où était le verger de mon père. Est-ce ici que nous nous séparons ? Eh bien, bonsoir, monsieur ; je suppose que nous nous reverrons à Harley-Street demain matin. »

La pensée d'Helstone avait été éveillée dans l'esprit de M. Bell par la conversation qu'il avait eue avec M. Lennox ; elle le poursuivait toute la nuit dans ses rêves. Il se revoyait professeur dans le collège où il avait maintenant le rang d'agrégé ; puis c'étaient les grandes vacances, et il se trouvait près de son ami nouvellement marié, l'orgueilleux époux et l'heureux vicaire d'Helstone. Ils faisaient par-dessus les petits courants d'eau des sauts-impossibles, qui semblaient les tenir suspendus en l'air pendant des jours entiers. Le temps et l'espace seuls manquaient de réalité. Les événements se mesuraient sur l'émotion qu'ils produisaient, non sur leur existence. Les arbres étaient chargés d'un feuillage teint des mille couleurs de l'automne ; les doux parfums des fleurs et des herbes sauvages pénétraient tous les sens ; la jeune épouse allait et venait dans sa maison, partagée entre l'humiliation que lui faisait ressentir la médiocrité de sa position, et la fierté que lui faisait éprouver son mari beau, tendre et dévoué : c'est ainsi que M. Bell l'avait vue vingt ans auparavant.

Ce rêve ressemblait si fort à une réalité, que lorsqu'il s'éveilla ce fut sa vie présente qui lui parut un rêve. Où était-il ? Dans la chambre élégamment meublée d'un hôtel de Londres. Où étaient ceux qui une minute auparavant lui parlaient, le

touchaient, se mouvaient autour de lui? Morts! à jamais absents! Il était lui-même un vieillard, lui qui tout à l'heure triomphait dans la force de la virilité. L'isolement complet de sa vie lui devint une pensée insupportable. Il se leva à la hâte et essaya d'oublier les temps qui ne devaient jamais revenir, en s'habillant sur-le-champ pour aller déjeuner à Harley-Street.

Il ne put prêter une grande attention à tous les détails que M. Lennox lui donna, ainsi qu'à Marguerite, sur la situation de Frédéric. Il ne remarqua pas la pâleur de la jeune fille, qui augmentait à mesure qu'elle voyait s'anéantir toute espérance de la réhabilitation de son frère. La voix de M. Lennox lui-même s'attendrit en terminant. Ce n'est pas que Marguerite ne connût d'avance le résultat, mais les détails de chaque échec successif finirent par lui arracher des larmes. M. Lennox s'arrêta :

« Je ferais mieux d'en rester là, dit-il d'un air de sympathie. J'ai eu tort de proposer cette explication. Le lieutenant Hale (et ce titre qu'on avait durement retiré à son frère, c'était déjà un adoucissement pour Marguerite de le lui entendre donner), le lieutenant Hale est heureux; il est dans une belle position de fortune, il a devant lui un avenir assuré que sa carrière de marin n'eût pu lui donner, et il a sans doute adopté le pays de sa femme.

— C'est justement cela, dit Marguerite; c'est égoïste à moi de le regretter, mais il est perdu pour moi, et je me sens isolée. »

M. Lennox feuilleta ses papiers, et regretta de n'être pas déjà aussi riche qu'il espérait l'être un jour. M. Bell se moucha bruyamment, mais il se tut comme l'avocat; et Marguerite, au bout d'une minute ou deux, parut avoir recouvré son calme habituel. Elle remercia très-gracieusement M. Lennox de la peine qu'il avait prise, d'autant plus gracieusement qu'elle sentait que, d'après la manière dont elle venait de se conduire, il pouvait craindre de n'avoir fait que lui causer une peine inutile; et cependant c'était là une peine dont elle n'eût pas voulu être privée. M. Bell s'approcha d'elle pour lui dire adieu.

« Marguerite! lui dit-il tout en mettant ses gants, je m'en vais demain à Helstone pour revoir le vieux presbytère; vous plairait-il de venir avec moi? Ou bien cela vous ferait-il trop de peine? Parlez franchement.

— Oh ! monsieur Bell, et elle n'en put dire davantage ; mais elle prit la vieille main goutteuse du vieillard et elle la baisa.

— Allons, allons, cela suffit, dit-il en rougissant d'embarras. Je suppose que votre tante voudra bien vous confier à moi. Nous partirons demain matin et nous serons là-bas à deux heures, j'imagine. Nous commanderons notre dîner à la petite auberge, aux Armes de Lennard, et nous irons chercher de l'appétit dans la forêt. Êtes-vous de force, Marguerite ? ce sera une épreuve pour tous deux, j'en suis sûr, mais pour moi du moins ce sera aussi un grand plaisir. Nous dînerons donc là avec du gibier, si nous pouvons nous en procurer, et, pendant que je ferai mon somme, vous irez voir vos anciens amis. Je m'engage à vous ramener saine et sauve à mistress Shaw, à moins d'un accident de chemin de fer, vendredi dans la journée.

— Il est inutile que j'essaye de vous dire combien cela me fera de plaisir, dit Marguerite à travers ses pleurs.

— Eh bien ! alors prouvez-moi votre gratitude entarissant vos larmes pendant ces deux jours-là : car autrement je me mettrai à pleurer aussi, et je n'aime pas cela.

— Je ne pleurerai pas une seule fois, dit Marguerite en s'efforçant de sourire.

— A la bonne heure, voilà une bonne fille. Alors nous allons monter et convenir de tous nos arrangements. »

Marguerite était toute tremblante pendant que M. Bell discutait son projet avec mistress Shaw, qui se montra d'abord étonnée, ensuite incertaine et irrésolue, et finit par céder à la brusquerie de M. Bell plus qu'à sa propre conviction : car elle ne put jamais arriver à décider si la chose était bonne ou mauvaise, convenable ou non, jusqu'à ce que le retour de Marguerite et l'heureux accomplissement de ce projet lui eussent fait décider que c'avait été une bien bonne pensée de M. Bell, et justement ce qu'elle-même désirait pour Marguerite, qui avait grand besoin de cette distraction après tant de chagrins.



CHAPITRE XLV.

Autrefois et maintenant.

Marguerite était prête longtemps avant l'heure convenue, et elle eut le plaisir de pleurer un peu tranquillement lorsqu'on ne la voyait pas, et de sourire gaiement lorsqu'on la regardait. Sa dernière inquiétude fut la crainte de manquer le train; mais non! ils arrivèrent bien à temps; et elle respirait enfin librement et avec bonheur, assise en face de M. Bell, passant rapidement devant les stations bien connues, regardant les vieilles villes du Midi, et les villages endormis sous la chaude lumière d'un brillant soleil, qui rougissait encore leurs toits de tuiles si différents des froides ardoises du Nord. Des couvées de pigeons s'abattaient sur les vieux pignons, soulevant leurs plumes douces et luisantes, comme pour exposer chaque fibre à la délicieuse chaleur. Il y avait peu de monde aux stations, il semblait que les habitants du pays fussent trop heureux et trop indolents pour éprouver le désir de voyager; on ne voyait rien là de l'activité et du mouvement que Marguerite avait remarqués dans ses deux voyages sur la ligne du Nord-Ouest. A une époque plus avancée de l'année, la foule des riches et des oisifs parcourait cette ligne à la poursuite du plaisir; mais quant au va-et-vient perpétuel des commerçants actifs et affairés, elle différait toujours beaucoup des lignes du Nord. On voyait, presque à chaque station, un ou deux spectateurs, flânant les mains dans leurs poches, et si occupés à contempler le train, que les voyageurs étaient tentés de se demander ce qu'ils pouvaient avoir à faire lorsque, le train une fois parti, il ne leur restait plus que les rails, quelques hangars et quelques champs à examiner. L'air doux et chaud se jouait sur les maisons dorées. Ils laissaient derrière eux ferme après ferme, et chacune d'elles faisait songer Marguerite aux villes allemandes, à Herman et Dorothée, à Évangéline. Elle fut tirée de ce rêve par l'arrivée à la station d'où une voiture devait la conduire à Helstone. Et alors son cœur fut en proie à des sentiments vifs et poignants

qui tenaient à la fois de la douleur et du plaisir. Chaque mille était rempli de souvenirs qu'elle n'aurait pas voulu laisser échapper pour tout au monde, mais dont chacun la faisait pleurer sur les jours qui n'étaient plus.

La dernière fois qu'elle avait passé sur cette route, c'était lorsqu'elle avait quitté Helstone avec son père et sa mère ; le jour, la saison, étaient sombres et tristes, et elle-même désolée, mais ils étaient avec elle. Maintenant elle était seule, orpheline, et eux l'avaient quittée et avaient disparu de la surface de la terre. Elle était comme blessée de voir la route d'Helstone inondée des rayons du soleil, et la campagne ainsi que le feuillage des arbres dans toute la gloire et la richesse de l'été, comme elle les avait vus autrefois. La nature ne s'attriste pas, et elle est éternellement jeune.

M. Bell devinait une partie de tout ce qui se passait dans l'esprit de Marguerite, et il gardait le silence. Ils s'arrêtèrent devant les Armes de Lennard ; établissement demi-ferme et demi-auberge, situé un peu en arrière de la route, comme pour indiquer que l'hôte ne dépend pas assez des voyageurs pour chercher de les attirer par quelque importunité : c'est à eux au contraire de venir le chercher. La maison donnait sur la place du village, et elle était ombragée par un orme séculaire, tout entouré de bancs et entre les branches duquel pendait le vieil écusson des Lennard. La porte de l'auberge était ouverte toute grande, mais aucun empressement hospitalier n'accueillit les voyageurs. Lorsque l'hôtesse parut (et auparavant ils eussent eu le temps d'emporter la moitié des objets qui garnissaient la pièce), elle leur souhaita gracieusement la bienvenue, presque comme s'ils eussent été des invités, et s'excusa d'avoir été si longtemps à venir, en disant que c'était le temps de la fenaison, qu'il fallait envoyer le dîner aux ouvriers, et qu'elle avait été trop occupée de préparer les paniers pour entendre le bruit des roues sur le chemin.

« Mais Dieu me bénisse ! s'écria-t-elle tout à coup en apercevant la figure de Marguerite, c'est miss Hale. Jenny, fit-elle en courant vers la porte pour appeler sa fille, viens, viens bien vite, c'est miss Hale ! »

Puis elle se retourna vers Marguerite, dont elle serra la main avec une affection toute maternelle.

« Et comment allez-vous tous ? Comment vont le vicaire et

miss Dixon ? Le vicaire surtout ? Que Dieu le bénisse ! Nous n'avons pas cessé de regretter son départ. »

Marguerite s'efforça de parler pour apprendre à mistress Purkis la mort de son père : il était évident qu'elle savait celle de sa mère, puisqu'elle n'avait pas parlé d'elle ; mais elle ne put que montrer sa robe de deuil et dire ce seul mot : « Papa. »

— Sûrement, ce n'est pas chose possible ! dit mistress Purkis en se tournant vers M. Bell comme pour lui demander la confirmation de la triste vérité qu'elle entrevoyait. Il est venu ici au printemps un monsieur qui nous a beaucoup parlé de M. Hale et de miss Marguerite : il nous a appris la mort de mistress Hale, la pauvre bonne dame, mais il n'a pas seulement dit que le vicaire fût malade.

— Il est mort subitement à Oxford pendant une visite qu'il me faisait, dit M. Bell. C'était un digne homme, mistress Purkis, et il y en a plus d'un parmi nous qui pourrait s'estimer heureux d'avoir une fin aussi tranquille que la sienne. Allons, Marguerite, chère enfant ! son père était mon plus ancien ami, et elle est ma filleule ; nous avons donc voulu venir ensemble revoir Helstone, et il me souvient que vous avez à nous donner des chambres bien propres et un excellent dîner. Vous ne vous rappelez pas m'avoir vu, à ce qu'il paraît ; mais mon nom est Bell, et quelquefois, lorsque le presbytère était trop plein, j'ai couché ici, et j'ai goûté à votre bonne ale.

— C'est vrai, c'est vrai ; je vous demande pardon, monsieur, mais c'est que j'étais tout occupée de miss Hale. Permettez-moi, miss Marguerite, de vous conduire dans une chambre où vous pourrez ôter votre chapeau et vous laver la figure. Ce matin même, j'ai plongé des roses fraîchement cueillies dans le pot à l'eau. « Car, me disais-je, il viendra peut-être quelqu'un, et il n'y a rien de si agréable que de l'eau de source parfumée avec une ou deux roses. » Quand on pense que ce pauvre vicaire est mort ! Nous mourrons tous un jour il est vrai ; mais ce monsieur nous avait dit qu'il commençait à prendre le dessus après le chagrin qu'il avait eu de la mort de mistress Hale.

— Descendez me trouver, mistress Purkis, après que vous aurez donné à miss Hale ce qu'il lui faut. J'ai besoin de me consulter avec vous au sujet du dîner. »

La petite fenêtre de la chambre de Marguerite était à demi bouchée par les roses et les branches de vigne ; mais, en les écartant et se penchant un peu en dehors, elle aperçut le haut

des cheminées du presbytère, et distingua à travers les ombres bien des lignes qui lui étaient familières.

« Ah ! dit mistress Purkis en arrangeant le lit, après avoir envoyé Jenny chercher des serviettes parfumées de lavande, les temps sont bien changés, miss ; notre nouveau vicaire a sept enfants et il bâtit une nursery pour eux et pour ceux qui viendront, à l'endroit où étaient autrefois la tonnelle et la cabane aux outils. Il a fait mettre des grilles neuves et une nouvelle glace dans le salon. Lui et sa femme sont des gens remuants et actifs, ils ont fait beaucoup de bien ; du moins on le dit, et il faut le croire, sans quoi ce serait mettre tout sens dessus dessous pour peu de chose. Le nouveau vicaire est un teetotaller ¹, miss, et un magistrat, et sa femme a une quantité de recettes pour faire la cuisine d'une manière économique, et pour faire du pain sans blé ; et ils parlent tant tous deux à la fois, qu'ils vous étourdissent : ce n'est que lorsqu'ils sont partis et qu'on est un peu tranquille, qu'on songe à ce qu'on aurait pu dire pour défendre son opinion. Il va aller examiner les canettes des faneurs dans les champs, et il se fâchera parce que ce n'est pas de la bière de gingembre ; mais que voulez-vous ? Ma mère et ma grand'mère, avant moi, envoyaient de la bière de drèche aux faneurs ; et elles prenaient des sels et du séné lorsqu'elles étaient malades, et je continue à faire comme elles, bien que mistress Hepworth veuille me donner des confitures pour remplacer la médecine ; c'est, comme elle le dit, beaucoup meilleur, mais je n'y ai pas de foi. Il faut que je m'en aille, miss, quoique j'aie bien des choses à vous demander ; je reviendrai tout à l'heure. »

M. Bell avait fait préparer pour Marguerite des fraises, de la crème et du pain bis, auxquels il avait fait ajouter pour lui du fromage de Stilton et une bouteille de vin de Porto. Après ce goûter rustique, ils partirent pour la promenade, ne sachant de quel côté commencer.

« Irons-nous d'abord du côté du presbytère ? demanda M. Bell.

— Non, pas encore. Allons de ce côté et faisons le tour, puis nous reviendrons par le chemin qui y mène. »

Çà et là de vieux arbres avaient été abattus l'automne précédent ; une cabane de bûcheron avait disparu. Marguerite s'en apercevait à l'instant et les regrettait comme de vieux amis.

1. Membre de la société de tempérance.

Ils passèrent devant l'endroit où M. Lennox et elle avaient dessiné. Le vieux tronc sillonné par la foudre du vénérable hêtre, sur les racines duquel ils s'étaient assis, n'y était plus; le vieillard habitant de la cabane en ruine était mort; la cabane avait été abattue et remplacée par une habitation propre et confortable. Il y avait un petit jardin sur l'emplacement qu'avait occupé le vieux hêtre.

« Je ne me croyais pas si vieille, dit Marguerite après avoir longtemps gardé le silence, et elle se détourna en soupirant.

— Oui ! dit M. Bell. Ce sont les premiers changements parmi les choses familières qui font paraître le temps si mystérieux à la jeunesse; plus tard nous perdons le sentiment du mystérieux. Le changement me semble naturel et inévitable. L'instabilité des choses humaines m'est aussi familière qu'elle vous est nouvelle et affligeante.

— Allons voir la petite Suzanne, dit Marguerite, attirant son compagnon d'un autre côté.

— De tout mon cœur, bien que je ne sache pas le moins du monde qui est la petite Suzanne. Mais j'aime toutes les Suzanne en souvenir de simple Suzanne.

— Ma petite Suzanne a été désappointée lorsque je suis partie, parce que je ne lui ai pas dit adieu; et depuis ce temps-là j'ai toujours eu un remords de lui avoir causé ce chagrin, que j'aurais pu lui éviter si j'avais été un peu plus active. Mais c'est un peu loin. Êtes-vous sûr que cela ne vous fatiguera pas trop ?

— Tout à fait sûr; c'est-à-dire si vous ne marchez pas si vite. Il n'y a pas par ici de rues qui puissent fournir une excuse pour s'arrêter et reprendre haleine. Vous trouveriez romantique de vous promener avec une personne si grasse et de courte haleine, si j'étais Hamlet, prince de Danemark. Ayez pitié de mon infirmité, pour l'amour de lui.

— Je vais marcher plus lentement pour l'amour de vous. Je vous aime cent fois mieux qu'Hamlet.

— Partant de ce principe, qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ?

— Peut-être; je n'en sais rien. Je n'analyse pas mes sentiments.

— Je me contenterai de savoir que vous m'aimez, sans examiner trop curieusement les éléments dont se compose votre affection. Seulement, il n'est pas nécessaire que nous marchions comme des colimaçons.

— Eh bien ! marchez à votre pas, et je vous suivrai ; ou bien arrêtez-vous et méditez comme Hamlet, auquel vous vous comparez, si je vais trop vite.

— Merci. Mais, comme ma mère n'a pas tué mon père et épousé ensuite mon oncle, je ne saurais sur quoi méditer, à moins que ce ne fût sur les chances que nous avons d'avoir un bon ou un mauvais dîner. Qu'en pensez-vous ?

— J'ai très-bon espoir. Elle passait autrefois dans tout Helstone pour une fameuse cuisinière.

— Oui ; mais avez-vous tenu compte des préoccupations de la fenaison ? »

Marguerite comprenait la bonté de M. Bell, qui essayait de la distraire en causant gaiement, pour l'empêcher de songer au passé avec trop d'amertume. Mais elle eût préféré cependant parcourir en silence ces allées si chères, si même elle n'était pas assez ingrate pour regretter de n'être pas seule.

Ils atteignirent enfin la chaumière qu'habitait la mère de Suzanne. Suzanne n'y était pas, elle était à l'école de la paroisse. Marguerite fut désappointée ; la pauvre femme s'en aperçut et se mit à s'excuser.

« Oh ! c'est très-bien, au contraire, dit Marguerite. Je suis bien aise qu'il en soit ainsi. J'aurais dû le deviner. Seulement, elle avait coutume de rentrer ici avec vous.

— Oui, c'est vrai, et elle me manque bien. Je lui enseignais le soir le peu que je savais ; ce n'était pas grand'chose, à la vérité ; mais elle était devenue si serviable, qu'elle me fait bien faute. Elle est bien plus savante que moi maintenant. »

Et la pauvre veuve soupira.

« Je suis sans doute bien arriéré, grommela M. Bell ; mais il me semble que l'enfant recevait une éducation plus simple et plus naturelle en restant à la maison, en aidant sa mère et en lisant chaque soir un chapitre du Nouveau Testament près d'elle, qu'en allant à une école, si savante qu'elle puisse être. »

Marguerite ne voulut pas engager son compagnon à continuer en lui répondant, et prolonger ainsi cette discussion devant la mère. Elle demanda donc à celle-ci :

« Comment va la vieille Betty Barnes ?

— Je n'en sais rien, dit la femme d'un ton bref. Nous ne sommes pas amies.

— Pourquoi donc pas ? demanda Marguerite, qui autrefois rétablissait toujours la paix entre les gens du village.

— Elle m'a volé mon chat.

— Savait-elle que c'était le vôtre ?

— Je n'en sais rien. Je pense que non.

— Eh bien ! est-ce qu'elle a refusé de vous le rendre lorsqu'elle a su que c'était à vous ?

— Elle l'avait brûlé.

— Brûlé ! s'écrièrent à la fois Marguerite et M. Bell.

— Rôti ! » expliqua la femme.

Mais ce n'était pas là une explication.

A force de la questionner, Marguerite parvint à tirer d'elle ce fait horrible, que Betty Barnes s'était laissé entraîner à prêter à une Bohémienne, diseuse de bonne aventure, les habits de dimanche de son mari, sur la promesse que lui avait faite celle-ci de les lui rendre le samedi soir, avant que Goodman Barness se fût aperçu de rien ; mais ne les voyant pas revenir et craignant la colère de son mari, elle avait eu recours à un moyen que lui suggérerait une grossière superstition répandue dans le pays. On croyait généralement à Helstone que les cris d'un chat bouilli ou rôti tout vivant contraignaient les esprits infernaux à céder aux désirs de celui qui avait recours à cette sorte de charme. Il était, du reste, évident que la mère de Suzanne ne doutait pas de son efficacité. Ce qui l'indignait, c'était seulement que son chat eût été choisi entre tous pour le sacrifice. Marguerite écoutait ce récit avec horreur, et elle s'efforça en vain d'éclairer l'esprit de la pauvre femme ; elle fut obligée d'y renoncer en désespoir de cause. Point par point, elle amenait bien la femme à admettre certains faits dont l'enchaînement logique était parfaitement clair pour elle, Marguerite ; mais, en fin de compte, la pauvre femme en revenait toujours à sa première assertion, à savoir que certainement c'était très-cruel et qu'elle n'aimerait pas à le faire, mais qu'il n'y avait rien de pareil pour faire avoir aux gens ce qu'ils désiraient. Elle l'avait entendu dire toute sa vie ; mais néanmoins c'était extrêmement cruel. Marguerite vit qu'il fallait renoncer à la ramener à la raison, et la quitta sous une impression de dégoût et de tristesse.

« Vous êtes une bonne fille, de ne pas triompher de moi, dit M. Bell.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

— Je conviens que j'ai tort au sujet de l'école ; tout vaut mieux que de voir élever cette enfant dans un paganisme pratique.

— Oh ! je me rappellè. Pauvre petite Suzanne ! Il faut que j'aille la voir ; vous serait-il désagréable de passer à l'école ?

— Pas du tout. Je suis curieux de voir ce qu'on lui enseigne. »

Ils ne causèrent pas davantage ; ils se frayèrent un chemin à travers une vallée boisée, mais la douce influence de la verdure ne parvint pas à chasser l'impression pénible qu'avait causée à Marguerite le récit de cette odieuse cruauté ; récit fait d'une manière qui laissait voir un manque complet de pitié pour les souffrances du pauvre animal. Le murmure des voix, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles humaines, se fit entendre à eux dès qu'ils sortirent de la forêt pour entrer sur la pelouse du village sur laquelle donnait l'école. La porte était toute grande ouverte, et ils entrèrent. Une dame vive et alerte, vêtue de noir, qui allait, venait et semblait être partout à la fois, les aperçut et vint à leur rencontre avec quelque chose de cet air de maîtresse de maison que Marguerite se rappelait avoir vu prendre à sa mère, bien qu'avec moins de vivacité, lorsque quelques rares promeneurs entraient visiter l'école. Elle devina sur-le-champ que c'était là la femme du vicaire actuel, la personne qui avait succédé à sa mère, et elle eût volontiers évité l'entrevue, si c'eût été possible ; mais elle domina aussitôt cette impression et s'avança avec modestie, rencontrant bien des regards ravis de la reconnaître et entendant murmurer autour d'elle : « C'est miss Hale ! » La femme du vicaire entendit le nom, et ses manières devinrent aussitôt plus affectueuses ; mais, en même temps, Marguerite ne put s'empêcher de remarquer qu'elle se montrait plus protectrice. La dame tendit la main à M. Bell en disant :

« Votre père, à ce que je présume, miss Hale ; cela se devine à la ressemblance. Je suis enchantée de vous voir, monsieur, et le vicaire en sera fort aise aussi. »

Marguerite expliqua péniblement que M. Bell n'était pas son père et que celui-ci était mort ; tandis qu'elle se demandait intérieurement comment M. Hale eût jamais pu supporter de revoir Helstone, si les choses avaient été telles que le pensait la femme du vicaire. Elle n'entendit pas ce qu'il plut à celle-ci d'ajouter, et laissant à M. Bell le soin de lui

répondre, elle chercha du regard ses anciennes connaissances.

« Oh ! je vois que vous seriez bien aise d'examiner une classe, miss Hale ; je comprends cela par moi-même. Que la première classe se lève pour une leçon d'analyse avec miss Hale. » La pauvre Marguerite, dont la visite était toute sentimentale, et qui n'avait guère l'intention de rien inspecter, se sentit comme prise au piège ; mais enfin cela la mettait en contact avec ces jeunes visages curieux et éveillés, qui lui avaient été autrefois si familiers, qui avaient reçu le baptême des mains de son père ; elle s'assit donc regardant, avec intérêt les changements que ces trois années avaient produits chez les jeunes filles, et tenant pendant une ou deux minutes la main de Suzanne, tandis que les élèves de la première classe cherchaient leurs livres et que la femme du vicaire, tout près de saisir M. Bell par le bouton de son habit, expliquait à celui-ci le système phonétique et lui racontait la conversation qu'elle avait eue à ce sujet avec l'inspecteur.

Marguerite, penchée sur son livre sans voir autre chose, et entendant autour d'elle le bourdonnement des enfants, fut vivement assaillie par les souvenirs de l'ancien temps, et ses yeux se remplissaient de larmes, lorsque tout à coup une des jeunes filles hésita sur le mot en apparence très-simple *un*, incertaine sur le nom qu'elle devait lui donner.

« Un, article indéfini, dit doucement Marguerite.

— Je vous demande pardon, dit la femme du vicaire, qui était tout yeux et tout oreilles, mais M. Milsome nous enseigne à appeler *un* un.... qui est-ce qui s'en souvient ?

— Un adjectif absolu, » dirent sur-le-champ une demi-douzaine de voix.

Et Marguerite demeura confuse ; les enfants en savaient plus long qu'elle. M. Bell se détourna et se prit à rire. Marguerite ne se risqua plus à parler de tout le reste de la leçon. Mais lorsqu'elle fut finie, elle alla tranquillement près de quelques-unes de ses favorites et causa un peu avec elles ; d'enfants elles devenaient jeunes filles, s'effaçant de son souvenir dans leur rapide développement, de même qu'elle disparaissait du leur par sa longue absence. Elle était néanmoins satisfaite de les avoir vues toutes encore une fois, bien qu'une nuance de tristesse se mêlât à ce plaisir. Lorsque la visite à l'école fut terminée, l'après-midi n'était pas encore écoulée, et mistress Hepworth proposa à Marguerite et à M. Bell de l'ac-

compagner au presbytère pour voir les... Elle avait été sur le point de dire les « améliorations, » mais elle y substitua le mot de « changements, » que le vicaire y faisait. Marguerite, on le croira sans peine, était peu soucieuse de voir les changements en question, qui blessaient le souvenir qu'elle avait gardé de la maison ; mais il lui tardait de revoir le vieux presbytère, bien qu'elle frémit d'avance de la douleur qu'elle savait devoir y éprouver.

Le presbytère était si changé, tant au dedans qu'au dehors, que sa douleur fut moins grande qu'elle ne s'y était attendue. On eût dit que ce n'était plus le même endroit. Le jardin, la pelouse, autrefois si soigneusement entretenus que même une feuille tombée y eût semblé une tache, étaient semés de jouets d'enfants ; ici c'était un sac de billes, là un cerceau. Un chapeau de paille était accroché à un rosier comme à un portemanteau, et faisait fléchir sous son poids une longue branche chargée de fleurs, qui au temps de mistress Hale eût été relevée et attachée avec un soin presque tendre. Le petit vestibule carré était également plein d'objets appartenant aux enfants.

« Ah ! dit mistress Hepworth, je vous prie d'excuser ce désordre, miss Hale ; lorsque la nursery sera finie, j'exigerai plus d'arrangement. Nous faisons bâtir une nursery à côté de votre chambre, je crois. Comment faisiez-vous, miss Hale, pour vous passer de nursery ? »

— Nous n'étions que deux, dit Marguerite. Vous avez plusieurs enfants, je suppose ?

— Nous en avons sept ; regardez ! Nous faisons percer une fenêtre du côté de la rue. M. Hepworth dépense un argent fou dans cette maison ; mais réellement elle était à peine habitable, lorsque nous sommes venus, pour une famille aussi considérable que la nôtre, je veux dire, bien entendu. »

Toutes les chambres de la maison étaient changées, outre celle dont parlait mistress Hepworth, qui était autrefois le cabinet de M. Hale, et dont le jour adouci par la verdure et la tranquillité délicate non-seulement avait fait contracter à celui-ci, comme il le disait, l'habitude de la méditation, mais encore avait peut-être contribué en quelque chose à la formation d'un caractère plus propre à la pensée qu'à l'action. La nouvelle fenêtre donnait sur la route et avait plusieurs avantages, ainsi que le fit remarquer mistress Hepworth. De là on pouvait apercevoir les brebis égarées du troupeau de son mari qui rôdaient du côté du cabaret espérant n'être pas vues, tandis

qu'ils étaient au contraire attentivement surveillés : car l'alerte vicaire avait l'œil sur la route, même pendant la composition de ses sermons les plus orthodoxes, et gardait près de lui un chapeau et un bâton qu'il saisissait pour courir après ses paroissiens; et bien agiles fallait-il qu'ils fussent pour réussir à se réfugier au « Gai Bûcheron » avant que le teetotal vicaire les eût atteints et arrêtés. Toute la famille était vive, décidée, parlant haut, d'un bon cœur, et peu tourmentée par un excès de délicatesse dans la manière de sentir : Marguerite craignait que mistress Hepworth ne s'aperçût que M. Bell se raillait d'elle dans l'admiration qu'il se plaisait à exprimer pour toutes les choses qui choquaient le plus son goût. Mais non ! elle le prenait au mot avec tant de bonne foi, que Marguerite ne put s'empêcher de faire des reproches à celui-ci lorsqu'ils eurent quitté le presbytère.

« Ne me grondez pas, Marguerite ; c'est vous qui en êtes cause. Si elle ne vous avait pas montré tous les changements avec une satisfaction si évidente de la supériorité d'intelligence qui les leur avait fait imaginer, je ne me serais pas conduit ainsi ; mais si vous voulez absolument prêcher, gardez-moi cela pour après le dîner, parce que cela m'aidera à m'endormir et facilitera ma digestion. »

Ils étaient tous deux fatigués, et Marguerite l'était à tel point, qu'elle renonça à sortir de nouveau comme elle se l'était d'abord proposé. Et de façon ou d'autre, cette visite à Helstone ne ressemblait pas tout à fait à l'idée qu'elle s'en était faite. Il y avait partout des changements, légers à la vérité, mais pénétrant tout. Les familles étaient changées par l'absence, la mort ou le mariage, ou seulement par le cours naturel des jours, des mois, des années, qui nous emporte insensiblement de l'enfance vers la jeunesse, et de la jeunesse vers l'âge viril, puis vers la vieillesse, d'où nous tombons, comme un fruit mûr, dans le sein paisible de la terre, notre nourriture. Les lieux aussi étaient changés : ici un arbre avait été abattu, là un buisson ; un long rayon de lumière pénétrait où régnait autrefois l'obscurité ; une route avait été dessinée, empierrée, et le chemin couvert de gazon qui serpentait à côté d'elle était maintenant enclos et cultivé. C'était là sans doute une véritable amélioration ; mais Marguerite soupirait en regrettant l'aspect pittoresque, l'ombre et le chemin vert auxquels elle avait été accoutumée. Assise près de la fenêtre, elle contemplait le progrès des ombres de la nuit ; ce spectacle

était en harmonie avec ses pensées mélancoliques. M. Bell dormait profondément, car il s'était livré pendant la journée à un exercice inaccoutumé; il ne se réveilla que lorsque le thé fut apporté par une jeune paysanne dont les joues rouges par la chaleur indiquaient qu'elle avait varié ses occupations habituelles en travaillant à rentrer les foin.

« Holà ! Qu'est-ce ? Où sommes-nous ? Qu'est-ce là, Marguerite ? Oh ! oui, je me rappelle maintenant. Je ne pouvais m'imaginer quelle était cette femme assise là, dans une attitude si désolée, les mains croisées sur ses genoux, et regardant si fixement devant elle. Qu'est-ce que vous regardiez donc ainsi ? dit M. Bell s'approchant de la fenêtre et se mettant derrière Marguerite.

— Rien, dit celle-ci en se levant sur-le-champ, et d'un ton aussi gai qu'il lui fut possible.

— Rien, en vérité, de bien intéressant ; des arbres sombres dans le lointain, du linge étendu sur la haie, et un courant d'air humide. Allons, fermez la fenêtre et venez prendre le thé. »

Marguerite garda quelque temps le silence. Elle jouait avec sa cuiller, et ne semblait prêter qu'une attention très-médiocre à ce que lui disait M. Bell. Il la contredisait, et elle souriait comme s'il eût exprimé un avis semblable au sien. Puis elle soupira et, pesant sa cuiller, elle se mit à dire à propos de rien, et de cette voix élevée qui annonce que celui qui parle réfléchit depuis quelque temps déjà au sujet qu'il introduit : « Monsieur Bell, vous vous rappelez ce que nous disions de Frédéric hier soir, n'est-ce pas ?

— Hier soir ? Où étais-je ? Oh ! je me souviens. Il me semble qu'il y a huit jours de cela. Oui certainement, je me rappelle que nous avons parlé de lui ; pauvre garçon !

— Oui ; et vous vous souvenez que M. Lennox a dit qu'il était venu en Angleterre à l'époque de la mort de ma pauvre maman ? demanda Marguerite en baissant la voix.

— Je me le rappelle. Je n'en avais rien su jusque-là.

— Et moi, je croyais, j'avais toujours cru que papa vous l'avait dit.

— Non, jamais. Mais pourquoi ces questions, Marguerite ?

— Je voudrais vous dire quelque chose de très-mal que j'ai fait à cette époque, dit Marguerite, fixant sur M. Bell son regard franc et honnête. J'ai fait un mensonge. »

Et son visage devint écarlate.

« Je conviens que cela est mal ; ce n'est pas que je n'en

aie fait un assez bon nombre en ma vie, non pas en paroles positives, comme je suppose que vous avez fait, mais en actions, ou par de misérables circonlocutions qui amenaient les gens à ne pas croire ce qui était vrai, ou à tenir pour vraie une chose fausse. Vous savez qui est le père du mensonge, Marguerite ? Eh bien, beaucoup de gens qui se croient très-vertueux ne laissent pas de côtoyer le mensonge de toutes sortes de façons. Le venin de la fausseté corrompt notre sang à tous. J'aurais cru que vous en étiez aussi exempte que qui que ce soit. Quoi ! vous pleurez, mon enfant ? N'en parlons plus, si cela vous affecte ainsi. Je suis sûr que vous en avez été fâchée et que vous ne recommencerez plus, et il y a longtemps que c'est passé, et enfin je veux que vous soyez gaie et contente ce soir.

— Je vous en prie, monsieur Bell, laissez-moi vous dire ce qui est. Vous pourrez peut-être me venir en aide ; non, mais si vous saviez la vérité, peut-être pourriez-vous réparer.... Non ce n'est pas encore cela que je veux dire, » s'écria-t-elle, impatientée de ne pouvoir s'exprimer aussi exactement qu'elle le désirait.

M. Bell changea complètement de ton.

« Dites-moi tout, mon enfant, fit-il.

— C'est une longue histoire ; mais, lorsque Frédéric vint, maman était bien malade, et j'étais accablée d'inquiétude, et en même temps poursuivie par la crainte d'avoir attiré mon frère dans le danger. Nous eûmes une alerte immédiatement après la mort de maman, car Dixon rencontra quelqu'un à Milton : c'était un homme nommé Léonard, qui avait connu Frédéric, et qui semblait lui en vouloir, ou du moins être tenté par le souvenir de la récompense promise à celui qui le livrerait ; et, sous le coup de cette frayeur je crus devoir presser Frédéric de partir pour Londres, où, comme vous avez pu le comprendre l'autre soir, il devait aller pour consulter M. Lennox sur les chances qu'il aurait d'être acquitté, s'il subissait un jugement. Lui et moi, nous allâmes donc ensemble au chemin de fer : c'était le soir, et le jour commençait à tomber, mais il faisait encore assez clair pour reconnaître les gens et en être reconnu ; nous arrivâmes trop tôt et nous allâmes nous promener dans un champ voisin. J'avais toujours une peur affreuse de ce Léonard, que je savais dans le voisinage, et, alors que nous étions dans le champ, les rayons du soleil qui se couchait me donnant dans

les yeux, un homme passa à cheval sur la route, tout juste au-dessous de la barrière du champ, sur laquelle nous étions appuyés. Je vis bien qu'il me regardait, quoique je ne le reconnusse pas d'abord à cause du soleil; mais au bout d'un instant je vis que c'était M. Thornton, et nous le saluâmes.

— Et naturellement il vit Frédéric, dit M. Bell, essayant de l'aider dans son histoire.

— Oui, et à la station, un homme vint à nous : il était ivre et trébuchait à chaque pas ; il voulut prendre Frédéric au collet, et mon frère en se défendant le jeta en bas de la plate-forme ; ce n'était pas une grande chute, il n'y avait pas plus de trois pieds de haut. Oh! monsieur Bell, je ne sais comment cela se fit, mais cette chute le tua !

— Quel malheureux hasard ! C'était ce Léonard, je suppose. Et comment Frédéric s'en tira-t-il ?

— Il partit immédiatement après cette chute ; il ne croyait pas qu'elle eût pu occasionner aucun mal sérieux à ce pauvre garçon : cela semblait si peu de chose !

— Il ne mourut donc pas sur le coup ?

— Non ; il ne mourut que deux ou trois jours après. Et alors, oh! monsieur Bell, c'est alors que je commis une grande faute. Un inspecteur de la police vint et déclara que j'accompagnais le jeune homme qui, en frappant ou en poussant Léonard, avait causé sa mort. Cette accusation était fausse, comme vous voyez ; mais nous ne savions pas encore si Frédéric était embarqué ; il pouvait être encore à Londres, et, si on l'arrêtait sous ce prétexte et que son identité fût reconnue, il était fustillé. Tout ceci me traversa l'esprit en une seconde ; je répondis que ce n'était pas moi, que je n'avais pas été au chemin de fer ce soir-là, et que je ne savais ce qu'on voulait dire. Je n'avais qu'une pensée, celle de sauver Frédéric.

— Je dis, moi, que vous avez bien agi. J'aurais fait de même à votre place. Vous vous êtes oubliée pour ne songer qu'à un autre. J'espère, du moins, que j'aurais fait de même.

— Non, vous ne l'auriez pas fait ; c'était mal, c'était manquer de foi. Et pendant ce temps-là Fred était en sûreté hors d'Angleterre, et dans mon inquiétude et mon aveuglement j'avais oublié qu'il y avait un témoin qui pouvait certifier qu'il avait vu au chemin de fer.

— Qui donc ?

— M. Thornton. Vous savez que je l'avais rencontré près de la station ; nous nous étions salués.

— Eh bien ! Il n'aura rien su de cette enquête sans doute , car je suppose qu'elle n'a pas eu de suites.

— Non ; le procès dont ils avaient parlé à propos de l'enquête n'eut pas lieu. M. Thornton eut connaissance de tout ; il est magistrat , et il découvrit que ce n'était pas la chute qui avait occasionné la mort de Léonard ; mais auparavant il avait su ce que j'avais répondu. Oh ! monsieur Bell ! »

Et elle se couvrit soudain le visage de ses mains, comme pour cacher sa honte.

« N'avez-vous eu aucune explication avec lui ? Ne lui avez-vous pas dit le motif instinctif et tout-puissant qui vous avait fait agir ?

— Que j'avais instinctivement manqué de foi et que je m'étais appuyée sur le péché pour ne pas tomber ? dit-elle avec amertume. Non ; comment l'aurais-je pu ? Il ne connaissait pas même l'existence de Frédéric. Devais-je, pour regagner sa bonne opinion, lui révéler nos secrets de famille , et nuire peut-être ainsi aux chances qui restaient à mon frère de se justifier ? Les dernières paroles de Frédéric avaient été une recommandation de secret. Vous voyez que papa ne vous avait même rien dit. Non ! je préférerais endurer la honte, et je l'endurai. M. Thornton ne m'a jamais estimée depuis ce temps-là.

— Il vous estime, j'en suis sûr, dit M. Bell. Il est vrai que cela m'explique un peu.... Mais il parle toujours de vous avec respect et considération, bien que maintenant je prenne certaines réserves dans ses paroles. »

Marguerite ne répondit rien ; elle cessa de faire attention à ce que disait M. Bell, et perdit quelque temps jusqu'au sentiment de sa présence. Plus tard elle lui dit :

« Voudriez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous entendez par ses réserves dans sa manière de parler de moi ?

— Oh ! simplement qu'il m'a impatienté en ne se joignant pas aux louanges que je faisais de vous. En vieux fou que je suis, je croyais que tout le monde devait penser comme moi, et il était évident qu'il ne le faisait pas. Cela m'avait intrigué dans le moment. Mais si cette affaire n'a jamais été expliquée, il a dû certainement être fort étonné. D'abord il vous a vue vous promenant le soir avec un jeune homme.

— Mais c'était mon frère ! dit Marguerite surprise.

— C'est vrai ; mais comment pouvait-il le savoir ?

— Je n'ai jamais songé à rien de la sorte, dit Marguerite rougissant, et d'un air blessé.

— Et peut-être lui non plus n'y aurait jamais pensé, sans le mensonge qui dans cette circonstance était d'ailleurs nécessaire, je maintiens mon dire.

— Non, il ne l'était pas, je le sais maintenant; je m'en repens amèrement. »

Il y eut un long silence. Marguerite le rompit la première :

« Il n'est pas probable, dit-elle, que je revoie jamais M. Thornton, et elle s'arrêta.

— Il y a beaucoup de choses plus improbables, à ce qu'il me semble, répliqua M. Bell.

— Non, je ne crois pas que je le revoie jamais. Cependant on n'aime pas à déchoir dans l'opinion d'un ami, comme j'ai fait dans la sienne. »

Les yeux de Marguerite étaient pleins de larmes; mais sa voix était ferme, et M. Bell ne la regardait pas.

« Et maintenant que Frédéric a perdu tout espoir, et presque tout désir de se réhabiliter et de rentrer en Angleterre, il serait juste que tout cela fût expliqué. Si vous le voulez et si vous le pouvez, si l'occasion s'en présente naturellement, voudrez-vous bien lui tout dire, et ajouter que je vous ai permis de le faire parce que, ne fût-ce qu'en souvenir de mon père, je n'aimerais pas à perdre son estime, bien qu'il soit probable que nous ne nous reverrons jamais ?

— Certainement. Il faut qu'il sache tout. Je n'aimerais pas qu'on vous crût capable de l'ombre même d'une inconvenance; il ne doit savoir que penser de vous avoir rencontrée ainsi seule avec un jeune homme.

— Quant à cela, dit Marguerite avec un peu de hauteur, honni soit qui mal y pense. Ce n'est pas pour me justifier d'une inconvenance que je désire que tout lui soit expliqué; si je croyais qu'il m'en eût soupçonnée.... non, je veux seulement qu'il sache comment j'ai été tentée, comment je suis tombée dans le piège, en un mot pourquoi j'ai fait ce mensonge.

— Dont je suis loin de vous blâmer. Et cela sans aucune partialité d'affection, je vous l'assure.

— Ce que pensent les autres n'est rien auprès de mon sentiment profond, de ma conviction absolue d'avoir péché. Mais ne parlons plus de cela; c'est fini, le péché est commis, il ne me reste qu'à le rejeter derrière moi et à ne plus jamais manquer de foi.

— Très-bien. S'il vous plaît d'avoir des remords et de vous désoler, faites-en tout à votre aise; je garde toujours ma

conscience enfermée comme un godenot : car, lorsqu'elle sort de sa boîte, elle me surprend par ses dimensions exagérées. Je l'engage donc tout doucement à y rentrer, comme le pêcheur faisait pour le génie. « Il est merveilleux, lui dis-je, que vous soyez demeurée si longtemps renfermée, et dans un si petit espace que je me doutais à peine de votre existence. S'il vous plaît, madame, au lieu de grossir à chaque instant et de me confondre par la vue de vos contours incertains, voulez-vous bien être assez bonne pour vous réduire à vos premières proportions ? » Et une fois que je la tiens de nouveau enfermée, je me dépêche de sceller la boîte, et ce n'est qu'à bon escient que je l'ouvre de nouveau et que je contreviens au principe de Salomon, le plus sage des hommes, qui renfermait ainsi la sienne. »

Mais Marguerite n'était pas disposée à rire, elle faisait à peine attention à ce que disait M. Bell. Toutes ses pensées étaient concentrées sur cette idée qu'elle avait eue déjà auparavant, mais qui devenait maintenant une certitude, à savoir qu'elle avait perdu l'estime de M. Thornton ; il lui semblait qu'aucune explication ne pourrait jamais lui rendre, non pas son amour, car elle y avait renoncé pour toujours, mais ce respect et cette estime qu'elle avait espéré qu'il conserverait pour elle. En vain essayait-elle de se consoler en se disant que l'opinion qu'il avait d'elle ne changerait rien à ce qu'elle était réellement ; mais cette pensée cédait bien vite à sa douleur. Elle avait sur le bout de la langue vingt questions qu'elle eût voulu adresser à M. Bell, mais elle n'osa lui en faire une seule. Celui-ci pensa qu'elle était fatiguée, et il la renvoya de bonne heure dans sa chambre ; elle y resta longtemps assise près de la fenêtre ouverte, les yeux fixés sur le ciel où elle voyait apparaître et briller les étoiles. Elle apercevait aussi une petite lumière sur la terre ; c'était une chandelle qui brûlait dans son ancienne chambre, devenue la nursery des enfants du presbytère.

Un sentiment de perpétuel changement, de néant individuel, de perplexité et de désappointement, accablait Marguerite. Elle n'avait rien retrouvé absolument de même qu'autrefois, et cette instabilité légère, mais s'attaquant à tout, lui avait causé plus de peine que n'eût fait un changement radical.

« Je commence à comprendre, se disait-elle, ce que doit être le ciel. Oh ! que de paix et de grandeur dans ces paroles : *Le même hier, aujourd'hui et toujours, l'Éternel !* Je suis si

lasse, si fatiguée d'être ainsi emportée à travers toutes les phases de ma vie, dans lesquelles rien ne demeure autour de moi, ni les êtres ni les lieux ; c'est comme le cercle dans lequel tourbillonnaient perpétuellement les victimes des passions terrestres. Je crois que je suis dans cette disposition où les femmes d'une autre religion prennent le voile. Je cherche l'immuabilité du ciel dans la monotonie de la terre. Si j'étais catholique et que je pusse rendre mon cœur insensible par quelque grand coup, je me ferais peut-être religieuse ; mais je soupirerais après mes semblables.... non, pas après mes semblables, car je ne les aimerai jamais à l'exclusion de toute affection pour les individus. Peut-être doit-il en être ainsi, peut-être que non ; mais je ne puis décider la question ce soir. »

Et elle s'alla coucher triste et fatiguée, pour se lever le lendemain toujours fatiguée ; mais avec le matin étaient revenues l'espérance et des idées moins sombres.

« Après tout, il faut qu'il en soit ainsi, se dit-elle en entendant les voix des enfants en récréation pendant qu'elle s'habillait. Si le monde était immobile, il se corromprait. En dehors de mes sentiments et de ma tristesse, le progrès de tout ce qui m'entoure est heureux et nécessaire. Je ne dois pas tant penser à la manière dont les choses m'affectent qu'à l'effet qu'elles produisent sur les autres, si je veux en juger sainement et conserver l'espoir et la confiance en Dieu. »

Et elle descendit saluer M. Bell, le sourire sur les lèvres.

« Ah ! missie, lui dit-il, vous avez veillé hier soir, et ce matin vous voilà en retard. J'ai une nouvelle à vous apprendre. Que pensez-vous d'une invitation à dîner, d'une visite faite littéralement à travers la rosée matinale ? J'ai déjà reçu le vicaire, qui est entré ici en se rendant à l'école. Je ne saurais dire au juste pour combien le désir de faire à notre hôtesse un sermon de tempérance au sujet des faneurs est entrée dans sa politesse ; mais enfin je l'ai trouvé ici lorsque je suis descendu, un peu avant neuf heures, et il nous a invités à dîner pour aujourd'hui.

— Mais Edith m'attend, je ne puis y aller, dit Marguerite, heureuse d'avoir une si bonne raison de s'excuser.

— Oui, je sais cela et je le lui ai dit ; je me doutais que vous ne vous soucieriez pas d'y aller ; je vous en ai cependant réservé la possibilité, dans le cas où cela vous plairait.

— Oh ! non, soyons fidèles à notre plan. Partons à midi.

C'est sans doute très-bon et très-aimable à eux, mais je ne pourrais me décider à y aller.

— Très-bien ! ne vous en tourmentez pas ; j'arrangerai cela. »

Avant de sortir, Marguerite se glissa le long du jardin du presbytère et cueillit une petite branche de chèvrefeuille qui pendait en dehors du mur. Elle n'avait pas voulu la veille prendre une fleur dans le jardin, de crainte qu'on ne la remarquât, et que ses sentiments ne devinassent l'objet des commentaires du vicaire et de sa femme. Mais lorsqu'elle traversa le pré commun pour revenir à l'auberge, Helstone lui sembla de nouveau revêtu des anciens enchantements. Les bruits habituels de la vie y étaient plus harmonieux que partout ailleurs, la lumière plus dorée, l'air plus transparent, la vie plus tranquille et plus remplie, les rêveries plus douces. Et Marguerite, se rappelant les sentiments de la veille, se disait à elle-même :

« Et moi aussi, je change perpétuellement, tantôt ceci, tantôt cela, tantôt chagrinée et désappointée, parce que tout n'est pas exactement comme je m'y attendais, et maintenant découvrant soudain que la réalité est plus belle cent fois que ce que j'avais imaginé. O Helstone ! aucun endroit ne me sera jamais si cher que toi ! »

Quelques jours plus tard, elle décida qu'elle était très-contente d'y avoir été et de l'avoir revu, que ce serait toujours pour elle le plus beau lieu du monde ; mais que ce pays était si plein de souvenirs des anciens temps, et surtout de son père et de sa mère, que, si le voyage était à refaire, elle n'aurait peut-être pas le courage de l'entreprendre une seconde fois.

CHAPITRE XLVI.

Il manque quelque chose à Marguerite.

Vers cette époque, Dixon revint à Londres, et devint la femme de chambre en titre de Marguerite. Elle rapportait toutes sortes de nouvelles et de cancons de Milton : comment Marthe était entrée chez miss Thornton lorsque celle-ci s'était

mariée; puis venait un compte rendu des filles d'honneur, des toilettes, du déjeuner du jour de cette cérémonie intéressante; comment on avait généralement trouvé que M. Thornton avait fait les choses trop grandement, pour un homme auquel la grève récente avait causé de grandes pertes; comment certains objets mobiliers, regardés par Dixon comme ayant une grande valeur, s'étaient donnés pour rien à la vente, ce qui était honteux quand on songeait à la richesse des gens de Milton; comment mistress Thornton était venue un jour et avait fait deux ou trois bons marchés, et comment M. Thornton était venu le lendemain et, en témoignant trop vivement le désir qu'il avait de s'assurer d'une ou deux choses, les avait fait monter, à la grande hilarité des spectateurs; de sorte que, ainsi que le disait Dixon, cela avait fait compensation: si mistress Thornton avait payé trop bon marché, M. Thornton avait payé trop cher. M. Bell avait envoyé toutes sortes d'ordres au sujet de livres; il n'y avait pas moyen de le comprendre; il était si minutieux, il aurait fallu qu'il vînt lui-même, mais les lettres ont toujours été et seront toujours plus embarrassantes cent fois qu'elles ne sont utiles. Dixon n'avait pas grand'chose à dire des Higgins. Sa mémoire avait une tendance aristocratique et lui faisait volontiers défaut lorsqu'il s'agissait des détails de la vie de ceux qu'elle regardait comme ses inférieurs. Nicolas se portait très-bien, du moins elle le croyait; il était venu plusieurs fois à la maison demander des nouvelles de miss Marguerite; il était le seul, avec M. Thornton. Et Mary? Oh! bien entendu, elle allait très-bien, cette grande fille négligée et mal-propre! Dixon avait entendu dire, ou peut-être l'avait-elle rêvé (quoique ce serait chose étrange qu'elle eût été rêver de gens tels que les Higgins), que Mary travaillait maintenant à la manufacture de M. Thornton, parce que son père avait voulu qu'elle apprît à faire la cuisine. Mais qu'entendait-on par cette sottise? elle n'en savait rien. Marguerite convint volontiers que cette histoire était assez incohérente pour ressembler très-fort à un rêve; cependant il lui était doux d'avoir maintenant auprès d'elle quelqu'un avec qui parler de Milton et des gens de Milton. Dixon n'aimait pas beaucoup ce sujet de conversation; elle eût voulu laisser dans l'ombre cette partie de sa vie. Elle préférait s'étendre sur certains discours de M. Bell qui lui avaient suggéré l'idée de ce qui était réellement son intention, c'est-à-dire qu'il comptait faire de Mar-

guerite son héritière. Mais sa jeune maîtresse ne lui donnait sur ce sujet aucun encouragement ; elle ne répondait rien aux questions qu'insinuait la femme de chambre, tantôt sous la forme de doutes, tantôt sous celle d'assertions.

Marguerite avait grand désir d'apprendre que M. Bell avait fait un de ses voyages d'affaires à Milton, car il avait été bien convenu entre eux à Helstone que l'explication en question serait donnée à M. Thornton verbalement et quand l'occasion s'en présenterait naturellement. M. Bell n'était pas un correspondant bien actif ; cependant il écrivait de temps à autre des lettres tantôt courtes, tantôt longues, selon la disposition où il se trouvait, et, bien que Marguerite n'eût pas conscience d'un espoir précis et bien défini lorsqu'elle recevait ces lettres, cependant elle achevait toujours de les lire avec un peu de désappointement. Il ne se disposait pas à aller à Milton ; il n'en disait rien du moins. Eh bien ! elle aurait de la patience, elle attendrait ; tôt ou tard les choses s'éclairciraient. Les dernières lettres de M. Bell étaient courtes, tristes, et mêlées d'une amertume inaccoutumée. Il semblait ne rien espérer de l'avenir, regretter au contraire le passé et être bien las du présent. Marguerite craignit qu'il ne fût malade ; mais, en réponse à quelques questions qu'elle lui fit au sujet de sa santé, il lui écrivit un billet très-bref dans lequel il lui disait qu'il y avait par le monde une vieille maladie nommée *le spleen*, qu'il en était atteint et qu'il lui laissait à décider si cette maladie était morale ou physique ; mais qu'il désirait pouvoir se soulager en grommelant, sans être obligé d'envoyer chaque fois un bulletin de sa santé.

Marguerite ne se permit donc plus de questions sur ce sujet. Un jour, Edith lui parla par hasard d'une conversation qu'elle avait eue avec M. Bell la dernière fois qu'il était venu à Londres ; Marguerite en inféra qu'il avait quelque idée de l'emmener l'automne prochain à Cadix, faire une visite à son frère et à sa belle-sœur. Elle questionna Edith jusqu'à ce que celle-ci, impatientée, déclara qu'elle ne pouvait se rappeler rien de plus ; qu'il s'était borné à dire qu'il avait presque envie d'aller savoir par lui-même ce que Frédéric avait à dire pour sa défense au sujet de la sédition, et que ce serait là une bonne occasion pour Marguerite de faire connaissance avec sa belle-sœur ; qu'il faisait toujours quelque voyage pendant les grandes vacances, et qu'il ne voyait pas pourquoi il n'irait pas en Espagne tout aussi bien qu'ailleurs.

C'était tout. Édith ajouta qu'elle espérait que Marguerite n'avait pas envie de les quitter, et qu'elle ne pouvait comprendre pourquoi sa cousine était si désireuse qu'elle lui rapportât tout cela. Et alors, n'ayant rien à faire dans le moment, elle se mit à pleurer, en disant qu'elle aimait cent fois mieux Marguerite que Marguerite ne l'aimait. Celle-ci la consola de son mieux, mais il ne lui fut pas possible de lui expliquer combien l'idée de ce voyage, bien que ce ne fût probablement qu'un « château en Espagne, » la charmait et la ravissait; car Édith était en disposition de regarder tout plaisir pris sans elle comme un affront tacite et une preuve d'indifférence. Marguerite fut donc obligée de renfermer sa joie; mais une conversation avec Dixon lui servit de soupape de sûreté. Elle demanda à sa femme de chambre, en s'habillant pour le dîner, si elle ne serait pas bien contente de voir maître Frédéric et la nouvelle mariée Dolorès.

« Elle est papiste, miss, à ce que je crois, dit Dixon.

— Je le pense. Oh! oui, certainement, dit Marguerite un peu refroidie par cette idée.

— Et ils vivent dans un pays papiste?

— Oui.

— Alors je crains d'être obligée de dire que le salut de mon âme m'est plus cher que maître Frédéric lui-même. Je serais dans une terreur perpétuelle d'être convertie, miss.

— Oh! il n'est pas bien sûr que nous fassions ce voyage, et si je le fais, je ne suis pas si grande dame que je ne puisse me passer de vous. Non, chère vieille Dixon, vous aurez un grand congé si nous y allons; mais il y a bien des si, hélas!

Ce discours ne plut que médiocrement à Dixon, pour plusieurs raisons. D'abord, elle n'aimait pas cette manière de Marguerite de l'appeler sa chère vieille Dixon, dans les moments où celle-ci se montrait particulièrement démonstrative. Elle savait, à la vérité, que miss Hale avait coutume d'appeler « vieux » tous les gens qu'elle aimait, et que c'était chez elle un terme d'affection. Néanmoins Dixon n'approuvait pas qu'elle le lui appliquât: car n'ayant guère plus de cinquante ans, elle se croyait encore à la fleur de l'âge. Secondement, elle n'aimait pas à être si aisément prise au mot; malgré sa terreur, l'Espagne, l'inquisition et les mystères papistes lui inspiraient une certaine curiosité; de sorte qu'elle demanda à miss Hale si elle pensait qu'en ayant soin de ne voir jamais un seul prêtre et de n'entrer dans aucune église, il y aurait

pour elle beaucoup de danger d'être convertie. Maître Frédéric, à la vérité, s'était bien laissé entraîner d'une manière inexplicable.

« Je crois que l'amour l'avait prédisposé à une conversion, dit Marguerite en soupirant.

— En vérité, miss ? s'écria Dixon. Eh bien ! je pourrais, à la rigueur, me garder des prêtres et des églises ; mais l'amour vient sans qu'on y pense ! Je crois décidément que je ferai mieux de n'y pas aller. »

Marguerite craignait de s'attacher par trop à l'idée de ce voyage ; mais, d'un autre côté, cela l'empêchait de songer avec trop d'impatience au désir qu'elle avait que tout fût expliqué à M. Thornton. M. Bell paraissait pour le moment être stationnaire à Oxford, et n'avoir aucune intention immédiate de se rendre à Milton ; et une secrète réserve empêchait Marguerite de faire dans ses lettres la moindre allusion à cette visite projetée. Elle n'osait pas non plus lui parler du projet de voyage en Espagne. Elle ne lui en avait rien dit à Helstone, où le loisir ne lui en avait pas manqué ; ce n'avait été là probablement pour lui qu'un amusement d'imagination. Mais si c'eût été vrai, quelle agréable variété cela eût apportée à la vie monotone qu'elle menait à Londres !

Elle commençait à en être fatiguée, bien qu'elle fût aimée de tous ceux qui l'entouraient, et qu'elle s'amusât souvent beaucoup du fils d'Edith. Il était l'orgueil et le joujou de son père et de sa mère, tant qu'il était sage ; mais il était entêté et volontaire, et, lorsqu'il entraînait dans une de ses colères, Edith se jetait dans son grand fauteuil, fatiguée et désespérée, en s'écriant : « O mon Dieu ! que vais-je faire de lui ? Je t'en prie, Marguerite, sonne Hanley. »

Mais Marguerite l'aimait peut-être plus dans ces manifestations d'un caractère entier que lorsqu'il était bien sage et bien tranquille. Elle l'emportait alors dans une chambre où ils bataillaient ensemble, jusqu'à ce que la fermeté de Marguerite eût ramené l'enfant au calme ; et alors elle mettait en œuvre, pour le convaincre de son tort, tout le charme et toute l'adresse de son esprit, jusqu'à ce que Sholto vint frotter sa petite figure rouge et barbouillée de larmes contre la sienne, l'embrassant, le caressant souvent jusqu'à ce qu'il se fût endormi sur son épaule. C'étaient là de doux moments pour Marguerite. Ils lui donnaient quelque idée de jouissances qu'elle croyait ne jamais devoir goûter.

M. Henry Lennox était, par ses fréquentes visites, un des éléments agréables de la vie d'Harley-Street. S'il était plus brillant qu'autrefois, Marguerite le trouvait aussi plus froid ; mais ses goûts intellectuels, ses connaissances variées, relevaient la conversation qui, sans lui, eût souvent été insipide. Marguerite apercevait chez lui des lueurs de mépris pour son frère et sa belle-sœur, pour leur genre de vie qu'il semblait considérer comme frivole et inutile. Il demanda une ou deux fois à son frère, en présence de Marguerite, s'il avait ou non l'intention de renoncer à sa profession, et, sur la réponse du capitaine Lennox qu'il avait bien assez pour vivre, elle avait vu la lèvre de Henry se plisser avec dédain lorsqu'il avait dit à son frère : « Ne vivez-vous donc que pour cela ? » Mais les deux frères s'aimaient néanmoins beaucoup, comme peuvent s'aimer deux personnes dont la plus intelligente domine sans cesse l'autre, qui supporte volontiers son empire. M. Lennox avançait dans sa profession ; il cultivait soigneusement tous ceux qui pouvaient lui être ou lui devenir utiles ; il était habile, prévoyant, satirique et orgueilleux. Depuis la longue conversation que Marguerite avait eue avec lui, en présence de M. Bell, au sujet des affaires de Frédéric, ils n'avaient eu que peu de relations ensemble, autres que celles qui naissent inévitablement de leurs rapports intimes avec la même famille ; mais cela avait suffi pour faire disparaître chez elle tout embarras, et chez lui tout symptôme de vanité blessée. Ils se voyaient continuellement, mais Marguerite crut remarquer que Henry évitait de la rencontrer seule. Elle s'imaginait qu'il remarquait comme elle combien ils avaient dérivé en sens divers dans leurs goûts et dans leurs opinions, depuis l'époque où ils s'étaient trouvés à l'ancre l'un à côté de l'autre.

Et cependant, lorsqu'il avait parlé plus éloquentement que de coutume, ou fait quelque épigramme spirituelle, elle sentait que son regard cherchait le sien avant tout autre, ne fût-ce que pour un instant ; que, dans leurs rapports de chaque jour, il écoutait son opinion avec une déférence d'autant plus flatteuse qu'elle était involontaire et soigneusement cachée.



CHAPITRE XLVII.

Occasion qui ne peut se retrouver.

Les éléments des dîners que donnait mistress Lennox étaient ceux-ci : ses amies et elle y apportaient leur beauté, le capitaine Lennox, sa connaissance de tous les sujets du jour, et M. Henry Lennox, ainsi que quelques jeunes gens de talent et d'avenir qui y étaient reçus comme ses amis, l'esprit, l'intelligence, la science profonde et variée dont ils savaient se prévaloir sans tomber dans le pédantisme, ou sans entraver le rapide courant de la conversation.

Ces dîners étaient charmants, et cependant le secret mécontentement qui agitant Marguerite l'y poursuivait encore. Elle voyait là le talent, le sentiment, les qualités acquises, les tendances vertueuses elles-mêmes ne servir que de matériaux pour des feux d'artifice, et le feu caché et secret s'épuiser lui-même en étincelles pétillantes. Ils parlaient des arts au point de vue des sens, ne s'occupant que des effets extérieurs, au lieu de chercher à apprendre ce qu'ils ont à enseigner. Ils se battaient les flancs pour exprimer un enthousiasme de commande sur les sujets élevés lorsqu'ils étaient en compagnie, et ils n'y donnaient jamais une pensée lorsqu'ils étaient seuls ; ils dissipaient leur talent d'appréciation en un simple flux de paroles convenables. Un jour, au moment où les messieurs venaient de rentrer dans le salon, M. Lennox s'approcha de Marguerite, et lui parlant volontairement pour la première fois peut-être depuis qu'elle était revenue à Harley-Street :

« Vous ne paraissiez pas satisfaite de ce que disait Shirley pendant le dîner ?

— Vraiment ? ma figure est donc bien expressive ?

— Elle l'a toujours été ; elle n'a pas perdu l'habitude d'être éloquente.

— Je n'aimais pas à l'entendre se faire, même en plaisantant, l'avocat de ce qu'il savait être mal, odieusement mal.

— Mais sa plaidoirie était bien spirituelle. Comme chaque mot portait ! Avez-vous remarqué le bonheur des épithètes ?

..

— Oui !

— Et je le méprise, ajouteriez-vous volontiers. Parlez, je vous prie, sans scrupules, bien qu'il soit mon ami.

— Là ! C'est justement cela qui, chez vous.... »

Elle s'arrêta court.

Il écouta un moment pour voir si elle finirait sa phrase ; mais elle rougit et alla d'un autre côté, non pas cependant sans lui entendre dire clairement, quoique à voix basse :

« Si quelque chose en moi vous déplaît, voulez-vous être assez bonne pour me le dire et me donner ainsi quelque chance d'apprendre à vous plaire? »

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du voyage de M. Bell à Milton. Il en avait cependant parlé à Helstone comme d'une chose très-prochaine ; Marguerite pensait qu'il avait traité de ses affaires par correspondance, et elle ne s'étonnait pas de le voir prendre tous les moyens d'éviter d'aller dans un pays qui lui déplaisait, d'autant plus qu'il était loin de soupçonner l'importance qu'elle attachait à cette explication, qui ne pouvait être faite que de vive voix. Elle savait qu'il le jugeait nécessaire et qu'il le ferait certainement quelque jour, mais qu'il s'inquiéterait peu que ce fût en été, en automne ou en hiver. On était au mois d'août, et il n'avait pas été question du voyage en Espagne auquel Edith avait fait allusion, et Marguerite essayait de se consoler de la perte de cette espérance.

Mais, un matin, elle reçut une lettre dans laquelle M. Bell lui disait qu'il arriverait à Londres la semaine suivante ; qu'il désirait causer avec elle d'un projet qu'il avait conçu ; que de plus il avait l'intention de voir un médecin, car il commençait à penser comme elle, il lui était devenu agréable de croire que son irritabilité et sa mauvaise humeur étaient la faute de sa santé plutôt que celle de son caractère.

Il y avait dans l'ensemble de cette lettre un ton de gaieté forcée dont Marguerite fut plus tard frappée ; mais dans le moment, son attention fut attirée par les exclamations d'Edith.

« Il va venir à Londres ! dit-elle ; ô ciel, je suis si fatiguée de la chaleur, que je n'aurai jamais la force de donner encore un dîner. En outre, tout le monde est parti, excepté nos stupides personnes qui ne savent jamais décider où elles veulent aller. Nous n'aurons aucun convive aimable pour lui tenir compagnie.

— Je suis bien sûre qu'il aimera cent fois mieux dîner avec

nous seuls qu'avec les étrangers les plus agréables que tu puisses rassembler; en outre, comme il n'est pas bien portant, il ne se souciera pas de recevoir des invitations. Je suis bien aise qu'il en convienne enfin. J'étais sûre, d'après le ton de ses lettres, qu'il était malade; cependant il n'avait pas voulu me répondre quand je lui avais demandé ce qu'il en était, et je ne pouvais m'adresser à un tiers pour avoir de ses nouvelles,

— Oh! il n'est pas bien malade, ou il ne songerait pas à aller en Espagne.

— Il ne parle pas de l'Espagne. —

— Non, mais ce plan qu'il doit te proposer y a évidemment rapport; est-ce que tu consentirais vraiment à partir par un temps comme celui-ci ?

— Oh! il va faire moins chaud de jour en jour.... Y consentir! Mais tout ce que je crains, c'est d'y avoir trop pensé et de l'avoir désiré avec cette ardeur peu chrétienne qui est toujours désappointée, ou qui, si elle est satisfaite, ne l'est que dans la lettre, tandis que dans l'esprit on n'y trouve pas de plaisir.

— Mais cette pensée-là est superstitieuse, il me semble, Marguerite.

— Non, je ne le crois pas; seulement elle devrait m'empêcher de me laisser aller à des désirs si passionnés.

— Ma chère Marguerite! Ils te persuaderont de rester là-bas, et alors que deviendrai-je ?

— Oh! je voudrais te trouver un mari ici, pour être plus sûre de toi!

— Je ne me marierai jamais,

— Quelle absurdité! Comment! mais Sholto disait encore hier que tu ajoutes un tel charme à nos réunions, qu'il connaît beaucoup d'hommes qui se trouveront très-heureux d'être reçus ici l'année prochaine à cause de toi. »

Marguerite se redressa avec hauteur. « Sais-tu, Edith, ce que je pense quelquefois que tu as rapporté de ta vie de Corfou ?

— Quoi ?

— Une nuance de grossièreté. »

Edith se mit à pleurer si amèrement et à déclarer avec tant de véhémence qu'elle ne pouvait plus compter sur l'affection de Marguerite, que celle-ci en vint à penser que son orgueil blessé l'avait fait s'exprimer trop durement et, en expiation, elle se fit pendant le reste du jour l'esclave d'Edith; tandis

que la petite personne, accablée par la douleur de voir ses sentiments méconnus, restait couchée sur le sofa, poussant de temps en temps un profond soupir, jusqu'à ce qu'enfin elle s'endormit.

M. Bell ne parut point, même le jour où il avait remis sa visite pour la seconde fois. Le lendemain matin, Marguerite reçut une lettre de Willis, son domestique, qui disait que son maître s'était senti mal à l'aise depuis quelque temps, ce qui avait été cause du retard apporté à son voyage, et que le jour même où il se préparait à partir il venait d'avoir une attaque d'apoplexie; Willis ajoutait que les médecins n'espéraient pas qu'il passât la nuit, et qu'il était plus que probable que, lorsque miss Hale recevrait cette lettre, son pauvre maître aurait cessé d'exister.

Marguerite reçut la lettre pendant le déjeuner; elle devint très-pâle en la lisant; puis, la mettant silencieusement entre les mains d'Edith, elle quitta la chambre.

Edith fut terrifiée par la lecture de la lettre; elle pleura et sanglota bruyamment comme un enfant, au grand désespoir de son mari; mistress Shaw déjeunait dans sa chambre, de sorte qu'il fut seul chargé du soin de calmer et de rassurer sa femme, qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait en contact avec la mort. Quoi! un homme qui avait dû dîner avec eux le lendemain était mourant, peut-être mort à cette heure! Elle fut quelque temps sans pouvoir songer à Marguerite; puis tout à coup elle se leva et se rendit dans la chambre de sa cousine; Dixon y était occupée à faire un paquet de quelques objets de toilette, et Marguerite, tout en pleurant, mettait à la hâte son chapeau, et ses mains tremblaient si fort qu'elle avait peine à en nouer les brides.

« Oh! chère Marguerite! Quel terrible événement! s'écrie Edith. Mais que fais-tu là? Est-ce que tu vas sortir? Sholto est tout à ta disposition pour faire écrire par le télégraphe, ou toute autre chose.

— Je vais à Oxford. Il y a un train dans une demi-heure : Dixon m'a offert d'y venir avec moi, mais j'y serais bien allée seule. Il faut que je le revoie; puis, s'il existe encore, il aura besoin de soins. Il a été pour moi un second père. N'essaye pas de m'arrêter, Edith.

— Mais si, il le faut; maman ne sera pas contente. Il faut que tu ailles lui parler de ce projet, Marguerite. Tu ne sais même pas où tu vas. S'il avait seulement une maison à lui,

ce ne serait rien ; mais un agrégé dans un collège ! Viens trouver maman , pour savoir si elle veut que tu partes. »

Marguerite céda et manqua le train. Cet événement subit avait donné une attaque de nerfs à mistress Shaw , et le temps se perdit à la soigner et à la calmer. Mais il y avait un autre train deux heures plus tard et , après une longue discussion sur le plus ou moins de convenance du voyage , il fut décidé que le capitaine Lennox accompagnerait Marguerite , qui était inébranlable dans sa résolution de partir. L'ami de son père , le sien , était sur son lit de mort : cette pensée se présentait si vivement à son esprit , qu'elle fut surprise elle-même de la fermeté et de l'indépendance avec lesquelles elle s'était prononcée ; enfin , cinq minutes avant le moment du départ , elle était assise dans un wagon en face du capitaine Lennox.

Ce fut une consolation pour elle d'être venue , bien qu'elle apprît en arrivant que M. Bell était mort dans la nuit. Elle vit les chambres qu'il avait occupées , et le souvenir s'en associa à jamais dans son esprit avec la pensée de son père et celle de son ami le plus cher. Le capitaine Lennox et Marguerite avaient promis à Édith que , si tout était fini , comme ils le craignaient , ils seraient de retour pour dîner ; il fallut donc quitter promptement cette chambre où son père était mort , et dire un adieu douloureux à cette bonne et douce figure qu'elle avait toujours trouvée si bienveillante et si affectueuse.

Le capitaine s'endormit pendant le retour à Londres , de sorte que Marguerite put pleurer en liberté et réfléchir à cette fatale année et à tous les malheurs qu'elle lui avait amenés. A peine était-elle bien convaincue d'une perte , qu'une autre venait rouvrir des blessures qui commençaient à se fermer. Mais lorsqu'elle entendit les voix affectueuses de sa tante et d'Édith , lorsqu'elle vit la joie innocente du petit Sholto à son arrivée , Marguerite sortit de l'accès de désespoir presque superstitieux où elle était plongée , et elle sentit que toute joie n'était pas à jamais perdue pour elle. Elle eut la place d'Édith sur le sofa ; on apprit à Sholto à porter avec soin la tasse de thé de sa tante Marguerite , et , lorsqu'elle monta s'habiller , elle put remercier Dieu d'avoir épargné à son bon vieil ami les souffrances d'une longue maladie.



CHAPITRE XLVIII.

Tranquillité.

« N'est-ce pas Marguerite qui hérite ? » dit tout bas Édith à son mari lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans leur chambre, le soir du triste voyage d'Oxford. Elle avait attiré la tête du capitaine vers elle, tandis qu'elle-même se tenait sur la pointe des pieds, et, avant d'oser lui faire cette question, elle l'avait supplié de ne pas s'en offenser. Le capitaine Lennox était sur ce sujet dans la plus complète ignorance; si on lui avait dit quelque chose, il l'avait oublié; un agrégé d'un collège peu important ne pouvait avoir grand'chose à laisser; il n'avait jamais eu d'ailleurs l'intention de faire payer pension à Marguerite, et deux cent cinquante guinées par an lui semblaient une somme extravagante, d'autant qu'elle ne buvait pas de vin. Édith retomba sur ses pieds un peu triste; son roman était détruit.

Huit jours plus tard, elle vint trouver son mari en sautant, et, lui faisant une grande révérence, elle lui dit :

« J'avais raison et vous aviez tort, très-noble capitaine. Marguerite a reçu une lettre de l'homme d'affaires de M. Bell et elle est légataire universelle; les legs particuliers se montent à environ deux mille livres sterling, et le reste à quarante mille, d'après la valeur actuelle des propriétés à Milton.

— En vérité! Et que dit-elle de cette fortune ?

— Oh! il paraît qu'elle savait depuis longtemps qu'elle lui appartiendrait; seulement elle était loin de la croire aussi considérable. Elle est très-pâle et elle dit que cela l'effraye; mais c'est de l'enfantillage, et cela sera bientôt passé. J'ai laissé maman l'accablant de félicitations, et je suis accourue vous tout dire. »

M. Henry Lennox parut être regardé d'un commun accord comme le conseiller naturel et l'homme d'affaires de Marguerite. Elle était si complètement ignorante de toutes les formalités légales, qu'elle était obligée d'avoir constamment recours à lui. Il lui choisit un avocat; il lui apportait des papiers à

signer; enfin, il n'était jamais si heureux que lorsqu'il lui expliquait ce que signifiaient tous les mystères de la loi.

« Henry, lui dit un jour Édith avec malice, savez-vous comment je pense que se termineront toutes ces conférences avec Marguerite?

— Non, dit-il en rougissant, et je désire que vous ne m'en disiez rien.

— C'est bien; alors je n'ai pas besoin de dire à Sholto de ne pas inviter si souvent M. Montaigu à venir ici.

— Comme il vous plaira! dit-il avec un calme affecté. Ce à quoi vous songez peut arriver ou ne pas arriver; mais cette fois, avant de m'avancer, je veux être sûr du terrain. Invitez donc qui vous voudrez. Ce que je vais dire est peut-être impoli, Édith; mais, si vous vous en mêlez, vous gâterez tout. Elle s'est montrée longtemps tout à fait sauvage avec moi; ses airs de Zénobie ne font que commencer à se fondre. Il y a en elle l'étoffe d'une Cléopâtre, si elle était un peu plus païenne.

— Pour ma part, dit Édith non sans quelque malice, je suis bien aise qu'elle soit chrétienne: je connais si peu de personnes qui le soient!

Il ne fallut plus songer à l'Espagne pour cet automne, bien que Marguerite ne pût s'empêcher de désirer que quelque heureuse occasion amenât Frédéric à Paris, où elle l'aurait facilement rejoint. En place de Cadix, il lui fallut se contenter de Cromer, car c'était là que sa tante Shaw et les Lennox s'étaient enfin décidés à se rendre. Peut-être, après tout, Cromer était-il ce qui lui valait le mieux, car elle avait surtout besoin de reprendre des forces.

Parmi les espérances auxquelles il lui fallait renoncer, se trouvait celle de voir M. Bell expliquer à M. Thornton les circonstances qui avaient précédé le malheureux accident cause de la mort de Léonard. Quelle que fût l'opinion que devait conserver d'elle M. Thornton, elle désirait que du moins cette opinion fût basée sur une connaissance véritable de la manière dont elle avait agi et des motifs qui l'avaient influencée. Cela l'eût mise en repos sur un point qui l'agiterait toujours, à moins qu'elle ne prît la résolution de n'y plus songer. Il y avait maintenant si longtemps que ces choses étaient passées, qu'il n'était pas de manière possible de les expliquer, excepté celle qu'elle avait perdue par la mort de M. Bell. Il lui fallait donc, comme tant d'autres, se soumettre à être injustement jugée; mais, bien qu'elle essayât de se raisonner en

se disant que la même chose était arrivée souvent à autrui, son cœur n'en aspirait pas avec moins d'ardeur à ce que quelque jour, fût-ce dans bien des années peut-être, mais au moins avant sa mort, M. Thornton apprît combien fortement elle avait été tentée. Mais c'étaient là de vains désirs, des pensées oiseuses, et, après s'en être bien convaincue, elle tourna toutes ses forces vers la vie qui était en ce moment devant elle, et résolut d'en accepter toutes les jouissances et d'en embrasser tous les devoirs.

Elle avait coutume de passer sur le rivage de longues heures, regardant tantôt les vagues qui venaient se briser sur le sable, tantôt celles qui se soulevaient au loin et lançaient vers le ciel leurs jets étincelants; elle entendait ainsi, sans en avoir conscience, l'hymne éternel que la nature élève sans cesse vers son auteur. Elle se sentait tout apaisée sans savoir comment. Elle restait ainsi assise sur le sable, les mains croisées, entourant ses genoux, tandis que sa tante Shaw faisait de petites emplettes et qu'Édith et le capitaine se livraient à de lointaines excursions sur terre et sur mer. Les nourrices qui passaient et repassaient devant elle, faisant jouer leurs enfants, se demandaient tout bas l'une à l'autre ce que miss Marguerite pouvait regarder ainsi, pendant si longtemps, jour après jour. Et lorsque la famille se rassemblait pour dîner, Marguerite était silencieuse et si absorbée qu'Édith la déclara stupide, et accueillit avec acclamations la proposition que lui fit son mari d'inviter Henry à venir passer huit jours à Cromer lorsqu'il reviendrait d'Écosse.

Mais pendant ce temps la réflexion permettait à Marguerite de voir les événements sous leur jour réel, de leur assigner leur place véritable, de se rendre compte de leurs causes et de leur signification, dans l'avenir comme dans le passé. Les heures passées sur le bord de la mer n'étaient pas perdues, comme eût pu s'en apercevoir facilement toute personne qui eût su lire sur la physionomie de Marguerite. Henry Lennox fut frappé du changement.

« La mer a fait un bien immense à miss Halé, à ce qu'il me semble, dit-il, lorsque celle-ci quitta la chambre pour la première fois après son arrivée à Cromer. Elle a dix ans de moins qu'elle n'avait à Londres.

— C'est le chapeau que je lui ai acheté, s'écria Édith triomphante; j'ai tout de suite vu qu'il lui irait merveilleusement.

— Je vous demande pardon, dit M. Lennox, du ton moitié dédaigneux, moitié indulgent, qu'il avait généralement avec Édith; mais je crois connaître la différence qu'il y a entre les charmes d'un chapeau et ceux d'une femme : ce n'est pas un chapeau qui eût pu rendre les yeux de miss Hale si brillants et cependant si doux, ses lèvres si colorées, et son visage si reposé et si satisfait. Elle ressemble à mieux encore, ajouta-t-il en baissant la voix, elle ressemble à la Marguerite Hale d'Helstone. »

Depuis ce jour, cet homme habile et ambitieux dirigea tous ses efforts vers la conquête du cœur de Marguerite. Il aimait sa douce et fière beauté. Il connaissait la portée latente de son esprit, qui pourrait, il le pensait du moins, être amené à s'intéresser à tous les objets qui l'intéressaient lui-même. Il ne regardait sa fortune que comme une partie du caractère complet et superbe qui lui appartenait; cependant il se rendait compte que cette fortune lui serait d'un grand secours pour s'élever plus rapidement. Il espérait conquérir des honneurs et une réputation au moyen desquels il s'acquitterait un jour amplement envers elle de cette première avance de fortune. Il avait été à Milton pour affaires relatives à sa propriété en revenant d'Écosse, et, avec le coup d'œil prompt et exercé de l'homme de loi toujours prêt à tenir compte des probabilités et à les peser, il s'était bien vite aperçu de la valeur croissante des maisons et des terrains qu'elle possédait dans cette ville riche et prospère. Il était heureux de voir que ses relations actuelles avec Marguerite, devenue sa cliente, effaçaient graduellement chez elle le souvenir de cette malencontreuse soirée d'Helstone. Il avait, comme conseil légal, mille occasions de la voir en particulier, outre celles qui naissaient de leurs rapports de famille.

Marguerite n'était que trop disposée à l'écouter lorsqu'il lui parlait de Milton, bien qu'il n'eût vu aucune des personnes qu'elle connaissait particulièrement. C'était la coutume de sa tante et de sa cousine de parler de Milton avec éloignement et avec mépris, et Marguerite avait honte de se rappeler qu'elle avait éprouvé et exprimé les mêmes sentiments pendant les premiers temps de son séjour dans cette ville. Mais M. Lennox allait presque au delà de Marguerite dans son appréciation chaleureuse de Milton et du caractère de ses habitants. Leur énergie, leur puissance, le courage indompté avec lequel ils luttaient contre tous les obstacles,

le feu sombre qui animait leur existence, avaient captivé son attention, excité son intérêt; il ne se lassait pas de parler d'eux, et il n'avait jamais remarqué combien étaient égoïstes et matériels plusieurs des résultats qu'ils se proposaient pour but dans ces efforts incessants, dans ce travail sans relâche, jusqu'à ce que Marguerite lui eût signalé ce vice corrupteur de tant de qualités nobles et admirables d'ailleurs.

Néanmoins, quand la conversation languissait, quand miss Hale ne faisait plus à ses questions que de courtes réponses, Henry s'aperçut qu'une réflexion sur quelque particularité du caractère des habitants du Darkshire était un sûr moyen de ranimer soudain son attention et sa vivacité.

Lorsqu'ils revinrent tous à Londres, Marguerite mit à exécution une des résolutions qu'elle avait prises au bord de la mer, celle d'arranger sa vie comme il lui convenait. Avant de partir pour Cromer, elle s'était montrée aussi docile aux décrets de sa tante que si elle eût été encore la petite étrangère effarouchée qui, douze ans auparavant, s'était endormie à force de pleurer dans la nursery d'Harley-Street. Mais elle s'était dit, dans ces heures de solennelles méditations, qu'elle rendrait un jour compte de sa vie et de l'emploi qu'elle en avait fait, et elle s'efforça de résoudre ce problème, le plus difficile de tous pour les femmes, c'est-à-dire de savoir ce qu'elle devait à l'autorité, et jusqu'à quel point elle devait conserver sa liberté d'action.

Mistress Shaw avait un excellent caractère, et Édith avait hérité de cette charmante qualité domestique. Quant à Marguerite, la promptitude de son intelligence et la vivacité de son imagination la rendaient quelquefois impatiente, et l'isolement de toute sympathie où elle s'était trouvée de bonne heure l'avait rendue orgueilleuse; mais elle avait une douceur de cœur indéfinissable et tout enfantine, qui autrefois la rendait irrésistible, même dans ses rares moments de caprice et d'obstination; et, maintenant qu'elle était adoucie par ce que le monde appelait sa bonne fortune, sa tante fut obligée de céder au charme de ses manières, et de lui concéder le droit de vivre selon ses idées de devoir.

« Seulement, tâche de ne pas devenir masculine, dit Édith d'un ton suppliant. Maman veut que tu prennes un des valets de pied pour toi, et je ne demande pas mieux, je t'assure, car ce sont de grands fléaux. Seulement, pour l'amour de moi, chère Marguerite, tâche de ne pas devenir masculine;

c'est la seule chose que je te demande. Valet de pied ou non, ne deviens pas masculine.

— N'aie pas peur, Édith ; je te promets de m'évanouir dans tes bras pendant le dîner des domestiques à la première occasion ; et alors, pendant que Sholto jouera avec le feu, que Baby criera de toutes ses forces, tu commenceras à désirer une femme un peu masculine et capable de se tirer d'affaire dans toutes les circonstances.

— Et tu ne deviendras pas trop sainte pour plaisanter et pour être un peu gaie ?

— Non, certainement ; je serai plus gaie que je n'ai jamais été, maintenant que je vivrai à ma guise.

— Et tu n'auras pas l'air d'une caricature, tu me laisseras t'acheter tes robes ?

— Mais j'entends bien les acheter moi-même. Tu viendras avec moi, si tu veux, mais personne ne satisferait mon goût que moi-même.

— Oh ! j'avais peur que tu ne voulusses t'habiller en brun et en couleur poussière, afin qu'on ne vît pas la crasse que tu ramasseras dans tous ces taudis. Je suis bien aise de savoir que tu conserveras quelque goût pour les vanités, en souvenir du vieil Adam.

— Je serai toujours la même, Édith ; je voudrais que ma tante et toi vous en fussiez persuadées. Seulement, comme je n'ai ni mari ni enfants qui m'imposent des devoirs naturels, je te demande la permission de m'en créer d'autres que celui d'acheter mes robes. »

Dans le conseil de famille, composé d'Édith, de sa mère et de son mari, qui fut tenu sur ces entrefaites, on décida que tous ces nouveaux plans n'en assuraient que mieux Marguerite à Henry. Édith et le capitaine éloignèrent sans rien dire ceux de leurs amis qui pouvaient avoir des fils et des frères éligibles, et ils remarquèrent avec satisfaction que Marguerite ne semblait prendre plaisir dans aucune autre société que celle de Henry, en dehors de la famille. Les autres admirateurs qu'avaient attirés sa beauté ou sa réputation de fortune, découragés par son indifférence, allèrent offrir leurs hommages à des beautés moins dédaigneuses ou à de plus riches héritières. Henry et elle devenaient peu à peu plus intimes et plus familiers, mais ils n'étaient pas gens à souffrir la moindre remarque sur leur manière d'être.

CHAPITRE · XLIX.

Changements à Milton.

Pendant ce temps, les cheminées fumaient à Milton, les machines mugissaient et faisaient entendre leurs battements incessants. Le bois, le fer et la vapeur travaillaient sans intelligence et sans but; mais la persévérance de leur monotone labeur était égalée par l'activité infatigable des vaillantes multitudes qui, pleines d'intelligence et de volonté, s'empresaient avec ardeur.... vers quoi? On ne voyait pas de flâneurs dans les rues; personne n'était sorti pour son plaisir, tous les visages exprimaient l'anxiété; on recherchait les nouvelles avec une avidité fiévreuse, et les hommes se coudoyaient et se heurtaient sur le marché et à la Bourse, comme ils faisaient dans la vie, avec tout l'égoïsme de la concurrence. Un nuage sombre planait sur la ville. Il y avait peu d'acheteurs, et ceux qui se présentaient étaient examinés d'un œil défiant par les vendeurs, car le crédit était menacé et les maisons les plus solides pouvaient voir leur fortune atteinte par les désastres qu'avaient subis les maisons de commerce maritime du port voisin. Jusqu'ici il n'y avait eu aucune faillite dans Milton; mais, par suite de toutes celles qui avaient eu lieu en Amérique, et même plus près, que de maisons de Milton avaient gravement souffert! et chaque matin on pouvait lire sur les visages ces questions que chacun osait à peine faire : « Quelles nouvelles? Qui a failli? En quoi serai-je atteint? » Et si deux ou trois personnes se rassemblaient, elles s'entretenaient des maisons solides et se gardaient de faire la moindre allusion à celles qui, dans leur opinion, étaient menacées : car une parole inconsidérée pouvait, dans ces temps difficiles, causer la chute de commerçants qui autrement eussent fait tête à l'orage, et la chute d'une maison entraînait toujours plusieurs autres. « Thornton est solide, disait-on; ses affaires sont considérables, elles augmentent chaque année; mais il a une si bonne tête et il est si prudent, malgré son audace! » Puis un homme en tirait un autre à

part, et lui parlant à l'oreille, il disait : « Les affaires de Thornton sont considérables, mais il a dépensé ses bénéfices à les étendre ; il n'a pas de capital de réserve ; il a renouvelé ses machines il y a deux ans, et cela lui a coûté on ne sait combien. Le sage entend à demi-môt. » Mais ce M. Harrison n'était qu'un envieux qui croassait ; cet homme avait succédé à la fortune toute faite de son père, et il avait craint de la perdre en changeant quoi que ce fût aux allures de celui-ci, mais il envoyait chaque schelling que gagnaient ceux qui étaient plus hardis et plus habiles que lui.

M. Thornton était réellement très-embarrassé. Il était atteint dans son endroit sensible : sa fierté de la réputation commerciale qu'il s'était acquise. Artisan de sa propre fortune, il ne l'attribuait pas à son mérite personnel, mais à la puissance que donnait le commerce à tout homme brave, honnête et persévérant, de s'élever à une hauteur d'où il pouvait voir à l'aise le jeu des événements du monde, et s'acquiescer honnêtement, au moyen de ces vues étendues, plus de pouvoir et d'influence que dans toute autre carrière. Il avait voulu qu'au loin, à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Midi, là où sa personne ne serait jamais connue, son nom fût respecté, sa volonté accomplie, et sa signature acceptée comme de l'or. Telle était l'idée que, dès le commencement de sa carrière, M. Thornton s'était faite de la vie d'un négociant. *Ses marchands sont comme des princes*, lui disait sa mère, lisant le texte à haute voix, et c'était là pour lui comme l'appel de la trompette qui l'excitait à la lutte. Il était, comme tant d'autres, occupé de ce qui se passait au loin, indifférent à ce qui avait lieu près de lui. Il avait voulu que son nom fût une puissance dans les pays étrangers et sur les mers lointaines ; il avait voulu être le chef d'une maison qui serait fameuse pendant plusieurs générations, et ce n'était qu'après de longues années qu'il commençait à entrevoir ce qu'il pouvait être dans son propre pays, dans sa propre manufacture et parmi ses ouvriers. Eux et lui avaient longtemps vécu parallèlement, tout près les uns des autres, mais sans jamais se toucher, jusqu'à l'événement qui lui avait fait connaître Higgins. Une fois amené face à face avec un individu faisant partie des masses qui l'entouraient, en dehors du caractère de patron et d'ouvrier, il avait commencé à comprendre que « nous avons tous un cœur humain. » C'avait été là le premier pas, et, jusqu'à ce jour où la crainte de voir cesser ses rapports avec

quelques ouvriers qu'il avait si récemment appris à connaître comme hommes, et celle d'être obligé de renoncer, sans en avoir fait l'essai, à un ou deux plans qui lui étaient chers, rendaient plus poignantes les inquiétudes qui venaient de temps en temps l'assaillir, il avait ignoré combien, dans ces derniers temps, sa position de manufacturier lui était devenue précieuse par cela seul qu'elle le mettait en contact perpétuel avec les ouvriers, et qu'elle lui donnait une si grande puissance sur une race d'hommes étranges, malicieux, ignorants, mais par-dessus tout pleins d'énergie et de vifs sentiments humains. Il passait en revue sa situation actuelle. La coalition de l'année dernière l'avait empêché de livrer des commandes considérables qui lui avaient été faites; il avait auparavant, pour satisfaire à ces mêmes commandes, employé une grande partie de son capital disponible au renouvellement de ses machines, et il s'était muni d'une immense provision de coton. Il n'avait pu remplir les engagements qu'il avait pris, à cause de l'extrême inhabileté des ouvriers irlandais qu'il avait fait venir; une grande partie de leur ouvrage avait été perdue ou mise de côté, comme indigne d'être livrée par une maison qui se piquait de ne fournir que des articles de première qualité. Pendant plusieurs mois, la gêne occasionnée par les suites de la grève avait été un obstacle aux entreprises de M. Thornton; et bien souvent, lorsque ses regards étaient tombés sur Higgins, il s'était senti disposé à lui parler avec colère sans aucune cause actuelle, mais par le sentiment du sérieux dommage que lui avait causé l'affaire à laquelle celui-ci avait eu part. Mais lorsqu'il s'était aperçu de cette disposition au ressentiment, il avait résolu d'en triompher. Il aurait pu se borner à éviter Higgins, mais il voulut au contraire se rendre maître de lui-même en lui donnant accès auprès de lui toutes les fois que les règlements et son propre loisir le permettaient. Et bientôt tout ressentiment disparut devant l'étonnement qu'il éprouva en voyant comment des hommes tels que lui et Higgins, vivant du même commerce, travaillant à la même œuvre, bien que d'une manière diverse, pouvaient envisager la position et les devoirs l'un de l'autre d'une manière si étrangement différente. De là naquirent ces relations qui n'eussent peut-être pas eu à l'occasion le pouvoir d'empêcher les intérêts et les opinions de se heurter, mais qui du moins disposaient le patron et les ouvriers à plus de sympathie et d'indulgence réciproque. Outre cette amélio-

ration dans les sentiments, M. Thornton et ses ouvriers découvrirent que, chacun de leur côté, ils avaient ignoré des faits positifs, bien connus de l'autre partie.

Mais on était arrivé à l'une de ces périodes fatales au commerce, où la diminution de la demande faisait baisser de valeur les grandes provisions ; celle de M. Thornton tomba à moitié prix : il ne recevait aucune commande, par conséquent il perdait l'intérêt du capital employé à l'achat des machines ; il lui était même difficile d'obtenir le paiement des commandes qu'il avait livrées ; et cependant il fallait subvenir à la dépense continuelle qu'exigeait la continuation des affaires. Puis vint le moment de payer les sommes dues pour le coton qu'il avait acheté ; l'argent étant rare, il ne put emprunter qu'à un taux d'intérêt exorbitant, et en même temps il lui était impossible de rien vendre de sa propriété. Il ne désespéra pas cependant ; il travailla nuit et jour à prévoir les événements et à y parer ; il était aussi calme et aussi doux que jamais avec les femmes de sa maison ; il parlait peu à ses ouvriers : mais maintenant ceux-ci le connaissaient, et plus d'une réponse sèche et brève était reçue par eux avec d'autant plus de sympathie qu'ils en auguraient que le patron était inquiet et préoccupé ; ils étaient loin maintenant de cet esprit d'antagonisme contenu, qui autrefois les rendait toujours prêts à le juger sévèrement et à mal parler de lui. « Le patron a bien des choses qui le tourmentent, » dit un jour Higgins entendant M. Thornton demander d'un ton bref et mécontent pourquoi tel ou tel ordre n'avait pas été obéi, et remarquant le soupir qui lui avait échappé en passant devant une pièce où plusieurs ouvriers étaient en train de travailler. Higgins et un de ses camarades restèrent ce soir-là après l'heure du départ, sans en rien dire, pour faire l'ouvrage qui avait été négligé, et M. Thornton crut que le contre-maître auquel il avait adressé des reproches avait fait la besogne lui-même.

« Oh ! je sais bien qui est-ce qui aurait été fâché de voir le patron assis là-bas comme une pièce de calicot gris ! Le cœur de femme du vieux curé se serait brisé s'il avait vu le patron avec une figure si triste, pensait un jour Higgins en s'approchant de M. Thornton dans Marlborough-Street.... Maître, dit-il en arrêtant son patron dans sa marche rapide et décidée, et provoquant chez lui un geste de légère impatience, avez-vous eu des nouvelles de miss Marget ces temps-ci ?

— Miss qui ? répliqua M. Thornton.

— Miss Marget, miss Hale, la fille du v'ieux curé ; vous sauriez bien vite de qui je parle, si vous vouliez seulement penser un peu à ce que je vous dis. (Il n'y avait rien d'irrespectueux dans le ton dont ces paroles étaient dites.)

— Oh, oui ! »

Et soudain le visage de M. Thornton s'éclaircit, et il jeta un rayon de bienveillance sur celui qui lui parlait.

« Elle est ma propriétaire, maintenant, vous savez, Higgins. J'ai de ses nouvelles de temps en temps par son homme d'affaires d'ici. Elle va bien et elle est avec des amis ; merci, Higgins. »

Le « merci » qui était venu peu après le reste de la réponse, et qui cependant avait été dit si chaleureusement, éveilla certaines idées chez Higgins. Ce pouvait n'être qu'une fausse piste ; néanmoins il résolut de la suivre et de voir où elle le conduirait.

« Et elle ne se marie donc pas, maître ? continua-t-il.

— Pas encore. »

Et le visage de M. Thornton redevint sombre et sévère.

« Il en est question cependant ; ce serait avec un parent de sa cousine.

— Alors je compte qu'elle ne reviendra pas à Milton.

— Non !

— Un instant, patron. » Et, s'approchant d'un air confidentiel de M. Thornton, il lui dit à l'oreille : « Le jeune monsieur est-il justifié ? »

Et il accompagna cette question d'un clignement d'yeux qui ne fit que rendre la chose plus inintelligible à son patron.

« Le jeune monsieur, je veux dire maître Frédéric, comme ils l'appelaient, son frère qui est venu ici, vous savez bien.

— Ici ?

— Sans doute, à la mort de la dame. N'ayez pas peur que je dise rien ; Mary et moi, nous avons toujours su la chose et nous l'avons gardée pour nous, car nous l'avons apprise parce que Mary travaillait dans la maison à ce moment-là.

— Il est venu ici ! et c'était son frère !

— Sans doute ; et je croyais que vous le saviez, sans quoi je ne vous en aurais jamais parlé. Vous saviez qu'elle avait un frère ?

— Oui, et je sais tout ce qui le concerne. Mais il était donc ici au moment de la mort de mistress Hale ?

— Je ne veux pas en dire plus long. J'ai peut-être déjà fait

une sottise, car ils ont gardé cela très-secret. Je voulais seulement savoir s'ils avaient pu le faire absoudre.

— Non pas que je sache. Mais je n'ai des nouvelles de miss Hale que par son homme de loi. »

Puis M. Thornton quitta Higgins pour aller à ses affaires, le laissant tout désappointé.

« C'était son frère ! se dit M. Thornton, j'en suis bien aise. Peut-être ne la reverrai-je jamais ; mais c'est une consolation, un soulagement pour moi de savoir cela. Je savais qu'elle ne pouvait avoir commis une inconvenance, et cependant j'aspirais à en avoir la conviction. Maintenant je suis content ! »

C'était un mince fil d'or traversant le sombre tissu de sa fortune présente, qui devenait chaque jour plus menaçante. Un de ses agents avait mis sa confiance en une maison américaine qui venait de tomber avec beaucoup d'autres : car en ces temps difficiles c'était comme pour un château de carton, la chute de l'un entraînait celle de l'autre. Quels étaient les engagements de M. Thornton ? Pourrait-il faire tête à l'orage ?

Chaque soir il emportait dans sa chambre ses livres et ses papiers, et veillait longtemps après que tous étaient couchés. Il croyait que personne ne savait qu'il employait à ce travail les heures qu'il aurait dû consacrer au repos. Un matin, au moment où le jour commençait à percer au travers de ses persiennes fermées, et alors qu'il se disait avec découragement et indifférence qu'il se passerait bien cette nuit-là des deux heures de sommeil qu'il se réservait habituellement avant de recommencer les travaux de la journée, la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit sa mère debout, dans le costume qu'elle avait porté la veille. Elle ne s'était pas couchée non plus. Leurs yeux se rencontrèrent. Leurs visages étaient pâles et fatigués par cette veille prolongée.

« Mère ! pourquoi n'êtes-vous pas au lit ?

— Mon fils, croyez-vous que je puisse dormir, tandis que l'inquiétude vous tient éveillé ? Vous ne m'avez pas dit ce qui qui vous tourmente ; mais depuis plusieurs jours, je vois que vous souffrez de rudes peines.

— Le commerce va mal.

— Et vous redoutez ?

— Je ne redoute rien, répliqua-t-il en relevant la tête avec fierté. Je sais maintenant que je ne ferai rien perdre à personne ; c'était là ce qui m'inquiétait.

— Mais où en êtes-vous ? Ferez-vous.... sera-ce une faillite ? dit mistress Thornton d'une voix tremblante d'émotion.

— Non, pas une faillite. Il faut que je quitte les affaires, mais je payerai tout le monde ; je pourrais me relever, je suis rudement tenté.

— Comment cela ? John ! soutenez l'honneur de votre nom. Courez pour cela toute espèce de risque. Comment pourriez-vous vous relever ?

— Par une spéculation qu'on me propose ; elle est pleine de danger, mais si elle réussit je serai au-dessus de mes affaires et personne ne saura rien des difficultés où je me suis trouvé. Mais si elle échoue....

— Si elle échoue ? répéta mistress Thornton en posant sa main sur le bras de son fils et le regardant avec une curiosité avide ; elle retenait sa respiration pour entendre sa réponse.

— Si elle échoue, d'honnêtes gens auront été ruinés par un coquin, dit-il d'un air sombre. Dans ma position actuelle, l'argent de mes créanciers est en sûreté, jusqu'au dernier sou ; mais je ne sais pas où en est le mien, peut-être n'ai-je plus rien à l'heure qu'il est ; donc c'est l'argent de mes créanciers que je risquerais.

— Mais si vous réussissez, ils n'en sauront rien. Cette spéculation est-elle donc si hasardeuse ? je suis sûre que non, sans quoi vous n'y auriez pas songé. Si elle réussissait ?

— Je serais riche, mais j'aurais perdu la paix de ma conscience.

— Pourquoi ? vous n'auriez fait de tort à personne.

— Non, mais j'aurais couru le risque de ruiner plusieurs personnes pour un misérable avantage. Ma mère ! je suis décidé. Cela ne vous fera pas beaucoup de peine de quitter cette maison, n'est-ce pas, ma bonne mère ?

— Non ; ce qui m'affligera, ce sera de vous voir descendre de la position que vous aviez acquise. Qu'allez-vous faire ?

— Je serai toujours le même John Thornton que par le passé, tâchant de bien faire et me trompant souvent, puis recommençant bravement. Mais cela est dur, ma mère : j'ai tant travaillé, tant fait de plans ! j'ai découvert trop tard une nouvelle puissance dans ma position, et maintenant tout est fini ! je suis trop vieux pour recommencer le même cours. Cela est bien dur, en vérité, ma mère. »

Il s'éloigna d'elle et cacha son visage de ses mains.

« Je ne comprends rien, dit mistress Thornton d'un ton de

sombre révolte. Voilà mon garçon qui est un bon fils, un homme juste, un cœur tendre, et il échoue dans tout ce qu'il entreprend; il aime une femme, et elle ne se soucie pas plus de lui qu'elle n'eût fait de l'homme le plus ordinaire; il travaille nuit et jour et il travaille en vain, tandis que les autres prospèrent, s'enrichissent, et tiennent leur misérable nom bien haut au-dessus de la honte.

— La honte n'a jamais approché de moi, » dit à voix basse M. Thornton.

Mais sa mère continua.

« Je me suis souvent demandé où était la justice, et je suis convaincue qu'il n'y en a aucune dans le monde, maintenant que je te vois réduit à cette extrémité, toi, mon cher, bon, courageux fils; quand nous devrions mendier ensemble, je n'en serais pas moins fière d'être ta mère! »

Elle se pencha sur lui et l'embrassa à travers ses larmes.

« Ma mère, dit-il en la serrant doucement entre ses bras, qui est-ce qui a réglé mon sort en ce monde, pour le bien comme pour le mal? »

Elle secoua la tête; elle ne voulait pas entendre parler de religion en ce moment.

« Ma mère, continua M. Thornton, voyant qu'elle ne voulait pas répondre, moi aussi j'ai été rebelle, mais je m'efforce de ne plus l'être; aidez-moi comme vous m'aidiez lorsque j'étais enfant. Vous me disiez de bonnes paroles, lorsque mon père mourut et que nous restâmes bien plus pauvres que nous ne le serons maintenant; vous me disiez des paroles courageuses, nobles, confiantes, que je n'ai jamais oubliées; parlez-moi de nouveau ainsi, ma mère. Ne soyons pas comme des gens dont les richesses ont endurci le cœur. Si vous me répétiez les paroles d'autrefois, il me semble que je retrouverais quelque chose de la pieuse simplicité de mon enfance. Je me les dis bien bas à moi-même; mais elles auraient plus de force venant de vous, qui avez eu à supporter tant de maux et d'épreuves.

— J'ai eu bien des peines, il est vrai, mais aucune aussi rude que celle-ci. Vous voir descendre de la place qui vous appartient! Je me résignerais bien pour moi-même; John, mais pour vous, c'est impossible; non, pas pour vous! Dieu a jugé à propos de se montrer bien dur envers vous. »

Et tout son corps était secoué par les sanglots, qui sont presque toujours convulsifs chez les personnes âgées; tout à

coup elle fut frappée du silence qui s'était fait, et elle se contenta pour écouter. Elle n'entendit rien, leva la tête et vit son fils appuyé sur la table.

« O John ! » s'écria-t-elle, et elle lui souleva la tête. Il était si pâle, l'expression de ses yeux était si triste et si étrange, que l'idée qu'il allait mourir traversa l'esprit de sa mère ; mais lorsqu'elle vit la rigidité du visage faire peu à peu place à la couleur naturelle, et son fils revenir à son état accoutumé, tout sentiment d'humiliation mondaine disparut devant celui du bonheur que lui apportait sa seule existence. Elle comprit ce qu'elle devait de reconnaissance à Dieu pour lui avoir donné un tel fils, et elle l'en remercia avec une effusion et une ferveur qui chassèrent de son esprit tout sentiment de rébellion.

M. Thornton ne pouvait encore parler ; il alla ouvrir la fenêtre et les persiennes, et la lumière rouge du soleil à son lever entra dans la chambre. Le vent était toujours de l'est, et le temps d'un froid piquant, comme il était depuis plusieurs semaines ; il n'y aurait pas cette année demande pour les vêtements légers du printemps, il fallait abandonner ce dernier espoir de voir se relever le commerce.

Ce fut pour M. Thornton une grande consolation d'avoir eu cette conversation avec sa mère, et de sentir que, bien qu'ils gardassent dorénavant le silence sur tous ces sujets d'anxiété, ils comprenaient leurs sentiments réciproques, et que, s'ils n'étaient pas en parfaite harmonie, ils n'étaient pas du moins en désaccord dans leur manière de les envisager.

Le mari de Fanny fut blessé du refus que fit son beau-frère de prendre part à la spéculation qu'il lui avait proposée, et s'excusa de lui venir en aide sur ce qu'il avait besoin de toutes ses ressources pour cette même affaire.

Il fallut enfin en venir à ce que M. Thornton redoutait et prévoyait à la fois depuis plusieurs mois ; il lui fallut renoncer au commerce dont il s'était si longtemps occupé avec honneur et succès, et chercher dans Milton une position subordonnée. La manufacture de Marlborough et la maison et les terrains adjacents étaient loués à long bail ; il fallut chercher à les sous-louer. Plusieurs emplois furent immédiatement offerts à M. Thornton. M. Hamper se serait estimé heureux de l'associer à son fils, qui allait s'établir avec un capital considérable dans une ville voisine ; mais ce jeune homme n'avait reçu qu'une demi-éducation quant aux connaissances néces-

saires au commerce, et il n'en avait reçu aucune sur toute autre science que celle de gagner de l'argent. M. Thornton refusa donc une association qui ne lui permettait pas de faire l'essai des plans qui avaient survécu au naufrage de sa fortune. Il eût mieux aimé être contre-maître avec un certain degré de pouvoir en dehors des questions d'argent, que d'avoir à se soumettre à l'humeur tyrannique d'un riche associé, avec lequel il était sûr de se quereller avant trois mois.

Il attendit donc et se tint humblement à l'écart, tandis que se répandait à la Bourse la nouvelle de l'immense bénéfice qu'avait réalisé son beau-frère au moyen de sa spéculation hardie. C'était la merveille du jour. Le succès amena avec lui sa conséquence habituelle, l'admiration, et personne ne fut estimé plus sage et plus clairvoyant que M. Watson.

CHAPITRE L.

Où l'on se revoit.

C'était par une chaude après-midi d'été; Édith vint dans la chambre de Marguerite, la première en robe du matin, la seconde, tout habillée pour le dîner. La première fois elle n'avait trouvé personne, la seconde fois elle trouva Dixon qui préparait la robe de Marguerite sur le lit; mais Marguerite était toujours absente. Édith fit le tour de la chambre.

« Oh ! Dixon, dit-elle tout à coup, ne lui faites pas mettre ces affreuses fleurs bleues avec cette robe couleur d'or mat. Quel goût ! Attendez un instant, je vais vous apporter des boutons de grenade.

— Cette robe n'est pas couleur d'or mat, madame; elle est paille, et le bleu s'accorde très-bien avec la couleur paille. »

Mais Édith avait rapporté les brillantes fleurs écarlates avant que Dixon eût achevé sa remontrance.

« Où est miss Hale ? demanda Édith lorsqu'elle eut essayé l'effet de la garniture. Je ne comprends pas, continua-t-elle avec humeur, comment ma tante a pu lui laisser prendre à Milton ces habitudes errantes ! Pour moi, je m'attends à chaque

instant à apprendre qu'il lui est arrivé quelque chose d'horrible dans les misérables taudis où elle est toujours fourrée. Je n'oserais jamais me risquer dans une de ces affreuses rues sans un domestique. Ce n'est pas là la place d'une femme bien élevée. »

Dixon était encore vexée du mépris avec lequel avait été traité son goût, de sorte qu'elle répliqua un peu sèchement :

« Je ne m'étonne plus, quand j'entends les dames tant parler d'être bien élevées, et que je les vois si craintives et si délicates, je ne m'étonne plus qu'il n'y ait pas maintenant de saintes sur la terre.

— Oh, Marguerite! te voilà enfin! j'ai tant besoin de te parler! Mais comme tu as chaud, comme tu es rouge, pauvre enfant! Imagine-toi ce qu'a été faire cet insupportable Henry; vraiment, il va au delà de ce qui est permis à un beau-frère. Juste au moment où mon dîner était si heureusement complété, si bien combiné pour être agréable à M. Colthurst, voilà Henry qui vient me demander, avec force excuses-il est vrai, et en s'appuyant de ton nom, la permission d'amener avec lui M. Thornton, de Milton (ton locataire, tu sais), qui est venu à Londres pour affaires. Cela gâte tout à fait mes arrangements.

— Je ne tiens pas au dîner; je n'ai même pas faim, dit Marguerite. Dixon pourra m'apporter une tasse de thé ici, et vous me retrouverez au salon quand vous monterez. Je ne serai vraiment pas fâchée de me reposer un peu.

— Non, non, je ne veux pas de cela. Il est vrai que tu es horriblement pâle, mais c'est la chaleur, ce ne sera rien, et nous ne pouvons pas nous passer de toi, c'est impossible.... Un peu plus bas ces fleurs, Dixon. Elles font un effet charmant, Marguerite, dans tes cheveux noirs.... Tu sais que nous avons compté sur toi pour causer de Milton avec M. Colthurst. Mais à propos, ce monsieur vient de Milton; oh! alors, tout ira bien. M. Colthurst le questionnera sur les sujets qui l'intéressent, et ce sera très-amusant de retrouver ton expérience et la sagesse de M. Thornton dans le prochain discours de M. Colthurst à la chambre. Réellement, c'est une bonne idée qu'a eue là Henry. Je lui ai demandé si c'était un homme qui nous ferait honte, et il m'a répondu : « Non pas, si vous avez le sens commun, ma petite sœur. » D'où je conclus que ton locataire parle sans faire de cuirs; ce qui n'est pas déjà si ordinaire dans le Darkshire, eh, Marguerite?

— M. Lennox ne t'a pas dit pourquoi M. Thornton est venu à Londres? Est-ce bien pour des affaires relatives à sa maison? demanda Marguerite d'un air contrain.

— Oh! il est en faillite, ou quelque chose de ce genre; Henry te l'a dit le jour où tu avais si mal à la tête; je ne sais plus au juste ce que c'est.... Là, très-bien, Dixon. Miss Hale nous fait honneur, n'est-ce pas?... Je voudrais être grande comme une reine, Marguerite, et brune comme une bohémienne.

— Mais que disais-tu de M. Thornton?

— Oh! ne me questionne pas, j'ai une si mauvaise tête quand il s'agit d'affaires. Henry sera enchanté de te dire tout cela. L'impression qui m'en est restée, c'est que M. Thornton est mal dans ses affaires, et que c'est un homme très-respectable, et qu'il faut que je sois très-aimable avec lui; et, comme je ne savais pas trop comment m'y prendre pour cela, je suis venue te chercher. Et maintenant descends avec moi, afin de te reposer sur le sofa pendant un quart d'heure. »

Le beau-frère, usant de ses privilèges, arriva de bonne heure, et Marguerite se mit, en rougissant, à le questionner au sujet de M. Thornton.

« Il est venu à Londres, dit M. Lennox, pour cette sous-location de la manufacture et de la maison de Marlborough-Street. Il ne peut les conserver, et il y a des actes et des baux à examiner et des conventions à dresser. J'espère qu'Édith le recevra bien; elle a été un peu déconcertée, à ce que j'ai vu, de la liberté que j'ai prise de lui demander une invitation pour lui. Mais j'ai pensé que vous seriez bien aise qu'on lui fît cette politesse; et d'ailleurs on est naturellement disposé à se montrer scrupuleux au sujet d'un homme qui vient de perdre sa fortune. »

Henry avait baissé la voix en parlant à Marguerite, près de laquelle il était assis; mais, en faisant sa phrase, il se leva tout à coup pour aller au-devant de M. Thornton qui venait d'entrer, et le présenta à Édith et au capitaine Lennox.

Marguerite regarda avec anxiété M. Thornton pendant qu'il était ainsi occupé. Il y avait plus d'un an qu'elle ne l'avait vu, et depuis ce temps il avait beaucoup changé. Sa taille élevée lui donnait toujours un air de distinction à cause de l'aisance dans tous ses mouvements qui en était la conséquence; son visage paraissait vieilli et fatigué par les chagrins, mais il exprimait une noble tranquillité qui, aux yeux

de ceux qui connaissaient le changement de sa position, témoignait de son mâle courage et de sa dignité vraie. En entrant dans la chambre, il avait vu d'un coup d'œil que Marguerite y était; il avait saisi à l'instant l'air d'intérêt et d'attention avec lequel elle écoutait M. Lennox, et il s'avança pour la saluer avec les manières calmes et bienveillantes d'un ancien ami. Lorsqu'il lui adressa la parole, les joues de Marguerite se couvrirent d'une vive rougeur qui ne les quitta plus tout le reste de la soirée. Elle ne paraissait pas avoir grand'chose à lui dire. Il fut désappointé par la manière calme dont elle lui fit ce qui lui sembla, à lui, les questions purement indispensables sur les anciennes connaissances de Milton; puis d'autres arrivèrent, qui étaient des amis plus intimes de la famille, et il retomba sur l'arrière-plan, où il causa de temps à autre avec M. Lennox.

« Ne trouvez-vous pas que miss Hale a bien gagné ? lui dit celui-ci. Je crois que l'air de Milton ne lui convenait pas : car, lorsqu'elle est arrivée à Londres, elle était excessivement changée. Ce soir, elle paraît radieuse. Elle est aussi beaucoup plus forte. L'automne dernier, une promenade de deux milles la fatiguait à l'excès. Vendredi soir, nous sommes allés jusqu'à Hampstead à pied, nous en sommes revenus de même, et cependant samedi elle avait aussi bonne mine qu'aujourd'hui.

— Nous ! Qui nous ? Eux deux, seuls ? » se demandait M. Thornton.

M. Colthurst était membre du Parlement, où il commençait à se distinguer. Il était prompt à discerner le vrai mérite, et fut frappé d'une remarque qui échappa pendant le dîner à M. Thornton. Il demanda à Édith qui il était, et, à sa grande surprise, celui-ci s'aperçut par le ton dont il lui répondit : « En vérité ! » que M. Thornton, de Milton, n'était pas aussi généralement inconnu qu'elle se l'était imaginé. Le dîner marchait bien. Henry était en veine et se montrait spirituel et caustique. M. Thornton et M. Colthurst s'étaient rencontrés sur des sujets qui les intéressaient tous deux, et ils se contentaient de les effleurer, se réservant d'en causer plus au long dans la soirée. Marguerite était charmante avec sa coiffure de grenades, et, bien qu'elle parlât peu et s'appuyât sur le dos de sa chaise, Édith ne paraissait pas contrariée, car la conversation était animée sans qu'elle s'y mêlât. Marguerite étudiait la physionomie de M. Thornton : il ne la regardait jamais, de sorte qu'elle pouvait l'observer tout à son aise et se rendre

compte des changements que le temps avait amenés dans sa personne. Tout à coup, à un mot qui lui fut dit par M. Lennox, sa figure resplendit de cette joie intense qui autrefois l'animait par instants; ses yeux reprirent l'éclat, ses lèvres le sourire des anciens jours, et instinctivement son regard chercha celui de Marguerite, comme s'il eût senti le besoin de sa sympathie : mais, lorsque leurs yeux se furent rencontrés, sa physionomie changea complètement; elle devint de nouveau grave et anxieuse, et pendant tout le reste du dîner il évita de se tourner du côté où elle était. Il n'y avait dans la réunion que deux dames étrangères à la famille, et toutes deux causaient avec Edith et sa mère, tandis que Marguerite travaillait à une tapisserie, lorsque les messieurs remontèrent au salon. M. Colthurst et M. Thornton causaient vivement ensemble. Henry Lennox s'approcha de Marguerite et lui dit à voix basse :

« Je crois vraiment qu'Edith me devra des remerciements pour le convive que je lui ai amené. Vous n'imaginez pas quel homme de sens et d'esprit c'est que votre locataire. C'était justement l'homme qu'il fallait à Colthurst pour lui donner tous les renseignements dont il avait besoin. Je ne comprends pas comment il a pu mal gérer ses affaires.

— A sa place, vous auriez réussi, » dit Marguerite.

Henry fut médiocrement satisfait du ton dont elle avait prononcé cette réponse, bien qu'elle n'eût fait qu'exprimer une idée qui avait déjà traversé son propre esprit. Tandis qu'ils gardaient tous deux le silence, la conversation de M. Colthurst et de M. Thornton s'animait de plus en plus.

« Je vous assure, disait le premier, que j'en ai entendu parler avec beaucoup d'intérêt, ou, si vous aimez mieux, beaucoup de curiosité. J'ai entendu continuellement invoquer votre nom pendant mon court séjour dans le pays. »

Ici, Marguerite et M. Lennox perdirent quelques mots, puis M. Thornton reprit :

« Je n'ai rien de ce qu'il faut pour devenir populaire. S'ils ont parlé de moi dans ce sens-là, ils se sont trompés. Ce n'est que lentement que je m'intéresse aux projets nouveaux, et j'ai peine à me faire connaître même de ceux que je désire connaître moi-même, et pour lesquels je voudrais n'avoir pas de réserve. Cependant malgré toutes ces entraves je sens que j'étais dans la bonne voie, et que, partant d'une sorte d'amitié avec l'un d'eux, j'arrivais graduellement à en connaître

plusieurs. Les avantages étaient réciproques ; sans le savoir, nous nous instruisions mutuellement.

— Vous vous *instruisiez*, dites-vous ? Je croyais que vous aviez l'intention de continuer cette manière d'agir.

— Il faut que j'arrête Colthurst, » dit Henry Lennox se levant vivement.

Et, par une question à la fois abrupte et pleine d'à-propos, il détourna la conversation, de manière à éviter à M. Thornton l'humiliation d'avouer son insuccès et son changement de position. Mais aussitôt que le nouveau sujet eut été épuisé, M. Thornton reprit la conversation à l'endroit où elle avait été interrompue, et répondit à la question que lui avait faite M. Colthurst.

« Je n'ai pas réussi dans mes affaires, et j'ai été obligé de renoncer à ma position de manufacturier. Je cherche une place à Milton ; je voudrais être employé par quelqu'un qui fût disposé à me laisser agir librement. Mon seul désir est d'avoir l'occasion de cultiver quelques relations avec les ouvriers en dehors des espèces sonnantes. Mais on dirait du point d'appui qu'Archimède demandait pour soulever le monde, à voir l'importance qu'y attachent la plupart de nos manufacturiers ; ils branlent la tête et prennent un air grave dès que je leur parle des quelques expériences que je souhaiterais faire.

— Vous les appelez vous-même des *expériences*, à ce que je vois, dit M. Colthurst, avec une nuance délicate de respect plus marqué.

— Parce que je les regarde comme telles. Je ne suis pas certain des conséquences qui en résulteront, mais je suis certain que l'épreuve doit en être tentée. Je suis arrivé à cette conviction que de simples institutions, quelque sages, quelque merveilleusement combinées et organisées qu'elles soient, ne pourront jamais attacher les choses l'une à l'autre comme il est nécessaire qu'elles le soient, à moins que ces institutions n'aient pour effet de mettre les individus des deux classes en fréquent contact personnel. Ces relations sont le souffle qui vivifie tout. Il est difficile de faire comprendre à un ouvrier combien son patron a travaillé dans son cabinet aux plans qui ont pour but le bien-être de ceux qu'il emploie. Un plan complet surgit comme une machine pourvue de tous ses rouages, et les ouvriers l'acceptent comme ils acceptent les machines, sans rien comprendre au profond travail intellectuel

qu'il a fallu pour les amener à une si grande perfection. Mais pour mettre à exécution le projet que j'ai conçu, des relations personnelles seraient indispensables; peut-être tout ne marcherait-il pas bien d'abord, mais à chaque secousse, à chaque accroc, un plus grand nombre d'hommes s'intéresseraient au succès; jusqu'à ce qu'il en vînt à être désiré partout, parce que tous travailleraient à la réussite de ce plan; et même je suis sûr qu'il perdrait sa vitalité et cesserait d'agir effectivement, dès qu'il ne serait plus soutenu par cet intérêt commun qui amène invariablement les gens à trouver des moyens de se voir, de se connaître personnellement, et même d'être au courant du caractère et des habitudes les uns des autres. Nous nous comprendrions mieux, et j'ose dire que par suite nous nous aimerions davantage.

— Et vous croyez que vos projets préviendraient le retour des coalitions ?

— Pas le moins du monde; je me borne à espérer qu'ils empêcheraient les grèves d'être une source de haines aussi amères et aussi envenimées que par le passé. Un homme porté aux illusions espérerait peut-être que des relations plus intimes et plus naturelles entre les maîtres et les ouvriers feraient cesser à jamais les grèves; mais je ne suis pas en général disposé à beaucoup espérer. »

Soudain, comme s'il eût été frappé d'une nouvelle idée, il traversa le salon pour s'approcher de Marguerite et lui dit sans préambule, et comme s'il n'eût pas douté qu'elle n'eût écouté tout ce qui s'était dit :

« Miss Hale, j'ai reçu une sorte de lettre de plusieurs de mes hommes (je crois qu'elle est de l'écriture d'Higgins); ils me témoignent leur désir de travailler pour moi, si jamais je redevais en position d'employer des ouvriers pour mon compte. Cela est bien de leur part, n'est-ce pas ?

— Oui, très-bien. J'en suis contente, » dit Marguerite le regardant en face, avec ses yeux expressifs, qui se baissèrent bientôt sous les éclairs que lançaient ceux de M. Thornton. Il se retira en jetant encore un coup d'œil vers elle, comme s'il eût éprouvé quelque hésitation; puis il soupira et dit : « J'étais sûr que vous en seriez bien aise; » après quoi il se détourna, et ne lui adressa plus la parole que pour prendre cérémonieusement congé d'elle.

Lorsque M. Lennox fut sur le point de se retirer, Marguerite lui dit en rougissant et avec quelque hésitation :

« Pourrai-je vous parler demain ? j'ai besoin de vos conseils pour... pour quelque chose.... »

— Certainement. Je serai ici à l'heure que vous m'indiquerez. Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que celui de me permettre de vous être utile. Voulez-vous que ce soit à onze heures ? Très-bien, comptez sur moi. »

Les yeux d'Henry brillèrent de satisfaction. Comme elle s'habitua à lui demander conseil, à avoir besoin de lui, il semblait que chaque jour dût maintenant lui apporter cette certitude sans laquelle il avait résolu de ne jamais se déclarer de nouveau.

CHAPITRE LI.

Les nuages se dissipent.

Le lendemain matin, Édith marchait sur la pointe du pied et faisait signe à Shelto de se taire lorsqu'il parlait tout haut, comme si le moindre bruit eût dû interrompre la conférence qui avait lieu dans le salon. Deux heures sonnèrent, et les portes étaient toujours fermées ; un peu après on entendit les pas d'un homme qui descendait précipitamment l'escalier, et Édith, mettant la tête à la porte, aperçut son beau-frère.

« Eh bien, Henry ? dit-elle d'un air d'interrogation.

— Eh bien ! répéta-t-il d'un ton bref.

— Venez-vous goûter ?

— Non merci, je ne puis pas, j'ai déjà perdu trop de temps ici.

— Tout n'est donc pas arrangé alors ? dit alors Édith d'un air désappointé.

— Non pas le moins du monde. *Tout* ne sera jamais arrangé, si par *tout* vous entendez ce que je suppose. Cela n'aura jamais lieu, Édith ; ainsi n'y songez plus.

— Mais cela serait si agréable pour nous tous ! dit Édith d'un air suppliant ; je serais toujours tranquille au sujet des enfants, si j'avais Marguerite une fois établie près de moi. J'ai toujours peur qu'elle n'aille se fixer à Cadix.

— Je tâcherai, lorsque je me marierai, que ce soit avec une

jeune personne qui s'entende à avoir soin des enfants ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Miss Hale ne voudrait pas de moi, et je ne la demanderai pas.

— Mais alors, de quoi donc parliez-vous pendant tout ce temps ?

— De mille choses auxquelles vous ne comprendriez rien, de placements, de baux et de la valeur des terres.

— Oh ! allez-vous-en, si c'est là tout. Elle et vous, vous devez être horriblement stupides, si vous avez parlé pendant si longtemps de choses si ennuyeuses.

— Très-bien. Je reviendrai demain avec M. Thornton, pour avoir encore une conversation avec miss Hale.

— M. Thornton ? qu'a-t-il à faire dans tout cela ?

— Il est le locataire de miss Hale, dit M. Lennox se détournant, et il désire résilier son bail.

— Oh ! bien, bien ; je ne comprends rien aux détails : ainsi je vous dispense de me les donner.

— Le seul détail qu'il est nécessaire que vous compreniez, c'est qu'il sera bon de laisser le salon libre comme aujourd'hui. Ordinairement les enfants et les bonnes ne font qu'entrer et sortir, de sorte qu'il est impossible d'expliquer clairement une affaire, et les conventions dont nous devons nous occuper sont très-importantes. »

Personne ne sut pourquoi M. Lennox ne se trouva pas au rendez-vous du lendemain.

M. Thornton s'y rendit exactement, et, après l'avoir fait attendre près d'une heure, Marguerite entra enfin au salon ; elle était pâle et sa physionomie exprimait l'anxiété.

« Je suis si fâchée, dit-elle en parlant très-vite et avec embarras, que M. Lennox ne soit pas ici ! il aurait pu vous dire cela bien mieux que moi. Il est mon conseiller dans cette....

— Je regrette d'être venu si cela vous dérange. Voulez-vous que j'aille voir si M. Lennox est chez lui ?

— Non, merci ; je voulais vous dire combien je regrette de vous perdre comme tenancier. Mais M. Lennox dit qu'il est sûr que les choses s'amélioreront.

— M. Lennox n'entend rien à cela, dit M. Thornton avec calme. Heureux dans tout ce qu'un homme peut souhaiter, il ne comprend pas ce que c'est que de se trouver, alors qu'on n'est plus jeune, rejeté au point de départ qui a demandé toute l'énergie de la jeunesse ; de sentir que la moitié de la vie est passée et que rien n'est fait, que rien ne reste des occa-

sions perdues, si ce n'est l'amer regret de n'en avoir pas profité. Miss Hale, je préfère ne pas connaître l'opinion de M. Lennox sur mes affaires. Ceux qui sont heureux et qui ont réussi son sujets à parler légèrement du malheur d'autrui.

— Vous êtes injuste, fit Marguerite avec douceur ; M. Lennox a seulement dit qu'il espérait vous voir recouvrer tout ce que vous avez perdu. Ne parlez pas jusqu'à ce que j'aie tout dit. Je vous en prie ! » Et recueillant de nouveau ses forces, elle feuilleta rapidement quelques papiers d'une main tremblante. « Oh ! voici ; il m'a dressé un projet.... je voudrais qu'il fût ici pour vous l'expliquer.... Enfin, si vous vouliez prendre de l'argent à moi, dix-huit cent cinquante-sept livres sterling, qui sont en ce moment déposées à la Banque et qui ne me rapportent que deux et demi pour cent, vous m'en donneriez un intérêt bien plus élevé et vous pourriez conserver la manufacture de Marlborough-Street. »

La voix de Marguerite était devenue plus claire et plus ferme.

M. Thornton ne répondit rien, et elle continua à chercher un papier sur lequel étaient détaillées les sûretés demandées, car elle avait à cœur de lui faire envisager la chose comme une simple transaction d'affaires à laquelle elle était plus intéressée encore que lui. Tandis qu'elle cherchait ce papier, son cœur cessa tout à coup de battre en entendant M. Thornton lui dire d'une voix tremblante de tendresse et de passion :

« Marguerite ! »

Elle le regarda un instant, puis elle chercha à lui dérober l'éclat de ses yeux en laissant tomber son front dans ses mains. Il se rapprocha d'elle et répéta d'un ton suppliant : « Marguerite ! » Elle pencha davantage sa tête, elle cacha plus complètement son visage. Il s'agenouilla près d'elle et murmura d'une voix basse et haletante :

« Prenez garde ! Si vous vous taisez, j'aurai l'étrange présomption de croire que vous consentez à m'appartenir. S'il faut que je parte, renvoyez-moi à l'instant.

« Marguerite ! »

A ce troisième appel, elle tourna vers lui son visage toujours caché dans ses mains, et s'appuya sur son épaule pour l'y cacher encore. Il la pressa contre son cœur. Tous deux gardaient le silence. A la fin, elle murmura d'une voix entrecoupée :

« Oh ! monsieur Thornton, je ne suis pas digne de vous.

— Vous n'êtes pas digne de moi ! Ne raillez pas ainsi la profonde conviction que j'ai de ne pas vous mériter ! »

Au bout de quelques minutes, il dégagea doucement le visage de Marguerite, et il plaça les bras de la jeune fille autour de lui, comme elle les y avait mis elle-même le jour de l'émeute.

« Vous en souvient-il, ma chère ? dit-il tout bas ; et de mon insolence du lendemain ? »

— Je me souviens de la dureté avec laquelle je vous parlai. Voilà tout.

— Regardez ! Levez la tête, j'ai quelque chose à vous faire voir. »

Elle leva lentement la tête et lui laissa voir ses joues couvertes d'une rougeur brûlante.

« Connaissez-vous ces roses ? dit-il, en tirant de son portefeuille quelques fleurs séchées.

— Non, fit-elle avec une curiosité naïve. Est-ce que je vous les ai données ?

— Non, miss Vanité ; mais vous avez probablement porté les sœurs de celles-ci. »

Elle le regarde, cherchant à deviner, puis elle dit en souriant :

« Elles viennent d'Helstone, n'est-ce pas ? Je les reconnais aux découpures profondes des feuilles. Oh ! vous y avez donc été ? Quand donc cela ? »

— J'ai voulu voir l'endroit où Marguerite était devenue ce qu'elle est, alors même que j'étais le plus malheureux, que je désespérais qu'elle fût jamais à moi. J'y suis allé à mon retour du Havre.

— Donnez-les-moi, dit-elle en lui prenant les roses des mains avec une douce violence.

— Je le veux bien ; seulement, il faudra me les payer.

— Comment dirai-je jamais cela à ma tante Shaw ? dit tout bas Marguerite après quelques instants de silence.

— Voulez-vous que je lui parle ?

— Oh ! non ; je lui dois.... Mais que va-t-elle dire ?

— Je l'entends d'ici s'écrier : « Cet homme-là ! »

— Chut ! dit Marguerite, ou j'essayerai de vous montrer le ton indigné de votre mère disant : « Cette femme-là ! »

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitres.	Pages.
I. Mariage.....	1
II. Roses et épines.....	11
III. Plus on se hâte, moins on avance.....	18
IV. Doutes et difficultés.....	29
V. Détermination.....	39
VI. Adieux.....	51
VII. Nouveaux lieux et nouvelles figures.....	57
VIII. Nostalgie.....	64
IX. Toilette pour le thé.....	74
X. De fer et d'or.....	78
XI. Premières impressions.....	87
XII. Visites du matin.....	95
XIII. Une brise rafraîchissante dans un endroit étouffant..	101
XIV. Réunion.....	108
XV. Patrons et ouvriers.....	113
XVI. L'ombre de la mort.....	129
XVII. Ce que c'est qu'une grève.....	137
XVIII. Plaisirs et peines.....	145
XIX. Visites d'ange.....	154
XX. Hommes et gentlemen.....	165
XXI. La triste nuit.....	175
XXII. Une blessure et ses conséquences.....	182
XXIII. Erreurs.....	195
XXIV. Eclaircissements.....	202
XXV. Frédéric.....	207
XXVI. La mère et le fils.....	217
XXVII. La corbeille de fruits.....	223
XXVIII. Consolations aux affligés.....	229
XXIX. Un rayon de soleil.....	248
XXX. Retour au foyer paternel.....	255
XXXI. Est-ce qu'on oublie les vieilles connaissances ?.....	268
XXXII. Mésaventures.....	279

Chapitres.	Pages.
XXXIII. Le repos.....	285
XXXIV. Mensonge et vérité	290
XXXV. Expiation.....	296
XXXVI. L'union ne fait pas toujours la force.....	312
XXXVII. Regards jetés vers le Midi.....	324
XXXVIII. Comment on accomplit ses promesses.. ..	336
XXXIX. Réconciliation.....	350
XL. Oxford et Milton.	360
XLI. La fin du voyage	373
XLII. Seule ! seule !.....	384
XLIII. Départ de Marguerite....	395
XLIV. Le bien-être, mais non la paix....	404
XLV. Autrefois et maintenant	417
XLVI. Il manque quelque chose à Marguerite	435
XLVII. Occasion qui ne peut se retrouver.	441
XLVIII. Tranquillité.....	446
XLIX. Changements à Milton.....	452
L. Où l'on se revoit.....	461
LI. Les nuages se dissipent.....	468

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C^{ie}
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

18 MR 59

AUTRES PUBLICATIONS DE CH. LAHURE ET C^{ie}.

ÉDITIONS FORMAT IN-18 JÉSUS.

I. ŒUVRES COMPLÈTES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

POUR LA FRANCE, 2 FR. LE VOL.; POUR L'ÉTRANGER, 2 FR. 50 C.

Tous les ouvrages de cette collection, dont le texte est d'une correction typographique irréprochable, ont été revus avec le plus grand soin sur les meilleures éditions anciennes et modernes, et augmentés de morceaux inédits.

Boileau. 1 volume.
Corneille. 5 volumes.
La Fontaine. 2 volumes.
Molière. 2 volumes.
Montaigne. 1 volume.
Montesquieu. 2 volumes.

Fascal. 2 volumes.
Racine. 2 volumes.
Rousseau (J. J.). 8 volumes.
Saint-Simon (duc de): Mémoires complets et authentiques. 13 volumes.
Voltaire. 25 vol. (Sous presse.)

II. BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS.

POUR LA FRANCE, 2 FR. LE VOLUME; POUR L'ÉTRANGER, 2 FR. 50 C.

Ainsworth: Abigail. 1 vol.
— La Tour de Londres. 1 vol.
— Crichton. 1 vol.
Anonymes: Whitehall. 1 vol.
— Whitefriars. 1 vol.
— Les Pilleurs d'épaves. 1 vol.
— Paul Ferroll. 1 vol.
— Violette. — Eleanor Raymond. 1 vol.
Beecher-Stowe (Mrs): La Case de l'oncle Tom. 1 vol.
Bulwer: Philistate Caxton. 1 vol.
— Paul Clifford. 2 vol.
— Zanoni. 1 vol.
— Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.
— Le Désavoué. 2 vol.
Cervantès: Don Quichotte. 2 vol.
— Nouvelles. 1 vol.
Cummins (miss): L'Allumeur de réverbères. 1 vol.
— Mabel Vaughan. 1 vol.
Currer Bell (miss Brontë): Jane Eyre. 1 vol.
— Le Professeur. 1 vol.
— Shirley. 2 vol.
Dickens (Ch.): Bleak-House. 2 vol.
— Contes de Noël. 1 vol.
— Dombey et fils. 2 vol.
— Le Magasin d'antiquités. 2 vol.
— Les Temps difficiles. 1 vol.
— Nicolas Nickleby. 2 vol.
— David Copperfield. 2 vol.
— Olivier Twist. 1 vol.
— Martin Chuzzlewit. 2 vol.
— La petite Dorrit. 3 vol.
— Barnabé Rudge. 2 vol.
Disraeli: Sybil. 1 vol.
Freytag (G.): Doit et avoir. 2 vol.
Fullerton (lady): L'Oiseau du Bon Dieu. 1 v.

Fullon (S. W.): La Comtesse de Mirandole. 1 vol.
Gaskell (Mrs): Marie Barton. 1 vol.
— Ruth. 1 vol.
— Nord et sud. 1 vol.
Gerstaecker (Frédéric): Les Pirates du Mississippi. 1 vol.
— Les deux Convicts. 1 vol.
Grat (James): Les Mousquetaires écossais. 2 vol.
Hackländer (F.): Boutique et comptoir. 1 vol.
Hauff (Wilhelm): Nouvelles. 1 vol.
— Lichtenstein. 1 vol.
Hildreth: L'Esclave blanc. 1 vol.
James: Leonora d'Orco. 1 vol.
Lenep (J. Van): Les Aventures de Ferdinand Huyck. 1 vol.
Lever (Ch.): Harry Lorrequer. 2 vol.
Ludwig (Otto): Entre ciel et terre. 1 vol.
Marvel: Le Rêve de la vie. 1 vol.
Mayne-Reid: La Quarteronne. 1 vol.
Mügge: Afraja. 1 vol.
Smith (J. F.): Dick Tarleton. 2 vol.
— La Femme et son maître. 3 vol.
Stephens (Mrs): Opulence et misère. 1 vol.
Thackeray (W. M.): Henry Esmond. 1 vol.
— La Foire aux vanités. 1 vol.
— Histoire de Pendennis. 3 vol.
— Le livre des Nobles. 1 vol.
— Mémoires de Barry Lyndon. 1 vol.
Tourgueneff (M. J.): Scènes de la vie russe. 2 parties.
— Mémoires d'un seigneur russe. 1 vol.
Trollope (Mrs): La Pupille. 1 vol.
Wilkie Collins: Le Secret. 1 vol.
Zschokke: Le Château d'Aarau. 1 vol.

III. CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES.

A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.

Ossian: Poèmes gaéliques recueillis par Mac-Pherson, précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol.

Dante: La divine Comédie. 1 vol.
Des traductions de Schiller, de Goethe et de Shakspeare sont en préparation.

ADRESSER LES DEMANDES : à MM. L. HACHETTE et C^{ie}, rue Pierre-Sarrazin, 14;
ET AUX PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Typographie de Ch. Lahure et C^{ie}, rue de Vaugirard, 9.





